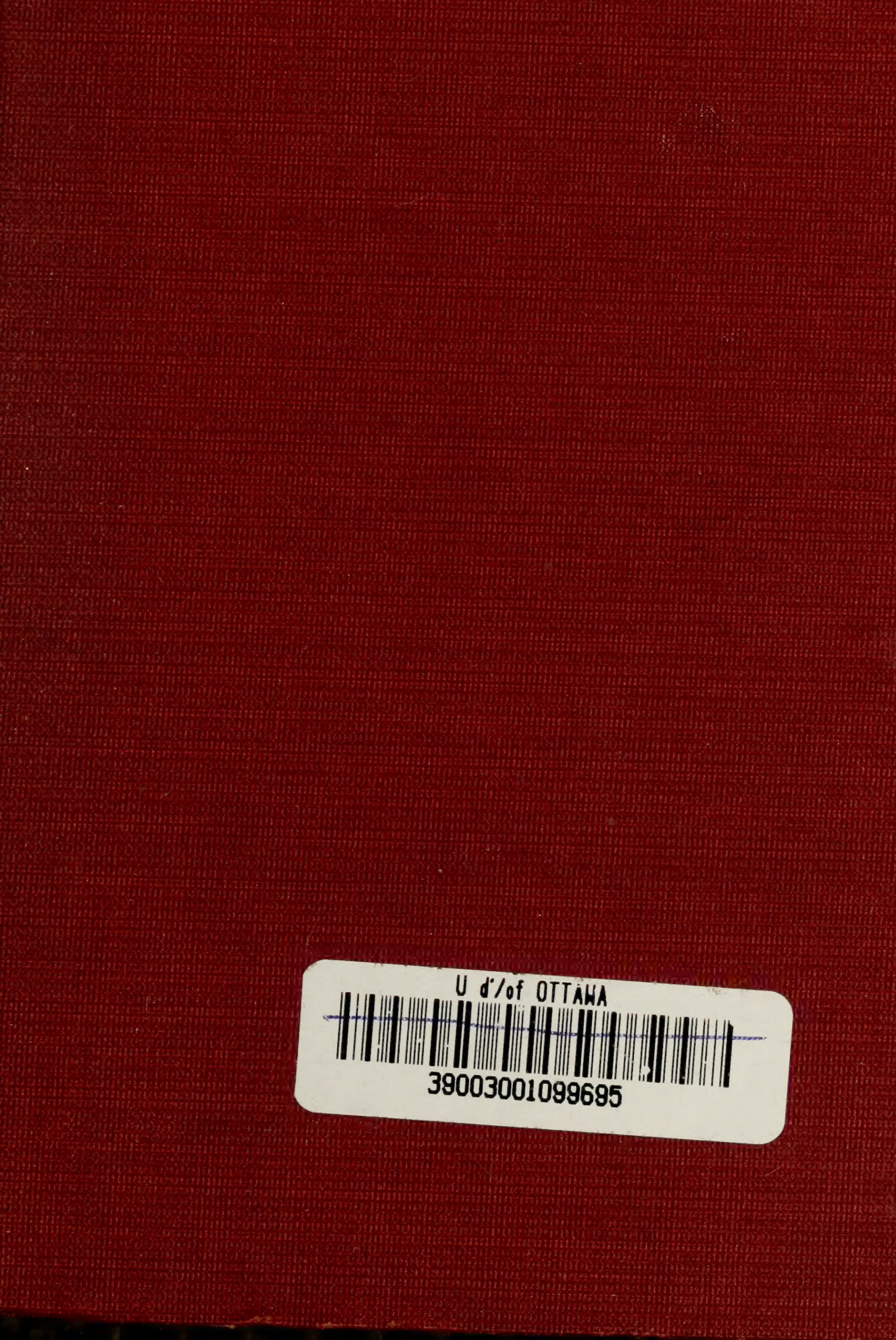
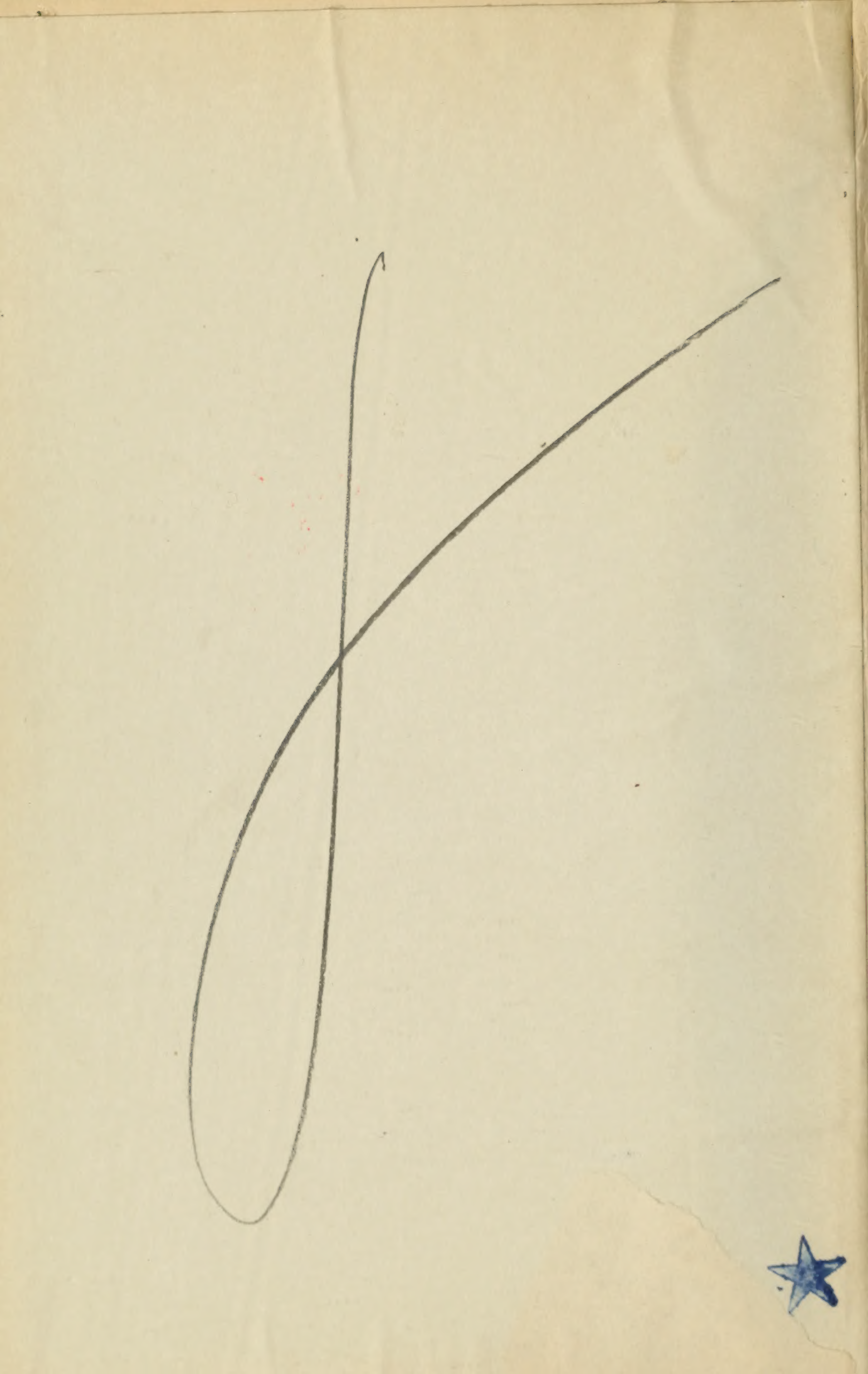
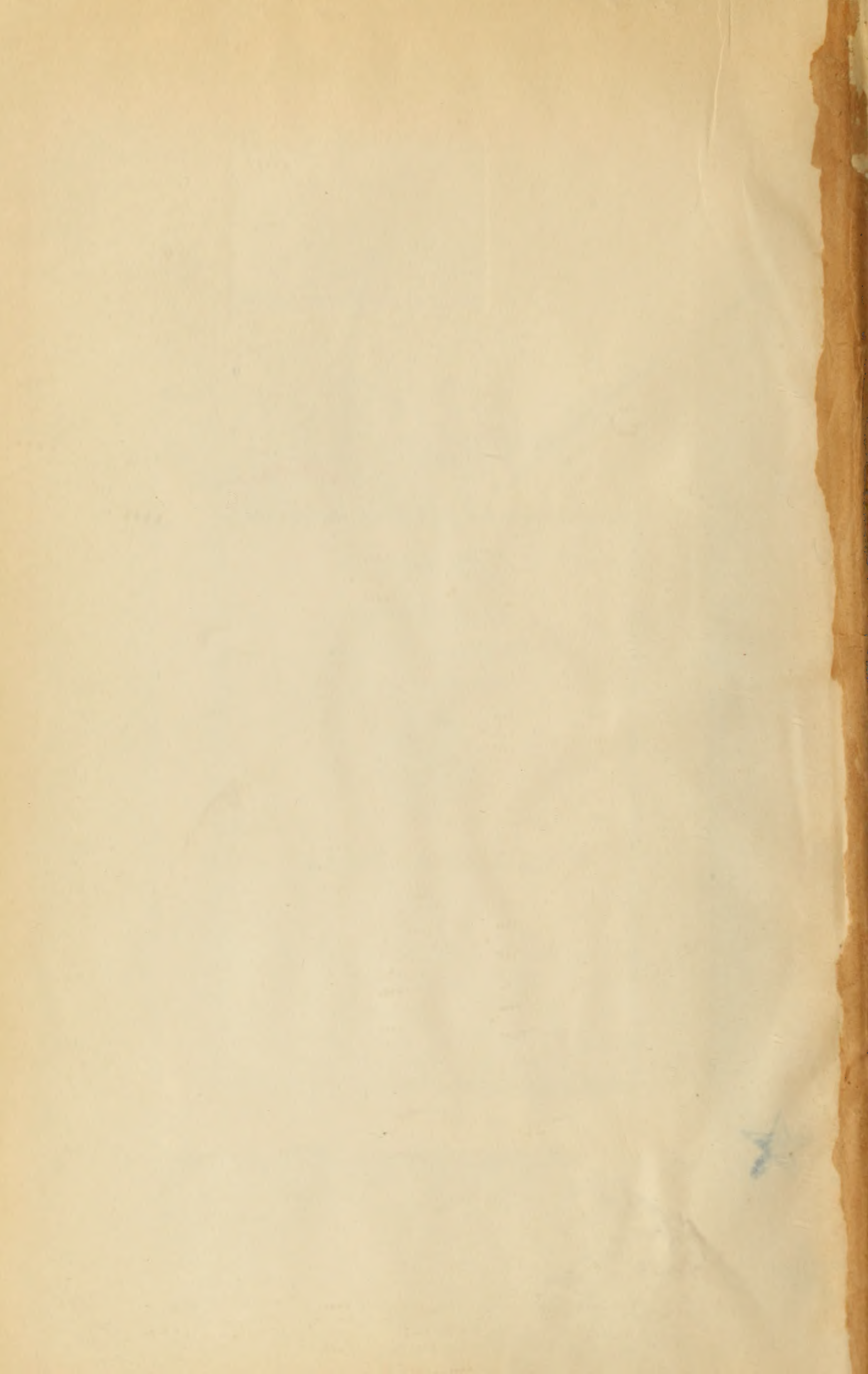






VIE

DU

R. P. DOM URBAIN GUILLET

FONDATEUR DE LA TRAPPE DE BELLEFONTAINE



PAR

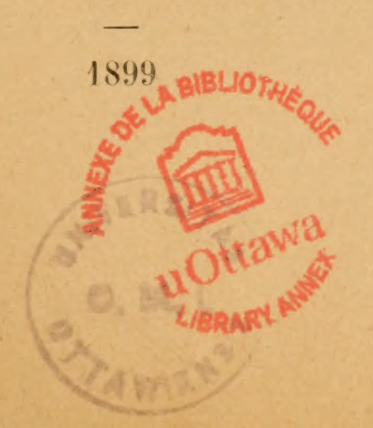
UN RELIGIEUX DE CE MONASTÈRE

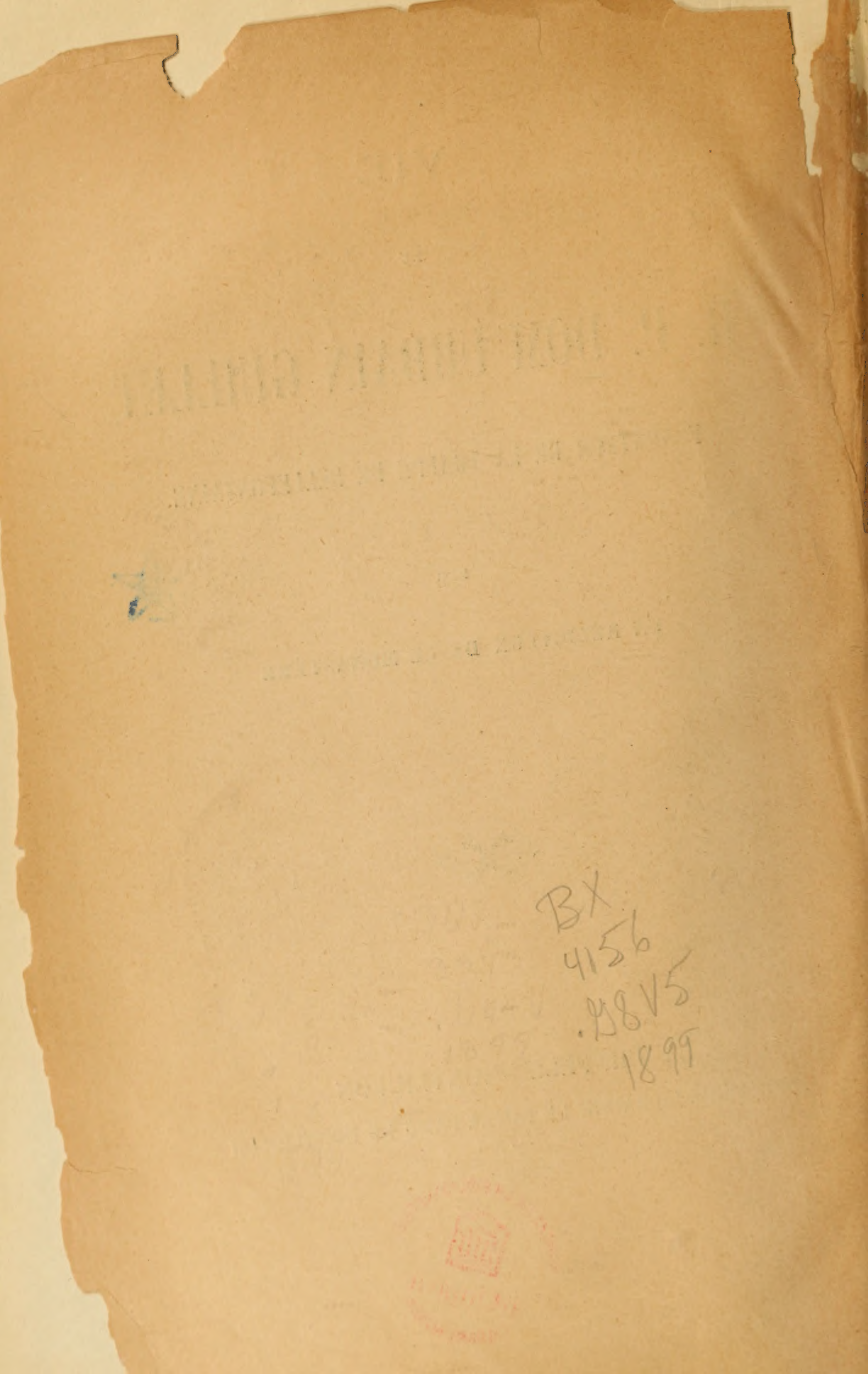


LA CHAPELLE-MONTLIGEON

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE NOTRE-DAME DE MONTLIGEON

1899




BX
4156
.G8V5
1899



Notre-Dame de Bellefontaine.

APPROBATION

Nous, Frère Marie-Sébastien Wyart, Abbé Général des Cisterciens Réformés, approuvons l'impression du livre intitulé : *Vie du R. P. Dom Urbain Guillet, Fondateur de la Trappe de Bellefontaine.*

Le R. P. Urbain fut, en effet, un admirable modèle de toutes les vertus, surtout de la foi et de la générosité dans les épreuves. La France, la Suisse, l'Allemagne, la Russie, les États-Unis furent tour à tour le théâtre de ses travaux et de ses combats. Aussi cet ouvrage Nous semble-t-il présenter autant d'intérêt que d'édification. Nous sommes heureux de le recommander non seulement à nos Religieux, mais autant qu'il est en Nous, même aux personnes étrangères à notre saint Ordre.

Dieu veuille donner bien des caractères trempés comme celui du fondateur de Bellefontaine !

Donné à Bouchain, le 21 septembre 1898.

F. Marie-Sébastien Wyart,
Abbé Général, O. C. R.

Par mandement de mon RR. P. Général,

F. M.-Symphorien Bernigaud,
O. C. R. Secrétaire.

AVANT-PROPOS

Omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem aut matrem, aut uxorem aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet et vitam æternam possidebit. (S. MATH. XIX, 29.)

Celui qui aura quitté sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père ou sa mère, ou son épouse ou ses fils, ou ses champs, pour l'honneur de mon nom, recevra le centuple et possédera la vie éternelle.

C'est la vie d'un saint que nous écrivons, la vie d'un humble religieux jusqu'à ce jour ignoré de ceux de son pays. Ils ne l'ont point connu, parce que l'époque où il vivait est déjà loin de nous, et que lointaines aussi sont les contrées dans lesquelles s'exerça son ardente charité, son grand dévouement pour les âmes.

Les véritables saints et disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ sont ceux qui ont crucifié leur chair avec ses convoitises : *Hi sunt Christi qui carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis suis* (*Galat.* V, 24). Celui-là surtout est un saint qui de bonne volonté acceptant l'épreuve, la supporte vaillamment pour l'amour de Jésus-Christ. Celui-là est un saint qui, ressentant la soif de l'or, regarde les richesses comme de la boue (1); qui, attiré par les plaisirs de la table, a vécu toujours sobre et tempérant; celui qui naturellement avide d'honneurs et de dis-

(1) *Hæc arbitror ut stercora ut Christum lucrifaciam* (*Philipp.* III, 8).

tinctions, est heureux de s'en voir privé ; celui qui, sentant les feux de la concupiscence, soutient noblement les combats de la chair et se conserve pur. Celui-là est un saint qui, tourmenté par la passion de l'orgueil, est assez humble pour briser son amour-propre et le fouler aux pieds, s'abaissant de son propre gré, pour vivre dans l'oubli et le mépris du monde. Enfin, celui-là est un saint qui immole l'égoïsme à l'amour du prochain et se donne à Dieu tout entier, lui offrant le plus sublime et le plus beau de tous les sacrifices, le sacrifice de sa propre vie.

Tel fut celui dont nous avons entrepris de dire les héroïques vertus et de raconter l'intéressante histoire, Dom Urbain Guillet, fondateur de la Trappe de Bellefontaine.

Toute sa vie, passée dans la séparation et le détachement de ce qu'il avait de plus cher au monde, a été marquée par le sacrifice et le renoncement à lui-même. Il s'est voué tout entier, s'est donné sans mesure à l'œuvre de Dieu, travaillant pour le bien de ses frères, à travers les périls et au milieu de difficultés sans nombre, parcourant les sentiers de l'exil, baignant son pain de ses larmes, et, pour échapper à la persécution, errant par les contrées sauvages et les pays déserts, partout supportant courageusement le fardeau de sa croix.

Dom Urbain Guillet a été avant tout un homme de souffrance, de dévouement et de sacrifice. C'est sous cet aspect que nous aurons à le considérer dans le cours de sa vie, qui a été relativement courte, mais remplie de travaux, d'actes héroïques de charité, d'obéissance et d'abnégation.

En ces diverses circonstances, le R. P. Urbain ne manque jamais, quoi qu'il en coûte, de répondre fidèlement à l'appel de Dieu. Dès le berceau, privé des embrassements de son père et des tendres caresses de sa mère, il

souffre cruellement de leur absence; étant encore à la fleur de l'âge, il sacrifie tout ce qui lui tient le plus au cœur, les joies intimes de la famille et les douceurs de l'amitié fraternelle ; il quitte son pays, ses amis, tous ses proches, pour les privations et les austérités de la vie la plus dure.

Plus tard, accablé sous le poids des infirmités et de la souffrance, il entreprendra, pour obéir à Dieu, les œuvres les plus difficiles, et subira pour son amour les persécutions, la calomnie, l'injustice. Simple religieux dans son cloître ou supérieur obligé à de continuelles relations avec le monde, éducateur d'enfants pour lesquels son cœur débordait d'une ineffable tendresse, fondateur de monastères et missionnaire infatigable, il est sans cesse exposé et se voit souvent réduit aux extrémités les plus fâcheuses; il supporte courageusement les revers, les déceptions, les accidents les plus cruels : rien ne l'abat ni ne peut l'arrêter. Toute sa vie en Europe, en Amérique comme en France, n'est plus qu'un enchaînement de contrariétés et de tribulations, au milieu desquelles il apparaît toujours joyeux, content d'avoir à souffrir pour l'amour de son divin Maître.

Que si Dieu traite ainsi, dès le commencement, son dévoué et fidèle serviteur, c'est qu'il veut en faire un vase d'élection, un homme selon son cœur, et lui préparer dans le ciel une glorieuse couronne. Ne sommes-nous pas tous, en effet, les pierres précieuses que Dieu destine à la construction de la Jérusalem céleste, et qui seront un jour d'autant plus brillantes, plus belles, plus polies, qu'elles auront été roulées plus longtemps par les flots amers, et purifiées sous les coups de la cruelle épreuve ?

Le salutaire enseignement que nous aurons à tirer des conduites divines envers notre admirable P. Urbain, ce sera donc l'amour de la croix, une humble soumis-

sion à Dieu en toutes choses, la parfaite conformité de nos vues et de nos sentiments à sa volonté sainte.

La souffrance est une grâce de choix que Dieu donne à ceux qu'il aime. Un des hommes les plus remarquables de ce siècle, Donoso Cortès, a dit ces belles paroles : « Il y a dans la douleur je ne sais quoi de fortifiant et de viril, qui est la source de tout héroïsme et de toute grandeur. Dès qu'elle nous touche, la mystérieuse vertu qui est en elle nous grandit. » (3e vol., liv. III, ch. II.)

D'où nous devons conclure que l'âme vraiment solide et digne de Dieu est celle qui a été visitée par le malheur. Façonnée à l'épreuve, familiarisée avec le sacrifice, rien ne lui coûte plus : elle reste calme à travers les écueils et les tempêtes de la vie, elle baise la main de Dieu qui la frappe, et regarde le ciel avec amour, inébranlable en présence des contradictions et des dégoûts, dans les amertumes qu'elle éprouve au cours de son triste pèlerinage.

Ainsi verrons-nous notre P. Urbain rendre amour pour amour à Jésus-Christ, accepter de bonne grâce et avec joie les épreuves qui lui viendront de la part de Dieu ou de la malice des hommes, porter toujours allégrement le poids des infirmités et de la souffrance.

Les auteurs que nous avons consultés pour la première partie de cette histoire sont en premier lieu Dom Augustin de Lestrange, dans les *Règlements de la Trappe*, imprimés à Fribourg en 1794 ; Casimir Gaillardin, dans son *Histoire de la Trappe* (1844). En même temps, nous avions sous les yeux quatre petits volumes écrits de la main du R. P. Urbain lui-même, en 1802, avec une relation manuscrite de la Mère Renée de Saint-Maur, religieuse décédée au Calvaire de Paris, en 1836, et qui avait suivi les Trappistes dans leurs voyages à travers l'Europe.

Pour la seconde partie, c'est-à-dire les douze années passées par le R. P. Urbain aux États-Unis, nous avons

tiré de nombreux documents des *Annales de la Propagation de la Foi*, de la *Vie du P. Nerinks*, par le R. P. Maes (Cincinnati, 1880), et des *Esquisses catholiques sur les Missions du Kentucky*, par Mgr Spalding, évêque de Cincinnati (1826).

Enfin, pour la troisième partie, qui s'étend du retour du R. P. Urbain en France jusqu'à sa mort, nous avons eu à notre disposition plusieurs manuscrits intéressants, en particulier celui du P. Romuald, religieux de la Trappe de Bellefontaine, aux années qui suivirent la fondation de ce monastère.

Mais la source principale à laquelle nous avons puisé dans le cours de toute cette histoire, ce sont les lettres autographes du R. P. Urbain. Ce religieux, exilé, errant sur la terre étrangère, écrivait souvent à Nantes à son frère Emmanuel, dans le but de l'intéresser à ses œuvres, lui racontant en de longs récits ses entreprises, ses voyages et les divers incidents dont ils étaient remplis.

Toutes ces lettres, religieusement conservées par son frère et gardées avec soin dans la famille, ont été léguées au R. P. Abbé de Bellefontaine, en 1875, par Mme Guillet, veuve depuis un an de M. Urbain Guillet, neveu et filleul du Révérend Père. « Je vous envoie, lui écrivit-elle, les manuscrits et les lettres du P. Urbain, dans l'intention de vous les laisser. Je les confie à votre piété filiale, et vous pouvez les regarder comme légitimement acquis à votre Abbaye. » Le dossier du P. Urbain, aux archives de Bellefontaine, renferme un ensemble de 120 et quelques pièces manuscrites. La plupart de ces documents sont des lettres écrites par lui à son frère. Nous en avons usé largement.

Il y a des biographes, et ils ne sont pas rares, qui, dans le récit des actions et des vertus de ceux dont ils racontent l'histoire, s'appliquent avant tout à mettre en

relief leurs grandes qualités et leurs actions d'éclat, en dissimulant avec soin tous les côtés faibles et moins avantageux. Nous avons cru bien faire d'y mettre plus de simplicité, et nous voulons montrer le R. P. Urbain tel qu'il était, tel que nous le laissent voir les lettres écrites de sa main, ne cachant rien de ses infirmités, de ses défaillances et de ses échecs.

A la lecture du récit que nous en avons fait, on verra quelle est l'impuissance de l'homme laissé à lui-même et à ses seules ressources, quelle est sa faiblesse, sa misère et l'inanité de ses efforts, mais aussi quelles bénédictions Dieu répand sur l'âme généreuse qui ne sait rien lui refuser, fidèle toujours à répondre aux prévenances de sa grâce et prête à se sacrifier pour son amour.

LE

R. P. DOM URBAIN GUILLET

Fondateur de la Trappe de Bellefontaine.

(1764-1817)

PREMIÈRE PARTIE

LA TRAPPE ET LA VAL-SAINTE

(1764-1802)

CHAPITRE PREMIER

LA JEUNESSE D'URBAIN

Naissance d'Urbain Guillet. — Départ de M. et Mme Guillet pour Saint-Domingue; leur séjour aux colonies. — Éducation et instruction de leurs enfants. — La pension Robert : récréations et congés. — Urbain Guillet et les oiseaux. — Urbain, sa mère et ses frères. — Étude de sa vocation.

Le R. P. Dom Urbain Guillet naquit à Nantes, place Bretagne, en la paroisse de Saint-Similien, le 13 février 1764 (1).

Son extrait de baptême, délivré par le vicaire Berrouet, le 13 décembre 1782, est ainsi conçu :

« Le 14 février 1764, a été baptisé Urbain-Jacques-Marie,

(1) La paroisse de Saint-Similien, qui comprend les quartiers les plus élevés au nord-ouest de la ville de Nantes, s'étend sur un vaste territoire, ville et campagne, entre la rivière d'Erdre et le ruisseau de la Chézine. Dès ce temps-là très populeuse, elle compte aujourd'hui plus de 20,000 habitants. — Dans cette même paroisse et seulement à quelques pas de la place Bretagne, devait naître trente-huit ans plus tard le R. P. Dom Antoine II (Félix-Bernard), troisième Abbé de la Trappe de Melleray, religieux d'une si parfaite discrétion et d'une si éminente vertu, mort le 29 mai 1875.

relief leurs grandes qualités et leurs actions d'éclat, en dissimulant avec soin tous les côtés faibles et moins avantageux. Nous avons cru bien faire d'y mettre plus de simplicité, et nous voulons montrer le R. P. Urbain tel qu'il était, tel que nous le laissent voir les lettres écrites de sa main, ne cachant rien de ses infirmités, de ses défaillances et de ses échecs.

A la lecture du récit que nous en avons fait, on verra quelle est l'impuissance de l'homme laissé à lui-même et à ses seules ressources, quelle est sa faiblesse, sa misère et l'inanité de ses efforts, mais aussi quelles bénédictions Dieu répand sur l'âme généreuse qui ne sait rien lui refuser, fidèle toujours à répondre aux prévenances de sa grâce et prête à se sacrifier pour son amour.

LE

R. P. DOM URBAIN GUILLET

Fondateur de la Trappe de Bellefontaine.

(1764-1817)

PREMIÈRE PARTIE

LA TRAPPE ET LA VAL-SAINTE

(1764-1802)

CHAPITRE PREMIER

LA JEUNESSE D'URBAIN

Naissance d'Urbain Guillet. — Départ de M. et Mme Guillet pour Saint-Domingue; leur séjour aux colonies. — Éducation et instruction de leurs enfants. — La pension Robert : récréations et congés. — Urbain Guillet et les oiseaux. — Urbain, sa mère et ses frères. — Étude de sa vocation.

Le R. P. Dom Urbain Guillet naquit à Nantes, place Bretagne, en la paroisse de Saint-Similien, le 13 février 1764 (1).

Son extrait de baptême, délivré par le vicaire Berrouet, le 13 décembre 1782, est ainsi conçu :

« Le 14 février 1764, a été baptisé Urbain-Jacques-Marie,

(1) La paroisse de Saint-Similien, qui comprend les quartiers les plus élevés au nord-ouest de la ville de Nantes, s'étend sur un vaste territoire, ville et campagne, entre la rivière d'Erdre et le ruisseau de la Chézine. Dès ce temps-là très populeuse, elle compte aujourd'hui plus de 20,000 habitants. — Dans cette même paroisse et seulement à quelques pas de la place Bretagne, devait naître trente-huit ans plus tard le R. P. Dom Antoine II (Félix-Bernard), troisième Abbé de la Trappe de Melleray, religieux d'une si parfaite discrétion et d'une si éminente vertu, mort le 29 mai 1875.

fils de noble homme Ambroise-Augustin Guillet, négociant, et de dame Marie-Anne Lequellec, né d'hier sur la place Bretagne. A eu pour parrain noble homme Jacques Berthomé, capitaine de navire, et pour marraine dame Marie-Jeanne Quesnec, épouse de noble homme Louis-Éloi-Jacques, sieur de la Bézardais, procureur au siège présidial de Rennes; le susdit parrain représentant Urbain-Marie Guillet, receveur général de la colonie de Saint-Domingue, et demeurant actuellement au Cap-Français.

« *Signé* : Dupont, vicaire ; Guillet, Berthomé, Guezennec, et de la Bézardais Jacques. »

Ainsi que le constate cette pièce officielle, le père de notre Urbain était un honorable négociant d'une bonne famille nantaise. De lui personnellement nous ne savons que fort peu de chose.

Son acte de mariage nous apprend qu'il était fils de Jean-Mathurin Guillet, greffier et procureur de la Châtellenie de la Mézière, au diocèse de Rennes, et que, à l'âge de 33 ans, le 2 juillet 1759, dans l'église des religieuses du Calvaire, à Nantes, il épousait « demoiselle Anne-Marie Lequellec, âgée de 16 ans, fille de Julien Lequellec et de Gabrielle Courivaux, née à Sainte-Anne-de-Limonade, au Cap-Français, à Saint-Domingue ».

Mais si les renseignements nous manquent sur la personne d'Ambroise Guillet, nous possédons en revanche un document très circonstancié sur les premières années de sa jeune femme, la mère d'Urbain Guillet. C'est une relation manuscrite, qui nous met sous les yeux un récit naïf, plein d'aventures singulièrement romanesques. L'auteur de ce curieux écrit y raconte, avec beaucoup de verve et d'esprit, comment Marie-Anne Lequellec, étant encore en bas âge, fut envoyée de Saint-Domingue en France, pour y faire son éducation; puis, quelle fut l'indigne conduite, à son endroit, d'une tante maternelle, femme cupide et fourbe. Il y met surtout en évidence les scélératesses et perfides menées d'un oncle de cette jeune fille, Guillaume Courivaux, qui essaya vainement

de la tromper et de la séduire, pour se rendre après cela maître de sa fortune *(Voir à la fin du volume le résumé de cette curieuse monographie)*.

Dieu bénit l'union de M. Guillet et d'Anne-Marie Lequellec. Deux fils naquirent successivement, Ambroise, le 5 août 1760, et Julien-Emmanuel, le 25 décembre 1761. Puis vint au monde Urbain, le futur trappiste.

M. et Mme Guillet ne devaient pas jouir longtemps de la compagnie de leurs fils, ni goûter la joie de les voir grandir auprès d'eux. Quelques mois seulement après la naissance d'Urbain, ils se virent obligés de s'embarquer à l'improviste pour Saint-Domingue, où de graves intérêts réclamaient leur présence. Peut-être n'osèrent-ils emmener avec eux leurs enfants et les exposer, dans un âge si tendre, aux fatigues inévitables, aux périls d'une traversée si longue et souvent difficile; peut-être espéraient-ils revenir bientôt en France, et cette pensée seule, en ce cruel moment, était capable de tempérer l'amertume de la séparation.

Cet espoir, hélas! devait être douloureusement trompé. M. Ambroise Guillet mourut à Saint-Domingue, subitement emporté par une de ces fièvres pernicieuses qui sévissent avec tant de fureur aux Antilles, et font parmi les Européens un si grand nombre de victimes. Il laissait sa chère Marie-Anne aux prises avec de bien grands embarras.

Quelques années s'écoulèrent ainsi. Hors d'état de lutter, à elle seule, contre des adversaires trop puissants, Mme Guillet se crut obligée de chercher un appui et de contracter une nouvelle alliance. Elle épousa son homme d'affaires, M. Louis Pelletan. Mille traverses l'éprouvèrent encore; son second mari vint à mourir. Veuve pour la seconde fois, Marie-Anne s'embarqua enfin pour la France. En arrivant dans la rivière de Bordeaux, elle apprit la terrible insurrection des noirs de Saint-Domingue. Qu'allaient devenir toutes ses plantations!... Et aussitôt, au lieu de partir pour Nantes, elle s'embarqua de nouveau pour retourner à Saint-Domingue. On ne sait ce qu'elle put sauver des débris de sa fortune.

Ce ne fut qu'en l'année 1803, aux derniers jours du mois

d'avril, que Mme Guillet, débarquée aux bords de la Gironde, s'en revint par les Charentes. Ses fils, Ambroise et Emmanuel, allèrent à sa rencontre jusqu'à Jonzac, où elle possédait quelques propriétés, et n'arrivèrent avec elle à Nantes que deux semaines après. Il y avait trente-neuf ans qu'elle avait quitté la France. Hélas! il y eut bien quelque amertume mêlée à la joie du retour ; ses yeux cherchèrent vainement auprès de ses frères le jeune Urbain, qui était son enfant de prédilection.

A quelques jours de là, ce fils si cher s'embarquait à Amsterdam et quittait l'Europe, pour s'en aller à son tour en Amérique.

M. et Mme Guillet, en partant pour Saint-Domingue quelque temps après la naissance d'Urbain, avaient laissé sans doute en bonnes mains la surveillance et l'éducation de leurs enfants. Les documents que nous possédons touchant le P. Urbain ne nous disent pas précisément à qui furent confiées la charge et la délicate mission de le surveiller, lui ainsi que ses frères. Mais il est facile de voir dans ses lettres, par les souvenirs qu'il rappelle et les personnes qu'il y nomme, quels furent, à cette époque de leur vie si critique et si périlleuse, les maîtres qui leur apprirent la connaissance des lettres et des sciences, quels furent aussi leurs protecteurs et les parents dévoués qui les initièrent aux usages de la bonne société et les formèrent à la pratique des vertus chrétiennes.

Des lointains pays où l'a poussé le fléau de la Révolution, Urbain leur envoie souvent l'expression de sa vive reconnaissance ; jamais il ne manque de leur présenter ses compliments, quelquefois même ses excuses, leur demandant pardon de toutes ses malices et espiègleries d'autrefois ; et, comme il veut bien le dire lui-même, avec la pieuse exagération de sa profonde humilité, « les priant de vouloir bien oublier les scandales de sa mauvaise conduite. »

Ainsi que nous l'avons dit, Urbain avait deux frères, l'aîné Ambroise, et Julien-Emmanuel. Il n'eut que peu de relations avec le premier et lui écrivit rarement. Ses plus affec-

tueuses sympathies étaient pour son frère cadet, avec lequel il habitait à l'époque de son départ pour la Trappe.

Emmanuel Guillet, jeune homme doué d'une belle intelligence, d'un naturel facile et d'une grande rectitude de jugement, s'était concilié de bonne heure l'amitié de son jeune frère. Il avait mérité son estime et toute sa confiance par la bonté de son cœur et la douceur de son caractère ; confident ordinaire de ses pensées, il fut jusqu'à la fin son correspondant habituel. Jamais la plus petite contrariété ne vint assombrir ou diminuer l'étroite amitié qui unissait les deux frères.

M[me] Guillet, pendant le temps de son long séjour à Saint-Domingue, fut remplacée auprès de ses trois fils par M[me] Lecerf, une voisine et amie de la famille. Parlant de cette dame dans une de ses lettres, le P. Urbain dit qu'elle lui a toujours servi de mère ; et chaque fois qu'il en a l'occasion, il recommande bien à son frère de lui rappeler leurs bonnes relations d'autrefois et de lui présenter son fidèle souvenir.

A M[me] Lecerf s'adjoignit M[me] Moureau qui, par son dévouement et ses délicates attentions auprès des trois jeunes gens, mérita toujours leur confiance et leur filial attachement. Emmanuel Guillet devait quelques années plus tard épouser une fille de M[me] Moureau, qui en avait deux autres entrées en religion.

Ces deux estimables gouvernantes furent secondées et puissamment aidées, dans l'éducation et la surveillance des trois jeunes gens, par leurs tantes Jeanne et Angélique Guillet, toutes deux d'une grande piété, mais qui, s'il faut en croire les lettres du P. Urbain, n'étaient point exemptes d'un défaut assez commun, dit-on, parmi les personnes dévotes. Dans une longue lettre adressée de la Val-Sainte à son frère, le 28 décembre 1791, le P. Urbain, toujours animé du désir d'établir le règne de Dieu dans les âmes, et rempli de zèle pour le bien spirituel de ses proches, recommande à ces deux bonnes tantes « de bien veiller sur leurs langues » : « Je te prie d'avertir nos chères tantes, marque-t-il à son frère, d'être plus réservées dans leurs discours sur le

compte du prochain. Elles ne croient pas qu'il y ait du mal à faire une petite raillerie... A la mort, on pensera bien autrement, quand il faudra rendre compte à Dieu d'une parole inutile. »

Mais dans une autre lettre (*Archives* n° 28), il se plaît à reconnaître que ses obligations envers ses chères tantes ne sont pas petites : « Je ne crains pas de dire que je leur suis redevable de mon saint état. Elles me l'ont procuré sans s'en apercevoir, j'avais à peu près quatre ans. Et depuis ce jour, je m'y étais si bien déterminé, que jamais personne n'a pu m'en détourner, plusieurs ayant fait pour cela tous leurs efforts. »

Il y avait enfin, auprès des enfants de Mme Guillet, la bonne servante Perrine Lambert, remplie pour eux d'une tendresse extrême. Dans les lettres qu'il adresse à ses frères, le P. Urbain ne manque jamais de lui faire présenter ses sentiments affectueux, lui affirmant qu'il se souvient toujours de ses nombreux services : « Comme il voudrait, répète-t-il souvent, pouvoir l'en récompenser comme elle le mérite ! mais il n'en a pas les moyens. » Il semble se plaire à dire et à dire encore qu'il ne pourra jamais reconnaître et payer comme il faut tout le bien que cette servante fidèle et dévouée lui a fait, au temps de son jeune âge, à lui et à ses frères.

Pour leur instruction dans les sciences et la connaissance des lettres humaines, les trois jeunes gens furent placés à la pension de M. Robert, prêtre très instruit, agrégé à l'université de Nantes pour la Faculté des Arts, et qui tenait alors école avec pensionnat près le cours Saint-André (1).

M. l'abbé Robert enseignait à ses élèves tout ce qu'ils pouvaient désirer d'apprendre, la grammaire et le calcul, le français et le latin, l'histoire et la géographie, les sciences et les arts, peut-être aussi le grec.

On peut croire que le jeune Urbain, dont les lettres témoi-

(1) L'abbé Jean-Baptiste Robert, né en 1742, en la paroisse Saint-Denis, ordonné prêtre le 20 decembre 1766, chapelain à Saint-Clément, et maitre de pension jusqu'en 1792, vicaire à Notre-Dame-de-Chezine en 1803, est mort le 19 juillet 1808, à l'âge de 66 ans.

gnent de la plus profonde estime pour son ancien maître de pension, ne fut point une terre ingrate à la culture, un élève indocile, mais qu'il répondit de son mieux aux soins dont il était l'objet de la part de cet excellent instituteur. « Le jeune étudiant, a dit un de ses biographes (1), n'était pourtant pas dépouillé des défauts qui sont ordinaires à son âge. » Pensionnaire ou externe, (nous ne savons en quelles conditions il fréquentait habituellement l'école de M. Robert,) Urbain était léger, dissipé même à ses heures ; il ne laissait pas de lever quelquefois la tête et détournait son attention de l'étude.

Il y avait en ce temps-là comme aujourd'hui, moins pourtant qu'aujourd'hui, des jours de congé et de petites vacances. Avec le temps, le progrès dans les lettres et les sciences, les programmes d'examen sont aussi plus chargés et les jeunes étudiants surmenés ; leur tâche n'en est que plus difficile, plus ardue, et partant le travail plus pénible et plus long. Donc il importe de se bien reposer : *Otiare quo melius labores*. Pas n'est besoin de le leur dire deux fois.

Après les promenades aux bords de la Loire, sur le port et les quais, sous les beaux ombrages de la Fosse, les élèves de la pension Robert pouvaient, tout auprès du cours Saint-André, prendre librement leurs ébats des deux côtés de l'Erdre, jolie rivière aux contours sinueux, aux paysages si verdoyants et si pittoresques. De divers endroits paraissait devant eux la campagne, avec ses séductions, tous ses agréments, ses plaisirs. Le bleu du ciel, la verdure des champs et les fleurs, est-il rien de plus ravissant et de plus beau, de plus agréable et de plus doux ! Le murmure du ruisseau, l'air pur, le papillon qui vole et l'oiseau qui chante, est-il rien qui nous plaise et nous réjouisse autant, rien qui s'harmonise mieux avec l'innocence et la candeur du jeune âge !

Le jeudi, jour de bénédiction et de doux loisirs, notre écolier aimait à le passer à la campagne ; courir les champs et

(1) Le pieux et érudit abbé Patarin, mort en 1896, aumônier des Carmélites de Nantes. (Voir dans la *Semaine Religieuse* de Nantes ses intéressantes biographies : *Nos anciens du clergé nantais*, 1885.)

fouiller les buissons, cueillir les fleurs et chercher des nids, c'était là pour lui le suprême bonheur.

Au sortir des classes, Urbain, prenant son essor, s'échappait le plus souvent du côté des grands bois qui couvraient alors tout le pays, entre la route de Vannes et celle de Rennes. Il battait la campagne, s'égarant quelquefois au-delà des limites, tantôt dans la riche vallée de la Chézine, tantôt aux bords fleuris du Cens, qu'il remontait jusqu'au bourg charmant d'Orvault (*Aurea vallis*, le val d'or).

Lui-même, plus tard, en Allemagne, le P. Urbain, racontant ces courses d'autrefois aux jeunes gens dont il avait la conduite, leur dira comment, à cette époque heureuse, il franchissait les haies et les fossés, poursuivant la perdrix.

L'un des plus fidèles habitués du R. P. Urbain aux deux premières années de l'établissement de Bellefontaine, M. Boutillier de Saint-André, a laissé, datant de cette époque (1817), un intéressant écrit dans lequel il rapporte plusieurs circonstances de la jeunesse de ce religieux, les tenant de la bouche même du Révérend Père (1).

Il y raconte qu'éprouvant, dès le jeune âge, un dégoût insurmontable pour la ville et pour le monde, Urbain Guillet ne se plaisait qu'à la campagne et dans la solitude. Il y avait construit en bois, dans un lieu désert, un petit ermitage où il passait des jours entiers à prier Dieu, à lire et à méditer, délassant son esprit de ces pieux exercices par la chasse aux oiseaux. Il était doué d'un merveilleux talent et montrait une adresse singulière à les faire tomber dans ses pièges. Lui qui plus tard devait se donner tant de peine à la recherche des petits enfants, pour les détourner de la voie de la perdition et les gagner à Dieu, il préludait en quelque sorte à cet aposto-

(1) M. Boutillier de Saint-André, notaire à Cholet, où il est mort en 1836, homme aimable et enjoué, membre de toutes les œuvres de piété et de bienfaisance, était tout à la fois musicien et poète, auteur de chansons et de chants guerriers, poèmes et compositions musicales, de traductions de poètes latins et italiens. Son œuvre la plus remarquable est un intéressant recueil sur les guerres de la Vendée, intitulé : *Mémoires d'un père à ses enfants (1781-1800)*, 2 vol. La brochure dans laquelle il parle du P. Urbain a pour titre : *Les Trappistes de Bellefontaine*.

lat en prenant ainsi les oiseaux pour les porter, comme on le verra tout à l'heure, et les mettre en sûreté dans la maison de Dieu.

Sans pitié pour les éperviers et pour les chats-huants, qui sont oiseaux de proie, il conservait avec un soin jaloux les corneilles. Quand il en avait pris un certain nombre, vous seriez-vous imaginé ce qu'il en faisait?...

Il les emportait à la cathédrale de Saint-Pierre ; et, après avoir obtenu du concierge la permission de monter dans une des vieilles tours de ce massif édifice « ès-quelles, dit encore la chronique, il faisait lui-même quelquefois son séjour, » il y laissait aller en toute liberté ses corneilles. Ces volatiles, heureux de s'y trouver libres, se plaisant du reste en ce domicile et ces lieux solitaires, y restaient volontiers et y faisaient leurs nids. Faut-il aller chercher jusque-là l'origine de ces bandes d'oiseaux noirs, qu'on aperçoit encore aujourd'hui folâtrer tout au sommet des hautes tours et de la grande nef de la cathédrale?... On dit que les corneilles vivent très longtemps. Toujours est-il que le voyageur arrivant à Nantes, et qui s'en va de la gare de Richebourg à la place de la Duchesse-Anne et au cours Saint-Pierre, peut encore voir aujourd'hui voltiger, au faîte de l'antique monument, les descendants des intéressantes corneilles essaimées en ce gîte aérien, il y a plus d'un siècle, par le jeune Urbain Guillet.

Quoi qu'il en soit de ces humbles détails, et malgré ses goûts prononcés pour la solitude, notre Urbain, aux belles années de l'adolescence, était d'un commerce très aimable, et savait rendre agréables les relations qu'on avait avec lui ; la culture de son esprit et le charme séduisant de son caractère, son humeur enjouée, ses manières affables et prévenantes, sa grande modestie et l'élévation de ses sentiments en firent bientôt un jeune homme accompli.

Et cependant il était facile de voir passer sur son front comme un nuage de tristesse, qui, venant parfois assombrir ses jours, semblait se mêler à toutes ses joies. Vivre toujours séparé et si loin de sa mère, était pour son cœur l'épreuve la

plus cruelle, la peine la plus sensible. Aussi, pour adoucir le chagrin de son âme et tromper les ennuis de la séparation, lui écrivait-il souvent, pressant cette pauvre mère, qui en sentait encore plus que lui les amertumes, de terminer promptement ses affaires à Saint-Domingue, afin de revenir au plus tôt auprès de lui et de ses frères. Ils gémissaient tous trois de vivre si loin d'elle, privés de sa douce protection, de ses soins maternels et de ses conseils, de ses embrassements, de ses tendres caresses. Il était, lui, son plus jeune enfant. Il avait dû lui sourire au berceau, mais il ne l'avait point encore vue, il ne l'avait jamais connue ! « Qu'importe, lui disait-il, que vous reveniez à Nantes moins riche que vous ne pensiez? Vos enfants le seront toujours assez, dès lors que leur chère maman leur sera rendue. »

L'époque vint où, leurs études étant terminées, il fallut pour les trois jeunes gens songer à choisir une carrière, chercher la profession que chacun d'eux devait embrasser.

Ambroise, l'aîné, entra dans l'administration des Ponts et Chaussées. Nous l'y retrouverons plus tard chef de bureau, place Dumartray, 11, puis en dernier lieu dans l'administration du Génie. Il mourut âgé d'un peu moins de cinquante ans, sans laisser de postérité.

Julien-Emmanuel, frère cadet d'Urbain, étant encore très jeune, se pourvut d'une étude de notaire, à Nantes, en la paroisse de Saint-Denis, aujourd'hui Sainte-Croix, au centre de la ville.

De son étude, M. Emmanuel Guillet entretint avec Urbain, son frère, des relations d'amitié qui ne finirent qu'avec la vie du Révérend Père, lui rendant, sans compter jamais avec lui, des services importants et toutes sortes de bons offices.

A l'exception des premières années passées à la Trappe, pendant lesquelles le jeune religieux s'était astreint au silence le plus absolu, leur correspondance ne fut presque jamais interrompue en ces temps de révolutions et de guerres, malgré les grandes distances qui les séparaient et la difficulté des communications. Malheureusement un grand nombre des lettres du P. Urbain ont été égarées, se sont perdues en

chemin et ne sont point arrivées à destination, celles en particulier qui venaient d'Allemagne et de Russie.

Le jeune Urbain Guillet, songeant à son avenir, se demandait à son tour, et non sans une sérieuse inquiétude, quelle route il allait prendre. Longtemps il consulta Dieu dans ses prières, le suppliant de l'éclairer et de lui marquer la voie qu'il avait à suivre.

Une lettre écrite au mois d'août 1783, la première que nous ayons de lui, nous apprend que pour se conformer au désir de ses parents, il étudia pendant quelque temps la médecine. Cette lettre, adressée à Saint-Domingue, à son père et à sa mère, est tout entière inspirée par les sentiments de la plus exquise délicatesse. Il y témoigne, à leur endroit, de sa tendre affection et de son profond attachement, de sa reconnaissance sans bornes, de sa déférence absolue à leurs désirs et de tout son respect filial. Il les supplie de lui pardonner la faute qu'il a commise, en tardant à se ranger à leur avis relativement à la carrière qu'il doit embrasser. Et pour leur prouver combien il tient à se montrer toujours digne de leur confiance et de leur amour, il va commencer, ce jour-là même, à suivre à l'hôpital le cours de chirurgie (1).

Mais une année ne s'était pas encore écoulée, et sentant bien qu'il n'était pas dans sa vocation, toujours poursuivi d'ailleurs par le désir de la solitude et le dégoût du monde, il priait Dieu de nouveau de lui faire connaître sa volonté : *Ostende mihi, Domine, viam in qua ambulem.*

Animé des sentiments les plus chrétiens, il se demanda longtemps ce qu'il avait à faire pour mieux servir Dieu et travailler plus efficacement à sa gloire, pour accomplir, en un mot, le plus de bien possible et assurer le salut de son âme. Il entrevoyait tant de dangers pour lui dans le monde, le monde avec ses fausses maximes, ses vanités, ses séductions, ses plaisirs ! Cet esprit sceptique et railleur qui remplissait la société, ce vent d'impiété qui soufflait alors de

(1) Les mots de *chirurgie* et de *chirurgien,* selon l'usage du temps, sont toujours employés par le P. Urbain au lieu des termes de médecin et médecine.

toutes parts, cette corruption de mœurs qui suit infailliblement le fléau de l'irréligion et qui pénétrait partout, envahissant toutes les classes,... tout cela lui faisait peur. Il se prit à douter de son courage et de sa persévérance, s'il restait parmi les entraînements et les séductions de ce siècle pervers.

Et cependant il y avait lutte au-dedans de son cœur. La pensée de sa famille qu'il faudrait quitter, le souvenir de sa mère, de laquelle, en prenant un parti extrême, il allait s'éloigner et se séparer, sans espoir de la voir jamais, tout cela était un tourment pour son âme !

Ambroise et Emmanuel, auxquels il s'était ouvert de ses desseins, ne manquèrent pas de lui faire leurs observations. Leur amitié, l'absence et l'éloignement de leur mère, la délicatesse de sa complexion, sa mauvaise santé furent autant de raisons qu'ils mirent en avant pour le détourner de son projet, pour l'empêcher d'embrasser la vie religieuse et les austérités du cloître.

Alors Urbain se rappela cette parole du Divin Maître : « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne d'être mon disciple (1). » Il y trouva sa lumière et sa force. Plus heureux que le jeune homme de l'Évangile, qui n'eut pas le courage de vendre ses biens pour suivre Jésus-Christ, il promit alors de s'attacher sans réserve et pour toujours au service de Dieu ; et prenant conseil auprès de personnes sages et expérimentées, il se décida sans retour. Il avait résolu de tout quitter, *Vende omnia quæ habes*, pour ne plus vivre que pour Dieu, dans le renoncement le plus entier à lui-même et la complète séparation du monde. Il avait décidé de se retirer au monastère de la Trappe.

Plusieurs fois déjà, dans les premiers mois de 1785, il avait écrit à sa mère, pour lui communiquer ses pensées et lui parler de son avenir, lui marquant ses intentions, son grand désir de quitter le monde, parce qu'il n'y voyait point son salut en sûreté, et la suppliant de croire que, bien loin de

(1) *Qui amat patrem aut matrem plus quam me...., non est me dignus* (MATH. X, 37).

prendre son parti à la légère, il y avait mûrement et depuis longtemps réfléchi, ayant consulté, disait-il, sur cette grave question de son avenir et de sa vocation, des personnes sages, un prêtre très instruit et qui méritait toute sa confiance. Mme Guillet, dont la foi égalait le tendre amour qu'elle avait pour ses enfants, finit par se rendre aux vœux d'Urbain ; elle donna son consentement. Celui-ci n'attendit plus que le moment de mettre son dessein à exécution.

La terre est un exil où nous n'avons point de demeure permanente ; elle est un vaste champ où l'homme s'agite, où Dieu le mène à son gré, semblant se jouer parfois de ses projets, de ses espérances ; et celui-là même qui va se renfermer dans le fond d'un cloître, avec le sincère désir et la ferme résolution d'y finir ses jours, n'est jamais bien sûr d'y rester, d'y persévérer, d'y mourir. De même aussi, notre vie est un pèlerinage, un pénible et dur sentier, au bord duquel il y a beaucoup moins de fleurs que d'épines. Un poète a dit que « la vie est une route amère, un chemin semé de douleurs », et il n'a jamais rien dit de plus vrai. Toute la vie du P. Urbain nous en est une preuve, un exemple permanent et des plus remarquables.

Cette vie n'a pas été longue, puisque ce saint religieux n'a vécu que cinquante-trois ans. Mais comme elle est remplie par le travail, les fatigues, par les contrariétés et les épreuves ! Mais tout le long de cet âpre chemin qu'il a parcouru, dans ces pérégrinations lointaines et ces voyages sans fin à travers l'Europe, la France et les États-Unis, que d'entraves à tous ses projets, que d'obstacles et de difficultés à ses entreprises, à tous les efforts de sa bonne volonté ; que de fâcheux accidents et de mécomptes, que de contrariétés partout et enfin de persécutions lui venant de la perfidie et de la méchanceté des hommes !

De Nantes à Cholet, la distance n'est pas longue ; on peut aujourd'hui la franchir en moins de deux heures. De l'une à l'autre de ces deux villes, le P. Urbain Guillet n'a pas pris le plus court chemin ; mais par la voie longue et douloureuse qu'il a suivie de 1785 à 1817, de la place Bretagne où il est

né jusqu'à l'hôpital de Cholet où il est mort, a-t-il compté les tribulations, les infirmités et les amers soucis, les angoisses, les souffrances ! Quelles rudes étapes, quels pénibles travaux ! Nul, sans doute, ne pourra jamais les connaître, les comprendre et encore moins les raconter comme il faut. Nous allons le voir, dès le début, aux prises avec la douleur physique et morale ; nous essaierons d'en rapporter quelques traits.

Oh ! qu'il disait bien vrai, cet homme de Dieu, s'adressant un jour, au fond de l'Allemagne, à ses chers petits élèves : « Ne vous troublez point, mes chers enfants, si Dieu vous éprouve par les accidents que le monde appelle fâcheux et désagréables ; reconnaissez-y, au contraire, les caractères d'une véritable prédestination, et remerciez-le de tout votre cœur. Car les promesses faites à ceux qui souffrent pour son amour ne peuvent vous tromper ; vous en recevrez la récompense dans le ciel. »

Dans tout le cours de cette histoire, le R. P. Urbain nous apparaîtra comme le type du religieux parfait, l'ouvrier de la charité, le prêtre tout brûlant de l'amour de Dieu et du désir du bien. Il a été la victime de son zèle et de sa passion pour le salut des âmes, mais, avant tout, un membre souffrant de Jésus-Christ ; et de lui on peut dire ce que l'*Imitation* a dit de notre divin Sauveur, que toute sa vie a été une croix et un martyre : *Tota vita Christi crux fuit et martyrium.*

CHAPITRE II

LA TRAPPE

Urbain Guillet quitte Nantes pour s'en aller à la Trappe. — Son voyage jusqu'à Mortagne. — Séjour à Bellême : maladie et guérison. — Entrée à la Trappe : Noviciat; épreuves, infirmités. — Le Frère Palémon à l'infirmerie. — Progrès d'Urbain dans la pratique de la perfection. — Dom Augustin de Lestrange, Maître des novices. — Profession d'Urbain.

Toutes vos œuvres, ô mon Dieu, sont admirables, et, je le reconnais, vous avez tout fait avec une sagesse infinie. Mais c'est en particulier dans vos saints que vous avez consacré la mémoire de vos merveilles : *Mirabilis Deus in sanctis suis.* Au ciel seulement il nous sera donné de voir les prodiges opérés en eux par la main de votre Providence. Dans le nombre de ceux qui sont encore sur la terre et qui vous aiment de tout leur cœur, il en est qui vous ont tout donné sans réserve, et s'appliquent à vous témoigner leur amour par la pratique des plus belles vertus. Vivant dès ici-bas de la vie des anges et séparés du monde, ils n'ont plus de pensée que pour vous. Dans leurs âmes, vous versez avec abondance l'onction de votre grâce et la douceur de vos consolations; au milieu des plus douloureux sacrifices, vous les inondez de joies intérieures, et leur faites goûter, sur cette terre d'exil, les félicités qui sont au ciel le partage de vos élus.

Urbain Guillet partit pour la Trappe, il n'avait guère plus de vingt ans, le lendemain de l'Assomption, 16 août 1785.

Notre-Dame de Bon-Secours, sanctuaire privilégié, dans la paroisse de Sainte-Croix de Nantes, avait, aux jours qui précédèrent son départ, reçu ses fréquentes visites avec le secret de ses vœux. Le jour de l'Assomption, dans de pieuses et ferventes prières après la sainte communion, il répandit

son âme dans le sein de la miséricordieuse et divine Mère, remettant son voyage, sa vocation, tout son avenir aux mains de celle qui fut toujours l'objet de sa plus tendre dévotion. La très douce Vierge Marie reçut après Dieu les promesses de son serviteur, et vit la générosité de son sacrifice.

Urbain quitta Nantes, sur le soir, le cœur plein des émotions les plus vives. L'air était calme et pur, et le ciel sans nuages; mais la chaleur était extrême. Il partit après avoir dit adieu à tout ce qu'il avait de plus cher au monde après sa mère, à ses frères, à de nombreux parents, à des amis qu'il ne devait plus revoir, et prit cette route de Rennes, où il était passé tant de fois s'en allant courir la campagne pour y vivre dans la solitude et s'occuper à d'innocents plaisirs. Il marcha, écrivait-il quelque temps après, pendant toute la nuit.

En ce temps-là il n'y avait point encore de bateaux à vapeur ni de chemins de fer. A la monotonie et à l'ennui du voyage, pour ceux qui s'en allaient à pied, venaient encore s'ajouter la fatigue et la longueur du chemin.

Au soir du premier jour après son départ, Urbain rencontra un brave paysan, qui l'invita à souper avec lui et lui procura pour la nuit un logement dans sa ferme. Mais nos jours ici-bas ne sont pas également heureux, et le lendemain ce ne fut pas la même bonne fortune. Exténué de fatigue, après avoir marché pendant tout le jour, et ne trouvant point d'auberge, force lui fut de coucher à la belle étoile, sur une charretée de fougères, qu'on avait laissée là, tout près de la route. La nuit, du reste, était belle et bien étoilée.

Au quatrième jour, Urbain arrivait à Rennes vers une heure de l'après-midi. Il eût été sage de se reposer tout d'abord. Mais notre voyageur, ayant rencontré un jeune homme de sa connaissance, se promena en sa compagnie jusqu'au soir assez tard, à travers la ville. Or, voilà que, s'étant éloigné un instant, il ne le retrouve plus, cherche vainement après cela son auberge; l'inquiétude, le trouble s'emparent de lui. L'idée lui vient d'aller demander l'hospitalité à Mme de la Bézardais, sa marraine. Il s'enquiert donc de son

domicile ; y étant arrivé, il frappe à la porte : on lui répond qu'à cette heure avancée, Mme de la Bézardais, qui vient de perdre son frère, n'est pas visible et ne reçoit absolument personne. Le pauvre jeune homme, égaré dans la ville, se résigne à passer une seconde fois la nuit dehors ; et rencontrant une église, il va se coucher sur les dalles du porche ; c'était l'église du Bon-Pasteur.

Il dira dans sa prochaine lettre, en racontant cette aventure à son frère, qu'il avait découvert là le meilleur moyen d'attraper un bon rhume. Le lendemain matin, en effet, dès l'aube du jour, reprenant le cours de son voyage, il se sentit mal à l'aise; le temps heureusement était beau. Mais avec l'aurore qui commence à poindre à l'horizon, se fait sentir aussi un violent mal de tête, qui ne fera qu'augmenter le long du chemin.

Notre voyageur, aux journées qui suivirent, se trouva si fatigué, que n'ayant pas encore fait cinq lieues, il s'apercevait à la lassitude de ses jambes qu'il était temps de s'arrêter. La chaleur était accablante. Urbain tomba malade, exténué de fatigue et de besoin, et forcé de se reposer une partie du jour ; n'ayant plus d'argent, il vendit son linge et se vit obligé, pendant quelque temps, de mendier son pain. Tel était son état de faiblesse qu'il ne pouvait se tenir debout : une fois, le vent le jeta par terre ; épuisé, à bout de forces, il en fut réduit à ne pouvoir faire qu'une lieue par jour.

C'est dans ce triste état qu'il arriva enfin à Mortagne, aux derniers jours du mois d'août, et qu'il s'en vint frapper à la porte du monastère. Charitablement accueilli par les religieux, il put y prendre quelques jours de repos. Mais dès le 3 septembre, le R. P. Abbé, Dom Pierre, écrivait à Nantes, au frère d'Urbain, que la faible complexion de ce jeune homme et son âge trop peu avancé ne lui permettaient pas de le garder à la Trappe.

Un pareil début n'était pas de nature à encourager le nouvel aspirant à la vie religieuse ; et pourtant le chemin qu'il avait déjà parcouru n'était qu'une première et courte étape, le prélude de sa vie dans la voie des épreuves.

Quand un sculpteur veut produire une œuvre d'art, il choisit une matière quelconque, marbre, bois ou pierre, qui ne soit pas trop rebelle aux coups de son ciseau. A dégrossir et à façonner ce bloc il emploie tour à tour la scie et le marteau, il le découpe, le taille, le creuse, en fouille les replis. Peu à peu, de cette masse inerte se dégagent les formes variées et les gracieux contours, les figures élégantes et polies, les feuillages, les fruits, les plus ravissantes fleurs, les objets les plus merveilleux. L'artiste alors se plaît à regarder le chef-d'œuvre sorti de ses mains : il peut maintenant l'exposer aux regards du public.

Ainsi quand Dieu a discerné dans le nombre de ses fidèles un homme selon son cœur, un vase d'élection, il le travaille de ses mains divines. Les instruments dont il se sert toujours pour le purifier, pour le polir et lui donner de l'éclat, ne sont point les honneurs, les jouissances, la prospérité, le succès; mais les afflictions de toutes sortes, les infirmités, la souffrance : il coupe, il tranche, il emploie le fer et le feu, c'est-à-dire la douleur, tous les crucifiements de l'esprit et de la chair; et de l'épreuve comme d'une terre fraîchement labourée naissent et croissent à l'envi les plus ravissantes fleurs, je veux dire les plus belles vertus, l'humilité, la patience, la pureté, la charité, le saint amour de Dieu. Tous les saints en ont été de glorieux exemples.

Urbain, désolé de se voir ainsi éconduit du couvent de la Trappe, s'en retourna tristement et lentement à Mortagne, où il comptait prendre encore un peu de repos.

Mais à peine est-il arrivé dans cette ville qu'il se voit pris d'une attaque de dysenterie. En peu de jours, la maladie augmente dans des proportions inquiétantes ; bientôt le jeune homme est au plus mal, réduit à une telle extrémité qu'il désespère presque de lui-même, ne sachant ce qu'il va devenir. En ce moment, la Providence lui envoya un secours inattendu. Un jeune chirurgien, qui passait d'aventure en cet endroit, entendit parler du malade et vint le voir, sans être demandé. Pris aussitôt pour lui de sympathie et de pitié, il lui promet de le guérir, s'il veut user d'un remède violent, à

la vérité, et pénible, mais qu'il assure devoir être efficace.

Le remède produisit son effet. Quelques jours après, notre malade était debout, recouvrant du même coup la santé avec un appétit dévorant ; il en avait grand besoin pour reprendre un peu de mine et rétablir ses forces.

Ce jeune chirurgien, son sauveur, qui refusa obstinément de lui dire son pays et son nom, avait pour le moment élu domicile à Bellême, petite ville, et aujourd'hui chef-lieu de canton, à quelques lieues au midi de Mortagne. Urbain, qui savait reconnaître un bienfait, regarda comme un devoir, après sa guérison, d'aller lui rendre visite. Le jeune homme fit à son client le plus cordial accueil, mais ne voulut point recevoir d'argent pour le service qu'il lui avait rendu.

Touché de ces procédés délicats, Urbain prend le parti de rester et de se fixer à Bellême, auprès de ce nouvel ami dont il fera désormais sa compagnie la plus ordinaire. Puis il écrit aussitôt à son frère de lui envoyer ses lancettes, et voilà nos deux jeunes gens travaillant de concert aux opérations chirurgicales, qui tranchent, coupent, dissèquent, analysent, quand ils peuvent trouver matière à leurs laborieuses et savantes investigations.

Ces intéressants travaux dans la science de l'autopsie furent pour notre Urbain la plus heureuse diversion, ramenèrent un peu de calme et de gaieté dans son âme, avec l'espérance de reprendre bientôt le chemin de la Trappe.

Au bout de quelque temps, il était revenu de ses cruels mécomptes. Emmanuel, son frère, qui avait à son égard les sentiments de la plus vive affection, l'entourait aussi de soins tout paternels, lui envoyant de temps à autre de bonnes sommes d'argent pour le mettre à l'abri du besoin, lui expédiant même des vivres, des conserves mieux accommodées à son tempérament et à son goût.

Le 12 novembre, dans une lettre de Bellême, Urbain lui accusait réception d'un fort paquet contenant vivres, linge, tricots et flanelles, car les brumes de l'automne se faisaient sentir et le froid de l'hiver approchait. Cette année-là, pendant les deux mois de décembre et de janvier, la rigueur du

froid fut excessive aux environs de Mortagne et dans tout le pays : la chronique rapporte qu' « on fut obligé de couper le pain à coups de hache pour pouvoir le manger, à moins de le faire dégeler en le remettant au four ou dans quelque endroit bien chaud ».

Cependant, malgré les rigueurs de la saison et grâce aussi aux précieux secours qui lui étaient envoyés de Nantes, notre cher convalescent allait promptement se remettre de sa dysenterie et de ses fatigues. Bientôt Urbain ne conserva plus de ses dernières épreuves, et comme mémorial de sa maladie, que de légères traces de rhume.

Il n'avait point renoncé à son dessein de retourner à la Trappe. Il y fit, aux premiers jours de mars, un second voyage en compagnie d'un aimable jeune homme dont il avait fait la connaissance, et qui était fils d'un vieux notaire de Laigle.

Cette seconde visite au monastère fut pour lui plus intéressante et plus agréable que ne l'avait été la première. Elle rétablit la joie dans son cœur et mit le comble à ses vœux, en rendant possible et même probable son admission dans la communauté. Les Révérends Pères lui avaient trouvé bien meilleure mine, et le Père Abbé ne refusait pas de le recevoir.

Urbain s'en revint donc tout joyeux à Bellême. Il se hâta de mettre ordre à ses petites affaires et de régler quelques comptes ; puis, après avoir pris congé de ses nouvelles connaissances, il quitta définitivement le monde pour aller se renfermer à la Trappe.

Dans la joie de son âme, il franchit d'un pas alerte le seuil du couvent : « Fermez-la bien, dit-il, une fois entré, au sage vieillard qui lui en avait ouvert la porte, fermez-la bien, mon Frère, car je ne veux plus sortir d'ici ! »

Trois semaines après, le 12 avril 1786, notre postulant prenait l'habit de novice, assurant, dans une lettre écrite ce jour-là à son frère, qu'il était plus heureux qu'il n'avait jamais été.

Mais les meilleures joies de la terre sont de courte durée. Une cruelle épreuve l'attendait au début de son noviciat. La

maladie, qui toute sa vie sembla vouloir s'attacher à ses pas, s'acharnait contre lui en ce moment. En quelques semaines, son corps débile n'eut plus aucune consistance, et ses jambes lui refusant le service, notre pauvre novice ne pouvait plus marcher ni se tenir debout sans s'appuyer sur des béquilles.

Un jour, le médecin qui le visitait ne craignit pas de lui dire qu'il lui faisait grand'pitié, déclarant qu'il n'en avait pas pour quinze jours. Mais les desseins de Dieu ne s'accordent pas toujours avec nos prévisions, et souvent même sont contraires aux vains présages des hommes : à quelque temps de là ce médecin mourut, tandis qu'Urbain se trouvait encore bien vivant, toujours à l'infirmerie, mais se portant beaucoup mieux.

Néanmoins, le 19 octobre suivant, on le fit passer du noviciat dans la section des Frères donnés. Plus tard, sa santé étant devenue meilleure, il en fut nommé le sous-maître (1).

Une autre raison assez grave, et non moins sérieuse que le mauvais état de sa santé, s'opposait à ce qu'on gardât Urbain parmi les novices de chœur : il ne pouvait apprendre les psaumes, qui sont le pain quotidien du religieux. Après six mois passés au chœur, malgré sa grande application et tous les efforts de sa bonne volonté, il avouait lui-même qu'il n'avait pu retenir de mémoire un seul psaume. « Je n'ai jamais connu, dit l'auteur du manuscrit auquel nous avons déjà fait un emprunt, de mémoire plus ingrate que la sienne. C'en était à ce point qu'il n'a jamais pu retenir mon nom, qui pourtant est le même que celui du réformateur de son Ordre. » Cependant M. Boutillier le fréquentait beaucoup, se plaisait à converser avec lui et avait très souvent occasion de le voir.

Or, il arriva que dans le temps où Frère Urbain, désespéré, couchait à l'infirmerie, tout auprès de lui était aussi alité, mais beaucoup moins malade, un bon Frère convers, qui devait aller plus tard le rejoindre à la Val-Sainte et y

(1) Les Frères donnés ou oblats, à la Trappe, ne font point de vœux et sont soumis à un régime un peu moins austère que celui des religieux.

mourir comme meurent les saints, le 12 juin 1793. Le Frère Palémon, jeune homme de vingt ans, s'était épris d'un tendre attachement pour Frère Urbain, son sous-maître et son compagnon de souffrance. Celui-ci, dans un de ses volumes manuscrits, en a raconté des choses étonnantes. « Il menait, dit-il, une vie tout angélique, pratiquant l'obéissance à un degré héroïque, et d'une humilité telle que la demande saint Benoît, humilité qui ne recule devant rien, confusions, rebuts, mépris, humiliations et difficultés. »

« Dieu aime les humbles et il en use familièrement avec eux, dit le livre de l'*Imitation,* il les comble de ses faveurs et leur communique ses secrets : *Humilem diligit et consolatur; humili se inclinat, humili largitur gratiam magnam, humili sua secreta revelat.* » (II, *Imit.,* II, 2.) Ce pauvre Frère si humble, si obéissant, si simple, pénétrait le fond des consciences, connaissait le secret des cœurs et avait reçu de Dieu le don de prévoir l'avenir. Nous aurons plus tard occasion d'en rappeler des traits merveilleux.

Voici ce qu'en rapporte le P. Urbain lui-même : « S'étant un jour aperçu que j'étais resté une heure entière en notre cellule (1), il me demanda de lui dire ce que j'y faisais. (J'employais ce temps à étudier les psaumes, afin de pouvoir rentrer parmi les religieux de chœur.) Je ne voulus pas lui répondre. Mais, me voyant continuer les jours suivants la même chose, il fit de nouvelles instances pour en connaître la cause et, comme je refusais encore de la lui dire, il ajouta : « Il est inutile de me le cacher. » Le R. P. Abbé et le Maître des novices étaient seuls à savoir mon secret, je ne pouvais me résoudre à le lui faire connaître. « Je vois bien, ajouta-« t-il, que vous craignez de me faire de la peine. Je vais « vous dire moi-même ce que votre compassion pour moi « essaie de me cacher. Je sais qu'il faut nous séparer. Cela « me perce le cœur. Mais il faut avant tout que la volonté « de Dieu se fasse... Il faut que vous soyez religieux de

(1) Par esprit de pauvreté, le religieux trappiste ne se sert jamais des termes *mon, le mien*, mais *notre, le nôtre*, pour désigner tout ce qui est à son usage personnel.

« chœur, et vous le serez. » J'essayai alors de lui persuader que mes infirmités m'en rendaient incapable, depuis surtout que le Révérend Père m'avait déclaré épileptique. « Il est « vrai, repartit le Frère Palémon, que vos infirmités parais- « sent être une difficulté, un obstacle insurmontable. Mais « rien n'est impossible à Dieu, devant qui la santé et la ma- « ladie sont la même chose. » Et il ajouta que ma difficulté pour apprendre les psaumes ne m'arrêterait pas plus que le reste.

« L'événement vint confirmer la vérité de ces paroles. En y consacrant une heure par jour, au bout de six mois j'avais appris tout le psautier ; j'en obtins la grâce à la fin d'une neuvaine qu'il avait faite pour moi à cette intention... Quelques jours après, mon Frère Palémon tomba malade. Voyant son état empirer, je résolus d'attendre sa guérison ou sa mort, avant d'entrer au noviciat, bien que j'éprouvasse un très vif désir de prendre l'habit de novice à la fête de l'Assomption, afin de me mettre sous la protection de la Sainte Vierge ; le Révérend Père me l'avait promis pour ce jour-là. Je me contentai donc de dire à mon frère Palémon que j'avais le dessein de prendre l'habit le jour de l'Assomption, mais que, ne voulant pas me séparer de lui avant sa guérison ou sa mort, je le priais de demander à Dieu que je fusse libre pour cette belle fête. Trois jours auparavant la mi-août, il se trouva guéri contre toute espérance, et j'entrai de nouveau parmi les religieux de chœur le jour de l'Assomption, 15 août 1788. Frère Palémon m'a obtenu la grâce d'y persévérer ; et, chose remarquable, mes infirmités qui ne m'avaient donné de relâche qu'autant qu'il m'en fallait pour être reçu, me reprirent deux heures après mon entrée au noviciat. »

A ceux qui embrassent la voie étroite et sont venus se ranger sous sa Règle, saint Benoît a promis des choses dures, âpres et difficiles, *dura et aspera,* est-il dit au chapitre LVIII[e], les jeûnes, les veilles, la discipline, les rudes travaux et la couche dure ; et pourtant, ce ne sont là que les moindres pénitences. La privation de sa liberté, le renoncement à

soi-même et la mort à sa volonté propre, la vie en commun et le support mutuel, la mortification de l'amour-propre, les humiliations et les assujettissements continuels sont de bien plus pénibles épreuves. Chacun, selon son tempérament et ses répugnances, trouve sa peine la plus sensible, sa fatigue la plus grande et sa souffrance la plus vive dans l'un ou l'autre de ces exercices rigoureux. La plupart ne manquent pas de courage, de force et d'énergie pour supporter telle ou telle charge fatigante ; mais les porter toutes à la fois !...

A ces exercices pénibles et laborieux, il n'y a point de relâche ; l'un étant terminé, un autre aussitôt lui succède : à la Trappe, point de repos hors le temps du sommeil, point de vacances. Quand une année, quand un jour finit, il en commence un autre avec la même série et répétition de travaux, d'occupations peu agréables, monotones, toutes plus ou moins crucifiantes pour la nature.

Et pourtant, cette vie de mort à tout ce qui fait les délices des mondains, elle est encore supportable aux hommes de bonne volonté, aux cœurs vaillants, généreux, qui savent y découvrir l'onction divine. Qui le croira? elle a même des charmes pour le trappiste qui, s'étant donné tout à Dieu, a reçu de lui en partage un heureux caractère et jouit d'une parfaite santé. Mais pour celui qui, avec les rigueurs du régime et les assujettissements de la discipline monastique, supporte le poids des infirmités et de la maladie, elle est un bien lourd fardeau, elle est une croix ineffable. Nul autre que celui qui en a fait la douloureuse épreuve, ne saura jamais en dire les tribulations et les tristesses.

Notre P. Urbain a savouré toutes les amertumes de cette vie d'abandon et de continuelle souffrance. Que de fois il dut imposer silence aux réclamations de la nature, ne croyant pas devoir s'autoriser de ses infirmités pour se dispenser de la moindre obligation, et pour obtenir des adoucissements aux rigueurs de la règle. Il avait pris Dieu pour son partage, *Dominus pars hæreditatis meæ*, et s'était donné à lui sans réserve. La perfection à laquelle il voulait atteindre n'était point la pratique d'une vertu ordinaire et commune, mais la

perfection même enseignée par Jésus-Christ, son Sauveur et son Maître, portant le lourd fardeau de sa croix.

Le Frère Urbain s'appliquait à imiter en tout son divin modèle dans la pratique des vertus qui conviennent plus particulièrement aux novices, une ferveur continuelle dans la prière et le saint exercice de l'oraison, l'obéissance absolue à son directeur spirituel et l'assiduité à l'office divin, qui est par excellence l'œuvre de Dieu, *opus Dei*. Mort au monde et à ce qui tient au monde, il avait rompu toute relation avec ses amis et les membres de sa famille : il ne leur écrira plus que sur l'ordre de ses supérieurs.

Il ne lui restait maintenant qu'à mourir à lui-même, ce qui est, pour tous ceux qui tendent à la perfection, le travail le plus difficile ; et le moyen d'y arriver est avec l'amour des humiliations, le sacrifice complet de sa volonté propre, la soumission en toutes choses au bon plaisir de Dieu, belles et précieuses vertus qui, dans le religieux, ne sont autre chose que la mortification de l'orgueil et la mort à son propre jugement.

En même temps, le Frère Urbain se lançait dans la carrière de la pénitence, comme les saints ont coutume de le faire. Il fallut plus d'une fois l'intervention de son Père-Maître, et des autres supérieurs, pour modérer son ardeur à la pratique de mortifications, qui n'étaient peut-être pas toujours selon la discrétion et la prudence. Mais par ces austérités volontaires, il ne se proposait autre chose que de réprimer les révoltes de la chair et des sens, comme aussi d'étouffer en lui les sentiments de l'amour-propre, par la pratique de l'obéissance et de l'humilité.

Urbain Guillet eut pour Père-Maître un des hommes qui ont fait le plus d'honneur à la religion, et qui ont le plus vaillamment travaillé à relever l'Église de France aux premières années de ce siècle.

Dom Augustin de Lestrange était né en 1754, dans le Vivarais, d'une noble famille dont il était le quatorzième enfant, et qui en compta jusqu'à vingt. Il fit ses études de théologie au Séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, où déjà il n'était

connu que sous le nom de *petit saint*. Ordonné prêtre à 24 ans, ses remarquables talents, sa piété, le firent nommer vicaire à la paroisse de Saint-Sulpice, qui était une des plus importantes de la capitale.

Deux ans plus tard, l'abbé de Lestrange fut choisi par Mgr Lefranc de Pompignan, archevêque de Vienne, pour être son vicaire général. Ses qualités éminentes et sa grande vertu ne pouvaient rester cachées sous le boisseau, un brillant avenir allait s'ouvrir devant lui. Mais quelque temps après, ayant été désigné par son archevêque pour être son coadjuteur, ce saint et digne prêtre, pour se dérober aux honneurs et aux dignités qui l'attendaient, s'échappa tout à coup, malgré ses parents, malgré ses amis, pour venir se renfermer à la Trappe. Aussitôt après sa profession, il était chargé des importantes fonctions de Maître des novices.

Dom Augustin de Lestrange était un très bel homme, d'une taille avantageuse et de figure agréable; doué d'un remarquable talent de parole et d'une éloquence entraînante, il possédait au suprême degré le don de la persuasion. Son caractère aimable lui gagnait tous les cœurs; sa tendre piété et la ferveur de sa dévotion rappelaient les plus beaux jours de Citeaux.

Tel fut le Père-Maître de notre Frère Urbain. La vie du jeune novice devait avoir plus d'un point de contact et plus d'un trait de ressemblance avec celle de son illustre et saint directeur.

De son côté, Dom Augustin reconnut bientôt et sut apprécier la valeur du sujet que la divine Providence venait de placer sous sa conduite. Aussi s'appliqua-t-il avec un zèle et un soin tout particulier à cultiver cette âme, qui ne demandait elle-même qu'à oublier le monde, à mourir à tous les instincts déréglés, aux mauvais penchants de la nature.

Toutes les épreuves du noviciat furent vaillamment supportées. La marche du Frère Urbain dans la voie du détachement et le chemin de la perfection ne fut plus qu'un progrès continuel, une suite de victoires remportées sur lui-même,



Abbaye de la Trappe avant la Révolution.

une pratique de plus en plus fervente et de plus en plus parfaite des vertus qui font le bon religieux, *Ascendit ut gigas ad currendam viam.*

Au bout de treize mois d'épreuve, il fut admis à prononcer ses vœux et se consacra définitivement à Dieu par la profession religieuse. Cette touchante cérémonie eut lieu le 17 septembre 1789. Le P. Urbain fut le dernier novice à faire sa profession à la Trappe. La Révolution, qui voulait détruire en France les communautés religieuses, en prenait tous les moyens. Le décret du 13 février 1790 supprima les Ordres religieux et les vœux monastiques ; on ne pouvait plus désormais y admettre de novices.

Le jour de sa profession fut pour le P. Urbain un des plus beaux de sa vie, et le point de départ pour un redoublement de ferveur au service de Dieu : plus encore que par le passé, il vécut dans le renoncement absolu au monde, à ses amis, à ses proches, dans un détachement complet de lui-même, pour se consacrer sans mesure au service de ses frères. Il avait promis de nouveau d'être à Dieu tout entier; nous verrons qu'il ne manqua jamais, dans la suite, à ces solennels engagements.

Cependant à Nantes, depuis quatre ans qu'il en était parti, et qu'on ne recevait plus de ses nouvelles, les amis, les proches parents et les frères d'Urbain s'inquiétaient sérieusement de son sort, ne sachant ce qu'il était devenu et ce qui pouvait advenir de lui, par ce temps de persécutions contre le clergé et les communautés religieuses. L'abbé Legé, vicaire de la Rouxière, au diocèse de Nantes, un ami d'enfance d'Urbain et son condisciple à la pension Robert, fut chargé par la famille d'en écrire aux supérieurs de la Trappe (1). Ce jeune prêtre, se trouvant quelques mois plus

(1) L'abbé Legé, Jean-Pierre, né à Saint-Similien en 1761, fut arrêté le 15 décembre 1792, comme prêtre réfractaire et refusant de prêter le serment à la Constitution civile du clergé. Emprisonné à la maison des Carmélites, il fut de là conduit sur le navire *la Gloire*, à la fin d'octobre 1793. Il y périt victime de la Révolution, noyé dans la Loire, à Chantenay, avec une centaine d'autres prêtres de Nantes et de l'Anjou.

tard à la cure de Varades, y reçut, datée du 20 février 1790, la réponse suivante, qui lui était adressée par le P. Gervais, Prieur du monastère :

« Monsieur, vous pouvez être tranquille sur la destinée présente de M. Guillet, et rassurer sa famille inquiète de son sort. Dites-lui que notre cher Frère Urbain jouit d'un contentement et d'une telle paix dans son nouvel état qu'il ne changerait pas avec le plus fortuné des mondains. Il a prononcé ses vœux de religieux de chœur le 17 septembre 1789, et c'est le dernier profès de notre maison à tous égards; car désormais il n'y aura plus de professions à espérer, conséquemment au décret de l'Assemblée nationale, qui ne veut plus perpétuer les maisons religieuses. Eu égard à ces fâcheuses circonstances, et à la mort de notre vénérable Abbé, que nous avons perdu le 7 de ce mois, j'ai cru à propos de ne pas lui faire part de votre lettre, encore qu'elle ne contienne rien que de satisfaisant pour lui. Vous pouvez, Monsieur, assurer la famille du sort fortuné de notre cher confrère, et qu'il n'a rien à craindre pour sa destinée, quant au temporel. Pour ce qui regarde l'essentiel, je veux dire son salut, son sort est entre ses mains, s'il veut en profiter, quels que soient et puissent être les événements. Il ne se peut rien ajouter aux sentiments d'estime et de vénération, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et obéissant serviteur.

« Gervais, prieur. »

Notre P. Urbain est donc désormais tout à fait mort au monde, et sa vie est cachée dans le Christ : *Mortui enim estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo* (*Coloss.*, III, 3).

Victime toujours vivante et prête à s'immoler sans cesse, disposé à de nouveaux et continuels sacrifices, il va s'appliquer avec plus d'ardeur encore que jamais à monter les degrés de la perfection. Aux mondains, il a laissé les richesses, les honneurs, les plaisirs; choisissant pour lui l'abjec-

tion, *Elegi abjectus esse in domo Dei mei,* il a pris pour sa part l'humilité, la mortification des sens; aux morts, il a laissé le soin d'ensevelir leurs morts; aux hommes ennemis de la croix de Jésus-Christ, il abandonne leurs méprisables jouissances et ne désire plus pour lui-même en cette solitude bénie, qu'une seule chose, établir le règne absolu de Dieu dans son cœur.

CHAPITRE III

LA VAL-SAINTE

Les Trappistes quittent leur monastère pour s'en aller en Suisse. — Voyage à travers la France et arrivée à Fribourg. — La Val-Sainte : Détresse et pauvreté des moines aux premiers temps de leur établissement. — Réforme de la Val-Sainte. — Érection de la Val-Sainte en abbaye. — Déclaration du P. Urbain. — Lettre à son frère. — Ses emplois à la Val-Sainte. — Mort édifiante du Frère Palémon.

Il est écrit sur le frontispice du vestibule, au monastère de Melleray : *In nidulo meo moriar;* je mourrai dans ce petit nid où je suis né à la vie religieuse; je ne quitterai point ce berceau de mes jeunes années, où j'ai puisé la vie de mon âme aux sources les plus pures, et goûté les douceurs de la grâce avec le lait de la dévotion. Ma dernière demeure ici-bas sera ce cimetière béni, où tant de fois je suis venu prier pour ceux qui se sont endormis dans le Seigneur. C'est aussi là que mes frères viendront un jour s'agenouiller devant l'humble croix qui portera mon nom. Oui, je mourrai dans mon petit nid, *In nidulo meo moriar!* (Job, xix, 18.)

S'inspirant de ces belles paroles de nos Livres Saints, le P. Urbain répétait souvent avec émotion : Dieu soit mille fois béni de la part qu'il m'a faite : *Hæreditas mea præclara est mihi.* Pauvre petit oiseau échappé aux pièges du chasseur, c'est ici que je veux vivre et mourir, dans ce nid que m'a préparé la bonté de mon Père céleste, sous l'aile de la sainte Église, ma mère. Y vivre toujours en la présence de Dieu, et y mourir dans l'aimable compagnie de mes frères, c'est là qu'est mon espérance, et ce sera tout mon bonheur!

Dieu en avait décidé tout autrement pour notre P. Urbain.

Il ne devait pas demeurer longtemps sous ce pieux et tranquille abri, où s'étaient écoulées, dans le calme et la paix, les premières années de sa vie religieuse.

Étrangers en ce monde, *Non estis de mundo,* en vain nous y chercherions le repos, puisque nous avons sans cesse à lutter contre la chair, contre le monde et le démon. Les ennemis de Dieu et de notre salut, toujours acharnés contre nous, nous poursuivront jusqu'à la fin; et nous ne saurions faire un pas dans le chemin de la vie, sans y laisser la trace de nos sueurs, de nos larmes, et quelquefois de notre sang.

L'ère des persécutions pour les fils de saint Bernard et de saint Benoît allait commencer.

On sait comment les Ordres religieux furent supprimés, au commencement de la Révolution française. L'impiété, à qui trop souvent la faiblesse et la connivence des gouvernements laissent libre carrière pour l'accomplissement du mal, préludait aux excès de la Révolution, en frappant et en dépouillant les Ordres monastiques. Comme toujours, avant la spolation, avant les expulsions par la force et le brigandage, *manu militari,* elle avait déversé sur ses victimes l'outrage, le sarcasme et la calomnie, afin de justifier et de légitimer ses violences aux yeux des ignorants et de la masse du peuple.

Le monastère de la Trappe, en 1790, comptait soixante-treize religieux de chœur, quarante frères convers, avec huit novices et six frères donnés (1). Quelques-uns s'étaient imaginé que, dans la proscription générale des maisons religieuses, il y aurait une exception en faveur de la Trappe, à cause de la régularité de ses moines, de leurs beaux exemples et aussi des bienfaits qu'ils répandaient par tout le pays. Mais Augustin de Lestrange, qui voyait plus clair, jugea avec raison que ce serait là, au contraire, pour les hommes néfastes qui détenaient le pouvoir, un motif de plus pour en hâter la destruction.

Homme d'une volonté énergique, le P. Augustin voulait

(1) Manuscrits de Sept-Fonts.

à tout prix conserver son saint état; et d'ailleurs convaincu qu'il n'y avait point de salut à espérer pour la Trappe dans un pays qui ne voulait plus de Dieu, il conçut le hardi projet de la transporter sur la terre étrangère, et d'y chercher, pour ses frères et pour lui, la liberté religieuse qu'ils n'espéraient plus trouver en France.

Le P. Augustin n'avait pas encore trente-huit ans. Ce jeune religieux entreprit ce qui eût paru impossible à tout autre, en ces temps de désordres et de difficultés extrêmes. Sauveur de son Ordre, il va partir au milieu du désarroi général et du bouleversement qui désole la France. Entraînant après lui une partie de ses frères, à travers les tempêtes de la Révolution, sous les regards de ce peuple éperdu et jeté hors de sa voie, il les conduit dans un pays étranger, où viendront bientôt le rejoindre d'autres religieux en grand nombre, des frères convers, des enfants, des religieuses. Chassé de là par le terrible ouragan qui, soufflant de la France, menaçait de porter le ravage et la dévastation dans le reste de l'Europe, nous le verrons entraîner sa nombreuse famille jusque dans l'empire des czars, puis enfin, repoussé de partout, ne pouvant trouver nulle part un endroit où fixer sa tente et fonder un établissement durable, n'ayant d'autre ressource que la charité publique, d'autre appui que la Providence.

Après d'inutiles tentatives, qui d'abord avaient paru présenter des chances de succès, mais que firent échouer les intrigues et la malveillance, le P. Augustin prit le parti de s'adresser aux magistrats du canton de Fribourg, en Suisse. Il fit un premier voyage en ce pays, et leur demanda un petit coin de terre, afin de s'y retirer avec ses frères, pour y vivre ensemble selon leur règle, à l'abri de la persécution. Leurs Excellences, les avoyers seigneurs de Fribourg, lui accordèrent la faveur de venir se réfugier chez eux.

Il y avait à quelques lieues de la ville de Fribourg, et dans l'arrondissement de Gruyère, un ancien monastère de Chartreux, qui l'avaient habité depuis la fin du XIII[e] siècle jusqu'à l'année 1776, époque à laquelle ils avaient été sup-

primés. Ce monastère s'appelait la *Val-Sainte*. Depuis 1776, les bâtiments et l'enclos de la Val-Sainte étaient laissés à la surveillance d'un fermier et d'un chapelain, qui, tous les dimanches, y disait la messe pour les paysans du voisinage.

Le gouvernement de Fribourg mit ce monastère à la disposition du P. Augustin, mais à la condition qu'il n'amènerait avec lui que vingt-quatre de ses frères, et de plus qu'ils seraient fidèles à observer leur règle, ne se relâchant jamais de leur réforme.

Ces conditions furent acceptées avec empressement, au retour du P. Augustin à la Trappe, dans un acte dressé le 26 avril 1791 et ratifié ensuite par l'abbé de Clairvaux, Louis-Marie Rocourt, qui était le Père Immédiat de ce monastère (1).

Dès le 3 mai, le P. Augustin, choisi déjà et élu par le consentement unanime de ses frères, fut institué par Dom Rocourt, supérieur du futur établissement de la Val-Sainte, jouissant des pouvoirs les plus étendus pour la création de nouvelles maisons et la direction de ses religieux. Il avait aussi reçu de l'abbé de Citeaux, général de l'Ordre, toutes les permissions qu'il en devait attendre, avec le droit, en particulier, d'établir des religieuses de son institut.

Nous n'avons point à raconter ici les contradictions qu'eut à supporter Dom Augustin dès le début de son entreprise, et les obstacles que lui suscitèrent ceux du dedans et ceux du dehors, qui ne la voyaient pas d'un bon œil. Les historiens de la Trappe en ont donné tous les détails (2).

Le R. P. Dom Augustin partit de la Trappe dans la pre-

(1) On appelle *Père Immédiat*, dans les couvents de la Trappe, le Père Abbé, premier supérieur de la maison dont ils sont sortis *immédiatement*. Ainsi l'Abbé de la Trappe de Mortagne ou Grande-Trappe est *Père Immédiat* de Bellefontaine. Le Père Abbé de Bellefontaine est le *Père Immédiat* de Notre-Dame du Lac, auprès de Montréal, et des autres monastères fondés par lui et par les religieux de sa maison au Canada.

(2) Voir sur ce point et sur l'histoire des Trappistes pendant la Révolution, les ouvrages suivants : *Les Règlements de la Trappe*, de Dom Augustin de Lestrange, imprimés à Fribourg, en 1794 ; l'*Histoire de la Trappe depuis sa fondation jusqu'à nos jours*, par Casimir Gaillardin (1844) ; l'*Histoire de l'Abbé de Rancé* (appendice), par l'Abbé Dubois (1866) ; et enfin, *la Trappe*, par un religieux de Sept-Fonts (1870).

mière semaine de mai 1791, et traversa la France au milieu des fureurs de la Révolution, emmenant avec lui vingt-quatre profès, dont huit convers et seize religieux de chœur. Le plus jeune parmi ces derniers était le P. Urbain.

Alors commença pour ces hommes, dont le monde n'était pas digne, *quibus mundus non erat dignus*, cette vie d'angoisses, d'extrême misère et d'afflictions, *egentes, angustiati, afflicti*, vie errante à travers les déserts, *errantes in solitudinibus*, toute remplie par les tribulations, les jeûnes, les veilles, les fatigues et les travaux de toutes sortes ; au milieu des montagnes de la Suisse et dans les antres sauvages, *in montibus et speluncis et in cavernis terræ*... (*Hebr.*, XI, 37-38), par-delà les pays d'Allemagne, les plaines désolées de la Pologne et les neiges de la Russie, au milieu des tempêtes et des périls de la mer ; pèlerinage étrange, aventureux, unique dans l'histoire des hommes, et qui devait durer plus de vingt-cinq ans.

Tous les religieux de la Trappe qui s'en allèrent en Suisse, quittèrent ensemble leur monastère. Qui dira les émotions douloureuses, les brisements de cœur, les adieux déchirants à ce moment de leur départ ; et comment raconter les regrets amers, les brûlantes larmes de ces pieux solitaires, innocentes victimes de la Révolution, quand il fallut quitter cette maison si chère, tous ces lieux bénis qu'ils ne devaient plus revoir !

Tous montèrent dans un grand chariot couvert, beaucoup moins pour se mettre à l'abri des injures de l'air que pour échapper aux regards de la foule et aux insolences du monde ; arche sainte, qui allait les sauver du déluge de maux qui s'abattait en ce moment sur la France, en même temps qu'elle arrachait à la destruction et à la ruine l'Ordre de la Trappe et les derniers restes de l'état monastique.

Dans ce monastère ambulant, les religieux n'avaient que de simples planches pour s'asseoir. Ils étaient à peu près sans argent ; malgré cela, tout le long du voyage, ils firen l'aumône, même à ceux qui ne la demandaient pas, payan fidèlement partout leur hospitalité, bien que n'ayant occa

sionné aucune dépense, mais ne voulant pas, comme ils disaient, faire de peine ou causer aucune perte aux braves gens qui les recevaient. Ils se contentaient pour le dîner d'une maigre soupe, de raves et de quelques légumes, et pour le souper d'une salade et d'un morceau de fromage, ne demandant après cela qu'un peu de paille pour s'en faire une couche pendant la nuit. Fidèles à tous leurs exercices, au saint office, à la lecture, même au travail, ils pratiquaient la règle du silence, et tenaient chaque matin le chapitre des coulpes. On récitait en commun trois chapelets par jour, un pour la France, un autre pour la Suisse, qui voulait bien les recevoir, et le troisième pour les besoins des frères.

Les Trappistes voyageaient revêtus de leurs habits monastiques. De la Trappe ils arrivèrent à Saint-Cyr, près de Versailles. Ils y furent reçus par les Lazaristes avec beaucoup d'empressement et de charité. Mais le démon de l'impiété et de la calomnie les poursuivait toujours de sa haine. La municipalité de l'endroit les accusa d'être des traîtres à la patrie, d'emporter à l'étranger des sommes considérables. Finalement on les contraignit à partir.

A Paris, les Chartreux eurent pour eux tous les égards que méritait leur pénible situation. Un grand nombre de personnes vinrent les visiter, les unes par curiosité, les autres mues par un sentiment de compassion et pour s'édifier, ceux-ci pour gémir avec eux sur les malheurs du temps, ceux-là pour leur donner de l'argent et leur procurer quelques secours. La police en conçut encore de l'ombrage; et, pour mettre fin à ce concert de sympathies, on interdit aux religieux de la Trappe toute communication avec le public.

Les pieux voyageurs se remirent en route, et arrivèrent en Franche-Comté : c'est par ce pays qu'ils devaient entrer en Suisse. Ils avaient là les plus grands dangers à courir, les gardiens de la frontière fouillant tous les émigrants qui passaient d'un pays dans l'autre. Mais si triste était leur aspect et leur mine si misérable, que les gardes, émus de pitié, les laissèrent aller sans même leur demander de passeports.

Les Trappistes étaient désormais hors d'atteinte et à l'abri de tout péril. Entrés sur la terre de Suisse, ils se retirèrent au fond d'un bois. Alors se passa, en ce petit coin ignoré du monde, une scène bien touchante, et capable de tirer les larmes des yeux. Les pauvres exilés s'embrassèrent tous en pleurant; puis, se jetant à genoux, la face contre terre, ils adorèrent Dieu, le remerciant de les avoir tirés du milieu de Babylone et de leur avoir enfin donné un asile. Après cela, ils chantaient des psaumes : « *Benedictus Dominus qui non dedit nos in captionem dentibus eorum :* béni soit le Seigneur qui ne nous a point donnés en pâture à la dent des bêtes féroces ! »

Levant alors les mains au ciel, ils prièrent pour ceux qui les avaient forcés de quitter leur patrie, demandant à Dieu de leur pardonner. *Ne statuas illis hoc peccatum ;* ils prièrent pour la personne sacrée du roi : *Domine, salvum fac regem,* ce roi si bon, si doux, victime innocente et pure, qui devait donner bientôt sa vie pour la France et verser son sang pour les crimes de la Révolution.

De là se prenant par la main, les Trappistes marchaient deux à deux, comme des frères tendrement unis, récitant pour les Suisses, leurs nouveaux compatriotes, le psaume 40me : « *Beatus vir qui intelligit super egenum et pauperem :* heureux celui que sa compassion rend attentif aux besoins du pauvre et de l'indigent!... *Dominus conservet eum et vivificet eum, et beatum faciat eum in terra.* »

Ils arrivèrent ainsi au canton de Fribourg et se rendirent au monastère de Hauterive, qui était de l'Ordre de Saint-Benoît.

Les religieux de cette maison leur témoignèrent tant d'intérêt et d'affection, qu'en les quittant les Trappistes ne purent s'empêcher de verser des larmes. Ils avaient passé huit jours avec eux, prenant part à leurs pieux exercices et toujours observant la règle du silence. Dans l'intervalle, ils étaient allés à Fribourg demander la bénédiction de l'évêque de Lausanne, et présenter leurs hommages aux seigneurs avoyers, sénateurs de la ville.

Il tardait à ces saints religieux d'arriver à la solitude tant

désirée, à la Val-Sainte, dont le nom seul faisait battre leur cœur (1).

Le 1er juin 1791, nos pieux fugitifs entraient dans la vallée, quand, à leur rencontre, se présente tout à coup le pasteur de la paroisse. Il venait joyeux au-devant des Trappistes français, afin de saluer sans retard les nouveaux saints que la Providence amenait pour repeupler les ruines du monastère abandonné. Nos Trappistes présentèrent leurs hommages au bon curé, et le prièrent ensuite très humblement de bénir pour eux une simple croix, faite d'un bois commun à peine dégrossi, et qu'ils ont toujours gardée depuis avec la plus profonde vénération.

Puis, se mettant aussitôt en procession, ils se dirigèrent vers leur sainte retraite, chantant des litanies, des hymnes et des cantiques : « *Jerusalem, civitas Dei..., confitere Domino in bonis tuis; et benedic Deum sæculorum, ut reædificet in te tabernaculum suum* (*Tobie*, XIII, v. 7). Jérusalem, cité de Dieu, rendez au Seigneur vos actions de grâces pour les grands bienfaits que vous en avez reçus, et bénissez Dieu qui rétablit en vous sa demeure... etc. »

Arrivés à la porte de l'ancien couvent, tous les religieux se jetèrent la face contre terre, demandant à Dieu pardon des fautes commises pendant le voyage. Un instant après, on commençait le chant de la grand'messe dans cette église déserte, silencieuse depuis plus de dix ans, et dont toute l'enceinte dut tressaillir, entendant, après de si longues années, chanter la louange du Seigneur.

Les jours suivants, malgré leur détresse et le manque de toutes choses, ils se trouvaient heureux de se voir à l'abri de l'orage, loin de leurs persécuteurs et de leurs cruels ennemis, libres enfin de servir Dieu et de pratiquer leurs pieux exercices ; et tout ce qu'ils eurent alors à souffrir, dans leur

(1) A 6 lieues environ au sud de Fribourg, est la petite ville de Bulle. De cet endroit, en marchant vers l'est, on atteint bientôt l'entrée d'une gracieuse vallée que dominent, à droite et à gauche, de hauts sommets. Cette vallée s'appelle la Val-Sainte. Si l'on remonte ensuite cette vallée bénie, on rencontre auprès du torrent un village et son église, la paroisse de Cerniat, ou La Cerniat.

dénuement et leur extrême pauvreté, leur semblait rempli de délices.

Le monastère de la Val-Sainte, perdu au milieu des montagnes et dans le lieu le plus solitaire, possédait de bons pâturages, entourés de bois et de pins, au milieu desquels il fallait créer des vergers, un jardin. La maison, bien que d'un aspect convenable au dehors, était à l'intérieur dans le plus grand délabrement. Point de lieux réguliers, si ce n'est le chapitre et le cloître ; point de meubles. Une salle haute servait, aux premiers mois, de réfectoire ; les tables à manger étaient faites de simples planches dressées sur des troncs d'arbres, et tout le reste se trouvait à l'avenant. Du pain de son mêlé d'un peu de farine, des cosses et des tiges de grosses fèves, des feuilles de navets et des raves composaient le plus ordinairement la portion de chacun.

Dormant comme ils pouvaient dans les anciennes cellules des Chartreux, sans lits ni couvertures, ils n'avaient de linge et de vêtements que ce qu'ils portaient sur eux. Et ces bons religieux se réjouissaient d'avoir à souffrir ainsi du manque de toutes choses pour l'amour de Jésus-Christ. Peu à peu, nos Trappistes réussirent à se procurer les objets les plus nécessaires. Ils se firent des couvertures avec de la mousse et de la grosse toile, pour se garder contre le froid de la nuit. Ils se mirent à fabriquer du pain d'orge et de seigle mêlé à de la fécule de pommes de terre ; mais ce pain de choix fut réservé pour les infirmes et pour les malades. Pendant dix et onze heures par jour, ils s'appliquaient à de rudes travaux, s'en allant sur la montagne et gravissant les rochers, armés de haches, de bêches et de pioches.

Parmi les exercices d'une vie si dure et si austère, la charité qu'ils avaient les uns pour les autres remplissait leur journée de bonheur et de charmes. Elle leur rendait si agréable le joug de la pénitence, que plusieurs d'entre eux se plaignaient de n'avoir pas assez à souffrir : *jugum enim meum suave est et onus meum leve* ; tant est doux et suave le joug du Sauveur, et son fardeau léger à celui qui le porte avec amour !

« Puisse l'image du bonheur dont on a joui aux premiers temps de la Val-Sainte, écrivait plus tard Dom Augustin, se rappelant ces beaux souvenirs, inspirer à tous ceux qui y vivront l'amour de cette précieuse vertu de la charité, à laquelle seule il est dû d'opérer de semblables prodiges, et qui fera toujours le bonheur des monastères et des cœurs où elle régnera. »

Or, le R. P. Dom Augustin ayant dit un jour à ses religieux, réunis au chapitre, que la grande pauvreté dans laquelle ils vivaient était une raison d'ajouter encore quelque chose à leurs austérités, et les religieux, de leur côté, lui ayant exprimé le désir de revenir à l'observance la plus étroite de la règle de Saint-Benoît, ils se trouvèrent tous du même avis. Ils en furent si émus, qu'ils se jetèrent en pleurant dans les bras les uns des autres, se donnant le baiser de l'amour fraternel. Cela se passait le 15 juillet de l'année 1791.

On choisit donc, pour en faire le règlement du monastère, tout ce qu'il y avait de plus clair dans la Règle de Saint-Benoît, de plus pur dans les usages et les Constitutions de Citeaux, de plus vénérable dans le rituel de l'Ordre, en un mot tout ce qu'il y avait alors de plus pratique, pour en composer ce précieux recueil auquel on a donné le nom de *Réforme de la Val-Sainte*.

Les religieux de Dom Augustin ont complété, dans ce recueil, ou achevé la réforme entreprise par l'abbé de Rancé, et même, en plus d'un point, ils sont allés au-delà des usages pratiqués par les premiers Pères de Citeaux, motivant cette recrudescence d'austérités sur le besoin d'une plus grande expiation pour les crimes de la Révolution française. Ils voulaient faire violence au ciel, attirer la miséricorde de Dieu sur cette malheureuse patrie qui les avait rejetés de son sein. Rome retranchera plus tard ces pieux excès, et les règlements de la Val-Sainte, ainsi modifiés, seront la véritable et fidèle expression de la Règle de Saint-Benoît.

La réforme avait été acceptée d'un consentement unanime par les religieux de chœur et les frères convers. Trois ans plus tard, les *Règlements de la Trappe* furent imprimés à

Fribourg. Dans le même temps, un bref de Pie VI, daté du 30 septembre 1794, érigea la Val-Sainte en abbaye. Mgr de Gravina, nonce apostolique, avait reçu de Sa Sainteté mission de terminer l'affaire et de présider à la cérémonie de l'érection. Mais ne pouvant, à cause des neiges, se transporter au monastère des Trappistes, il délégua pour y aller à sa place Mgr l'évêque de Lausanne, qui, en étant lui-même empêché, céda cet honneur à M. Joseph de Schiller, grand prévôt du chapitre. On fit l'élection de l'Abbé le 29 novembre 1794. Dom Augustin fut élu à l'unanimité des voix.

Les religieux de la Val-Sainte n'ignoraient pas qu'on avait prévenu le Pape contre leur genre de vie, en le lui dépeignant comme trop austère. Ils profitèrent de l'occasion pour le bien informer, et lui témoigner que ces austérités leur paraissaient douces, les rendaient heureux et contents. Ils se portaient bien, quoique assujettis pendant de longues heures à de rudes travaux, chantaient jour et nuit et de tout leur cœur la louange de Dieu. Que pouvaient-ils désirer de plus !

On raconte quelque chose de semblable des solitaires de la Grande-Chartreuse. A l'époque où les Papes siégeaient dans la ville d'Avignon, l'un d'entre eux, ayant connu leurs grandes austérités par un prélat de sa suite effrayé et scandalisé peut-être de la rigueur de leur pénitence, envoya l'ordre au Prieur du couvent de permettre à ses religieux de manger de la viande en cas de maladie. Cette faveur inattendue et qu'ils n'avaient point sollicitée jeta la consternation parmi ces fervents cénobites. Aussi députèrent-ils, sans tarder, quelques-uns d'entre eux vers le Souverain Pontife pour le supplier de les prendre en pitié, et de leur accorder la grâce de conserver une règle qu'ils tenaient pour aussi respectable et aussi ancienne que leur Ordre. La députation se composait de vingt-sept moines, dont le plus jeune avait au moins 80 ans, et dont un bon nombre en comptaient déjà 95, un ou deux n'étant pas loin de 100. Le Pape, les voyant si vigoureux et si forts en cet âge avancé, n'insista plus, retira son ordre et les renvoya dans leur monastère,

libres de continuer leur vie d'abstinence et leurs mortifications.

Après avoir choisi Dom Augustin pour leur Abbé, les religieux de la Val-Sainte formulèrent chacun leur déclaration personnelle relativement à la nouvelle réforme ; et, l'ayant écrite de leur propre main, ils la donnèrent aux députés qui devaient la transmettre à Monseigneur le Nonce.

Nous ferons seulement connaître ici la déclaration du P. Urbain, qui a pour nous un intérêt tout particulier, et qui résume à peu près le sens de toutes les autres.

Elle était conçue en ces termes :

« Jamais je n'ai mieux connu le bonheur de mon saint état que depuis que la divine Providence a daigné me placer dans cette sainte maison, où la sagesse et la prudence de notre supérieur, et l'union des cœurs que la charité fait régner parmi nous, nous fait à tous passer ces jours heureux que goûtaient nos pères. Nous nous efforçons de les imiter, en nous approchant, le plus près qu'il nous est possible, de leur esprit et de l'exacte observation de la Règle de notre Père, saint Benoît.

« Je pourrais vous dire, mondains, que je préfère mon état à tout ce qui est sous le ciel, que ses austérités ne sont pénibles qu'à ceux qui les fuient, tandis qu'elles font le bonheur de tous ceux qui les embrassent courageusement ; que ce silence, cette pauvreté, etc., me sont plus chers que tous vos plaisirs ; que j'aime mieux vivre à la Trappe que dans un palais et assis sur un trône.

« J'ai autrefois pensé comme vous ; comme vous, j'ai cherché la félicité dans les plaisirs de ce monde, et comme vous, je n'y ai trouvé qu'un vide affreux. Mon cœur, ainsi que le vôtre, est fait pour Dieu, qui seul peut le contenter. Il ne me reste de ces plaisirs que l'amertume. N'en attendez pas d'autre fruit.

« Peut-être, si vous passiez quelques jours parmi nous, la joie que vous verriez sur nos visages, et surtout la charité

qui nous unit pourraient vous désabuser. Cette seule vue a opéré plusieurs conversions, et a beaucoup contribué à la mienne ; car quoi de plus surprenant que de voir des hommes de tous pays, qui ne se sont jamais connus, tellement unis, que tous s'empressent de se rendre service, et que chacun est prêt à mourir pour son frère ! Qu'il est beau de voir cette foule de religieux et même de vieillards, vénérables par leurs cheveux blancs, s'empresser d'obéir à leur supérieur comme de petits enfants, et lui ouvrir leur cœur avec la même simplicité ! Qu'il est beau de voir ce tendre père les recevoir charitablement entre ses bras et les consoler ! Mais qu'il est doux de l'éprouver ! Quelle pénitence ne serait adoucie par cette charité !

« Venez ici, mondains, et contemplez ce spectacle. Si vous voulez savoir combien j'aime mon état, éprouvez par vous-mêmes combien il est doux. Vos désirs vous aveuglent, et le poids de vos richesses vous accable ; après les avoir foulées aux pieds, embrassez la pauvreté et la pénitence pour l'amour de Jésus-Christ. Votre pauvreté sera pour vous un trésor, votre pénitence se changera pour vous en délices, et vous direz bientôt avec moi que cette pénitence est plus douce que tous les plaisirs du monde.

« Si vous me demandez comment je puis aimer les souffrances, je vous répondrai que cela ne vient pas de moi. Ce que Dieu a daigné opérer en moi, malgré le grand nombre de mes infidélités, pourquoi ne le fera-t-il pas pour vous, si vous vous donnez à lui sans réserve ? Faites-en l'épreuve ; et si ma langue vous trompe, je consens à la perdre.

« Frère Urbain,

« *Religieux profès de la Trappe et puis de la Val-Sainte.* »

Le P. Urbain disait bien vrai, assurant que la pénitence a des charmes qu'on ne trouve point dans les plaisirs du monde. C'est ce que les mondains ne peuvent comprendre, parce qu'ils sont esclaves des sens, entièrement soumis à leurs mauvais instincts, et livrés aux satisfactions de la nature. Et voilà pourquoi ils ne sauraient goûter et ne soup-

çonnent même pas le bonheur de celui qui souffre pour l'amour de Dieu : « *Crucem vident,* disait saint Bernard, *unctionem non vident.* » Les malheureux, ils ne voient que la croix, et sont incapables d'en découvrir l'onction! Pour goûter cette joie, qui est tout intérieure, il faut, à l'exemple de notre P. Urbain, se donner à Dieu sans réserve.

Le sacrifice qu'il avait fait de lui-même à Dieu avait été complet. Depuis cinq ans qu'il était à la Trappe, il avait rompu tous les liens qui l'attachaient au monde. Ce rigoureux silence, qu'il avait gardé vis-à-vis des siens, et que son frère Emmanuel avait religieusement respecté, comprenant parfaitement la délicatesse et les scrupules d'Urbain à cet égard, celui-ci dut enfin le rompre, pour obéir à son supérieur, et pour intéresser sa famille à l'état de misère auquel étaient réduits les religieux de la Val-Sainte.

Il écrivit donc à ce frère, qu'il aimait de tout son cœur, le 8 décembre 1791 :

« .....Tu as compris que si je romps maintenant le silence, c'est parce que je le crois utile à la gloire de Dieu..... »

Ce qui le fait écrire, ce n'est point la curiosité, le désir de donner ou de recevoir des nouvelles; c'est un sentiment de compassion et de charité pour ses frères.

A cette lettre il en joint une autre pour ses parents qui sont à Saint-Domingue, assurant « qu'il procure à ses chers père et mère une bien belle occasion d'exercer leur charité, en envoyant une aumône pour les religieux, ses frères. Ce n'est pas pour lui, misérable pécheur, qui ne vaut pas la peine qu'on pense à lui, mais c'est pour ses frères. »

Au milieu de ces montagnes couvertes de neige, ils sont dans une misère extrême, « ne se nourrissant que de pommes de terre et de pain fait avec de la fécule; manquant de tout, même de souliers, ils se voient obligés d'aller à la Sainte-Table pour la communion, avec des sabots, et encore quels sabots! tout raccommodés. » Il ajoute que dans cette aumône qu'il attend d'eux, ce qu'il envisage avant tout, c'est beaucoup moins le salut de ses frères que l'avantage spirituel et le bien de ses parents; parce que ceux qui con-

tribuent à la bonne œuvre de la Val-Sainte par leurs aumônes ou par leurs prières seront récompensés au centuple, comme ceux qui y travaillent par leurs sueurs et par leurs pénitences.

« Ce n'est pas, dit-il, que ces chers religieux veuillent abandonner leur pauvreté, sachant bien que sans elle ils ne pourraient demeurer fidèles à Dieu. Ils sont, au contraire, bien résolus à persévérer dans cette solitude, quand bien même ils devraient y périr de misère et y mourir de faim. Mais il faut bien qu'ils pourvoient à leurs besoins et trouvent de quoi vivre. »

Suivent de sages conseils à son frère sur le soin qu'il doit prendre de l'éducation de ses enfants, sur la bonne harmonie et l'union qui doit régner dans les familles, si l'on veut y voir habiter la paix et y goûter quelque bonheur. L'amour de Dieu déborde du cœur d'Urbain à chaque ligne de cette lettre, et cet amour se répand en bénédictions sur ses parents, sur ses amis et ses anciennes connaissances. Il la termine en pressant son bon frère Emmanuel de s'enrôler sans retard dans la Confrérie des Saints Cœurs de Jésus et Marie, « ces deux foyers du divin amour, auprès desquels il aime à aller de temps en temps réchauffer sa charité, et se réfugier comme dans un asile impénétrable à tous les bruits du monde ».

Le P. Urbain prévient son frère qu'il n'écrira pas à d'autres qu'à lui désormais, et le prie de ne donner de ses nouvelles à personne. Il s'excuse également près de lui de ne pas s'informer davantage de la situation et de l'état actuel des autres membres de sa famille. A quoi bon?... Les nouvelles qu'il pourrait en apprendre ne serviraient qu'à le jeter dans la tristesse, étant mauvaises, ou à le dissiper, si elles étaient bonnes. « Il se contente, ajoute-t-il, de prier pour ses parents, vivants ou morts, implorant pour eux la divine miséricorde, s'ils sont dans la peine, et ne pouvant que les plaindre, s'ils sont dans la prospérité; car il sait à quels dangers sont exposés ceux qui vivent dans le bien-être et la richesse. »

A son bien-aimé frère il souhaite beaucoup moins les biens de la terre que les biens spirituels, avec la bénédiction de Dieu, pour lui et pour sa famille. Il désire enfin que tout le monde l'oublie, l'assurant que Dieu lui suffit et fait toutes ses délices; il ne désire plus converser qu'avec Dieu et ne veut plus que lui seul pour toute l'éternité.

Dom Augustin pouvait compter sur un religieux si bien établi dans ces saintes dispositions et animé de tels sentiments. Le P. Urbain, en effet, était prêt à tous les sacrifices, à tous les dévouements, à toutes les entreprises qui intéressaient la gloire de Dieu, à toutes les fatigues et à tous les travaux. Ce qu'il avait été à la Trappe, il le fut à la Val-Sainte, toujours montrant le même zèle, la même régularité, le même esprit d'obéissance et de soumission à ses supérieurs. En toutes circonstances, il prêta à Dom Augustin le plus actif et le plus utile concours, se dévouant à la conservation, au progrès et à la diffusion de l'Ordre. Jamais il ne recula devant les obstacles, le travail et les missions les plus difficiles. Chez lui, sans doute, la conscience pouvait s'effrayer du poids de la responsabilité, et l'humilité s'alarmer de la supériorité, dans les différentes charges qu'il eut à remplir; mais toute hésitation cessait, quand son supérieur lui avait dit : « Mon frère, c'est Dieu qui demande cela de vous; allez, il sera votre force et votre appui. »

Le P. Urbain avait alors vingt-sept ans. Il fut successivement à la Val-Sainte hôtelier, infirmier, sous-prieur.

Aux premiers temps de l'établissement des Trappistes en ce nouveau monastère, l'hôtellerie ne possédait guère que deux ou trois cellules ou petites chambres, le plus ordinairement sans feu, avec un lit pour les étrangers, quelques pauvres chaises de jonc, et des meubles de peu de valeur. C'était bien un peu triste pour des séculiers amis de leurs aises, et dont un bon nombre pouvaient être habitués à une certaine aisance. Il est à croire que le bon P. Urbain dédommageait ses hôtes de ce grand dénuement par son cordial accueil, son aimable compagnie, son visage toujours souriant, ses intéressants et pieux entretiens.

Comme infirmier, il s'accuse lui-même, avec beaucoup d'humilité et peut-être aussi d'exagération, d'avoir été quelquefois oublieux, étourdi, dans le service et le soin des malades, qu'il a trop souvent laissés, à ce qu'il dit, manquer de bien des choses. Que faut-il en croire, lui qui était le plus charitable et le plus obligeant des hommes? Et puis il était lui-même si souffrant!

Le P. Urbain quitta l'hôtellerie et l'infirmerie pour remplir les fonctions de sous-prieur. Il avoue lui-même « qu'il a bien de la peine à s'acquitter de cette charge, même imparfaitement, convaincu qu'il est de son ignorance, de sa maladresse et de ses autres défauts, ayant avec cela des infirmités de toutes sortes. » Il se croyait en somme très indigne, en même temps que bien incapable d'occuper cet emploi.

De lui on peut dire ce que lui-même a rapporté de son cher Palémon, ce bon frère qui de la Trappe était venu le rejoindre à la Val-Sainte, au commencement de 1792. Cet admirable jeune homme, modèle de toutes les vertus, excellait surtout dans la pratique de la charité. Voici ce qu'en dit le P. Urbain dans la biographie qu'il en a faite, et que nous avons sous les yeux. « Il se regardait comme très heureux de se sacrifier pour ses frères. C'est ainsi que la véritable charité s'expose à tout et ne craint pas même la mort, se charge volontiers de tout ce qu'il y a de plus pénible, quand il s'agit de soulager et de sauver ses frères. Si tous les religieux lui ressemblaient, quelle joie, quelle paix, quel contentement n'éprouverait-on pas à vivre dans le cloître? Quand on a le bonheur d'habiter sous le même toit avec des frères aussi charitables, on éprouve la vérité de ces paroles de la Sainte Écriture : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!* qu'il est bon, qu'il est doux à des frères qui s'aiment, d'habiter ensemble dans la maison de Dieu! Est-il une plus vive image de la vie des bienheureux dans le ciel, et quel plus grand bonheur peut-il y avoir pour nous que d'imiter ces beaux exemples! »

A peu près vers le même temps, le P. Urbain reçut du

ciel des grâces précieuses. Il les attribuait à ce bon Frère, que ses héroïques vertus, son humilité surtout, son amour des souffrances et des humiliations avaient rendu si agréable à Dieu. « Depuis plusieurs années, dit-il dans un de ses manuscrits, j'avais de grandes infirmités qui me faisaient craindre qu'en vivant longtemps la patience ne vînt à me manquer; c'est pourquoi je désirais de mourir jeune. Voyant bien que ce désir provenait de ma lâcheté et déplaisait à Dieu, je fis promettre à ce cher Frère de demander pour moi la grâce d'être indifférent pour la mort ou pour la vie.

« Huit jours après sa mort, qui arriva le 12 juin 1793, je me trouvai tout à coup tellement changé, que je désirais alors autant prolonger mes jours que j'avais souhaité jusque-là d'en voir la fin. Dès ce moment, tout ce qui auparavant me faisait peur me parut agréable et facile. Il est vrai qu'en comparant ma vie à la sienne, je ne pouvais manquer de reconnaître que ce bon frère ayant tant souffert après une sainte vie, je ne devais pas espérer me sauver, si je souffrais moins que lui, parce que j'avais infiniment plus offensé Dieu. Cette pensée m'aida puissamment à repousser la tentation. »

L'intercession de cet humble Frère auprès de Dieu obtiendra, comme nous le verrons dans la suite, bien d'autres faveurs du ciel à ce cher Père qu'il avait tant aimé pendant sa vie.

La mort de Frère Palémon fut un spectacle à tirer les larmes des yeux. Sans doute, on nous saura gré d'en rapporter quelques traits, puisés dans le récit que nous en a laissé le P. Urbain. On ne peut rien lire de plus édifiant, de plus admirable, de plus touchant.

« Sentant approcher sa fin, Frère Palémon demanda d'être étendu sur la paille et sur la cendre. La communauté, réunie autour du moribond, récita les prières des agonisants. Le cher malade était dans la joie. « On me donnerait, disait-il, « le plus beau royaume de l'univers pour en jouir pendant « cent mille ans, que je ne le changerais pas pour l'état où « je me trouve. Je ne désire pas plus la mort que la vie, et

« je suis aussi content, si Dieu veut me rendre la santé et la « vie, que s'il veut me les prendre. »

« Le Révérend Père lui ayant demandé ce qui le consolait le plus à ce moment suprême : « Oh, dit-il, c'est que je « crois avoir fait la volonté de Dieu et toujours obéi de mon « mieux à mes supérieurs..... Ah ! qu'on est heureux, quand « on a vécu dans la fidélité et la ferveur, depuis qu'on est « entré dans cette sainte maison jusqu'au moment de la « mort ! » Et il demandait au Révérend Père de lui permettre de faire sa confession devant tous ses frères : « Ah ! oui, je « suis un pécheur ! et quand j'étais dans le monde, j'étais le « plus impie de la terre..... Il faudrait savoir tout ce que « j'ai fait !..... je ne suis qu'un misérable pécheur, un ver de « terre !..... »

« Malgré son humilité et la basse opinion qu'il avait de lui-même, il brûlait d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut de ses frères. A la vue des novices, qui se tenaient à genoux non loin de sa couche, il leur dit en les regardant : « Heureux, mille fois heureux ceux que Dieu appelle à la « vie religieuse dans cette sainte maison ! Que nos chers « frères novices aient donc bien soin de ne pas regarder en « arrière ! Quel regret ce serait pour eux au moment de la « mort ! » Et ces paroles étaient dites avec tant de vivacité et d'onction, qu'un Frère novice, en sortant, s'écria : « Oh ! « pour moi, à présent, il faudrait me tirer à quatre chevaux « pour me faire sortir d'ici. »

« Les religieux et les frères avaient quitté l'infirmerie pour s'en retourner à leurs occupations..... » Comme le saint agonisant, toujours étendu sur la paille et sur la cendre, paraissait souffrir beaucoup de sa position, le P. Urbain lui recommanda de bien prendre garde de ne pas souhaiter la mort pour cesser de souffrir. « Ah ! répondit le Frère Palémon, je ne l'ai jamais désirée. Vous m'avez bien dit que je pouvais la désirer pour ne plus offenser Dieu et pour me réunir à lui. Mais j'aime mieux encore la conformité à la sainte volonté de Dieu ! »

Et le P. Urbain, qui le soutenait en ces derniers moments,

rapporte que tous ses discours parlaient de son bonheur et de son amour pour Dieu : « Je vais donc dans quelques instants aller régner avec mon Sauveur. Quelle consolation pour moi de n'avoir pas attendu à la mort pour me convertir ! que je suis heureux d'avoir persévéré !..... Mon Père, je ne saurais vous exprimer la joie que je ressens : il me semble que je suis déjà dans le ciel..... Ah ! mon Père bien-aimé, que je vous ai d'obligations ! où en serais-je sans vous, et si j'étais resté dans le monde, privé des secours que j'ai trouvés à la Val-Sainte, dans la charité de mes supérieurs et de mes frères ?... Mon Père, ne voyez-vous pas le ciel qui s'entr'ouvre pour me recevoir !..... Oui, mon cher Père, je vais monter au ciel, j'en suis assuré ;... quelle consolation ! je vais y monter, n'en doutez pas. Je ne méritais que des châtiments, mais mon Sauveur m'ouvre le ciel par ses souffrances..... »

« Il ne parlait que du ciel et de l'espérance qu'il avait d'y monter bientôt. Il en disait des merveilles, comme s'il y eût déjà été rendu. Pour lui, c'était une chose certaine, il allait y entrer, il ne doutait plus de son bonheur. »

L'agonie dura la nuit entière. Le P. Urbain, obligé d'aller prendre un peu de repos, ne revint auprès du mourant que le lendemain matin, pour y remplacer le Révérend Père. Frère Palémon recommença à lui parler du Paradis avec plus d'onction encore et plus de ferveur que la veille ; et comme le bon Père se tenait penché vers lui, le frère, le saisissant, le pressa entre ses bras, l'embrassa avec la tendresse d'un fils : « O mon Père, mon Père, que je suis heureux !..... le ciel m'attend !..... quand nous y reverrons-nous ?... »

« Un pareil spectacle, continue le P. Urbain, eût touché l'homme le plus insensible et attendri le cœur le plus endurci. « Oui, mon Père, je vois le ciel qui m'est ouvert ! j'y vais « dans un instant ! » Et levant ensuite les yeux en haut, il s'écria, tout transporté d'une joie que nulle langue humaine ne saurait exprimer : « Ah ! mon Père, que je suis heu-« reux !..... Malgré cela, je n'ai aucun désir de la mort, mais « seulement de faire la volonté de Dieu. Il m'est tout égal « d'aller dans le ciel ou de rester jusqu'au jugement dernier

« dans l'état où je suis. Mais je ne tarderai pas d'y entrer, « car je le vois qui m'est ouvert ! »

A ce moment, le P. Urbain sortit. Il revint un instant après ; et, comme il s'approchait de nouveau du mourant, Frère Palémon rendit le dernier soupir.

Jusqu'au moment de sa mort, ce frère avait eu le visage tout noir, à cause de ses souffrances. Dès qu'il eut expiré et rendu sa belle âme à Dieu, il reprit les plus vives couleurs. Il avait une figure d'ange, et le chirurgien s'écria tout à coup, se tournant vers Dom Augustin : « Oh ! mon Révérend Père, voyez donc comme il est beau ! »

Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur, *Beati qui in Domino moriuntur!* Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, *beati mundo corde!* parce qu'ils verront Dieu. De cette terre d'iniquités, ils s'envolent dans le ravissement et la paix vers la céleste patrie, où, pendant l'éternité tout entière, ils suivront le divin Agneau partout où il ira, chantant avec Lui des cantiques sans fin.

La Val-Sainte

CHAPITRE IV

LA VAL-SAINTE (*suite*).

Développements de la Val-Sainte. — Ordination du P. Urbain. — Prédictions du Frère Palémon. — Le P. Urbain est envoyé en Hongrie; il tombe malade; sa guérison. — Le P. Jean-Marie, Prieur de la Val-Sainte.

Le Tiers-Ordre : Le P. Urbain avec les enfants. — Éducation de la jeunesse. — Histoire du petit Frère Étienne.

Fondations dans le Valais : Le P. Urbain, supérieur de Sembranchier et de la Sainte-Volonté de Dieu. — Mme de Chabannes et la princesse Louise de Condé.

Cependant la renommée ne tarda pas à faire connaître en Suisse les admirables vertus et les effrayantes austérités des moines de la Val-Sainte. Le bruit s'en répandit au loin, et les feuilles publiques en portèrent la connaissance jusque dans les autres pays de l'Europe. Les étrangers, les curieux accoururent de toutes parts.

« La Val-Sainte, dit Casimir Gaillardin, dans sa belle *Histoire de la Trappe,* reçut bientôt une multitude de visiteurs de toutes conditions, clercs ou laïques, séculiers ou moines... Ce concours augmenta le nombre des religieux, et ne fit que répandre encore plus au loin leur renommée. La vue du bel ordre qui régnait dans cet asile, l'obéissance affectueuse des inférieurs, l'infatigable dévouement du supérieur, l'union intime des frères, la félicité commune édifiaient les étrangers, excitaient en eux de saints désirs. Les uns, voulant partager ces joies inconnues au monde, demandèrent place parmi ces pénitents ; les autres remportaient un souvenir ineffaçable de ce qu'ils avaient vu, et le besoin de le communiquer à leurs compatriotes. »

Les religieux, dont le nombre allait augmentant, s'avançaient aussi à grands pas dans les saintes voies de la perfec-

tion, objet d'admiration et d'étonnement auprès des populations environnantes, provoquant aussi les félicitations et les louanges de ceux qui les venaient voir en leur solitude. Ces nombreux visiteurs, édifiés, émerveillés de tout ce qu'ils avaient vu, s'en retournaient en bénissant Dieu.

Les novices affluèrent en peu de temps à la Val-Sainte. Il en vint de la Suisse. Il en vint aussi de la France, de l'Allemagne, de l'Espagne et de l'Italie. La ruche bientôt étant trop pleine, il fallut envoyer des essaims de moines en d'autres pays.

La première colonie, conduite par Dom Gérasime, alla fonder la Trappe de Sainte-Suzanne, en Aragon. La seconde fut pour Mont-Brac, dans le Piémont ; elle avait pour supérieur le R. P. Dom François de Sales. Une troisième enfin, dirigée sur le Canada, sous la conduite du R. P. Jean-Baptiste, s'arrêta en Angleterre, et fonda la Trappe de Lulworth, dans le Dorsetshire. Dom Jean-Baptiste était accompagné du P. Eugène, qui resta en Belgique, et devait bientôt y fonder le monastère de Darfeld.

L'année qui suivit la mort de son cher Frère Palémon, le P. Urbain fut ordonné prêtre. Ce fut le 11 avril 1794, jour de la Compassion de la Sainte Vierge, dans la chapelle privée et de la main de Sa Grandeur, Mgr Bernard-Emmanuel de Lenzburg, évêque de Lausanne, prince-Abbé du monastère de Hauterive.

Il est impossible de dire, et l'on ne peut que supposer ce que fut le P. Urbain en cette solennelle circonstance, quelle fut la vive et profonde émotion de son âme, quand il reçut l'onction sacrée du pontife et l'imposition des mains, quels furent enfin sa reconnaissance et l'ardeur de son amour, quand il monta pour la première fois à l'autel.

Sans doute, il dut se confondre en sentiments d'humilité, d'adoration, et se répandre en actions de grâces, devant la majesté de ce Dieu, qui maintenant se disait son ami : *Vos dixi amicos* ; il dut en quelque sorte s'anéantir, pensant à la grandeur du sacerdoce, dignité si sublime qu'elle nous élève au-dessus des princes et des rois.

Le cœur d'Urbain, vrai cœur de prêtre, tout brûlant d'amour pour Dieu, sera désormais continuellement dans le ciel par les sentiments et les affections, et aussi sur la terre, y vivant encore, retenu par les liens de la charité, dans la fragile enveloppe de son corps. Il veut à tout prix s'y dépenser au service de son divin Sauveur, et procurer le salut de ses frères.

Comme saint Paul, il va se sacrifier tout entier pour les gagner à Dieu et pour les sauver : *Impendam et super impendar ego ipse pro animabus vestris* (II *Cor.*, XII, 19).

Dom Augustin, voyant sa communauté de la Val-Sainte se peupler toujours davantage, rêvait de nouvelles fondations. Il conçut alors un projet hardi. Il porta ses vues sur la Hongrie et jusque sur la Russie. Peut-être pensait-il déjà à se ménager un asile en ces lointaines contrées, pour le cas d'une invasion en Suisse par la Révolution française.

Le P. Urbain avait en son supérieur la plus entière confiance, et, dans leurs relations intimes, en usait toujours avec lui dans le plus complet abandon. Bien des fois déjà, il lui avait fait part d'un pressentiment qui ne le quittait plus, ne pouvant s'ôter de l'esprit qu'il l'enverrait travailler à un nouvel établissement. Mais le Révérend Père, sachant bien qu'il en était incapable. « Vous pouvez rester tranquille à ce sujet, lui répondait-il ; car cela n'arrivera jamais. »

Or, le P. Urbain se trouvant un jour en direction dans la chambre du Révérend Père : « Eh bien, mon frère, lui dit tout à coup le vénérable Abbé, je vous assure que je n'ai jamais pensé à vous envoyer fonder une nouvelle colonie. Je vous ai même dit, plusieurs fois, que vous ne sortiriez jamais de notre monastère de la Val-Sainte... Cependant, ajouta-t-il, après quelques moments de silence, si je vous disais de partir,... que feriez-vous ? — Hélas, mon Révérend Père, vous voyez en quel état je suis !... J'ai bien de la peine à me mettre à genoux devant vous, et vous êtes obligé de m'aider vous-même à me relever... — Enfin, reprit le Père Abbé, si je vous disais de partir... que feriez-vous ? — Mon Révérend Père, je vous ai promis obéissance... Ainsi, donnez-

moi votre sainte bénédiction, et je vais partir. — Levez-vous, dit alors Dom Augustin, élevant la main pour le bénir, et disposez-vous à partir pour la Hongrie. »

« Je me levai au moment même, rapporte le P. Urbain, et je marchais comme si je n'avais jamais eu d'infirmités. Le miracle était évident ; et la prédiction que m'avait faite un jour le Frère Palémon était trop bien accomplie, pour songer même à hésiter davantage. (Par humilité, il n'avait osé jusque-là en donner connaissance à son supérieur.)

« Je lui donnai donc alors un écrit contenant ce qui suit :

« Mon Révérend Père, quand vous m'avez commandé de mettre par écrit ce que le Frère Palémon m'avait dit touchant les fondations, je vous ai promis de ne dire que ce dont j'étais bien assuré et je vous ai tenu parole (1). Mais je ne me suis pas cru obligé de vous faire connaître ce qui me concernait. Je confesse ma faute. J'en croyais l'accomplissement impossible... le fardeau de la supériorité m'épouvantait. Mais maintenant qu'il paraît que, malgré mes défauts et mon incapacité, vous pensez comme le Frère Palémon (et puis le bon Dieu fera bien ce dont je ne suis pas capable), puisque, connaissant toutes mes misères spirituelles et mes infirmités corporelles, vous voulez néanmoins me nommer Supérieur, je ne crois pas pouvoir garder plus longtemps le silence ; car cette prédiction est la plus frappante de toutes celles qu'il a faites.

« Un jour, rentrant à l'infirmerie, à l'issue du chapitre, où vous aviez parlé de la fondation d'Espagne, je remarquai de la tristesse sur le visage de mon Frère Palémon, et je lui demandai ce qu'il avait. Il me répondit alors qu'il voyait bien que j'allais le quitter... Comme il me donnait à penser que vous alliez m'envoyer à une nouvelle fondation, et me donneriez pour compagnon au P. Gérasime, je lui dis qu'il n'avait rien à craindre, la chaleur qu'il fait en ce pays d'Espagne ne pouvant qu'augmenter mes infirmités. « Il se peut,

(1) Frère Palémon avait, à l'avance, annoncé les diverses fondations que devait entreprendre Dom Augustin, laissant à entendre et désignant même au P. Urbain quels religieux devaient, contre toute attente, en être chargés.

« me dit-il, que les chaleurs augmentent vos infirmités;
« mais je vous assure que le Père Abbé va faire plusieurs
« autres fondations, et qu'il vous nommera Supérieur. »

« Peu s'en fallut que je ne lui imposasse silence.

« Enfin, voyant qu'il continuait à l'assurer, je crus que la maladie lui avait affaibli le cerveau; et, étant bien aise de lui procurer une petite récréation dans son état de souffrance : « Vous avez raison, mon cher Frère, lui répétai-je
« en riant, je suis, en effet, bien propre à faire un Supérieur!
« Sans vous parler de l'intérieur, que vous savez ne rien
« valoir, puisque je n'ai rien de caché pour vous, j'encoura-
« gerais bien mes frères par mon exemple, particulière-
« ment à l'office, puisque je puis à peine me faire entendre
« de ceux qui sont auprès de moi ; et au travail, car je ne
« puis me tenir debout ni me servir de mes bras ; je veille-
« rais bien sur eux, puisque je serai bientôt aveugle ! (J'avais
« alors la vue si faible, que je ne pouvais paraître au grand
« jour sans me couvrir les yeux). Il faut, en vérité, mon
« Frère, que vos souffrances vous aient bien affaibli le cer-
« veau pour que vous parliez ainsi. Ne voyez-vous pas que
« je serai mort avant qu'on ne songe à penser à moi?... Je
« crois que nous ferions bien de faire creuser une fosse pour
« tous deux au cimetière. »

« Malgré cela, il continuait à soutenir qu'on m'enverrait à la tête d'une colonie, et il se serait presque fâché pour me le persuader. Plus je soutenais le contraire, plus il faisait d'efforts pour me convaincre. Voyant que j'insistais toujours sur mes infirmités, il ajouta : « Ne vous inquiétez
« de rien. Vous n'êtes pas en état de partir actuellement;
« mais Dieu vous accordera, quand il en sera temps, la santé
« dont vous avez besoin. »

« J'étais alors, continue le P. Urbain, dans un état qui ne promettait qu'une mort très prochaine. Atteint d'une maladie de nerfs, qui m'ôtait presque entièrement l'usage des membres, j'avais peine à mettre un pied devant l'autre; je ne pouvais presque plus parler. J'avais à une jambe une plaie, que notre Frère pharmacien avait déclarée incurable;

j'étais comme paralysé de la moitié du corps : j'avais avec cela deux cautères, et le Frère chirurgien assurait que les supprimer, c'était me donner la mort. J'étais attaqué depuis sept ou huit ans de crachements de sang très fréquents ; j'étais hydropique. Enfin, le même chirurgien m'avait non seulement déclaré incurable, il avait assuré que, dans de pareilles conditions, je ne pouvais vivre un mois. »

Mais il est écrit que « le Seigneur soutient ceux qui sont las et débiles. Il remplit de vigueur et de force ceux qui tombent en défaillance ; il devient leur appui et ne leur donne pas seulement des forces pour marcher et pour courir, mais des ailes d'aigle pour voler. » (*Isaïe,* ch. XL, v. 29-31.) Et saint Paul n'a-t-il pas dit que le Dieu tout-puissant se sert des petits et des humbles, de ceux qui sont infirmes, pour confondre les superbes? (I *Cor.,* IX, 27.)

A peine le R. P. Dom Augustin eut-il annoncé au P. Urbain qu'il devait se préparer à partir, que celui-ci se trouva entièrement guéri, quitte de toutes ses infirmités, « et si parfaitement guéri, écrivait-il quelque temps après, qu'il avait de la peine à garder la modestie religieuse ». Dès le lendemain de sa guérison, il fut proclamé au chapitre pour avoir couru (1), lui qui, depuis sept ou huit ans, avait de la difficulté à marcher, et pouvait à peine se tenir debout, tombant le plus souvent par terre, quand il voulait faire une inclination ou se pencher tant soit peu en avant.

L'obéissance que demande saint Benoît dans sa Règle, vive, alerte et qui vient du cœur, l'obéissance de l'enfant et non celle de l'esclave, remporte des victoires : *Vir obediens loquetur victorias.* (*Proverb.* XXI, 28). Et puis, celui qui aime ne connaît point les difficultés, les obstacles, quand il s'agit de plaire à son bien-aimé. La bonne volonté qui vient de Dieu, et que son saint amour inspire, ne connaît point de retard : elle s'empresse, elle court, elle vole. *Amans currit,*

(1) La *proclamation,* à la Trappe, est une accusation faite devant la Communauté réunie au chapitre des coulpes, contre un religieux coupable de quelque infraction ou faute extérieure contre la lettre des *Us* ou la Règle de Saint-Benoît.

volat, pour se rendre aux désirs de celui qu'elle aime. Il n'y a ni travail, ni fatigue, ni souffrance, là où règne en maître le divin amour.

Le P. Urbain partit le 7 octobre 1794, emmenant avec lui un religieux profès et un novice ; il devait voyager jusqu'à Vienne en la compagnie du P. François de Paule et de deux autres religieux qui s'en allaient en Russie. La petite caravane n'avait pour porter les bagages qu'une pauvre mule, qui bientôt se montra revêche et refusa de marcher. Mais à peine avait-on passé le canton de Berne, que le P. François de Paule tomba gravement malade, à Soleure. Dom Augustin, aussitôt informé de son état par le R. P. Urbain, ne tarda pas de le faire revenir à la Val-Sainte. Celui-ci, avec les autres religieux, continua sa route vers l'Allemagne.

On était au commencement de l'hiver. Les voyageurs traversèrent péniblement la Suisse et le Tyrol, vêtus de leurs habits religieux, le plus souvent à pied et portant leurs bagages, passant par-dessus les montagnes, franchissant, comme ils pouvaient, les torrents et les rivières, marchant tout le jour par des chemins affreux, sans prendre de nourriture que le soir, pour observer plus fidèlement la sainte obligation du jeûne. « Dieu permit même, dit le P. Urbain, pour plus grande preuve de ma guérison, que les voitures m'incommodassent, en sorte que je préférais aller à pied ; et je m'en portais beaucoup mieux. »

Mais voilà qu'après trois mois de voyage, le P. Urbain tomba malade. En quelques jours son état devint inquiétant. Dieu voulut encore cette fois lui faire mieux sentir quel était le crédit du pieux intercesseur qu'il avait dans le ciel.

Au moment même où il était au plus mal, n'ayant plus aucun espoir d'échapper à la mort, un religieux français, exilé dans ce pays, et qui venait de temps en temps le voir, lui demanda ce qu'il avait remarqué de plus édifiant dans la vie du Frère Palémon, que lui-même il avait vu mourir. Depuis plusieurs jours, le P. Urbain n'avait pu prononcer quatre mots de suite ; voilà que, sans craindre d'aggraver son mal, et voulant aussi satisfaire le pieux désir de celui

qui le visitait, il commence à lui raconter les vertus de ce cher défunt, mais avec une abondance de détails, une facilité d'expression et un entrain qui ne se peuvent dire. Pendant une heure entière, il en parla sans fatigue et sans aucune souffrance. Il eût même continué bien plus longtemps, sans l'arrivée du Frère qui le soignait, et qui lui reprocha de s'exposer ainsi à se rendre plus malade. Il obéit donc, cédant au reproche de ce Frère, et aussitôt après il s'endormit, pour ne se réveiller qu'au milieu du jour suivant. Or il y avait treize jours qu'il n'avait pu prendre de sommeil. Le médecin, qui le vit alors, ne pouvait en croire ses yeux : il le trouva parfaitement guéri, et il en avait désespéré la veille.

Le lendemain, le P. Urbain disait la messe, et deux jours après, il reprenait le cours de son voyage. « Et vous, mon cher Frère Palémon, écrit-il, après avoir raconté les faits qui précèdent, obtenez-moi les grâces nécessaires pour soutenir dignement un si redoutable fardeau, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de me faire rentrer dans la condition de simple religieux, qui paraît si bien convenir à un misérable pécheur comme moi. »

Cette expédition de Hongrie et de Russie, commencée si tristement, ne devait pas avoir une issue plus heureuse. D'insurmontables difficultés, le refus du passage et les troubles qui remplissaient le pays, à cette époque de guerres et de bouleversements politiques, empêchèrent le P. Urbain et ses compagnons de voyage d'arriver à destination. Ils se trouvaient alors dans la Haute-Autriche, sur les bords du Danube. Dans l'impossibilité de pénétrer plus avant, ils se virent contraints de revenir sur leurs pas et de reprendre le chemin de la Suisse. Ils étaient de retour à la Val-Sainte, en la première semaine d'octobre; leur voyage avait duré un an (1794-95).

A défaut de félicitations sur le succès de son entreprise, le bon P. Urbain reçut au moins des compliments sur sa bonne mine et sur sa santé, qui, pour le moment, était parfaite. Quant à lui, il était heureux et se félicitait, dans l'in-

time de son âme, de se voir déchargé des fonctions et de la responsabilité de Supérieur. Son ancien emploi de Sous-prieur avait été confié, pendant son absence, à un autre religieux. « C'est, en effet, une chose déplacée, surtout dans l'état religieux, dit saint Alphonse de Liguori, de rechercher les fonctions honorables, ou bien la supériorité; car l'honneur d'un religieux, c'est d'être le plus humble de tous; et celui-là est le plus humble, qui embrasse avec plus de joie les humiliations. »

Le P. Urbain était donc, pour le moment, au comble de ses vœux, n'ayant d'autre souci que de s'occuper de son salut personnel, mais se tenant toujours à la disposition de son Supérieur, dont les ordres étaient pour lui l'expression de la volonté de Dieu. L'occasion ne devait pas tarder pour le R. P. Augustin de mettre encore une fois son obéissance à l'épreuve.

Le Prieur de la Val-Sainte, à cette époque, était le P. Jean-Marie, appelé dans le monde Robert-Louis de Gonzague Tassin de Villemain, né à Orléans, d'une famille noble et possédant une fortune considérable. Ce religieux avait fait ses études de théologie à Saint-Sulpice. Chassé de son pays par la Révolution, il était venu se réfugier à la Val-Sainte, vers le milieu d'avril 1793. C'était un esprit distingué, très versé dans les sciences ecclésiastiques, d'une piété angélique, d'une sainteté qui paraissait dans son maintien et dans toute sa personne.

Le Frère Jean-Marie fit sa profession le 12 juin 1794, et fut nommé Prieur quelque temps après. Il était, au rapport du P. Urbain, ce juste dont parle saint Bernard, et qui croit n'en avoir jamais assez fait pour le service de Dieu, ayant une faim et une soif continuelle de la justice, *Nunquam satis justus se arbitratur comprehendisse, nunquam dicit : satis est, sed semper esurit et sitit justitiam.* Le jour de sa profession, dans la cérémonie qui se fait au chapitre, et pendant toute l'allocution que lui adressa le Révérend Père, il laissa échapper des soupirs et des sanglots; il eut peine, à cause de son émotion, à signer la cédule de sa profession, et ensuite,

embrassant tous les religieux les uns après les autres, il les baigna de ses larmes.

Dans sa charge de Prieur, qu'il ne devait pas occuper longtemps, le P. Jean-Marie se montra le modèle de ses frères, par la plus constante et la plus parfaite régularité, par cette humilité profonde qui le faisait s'estimer le plus pauvre, le plus indigne, le plus misérable entre tous. En peu de temps, il atteignit un haut degré dans la pratique de toutes les vertus, *consummatus in brevi, explevit tempora multa*. Rempli de mépris pour lui-même, malgré ses grandes qualités et ses remarquables talents, il était d'une simplicité extrême. D'une patience à toute épreuve et d'une douceur incomparable, pratiquant la mortification sous toutes ses formes, toujours résigné dans les plus grandes souffrances, il se distinguait surtout par sa piété, son esprit d'oraison, son ardent amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ au sacrement de l'autel.

Depuis longtemps affligé de crachements de sang et de vives affections à la poitrine, le P. Jean-Marie mourut comme un saint, dans de grands sentiments de piété et la plus parfaite soumission à la sainte volonté de Dieu, le 24 avril 1795.

Le P. Colomban fut choisi par le R. P. Dom Augustin, pour être Prieur à sa place (1).

Cependant Dom Augustin de Lestrange méditait de créer de nouvelles œuvres. L'amour qui vient d'en haut ne connaît point de limites, il dilate les cœurs. Le propre de la charité chrétienne est, en effet, de s'épanouir au grand jour, comme la lumière et comme les fleurs; elle se plaît à répandre au loin son éclat et son doux parfum; elle communique à tous ses bienfaits, qui sont la vérité, les conso-

(1) Le P. Colomban, franc-comtois d'origine, était entré à la Val-Sainte, en 1792. C'est lui qui en rédigea les *Règlements* avec le R. P. Dom Augustin. Presque toujours malade, il suivit sur un traîneau la colonie des Trappistes jusqu'à Vienne et à Cracovie, et fut peu après déchargé de ses fonctions de Prieur. Il mourut en 1799, au commencement de l'hiver, au couvent de Wistrice, en Wolhynie.

lations, les secours spirituels et temporels, accomplissant son œuvre partout où elle rencontre l'ignorance et l'erreur, la souffrance, la pauvreté, la misère.

Dom Augustin, dont rien ne pouvait arrêter le zèle quand il s'agissait de l'honneur de la religion et du salut des âmes, étendit ses regards au-delà de l'enceinte qui abritait sa famille monastique. Un des moyens les plus efficaces pour arriver à ses fins lui semblait être de créer, par l'éducation des enfants, une semence de vrais chrétiens, d'apôtres et, au besoin, de martyrs.

La bonne éducation est tout dans la vie de l'homme. Les premières impressions qu'il a reçues, étant enfant, il les garde toujours au fond de son cœur, quels que soient le sort qui l'attend, la carrière qu'il embrasse, et le milieu dans lequel il vivra plus tard. Un philosophe a dit avec vérité que les maîtres d'école font les nations chrétiennes ou impies. Le diable le sait bien, lui qui par ses sectaires, aujourd'hui, s'acharne avec tant de fureur à pervertir la jeunesse, à arracher la foi du cœur de nos enfants.

La suppression des communautés religieuses, à la fin du siècle dernier, avait porté un coup mortel à l'instruction et à la bonne éducation des enfants. Les collèges étant pour la plupart supprimés, les écoles désertes, les académies fermées, la jeunesse se voyait abandonnée sans guides à tous les mauvais instincts, exposée à toutes les corruptions, à toutes les erreurs, livrée, en quelques endroits, sans défense à des bandits, et cela en Suisse comme en France. Dom Augustin forma le projet de la soustraire, autant que possible, dans le rayon où s'étendait son influence, à la perversité, à l'ignorance et à l'erreur. Mais une difficulté grave se présentait tout d'abord : comment concilier les fonctions de professeur et d'éducateur de l'enfance avec le genre de vie de la Trappe? Cela paraissait assez difficile, et devait susciter bien des obstacles.

Dom Augustin conçut l'idée de fonder un tiers-ordre, analogue à ceux de saint Dominique et de saint François; pensée admirable qui, plaçant l'enfance au contact des



moines, sous la douce protection et la vigilance de maîtres dévoués, lui semblait seule capable, à cette époque d'apostasie, de former des confesseurs de la foi, et, s'il le fallait un jour, des martyrs. Cette belle œuvre devait réussir au-delà de ses espérances.

Le Tiers-Ordre de Dom Augustin, catégorie ou congrégation toute nouvelle de frères et de sœurs, était composé de maîtres et d'élèves pris en dehors de la Trappe, pratiquant la Règle de Saint-Benoît en tout ce qu'elle a de plus doux, de plus facile à concilier avec les santés et les tempéraments divers, de plus compatible avec l'âge des enfants, comme aussi avec les fonctions parfois si fatigantes, si pénibles de ceux qui sont chargés de les surveiller et de les instruire.

Tous ceux qui faisaient partie du Tiers-Ordre, les enfants et leurs maîtres, étaient revêtus de l'habit blanc des religieux de chœur, moins la coule, mais avec un scapulaire brun, et portant un cœur d'étoffe rouge sur la poitrine. Les maîtres faisaient des vœux simples pour trois ans, et des vœux perpétuels au bout de douze ans. Les enfants, à peu près tous entretenus aux frais du Révérend Père Abbé, étaient libres de rester aussi longtemps qu'ils le voulaient, ou de s'en retourner chez eux, au gré et sur la demande de leurs parents.

La surveillance et le soin des enfants du Tiers-Ordre, leur instruction, leur éducation surtout, fut toujours l'œuvre de prédilection du R. P. Urbain, ainsi que nous le verrons dans la suite. A cette œuvre il a travaillé de toutes ses forces et de tout son cœur, pendant les années de sa vie errante, en Europe et dans les États-Unis d'Amérique.

Petits enfants dans l'âge le plus tendre, huit ans et au dessous, à ce temps de la vie où le cœur, malléable comme la cire, est plus accessible aux bons sentiments, parce qu'il est pur, il les façonnait à son gré, jetant en leurs âmes les semences de la foi, les principes de la saine morale et le germe de toutes les vertus.

Adolescents, quel âge est plus attachant, plus sympathique et plus intéressant, réprimant doucement les saillies de

leur caractère et les premiers mouvements des passions naissantes, il s'appliquait à leur inspirer l'amour de la religion, de l'honnêteté, de la justice, de la vérité ; il les rendait aimables à Dieu et aux hommes, en les encourageant à la pratique du bien.

Séduits par la douceur de sa voix et le charme de ses conversations, gagnés à Dieu et à la vertu par la force de son exemple, par l'onction de sa parole et la sagesse de ses conseils, ces enfants, ces jeunes gens se passionnaient pour tout ce qui est noble et beau, pour tout ce qui porte à la pratique du devoir. Aussi comme ils aimaient le P. Urbain, ce maître si bon, dont le tendre dévouement, l'inépuisable charité, faisaient découler de son cœur en leurs âmes les sentiments les plus chrétiens, les plus purs et les plus délicats !

Leur faisant un jour une instruction sur le contentement que l'on goûte au service de Dieu, et voulant leur montrer comment ce tendre Père qui est aux cieux sait adoucir les souffrances et rendre léger le poids de la croix à ceux de ses enfants qui la portent avec amour :

« Je veux, leur disait-il, vous rendre cette vérité sensible par votre propre expérience. Vous vous rappelez qu'il n'y a pas encore bien longtemps, me trouvant avec plusieurs d'entre vous dans un jardin, je vous priai de m'aider à arracher un arbre mort. Certainement vous travaillâtes beaucoup : la sueur vous coulait à grosses gouttes sur le visage ; plusieurs même en eurent les mains écorchées, et moi aussi. Cependant, vous vous y portiez tous avec joie et empressement, dans le seul but de me faire plaisir, quoique les épines dont cet arbre était entouré se fissent bien sentir. Dites-moi la vérité : je n'en avais fait le commandement à personne. Mais le désir de m'obliger ne vous fit-il pas supporter cette fatigue avec patience, et même avec beaucoup de plaisir ? Disons mieux : n'est-il pas vrai que cela vous parut plutôt une récréation qu'un travail ? Or, je vous demande maintenant, mes chers enfants, si vous ne croyez pas que l'amour de Dieu puisse faire en vous ce qu'y fit l'amour de votre Supérieur ! »

Pour instruire les enfants et les former à la vertu, il faut des hommes qui y soient appelés de Dieu ; car c'est là un art délicat, difficile, *ars artium* ; et ceux-là seulement peuvent y faire le bien qui sont honnêtes, fervents chrétiens, capables de dévouement et de sacrifice ; à cette œuvre il faut des religieux, des prêtres, des âmes chastes et pures, qui, tous les matins, se nourrissent du corps sacré et du sang de Jésus-Christ !

Le P. Urbain était un de ces prêtres, dignes d'une si belle et si noble mission ; Dieu l'avait choisi entre mille. Ce saint éducateur de la jeunesse recueillit avec soin les traits les plus édifiants qu'il avait remarqués dans la vie des religieux de la Val-Sainte et aussi parmi ses premiers élèves. Il en composa quatre volumes de biographies du plus grand intérêt, qui, jointes aux leçons qu'il leur donnait tous les jours et à ses instructions remplies de charmes, devaient profondément émouvoir ces enfants et laisser dans leurs âmes de vives impressions.

A la première page de ces volumes, il écrivit ce texte gracieux de nos Saints Livres, sorti de la bouche sacrée de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « *Sinite parvulos venire ad me*, laissez venir à moi les petits enfants. » (Saint Marc, x.)

Les enfants sont la portion chérie du troupeau du divin pasteur. Jésus, au cours de sa vie mortelle, passait, faisant le bien, à travers la Judée. Il aimait à les voir, ces petits enfants, à les caresser, à les bénir, et les prenant sur ses genoux, il les couvrait de baisers. Et pourquoi tant de tendresse et d'amour, sinon parce que ces petits étaient innocents, et que leur cœur n'avait point encore reçu la souillure du péché.

Qu'elle est donc belle la vertu des anges, la pureté dans le cœur du jeune homme et dans l'adolescent ; qu'elle est précieuse l'innocence dans l'âme du petit enfant ! Et s'il y a dans l'Évangile de si terribles anathèmes, prononcés par Jésus-Christ contre ceux qui scandalisent ces petits, quelle sera la récompense des maîtres zélés qui veillent à conserver en leur cœur le trésor de l'innocence, quelle sera la

couronne de ceux qui dépensent leur vie à les former à la vertu, à les instruire, à leur enseigner la justice et leur faire aimer Dieu ! Comme les étoiles qui brillent au firmament du plus vif éclat, ils seront dans le ciel tout éclatants de gloire et de beauté : *Qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates* (Daniel, x.)

Les premiers enfants qui parurent à la Val-Sainte arrivaient des communes voisines, vers la fin de 1794. Mais il en vint bientôt en plus grand nombre de plusieurs cantons de la Suisse ; il en vint de la Savoie, du Piémont et des départements voisins de la France. Le nombre de ces enfants augmentant tous les jours, au bout de quelques mois on en compta 150 et jusqu'à 200, s'il faut en croire le P. Urbain. Ils arrivaient de tous les côtés, amenés d'ordinaire par leurs parents ; il y en avait de tout âge et de toutes les conditions. Dans le nombre il y avait surtout des pauvres, quelques-uns chassés de leur pays, petits vagabonds, orphelins bien souvent, qui venaient demander au monastère un asile et du pain. Les moines leur donnaient le pain de la charité, y ajoutant une aumône infiniment plus précieuse, l'aliment et le soin de leurs âmes.

Bientôt la Val-Sainte devenant insuffisante à contenir toute cette population d'écoliers, il fallut songer à leur chercher, au dehors, de nouvelles maisons pour les y loger ; Dom Augustin créa dans ce but plusieurs établissements, dont le principal fut celui de Romont, à quelques lieues à l'occident de la petite ville de Bulle.

Ce que firent les religieux de la Val-Sainte pour le bien moral et l'instruction de ces pauvres enfants, les heureuses transformations qu'ils opérèrent en eux à force de soins et de patience, nul ne saurait le dire. Nous nous contenterons d'en rapporter un exemple. On verra ce qu'était un tout jeune enfant, d'une précocité effrayante dans l'impiété et le vice, puis ce que devint en quelques mois ce même enfant, à l'école de la Trappe. Ce que nous allons en dire pourra bien paraître à plusieurs une chose incroyable. C'est le P. Urbain lui-même qui le raconte de la Val-Sainte, après

l'avoir écrit sous la dictée du Révérend Père Abbé, Dom Augustin de Lestrange.

Un jour arriva à la Val-Sainte un enfant de six ans, nommé Étienne. Sa mère, femme très pieuse, l'amenait de la Franche-Comté. Doué de facultés extraordinaires, il possédait une mémoire prodigieuse, un jugement, une vivacité d'esprit étonnante. Après le dîner de la communauté, il pouvait rapporter à peu près mot à mot la lecture du réfectoire. Cet enfant aimait à parler raison, exigeant qu'on lui apportât, à l'appui de ce qu'on avançait, des preuves solides. Il avait sa façon de penser, ses opinions à lui, avec des goûts décidés. A tous ces dons naturels s'ajoutaient certains agréments extérieurs, une beauté de visage et des traits accomplis, dont l'ensemble était charmant ; de plus, un air de sagesse, une distinction et une propreté dans sa petite personne, qui le rendaient vraiment séduisant.

Eh bien, le croira-t-on, ce bel enfant de six ans, imbu des principes de la nouvelle philosophie, parlait déjà comme un impie, dissertait sur la liberté de l'homme, sur le suicide, et débitait avec un imperturbable sang-froid les plus abominables blasphèmes.

Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à lui démontrer la fausseté de ses détestables principes. Il fallut lui prouver, dans les formes, la divinité du christianisme, la nécessité d'un être suprême et d'un créateur, enfin l'existence de Dieu, ses perfections, sa justice, etc. Le petit Frère écoutait tout avec attention.

Il réfléchit à tout cela pendant quelque temps, et, convaincu alors, il changea tout aussitôt de sentiments et de conduite ; en quelques semaines, il devint humble, mortifié, charitable, pieux comme un ange, un objet d'admiration pour ses maîtres, et pour ses condisciples un modèle de toutes les vertus.

Comment expliquer cette métamorphose ?

En arrivant à la Val-Sainte, Étienne se moquait de l'enfer, ne croyant point à l'existence de Dieu. Toujours prêt à réfuter les objections, avec autant de facilité que s'il avait eu

un livre sous les yeux, tournant adroitement les difficultés, il ripostait avec une finesse étonnante, déroutant son adversaire, et vingt fois le détournant du sujet sans qu'il s'en aperçût ; à tout ce qu'on lui disait de nos saints mystères, il répondait par des impiétés. Dissipé, opiniâtre, ne voulant pas de l'habit religieux, qu'il disait être un vêtement de femme, emporté dans les commencements et toujours prêt à lever la main, ne faisant aucun cas de l'obéissance et se moquant de tout, des punitions comme des menaces.

Mais quelle est la puissance de votre grâce, ô mon Dieu ! Qui jamais pourra comprendre vos miséricordes et le secret de vos divines conduites !

Voilà que cet enfant devient tout à coup tranquille, doux, paisible, insensible à tout ce qui lui fait de la peine et le contrarie, ne se plaignant jamais de rien, pieux, aimant à servir la messe, demandant qu'on lui accorde un peu plus de temps, et cela pour prier et pour faire oraison. Le voilà tout rempli de déférence et de respect pour ses maîtres, mortifié et réclamant des pénitences, se privant quelquefois de nourriture, de ce qu'il y avait de meilleur dans sa portion, pour le donner à ses frères, acceptant avec joie les punitions, les accomplissant avec humilité et modestie, dissimulant soigneusement une infirmité qui le faisait beaucoup souffrir et lui attirait des réprimandes, sans qu'il se plaignît ou qu'il répliquât jamais, priant les genoux tout nus sur la terre, s'accusant humblement de ses moindres fautes, et voulant, par esprit d'humilité, se couvrir de haillons.

« Qui ne frémirait, dit le P. Urbain, en entendant d'abord cet enfant de six ans parler avec tant d'impiété, mais qui ne tressaillirait de joie à la vue d'un si prompt et si admirable changement ! Hélas ! en présence de ce double spectacle, qui ne verserait des larmes sur le sort de tant d'enfants qui pourraient, dès leur tendre jeunesse, devenir de petits anges et ensuite de grands saints, mais qui sont, au contraire, élevés comme des impies et meurent en réprouvés ! »

Le petit Frère Étienne mourut quelques mois après son entrée à la Val-Sainte, le 2 janvier 1797, dans les plus admi-

rables sentiments, plein de résignation et d'une conformité parfaite à la volonté de Dieu. « *Raptus est, ne malitia mutaret intellectum ejus... aut ne fictio deciperet animam illius... Placita enim erat Deo anima illius; propter quod properavit educere eum de medio iniquitatum* (*Sagesse*, IV). Dieu le retira de ce monde, de peur que le mal ne troublât sa raison et que les faux attraits du siècle ne vinssent à corrompre son cœur; et parce que son âme était précieuse aux yeux du Seigneur, il s'est empressé de l'enlever du milieu de l'iniquité, où il se serait infailliblement perdu. »

On ne peut savoir quels développements allait atteindre, quels heureux résultats eût obtenus dans la suite cette œuvre de jeunesse, entre les mains de l'illustre Abbé de la Val-Sainte et de ses dévoués collaborateurs. Mais le démon la regardait d'un œil jaloux et méchant. Pourquoi faut-il que l'homme ennemi, Satan, vienne ainsi toujours jeter le trouble parmi les enfants de Dieu, et semer l'ivraie dans le champ du père de famille !

Au monastère de la Val-Sainte, il ne restait plus de place pour de nouveaux religieux, et le nombre de vingt-quatre fixé par le sénat de Fribourg avait été plusieurs fois dépassé. Les postulants se présentant toujours en grand nombre, après les différentes fondations faites à l'étranger, Dom Augustin s'occupa de chercher un nouvel emplacement pour y transporter le trop-plein de sa communauté.

Un moment, il crut l'avoir découvert dans le Bas-Valais. Au mois de septembre 1795, le P. Urbain fut envoyé près de la petite ville de Sion, avec le P. Romuald et plusieurs autres religieux. Mais le Révérend Père étant allé, deux mois plus tard, visiter la nouvelle colonie, vit les religieux qui la composaient dans un tel état de misère et de privations, qu'il désespéra de la voir réussir en ce pays. Il s'occupa tout de suite de chercher un autre endroit, pour l'y établir. Il descendit de quelques lieues la vallée du Rhône, et trouva bientôt un lieu convenable.

Le P. Urbain fut nommé Supérieur du nouveau monas-

tère de Sembranchier. Sembranchier ou Saint-Branchier, village du Valais, comptant aujourd'hui 737 habitants, est à deux heures et demie de Martigny, sur le chemin qui monte de cette petite ville au Grand-Saint-Bernard. L'altitude est de 710 mètres : c'est donc un climat de montagnes, climat au long hiver et d'un hiver rigoureux. Les Trappistes ne pouvaient manquer d'y souffrir.

Dom Urbain, aux premiers mois de 1796, écrit qu'il a, à Sembranchier, vingt-un religieux et six enfants du tiers-ordre. « La maison, ajoute-t-il, est en bien triste état, vieille construction tombant en ruines ; le toit, fait de planches, est entièrement pourri, laissant passer l'eau de toutes parts et presque toujours couvert de neige. L'habitation, beaucoup trop petite, manque de toutes choses. Les religieux, tout à fait à l'étroit, sont réduits à se serrer les uns contre les autres, inconvénient qui a du moins un avantage : on se réchauffe ainsi un peu contre la température glaciale. »

Dans une lettre écrite de Sembranchier à son frère, le 10 octobre suivant, Dom Urbain lui déclare qu'il n'y a pas en ce moment sur la terre d'homme plus heureux que lui, et que pas un seul de ses frères ne changerait son état pour tout un royaume. Plusieurs d'entre eux trouvent même qu'ils ne font pas assez pénitence. « Je sais, remarque-t-il, que cela paraît incroyable. Mais, mon cher frère, tu peux en croire celui qui aimerait mieux mourir que de faire le plus petit mensonge : c'est l'œuvre de Dieu et non celle des hommes. Sachant bien que je suis incapable de tout, tu ne seras pas moins surpris de voir un pauvre imbécile comme moi prêtre et Supérieur. C'est encore là que paraît la puissance de Dieu. Car, si j'avais été un brillant sujet, on aurait pu m'attribuer cette œuvre. Mais elle est d'autant plus à Dieu, que l'instrument dont il se sert, comme tu le sais, est plus vil. »

Nous avons tenu à citer textuellement, sans y changer un mot, ce passage de la lettre du P. Urbain, pour montrer quelle était son humilité. Il la termine en priant son frère de lui dire si ses parents ne sont point passés à une vie meilleure, et cela, parce que toute sa communauté est obligée à

certaines prières pour les parents défunts des religieux. « Surtout, ajoute-t-il, ne dis à personne que je suis Supérieur. » Et il signe : « Frère Urbain, supérieur indigne, à l'Isle de Saint-Bérard en Valais, par Sembranchier. »

Une nouvelle responsabilité, non moins lourde que celle du supériorat de Sembranchier, allait dans quelque temps s'ajouter à tous les autres soucis du P. Urbain.

Tandis que le R. P. Dom Augustin, allant et venant de la Val-Sainte à Sembranchier, s'occupait, avec une activité non pareille, à pourvoir aux besoins de ce dernier établissement, une autre fondation lui parut nécessaire, et semblait même s'imposer à son inépuisable dévouement.

Un grand nombre de religieuses de France, chassées de leurs couvents et de leur patrie, étaient demeurées fidèles à leur saint état, ne voulant pas profiter de la liberté de l'apostasie. Elles erraient pour la plupart sur la terre étrangère, sans direction, sans règle, sans abri, exposées partout à de nombreux périls ; timides colombes sorties de l'arche, et qui ne pouvaient trouver nulle part où poser le pied, déterminées pourtant à tout souffrir plutôt que de manquer à leurs obligations et de retourner dans le siècle.

Il en vint quelques-unes trouver le R. P. Dom Augustin, et supplier sa grande charité d'avoir pitié d'elles, implorant son secours pour elles-mêmes et pour leurs sœurs, sollicitant enfin de lui le même service qu'il avait rendu aux religieux de la Trappe.

C'était une belle œuvre qui s'offrait à son zèle. Dom Augustin résolut de réunir ces débris de communautés et d'ordres divers. Il en fit une seule congrégation de religieuses Cisterciennes, auxquelles il donna le nom de Trappistines.

A quelque distance de Sembranchier habitait Dom Gérard, ancien profès de la Trappe, et qui, en 1791, était venu chercher un refuge en Suisse, avec quelques-uns de ses religieux qui y restaient encore. Il les établit, les uns à Soleure, les autres dans le Bas-Valais, où il mourut à la fin de 1795. Le P. Gérard fit don au R. P. Augustin des maisons qu'il y possédait, en faveur de ses religieuses. Ce dernier commença de

suite à construire tout auprès un couvent, qui n'était pas encore achevé quand vinrent s'y établir les premières Trappistines, le 14 septembre 1796.

La Trappe des femmes fut appelée le couvent de la Sainte-Volonté de Dieu, et le Prieur du monastère voisin de Sembranchier, Dom Urbain, en fut institué le Supérieur. Un mois plus tard, il s'y trouvait déjà vingt-deux religieuses, avec trois petites filles. Elles suivaient la même règle que les religieux de la Trappe, mais ne travaillaient point, comme eux, en dehors de leur enclos.

Toutes les ressources dont disposait le P. Urbain à Sembranchier furent employées à la construction du monastère de la Sainte-Volonté de Dieu; encore cette maison n'avait-elle qu'une bien chétive apparence. Quatre murs avec des cloisons de sapin formaient, à l'intérieur, les lieux réguliers (1). Chacun des compartiments aurait à peine donné place à vingt-cinq religieuses. Le nombre des trappistines venant à augmenter, dès l'année suivante, il n'y eut plus moyen de recevoir personne. Comme le dortoir était déjà au complet, une partie des sœurs couchaient dans les autres lieux réguliers, par terre, dessous les tables, et jusque sur les bancs.

Hélas ! ces fidèles servantes de Dieu devaient passer par bien d'autres épreuves, et accomplir quelques années après de plus grands sacrifices. A quelles rigueurs ne se seraient-elles pas soumises, quelles dures privations n'eussent-elles pas encore endurées pour garder leurs engagements sacrés, et rester fidèles à leur sainte profession !

Il y avait parmi elles des personnes de tout âge, de tous les Ordres et de toutes les conditions. On y remarquait une sœur de Dom Augustin, Germaine de Lestrange, qui s'y trouva une des premières, et seconda généreusement le zèle de son frère, pour l'adoption et l'établissement de la réforme de la Val-Sainte.

(1) Les lieux réguliers sont les endroits où se réunit la communauté tout entière, comme l'église, l'oratoire, le dortoir, la salle du chapitre, le réfectoire, etc.

On y distinguait encore Mme Rosalie de Chabannes, précédemment religieuse de l'Abbaye de Saint-Antoine, à Paris, qui, par son empressement et son zèle, mérita plus tard d'être appelée la fille aînée de Dom Augustin. Elle prit en religion le nom de l'Abbé de la Val-Sainte : elle devait bientôt partager ses tribulations, parcourir avec lui une partie de l'Europe, gardant partout fidèlement les pratiques et les obligations de l'Ordre dans lequel elle était entrée. Elle mourut avancée en âge, en 1844, Supérieure du couvent des Trappistines de Stape-Hill, en Angleterre.

Au mois de septembre de l'année suivante, 1797, vint frapper à la porte du monastère de la Sainte-Volonté la princesse Louise-Adélaïde de Condé, ancienne Abbesse de Remiremont, en Lorraine. Elle s'était réfugiée en Piémont, dans un couvent de Capucines ; mais obligée d'en sortir au bout de quelques mois, par suite de l'invasion des Français en ce pays et des succès de Bonaparte, elle vint chercher un asile en Suisse. Elle entra au monastère de la Trappe, « où elle se trouvait, écrivit-elle quelque temps après, délicieusement nourrie, couchée, vêtue, logée ».

La princesse faisait en toute occasion l'éloge de cette sainte maison, où, disait-elle, elle avait enfin rencontré le bonheur. Elle pouvait s'y donner à Dieu sans réserve. « Ce lieu est saint, écrit-elle, et Dieu est vraiment ici ! Je l'ai découvert en cet état religieux, dont mon cœur avait un profond sentiment. Ah ! on ne le connaît pas, ce respectable Ordre des Trappistes ; on ne le connaît pas tel qu'il est, ceux-là même qui lui rendent plus de justice... la douceur, les charmes qu'on y goûte, surpassent infiniment tout ce qu'on peut en dire. »

Ce qui lui plaît, à la Sainte-Volonté de Dieu, c'est que tous les exercices, qui s'y succèdent sans interruption, ont Dieu pour objet, et les préceptes de l'Évangile pour base : c'est que les religieuses ont pour guides des supérieurs zélés, fervents, exacts, tout remplis de l'esprit de leur état. Ce qui lui fait encore le plus grand plaisir, c'est la sollicitude et la bonté des supérieurs ; c'est la sainte union des cœurs, la

touchante harmonie qui existe entre tous les membres de la communauté; c'est la paix, le recueillement, le silence qui règnent en cette maison si fervente; c'est l'emploi du temps, si admirablement réglé, qu'on ne peut y connaître l'ennui, que rien n'y est laissé au caprice de la volonté propre, et que les plus longues journées ne paraissent qu'un instant; c'est enfin le chant des psaumes, pendant la nuit et pendant le jour.

Rien ne lui répugne dans les austérités qu'elle y pratique, dans les veilles, les jeûnes et les aliments grossiers qu'on lui sert; sa santé s'y affermit tous les jours. Autour d'elle, elle ne voit que des visages excellents, tous blancs, frais et roses, ouverts et souriants, paisibles, heureux et saints. Tout le monde enfin a un air de santé...

On comptait alors, au monastère de la Sainte-Volonté de Dieu, environ 50 religieuses. Le R. P. Urbain eût voulu attirer, là et à Sembranchier, toute sa famille. Comme autrefois saint Bernard, il eût été heureux d'avoir auprès de lui sa mère, son père, ses frères; et que de fois, dans la suite, nous le verrons demander à son frère de lui envoyer ses enfants. Du moins aura-t-il la consolation de voir arriver bientôt, au monastère de la Sainte-Volonté, deux religieuses de Nantes, les belles-sœurs de son frère Emmanuel, elles aussi chassées de leur couvent et jetées au milieu du monde par la tourmente révolutionnaire. Il leur avait fait dire qu'elles ne pouvaient rester dans le siècle, sans y courir les plus grands dangers, et, dociles à ses conseils, elles vinrent se ranger sous sa conduite.

« Je compte ici, écrivait-il le 18 décembre 1797, quatre-vingts enfants de tout âge, depuis quatre ans jusqu'à quatre-vingt-dix ans, de toutes conditions, maîtres et valets. Rien ne se peut comparer à la charité qui règne parmi nous, surtout en ce moment où je suis dangereusement malade. Je me vois entouré de mes chers enfants, qui tous s'empressent à me soulager, s'offrent pour mourir à ma place, et ne peuvent manquer de m'ouvrir le ciel.

« Frère Urbain, supérieur indigne. »

En ces jours-là, comme il vient de le dire, il subissait une maladie très grave. Réduit presque à l'extrémité, le pieux et digne Supérieur se souvint encore qu'il avait un puissant ami dans le ciel. Il invoqua le cher Frère Palémon, le priant de lui obtenir de Dieu la patience. Pour s'en faire mieux écouter, il imagina de prendre dans ses mains une petite croix de bois, que lui avait fabriquée autrefois ce bon Frère, à la Val-Sainte. A peine l'eut-il touchée, que ses douleurs cessèrent entièrement. Comme on le verra bientôt, obligé de fuir et de s'expatrier une seconde fois, il sera debout au moment marqué par la Providence, parfaitement guéri, prêt à commencer un long voyage et à parcourir des centaines de lieues. Il ajoutait, en effet, en *post-scriptum* à sa dernière lettre :

« Nous sommes sans cesse menacés d'une émigration. »

Des nuages noirs paraissaient à l'horizon, du côté de l'Occident, et l'orage qui grondait sourdement à la frontière de France, poussé par le vent de la Révolution, allait, quelque temps après, s'abattre sur la Suisse.

CHAPITRE V

LA RETRAITE DE RUSSIE (Aller.)

Invasion des Français en Suisse. — Fuite des Trappistes : les enfants du Tiers-Ordre. Voyage à travers la Suisse, la Bavière et sur le Danube : A Lintz, mort et sépulture d'un enfant du Tiers-Ordre. — Le *Salve Regina*. — Vienne ; au monastère de la Visitation. — Voyage des Trappistes jusqu'à Orcha, dans la Russie blanche. — Dom Urbain en Bohême et en Moravie ; le P. Colomban près de Vienne. — Lettres du P. Urbain à son frère. — Les Trappistes à travers la Pologne : le petit Frère François de Paule. — Divers établissements dans la Wolhynie, la Podolie. — Rigueur de l'hiver.

Depuis six ans qu'il était à la Val-Sainte, le R. P. Dom Augustin s'appliquait à procurer la gloire de Dieu, y faisant le bien de toute manière, et se rendant utile à tous, à ceux du dedans et à ceux du dehors. Dieu prodigue ses bénédictions à ceux qui l'aiment et lui demeurent fidèles : sous la garde vigilante de leur illustre Abbé, les religieuses et les religieux de la Trappe jouissaient d'une paix profonde, et vivaient heureux sous les regards du Père céleste, jouissant de ses consolations, tout entiers à leurs pieux exercices et aux pratiques de la charité fraternelle. Les vocations, de plus en plus nombreuses, s'y affermissaient dans la ferveur.

Le père de cette nombreuse et tranquille famille, Dom Augustin de Lestrange, était tout occupé de l'organisation de son Tiers-Ordre, quand il entendit les premiers grondements de la foudre et sentit les approches de l'invasion.

La Révolution française avait jusque-là respecté la Suisse, comme territoire neutre, quand tout à coup le général Brune reçut l'ordre d'entrer dans le pays de Vaud. Pour l'Abbé de Lestrange il n'était pas douteux que l'occupation de la Suisse, par les troupes de la République, ne fût la ruine de ses monastères. Mais que devenir, où aller? se demandait-il. Où conduire trois grandes communautés d'hommes,

de femmes et d'enfants? Allait-il abandonner, pour les rejeter au milieu du monde, ceux qu'il avait pris à sa charge et qu'il tenait à l'abri du danger?... Cependant, les armées républicaines, comme un torrent qui tombe des montagnes, envahirent la Suisse, chassant devant elles les émigrés, les religieux, les prêtres. Les cantons de Fribourg et du Valais, qui étaient le plus en vue, allaient être aussi les premiers attaqués. La nécessité s'imposait de fuir.

Dom Augustin conçut alors le projet étonnant de garder tout son monde en communauté, et de chercher tout de suite où il pourrait trouver un asile, une retraite où seraient libres de vivre dans la paix et la fidélité à Dieu ces vierges courageuses, ces saints religieux auxquels il avait consacré sa vie, après les avoir tirés du milieu du monde.

Fuir à travers les périls et au milieu de difficultés inouïes, emmener, sans savoir où il s'arrêterait, une communauté de deux cent cinquante personnes sans argent, sans ressource aucune, obligées de mendier le pain de chaque jour, et chaque soir réduites à chercher un logement, cela ne semblait pas possible.

Dans de pareilles conditions, pour concevoir et exécuter une telle entreprise, il fallait chez le Supérieur une force de volonté surhumaine, un dévouement sans bornes, une intrépidité que rien au monde n'était capable d'arrêter; et dans ceux qui étaient décidés à le suivre, une bonne volonté résignée d'avance à toutes les épreuves, à tous les sacrifices; il leur fallait surtout une confiance, une soumission absolue à celui qui les conduisait, jointe à un entier abandon à la divine Providence. Tous furent à la hauteur des difficultés, des fatigues et des tribulations qui les attendaient.

En cette circonstance solennelle, rien ne fut plus touchant que la fidélité des enfants du Tiers-Ordre. Attachés à leurs maîtres, ils ne voulaient plus les quitter. Dom Augustin les avait laissés libres, ou de partir avec lui, ou de s'en retourner auprès de leurs parents, tout en prévenant ces derniers de la nécessité où il était de leur rendre leurs enfants, ou de les emmener avec ses religieux.

Tous les élèves du P. Urbain le supplièrent de ne pas les abandonner, de ne pas les forcer à s'en retourner chez leurs parents ; ils étaient décidés à le suivre jusqu'au bout du monde. Il raconte de l'un d'entre eux la résistance vraiment héroïque qu'il opposa aux instances de son père, venu déjà deux fois pour le chercher.

Cet enfant s'appelait Joseph et était âgé de dix ans. Il avait avec lui sa petite sœur, de six ans à peine, qui voulait, elle aussi, rester avec les religieuses. Ni les menaces, ni les promesses ne purent rien sur le petit Joseph ; ni les caresses de sa mère, ni la tendresse de ses frères et de ses sœurs, qui l'attendaient là-bas et se faisaient une fête de le revoir au foyer de la famille, rien ne put le détourner de sa résolution : il ne voulait à aucun prix rentrer dans le monde. Le père à la fin s'emporta : « Eh bien, va-t'en, lui dit-il, et fais comme tu voudras ; je ne suis plus ton père ! » L'enfant, à ce reproche cruel, reste pendant quelques instants comme interdit, noyé dans le chagrin. Mais bientôt, ranimant sa foi, il saisit le crucifix qu'il portait toujours sur son cœur, et le montrant à celui qui l'abandonnait, il lui dit : « Si vous ne voulez plus être mon père, c'est Lui qui le sera ! »

Quelques élèves seulement s'en retournèrent auprès de leurs parents. Il y en eut au moins cent qui s'attachèrent aux pas des religieux et des religieuses, voulant partager leurs dangers, leurs fatigues, toutes leurs privations. Jamais on ne put les faire consentir à se séparer de leurs maîtres.

Mais quelle direction allait-on prendre, et quelle route suivre dans ce pays de torrents et de montagnes, pour échapper aux poursuites des envahisseurs ?

La princesse de Condé, en religion sœur Marie-Joseph, connaissait très bien Paul Ier, empereur de Russie. Voyageant autrefois en France, sous le nom de *comte du Nord*, le czar avait reçu l'hospitalité à Chantilly, chez le prince de Condé, son père, et y avait été traité d'une façon vraiment royale. Parmi les magnificences et les fêtes de cette brillante demeure, l'héritier présomptif de Russie avait remarqué la jeune princesse Louise-Adélaïde, moins à cause de sa ravis-

sante beauté que pour le charme de son esprit et de sa vertu. L'impératrice, de son côté, lui avait toujours témoigné beaucoup d'amitié et de dévouement. Dom Augustin ne l'ignorait pas.

Il chargea donc sœur Marie-Joseph d'intéresser l'Empereur de Russie au sort des pauvres Trappistes, et de lui demander un lieu de refuge en ses États. L'humble novice écrivit aussitôt au czar une lettre qu'elle terminait en lui disant avec sa grâce habituelle : « Je prie l'aimable *comte du Nord* d'intercéder pour moi auprès de l'empereur Paul. »

La réponse du czar ne pouvait manquer d'être favorable. Mais il ne fut pas possible de l'attendre. Les troupes françaises fondirent comme un ouragan sur la Suisse, suivies de ces bandes de forcenés, tristes restes de la Révolution, qui semaient partout sur leur passage le pillage et la dévastation.

On se hâta de fuir. Le 10 février 1798, une première colonie de religieux et de frères convers sortit de la Val-Sainte, et prenant la direction de Fribourg, se mit en route à travers la Suisse. Puis Dom Augustin alla chercher en Valais un certain nombre de religieuses, loua pour elles des berlines, et les conduisit jusqu'à Vevey, au bord du lac de Genève. Là, il les pourvut des choses les plus nécessaires, leur dit au revoir et s'en retourna à Sembranchier presser le départ des autres religieuses, puis des religieux et des enfants du Tiers-Ordre. Tout ce monde, divisé par bandes et avec des itinéraires différents, avait pour rendez-vous général la ville de Constance. De Constance, on devait gagner la vallée du Danube.

Mais de quel convoi fit partie notre P. Urbain, par quel côté quitta-t-il le Valais ? Les renseignements, laissés par lui sur ce point, sont peu précis et très incomplets. Dans un de ses manuscrits (1), il raconte qu'il lui fallut escalader le Simplon, et il se dépeint lui-même guidant en cette ascension

(1) Biographie manuscrite du petit Frère Antoine Gat, de Beaufort-en-Savoie, mort en 1799. (Page 159.)

sa petite caravane, allant et venant de la tête à la queue, encourageant les uns, soutenant les autres. On était en plein hiver. Quelles souffrances et quels périls ! Les larges routes, qui s'élèvent aujourd'hui à travers les Alpes, n'étaient point tracées à cette époque. Il fallait gravir des pentes escarpées, par des sentiers de montagnes, sentiers qu'en cette saison les neiges encombraient. Le P. Urbain faillit s'y briser la tête. Il glissa, fit une chute, et sa tête porta sur un glaçon, si malheureusement, que la peau de son front fut comme arrachée et, lui retombant sur les yeux, l'empêchait de voir. Mais est-ce bien par le Simplon que montait la pauvre caravane ?

Ce qui paraît incontestable, c'est qu'il s'en alla de Martigny par le Haut-Valais. Arrivé à Brieg, il avait à droite le sentier du Simplon ; mais du col du Simplon, on descend vers Domo d'Ossola et le lac Majeur. Ce n'est point la direction naturelle pour atteindre Constance. La route la plus courte est, depuis le Haut-Valais, le sentier qui remonte près du glacier du Rhône, puis le col de la Furka. De la Furka, on descend sur Andermatt, puis le long de la Reuss, vers le lac des Quatre-Cantons. Ou bien, d'Andermatt on gagne le sentier de Dissentis et, de la source du Rhin, on descend par Thusis et Coire jusqu'au lac de Constance.

Quoi qu'il en soit de l'itinéraire suivi par le P. Urbain et sa troupe, nos émigrants eurent la joie de se retrouver au rendez-vous général, à Constance.

Un de nos manuscrits, célébrant la prévoyante sagesse de Dom Augustin de Lestrange et son infatigable activité, nous fait une gracieuse peinture du voyage accompli sous sa direction à travers la Suisse :

« Les religieux cheminaient à pied, devançant les religieuses et s'occupant de trouver un logement pour la nuit. Quand il était besoin de faire reposer les chevaux, on s'asseyait au bord du chemin, au long de la haie ou dans un pré, pour y entendre une lecture ou réciter l'office. Trouvait-on une source ou quelque fontaine, la caravane s'arrêtait tout près de là pour y allumer le feu, dresser la mar-

mite et faire cuire les légumes. On trempait la soupe dans les écuelles de bois, vaisselle qui ne casse point comme la porcelaine, et qu'on pouvait empiler impunément dans les voitures ; la même écuelle recevait ensuite la portion de légumes. Et puis la Providence favorisant les voyageurs d'un temps exceptionnellement doux, bien qu'on fût encore en hiver, on s'asseyait sur le gazon, à l'ombre des sapins et des hêtres ; le bon appétit se trouvant toujours du festin, excité par l'air vif et pur des montagnes, on faisait avec des légumes et avec de l'eau un repas délicieux. Cette vie voyageuse, avec ses incidents variés, à travers les montagnes, les torrents et les vallées de la Suisse, avait bien pour les pauvres émigrants quelque charme. »

C'est ainsi qu'on arriva à Constance. Les émigrés et les prêtres français qui s'y trouvaient rivalisèrent de zèle et de bienveillance envers les religieux de la Trappe, qui furent logés en dehors de la ville, dans un vaste bâtiment, où on ne les laissa manquer de rien. Mais ils ne pouvaient y rester bien longtemps, le flot de l'invasion s'avançant toujours, et l'ennemi commun déjà menaçant la Souabe.

De Constance et de la frontière de Suisse, Dom Augustin dirigea sa communauté sur Augsbourg.

Alors commencèrent ces pérégrinations, ce long et périlleux voyage que les Trappistes ont appelé leur *retraite de Russie*, retraite pacifique, qui fit beaucoup moins de bruit et d'éclat que la savante retraite de Moreau, opérée l'année précédente, à peu près dans les mêmes parages, mais qui ne laisse pas de présenter le plus grand intérêt, ne fait pas moins d'honneur à celui qui, après l'avoir conduite avec tant de courage et d'habileté, sut, au bout de quelques années, la mener à bonne fin.

« Les Trappistes traversèrent la Souabe, la Bavière, l'Allemagne, stationnant parfois plusieurs jours dans un monastère hospitalier, puis, sans savoir souvent où ils aboutiraient, reprenant leur marche lente, sans ressources, et jetés comme les oiseaux voyageurs à la merci de la Providence. Leur migration tient du prodige et rend croyables les plus éton-

nants récits du moyen âge... Quel utile et fortifiant exemple! quel contraste avec les orgies révolutionnaires et les horreurs des champs de batailles ! Pour nous, nous n'essaierons pas de dire toutes les étapes de ce pénible exode, l'inaltérable patience des cénobites, leur parfaite régularité, leurs exercices religieux sous leurs tentes mobiles, dans les champs, sur les routes, dans les hôtelleries et les rares monastères qu'ils rencontrèrent en chemin ; nous ne raconterons pas l'édification qu'ils produisirent de toutes parts, l'admiration qu'ils inspirèrent sur leur passage ; à Vienne, la bienveillance de la famille impériale, puis les tracasseries de la bureaucratie bavaroise et autrichienne, la touchante sympathie des Polonais... Ils arrivèrent en Russie comme les passagers battus par la tempête abordent au port du salut (1). »

La princesse de Condé avait pris les devants avec la colonie des religieuses qui l'accompagnaient. Elle fut accueillie généreusement au château de Furstenried, à quelque distance de Munich. C'est pendant le séjour qu'elle fit en cet endroit, qu'elle reçut la réponse si impatiemment attendue de la cour de Russie.

« Madame ma cousine, lui écrivait aimablement l'impératrice Marie de Russie, j'ai reçu hier la lettre de Votre Altesse. L'empereur me charge de vous expédier celle-ci par courrier, pour vous faire parvenir plus tôt le témoignage de son intérêt et de ses sentiments. Ses États vous sont ouverts, Madame, ainsi qu'à ceux de votre colonie. J'espère que vous trouverez chez nous le calme et la tranquillité, etc. »

Elle y avait joint des passeports pour quinze religieux et quinze religieuses, qui devaient se rendre à Orcha, ville de l'ancienne Pologne, dans la Russie blanche. L'empereur Paul envoyait aussi, par le même courrier, à la princesse, une lettre tout aussi aimable que celle de l'impératrice, et conçue à peu près dans les mêmes termes.

La sœur Marie-Joseph s'empressa de faire connaître cette

(1) *Les Moines et leur influence sociale*, par l'abbé Martin (T. II, pp. 32-33).

bonne nouvelle à Dom Augustin qui, en attendant la réponse de Russie, se trouvait à Augsbourg, s'occupant à y préparer pour ses religieux des établissements en Bavière. Quand tout fut prêt pour le départ de la colonie, la princesse alla prendre son rang parmi les religieuses. On se remit en route.

La communauté, réunie pour la marche, se divisait en trois parts : les religieux en tête sur deux lignes ; après eux, les frères convers dans le même ordre ; puis, un peu en arrière, marchaient les enfants du Tiers-Ordre avec leurs professeurs. Les religieuses, qui venaient en dernier lieu, étaient rangées et marchaient à peu près de la même manière. Tous récitaient l'office aux heures canoniales, avec trois chapelets par jour ; de temps en temps, un repos d'un quart d'heure.

Quand, le soir, on arrivait au lieu où l'on devait passer la nuit, dans une auberge, sous une grange ou dans une abbaye, on allait d'abord à l'église chanter le *Salve Regina*. Après le repas, on préparait sa couche ; chacun, prenant alors son paquet, étendait sa couverture sur le plancher, quelquefois sur un banc, sur la terre nue ou couverte d'un peu de paille, et puis l'on s'endormait tranquille.

Les enfants à qui on donnait, quand il était possible, quelques adoucissements, ne pensaient ni à la fatigue, ni à la pauvreté, ni à l'abstinence, traduisant Ésope et Virgile, apprenant des fables de La Fontaine, écoutant attentivement les leçons de leurs maîtres.

Les religieuses n'étaient pas moins fidèles ni moins courageuses que les hommes. « Nous chantions tout l'office excepté *Matines*, écrit la Mère Saint-Maur (1). Quand on pouvait arriver le soir dans une ville, nous allions passer

(1) La Mère Renée de Saint-Maur, dans le monde M[lle] Miel, née dans le Perche en 1768, a été la dernière professe du couvent des Calvairiennes de la Compassion, au faubourg Saint-Germain, à Paris, le 17 juillet 1789. Elle est morte au Calvaire de Paris, le 21 mai 1836, après 48 ans de profession. Cette vaillante religieuse s'exposa aux plus grands périls pour atteindre la frontière du Rhin et put rejoindre les Trappistes à Augsbourg. Elle a écrit de tout son voyage jusqu'en Russie une très curieuse relation. Il en existe des copies au Calvaire de Machecoul, à la Trappe de Melleray et au monastère des Gardes.

la nuit dans quelque maison religieuse, s'il y en avait. Sinon, c'était à l'auberge ou dans quelque maison séculière.

« Malgré notre grand nombre, nous ne faisions pas grand embarras. Couchées sur la terre nue, notre sac à ouvrage nous servait d'oreiller ; nous commencions par plier par-dessous nous la moitié de notre couverture, afin de ne pas salir nos habits qui étaient blancs, et nous dormions ainsi comme des bienheureuses. M[me] la princesse Louise, sœur Marie-Joseph, était toujours la plus empressée et la plus vigilante. Chaque matin, le Révérend Père Abbé nous disait la messe dans quelque église. On y chantait les litanies du Sacré-Cœur et, après la messe, le *Salve Regina*.

« Quand nous arrivions le soir en quelque village, on couchait dans les granges. L'heure du repas quelquefois était passée ; et s'il ne nous restait plus rien, il fallait que les bons Pères parcourussent tout le village pour acheter de quoi nourrir tout le monde ; ce qui parfois n'était pas chose facile. Il fallait ensuite préparer et faire cuire les portions, ce qui nous retardait de quatre ou cinq heures. Aussi le Révérend Père nous envoyait-il, en attendant, faire la méridienne. »

Dom Augustin précédait presque toujours sa colonie, accompagné d'un religieux, alsacien de naissance, et qui lui servait d'interprète. Il était le plus souvent muni de lettres de recommandation pour les autorités quand il arrivait dans une ville. La dignité et l'affabilité qui se remarquaient en toute sa personne, la majesté de son infortune, la simplicité même de son vêtement blanc, la croix suspendue sur sa poitrine, lui attiraient le respect et la bienveillance de tous, des protestants aussi bien que des catholiques. Il ne prenait presque pas de repos, étant à peu près toujours à l'avant-garde, afin de trouver pour ses religieux une nouvelle station et de leur procurer, dès qu'il les avait installés quelque part, un gîte pour la nuit suivante. Quand la communauté s'en allait, divisée par bandes, il pourvoyait par un redoublement de sollicitude et d'activité aux besoins de chacune. On le voyait partout, tantôt auprès des religieuses, tantôt

auprès des religieux, aplanissant les difficultés qui avaient pu surgir pendant son absence ; dès qu'il avait tiré les uns d'embarras, il courait aussitôt vers d'autres qui l'appelaient à leur secours.

On arriva ainsi aux bords du Danube où l'on s'embarqua sur des galiotes, larges bateaux plats, qui descendirent lentement le fleuve ; l'un de ces bateaux portait les religieuses, et quand était venue l'heure de dire l'office, les barques pouvaient se rapprocher assez pour le réciter ou le chanter en deux chœurs ; et c'est ainsi qu'on navigua jusqu'à Passau, où la Salza vient se réunir au Danube.

Là se trouvaient réunies les diverses bandes de religieux, qui par des chemins divers étaient parties de la Suisse. Toute la colonie de la Val-Sainte était là avec les religieuses et les religieux du Valais. Les Trappistes furent agréablement surpris de trouver sur le Danube, au-dessous de la ville de Passau, huit ou neuf barques solides avec deux larges radeaux sur lesquels on avait construit de petites cases. C'était une obligeante et délicate attention du prince électeur et de l'archiduchesse de Bavière.

Les deux radeaux avec leurs cases ressemblaient assez à de petits villages flottants qui s'en allaient doucement au courant de la rivière, pendant que les barques, variant leur marche et leurs mouvements, suivaient de plus près les bords du rivage.

On était alors au milieu du printemps. Le Danube, déjà d'une bonne largeur avant d'arriver en Autriche, bordé presque partout de riantes prairies et d'une riche verdure, présente, aux regards, sur ses deux rives, une luxuriante végétation, des arbres de toute espèce, des fleurs aux nuances variées, des villas et des jardins, des maisons de plaisance, des châteaux forts, tout un ensemble d'accidents naturels, qui forment, le long de son cours, les sites les plus pittoresques et les plus charmants.

Tout en se laissant aller au courant sur cette onde limpide, unie comme une glace, en laquelle se reflétaient les nuages argentés et le bleu du ciel, les religieux, les religieuses, et



Embarquement sur le Danube près Passau.

avec eux les enfants du Tiers-Ordre priaient, récitaient le chapelet, alternaient les cantiques.

Deux heures dans la journée leur étaient particulièrement chères. Le matin, à l'aube du jour, le soleil commençant à paraître à l'Orient, *Jam lucis orto sidere,* un peu avant l'office de Prime, toutes les barques se rapprochaient des radeaux, et la communauté était réunie pour faire la prière en commun. Mais surtout le soir, au coucher du soleil, *Te lucis ante terminum,* quand, dans le calme d'un air pur et le silence des solitudes, à la voix grave des religieux jointe au timbre argenté des enfants, venait s'harmoniser la douce mélodie qui s'échappait du chœur des religieuses, alors elle partait de toutes les poitrines et montait comme un encens vers le ciel, cette prière tant aimée, chant privilégié de la Trappe : *Salut, ô Reine du ciel, Salve Regina!* Elle s'élevait jusqu'au trône de la Vierge Marie : *O clemens, o pia, o dulcis virgo Maria!*

Sur la rivière, les religieux pratiquaient tous leurs exercices, bien plus facilement encore que sur la grande route ; ils travaillaient à de petits ouvrages, chantaient des hymnes et des cantiques. « Puis, dit la Mère Saint-Maur, quand était venue l'heure du repas, on rapprochait les bateaux les uns des autres, et du bord de l'eau on nous passait les pitances dans un baquet. »

Les Trappistes arrivèrent auprès de la ville de Lintz le 21 mai, et furent contraints de s'y arrêter quelques jours, pour y attendre des passeports.

Il y mourut, le lendemain, un charmant enfant du Tiers-Ordre, qui s'appelait Fâvre. D'abord petit berger gardant ses moutons aux environs de Bonnevaux, en Savoie, il était venu, en 1796, au monastère de Sembranchier, se ranger sous la direction du P. Urbain, n'ayant pas encore atteint l'âge de huit ans. On ne saurait dire la tendre affection qu'avait pour lui son supérieur et père spirituel qui, en souvenir du frère qu'il avait tant aimé à la Val-Sainte, voulut l'appeler le petit Frère Palémon.

Dans la vie de ce pauvre enfant, qui n'a été que de neuf

ans et six mois, il n'y a, comme on le pense bien, ni actions d'éclat, ni miracles. Mais cette vie si courte a été belle et précieuse devant Dieu par sa grande innocence, par une résignation parfaite à la volonté divine, une patience inaltérable et la charité la plus ardente, par une obéissance naïve, pareille à celle de saint Maur et de saint Placide, les deux aimables disciples de saint Benoît, et ce qui est encore plus rare parmi les enfants, par un très grand désir de la mort, accompagné d'un si parfait amour de Dieu, que, pour lui être agréable, il témoignait même de l'attrait pour les souffrances. Rien ne pouvait troubler la paix de son âme, ni affaiblir son admirable confiance en Dieu. Il avait prédit le jour de sa mort et demandé la grâce de mourir, d'être enterré dans un monastère de son Ordre. Il fut exaucé, puisque les religieux Trappistes se trouvaient en ce moment logés dans un couvent de Cisterciens.

« Cet enfant, dit le P. Urbain, conserva jusqu'à sa mort sa parfaite connaissance, souriant doucement à ses frères, et, ce qui est encore plus admirable, témoignant toujours la même assurance de son bonheur éternel... » Il expira dans un des bateaux qui descendaient la rivière, sa faiblesse n'ayant pas permis de le transporter à terre. Son petit cadavre resta, trois jours durant, exposé aux regards et à l'admiration du public. Les membres étaient flexibles, et les couleurs de son visage aussi belles qu'avant la maladie. Le peuple de la ville, accouru en foule au bord de la rivière, ne cessa de le visiter; et l'on jeta sur son aimable figure tant d'images et de fleurs, que plusieurs fois les Frères furent obligés de la découvrir. Ce fut le Père Abbé de la Val-Sainte, Dom Augustin, qui présida la cérémonie de la sépulture. Le concours du peuple y fut si grand, qu'on ne pouvait plus approcher de la fosse.

On avait tout le temps de faire l'inhumation, avec les longues et belles cérémonies du rite cistercien; et voici comment l'historien de la Trappe, M. Gaillardin, raconte le spectacle intéressant de cette sépulture.

« L'enfant portait l'habit religieux des petits élèves. On l'exposa ainsi, la face découverte. De tous côtés on accourut

pour le voir. Un air de paix et de bonheur, la douceur du visage, même après la mort, donnait un charme réel à ce petit cadavre. Les uns le couvraient de fleurs, les autres d'images pieuses. Mais ce qui toucha le plus la multitude, ce fut la cérémonie suprême du cimetière. Après les encensements du corps et de la tombe, on vit tout à coup un religieux descendre dans la fosse. Il prit l'enfant dans ses bras, et le déposa doucement sur cette couche où il devait dormir jusqu'à la résurrection des morts. Alors s'éleva dans la foule un murmure universel de surprise et d'admiration pour ces hommes qui savent rendre la mort aimable dans la charité, et donner une grâce touchante aux lugubres idées qui répugnent si fort à la faiblesse de la nature humaine. Le cadavre ayant disparu sous la terre, toute la communauté se prosterna, et d'une voix lamentable, chanta par trois fois le cri de détresse et d'espérance : « *Domine, miserere super peccatore.* »

Les Trappistes continuant leur voyage, arrivèrent, quelques jours après, dans une ville d'une certaine importance, entre Lintz et Vienne, mais dont le P. Urbain ne marque point le nom. On ne les y attendait pas. Quand ils furent débarqués sur le rivage, le Révérend Père, ainsi qu'il en avait l'habitude, les fit se mettre en rang, et prit avec eux le chemin de l'église.

La procession s'étant ainsi mise en marche, les habitants. surpris d'un spectacle si étrange et si nouveau pour eux, sortent avec empressement de leurs maisons pour la voir passer, regardent avec étonnement ces hommes vêtus d'un costume si singulier, qui s'avancent en silence et récitant le chapelet. Chacun s'approche, et veut les voir de plus près; le peuple, de plus en plus nombreux, s'attache à leurs pas, leur formant cortège des deux côtés de la rue, et les suivant en bandes pressées qui vont toujours en grossissant.

On arrive à l'église, et la foule s'y précipite à la suite des religieux. Sur les degrés du sanctuaire et sur les marches de l'autel, les Trappistes étaient rangés en deux lignes; derrière eux les frères convers, et enfin les enfants sur trois lignes et

par ordre de taille. Après quelques moments, le silence s'étant fait dans toute l'église, voilà que tout à coup, d'une voix forte et sonore, le Père-Chantre entonne le *Salve Regina!*

Jamais peut-être cette belle prière, cette supplication touchante, tous les jours répétée avec tant de bonheur et d'amour, n'avait été chantée par ces pauvres moines, avec des sons de voix si pénétrants, avec autant d'âme, de ferveur et d'entrain. Chassés de leur patrie, de la France, errant et gémissant sur la terre étrangère, leurs cœurs débordaient à ce moment, à la pensée de leurs tribulations et de leurs peines, au souvenir de leurs travaux et de leurs dures épreuves, et les larmes tombaient de leurs yeux : *Ad te clamamus, exules filii Evæ, ad te suspiramus, gementes et flentes in hac lacrymarum valle.*

La foule des assistants, tout à l'heure si bruyante, si curieuse, était maintenant silencieuse, stupéfaite, émerveillée. A cette invocation *O clemens,* voilà qu'on aperçoit tout aussitôt les enfants qui, avec un ensemble parfait, élèvent vers le ciel leurs petites mains, se prosternent à terre, puis se relèvent jusqu'à trois fois, pour se prosterner encore à ces mots : *O pia, o dulcis Virgo Maria!* comme de petits anges qui, s'adressant à Dieu dans l'innocence de leurs cœurs, s'efforçaient de faire monter jusqu'à lui le parfum de l'encens le plus pur et la douce voix de la prière.

L'émotion de tous, l'attendrissement était à son comble. L'oraison, chantée par l'Abbé, à peine était finie, que les notables de la ville s'approchent du Révérend Père, et l'ayant prié de passer à la sacristie : « Qui donc êtes-vous, lui disent-ils? D'où venez-vous?... Votre vue, votre costume, votre prière, et le chant que nous venons d'entendre nous ont pénétrés jusqu'au fond de l'âme! Avez-vous des amis, avez-vous dans cette ville une retraite, un logement? » Et le Révérend Père avec un doux sourire : « Nous sommes des religieux de la Trappe, chassés de notre pays et de la France par la persécution. Nous n'avons pour passer la nuit d'autre logement que cette église, d'autre protecteur et d'autre appui que Celui qui réside en ce lieu ! — Eh bien, vénérable

Abbé, nous serons aujourd'hui votre Providence. Nous allons nous partager votre nombreuse famille. » Et les habitants de la ville de se disputer aussitôt les religieux et les enfants, pour les emmener dans leurs maisons. Il n'y en eut point assez pour répondre au désir de tous; et le P. Urbain, s'il avait eu dix fois plus d'enfants, aurait à ce moment trouvé à les loger en de bonnes maisons.

Les religieux du R. P. Augustin, comblés partout d'égards, de prévenances et d'aimables attentions, passèrent plusieurs jours auprès de ces hôtes charitables et généreux. Mais les bateliers attendaient au bord de la rivière. Il fallut reprendre le voyage et remonter dans les bateaux.

Enfin la colonie des Trappistes arriva, toujours en descendant le cours du Danube, dans la capitale de l'Autriche, à Vienne. On les y attendait.

Dès que les radeaux parurent en amont de la ville, les deux rives du fleuve se couvrirent d'une multitude immense, avide de voir et de contempler ces religieux qui venaient jusque de la France.

Dom Augustin avait dérobé les Trappistines aux regards du public, en les faisant monter dans des voitures, à quelques milles avant d'arriver à la ville.

Mais il fit ranger les religieux en procession, après eux les frères convers, vêtus de leurs chapes brunes, puis enfin le Tiers-Ordre, soixante petits moines vêtus d'une robe blanche et d'un scapulaire brun, portant sur leurs épaules un sac de nuit, tous marchant en silence et les yeux modestement baissés, gardant un maintien grave, sans lever la tête pour regarder la foule et voir tout le mouvement qui se faisait autour d'eux. A leurs côtés s'avançaient leurs maîtres, portant un cœur rouge sur le scapulaire, avec la devise *Sancta voluntas Dei*.

Les Trappistes, religieux, frères convers et Tiers-Ordre, s'avançaient lentement, à travers les rues de la ville, et sous les regards de la foule étonnée. Ils arrivèrent ainsi à la maison qui devait les recevoir.

Le monastère de la Visitation, ou des religieuses Salé-

siennes, se trouve dans un des faubourgs de la ville. Toute la colonie de Dom Augustin y reçut une généreuse hospitalité. Les Trappistines y étaient déjà rendues et logées à l'intérieur de la clôture. Les Trappistes, reçus dans les bâtiments extérieurs, furent établis, les religieux et les frères aux étages du bas, les élèves du Tiers-Ordre avec leurs maîtres, dans les appartements des étages supérieurs.

La famille de Dom Augustin, ou, si l'on veut, l'Ordre de la Trappe, séjourna pendant six semaines au couvent de la Visitation de Vienne. Religieux et religieuses y chantaient alternativement dans l'église les strophes des hymnes et les versets des psaumes. Les Viennois venaient en foule assister à leurs offices, accourant des points les plus éloignés de la ville. L'empereur François II lui-même voulut prendre part à l'une de leurs fêtes. Ravi de tout ce qu'il voyait parmi eux, et désireux de leur être agréable, ce prince pensa faire quelques offres à Dom Augustin. Il se proposait de mettre à sa disposition le monastère de Clodrau, dans le cercle de Pilsen, en Bohême, lui promettant des provisions jusqu'à la première récolte, s'engageant en outre à lui fournir les bestiaux et les instruments d'agriculture nécessaires, avec de vastes terrains. Le supérieur de la Trappe allait bientôt accepter, provisoirement du moins, les offres généreuses de l'empereur d'Autriche.

Nous n'avons encore rien dit de l'accueil fait aux Trappistines par les saintes filles du bienheureux François de Sales. Laissons ici parler la Mère Saint-Maur. « A l'entrée de la ville, on nous prévint de la visite de Madame Royale, fille de Louis XVI. Elle voulut d'abord voir Mme la princesse de Condé et visita ensuite les religieuses. L'étonnement, la joie, une profonde douleur, en la revoyant, remplirent mon âme. J'avais présent à ma pensée le cruel souvenir de ses malheurs et de ceux de la France, n'ayant jamais pu me persuader qu'elle avait échappé aux mains sanguinaires des impies qui avaient mis à mort son père, sa mère, sa tante, et son aimable petit frère, Louis XVII.

« On nous conduisit au monastère de la Visitation, qui

est très vaste et très beau, et où sont élevées les princesses d'Autriche... Nous y fûmes traitées avec la charité la plus grande. Nous y étions logées à part, dans un bâtiment séparé du reste de la communauté. Mais nous allions toujours dans l'église des religieuses, pour y entendre la messe; parfaitement libres par ailleurs de vaquer à nos diverses occupations, comme de faire la lessive, etc.

« Le Père Abbé avait dit à Madame la Supérieure que nous faisions abstinence de viande et de poisson, et que notre nourriture, préparée à l'eau, n'avait d'autre assaisonnement que le sel. Elle lui répondit alors qu'elle ne nous donnerait ni viande ni poisson, mais que nous devrions faire comme les apôtres, manger tout ce qu'on nous présenterait ; de sorte que, pendant tout le temps de notre séjour à la Visitation, nous ne suivîmes point le régime de la Trappe. Nos portions étaient préparées avec du beurre et du lait, et deux fois la semaine, nous avions de la pâtisserie. »

Comblées de soins et de délicates attentions, les Trappistines, à leur départ, reçurent des religieuses de la Visitation une quantité de cadeaux, des ornements pour leurs chapelles, des vases sacrés, par exemple, un bel ostensoir qui se voit encore à la Trappe de Maubec, avec de précieuses reliques, dont on conserve une partie dans le riche trésor du monastère de Bellefontaine.

Les Trappistes durent enfin prendre congé de leurs hôtes, et continuèrent leur voyage pour se rendre en Russie. A quelques lieues de Vienne, et loin des importunes influences de la capitale, Dom Augustin s'arrêta pour délibérer quelque temps, résumer la situation de sa communauté, et prendre des décisions importantes.

Il divisa sa petite armée en trois parts, une première, composée de quinze religieux et de quinze religieuses, ainsi qu'il était convenu avec le czar, et qui devaient partir aussitôt pour Orcha, dans la Russie Blanche, sous la conduite du P. Étienne; la seconde, qui devait se fixer aux environs de Vienne, avec le P. Colomban pour supérieur. Quoique infirme et presque toujours souffrant, on redoutait fort ce

religieux, à cause de sa sévérité et de sa rudesse, quand il avait à réprimer quelque manquement à la règle; mais encore plus dur pour lui-même que pour les autres, il était toujours charitable et bon; on l'aimait quand même, à cause de son grand dévouement. La troisième colonie fut confiée au P. Urbain, qui devait la conduire en Bohême, et s'installer avec elle dans le monastère de Clodrau, indiqué plus haut par l'empereur.

Dom Augustin partit lui-même, à la fin de juillet 1798, emmenant à Orcha la colonie du P. Étienne.

Le voyage fut heureux à travers la Pologne, dont les populations, sympathiques à la France, entourèrent les proscrits d'une foule d'attentions. On y voyagea tantôt par terre et tantôt sur l'eau, suivant le cours de la Vistule. On faisait halte à peu près dans toutes les villes.

« Un matin, que nous étions arrivées à Cracovie, raconte la Mère Saint-Maur, nous allâmes entendre la messe chez les religieuses dominicaines. Leur église, pourtant très grande, fut bientôt remplie par la foule. On avait appris notre arrivée et nos malheurs. On nous apporta des aumônes; car nous étions véritablement pauvres. Madame la princesse, sœur Marie-Joseph, en eut sa part comme les autres, sans qu'aucun de ces étrangers sût qui elle était. Pour elle, elle fut comblée de tant de joie d'avoir reçu l'aumône, qu'elle ne pouvait s'en taire.

« A Varsovie, une princesse polonaise pria instamment la nôtre de séjourner quelque temps chez elle avec tout son monde. Par respect pour le silence, pour la réserve religieuse et tous les usages prescrits par la règle de la Trappe, la sœur Marie-Joseph crut devoir décliner ces offres bienveillantes; et puis, on allait sans tarder, se remettre en route. »

Au sortir de la Pologne, les voyageurs pénétrèrent dans les steppes de la Russie Blanche, vaste région, qui n'est qu'un dédale de tourbières, de forêts et de marais, appelés *marais de Pinsk*, immense étendue de pays désolés, désert où l'on n'aperçoit ni montagnes, ni collines, aucun accident

qui puisse reposer les yeux. Les Trappistes y étaient attendus par un archidiacre envoyé par l'empereur Paul à leur rencontre. Cet ecclésiastique devait les conduire à leur destination, tout en s'occupant de leur trouver, le long de la route, des logements et des vivres.

Les habitations sont rares en ce pays, et on y fait quelquefois dix lieues sans rencontrer de maison ; les auberges y sont partout tenues par des juifs, qui n'ont à donner que du pain, de l'eau-de-vie et de la bière. « Les maisons, pires que nos écuries, continue la Mère Saint-Maur, sont faites de troncs d'arbres posés les uns sur les autres, maçonnées un peu à l'intérieur, avec de petites ouvertures en dehors, auxquelles on ne peut passer que la tête. Les églises sont en planches, et tout le reste est à l'avenant.

« Les gens du pays ont peu d'intelligence, avec un air rude et sauvage ; ce sont les Juifs qui y tiennent tout le commerce. Les hommes et les femmes sont couverts de peaux de bêtes, dont le poil est tourné en dedans ; ils ne les lavent jamais. Les pauvres ne se nourrissent que de blé noir extrêmement mauvais, car ils ne prennent pas la peine d'en retirer le son...

« Dans ce pays-là on ne voit que forêts et terres incultes. Tout le travail est fait par les esclaves et les serfs. Quand les habitants ont trop d'enfants et ne peuvent les nourrir, ils les mettent entre les mains d'un bourgeois, en les déposant simplement à sa porte ; libre à lui de les vendre ou de les changer pour des marchandises.

« Ces pauvres esclaves sont très malheureux, mal nourris, mal vêtus. Dans les plus grands froids, ils ont les jambes enveloppées de chiffons ; car, en ce pays, on ne connaît pas les bas. Pour chaussures, ils ont des sandales faites d'écorce d'arbres, épaisses comme le doigt. On ne les mène qu'à coups de bâton : parce que, sans cela, dit-on, on ne pourrait rien en tirer.

« Nous arrivâmes, un jour, dans un couvent de bénédictines, auxquelles notre archidiacre avait, de par l'empereur, commandé de nous préparer à dîner. Les bonnes Mères

avaient dressé la table dans une grande salle, à l'intérieur de la clôture, croyant que religieux et religieuses allaient manger tous ensemble. Mais le Révérend Père leur ayant déclaré que cela ne se pouvait faire, elles furent obligées de dresser pour nos Pères une autre table en dehors du couvent.

« Quelques jours après, nous arrivâmes, sur les dix heures du soir, dans un couvent de Chartreux, qui, à cette heure avancée, ne nous attendaient plus. Il fallut nous préparer à souper. Deux frères nous servaient au dehors, vers minuit ; et quand au monastère on sonna Matines, nous étions encore à table. Après quelques heures de repos, nous poursuivîmes notre chemin.

« J'aurais pu rester dans quelqu'un de ces couvents que nous avons rencontrés tout le long du voyage. Mais c'est si grande pitié que l'ignorance qui règne, dans tous ces monastères étrangers, sur les devoirs de la profession religieuse, et même sur les simples obligations de la vie chrétienne ! »

On n'avait pas toujours, pour les repas non plus que pour passer la nuit, la bonne fortune de rencontrer des monastères. Quelques religieux prenaient alors les devants. Arrivés à l'endroit qui leur paraissait le plus convenable pour y faire une halte et y dresser les tentes, ils ramassaient le bois nécessaire, et remplissaient la chaudière de légumes secs ; l'eau, saumâtre quelquefois, en rendait la cuisson difficile. Aussi s'estimait-on heureux, quand, avant la chute du jour, on atteignait un village, où l'on pouvait se procurer du lait caillé, du fromage, quelques légumes, avec un abri.

Plus d'une fois, la pieuse caravane dut bivouaquer, n'ayant pour plancher que la terre nue, et d'autre plafond que la voûte du ciel. En pareil cas, on rangeait les équipages de manière à former un abri contre le vent, en même temps qu'une clôture contre les loups, qui se promènent par bandes en ces contrées désertes. Dans l'enceinte, on allumait un bon feu. Après la récitation de Complies et le chant du *Salve*, on se couchait, en s'abandonnant à la garde de Dieu.

« Un jour, raconte la Mère Saint-Maur, nous traversâmes une forêt toute remplie de voleurs, dans laquelle nous ne trouvions ni villes, ni villages, mais quelques maisons seulement, où l'on tenait des chevaux de relais, avec des esclaves pour en prendre soin. Ces esclaves attelèrent les chevaux à nos voitures, et s'en acquittaient très mal. Il arriva que tout se démancha presque aussitôt. Alors le chef de la bande les accabla de coups de bâton qui leur faisaient pousser des cris affreux. »

Après plusieurs jours de marche à travers cette forêt, les Trappistes arrivèrent enfin, à 8 heures du soir, au lieu de leur destination, le vingtième jour de septembre.

Dans le couvent destiné par le czar aux religieuses de la Trappe, se trouvaient cinq religieux trinitaires, qui n'avaient encore pu se résigner à en sortir. Il leur fallait bien s'exécuter, et céder la place par ordre de l'empereur autocrate de Russie. Son archidiacre les traita très durement, et les contraignit à préparer de suite un repas pour les arrivants, avant de s'en aller. Le commissaire de Sa Majesté ayant mis la princesse, sœur Marie-Joseph, en possession du monastère, prit congé des Trappistes.

« Ce couvent, dit la Mère Saint-Maur, était un véritable palais, auprès de ceux que nous avions vus jusque-là. Il était bâti tout en briques, avec des lieux réguliers et les officines nécessaires à une maison religieuse. Il y avait autour un très grand jardin, assez de prairies pour nourrir quatre vaches, une maison pour le jardinier, des granges, et tout ce qu'il faut pour la basse-cour, avec un très beau puits, duquel on tirait de l'eau au moyen d'une grande roue.

« Nos Pères furent conduits à quelque distance de là, dans un couvent de Basiliens, abandonné depuis quelque temps, et dans lequel ils s'installèrent de leur mieux. »

Après avoir pris à Orcha quelques jours de repos, le R. P. Dom Augustin, remettant les deux maisons à la garde du P. Étienne, qu'il en avait institué le Prieur, se rendit directement à Saint-Pétersbourg. Il y fut fort bien accueilli par

l'empereur Paul, qui lui promit pour ses autres religieux des monastères dans les provinces de son empire les plus rapprochées de l'Autriche, dans le palatinat de Brzesc, dans la Lithuanie, la Wolhynie et la Podolie. Dom Augustin resta quelque temps en Russie afin de traiter, avec le métropolitain de ces provinces, des arrangements préliminaires pour les établissements qu'il se proposait d'y fonder dans la suite.

Nous avons laissé le P. Urbain et le P. Colomban dans le voisinage de Vienne.

L'empereur François II, dans la concession faite aux Trappistes, avait agi sans compter avec les ministres philosophes, qui remplissaient le conseil de la Régence. Adeptes passionnés de Joseph II, son prédécesseur, qui, de son vivant, avait supprimé 2,000 monastères, ils auraient voulu anéantir tous les moines d'Autriche et de l'étranger. Ce n'était donc qu'avec un vif déplaisir, et d'un très mauvais œil, qu'ils avaient vu l'arrivée des Trappistes dans leur pays, et la sympathie dont les entourait la famille impériale.

Ils trouvèrent moyen de mettre à néant les bonnes dispositions de l'empereur. Ce fut d'imposer aux deux colonies du P. Colomban et du P. Urbain la condition expresse de ne pas recevoir de novices. Les nouveaux venus s'éteindraient ainsi peu à peu, et finiraient par disparaître.

Cependant, sans rien soupçonner de ces projets diaboliques, Dom Urbain, ayant avec lui ses religieux et des enfants du Tiers-Ordre, prit le chemin de la Bohême, et se rendit, à petites journées, au lieu de sa destination. Il reçut d'abord pour asile le château de Butschirad, à Prague, où il fut comblé d'attentions et de bienfaits par l'archiduchesse Marie-Anne, sœur de l'empereur.

Cette vertueuse princesse avait poussé la délicatesse jusqu'à faire meubler l'habitation préparée pour les Trappistes, de tous les objets nécessaires à une communauté cistercienne.

Elle pourvoyait, dans les moindres détails, à tous les besoins des religieux. Des officiers de sa maison venaient, tous les jours, s'informer de sa part si ses ordres avaient été

remplis, et elle faisait elle-même à l'établissement de fréquentes visites.

Ces libéralités de la princesse à la communauté du P. Urbain ne firent qu'irriter encore plus les ministres. On parla de dissoudre l'Ordre. On essaya, dans de perfides intentions, d'isoler les religieux les uns des autres, en les envoyant par petites troupes en divers monastères, et les confondant avec d'autres religieux d'Ordres différents. On espérait, par ce moyen, leur faire perdre, avec la vie commune, le goût de leur état.

Pour les enfants du Tiers-Ordre, au contraire, on affectait une sollicitude hypocrite, en les assurant que l'empereur allait les prendre à sa charge, les placer dans les écoles publiques et les écoles militaires, leur procurer enfin une existence et des facilités qu'ils ne pourraient jamais trouver dans la compagnie de leurs maîtres. On faisait de plus courir le bruit que Dom Augustin, parti jusqu'au fond de la Russie, n'en reviendrait jamais, et qu'il avait définitivement abandonné tous ses frères. Contraints de rester pour toujours en Autriche, les Trappistes devenaient, par suite, les sujets du gouvernement qui les avait accueillis; la reconnaissance, autant que leur intérêt, leur faisait un devoir de se soumettre à la volonté de leur bienfaiteur.

Le R. P. Urbain ne se fit point illusion sur les mauvaises intentions des ministres autrichiens et sur le sens de tous ces bruits malveillants. De bonne heure il prévit le moment où il faudrait cesser de bénéficier des bonnes dispositions de l'archiduchesse Marie-Anne, et enfin quitter son nouveau monastère, pour transporter ailleurs ses enfants et ses religieux.

De son côté, le P. Colomban et sa colonie de Vienne avaient à subir la même malveillance et les mêmes vexations. Telle fut la malice, l'opiniâtreté de ces persécutions hypocrites que le P. Colomban se vit, par deux fois, obligé d'aller s'en plaindre à l'empereur : « Que voulez-vous, lui répondit ce prince; je ne suis pas tout à fait le maître chez moi. » C'était un triste aveu.

L'empereur François, comprenant que les Trappistes ne pourraient pas rester dans ses États, puisqu'ils allaient s'y voir bientôt réduits à l'impossibilité d'y vivre conformément aux obligations de leur règle, voulut néanmoins leur donner un témoignage de sa bonne volonté et de sa bienveillance. A chacune des deux communautés de Prague et de Vienne, il envoya porter la somme de 1,000 ducats.

Dom Augustin, ayant appris la situation difficile où se trouvaient les deux colonies de Vienne et de Bohême, envoya l'ordre au P. Colomban et au P. Urbain de quitter aussitôt un pays qui menaçait de les rendre apostats. Dès le mois de novembre, les Trappistes de Vienne s'échappèrent par petits détachements dans la direction de Cracovie.

Dom Urbain, qui s'était dirigé vers la Prusse avec sa colonie, n'y resta que fort peu de temps, s'y trouvant en butte à la malveillance des habitants, et se hâta de rejoindre les autres communautés, au midi de la Pologne. Il traversa la Moravie. Le gouverneur de Brünn, ville principale de cette province, le reçut avec froideur, regardant ses religieux comme des hommes suspects. Mais bientôt les procédés tout contraires du marquis de Bombelles, réfugié français en ce pays, réussirent à changer les dispositions de cet agent des ministres philosophes. Le marquis reçut les religieux du P. Urbain dans sa maison, pria dans leur compagnie, et les reconduisit lui-même, au moment de leur départ, la tête découverte, proclamant hautement que leur visite l'honorait plus que celle des princes de la terre. Le gouverneur, à son tour, accueillit le P. Urbain et ses religieux dans son hôtel, leur témoigna beaucoup d'intérêt, et leur promit sa protection pour le reste du voyage, usant à leur égard de procédés plus bienveillants que ceux qu'il avait employés tout d'abord.

La saison commençant à se montrer rigoureuse, le P. Urbain s'occupa de trouver au plus tôt un logement pour sa colonie. A peine arrivé aux frontières de Pologne, il plaça la plus grande partie de ses religieux et de ses enfants, à quelques lieues de Cracovie, dans un monastère de Franciscains de la petite ville de Kenty, où ils devaient passer l'hiver.



Monastère de la Visitation à Vienne.

Puis, laissant le reste de sa communauté sous la conduite du P. Colomban, il partit en toute hâte pour Varsovie, où l'attendaient des ordres de Dom Augustin.

Depuis son départ précipité de la Suisse, le P. Urbain n'avait encore point écrit à son frère, ou bien ses lettres ont été perdues. C'est de la capitale de la Pologne qu'il lui adresse la curieuse lettre qu'on va lire. Les agents de la République française, en ce temps-là, avaient ordre d'ouvrir les lettres venant de l'étranger, qui pourraient leur paraître suspectes. On était, en conséquence, obligé d'user de nombreuses précautions pour ne pas compromettre ceux à qui elles étaient adressées. Voici cette lettre :

« Tu seras peut-être surpris, cher ami, d'apprendre que je suis à Varsovie, dans la Pologne prussienne, en bonne santé, après un très long et pénible voyage. Mes affaires sont en assez mauvais état, c'est tout ce que je puis te dire ; et si je puis aller en France, je t'en dirai bien davantage. Une nouvelle qui te surprendra, c'est que le citoyen Urbain est ici. Mais ne pouvant pas s'y établir, comme il l'espérait, il va s'en aller en Podolie, sous la domination de l'empereur de Russie. Il est parfaitement rétabli de sa maladie. Si tu veux lui écrire, adresse tes lettres chez M. le comte Lubiensky, à Guszoves, près Varsovie ; et si j'ai changé de domicile, quand ta lettre lui parviendra, il me la fera sûrement remettre.

« Il paraît que les Français ont heureusement vaincu les Suisses ; car je viens de voir ici beaucoup de ces pauvres diables de Trappistes qui en ont été chassés. Leur entêtement à conserver leur état religieux leur coûte cher, et ils sont réduits à une grande misère. Mais à les voir, on dirait qu'ils en sont enchantés, tant ils se trouvent heureux et contents. Je n'ai jamais vu, en vérité, de si drôles d'hommes : il semble qu'ils se plaisent dans les souffrances. Leur supérieur majeur a été reçu en Russie, avec trente des siens ; et le supérieur du Valais, après avoir cédé une grande partie de ses religieux à un autre supérieur, s'est retiré dans ce pays-ci. Mais ils

portent tous, comme les Juifs, un caractère de malédiction, et ils vont bientôt être chassés d'ici. Car l'ambassadeur de France, qui fut jadis prêtre, a fait déjà entendre au roi ce que c'est que ces misérables moines, bons à mettre partout la confusion.

« Comme je n'ai pas fait fortune ici, je me dispense d'écrire à ta mère... etc. Adieu, cher citoyen. L'éloignement ne diminue rien de mon amitié pour toi. Je suis ton serviteur et ami. — Varsovie, 2 octobre 1798.

Et il signe son nom à rebours : « U. J. M. Telliug. »

Trois semaines plus tard, le 23 octobre, autre lettre, et pour plus de précaution, écrite en latin.

« Nescio, amice, an ultimam meam acceperis epistolam.
« In eà quod meis pueris omnino necessarium est oblitus
« sum. Si possibile est, mitte ad me libros ad educandos
« pueros linguam latinam ex gallicà ; quià jàm omnes mei
« linguam callent gallicam, illosque forsitàn in posterum
« ad Gallos ducere potero. Quàm ardenter desiderarem, si
« nullum distantia afferret impedimentum, ut filii tui et mei
« simùl educarentur, et filiæ meæ à sororibus uxoris tuæ
« educari possent !

« Indigeo 1° *Dictionnariis* Boudot et *Universali* sive *Aca-*
« *demico ;* 2° *Rudimentis* Tricot, sive, illo deficiente, Baltazar
« Alvares, jesuita, sive quo tu ipse in scholis usus es ;
« 3° *Grammaticâ* De Restau. Uno verbo, mitte, si potes, libros
« quos ad puerorum educationem aptos noscis. Instantia ma-
« gnique momenti negotia me in Podoliam Russicam vocant.
« Libros autem mittere potes ad civem Lubienski, in urbe
« Varsovià, in Polonià Russicà. Memento numerum filiorum
« meorum non esse minimum ; duodecim, sive masculi, sive
« feminæ, ediscunt linguam latinam. Non indigeo *Diction-*
« *nario* nomine *Gradus*. Hic inveni Dictionnarium... Galli,
« præsertim unus Nannetensis, qui te vidit à 13 annis in
« urbe Nannetensi, cui etiàm dedisti magnum femorale,
« quando egressus est è Gallià, mihi dixerunt nos nescire

« boves ad aratrum jungere, quià in regionibus nostris jugo « non utimur. Boves nostri equidem mali mihi ordinati « videntur. Mitte ergo mihi cum libris parvum jugi exem- « plar; sed indica mihi longitudinem jugi ordinarii, qualis- « que sit inter boves distantia, etc., ut possim probare an « Galli ista vera dixerint... Nos omnes sani sumus. »

« Servus tuus humillimus et devotissimus,

« U. J. M. Tellieg. »

En résumé, pour ceux qui n'ont pas l'intelligence du latin : le P. Urbain demande à son frère de lui envoyer des livres classiques, pour apprendre le latin à ses enfants. Il lui exprime son grand regret de ne pouvoir pas instruire avec eux ses propres enfants, dont pourraient très bien se charger leurs tantes, ses deux belles-sœurs. Il le prie de lui envoyer, entre autres livres, le *Dictionnaire* de Boudot, le *Rudiment* de Tricot, et à son défaut, Baltasar Alvarès. Il a douze enfants à l'étude du latin, tant garçons que filles. — De graves et pressantes affaires l'appellent incessamment dans la Podolie russe. — Plusieurs compatriotes, qu'il a vus à Varsovie, lui assurent que dans ce pays, on ne sait pas atteler deux bœufs à une charrue. Il le prie donc de lui envoyer un modèle de joug en usage en France, avec mesures et dimensions.

A cette époque, Dom Augustin avait donné mission au P. Urbain de se rendre en Podolie, pour y choisir un endroit où il pourrait conduire prochainement ses religieux, avec les enfants du Tiers-Ordre. Le P. Urbain arriva dans cette province aux derniers jours d'octobre. Après y avoir cherché quelque temps, il finit par trouver, auprès de la petite ville de Derman, un lieu d'établissement pour ses religieux, et s'en revint à Varsovie.

Au courant du mois de novembre, Dom Augustin revenait de Saint-Pétersbourg. Des affaires urgentes l'appelaient dans le Brisgau. Il partit en toute hâte.

Le trajet est long de Saint-Pétersbourg aux bords du Rhin. Les rigueurs de l'hiver, dans lequel on entrait, les neiges accumulées sur les routes et sur les grands chemins le

rendaient plus pénible et plus dangereux encore. Rien ne put arrêter cet homme intrépide. Il se mit donc en route, et voyagea sans repos, ni relâche, sortant de voiture juste le temps de prendre son repas, se contentant, le plus ordinairement, d'un peu de fromage avec du pain, quelquefois une bouillie de pâte de semoule. Il était de retour en Pologne, au printemps de l'année suivante, 1799.

Le R. P. Dom Augustin réunit alors à Cracovie les colonies éparses de sa nombreuse communauté. Au bout de quelques jours commença, à travers la Pologne, cette partie de la retraite des Trappistes, qui a été de toutes la plus rude et remplie des plus dures épreuves.

Il fallut d'abord traverser d'immenses plaines de sables arides, qui réfléchissaient les rayons d'un soleil ardent, puis de vastes forêts de sapins, où l'on était tout à fait dépourvu de ressources. Les Trappistes y parcouraient de grandes distances, pendant des jours entiers, sans rencontrer un seul homme, ni trace d'habitation. A l'heure des repas, on distribuait les écuelles ; chacun taillait dans la sienne un peu de pain et recevait du cuisinier sa part de bouillon avec des légumes. Après les grâces, on prenait une heure et demie de méridienne, sous les sapins, les religieux se retirant d'un côté du bois, pour y dormir, et les élèves de l'autre côté, pour s'y reposer avec leurs maîtres.

Dans toutes les villes qu'ils eurent à traverser, les religieux de la Trappe reçurent des Polonais le plus touchant et le plus cordial accueil. Ces braves gens pourvoyaient à tous leurs besoins, les comblant d'attentions et leur fournissant des vivres, au moment de leur départ. Ils leur donnaient l'hospitalité pour la nuit, mettant à leur disposition tout ce qu'ils avaient de chambres. Dans les campagnes, les granges étaient, pour un jour ou deux, converties en dortoirs, dans lesquels religieux et convers, mêlés les uns aux autres, dormaient comme ils pouvaient.

Les élèves du Tiers-Ordre étaient surtout l'objet de la sollicitude et des prédilections des Polonais, qui les comblaient de caresses. Ils aimaient à voir ces enfants que leur régula-

rité, dans un âge si tendre, rendait quelquefois supérieurs aux religieux eux-mêmes. Les chefs des maisons par où l'on passait, aimaient à servir de leurs mains ces petits moines, à leur faire parler la langue latine, qui est très familière aux Polonais, ne manquant point de récompenser les plus savants et les plus habiles par quelques friandises et par de spéciales complaisances.

Le bon P. Urbain était heureux de ces marques d'affection et de touchant intérêt qu'on témoignait à ses élèves. Ce fut pour lui une consolation bien douce, car il en avait besoin. Au cours de ce long voyage à travers la Pologne, son cœur fut cruellement éprouvé : il eut à pleurer la perte de plusieurs de ses enfants, que la mort vint prendre parmi les plus aimables et les plus vertueux.

L'un d'entre eux, appelé François de Paule, était venu de Vacheresse, en Savoie, au monastère de Sembranchier, quelque temps seulement avant le départ des Trappistes. Il avait douze ans quand il mourut. Orné de toutes les vertus et de toutes les qualités qui font le charme de cet âge, la simplicité, la candeur, l'ouverture de caractère, il joignait à tous ces dons naturels une grande charité pour ses frères, le plus filial attachement à ses supérieurs, avec un tendre amour pour Dieu, la ferveur dans l'oraison, une admirable patience dans les maladies et dans la souffrance.

Ce pauvre enfant avait quelquefois à supporter d'atroces douleurs et ne se plaignait jamais. Pour comble d'affliction, il perdit la vue, dans le trajet de Bohême en Pologne. « Je suis bien aise, disait à ce sujet cet angélique enfant, je suis bien aise d'avoir perdu la vue, parce que j'en abusais. Mais je souffre d'être par là séparé de mes frères, parce que je suis exposé à faire des fautes. Une seule chose me console, c'est que Dieu le veut ainsi ; car c'est lui qui m'a rendu aveugle. »

Après avoir, pendant quelque temps, au départ de Cracovie, descendu le cours de la Vistule en bateau, on continua le voyage par terre. Le petit aveugle fut déposé sur un traîneau, dont le mouvement et les secousses lui arrachaient des

cris déchirants. Mais au milieu des souffrances qu'il endurait, il était héroïque de patience, édifiant par sa résignation ses maîtres, ses frères et tous ceux qui l'approchaient : « Mon doux Sauveur, sur la croix, en a souffert bien d'autres, répétait-il souvent, entouré comme il était de gros bourreaux, qui lui présentaient du fiel et du vinaigre, en lui disant des injures, lui qui n'avait fait que du bien ! Et moi, je suis sur un bon char, souvent consolé par mes supérieurs, entouré de mes frères qui prient pour moi et me donnent toutes sortes de soulagements. Ils me donnent à boire du vin qui est bon : cependant j'ai fait de grands péchés, et je mérite l'enfer. » Il ajoutait qu'il était content de souffrir, baisant de temps en temps son crucifix, et le pressant sur son cœur. « De cette croix, ô mon Dieu, s'écriait-il, descendez plutôt dans mon cœur ! c'est moi qui dois souffrir et non pas vous ! Faites-moi part de cette croix, et ne m'épargnez pas en ce monde. Je vous ai offensé ; il faut que je fasse pénitence. »

« La chaleur était si grande, continue le P. Urbain, que personne ne put éviter d'en souffrir beaucoup. Pour ma part, j'en souffris tellement, que je fus plusieurs fois sans pouvoir parler de manière à me faire entendre de ceux qui étaient auprès de moi. Car ce pays-là est aussi brûlant en été qu'il est froid en hiver. Et ce qui augmenta beaucoup la fatigue, c'est qu'on fut obligé d'attendre plusieurs heures à la frontière, exposés en plein soleil, après midi, entourés d'un peuple nombreux, attiré par la curiosité, qui nous faisait une très grande poussière. »

On peut juger par là de ce que le petit malade avait à souffrir. Ses douleurs furent telles qu'il entra en agonie aussitôt l'arrivée des religieux en cet endroit. Il mourut, une heure après, dans les plus admirables dispositions, dans le monastère cistercien de Vistice (Wistrice), près de la ville de Brzese (Brohesyn) sur la rivière du Bug, le 11 juin 1799.

Quelques années après, le P. Urbain, parlant de cet aimable enfant à ses élèves : « O mes chers enfants, s'écriait-il, leur rapportant ses propres paroles, qui est-ce qui a parlé ainsi ? ne dirait-on pas un religieux, et un religieux parfait ? Ne

pourrait-on pas lui appliquer ces paroles adressées par Notre-Seigneur Jésus-Christ à saint Pierre : « *Beatus es, quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus, qui in cœlis est.* Bienheureux êtes-vous ; car ce n'est ni la chair ni le sang « qui vous a fait dire toutes ces choses, mais bien mon Père « qui est dans les cieux. » Sentiments dignes de l'admiration du ciel et de la terre, et qui pourtant viennent d'un petit enfant ! O Saint-Esprit, que vous agissez puissamment dans un cœur docile à vos inspirations, et que nous serions heureux, que nous serions parfaits, si nous étions aussi dociles aux mouvements de la grâce !... Il se tourne vers Dieu de qui seul il attend le secours : « C'est Dieu, dit-il, qui m'a rendu « aveugle », et cela lui suffit. Dieu est-il content, le pauvre enfant l'est aussi. Telle est la volonté de Dieu, telle est aussi la sienne. Cette seule pensée arrête en lui toutes les plaintes de la nature ; elle le rend heureux et content, dans l'état le plus désespérant pour ceux qui mettent follement leur félicité dans les plaisirs du monde. »

Et le P. Urbain rapportait ensuite à ses élèves un des traits les plus édifiants qui précédèrent la mort de ce petit aveugle.

« Quelques jours avant sa mort, comme il était tenté par le démon, et dans un état de grande souffrance, il vint un grand seigneur polonais, le baron de Plotho, homme excessivement riche, et qui me demandait de lui confier un de mes élèves. Mais comme je savais bien que vous n'aviez tous que du mépris pour les richesses, je le conduisis au milieu de votre classe, où il fit sa demande en présence de tous. Vous vous rappelez ce qu'il promit à celui qui voudrait le suivre, de le faire élever avec ses propres enfants, de lui donner tous les maîtres qu'il désirerait, de lui procurer tous les plaisirs possibles, de se charger de sa fortune...

« Dès que ce seigneur fut sorti, Frère François vint me trouver, et me dit : « Père, je suis bien fâché pour M. le « baron qu'il ne se soit pas adressé à moi ; comme je lui « aurais fait voir la vanité de ses promesses ! J'aurais pris « son épée, et, la lui mettant à la main, je lui aurais tendu

« le cou, et lui aurais dit que j'aime mieux cent fois mourir « que de préférer toutes ces vanités au bon Dieu. » Et ce cher petit continuait : « Il faudrait avoir perdu l'esprit et « l'amour du bon Dieu, pour s'attacher à un homme qui « mourra peut-être demain. Après sa mort, ses richesses ne « le suivront pas ; par conséquent, elles ne valent rien. Les « maîtres qu'il nous propose ne nous apprendraient que des « vanités, tandis que la vraie science, celle qui conduit au « ciel, est la science de Jésus crucifié. Ses maîtres, ils m'ap- « prendraient peut-être à danser, et la danse est une inven- « tion du diable ; peut-être à manier une épée pour tuer « les hommes, et Dieu le défend. Ce monsieur me donnerait « de beaux habits comme les siens, avec des rubans d'or, et « j'en tirerais vanité. Il me donnerait des richesses, et elles « me damneraient ; il me donnerait une trop bonne nourri- « ture, avec des confitures et du sucre, et je deviendrais « gourmand. Il me mènerait à la guerre avec lui, et j'aime « mieux mourir que d'être soldat, parce qu'il est difficile en « cet état de servir le bon Dieu. »

Deux mois plus tard, le 10 août, le P. Urbain perdit un autre de ses élèves, âgé de dix-huit ans, le Frère Antoine Gat, du monastère de Sembranchier. Ce jeune homme, pour répondre à sa vocation et demeurer fidèle à Dieu, avait dû passer par de nombreuses épreuves. Telle était, au rapport du P. Urbain, son obéissance, que son supérieur lui disant d'aller se jeter à la rivière, il y serait allé tout droit ; ou bien lui ordonnant d'aller prendre et d'apporter dans sa main des charbons ardents, il eût obéi de suite. Il était prêt à toutes les humiliations, à tous les rebuts, à tous les mépris. Profondément humble, mortifié, toujours charitable, patient et d'égale humeur au milieu des plus dures épreuves et des plus grandes souffrances ; toujours malade, dans un voyage, ou plutôt dans une fuite que rendaient bien plus pénible encore tant de privations, d'embarras et de difficultés, il ne perdit jamais sa douceur habituelle et la tranquillité de son âme.

Au mois d'août de cette année 1799, toutes les troupes de

Dom Augustin étaient réunies à Terespol, se disposant à passer le pont du Bug, pour entrer à Brzesc, qui est, à la frontière, la première ville de l'empire de Russie.

Obligé de se séparer presque continuellement de ses religieux, pour s'occuper des besoins généraux de son Ordre, le Révérend Père Abbé remit au P. Jean de la Croix une obédience de supérieur pour tous les monastères.

En même temps que les deux maisons de la Russie Blanche, les Trappistes pouvaient, par la grâce et la permission de l'empereur, en occuper cinq autres, deux dans le palatinat de Brzesc, deux autres dans la Wolhynie, et la cinquième en Podolie.

Dom Augustin organisa ces diverses communautés et les conduisit lui-même dans les différentes maisons qui leur étaient destinées. Il installa des religieuses près de Brzesc, fonda deux établissements au diocèse de Luzko; celui de Zidichine, où résida le P. Jean de la Croix, était de tous le plus important. Le P. Urbain fut institué supérieur du monastère de Derman, en Podolie.

Ces dispositions étant prises, et ses religieux à peu près partout installés, Dom Augustin recommença ses courses, tantôt seul, pour rendre visite aux évêques des provinces où se trouvaient ses monastères, tantôt marchant à la tête d'un détachement de religieux pour fonder une autre maison. Cette nouvelle communauté une fois établie, il retournait en chercher une autre, voyageant la nuit et le jour, ne mangeant que du pain et du fromage, oubliant presque le soin de sa vie pour affronter de nouveau des difficultés de toutes sortes, les mauvais chemins et les mauvais temps, pour supporter de dures privations, avec toutes les rigueurs et les inclémences de cet âpre climat.

Les neiges et les glaces, les froids excessifs de ce pays, allaient être, en effet, pour les Trappistes, la cause de terribles épreuves.

Au monastère de Zidichine, la neige pulvérisée et poussée par le vent, pénétrait partout à l'intérieur des bâtiments, envahissait l'église par les ais des planches, forçant les

moines à sortir de l'office. Le vin de la messe gelait dans le calice, quand on ne prenait pas la précaution de le faire chauffer à l'avance au-dessus d'un brasier. Les élèves du Tiers-Ordre se trouvaient logés dans une serre, à une petite distance des religieux, et c'était pour eux un véritable supplice de traverser le jardin pour se rendre à l'église.

Le P. Colomban mourut au commencement de l'hiver. Les moines de Vistice, où depuis six semaines il était resté malade, eurent une peine incroyable à lui creuser une fosse, la neige et la terre gelées résistant à tous leurs efforts et aux coups redoublés de la pioche. Comme on n'avait point de poudre, on eut recours au feu : on amollit le sol au moyen d'un brasier, et l'on réussit enfin à faire un trou dans la terre.

La température n'était guère plus douce en Podolie, et le P. Urbain avait beaucoup à souffrir avec ses enfants. Mais là, du moins, on avait l'espoir de trouver un dédommagement à toutes ces peines, au retour de la belle saison ; car au printemps, et surtout à l'été, ce pays devient très fertile, et la moisson y est très abondante. A la fin du mois d'août, le bétail, qui, d'ordinaire, y était à vil prix, fournirait sans grande peine à la dépense du Tiers-Ordre, tandis que les religieux trouveraient abondamment de quoi vivre et se nourrir avec les légumes du jardin.

Accueillis favorablement par leurs nouveaux compatriotes, les Trappistes trouvaient, dans leurs vertus et dans la bienveillance qui les entourait, un double gage de leur stabilité. Mais il était écrit qu'ils devaient voyager encore. Ils n'étaient qu'à la moitié de leur long et douloureux pèlerinage ; les fidèles serviteurs de Dieu n'avaient pas encore épuisé la série de leurs aventureuses pérégrinations.

CHAPITRE VI

LA RETRAITE DE RUSSIE (Retour).

Les Trappistes au monastère d'Orcha. — La princesse de Condé se retire en Pologne. — Ukase de l'empereur Paul. — Fuite des Trappistes en Pologne et en Prusse : le pont du Bug; Dantzick. — Avant le départ; voyage et tempête sur la Baltique. — Les Trappistes prennent leurs quartiers d'hiver auprès de Hambourg, et passent en Westphalie. — Le P. Urbain et ses élèves : ses leçons, ses enseignements, ses exhortations. Il leur fait connaître et admirer les œuvres de Dieu, sa bonté, sa Providence, le bel ordre de la nature. — Persécution du gouvernement prussien. — Retour à la Val-Sainte. — Lettre du P. Urbain à son frère Ambroise. — Ses nombreuses épreuves.

Orcha est une petite ville de 3,000 habitants, assise sur le Dniéper, fleuve qui traverse du nord au midi toute la Russie occidentale, pour aller se jeter dans la mer Noire, non loin de la presqu'île de Crimée. Elle est à 15 ou 20 lieues à l'ouest de Smolensk, autre ville plus considérable, et devenue célèbre par le passage de l'armée française en 1812 et 1813.

Pendant l'hiver de 1799 à 1800, les Trappistines, qui étaient venues s'y établir, eurent à souffrir un froid excessif et furent réduites à des nécessités extrêmes. Leur supérieur, le P. Étienne, qui avait une santé de fer, ne voulait pas de feu dans sa chambre et semblait insensible aux rigueurs de la saison. Tandis que ses religieux ne pouvaient s'éloigner du poêle sans se sentir aussitôt engourdis par le froid, lui, tous les matins, s'en allait chanter l'office à l'église, à travers la neige qui, sur son chemin, s'élevait bien quelquefois à un mètre de hauteur.

La tenue des hommes, qui venaient, le dimanche, à la messe, était curieuse à observer, et peut donner une idée de la température excessive qui règne en ce pays, pendant une

grande partie de l'hiver. Vêtus de peaux de moutons, et rangés les uns derrière les autres, ils restent debout pendant tout l'office, battant en cadence le sol de leurs pieds pour éviter l'engourdissement.

Nonobstant ce froid si intense, les religieuses du couvent d'Orcha s'accommodaient de tout facilement. La Mère Saint-Maur raconte que Madame Louise était toujours la plus empressée aux travaux pénibles, parce que, disait-elle, elle se croyait la plus forte. Mais elle n'était pas la plus adroite, surtout à la lessive, quand il fallait laver les serges, les coules, les bas, et des chaussons de très grosse étoffe. « Elle était parfois grondée sévèrement de ne pas apprendre sitôt à bien faire. Mais elle recevait la correction avec une humilité admirable, et toujours elle était la première à s'accuser. »

Pendant les grands froids de l'hiver, la communauté se tenait, aux heures de travail, dans une grande salle, autour d'un poêle dans lequel on entretenait le feu nuit et jour; on se vit même obligé d'installer en ce lieu le dortoir. Chaque religieuse avait deux peaux de renard bien fourrées, l'une pour les pieds et l'autre pour les mains, sans quoi elles auraient eu grand'peine à s'endormir.

Malgré toutes sortes de difficultés et la rigueur du climat, ce pays offrait pourtant certains avantages, et n'était pas complètement dépourvu de ressources. Les terres du couvent, formées des alluvions du Dniéper, étaient excellentes et produisaient d'abondantes récoltes de froment et d'orge; les légumes y réussissaient à merveille, et toutes les denrées y étaient à vil prix.

Les Trappistines avaient un certain nombre de serfs attachés à leur propriété, qui leur devaient le travail gratuit pendant la moitié de la semaine. On avait, près de la maison, trois bonnes vaches, dont le lait servait à la nourriture des sœurs et des enfants du Tiers-Ordre. Le P. Étienne et ses religieux pouvaient donc espérer de former là un établissement prospère.

Mais Dieu qui dirige sans nous le cours des événements, et tient en sa main la destinée des hommes est aussi le

maître de maintenir ou de changer, conformément à ses secrets desseins, les dispositions déjà si inconstantes des maîtres de la terre.

Il y avait plus d'un an qu'étaient installées à Orcha les deux communautés du P. Étienne ; et le temps était venu où la sœur Marie-Joseph devait faire sa profession. On s'en préoccupait déjà, quand Dom Augustin reçut de l'empereur une lettre, dans laquelle Sa Majesté lui marquait ses intentions relativement au monastère des religieuses. Sa volonté était qu'aussitôt que Madame de Condé aurait prononcé ses vœux, elle fût nommée abbesse, et complètement indépendante des Pères Trappistes.

Rien n'était plus propre à détruire l'union qui avait régné jusque-là entre les deux maisons de la colonie d'Orcha. Accéder au désir, ou plutôt céder à l'ordre du czar était impossible à Dom Augustin, et répugnait à tous les sentiments de la princesse.

La sœur Marie-Joseph répondit à l'empereur qu'elle ne pouvait en ce point lui être agréable, et se soumettre à ses volontés; que si sa décision était irrévocable, elle aimait mieux se retirer. Mais en quittant Orcha, elle suppliait Sa Majesté, par raison de conscience, de vouloir bien conserver ses bonnes grâces, et continuer ses faveurs aux solitaires de la Trappe qu'elle avait amenés dans ses États. L'empereur le lui promit sans difficulté ; mais il ne devait pas tenir longtemps sa parole.

La princesse de Condé revint en Lithuanie, avec une autre religieuse, M[lle] de Rouget, qui n'était point encore engagée dans l'Ordre de la Trappe, bien qu'elle y remplît les fonctions de Maîtresse des novices. Avec elle, Madame Louise-Adélaïde entra, comme pensionnaire, dans une abbaye de Bénédictines, à proximité des frontières de Pologne. Ayant appris, au bout d'un an, qu'il y avait à Varsovie des sœurs de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement qui observaient la grande règle, elle se retira dans leur couvent avec la personne qui l'accompagnait.

La princesse de Condé ayant quitté Orcha, les religieux

de la Trappe perdaient tout leur crédit auprès de l'empereur.

Vers la même époque, l'armée russe envoyée contre la France avait été vaincue à la bataille de Zurich (25 et 26 septembre 1799). A la nouvelle de ce désastre, Paul Ier crut faire acte de bonne et habile politique en rompant son alliance avec l'Angleterre, pour se rapprocher de la France et du premier consul.

D'autre part, Dom Augustin avait eu récemment quelques difficultés avec l'évêque de Luzko, qui voulait soumettre à une obéissance absolue les Trappistes établis dans son diocèse, et les voyait avec peine se soustraire à sa juridiction. Cet évêque en référa au czar.

Paul Ier n'ignorait pas que les moines de la Trappe, accueillis par lui et réfugiés dans son empire, n'étaient pas bien vus de Bonaparte et du gouvernement français.

Peut-être en les frappant, espérait-il être agréable à ce redoutable allié. Il publia donc un ukase qui ordonnait à tous les Français, qui habitaient en ce moment ses états, de les quitter au jour de Pâques, 13 avril 1800 (1).

Dom Augustin ne pouvait recevoir un coup plus terrible. Il avait mis toutes ses espérances dans la Russie, et la Russie, après l'avoir bien accueilli un instant, le chassait maintenant de son sein. L'Autriche et la Bavière l'avaient abandonné ; il ne pouvait plus compter que sur le Piémont. Où aller à cette heure, à quelle porte frapper? Que faire de

(1) Caractère bizarre, violent et original, le czar Paul Ier s'aliéna de bonne heure un grand nombre de ses sujets par ses vexations et sa tyrannie. Obéissant à ses caprices et cédant à sa mauvaise humeur, il se montra souvent cruel, brutal envers ses officiers eux-mêmes, ses ministres, sa femme et ses enfants. Il n'acceptait aucune observation, châtiant à tort et à travers, comblant de faveurs et de largesses, selon la bonne humeur et l'impression du moment, ou frappant dans le premier mouvement de la colère.

Sa politique inquiète et sans consistance lui fit rompre brusquement son alliance avec l'Autriche et l'Angleterre, pour se réunir à Bonaparte, dont il était devenu l'admirateur.

C'est alors que se répandit en Europe une caricature représentant Paul Ier avec ces mots, à droite du visage : *ordre*, à gauche : *contre-ordre*, et sur le front : DÉSORDRE.

Ce prince périt au mois de mars 1801, victime d'une conspiration qui plaça sur le trône son fils Alexandre.

cette foule de religieux, de religieuses et d'enfants? Deux monastères lui restaient dans le nord de l'Europe, celui de Darfeld, en Westphalie, et celui de Lulworth, en Angleterre. Entre les deux le choix n'était pas libre.

Il fallut aller au plus près et se diriger vers le centre de l'Allemagne. Mais par quelle voie? Les états autrichiens lui étaient fermés. Du côté de la Prusse, on n'avait à attendre autre chose que des persécutions. La nécessité s'imposait de tenter le voyage par la Baltique, de Dantzick à Lubeck, pour gagner de là la Westphalie, en passant par le Hanovre.

Le R. P. Augustin prit aussitôt les devants, avec les communautés qui se trouvaient en ce moment à Brzesc et dans les environs, afin d'arriver au plus tôt à Dantzick, pour y préparer le voyage de ses frères. La rivière du Bug, marquant la séparation de la Russie et de l'Autriche, depuis le dernier partage de la Pologne, les émigrants, une fois sortis de la Russie, ne pouvaient entrer en Autriche, et se voyaient contraints de descendre le Bug en bateau.

En arrivant au territoire prussien, il fallut, avant de passer outre, attendre pendant quelque temps des passeports. A cet endroit, Dom Augustin, brûlé par la fièvre, gémissait sous le poids d'une fatigue extrême, incapable de continuer le voyage. Ses religieux le transportèrent dans une grange voisine, où il resta pendant plusieurs jours étendu sur la paille, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de décider de son sort. Enfin les passeports ayant été accordés, avec la permission d'entrer sur le territoire de la Prusse, on arriva à la ville de Dantzick.

Dom Augustin et ses religieux y furent reçus avec grand honneur par le peuple et les magistrats luthériens qui les comblèrent d'attentions et de bons offices. On les conduisit comme en triomphe à l'Hôtel-de-Ville.

Tout cela était de bon augure. Le Révérend Père recouvra bientôt la santé, grâce aux bons soins qu'on lui prodigua ; tous ceux de sa colonie furent pourvus d'un bon logement chez les Brigittins et les Brigittines.

Le R. P. Dom Augustin avait investi le P. Jean de la Croix d'une autorité à peu près absolue sur tous ses monastères et lui avait remis d'assez fortes sommes pour les besoins des communautés. Il l'avait en outre chargé de diriger la retraite des religieux les plus éloignés, leur indiquant à tous, comme point de ralliement, la ville de Térespol, sur le Bug, et, comme rendez-vous définitif avant de prendre la mer, le port de Dantzick.

Le mardi de Pâques 1800, il fut signifié officiellement de la part de Sa Majesté le czar de Russie, aux habitants des deux communautés d'Orcha, d'avoir à évacuer, dans le délai de huit jours, les monastères qu'ils occupaient, et à quitter, avant quinze jours, le territoire de l'Empire.

Les Trappistes de la Russie Blanche se hâtèrent de vendre leur blé et leurs provisions, et partirent sans aucun retard. Avec douze voitures chargées de leurs bagages, ils prirent le chemin de la Pologne. Il y avait à faire, pour y arriver, plus de 120 lieues. C'était pour eux le commencement du *retour de Russie*.

Aux jours suivants, les fugitifs passèrent la Bérésina, nom qui rappelle à notre chère patrie de si douloureux souvenirs. Aucun accident fâcheux ne vint retarder leur marche, et il arrivèrent enfin au lieu du rendez-vous indiqué par le Révérend Père. Les mêmes difficultés qui, quelques semaines auparavant, avaient arrêté la colonie d'Orcha, se présentèrent à la vue des nouveaux arrivants, quand il fallut quitter l'empire moscovite pour passer sur le territoire de l'Autriche ; et c'est ici que se place un des épisodes les plus curieux de la retraite des Trappistes.

La rivière du Bug est très large entre Brzese et Térespol. De l'une à l'autre de ces deux villes, on parcourt un très grand et très beau pont, en aval duquel se trouve un petit îlot de quelques mètres d'étendue, tout entouré d'arbres.

La colonie des religieux qui revenaient de la Russie Blanche arriva sur ce pont le soir, veille de l'Ascension. Comme les sentinelles qui stationnaient à l'autre bout, du côté de Térespol et de l'Autriche, refusaient de livrer pas-



Le pont du Bug.

sage, les conducteurs, lassés du voyage et qui avaient hâte de s'en retourner du côté de la Russie, commencèrent à y décharger leurs voitures. Les émigrants, obligés d'en sortir et de mettre pied à terre, se trouvèrent en grand embarras et dans la situation la plus étrange, ne pouvant ni avancer sur le territoire autrichien, ni revenir sur leurs pas dans l'empire du czar. Ils allaient se voir contraints de rester toute la nuit sur le pont.

La détresse semblait extrême. Mais voici que les Térespoliens accourent de tous côtés : leur air sympathique, leurs gestes témoignent d'une vraie compassion, ce qu'il était facile de voir à nos voyageurs, dont pas un seul ne comprenait la langue. Tout à coup, du milieu de cette foule curieuse, surgit un Français. Il reconnaît des compatriotes, et s'adressant aux religieuses : « Mesdames, qu'allez-vous devenir ?... Il se fait tard ; où allez-vous passer la nuit ? » A ce moment survient un autre Français, un émigré, le général Langeron, alors au service de la Russie. Son régiment était campé tout près de la rivière. Touché de l'embarras où se trouvent les Trappistes, il se met entièrement à leur disposition et leur indique sous le pont le petit îlot, terrain neutre, dont ni l'une ni l'autre des deux puissances n'avait encore songé à s'adjuger la possession.

Le général fit amener un bateau sur lequel il pria les Trappistines de monter. Par ses ordres fut ensuite appuyée, contre le mur du pont, une grande échelle, qui devait servir d'escalier. Tous les moines, les uns après les autres, y descendirent à la suite du R. P. Étienne, leur supérieur. En quelques instants, aux regards étonnés et au milieu du murmure de la foule, furent dressées les tentes de voyage, et sur l'île et sur le bateau, qui fut amarré là au courant de la rivière ; religieux et religieuses disparurent peu à peu, cachés sous ce tranquille abri. La foule ensuite se retira lentement. Sur le pont, comme dans l'une et l'autre communauté, tout rentra dans le silence.

Telle était la situation des deux communautés revenues de la Russie Blanche, quand, dix jours plus tard, le 31 mai,

veille de la Pentecôte, arriva le P. Jean de la Croix ramenant, avec le P. Urbain, les Trappistes de la Wolhynie et de la Podolie. Tous se trouvaient ensemble réunis, les jours suivants, dans la petite île.

Le jour de la Pentecôte, les offices y furent célébrés avec toute la pompe que comportait la situation, et la messe solennellement chantée sous les tentes. Les pauvres exilés, rassemblés dans ce cénacle d'un nouveau genre, goûtèrent un jour de bonheur.

Le lendemain, 2 juin, le premier supérieur, le P. Jean de la Croix, choisit le P. Urbain pour son Prieur, et nomma sous-prieur le P. Étienne, qui avait en même temps la direction des religieuses. Ensuite il envoya demander au gouvernement prussien des commissaires, loua cinquante chariots pour le transport des voyageurs et de leurs bagages jusqu'à Varsovie.

Dans le trajet de Térespol à cette ville, tout se passa dans l'ordre habituel, et le voyage se fit dans le plus grand silence. Les frères convers prenaient les devants, pour préparer les repas ; venaient ensuite les religieux de chœur et le Tiers-Ordre. Les religieuses partaient toujours les dernières.

On s'arrêta plusieurs jours à Varsovie, dans le faubourg de Praga ; car on sentait le besoin de prendre un peu de repos.

Le R. P. Jean de la Croix profita de ce temps pour faire couvrir et fermer plusieurs grands bateaux, sur lesquels on établit des fourneaux de cuisine. Enfin tous les préparatifs étant achevés, les cinq communautés réunies de la Wolhynie, de la Russie Blanche et de la Podolie s'embarquèrent sur la Vistule, pour rejoindre quelque temps après, et sans aucun accident, la colonie du R. P. Augustin, chez les Brigittins et chez les Brigittines.

Mais le plus difficile, la question qui se posait alors, était de savoir comment on pourrait transporter cette nombreuse famille de l'autre côté de l'Allemagne. L'argent manquait à Dom Augustin pour une dépense si considérable. On avait à choisir, ou voyager sur la mer, ce qui est plus périlleux,

mais aussi moins coûteux et plus expéditif, ou bien s'en aller à pied, à travers la Prusse, ce qui était plus sûr, mais aussi beaucoup plus long, et ne laissait pas de présenter des difficultés par les temps orageux et troublés qu'on subissait à cette époque.

Le Révérend Père était très indécis quant au parti qu'il avait à prendre. La Providence vint merveilleusement à son aide et lui envoya un secours auquel il était loin de s'attendre. Un négociant luthérien se présente un jour chez lui, lui offrant de prendre les Trappistes à sa charge, et de les faire transporter par mer jusqu'à Lubeck. On n'eût pu faire à Dom Augustin une proposition plus agréable. Les offres de cet homme généreux furent acceptées avec reconnaissance. L'armateur prenait à son compte tous les frais d'équipement, mettait à la disposition du Révérend Père trois navires de moyen tonnage, fournissait les provisions et les aliments nécessaires pour le temps de la traversée. On ne pouvait lui demander davantage. Bientôt, les équipages étant prêts et les navires appareillés, toute la colonie se disposait au départ.

La rade de Dantzick et de plusieurs autres ports de la Baltique est d'un difficile accès ; toute cette mer présente de nombreux périls pour les navigateurs, à cause des bas-fonds dont elle est remplie et qui deviennent pour les vaisseaux de très dangereux écueils. Il fallut attendre, avant de s'embarquer, un moment propice et le vent favorable.

Pendant huit jours, toutes les communautés réunies demeurèrent sous des tentes, et campées aux bords du rivage. Le temps était beau, et on se trouvait alors aux jours les plus longs de l'année. Les devoirs de la piété, les offices, la prière et le travail en remplissaient la plus grande partie.

Il y avait aussi pour les enfants les heures de récréations, les plus jeunes courant à leurs jeux, et les plus âgés se promenant sur la plage, comme des philosophes, ou s'entretenant avec leurs maîtres.

Le P. Urbain, rappelant plus tard cette circonstance à ses chers enfants, dans un entretien sur la pureté d'intention,

en prenait occasion de leur adresser ces belles paroles : « En attendant que le vaisseau fût prêt à partir, vous vous promeniez avec vos maîtres sur le rivage. J'en remarquai plusieurs qui s'amusaient à ramasser de petits cailloux, choisissant les plus beaux et les plus unis, et jetant les autres au fond de l'eau. Rien de plus innocent que cette récréation. Mais elle eût été bien plus agréable à Dieu et plus utile pour vous, si, de retour sous la tente, vous aviez fait quelque réflexion, vous rappelant qu'un jour les anges de Dieu sépareront les bons d'avec les méchants, les premiers pour le ciel, et les autres pour le fond de l'enfer.

« D'autres fois, continue-t-il, je vous ai vus, passant à travers les prairies, ramasser des fleurs, et ne faire aucune attention aux herbes communes, les foulant aux pieds : ainsi en sera-t-il un jour de vos actions, si vous ne prenez soin de les offrir à Dieu. Les actions communes, faites avec indifférence, sans intention de plaire à Dieu, il les mettra sous ses pieds. Vos âmes sont la terre dans laquelle Dieu a jeté la bonne semence. Tâchez donc de remplir de fleurs le jardin de vos âmes, qu'il n'y reste aucun endroit qu'on puisse fouler aux pieds. De ces fleurs, faites un lit sur lequel veuille bien venir reposer le saint Enfant Jésus, qui se plaît à faire sa demeure dans les cœurs innocents, et ornés des vertus qui lui sont le plus chères, telles que l'obéissance, la charité, l'humilité, la patience et surtout le saint amour. »

Enfin sur la mer le vent se leva, soufflant de l'est. Les Trappistes furent en quelques instants embarqués ; chacun eut bientôt pris sa place à bord, et la flottille leva ses ancres.

Le P. Jean de la Croix, supérieur de l'expédition, montait le premier navire, sur lequel étaient les religieux de chœur et les Frères convers; sur le second navire était le P. Étienne avec les religieuses. Le P. Urbain se trouvait à bord du troisième avec les professeurs et les élèves du Tiers-Ordre.

Dom Augustin, quelques Frères et plusieurs enfants, auxquels leur faiblesse et le mauvais état de leur santé ne permettaient pas d'affronter les périls de la mer, prirent la route de terre par la Poméranie et le Mecklembourg.

Les trois navires quittèrent le port de Dantzick, le jour de sainte Anne, 26 juillet, à l'heure de midi, poussés par un bon vent. En temps ordinaire, la traversée de Dantzick à Lubeck demande au plus deux fois vingt-quatre heures. Le voyage des Trappistes allait durer plus longtemps.

Les Trappistes sur leur navire chantaient l'office et remplissaient leurs autres devoirs. Les Sœurs, tranquillement assises sur des cordages, s'occupaient à des travaux d'aiguille ou à de pieuses lectures. Les élèves du P. Urbain, sous la direction de leurs maîtres, s'organisèrent en école régulière, et continuèrent leurs classes. Du reste, leurs études n'avaient jamais été interrompues dans le cours des voyages, ni dans les voitures, ni pendant la marche à pied, encore moins dans les bateaux, quand ils descendaient le cours des rivières. A plus forte raison étudiaient-ils sur la mer, où seuls le ciel et l'eau pouvaient attirer leur attention et les distraire de leur travail. Leurs maîtres ont eux-mêmes assuré que ces enfants n'avaient jamais, au travail, apporté plus d'application qu'à travers ces dérangements si fréquents, et si capables de dissiper des écoliers de leur âge.

Il faisait beau temps le jour du départ. Tout souriait aux voyageurs, un ciel pur, la brise rafraîchissante, à cette époque de grandes chaleurs, le spectacle toujours admirable et grandiose de l'immense étendue des eaux. Mais rien n'est changeant, incertain comme le temps, sur la mer en particulier : on y est parfois exposé à d'étonnantes et terribles surprises.

Le lendemain, comme on était en pleine mer et qu'on avait perdu la terre de vue, le ciel peu à peu s'assombrit, le vent commença de souffler plus fort ; bientôt il devint violent, irrégulier, partant de tous les côtés à la fois, et forçant les navires, à chaque instant, de virer de bord, ce qui accusait une grande perturbation dans l'atmosphère et fit présager la tempête. Elle éclata furieuse, menaçante, effroyable. La pluie, tombant à torrents, se mêlait aux vagues de la mer, qui se déversaient et couraient sur le pont. L'obscurité venant s'ajouter à la fureur des flots, le bruit de la manœuvre et les cris des matelots, le sifflement des cordages et les mugisse-

ments de la tempête, répandirent parmi les voyageurs une épouvante que rien ne saurait décrire.

Les trois vaisseaux, qui jusque-là avaient marché de concert à une faible distance les uns des autres, furent poussés au large, et bientôt se perdirent de vue. Tel était l'état affreux de la mer qu'il semblait, à chaque instant, qu'on allait les voir s'engloutir au fond des abîmes. L'inquiétude extrême, l'effroi qui remplissait tous les cœurs, la crainte de la mort, qui paraissait imminente, ramenait les pensées de la plupart aux dernières épouvantes, chacun croyant toucher à sa dernière heure. On songeait à se préparer à mourir, tant était grand le danger ; et tous venaient, les uns après les autres, demander au prêtre une absolution.

Cette horrible tempête dura deux ou trois jours, avec des alternatives de violence et d'accalmie, pendant lesquelles le roulis étant moins fort, on s'acquittait comme on pouvait des exercices de piété, et l'on récitait le saint office. Quand le calme se rétablit sur la mer, et que revint la tranquillité parmi les enfants de Dieu, les vaisseaux avaient été rejetés bien loin, celui du P. Jean de la Croix excepté, qui avait pu relâcher à une petite île ; ils se trouvaient à une distance de près de trente lieues.

Les tourments de la faim étaient venus se joindre aux fureurs de la mer et à la violence des éléments déchaînés ; ce qui n'a pas lieu de surprendre, puisqu'au départ on n'avait fait de provisions que pour trois ou quatre jours ; et quand arrivèrent les trois navires, l'un après l'autre, dans le port de Lubeck, où, l'âme toute remplie d'une mortelle angoisse, Dom Augustin attendait ses enfants, tous ces pauvres naufragés ressemblaient moins à des hommes qu'à des squelettes vivants.

Le souverain Maître de notre vie, Celui qui parfois nous conduit jusqu'aux portes de la mort et qui nous en ramène, eut pitié de ses serviteurs. Pas un seul n'avait péri.

Les Trappistes avec leur Père Abbé passèrent quinze jours à Lubeck, et de là gagnèrent la ville de Hambourg. Dom Augustin y avait loué, au bord de l'Elbe, un certain nombre

de maisons, où ils devaient passer l'hiver. Les religieuses s'y trouvèrent établies à 3 kilomètres environ du reste de la colonie.

Les communautés de la Trappe séjournèrent six mois auprès de Hambourg, dans la petite ville d'Altona. Pendant ces longs mois d'hiver, les Trappistes se trouvèrent bien à l'étroit dans les maisons qu'ils habitaient, et qui d'ailleurs étaient insalubres. Ce fâcheux état de choses pouvait avoir de funestes conséquences, tant sous le rapport moral qu'au point de vue de l'hygiène ; ce qui était à craindre surtout pour les jeunes gens du Tiers-Ordre, trop longtemps retenus sous une atmosphère viciée, et dont la santé avait beaucoup à souffrir dans ces logements incommodes et malsains.

On imagina donc de faire sortir de temps en temps les jeunes élèves, de les mener en promenade. Il y eut de longues marches et des excursions au dehors ; on organisa des jeux, on établit tous ces exercices du corps qui, dans nos collèges, contribuent autant à délasser l'esprit qu'à fortifier et à développer les membres du jeune homme. La barre, les courses devinrent les jeux favoris et les exercices les plus ordinaires. Ce devait être assurément un spectacle curieux que de voir aux bords de l'Elbe, sur la route ou sur les prairies, tous ces petits moines courir, s'élançant de front tous ensemble, ou à l'encontre les uns des autres, pour remporter le prix de la course.

« Quand vous courez ainsi, leur disait à cette occasion le P. Urbain, qui profitait des moindres incidents pour les porter à Dieu et pour les instruire, quand vous vous disputez à qui arrivera le premier au but, pensez-vous, mes enfants, à ce que dit l'Apôtre : que plusieurs courent dans la carrière pour remporter le prix, mais qu'il n'y en a qu'un seul à le gagner? Que chacun de vous s'applique, non pas à être le plus agile et le meilleur à la course, pour remporter le prix, mais à se rendre le plus agréable à Dieu ; car le désir de lui plaire doit être la règle de votre conduite et le but de tous vos efforts. Chez les païens, il n'y en avait qu'un à remporter le prix; mais ici, tous ceux qui courent doivent

espérer d'être couronnés, parce que Dieu récompense bien moins le succès que la bonne volonté qu'on apporte à remplir ses devoirs, et les efforts qu'on fait pour lui plaire. Mais prenez garde, chers enfants, que celui qui se contenterait de dire : pourvu que j'arrive au but! celui-là manquerait de générosité et risquerait beaucoup de rester en chemin. »

Pendant le séjour des Trappistes à Altona, le R. P. Dom Augustin, qui ne se reposait jamais, hors le temps de la maladie, quand la violence du mal le forçait à garder la chambre, s'embarqua pour l'Angleterre, avec l'espoir d'y trouver quelques secours. Il se proposait en même temps de consulter des hommes capables de le bien informer, sur la possibilité et les moyens de mettre à exécution le projet qu'il nourrissait depuis longtemps de passer avec ses religieux en Amérique.

Ne conservant plus aucun espoir de rester jamais tranquille sur ce sol de l'Europe, si bouleversé par la guerre et les révolutions, il songeait sérieusement à transporter sa communauté dans le Nouveau-Monde.

Le gouvernement anglais l'accueillit avec une grande bienveillance; il lui accorda même, pour chacun de ses Frères, la pension qu'il faisait aux prêtres français exilés. Thomas Weld, qui avait déjà si puissamment aidé les Trappistes de Lulworth, lui offrit des terres, autant qu'il était besoin, pour fonder un établissement sur ses domaines. Un autre catholique anglais, lord Arundel, lui donna sa maison de Stape-Hill, où il envoya, quelques mois après, une partie de ses sœurs à sept lieues de la Trappe de Lulworth.

De retour sur le continent, dom Augustin fit partir d'autres Trappistines pour fonder une nouvelle maison auprès de Darfeld, sous la direction du R. P. Eugène. De plus, une colonie de religieux partit vers le même temps pour la Belgique, afin d'y occuper l'ancien monastère de Westmale.

Enfin lui-même quitta Altona, au mois d'avril 1801, et prit, avec ceux qui lui restaient, le chemin de la Westphalie.

Le 28 novembre 1799, Dom Eugène avait envoyé de Dar-

feld une colonie de moines à Dribourg, dans le diocèse et à quatre lieues de Paderborn. Ils y avaient bâti, en peu de temps, une maison à laquelle on donna le nom de Saint-Liboire, évêque du Mans au ve siècle. Ce fut là que vint se reposer, quelque temps, le R. P. Dom Augustin avec sa communauté. Il avait laissé ses religieuses à Paderborn.

Le 17 août 1801, date mémorable dans les Annales de la Trappe, les pèlerins de la Russie se trouvaient, après trois ans de séparation, réunis à ceux de leurs Frères de la Val-Sainte qui étaient restés en Occident.

Ceux-ci, pendant l'absence de leur vénérable Abbé, demeurés toujours fidèles aux observances de la règle et aux instructions qu'il leur avait données avant son départ, avaient aussi conservé le souvenir précieux de ses beaux exemples et de ses vertus ; tandis que ceux-là, s'attachant à ses pas, avaient acquis de grands mérites par la part qu'ils avaient eue à toutes ses fatigues, à ses travaux et à ses souffrances.

A cette époque, et depuis le séjour des Trappistes à Altona, le P. Urbain avait été déchargé de ses fonctions de supérieur du Tiers-Ordre. C'est ce qui ressort clairement d'une lettre d'un M. Pernet, et que nous avons trouvée dans le dossier du Révérend Père (1). Le P. Urbain l'annonce lui-même à son frère : Jusqu'à son prochain départ pour Amsterdam, il est simplement aumônier et confesseur du Tiers-Ordre. Tous les jours, il enseigne la religion aux enfants qui sont au nombre de plus de cent ; il leur fait des conférences sur les devoirs de leur état et les vérités de la religion.

Le P. Urbain n'a donc plus désormais à s'occuper que de ses chers élèves, et il en est ravi. Il est là tout entier dans son élément ; il s'y trouve si heureux qu'il ne peut s'en taire : « Je n'ai jamais été plus content de mon sort qu'en ce moment, écrit-il, le 2 février 1802 ; car je n'aime pas les affaires, et je n'ai plus rien qui me détourne du soin de mes

(1) La lettre de M. Pernet est datée de Salins en Franche-Comté, 2 mars 1802. Ce monsieur était récemment arrivé d'Allemagne. Il avait séjourné plusieurs mois à Paderborn, où il avait particulièrement connu le P. Urbain.

enfants qui sont toute ma joie, bien qu'il y en ait quelques-uns qui me causent de la peine. »

La vertu, j'allais dire la passion qui domine en lui toutes les autres et consume son cœur, c'est le *saint amour*. C'est ainsi qu'il appelait la reconnaissance envers Dieu et le dévouement à son service. Par tous les moyens possibles, il s'efforçait de le communiquer aux religieux, à ses frères, mais surtout à ses chers enfants : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur?* Dans ce but, il profitait de toutes les circonstances qui se présentaient, de tous les incidents de voyage, de tout ce qui frappait les yeux de ses élèves et attirait leur attention, de leurs occupations journalières et de leurs travaux, des bons exemples de leurs frères et surtout du spectacle de la mort. Ainsi il les portait à la reconnaissance envers Dieu et à la pratique du bien, il leur faisait aimer la vertu, et semait dans leurs âmes les bonnes pensées, les sentiments les plus élevés et les plus généreux.

« La mort nous surprend à tout âge, leur disait-il un jour ; et vous ne savez pas si vous vivrez plus longtemps que ceux de vos frères que vous avez vus mourir dernièrement ; vous ne savez ni quand ni comment vous mourrez. Si vous vivez toujours dans la dissipation, dites-moi, je vous prie, quand vous serez prêts à paraître devant Dieu ! Chaque instant peut être le dernier de votre vie ; et s'il vous fallait mourir en ce moment, seriez-vous prêts à rendre compte à Dieu de vos actions?

« Pendant assez longtemps, la mort a paru vous oublier ; mais quand elle est venue, elle n'a pas demandé la permission pour enlever coup sur coup trois de vos frères.

« Le petit François-Xavier fut la première victime sur laquelle elle étendit sa main cruelle. Heureusement qu'il s'y préparait depuis longtemps.

« Le Frère Valentin n'a pas tardé à le suivre. Qui de vous était mieux portant que lui, quelques jours seulement avant sa mort? Le pauvre enfant pensait plus à jouer qu'à mourir : vous savez qu'il était un des plus éveillés. Au moment où

on allait enterrer le petit François-Xavier, je lui fis signe, en lui montrant le corps mort, que son tour ne tarderait peut-être pas beaucoup. Et lui aussitôt de sauter et de courir en riant, me faisant signe qu'il avait encore le temps d'attendre. Il attendit, en effet, quelques jours. Frère Valentin n'était vraiment pas méchant. Son grand défaut était la dissipation, et il avait par ailleurs de si belles qualités ! Mais supposé qu'il en soit quitte pour le purgatoire, combien d'années de ces incompréhensibles tourments se serait-il épargnées, s'il avait voulu profiter de la remarque que je lui faisais ! Pour mettre ordre à la grande affaire de son salut, il n'eut que trois jours d'une maladie très pénible qui lui laissait à peine le temps de respirer... Que c'est donc grande folie que d'attendre, pour bien vivre, qu'on n'en ait plus le temps !

« A peine Frère Valentin était-il enterré que l'on vint subitement avertir que le Frère Pierre était sur le point de mourir. Qui l'eût soupçonné ? La veille, il était avec nous, à prendre l'air au jardin. Son confesseur, accompagné du chirurgien, accourut aussitôt à lui ; il ne trouva plus qu'un cadavre : un vomissement de sang l'avait étouffé.

« Ces exemples, mes chers enfants, ne devraient-ils pas vous faire trembler ! S'ils ne suffisent pas pour vous faire rentrer en vous-mêmes et vous faire penser sérieusement à votre salut, vous êtes bien à plaindre, et je ne réponds pas de vous voir un jour dans le ciel. »

De toutes les occupations de la journée et des plus petits détails de leur vie habituelle, des faits les plus simples en apparence et les plus insignifiants, le bon P. Urbain prenait occasion et tirait des motifs tout naturels de faire à ses élèves les réflexions les plus sérieuses et les plus salutaires ; les repas, le sommeil, le chauffoir lui fournissaient d'amples sujets d'exhortations.

« De tous les exercices corporels, il n'y en a point, leur dit-il, qui favorisent davantage la nature, par conséquent, il n'y en a point qui procurent au démon de plus grands avantages, et lui donnent plus occasion de nous tenter que ceux-là. Il n'y en a donc point qui réclament de notre part

plus de vigilance sur nous-mêmes, si nous ne voulons point y offenser Dieu. »

Une autre fois, c'était la couture, la lessive qui lui procuraient un nouveau sujet de morale, et la matière d'une charmante causerie :

« Il m'arrive souvent, leur dit-il, de vous voir laver et raccommoder vos habits, et je ne connais guère d'occupation plus capable de vous sanctifier, si vous voulez bien y réfléchir.

« Considérez donc que la veille du jour où vous devez faire la lessive : 1° Vous mettez vos habits à tremper dans l'eau fraîche. 2° Quand ils sont ainsi suffisamment trempés, vous les arrosez d'une eau bien chaude, et même un peu bouillante. 3° Sans leur donner le temps de refroidir, vous les savonnez et les frottez d'autant mieux qu'ils sont plus sales. 4° Vous les égouttez bien, et vous les exposez au soleil ; et dès que, par la chaleur de ses rayons, ils sont suffisamment séchés, vous examinez bien s'il n'y reste point quelque tache, et vous les retrouvez aussi blancs que s'ils étaient neufs.

« Naïve et belle peinture de ce que vous devez faire, pour laver la robe de votre baptême et purifier vos âmes : 1° Les bien tremper dans les larmes d'une sainte contrition ; 2° les arroser d'une seconde eau, qui sera celle de la pénitence, et qui doit être chaude, bouillante, c'est-à-dire, une véritable pénitence, qui mortifie bien, et se fasse bien sentir. 3° Vous priez Dieu ensuite qu'il y répande l'onction de sa grâce, laquelle a l'efficace du savon pour enlever les taches. 4° Vous les ferez, après cela, bien sécher au soleil, vous efforçant, pour en faire disparaître les moindres taches qui pourraient blesser les regards de Dieu, d'attirer en vous le feu de l'amour divin, qui par ses rayons échauffera votre âme, en achevant de la purifier. Et comme vos habits une fois lavés, s'ils sont déchirés, vous y mettez des pièces, ainsi vous vous efforcerez de mettre dans votre âme, à la place du péché, les vertus qui conviennent le mieux à votre état. »

Le plus souvent, le P. Urbain prenait plaisir à rappeler à

ses élèves les grands bienfaits de Dieu dans l'ordre de la grâce, leur expliquant tout ce que Jésus-Christ a fait et souffert pour nous dans le cours de sa vie mortelle, depuis le moment de son Incarnation jusqu'à sa mort, leur montrant à quelles humiliations et à quels abaissements il a voulu être réduit pour nous : *humiliavit et exinanivit semetipsum,* leur dépeignant les tourments de sa Passion et de son agonie sur la Croix, tout ce qu'il fait enfin chaque jour pour nous en son Sacrement d'amour.

Mais il semblait surtout se complaire à mettre sous les yeux de ses chers disciples ce qui, dans les œuvres de Dieu, frappe plus particulièrement notre vue, et excite notre admiration, le grand spectacle de la nature; afin d'arriver plus facilement à son but, qui était d'augmenter en eux le sentiment de la reconnaissance et de l'amour envers le Créateur.

Les merveilles de la création lui fournissaient une matière inépuisable de descriptions intéressantes et de tableaux charmants, dans lesquels il leur faisait toucher à l'œil et au doigt la toute-puissance, la bonté infinie de Dieu pour les hommes, et son aimable Providence.

Les sages du monde et l'homme animal, qui s'abandonne sans frein aux plaisirs des sens, ne goûtent point les choses de Dieu : *animalis homo non percipit ea quæ sunt Dei.* (*I Cor.,* II, 14). Ils ne sauraient donc comprendre ce qui n'a d'attrait et de charme que pour celui qui vit sous l'influence de la grâce, et goûte en son cœur l'onction de la sagesse divine. Mais ceux qui méprisent le monde et mortifient leur chair, savent bien trouver Dieu dans les créatures : *Istis sapit Deus, et quidquid invenitur in creaturis, totum referunt ad laudem sui Creatoris* (*III Imit.,* XXXIV, 2).

Attirant l'attention de ses élèves sur le vaste et magnifique ensemble des œuvres divines, sur le bel ordre qui règne dans toute la nature, le P. Urbain leur faisait tour à tour admirer l'immense étendue de la voûte des cieux, la beauté, la lumière et l'éclat du soleil, les innombrables étoiles au firmament, le mouvement régulier et la marche

des corps célestes, la belle et parfaite harmonie qui règne en tout cet univers :

« Quelle admirable variété sur la terre, quelle beauté dans le ciel, quel ordre dans toute la nature ! Depuis le moment de la création, cet ordre n'a pas varié : le soleil et les astres suivent toujours le même mouvement, la terre n'a pas cessé un instant de produire ce qui nous est nécessaire... Oui, l'univers est le livre le plus beau et le plus instructif. Sur tous les autres il a cet avantage qu'il peut servir à tous les ignorants : *Cœli enarrant gloriam Dei et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.*

Et il les invitait à bénir, à glorifier l'auteur de tant de merveilles.

Avec ses jeunes auditeurs, le P. Urbain considérait ensuite le grand nombre des animaux qui vivent sur la terre, en distinguant les espèces variées ; et après leur avoir parlé de l'homme, qui est la plus belle, la plus parfaite, la plus noble créature de Dieu, il faisait passer sous leurs yeux tous les êtres vivants, depuis le lion jusqu'au plus vil insecte, la chenille et le vermisseau qui rampent sur la terre. Puis venaient les variétés infinies d'arbres et de plantes, la richesse des fleurs et l'abondance des fruits, que la divine Providence fait sortir de la terre, croître et mûrir tous les ans, pour les besoins et l'agrément de notre vie.

Il leur explique à cette occasion et leur fait admirer dans de nombreux détails le merveilleux phénomène de la végétation, la germination et le développement des graines, la circulation de la sève qui est aux arbres et dans les plantes, ce qu'est la circulation du sang dans le corps humain ; il leur explique la naissance et le développement des fleurs, leur doux parfum, leurs riches couleurs et dans le calice de ces fleurs la formation et l'accroissement des fruits.

Toutes ces merveilles de la nature, toutes ces créatures si belles, si excellentes, si utiles, Dieu les a tirées du néant et de rien les a faites : tandis que toutes les intelligences réunies des hommes les plus savants ne sauraient produire un grain de sable, un épi de blé, une feuille d'arbre, un petit

brin d'herbe comme ceux que nous foulons sous nos pieds : *Benedicite, universa germinantia in terra, Domino.*

« Oui, chers enfants, bénissons le Seigneur ; parce que notre Père qui est aux cieux a fait tout cela dans un sentiment d'amour pour nous, pour notre utilité, notre agrément, pour l'ornement et le charme de notre vie. Car c'est pour nous que le froment germe, croît et mûrit dans les champs ; c'est pour nous que, sur les coteaux et sur le penchant des collines, la vigne présente aux rayons du soleil ses grappes dorées. Pour nous, dans les jardins et les vergers, les arbres, tous les ans, se chargent de fruits délicieux ; pour nous, au printemps, les fleurs exhalent leur doux parfum ; pour nous enfin, toute la terre se couvre, chaque année, d'abondantes richesses, miracle éclatant et toujours nouveau, plus étonnant mille fois que la multiplication des pains dans le désert. Aveugles que nous sommes, nous n'y donnons aucune attention. Chaque moment de notre vie est marqué par un bienfait de Dieu, par un nouveau témoignage de sa bonté et de son amour infini.

« Dieu est bon pour nous comme une mère, et plus qu'une mère ne peut l'être pour ses enfants. Car il a dit : « Une « mère peut-elle oublier le fruit de ses entrailles? Eh bien, « quand elle pourrait l'oublier, moi, je ne vous oublierai « jamais ! » C'est lui qui nourrit le passereau, lui qui a vêtu si magnifiquement le lis des vallées. Comment pourrait-il nous oublier, nous qui sommes ses enfants ! »

Le P. Urbain s'étend ensuite sur les nombreux services que nous retirons des animaux domestiques : le cheval, qui nous sert de monture, et nous transporte rapidement à de grandes distances ; la vache, qui nous donne son lait, le beurre, le fromage ; le bœuf, qui pourrait écraser l'homme de sa force et de son poids, et qui se laisse conduire par un petit enfant : cet animal travaille pour nous du matin au soir ; se contentant d'un peu d'herbe ou de foin, il nous donne sa peau et nous nourrit de sa chair ; le chien, ami de l'homme et son gardien fidèle : il s'attache aux pas de son maître, retrouve sa trace, et le reconnaît après une longue

absence : souvent il se dévoue pour lui, et va jusqu'à mourir pour le défendre et le sauver.

Et le P. Urbain raconte à ses enfants, sur la fidélité et le dévouement de cet intéressant animal, des traits étonnants. Tous les animaux ont été mis par Dieu au service de l'homme : *omnia subjecisti sub pedibus ejus, oves et boves universas, insuper et pecora campi* (*Ps.* 8).

Ce que le bon P. Urbain fait encore plus admirer à ses élèves, c'est le caractère propre et le merveilleux instinct de certains animaux.

Après leur avoir parlé du riche plumage et de l'orgueil du paon, des curieuses migrations des hirondelles, à l'automne et au printemps, du chant mélodieux du rossignol, il leur décrit en de belles pages l'industrie des castors, le travail incessant et la sage prévoyance des petites fourmis, l'instinct admirable du chien, de la poule, de la perdrix :

« Qui donc a appris au chien à reconnaître son maître, à le caresser, même quand il en reçoit de mauvais traitements, à lui témoigner sa reconnaissance, à le défendre, à veiller sur ses biens, à l'avertir de la présence d'un étranger dans sa maison, à le suivre dans ses voyages, à porter derrière lui son bâton ou son panier, et même à reconnaître sa trace ?

« Voyez la poule, si timide quand elle n'a pas de poussins ; dès qu'elle est mère, elle semble changer de nature ; elle oublie sa faiblesse, pour s'armer de courage, d'un courage de lion, qui la ferait affronter une armée entière. Elle ne craint alors ni homme ni bête ; et elle, si gourmande d'ordinaire, se prive pour ses petits d'une partie de sa nourriture.

« Qui donc a appris à la perdrix à contrefaire la boiteuse, dès qu'elle voit quelqu'un s'approcher de son nid ? Elle va pour lors au-devant du chasseur et s'expose pour ses petits ; elle traîne une aile, une patte, comme si elle ne pouvait plus voler ni marcher ; elle fait entendre un cri de blessée pour l'engager à la poursuivre ; et dès qu'elle le voit assez éloigné de ses petits perdreaux, elle se dérobe à sa vue.

« J'y ai été moi-même attrapé plusieurs fois. »

Le P. Urbain, dans les charmantes leçons données à ses élèves, leur parle aussi de l'industrie des abeilles :

« Elles vont, elles viennent, le jour à peine est-il levé ; quel amour du travail et quel bel ordre en leur petite maison ! Les unes vont au loin, dans les jardins et dans les champs, cueillir le suc des fleurs, qu'elles apportent à la ruche, se chargeant quelquefois jusqu'à succomber sous le fardeau ; les autres ne quittent point l'entrée de la ruche qu'elles défendent contre les guêpes et autres petits animaux qui pourraient venir manger leur miel. Elles déchargent celles qui reviennent des champs, et passent aussitôt leur butin à d'autres qui demeurent dans la ruche. Ces dernières s'emploient au travail de l'intérieur : avec le suc des fleurs elles composent le miel et la cire ; elles préparent de petites chambres pour loger les jeunes abeilles qui naissent chaque année et pour celles qui s'en vont butiner au dehors. Elles remplissent ces petites cellules de miel pour s'en nourrir pendant l'hiver ; et tel est leur amour du travail qu'elles chassent de la ruche celles qui ne veulent pas travailler. Tout dans la ruche est réglé par la plus exacte obéissance : chacune a son emploi, et l'une ne se mêle pas de l'ouvrage de l'autre. Les ordres de la reine sont exécutés d'une manière admirable ; personne n'est exempt d'obéir ; et si la ruche est menacée par quelque ennemi du dehors, toutes, au moindre signal, se préparent au combat, affrontant la mort avec un courage qu'on ne rencontre point parmi les hommes. Tel est leur grand amour pour leur reine qu'elles s'attroupent autour d'elle pour la défendre, même au péril de leur vie. Si elle change de demeure, toutes la suivent et se privent pour elle de nourriture ; leur attachement pour elle est si grand, que lorsqu'elle vient à mourir, elles refusent toute nourriture, et nulle d'entre elles ne veut lui survivre. »

Ce tableau est parfait et tracé de main de maître ; et sauf quelques erreurs ou exagérations sur les coutumes et mœurs des abeilles, l'illustre Buffon lui-même en eût-il mieux parlé ? Et puis ne voyez-vous pas, en cette description si délicate et si fidèle, comme une réminiscence des beaux vers

que nous lisions jadis, au IV[e] livre des *Géorgiques* (158-169), et que bien avant nous, à l'école du bon abbé Robert, le jeune Urbain s'était appliqué à traduire, qu'il avait peut-être retenus de mémoire ?

Les mouches à miel, aux temps de Virgile et du P. Urbain, comme aux jours qui suivirent l'époque de la création, avaient les mêmes instincts, les mêmes mœurs et le même mode de fabrication que de nos jours ; car le progrès, qui est le fruit de la réflexion, est de l'homme. Les animaux, dépourvus de raison, resteront toujours ce que Dieu les a faits ; et le tableau sur les abeilles, tracé ici par le P. Urbain, est beaucoup moins l'œuvre d'un apiculteur que le produit d'une belle imagination, âme candide et poétique, telle que le pouvait être l'aimable et doux Virgile, le *cygne de Mantoue*.

On pourrait citer d'autres passages intéressants des écrits du P. Urbain dans les enseignements qu'il donnait à ses élèves. Voici, pour terminer, le tableau, non moins original et curieux que tout frappant de vérité, du désordre qui règne dans une communauté, où chacun veut faire à sa volonté, au mépris de la règle et de l'obéissance due aux supérieurs :

« Imaginez pour un moment, leur dit le P. Urbain, que vous êtes sans maîtres, et abandonnés à votre liberté. Quel désordre ! L'un veut aller dormir, l'autre jouer ; ce dernier trouble le repos du premier. L'un veut étudier, et l'autre causer, et par conséquent, ils ne s'entendent point. Celui-ci veut manger, et celui-là se promener ; l'un jouer à tel jeu, son voisin à tel autre.

« Plusieurs se disputeraient un objet, un seul pouvant le garder, et ne le voulant point céder. L'un demande une portion bien épaisse, l'autre en veut une plus claire ; celui-ci préfère la viande, celui-là du poisson ; un troisième aimerait mieux des œufs, et le quatrième des légumes !... Et quel est donc le cuisinier qui pourrait en venir à bout ?... Je vous entends tous dire : Ma foi, ce n'est pas moi !... Mais qui va cultiver le jardin, puisque tout le monde veut jouer ?...

« Et supposé que, de leur côté, les religieux en fassent

autant, qui donc labourera les champs, qui sèmera le grain et fera la moisson, qui aura soin des bestiaux ?... Et que mangerez-vous, mes pauvres enfants, personne ne voulant plus cultiver la terre, ni boulanger, ni faire la cuisine, etc. ?... Quel désordre, et quelle situation !...

« Ce serait se soustraire à de bons et sages maîtres pour se soumettre à des tyrans, comme les malheureux Français qui, après avoir rejeté un roi dont ils n'étaient pas dignes, se virent soumis et obligés d'obéir à des scélérats, à de criminels et odieux tyrans qui les pillèrent et en firent mourir un si grand nombre. »

On voit, par les traits que nous avons rapportés, quel maître c'était que le P. Urbain, quel intérêt offraient à ses jeunes élèves ces entretiens familiers d'un bon père avec ses enfants, ces utiles leçons si pleines de naturel et de vérité, animées de la plus vive onction, dictées par le cœur, accompagnées de la simplicité la plus charmante.

Tout ce que nous venons de dire est tiré des manuscrits du P. Urbain. Ce fut à cette époque, 1801 et 1802, que n'ayant plus les soucis de la supériorité, il écrivit ces pages pour l'instruction et l'édification de ses enfants. On y voit peinte son âme tout entière, dans ses exhortations et les enseignements qu'il donne, dans le récit qu'il fait des beaux exemples de vertu, d'humilité, d'obéissance surtout et de mortification qu'il avait remarqués dans ses anciens élèves. Les volumes du P. Urbain seraient les livres de piété les meilleurs à mettre entre les mains des écoliers de nos collèges et des jeunes novices de nos monastères.

Dans une lettre de Paderborn à son frère Emmanuel, du 2 février 1802, le P. Urbain lui fait savoir qu'il est en bonne santé, qu'il a obtenu, du moins en partie, la décharge de la supériorité. Il est encore, il est vrai, occupé du soin des enfants de la famille. Car toute la communauté est comme une ruche d'abeilles, où chacune a son emploi ; et le sien, c'est l'éducation de la jeunesse, la jeune génération, espoir de la famille et de la colonie : *aliæ, spem gentis, adultos educant fetus*. (*Géorgiq.*, liv. IV, 162.)

Il lui mande « que plusieurs de ses enfants commencent à grandir et font des progrès extraordinaires en tout ce qu'on leur enseigne. Il en est un âgé de quinze ans, qui, à douze ans, a commencé d'apprendre le latin, le polonais, l'italien. Au bout d'un an, il parlait passablement le polonais, un peu l'italien, mais surtout le latin. Il vient de finir sa philosophie ; il est très avancé dans son cours de mathématiques. A l'âge de douze ans, il savait à peine lire. Ce n'est pas lui qui leur apprend toutes ces belles choses ; il n'est chargé que de leur conduite et de leur éducation. Il est le confesseur du plus grand nombre des élèves du Tiers-Ordre, qui sont à peu près au nombre de cent. »

Ce n'est pas lui, le P. Urbain, qui les initie aux connaissances humaines. Mais il leur apprend une science infiniment plus précieuse et beaucoup plus importante pour le salut, la science spirituelle. Il aurait pu marquer à son frère quels progrès y faisaient ses chers enfants, dans la pratique des vertus religieuses, dans l'obéissance et l'humilité. Lui-même, en son quatrième volume, rapporte tout au long, avec une naïve et touchante simplicité, la belle oraison que fit un jour le petit Frère François de Paule, sur *une mouche* qui était venue manger sa soupe avec lui, au bord de son écuelle. C'étaient là des succès bien consolants et d'admirables effets de la grâce. Mais le P. Urbain n'en parle point à son frère, par humilité, sans doute, car il en avait tout le mérite ; et il ne voulait pas s'attirer la louange.

Ce saint religieux devait passer par toutes sortes d'épreuves, et lui-même nous donnera tout à l'heure un abrégé des maux qu'il a déjà soufferts, les fatigues, les travaux, les douleurs physiques et morales, les infirmités, les angoisses, les besoins extrêmes et les privations de tous genres, les humiliations et les mépris. Peut-etre manquait-il encore, à l'exercice de sa vertu et à la soif qu'il avait de souffrir pour Dieu, l'auréole de la persécution. Elle va bientôt le frapper et le toucher à l'endroit le plus sensible de ses affections. « Bienheureux serez-vous, quand les hommes vous maudiront et vous persécuteront, quand, à cause de moi, ils vous mépri-

seront, proférant contre vous toutes sortes de mensonges : *Beati estis quùm maledixerint vobis et persecuti vos fuerint, et dixerint omne malum adversùm vos, mentientes propter me.* » (MATT. V, 11.)

« Mes enfants sont toute ma joie, avait écrit le P. Urbain dans sa dernière lettre, mais il y en a plusieurs qui me causent de la peine. » Ces élèves, il ne put les garder plus longtemps. Ils auraient semé la zizanie et répandu la contagion du mal au milieu de leurs frères. Il fallait, par le sacrifice de quelques-uns, sauver le reste du troupeau et le soustraire à leur dangereuse influence. Il se crut donc obligé de les renvoyer à leurs parents.

Ces malheureux jeunes gens, pour expliquer leur sortie, ne craignirent pas de débiter d'odieux mensonges et d'employer la calomnie contre leurs maîtres, contre le P. Urbain en particulier. Les indignes propos qu'ils tenaient sur le Tiers-Ordre firent leur chemin et prirent de la consistance ; bientôt ils arrivèrent jusqu'à l'oreille des magistrats et à l'autorité civile. On dénatura les intentions des religieux de la Trappe ; on leur fit un crime de leur charité, leur attribuant de coupables motifs ; on suspecta indignement ce grand nombre d'enfants recueillis par eux, vêtus, instruits gratuitement. L'opinion s'en émut, toujours prête à soupçonner le mal chez ceux qui sont le plus honnêtes. Un fou se trouva qui, soudoyé par des gens sans aveu, accusa le P. Urbain et lui intenta un procès ; il le perdit toutefois, devant un petit prince et ensuite devant le Roi, auquel cet imposteur en avait appelé ; le roi de Prusse, voyant bien l'invraisemblance des faits imputés au P. Urbain, se crut obligé de le renvoyer indemne, de sorte qu'il fallut recourir à d'autres moyens pour se débarrasser des Trappistes.

Au milieu de ces cruelles angoisses, le P. Urbain conservait le calme de son âme, *stabunt justi in magnâ constantiâ adversus eos qui se angustiaverunt et qui abstulerunt labores eorum* (*Sapient.*, v) ; et comme autrefois le diacre saint Étienne qui, accablé sous les coups de pierre, voyait le ciel entr'ouvert et les anges, il priait aussi lui pour ses

persécuteurs, demandant à Dieu de leur pardonner et de changer le cœur de ceux qui voulaient lui ravir ses enfants. O merveilleux effet de la prière du juste ! Un nouveau Saul allait être le prix de la grande charité du P. Urbain et de la fidélité de ses enfants. Un de ses élèves, âgé de douze ans, s'en alla de lui-même trouver le juge à son tribunal, et, se posant devant lui hardiment, lui fit les reproches qu'il méritait : « Vous n'avez pas le droit, lui cria-t-il, de me séparer de mon père ! » En vain le juge essaya de le gagner par des promesses, il perdit son temps, et ce fut cet enfant qui le gagna lui-même à Jésus-Christ. Ce juge, qui était luthérien, fut si frappé du courage que montrait cet élève et de l'accent de vérité qui éclatait en ses paroles, qu'il se convertit peu de temps après à la religion catholique.

La pensée qui revenait toujours à l'esprit de Dom Augustin et ce qu'il avait le plus à cœur, était de contribuer au rétablissement de la religion par l'éducation des enfants ; et il consacrait à cette œuvre la majeure partie des ressources qu'il avait reçues d'Angleterre. Il entreprit donc de ramasser, là où il pourrait en trouver, les enfants pauvres et protestants, avec le consentement de leurs familles, afin de les soustraire à la corruption des mœurs et à la contagion de l'hérésie. Des Frères, envoyés à la recherche de ces enfants, en amenèrent un certain nombre âgés de sept à dix ans, la plupart nu-pieds et couverts de haillons ; quelques-uns parmi eux ne pouvant marcher, les charitables Frères les apportaient sur leur dos. On allait élever ces enfants, les instruire, en faire de bons chrétiens, et, qui sait ? peut-être des missionnaires. Il faudrait du temps, sans doute, il y aurait de la peine à cette entreprise. N'importe, on allait la tenter, et Dieu aidant au succès de cette œuvre, on en viendrait à bout.

Mais le vénérable Abbé, dont la confiance était tout entière en la puissance de Dieu, avait à compter aussi avec la méchanceté et le mauvais vouloir des puissances d'ici-bas. Frédéric-Guillaume III, n'ayant rien pu trouver à reprocher aux Trappistes, tenta de les chasser de chez lui par le moyen de

la ruse et de la politique. Il comptait du moins réussir à les séparer de leurs enfants. On essaya donc de séduire les élèves du Tiers-Ordre. Ce roi de Prusse, qui venait de reconnaître le P. Urbain innocent, lui porta le coup le plus terrible, en essayant de s'emparer de ses jeunes gens pour en faire des soldats, même les plus petits de sept et huit ans, qui allaient, disait-on, devenir des enfants de troupe. Plusieurs d'entre eux furent exposés à des séductions et à des surprises : on essaya auprès d'eux les moyens de douceur et les caresses hypocrites ; on leur fit de belles promesses pour les décider à quitter leurs maîtres. Mais toutes ces perfidies n'aboutirent à rien.

Le roi de Prusse ne craignait pas que les Trappistes lui devinssent à charge, puisqu'ils travaillaient pour gagner leur vie, mais il avait peur que leur exemple ne ranimât parmi ses sujets le désir de la vie religieuse : Frédéric n'avait que faire de moines en son royaume. Il avait, lui, besoin de soldats. Il défendit donc aux moines de la Trappe de recevoir des novices. C'était prononcer contre eux un ordre de départ ; ils le comprirent. Ils allaient sous peu quitter Dribourg et Paderborn.

Le monastère de Saint-Liboire ne pouvait contenir tous ceux qui s'y présentaient avec les enfants du Tiers-Ordre. Dom Augustin avait loué, le 20 octobre 1801, le château de la Velda, dans la province Rhénane. Le P. Étienne restant chargé de ses deux maisons de Paderborn, au mois de mars 1802, il sortit de Dribourg une colonie, dont faisaient partie le P. Urbain et le P. Jean de la Croix, pour se rendre à ce nouvel établissement.

La communauté de la Velda compta, dès le principe, un nombre considérable de religieux de chœur, de Frères et d'élèves du Tiers-Ordre. Au bout de huit jours, elle se composait de 120 membres ; elle devait en peu de temps s'augmenter encore davantage.

Le R. P. Dom Augustin, voyant la paix rétablie en Europe, la Val-Sainte libre de toute occupation et à l'abri de tout danger extérieur, conçut dès lors l'espoir d'y installer, peut-

être bientôt, les Trappistes qui lui restaient. Il en écrivit donc au sénat de Fribourg, demandant pour la seconde fois aux seigneurs avoyers de lui céder la maison que ses frères avaient autrefois habitée. Cette demande rencontra d'abord quelques difficultés. La Révolution française et ses funestes effets avaient pénétré jusque dans le sénat de cette ville ; même aux cantons catholiques, elle avait laissé des traces de son impiété et aussi de son mauvais vouloir pour tout ce qui tient aux intérêts de la religion. Les Trappistes avaient des ennemis parmi les sénateurs ; et si la cause de Dom Augustin n'avait eu d'autre appui, il devait nécessairement la perdre. Les magistrats de Fribourg avaient compté sans le peuple, qui se souvenait des religieux de la Val-Sainte et les regrettait. Les ouvriers firent une démonstration : « Nous voulons les Trappistes, criaient-ils en parcourant les rues de la ville : ils nourrissaient les pauvres, ils instruisaient nos enfants. Leur départ a été pour nous un malheur. Il faut qu'on nous les rende ! » Ces manifestations firent comprendre aux sénateurs quel était le sentiment général. Mieux valait céder au vœu de la population qu'à un petit nombre de sectaires haineux et impies qui se trouvaient dans leur assemblée ; et, le 5 mars 1802, ils répondirent à Dom Augustin :

« Très Révérend Père Abbé, nous saisissons avec empressement l'occasion que vous nous fournissez de vous être utiles. C'est avec un réel plaisir qu'accédant à la demande que vous nous avez adressée, nous vous autorisons à aller habiter, avec les religieux qui sont avec vous, les bâtiments de la Val-Sainte, et à y pratiquer les exercices propres à votre état.

« Afin de vous faciliter autant qu'il nous est possible cet établissement, nous chargeons le conseiller Louis Blanc, régisseur des biens de la Val-Sainte : 1° De mettre à votre disposition, contre un reçu, tous les meubles et ustensiles qui appartiennent au couvent ; 2° De prendre des arrangements avec le fermier pour vous procurer le terrain qui vous serait nécessaire pour jardins et plantations ; 3° De faire conduire incessamment du bois pour l'usage de votre mé-

nage ; 4° Enfin de vous livrer contre un reçu le solde de son dernier compte.

« Vous voudrez bien, Très Révérend Père, être vous-même le porteur des ordres que nous donnons au régisseur qui doit vous recevoir ; et soyez bien convaincu que nous ferons tout ce qui peut dépendre de nous pour subvenir à vos besoins et contribuer à votre bien-être. »

La rentrée des Trappistes à la Val-Sainte se fit lentement et tranquillement. Commencée au mois de juillet 1802, elle était un fait accompli, et totalement effectuée, aux premiers jours de mai de l'année 1803.

Pour les Trappistines venues de Westphalie, Dom Augustin loua une maison à Villar-Vollar, à trois lieues de la Val-Sainte ; il leur fit construire le couvent de la Riédra, où elles demeurèrent cloîtrées jusqu'à leur rentrée en France. Ces dignes religieuses avaient beaucoup souffert dans le voyage de Russie, moins cependant du froid excessif et des rigueurs de l'hiver que des nuits passées au bivouac dans les plaines marécageuses, et dans les bateaux sur les rivières. Un bon nombre d'entre elles avaient perdu l'usage de quelque membre ; la plupart avaient à souffrir de douloureux rhumatismes et autres infirmités de ce genre. Il y en avait deux qu'il fallait tous les jours porter au chœur, et plusieurs ne pouvaient plus marcher qu'avec des béquilles. Heureuses étaient-elles d'avoir encore à souffrir pour l'amour de Jésus-Christ, leur céleste Époux, amassant ainsi de nouveaux mérites et achevant de se sanctifier dans la patience.

Le R. P. Étienne fut nommé Prieur de la Val-Sainte. Il comptait dans sa communauté quatre-vingt-sept religieux de chœur et convers, avec environ cent enfants du Tiers-Ordre. La Val-Sainte devait, pendant huit ans encore, entendre résonner dans ses murs la louange de Dieu et jouir d'une profonde paix.

Pendant qu'il était à la Velda, le P. Urbain reçut de son frère Ambroise une lettre datée du 23 Ventôse, lui faisant savoir qu'il avait perdu dans un naufrage la plus grande partie de sa fortune. Le bon religieux s'empressa de lui

répondre et de lui envoyer des consolations. Ce frère aîné, se jetant dans les travers de la Révolution, avait adopté les fausses idées de la réforme sociale. Les pensées de la religion n'avaient plus guère d'empire sur lui; depuis longtemps, il avait mis en oubli les principes de sa jeunesse et la bonne éducation reçue dans sa famille.

Dans la lettre qu'il lui envoie, le P. Urbain ne peut s'empêcher de pleurer sur son sort; mais il pense que Dieu l'a traité ainsi pour lui faire expier en ce monde des fautes qui ne sont que trop ordinaires aux jeunes gens; et c'est là une grande grâce que ce cher frère ne saurait méconnaître. Il espère qu'il saura profiter de cette épreuve, et que sa soumission à la volonté de Dieu lui fera trouver une source de mérites dans ce que les hommes ont coutume d'appeler une disgrâce et un malheur. Dieu veuille lui faire souvenir qu'il est dans une terre d'exil, et que le véritable bonheur ne se trouve pas en cette vie ; qu'on y éprouve bien plus souvent l'inconstance de la fortune, qui nous tourne le dos, au moment même où nous nous croyons assurés de ses faveurs.

« Où en serais-je, ajoute le P. Urbain, si tout m'avait réussi jusqu'à présent? car il ne faut pas, mon bon frère, te croire seul dans la tribulation. Voici les épreuves par lesquelles, moi aussi, je suis passé : je n'ai pas fait naufrage, mais j'ai essuyé une furieuse tempête, dans laquelle je croyais bien mourir. Après avoir pris terre, j'ai été deux ans avant de me rétablir. Je n'ai pas seulement été plusieurs fois sans pain, mais aussi sans aucune ressource. Un jour que j'étais sur la grande route, ne pouvant plus me tenir debout et mettre un pied devant l'autre, couché au pied d'un arbre, je n'attendais plus que la mort, quand trois voyageurs, venant à passer, eurent pitié de moi.

« Pendant plusieurs mois, je n'ai eu pour toute nourriture, ainsi que mes compagnons, que de mauvaises feuilles de choux sans assaisonnement et sans pain. A peine avais-je un peu de bois pour les faire cuire, du bois que j'allais chercher en me traînant au bord du rivage.

« Combien de fois, en Russie, je me suis levé, le matin,

à demi gelé : j'y ai laissé mes ongles. Un postillon, passant tout près de moi, tomba avec son cheval, tous deux mourants de froid. Deux fois j'ai failli périr dans l'eau, sous les ruines d'une maison, et par la chute d'un arbre qui me tomba sur la tête. Gravissant un jour une montagne, j'y fis une mortelle chute au milieu des glaces ; j'eus le crâne à découvert et la peau du front rabattue sur les yeux.

« Dieu sait les maladies que j'ai essuyées ! à peu près aveugle et ne pouvant plus marcher, presque sourd et muet, paralysé de deux membres, crachant continuellement le sang, des morceaux de poumons avec de petits graviers, atteint à la jambe d'un ulcère incurable, plusieurs fois condamné à mort. Une fois, je me suis fait porter au lieu de ma sépulture, pour y bénir la fosse où je comptais être jeté le lendemain.

« Chargé d'une famille de plus de cent-cinquante personnes, qu'il fallait nourrir, loger et habiller, sans avoir un denier comptant ; errant de côté et d'autre, rebuté de partout, méprisé, une fois poursuivi à coups de pierres, renvoyé de Russie sans passeport et sans argent. »

A la lecture de ces lignes, ne vous semble-t-il pas entendre l'apôtre saint Paul racontant aux fidèles de Corinthe tout ce qu'il a souffert pour l'amour du Christ, son Maître :

« In laboribus plurimis... in plagis suprà modum, in mor-
« tibus frequenter... semel lapidatus sum, ter naufragium
« feci... In itineribus sæpè, periculis fluminum, periculis
« latronum, periculis ex genere... periculis in civitate, peri-
« culis in solitudine, periculis in mari, periculis ex fratribus,
« in labore et ærumnâ, in vigiliis et jejuniis multis, in fame
« et siti, in frigore et nuditate » (*II Cor.*, ch. XI, vers. 23-27); les travaux et les fatigues de tous genres, les plaies outre mesure ont été son partage ; souvent aux portes de la mort ; lapidé une fois, naufragé trois fois, volé, comme on le verra plus tard. Dans ses longs voyages, les périls viennent de tous côtés et de la part de toutes sortes de gens ; sur les rivières et dans la solitude, sur la mer, dans la fatigue et l'angoisse, dans les privations et les veilles de la nuit, dans la faim, la

soif et la nudité. Voilà quelle a été la part du P. Urbain, depuis qu'il est parti de Nantes pour se rendre à la Trappe ! Comme le grand Apôtre, il peut à bon droit se glorifier de ses souffrances ; *in his quæ sunt infirmitatis meæ gloriabor.*

Et pourtant, ce martyr de la charité, ce saint religieux, ce zélé missionnaire et confesseur de la foi n'est encore qu'à la moitié de sa course. Dieu va lui demander bien d'autres sacrifices, et le faire passer par d'autres épreuves.

« Comme mon Père m'a aimé, et moi aussi je vous aime (Saint Jean, xv, 9), ai-je dit à mes disciples, en les envoyant, non pour goûter les joies du monde, mais pour soutenir de grands combats, non pour posséder les honneurs, mais pour souffrir les mépris, non pour vivre dans l'oisiveté, mais dans le travail, non pour se reposer, mais *pour porter beaucoup de fruit par la patience.* (Saint Luc, xviii, 15 ; Saint Jean, xv, 16.)

« Souvenez-vous, mon fils, de ces paroles. »

(*Imitation,* xxx, 5.)



Dom Augustin de Lestrange.

DEUXIÈME PARTIE

LE R. P. URBAIN EN AMÉRIQUE

(1803-1814)

CHAPITRE PREMIER

QUATRE MOIS A AMSTERDAM

Dom Augustin envoie des Trappistes en Amérique. — Le P. Urbain est mis à leur tête. — Son admirable obéissance et son dévouement : sa confiance en Dieu. — Perspective et difficultés de l'entreprise. — Départ de la Velda. — Francfort. — A Amsterdam : le P. Urbain tombe malade ; ses souffrances. Détresse de sa communauté ; secours que Dieu lui envoie. — Préliminaires et préparatifs du départ. — Obédience et pouvoirs accordés au P. Urbain. — Lettres à son frère et à sa mère.

A son retour de Russie, Dom Augustin avait fondé des établissements, où trouvaient un refuge assuré tous les membres de sa famille monastique. Il aurait pu, vivant dans le cloître, s'y reposer en paix, et goûter avec ses enfants les charmes et les bienfaits de la vie religieuse. Mais son dévouement ne connaissant point de limites, il songeait à de nouvelles créations ; il voulut mettre à exécution le projet, formé depuis si longtemps, d'envoyer une colonie de Trappistes au Nouveau-Monde. « Oh ! que de bien à faire, disait-il souvent ! » Quelquefois il en parlait à ses religieux, les associant à ses desseins, et s'efforçant de leur faire partager ses espérances.

L'espoir de convertir les sauvages d'Amérique avait enflammé le cœur du Vénérable Abbé. Sans entreprendre

de mission proprement dite, il suffirait, croyait-il, des élèves du Tiers-Ordre, pour arriver à cet heureux résultat. Les enfants des sauvages, comme ceux de l'Europe civilisée, attirés à l'école du monastère, y recevraient le bienfait de la foi pour le porter à leurs familles, et deviendraient ainsi les missionnaires de leur propre pays.

Or, celui qui, parmi ses religieux, semblait le plus capable de le seconder dans cette œuvre importante, était le P. Urbain. Tout le désignait au choix du Révérend Père, son grand dévouement, son esprit de sacrifice et son détachement absolu de toutes choses, la profonde connaissance qu'il avait des jeunes gens, puisque, si l'on excepte le temps de son voyage en Hongrie, il avait toujours vécu au milieu d'eux et s'en était constamment occupé. Par sa tendre sollicitude et son extrême bonté, par la sagesse de ses conseils, il avait su se concilier leur affection et possédait toute leur confiance.

De plus, le P. Urbain avait une connaissance peu commune de nos saints Livres, ainsi qu'on peut le voir à la lecture de ses écrits. Il .possédait ses auteurs, et sacrés et profanes, était aussi versé dans la connaissance de la théologie, de la philosophie et de l'histoire que dans les sciences naturelles et les lettres humaines. Toutes ces sciences, jointes à celle qu'il avait du cœur humain, eussent fait de lui, à notre époque, un éducateur parfait, un vrai supérieur de collège ou de séminaire. Le supérieur, qui a mission d'élever et d'instruire les jeunes gens, ne doit pas seulement être un saint, un modèle de vertus pour toute sa maison, *forma facti gregis ;* il doit être capable aussi de surveiller l'enseignement qu'on y donne, de juger par lui-même, sinon des arts, du moins des sciences et des lettres qu'on y cultive, de concert avec ceux qui, sous son autorité, travaillent à orner l'esprit et à former le cœur des jeunes gens.

Tel était le P. Urbain, et c'est sur lui que le R. P. Dom Augustin avait jeté les yeux pour la grande œuvre qu'il avait en vue.

Au mois d'août de l'année 1802, le P. Urbain, jouissant d'une santé parfaite, se trouvait avec un certain nombre

d'enfants du Tiers-Ordre, chez le marquis Du Châtelet, chevalier du Saint-Empire, à Wasserlos, près de Dettingen, dans l'électorat de Mayence, y attendant les ordres de son supérieur.

Quelque temps après, il le revit lui-même à la Velda, où il eut avec lui plusieurs entretiens particuliers. Quand, pour la première fois, le saint Abbé s'ouvrit de son projet sur l'expédition d'outre-mer : « Mon Révérend Père, dit aussitôt l'humble religieux, d'une manière bien simple et d'un ton tout naturel, si vous me le commandiez, je partirais à l'instant. — Oui, mon fils, repartit le Père Abbé, et de l'argent?... c'est que je n'en ai pas. — De l'argent, reprit le P. Urbain, ne vous en inquiétez pas, mon Révérend Père. Si le bon Dieu veut que je réussisse, il m'en fournira les moyens. Permettez-moi seulement de prendre des sujets de bonne volonté autant que j'en trouverai; donnez-moi des bréviaires, quelques livres de chœur, un calice, un ornement; je ne demande rien de plus. — Mais, mon fils, continue le Père Abbé, vous ne songez pas que vous êtes souvent infirme, et que parfois vous avez peine à marcher avec des béquilles. — Laissez faire, dit encore le P. Urbain, j'ai confiance en Dieu ! »

Le Révérend Père Abbé, heureux de se voir ainsi compris par celui qui avait tant de titres à son estime et à sa confiance, n'hésita plus à mettre son projet à exécution. Acceptant donc les offres du P. Urbain, il le nomma, sans attendre plus longtemps, supérieur de l'expédition d'Amérique, l'autorisant à choisir, dans les monastères de sa fondation, les religieux qui consentiraient à le suivre et à partager ses périls.

« J'ai confiance en Dieu, avait dit le P. Urbain, en quittant son supérieur ! » Admirable parole, expression du sentiment le plus chrétien, de la disposition la plus parfaite qui soit au cœur de l'homme !

Comment, en effet, tenter une entreprise si remplie de difficultés, et qui paraît même impossible ! Et la réponse du P. Urbain aux objections du Père Abbé : Comment allez-vous faire? *Quomodo fiet istud?* est celle de la Vierge Marie à l'envoyé céleste : Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole.

Le désir de Dom Augustin est pour notre P. Urbain un ordre qui vient de Dieu lui-même, et Dieu, qui l'a choisi pour accomplir son œuvre, saura bien trouver les moyens de la faire réussir.

« J'ai confiance en Dieu ! » mot sublime d'abandon à la divine Providence, acte héroïque de dévouement et d'obéissance ! Nous voulons encore y voir autre chose : cette parole si simple, et pourtant si belle, n'est-elle pas l'origine même, la première aurore de la Trappe de Bellefontaine !

Le P. Urbain, à genoux devant son supérieur, qui pour lui était l'image de Dieu, se releva tout à coup père d'une nombreuse postérité. Comme la Vierge Marie, qui, agenouillée aux pieds de l'ange Gabriel, vit le glaive de douleur qui devait transpercer son âme, il eut aussi, sans doute, le pressentiment des épreuves sans nombre qui allaient traverser son entreprise.

La Trappe de Bellefontaine, conçue dans l'acte le plus parfait d'obéissance, naîtra un jour dans la pauvreté de la crèche ; mais jusqu'à cet heureux jour, hélas ! que d'angoisses, que de peines et de tribulations !

De toute la vie du R. P. Urbain, le moment où nous sommes rendus est peut-être le plus solennel.

Jusque-là travaillant en second, sous la haute direction et le gouvernement de Dom Augustin, il va désormais, sur un autre théâtre, se trouver au premier rang, toujours à la tête de sa colonie, dirigeant toutes choses, et décidant lui-même de tout, dans les circonstances et les affaires les plus importantes.

Lui qui, depuis deux ans, se trouvait si heureux de n'être plus supérieur, le voilà derechef dépositaire de l'autorité, investi des pouvoirs les plus étendus. Et ce qui l'effraie, dans les fonctions du supérieur, c'est beaucoup moins le travail accablant que la responsabilité et la pensée des graves devoirs dont il est chargé. Gardien du bon ordre dans sa maison, le supérieur doit haïr et poursuivre le mal, réprimer les désordres, châtier et punir, employer, même à contretemps, les supplications, les instances : *insta importune,*

argue, obsecra... de quelle prudence, de quelle fermeté, de quelle patience il a besoin ! Et puis, qu'est-ce que l'homme abandonné à lui-même, seul avec ses faibles lumières, si facile à tromper, si porté à se faire illusion sur son propre compte et sur celui des autres !...

Or, le P. Urbain allait être l'arbitre des destinées d'un grand nombre, leur guide, leur soutien, et cela dans des circonstances et des conditions particulièrement difficiles, supportant, lui seul, tout le poids de sa charge.

Quand il était à Sembranchier, supérieur d'un double monastère, il pouvait du moins recourir aux conseils et s'en rapporter à la sagesse de Dom Augustin, son supérieur immédiat. Désormais, il va se trouver seul à la barre de son navire, seul à le diriger à travers les écueils, forcé le plus souvent d'être à lui-même tout son conseil, dans les incertitudes et les embarras des situations les plus difficiles.

D'ailleurs, presque toujours infirme, souffrant, que deviendrait-il si loin, sur une terre inconnue, se trouvant aux prises avec la pauvreté, le besoin, la misère, la maladie ; sans aucune ressource, sans argent, sans abri, sans vêtement, sans pain ; traînant à sa suite une troupe d'enfants et de religieux qu'il faudrait aussi vêtir, loger et nourrir, pendant des mois et des années entières. Il allait, selon toute apparence, tomber malade, un jour ou l'autre, laisser dans la détresse toute cette famille, dont il devait être le père. La perspective qui s'ouvrait devant lui était pleine d'angoisses.

Le P. Urbain, quant au physique, était un homme de chétive apparence ; mais, au moral, il était d'une indomptable énergie : rien ne pouvait l'arrêter, quand il s'agissait de procurer la gloire de Dieu et de travailler au salut des âmes. Il avait mis sa confiance en Dieu : il ne se laissa point décourager, se rappelant cette parole du Sauveur à ses apôtres : « Quand je vous ai envoyés en mission, sans provisions, sans argent, vous a-t-il manqué quelque chose ? — Non, dirent-ils. — Eh bien ! allez, baptisez, enseignez les nations : *Quando misi vos sine sacculo, sine pera et calcea-*

mentis, numquid aliquid defuit vobis? Et illi dixerunt : Nihil. » (Saint Luc, xxii, 35.)

Et sur la parole du Maître, le P. Urbain partit, s'abandonnant à Celui qui tient tout en sa main, la santé et la maladie, la vie et la mort, mettant tout son espoir en la bonté de Dieu qui donne aux petits oiseaux leur nourriture, et ne manque jamais de venir au secours de ses fidèles serviteurs.

Le P. Urbain partit de la Velda, vers le milieu de novembre, accompagné d'un frère convers et d'un élève du Tiers-Ordre. C'était, aux premiers jours, toute sa communauté. Il prit avec eux la direction de Francfort ; et ce furent aussi là ses premiers pas dans sa carrière de fondateur. Les débuts allaient être laborieux.

Le temps était détestable, au départ, et la pluie tomba sur son chemin huit jours durant. Il lui fallut faire en ce court espace de temps près de 50 lieues, par des chemins affreux, « dans lesquels, dit-il, il était parfois obligé de se tenir autant avec les mains, aux branches des arbres qui bordaient le sentier, que par les pieds à la terre ; des chemins où il fallait plutôt se servir de ses mains pour arracher les pieds, qui tenaient à la terre et s'enfonçaient dans la boue ! »

Arrivé à Francfort avec ses deux compagnons, le P. Urbain eut bientôt réuni en cette ville vingt-deux religieux, frères convers et enfants du Tiers-Ordre. Il devait y séjourner avec sa communauté jusqu'au 26 décembre 1802. On y vivait de pain, de bouillie à l'eau, de légumes, en petites rations, apportés par les habitants du voisinage. Jusqu'au jour du départ, le P. Urbain s'occupa de quêter aux environs, dans les bourgs et les petites villes, l'argent et les ressources nécessaires pour le voyage jusqu'à Amsterdam, où il comptait s'embarquer.

Quand il crut avoir assez d'argent, il se mit en route.

Malgré les infirmités qu'il avait aux jambes, il s'en allait à pied, donnant ainsi le bon exemple. Les plus lourds bagages étaient chargés sur des voitures appartenant aux mes-

sageries publiques; ainsi les piétons n'avaient point à les porter pendant la marche.

Mais dès le second jour, le P. Urbain se trouva pris d'une assez vive douleur aux articulations du pied gauche. La nécessité de suivre la communauté lui faisant supporter la souffrance, il la sentait moins, quand le pied était échauffé. Une petite voiture particulière transportait son bagage personnel avec tout ce qu'il avait de plus précieux ; il y faisait aussi monter ceux des plus jeunes enfants, qui souffraient trop de la marche. Mais ayant remarqué, dès le troisième jour, que le contenu de sa bourse diminuait sensiblement, il congédia le voiturier, et tout son matériel fut porté avec les autres bagages, sur une grosse charrette de roulier, qui lui coûtait beaucoup moins cher.

De la Velda jusqu'à Francfort, le temps avait été très mauvais. Ce fut tout le contraire dans le trajet de cette dernière ville à Amsterdam ; ni froid, ni chaud, à peine quelques heures de pluie. Mais, au dernier jour, le vent fut si violent, que le bon Père se vit obligé de porter sur son dos le plus jeune des enfants, qui ne pouvait plus marcher. Puis le froid devint tout à coup excessif. La pauvre caravane dut s'arrêter et se réfugier dans les auberges, pour s'y reposer quelque temps auprès du feu.

Toute la communauté arrivait enfin à Amsterdam le 8 janvier 1803. Le P. Urbain et sa famille trouvèrent un misérable logement dans une rue étroite et obscure, une chambre assez vaste, il est vrai, mais dans laquelle on ne voyait autre chose qu'un peu de paille entre les quatre murs.

Or, depuis son départ de la Velda, le P. Urbain avait bien fait près de deux cents lieues, presque toujours à pied, et c'en était assez de cette marche fatigante, pour amener à sa suite de déplorables et funestes effets. Une petite infirmité tout d'abord le contraignit de garder la chambre, chambre, on le sait, commune à tous, alors qu'il avait si grand besoin d'aller par la ville, pour y demander assistance et se procurer quelques secours. Les jours suivants, il avait la jambe enflée, et l'on ne pouvait toucher le pied malade sans lui

causer les plus vives douleurs. Cependant, il se trouva mieux. Mais ces premières épreuves devaient être suivies de beaucoup d'autres.

Ce fut d'abord le froid qui redoubla de violence. Un dimanche, à la messe de la paroisse, une dame qui se rendait de sa place à la Table sainte, pour y recevoir la communion, tomba gelée : on l'emporta comme morte à son domicile.

Le port d'Amsterdam fut bientôt couvert tout entier d'une glace épaisse : nos voyageurs ne pouvaient donc songer à s'embarquer si tôt. Et plus on attendrait le départ, plus augmenterait aussi la dépense.

Pendant ce temps, nous l'avons dit, la famille du P. Urbain est logée dans cette misérable chambre, où toute la nuit, si longue au milieu de l'hiver, religieux, frères et enfants se serrent les uns contre les autres autour d'un pauvre fourneau, qu'on tient toujours allumé, pour n'avoir pas trop grand froid. Le lit commun est formé d'un peu de paille étendue sur le plancher; quelques pots et assiettes de terre, des cuillers et fourchettes de bois sont toute la vaisselle. Un boucher de la rue voisine, témoin de tant de misère, procure de la viande à la petite communauté, sans vouloir qu'on le paie. Le P. Urbain a parmi ses jeunes gens un ouvrier en horlogerie très habile, avec quatre apprentis qui marchent bien. « Mais dans le reste, dit-il, il en est un bon nombre qui ne sont bons qu'à manger le pain de leurs frères. »

Ce misérable gîte, où s'étaient retirés les Trappistes, se trouvait dans la rue Niezel, au n° 5, chez Mme Van Der Brock, dans le quartier Nes.

Les jours s'écoulaient sombres et pleins d'ennui pour la communauté, réfugiée en ce triste réduit. Après y avoir passé plusieurs nuits sans feu ni couverture, le P. Urbain tomba plus gravement malade, « n'ayant, pour se garantir du froid, que les pauvres habits qui lui couvraient le corps ». *(Lettre du 18 janvier 1803.)*

Survint un rhume, faible d'abord, mais qui devint ensuite si violent et causa de telles convulsions au malade, qu'on le

crut sur le point de mourir; après ce rhume, ce fut une fièvre ardente, accompagnée de très grandes douleurs. Le P. Urbain était à l'extrémité, manquant absolument de tout.

L'expédition d'Amérique semblait menacée d'un insuccès à peu près certain, par suite de l'extrême abattement et la mort probable de son chef, quand la Providence vint tirer les enfants du P. Urbain de leurs vives inquiétudes et de leurs alarmes. On fit venir un médecin, homme bienveillant, qui, à la vue d'une si grande misère, fut pris de pitié, en parla dans la ville et fit porter des secours au domicile des émigrants : on leur envoya de la tourbe ; ils purent se mettre à l'abri des rigueurs du froid : quelqu'un pendant plusieurs jours leur fit donner du pain ; une bonne personne se chargea de leur fournir des légumes, et une autre du lait. Grâce à ces libéralités, les pauvres Trappistes et leurs enfants furent désormais à l'abri du besoin.

L'hiver approchant de sa fin, on put espérer des jours plus heureux. Dom Urbain, enfin rétabli, s'occupa de chercher dans la ville les sommes nécessaires aux frais de la traversée. La dépense de chaque émigrant ne pouvant aller à moins de 500 francs, c'était 20,000 francs qu'il fallait pour transporter toute la colonie en Amérique. Le P. Urbain ne désespéra point. Grande était sa confiance en Dieu ; et il avait appris de Dom Augustin l'art d'intéresser à ses œuvres et la Providence et les hommes.

Cependant, on était déjà au 5 mars, et il n'avait encore trouvé, dans tout Amsterdam, que 150 florins. A quelques jours de là, le R. P. Augustin passa par cette ville, revenant d'Angleterre, pour s'en retourner à la Val-Sainte. Tout ce qu'il avait sur lui, cent louis d'or avec sa montre, il le donna au P. Urbain, ne gardant que l'argent nécessaire pour continuer son voyage.

Mais la grande ressource du P. Urbain était toujours la Providence, qu'il ne manquait point d'invoquer tous les jours avec beaucoup de ferveur. Aussi, lui envoyait-elle parfois des secours au moment où il s'y attendait le moins. Un

jeune homme vint un jour déposer sur sa table un gros sac d'argent, refusant absolument de faire connaître le bienfaiteur. Avec cet argent, le bon Père put acheter des livres, un assortiment d'outils d'horlogerie, des calices, des ornements, du linge d'autel, des habits et des étoffes pour en faire de nouveaux, une caisse de pharmacie, dix tonneaux de biscuits, pour suppléer à ce que le vaisseau devait fournir, et l'on verra, au chapitre suivant, que c'était une sage et bonne précaution, enfin une caisse d'élixir et de liqueurs pour obvier ou remédier aux mauvais effets du mal de mer.

M. Emmanuel Guillet n'avait pas appris sans un profond chagrin le prochain départ de son frère pour l'Amérique. Dans une lettre du 7 avril, le P. Urbain essaie de le consoler : « Il ne le blâme point, assurément, de sa sensibilité, mais il croit devoir lui dire qu'il a tort de s'affliger de cette séparation nouvelle. C'est Dieu qui le veut ainsi. Peut-être les réunira-t-il un jour, même en ce monde. Quelle que soit dans la suite sa conduite à leur égard, ils devront toujours se soumettre à lui en silence, et de bon cœur. » Il continue sa lettre en des termes qui témoignent de sa foi et de sa piété, en même temps que de sa vénération profonde pour la personne de Dom Augustin, son supérieur : « S'il y a au monde, dit-il à son frère, quelqu'un à qui je sois attaché d'une manière spéciale, quelque grande que soit mon affection pour toi et pour ma mère, c'est mon Révérend Père Supérieur. Il n'a pourtant fait que passer ici et y coucher. Plusieurs personnes, qui ne le connaissaient que de nom, n'ont pas pu s'empêcher de verser des larmes à son départ, et ont fait tout ce qu'elles ont pu pour le retenir. Mais j'aurais cru commettre une grande faute d'essayer de le retenir seulement un instant, parce que je ne doute pas que c'est la volonté de Dieu qu'il se rende au plus tôt en Suisse.

« La Sainte Vierge, qui doit être notre modèle, aurait sans doute bien souhaité que son divin Fils ne la quittât jamais. Cependant que lui répond son cher Jésus, quand elle le

retrouve dans le temple ? La réponse de notre divin Sauveur et la résignation de sa sainte Mère, qui ne répliqua rien, doivent nous régler ici : Il faut que je fasse ce pour quoi mon Père m'a donné la vie.

« Surtout n'oublie pas que si Dieu demande un jour de tes enfants ce qu'il demandait alors de son Fils, tu dois être aussi résigné que la Sainte Vierge. Notre séparation sera ton apprentissage dans l'art de se renoncer soi-même pour ne chercher que Dieu. Hélas ! pourquoi s'attacher à ce qui passe comme le vent ? Pourquoi ne pas vouloir aujourd'hui ce que nous serons obligés de faire demain, sans profit pour nos âmes ? Si tu veux que ton dernier passage, au sortir de cette vie, soit tranquille, il faut que ton cœur ne tienne à rien du tout.

« C'est là une des premières vertus que je m'efforce d'inspirer à mes enfants. Aussi, quelque grand que soit leur attachement pour leur *grand-père,* quand il est passé ici ces jours derniers, pas un n'a versé une larme à son départ. Tous se sont mis à genoux devant lui, pour l'embrasser et lui demander sa bénédiction, mais personne n'a montré de faiblesse.

« Je voudrais bien que tu eusses vu mourir deux de ces enfants que j'ai perdus il y a deux ou trois ans. Ils avaient eu le bonheur d'être élevés par de saints religieux, et désiraient embrasser leur état. Si cela ne grossissait pas tant le paquet, je t'enverrais leur vie. Du moins, je te ferai parvenir deux lettres admirables, écrites par l'un d'eux à ses parents (1).

« Je souhaiterais pouvoir me transporter pour un jour à Nantes, et cela, le jour où notre mère y arrivera. Mais cela ne se peut faire. Je te prie donc de l'embrasser deux fois, pour toi et pour moi. Cette séparation ne fait qu'augmenter mon respect pour une si bonne mère, que malheureusement je n'ai jamais vue. J'embrasse de tout mon cœur mes petits

(1) Lire ces deux lettres dans le récent ouvrage de la Grande-Trappe : *Dom Augustin de Lestrange et les Trappistes pendant la Révolution.* (ch. IX, pp. 150-158 : *Deux petits oblats du Tiers-Ordre*).

neveux et nièces, en particulier le dernier (Urbain, son filleul).

« Adieu, mes chers frères ; je vais encore m'éloigner de vous ; mais soyez assurés que jamais mon cœur n'en a été plus près. Jamais rien ne diminuera l'amitié avec laquelle je suis pour la vie

« Votre frère, Urbain. »

On demandait au P. Urbain 5,000 florins pour le passage de sa colonie en Amérique, un peu plus de dix mille livres de France. A la date du 15 mai, il n'en avait encore pu ramasser que 200, dans toute la ville d'Amsterdam et ses environs. Comment espérer en recueillir davantage dans un pays à peu près inconnu, et dont il ne parlait pas la langue, au milieu d'une population presque tout entière hérétique, et qui était épuisée de ressources !

Il lui arriva de l'argent de la Souabe, mais une somme relativement modique : « Le moment, disait-il, est venu de crier vers le Seigneur : *Domine, ad adjuvandum me festina :* O mon Dieu, hâtez-vous de venir à mon secours. »

Et voilà que la bonne et miséricordieuse Providence lui envoie un riche négociant de la ville, M. Tonella. Cet homme de bien, sans en être prié, se charge de lui procurer tout l'argent dont il a besoin, à la seule condition de le lui rendre, quand il le pourra, et sans se gêner. Oui, encore une fois, que le Seigneur est bon pour ceux qui mettent en lui leur confiance ! Ne bornant pas là ses bienfaits, M. Tonella pousse l'obligeance jusqu'à se charger lui-même de régler tous les détails, et de négocier les conditions du passage avec le capitaine du vaisseau, Jacob-Mull.

Ce vaisseau, qui devait transporter les Trappistes aux États-Unis, portait le nom de *The-Sally,* et naviguait sous pavillon américain, pour ne pas courir les risques et périls de la guerre. La Hollande était, à cette époque, alliée de la France, et un conflit était sur le point d'éclater entre cette dernière puissance et l'Angleterre.

Dom Urbain, ayant à sa disposition l'argent et les autres

choses nécessaires au voyage, s'empressa de faire venir de Westphalie les religieux qu'il y avait choisis, de concert avec le R. P. Augustin, dans les différents monastères. Ils arrivèrent au bout de quelque temps : quatre religieux de chœur, tous prêtres, dont un, le P. Basile, ancien Prieur de Saint-Liboire, six frères convers, parmi lesquels le Frère Placide, ancien profès de la Trappe, plus connu sous l'appellation de « Bon Frère Placide », dont on a gardé de si touchants souvenirs. A ces dix religieux s'étaient joints huit enfants du Tiers-Ordre. Les nouveaux venus étant réunis à ceux qu'avait déjà le P. Urbain, la communauté atteignait le chiffre de quarante personnes, religieux et enfants compris.

Le *The-Sally* était allé, le 14 mai, prendre du lest et faire ses provisions à deux lieues d'Amsterdam. Peu de jours après, il rentrait en rade, muni de tout ce qui lui était nécessaire pour la traversée, et prêt à partir au premier vent.

Dom Augustin arriva le 20 mai à Amsterdam, pour présider à l'embarquement de la colonie, et s'assurer par lui-même de l'état et des conditions dans lesquels partaient nos émigrants.

Il confirma le P. Urbain dans sa charge de prieur et supérieur de la communauté nouvelle, lui conférant en même temps tous les pouvoirs accordés en pareille circonstance aux Supérieurs de l'Ordre.

Puis, après avoir béni tous ses enfants, il reprit le chemin de la Suisse.

Nous reproduisons ici la lettre d'obédience, par laquelle Dom Augustin investit le R. P. Urbain de tous les pouvoirs de supérieur.

Elle est ainsi conçue :

« Nous, frère Augustin de Lestrange, abbé du monastère
« de la Maison-Dieu de la Val-Sainte, Notre-Dame de la
« Trappe de l'Ordre Cistercien de la primitive Observance,
« au diocèse de Lausanne, canton de Fribourg, en Suisse, à
« notre très cher fils en Jésus-Christ Urbain Guillet, reli-

« gieux profès et prêtre dudit monastère de la Val-Sainte,
« salut et esprit de conseil, de force, de zèle et de science
« et fidèle administration.

« Comme conformément au gouvernement ordinaire de
« notre Ordre, et particulièrement encore en vertu de l'insti-
« tution que nous avons reçue du Siège romain, dans notre
« érection de l'Abbaye de la Val-Sainte, nous avons pleins
« pouvoirs et juridiction sur tous les monastères que nous
« avons déjà fondés ou que, par le secours de Dieu, nous
« fonderons de nouveau, et qu'à raison de notre charge,
« nous devons pourvoir les personnes religieuses qui nous
« sont immédiatement soumises, de supérieurs suffisamment
« capables de remplir leurs fonctions, aptes aussi à procu-
« rer la gloire de Dieu, l'édification du prochain et le salut
« des âmes qui leur sont confiées.

« Vous, dont la probité, la doctrine, le zèle pour l'obser-
« vance régulière, la sagesse et les autres vertus ont mérité
« dans le Seigneur toute notre confiance, nous vous avons
« institué et ordonné, et par la teneur des présentes nous
« vous confirmons supérieur de tous ceux-ci et autres appar-
« tenant à l'Ordre, qui nous sont immédiatement soumis, et
« que vous emmenez avec vous en Amérique pour y fonder
« un ou plusieurs monastères, s'il plaît à la divine Provi-
« dence, vous donnant pleine et entière autorité, telle qu'il
« convient pour l'accomplissement de cet office, c'est-à-dire,
« le pouvoir de fonder un ou plusieurs monastères, si
« Dieu vous accorde cette grâce, d'y régir et administrer le
« temporel et le spirituel, conformément aux usages de notre
« Ordre et de nos Chapitres généraux, selon les Constitutions
« apostoliques et principalement le bref de notre Très Saint
« Père le Pape Alexandre VII, ainsi que tous et chacun des
« séculiers et réguliers qui y séjourneront quelque temps et
« devront y demeurer dans la suite ; de même aussi d'absou-
« dre au tribunal de la confession ou de faire absoudre par
« d'autres confesseurs institués par vous, les domestiques
« ou autres, qui de droit ou par privilège se présenteront à
« vous dans nos monastères ; d'exécuter, faire exécuter toutes

« autres choses qui sont d'usage en nos monastères, con-
« formément aux susdits statuts de notre Ordre et au bref
« précité d'Alexandre VII; et en outre de bénir les novices,
« et après un an de probation, ainsi qu'il est dans notre
« Ordre institué, de les recevoir à la profession, mandant et
« ordonnant..... au nom de la sainte obéissance, à tous et
« chacun des religieux et autres personnes du même ou
« des mêmes monastères qui seront par vous établis, et qui
« nous sont de toutes façons soumis, de vous reconnaître
« pour leur vrai et légitime supérieur, de vous recevoir et
« respecter, de vous écouter et vous obéir comme à nous-
« même en toutes choses et autres qui y ont rapport (1). »

Dans les mêmes jours, et peut-être au moment même où le R. P. Urbain quittait Amsterdam, il se passait à Nantes une scène bien touchante, un événement heureux pour sa famille et ses frères.

M[me] Guillet, sa mère, était de retour en France. Après trente-neuf ans d'absence et veuve de M. Pelletan, son second mari, elle arrivait, heureuse de recevoir enfin, au pays de France et de Bretagne, les embrassements de ses fils et les caresses de ses petits-enfants. Il y avait encore là sa belle-sœur, Angélique Guillet, et quelques autres survivants parmi les anciens amis et les vieux serviteurs de la famille. Urbain seul était absent, seul privé de ce bonheur dont jouissaient tous les autres, la joie de revoir sa mère.

Sa mère bien-aimée, il l'avait connue de ce sourire inconscient que le poète avait remarqué dans l'enfant au berceau :

(1) Cette obédience, écrite de la main du R. P. Dom Augustin, ne porte point de date. Mais il est évident qu'elle fut remise au P. Urbain au moment même de son départ d'Amsterdam, ou peu de temps auparavant. Dans sa simplicité, et peut-être par esprit d'économie, le P. Urbain coupa cette feuille par le milieu, voulant tirer parti du *verso*, resté en blanc, pour en faire deux enveloppes de lettres à l'adresse de son frère. M. Emmanuel Guillet comprenant, à la lecture de cet écrit, quelle en était l'importance, essaya de rétablir cette pièce en son intégrité, en réunissant les deux enveloppes, et c'est ainsi qu'elle nous a été conservée. Il y manque, à l'endroit de la coupure, faite pour la fermeture des deux enveloppes, environ vingt-cinq mots, que l'on peut facilement suppléer.

Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem, de ce sourire d'ange, innocent et pur, si précieux et si doux au cœur d'une jeune mère.

Sa mère, il l'avait vue dans ses rêves d'enfant, mais incapable encore de comprendre et d'apprécier son amour. Maintenant, il va s'en éloigner encore plus; la reverra-t-il jamais !

Mais Dieu voulait donner plus de prix au sacrifice de son fidèle serviteur.

Deux fois déjà, depuis son retour en France, le R. P. Urbain lui avait écrit à Jonzac. Sa première lettre est du 3 mai :

« Ma très chère mère,

« Je me vois encore dans la nécessité de m'éloigner de vous davantage ; mais vous pouvez être assurée que mon corps seul s'éloigne et non pas mon cœur. Ah ! s'il m'était possible de me trouver à Nantes le jour où vous y arriverez ! Dieu sait de quel pas j'y courrais. Mais il semble qu'il demande encore de moi ce sacrifice.

« A en juger par la tendresse avec laquelle vous m'avez toujours aimé, je puis bien croire que vous n'êtes pas moins sensible que moi à cette séparation ; mais aussi je pense que votre religion vous aide à faire généreusement ce sacrifice, et que bien que je ne sois pas un Isaac, vous saurez imiter Abraham.

« Au reste, ma chère mère, à quoi vous servirait de vous affliger d'une séparation qui ne pouvait pas tarder beaucoup et qui est inévitable, comme vous l'aurez pu voir dans la personne de mon père. Vous l'aimiez autant que jamais femme aima son mari, selon que m'a écrit mon frère aîné ; il a bien fallu cependant vous en séparer. Dieu à qui il appartenait avant vous l'a redemandé : n'en était-il pas le maître ? Je ne doute pas que votre résignation à la volonté de Dieu ne vous ait fait mériter le ciel, dans une circonstance où beaucoup d'autres se rendent dignes de l'enfer par leurs murmures. Offrez donc également à Dieu le sacrifice de votre fils.

tandis que vous le pouvez faire avec mérite, sans attendre que Dieu l'exige en maître, lui à qui rien ne peut résister.

« Quoique je n'aie jamais eu le bonheur de voir un si bon et si aimable père, jamais sa mémoire ne s'effacera de mon esprit et de mon cœur. Dieu veuille que mes prières lui soient de quelque utilité, ainsi que celles de mes chers enfants.

« Puisque vous allez demeurer chez mon frère Emmanuel, je ne saurais trop vous prier de veiller sur mes petits neveux, que j'aime plus que je ne puis vous dire. Je vois toujours par l'expérience que le bonheur temporel et éternel des enfants et de leur père et mère dépend de leur éducation ; et s'il avait dépendu de moi, je me serais fait un bonheur de les élever avec mes chers enfants ; mais il ne paraît pas que ce soit la volonté de Dieu.

« Quoique je ne veuille pas, pour tout l'or du monde, renoncer à l'amitié que vous me portez, je vous prie de la partager avec eux. Bien que je les aime tous également, je vous recommande en particulier le plus jeune. Je suis en quelque sorte son père, puisque je suis son parrain. Il porte mon nom ; j'espère qu'il sera un second moi-même et me remplacera auprès de vous. »

Quelques jours après, le R. P. Urbain recevait la réponse à cette lettre et écrivait de nouveau à sa mère, dans la nuit du samedi au dimanche 15 mai ; car il n'avait pas un instant à lui pendant le jour.

« Ma très chère mère,

« Votre chère lettre me cause une joie que je ne saurais vous exprimer, et cependant je n'ai pu la lire qu'à la dérobée ; j'y réponds de même à minuit ; car mes occupations ne me donnent pas le temps de dîner.

« Vous craignez pour moi les dangers du voyage ; mais, grâce à Dieu, vous ne les craignez pas avec moi, car je n'y pense seulement pas. Celui qui est conduit par l'obéissance n'a rien à craindre ; tout son désir est de mourir victime de son devoir. Mon éloignement vous est sensible, et je n'en

suis pas surpris. Mais ce qui m'étonne beaucoup, c'est que l'état austère que j'ai embrassé vous fait trouver notre séparation cruelle. Ah ! ma chère mère, s'il est permis à un malheureux comme moi, encore tout couvert de péchés, souffrez que je vous dise que je suis bien éloigné de cette pensée. Je crois, au contraire, que vous devriez vous réjouir, puisque notre félicité dans l'autre monde sera proportionnée à la pénitence que nous aurons faite en cette vie.

« Si le climat m'est contraire, ma vie est entre les mains de Dieu. Vous me citez le sacrifice d'Abraham, et vous craignez que Dieu ne vous rende pas comme à ce saint patriarche votre cher Isaac. Mais jamais vous ne pouvez mieux espérer de le retrouver pour l'éternité. Cette vie est si courte, que je m'estimerais bien malheureux de n'avoir que ce temps-là pour vivre avec vous.

« Si j'étais resté dans le monde, j'y aurais peut-être bien mené une vie détestable. Vous craignez que mon corps ne succombe sous le poids des austérités ; j'avais bien plutôt lieu de craindre que mon âme ne succombât sous l'énorme pesanteur de mes crimes, si j'étais resté dans les occasions dangereuses. S'il y a quelque chose qui doit vous faire craindre pour moi, c'est la supériorité dont le poids m'accable et qui peut un jour me perdre...

« J'embrasse de tout mon cœur ma chère sœur, me recommandant à ses prières et surtout aux vôtres.

« Je vous promets de ne jamais vous oublier.

« Votre très humble et tout dévoué serviteur et fils,

« Urbain. »



Religieux à la charrue.

CHAPITRE II

LA MER ET PIGEON-HILL

Départ d'Amsterdam. — La mer. — Orage. — La famine à bord du *The-Sally*. — Arrivée à Baltimore. — Le P. Urbain est reçu par les Sulpiciens à Mont-Sainte-Marie. — Établissement à Pigeon-Hill. — Cherté des vivres. — Accidents de cheval et de voiture. — Jeunes gens du Tiers-Ordre : leur conduite à Pigeon-Hill. — Lettre du R. P. Urbain à son filleul. — Espérances et déceptions. — Projet du Révérend Père relativement au Kentucky.

Le port d'Amsterdam a 3 kilomètres de long sur 1,500 mètres de large. Les vaisseaux de toutes grandeurs et de tout tonnage peuvent s'y mouvoir à l'aise. Le 24 mai 1803, le *The-Sally* s'y tenait depuis huit jours sur ses ancres, attendant le vent. Une forte brise commença de souffler vers le milieu de la nuit suivante. Ordre est aussitôt donné d'appareiller ; les matelots dans un instant sont sur le pont ; et bientôt libre de ses entraves, le navire, toutes voiles dehors, prend son essor et vogue vers l'immense Océan.

Quelques jours après, on était en vue des côtes de France. La Manche, si dangereuse et si redoutable par les gros temps, était passée. Peut-être on aperçut, dans le lointain, la terre de Bretagne : le cœur sensible et si aimant de notre P. Urbain dut, à ce moment, battre plus fort, et son âme se remplir d'émotion ; il aimait tant son pays !

Le *The-Sally,* vivement poussé par le vent, courait au large et franchissait les espaces. Bientôt on ne vit plus que le ciel et la mer.

Rien n'est grand, rien n'est beau comme la mer ! Admirable dans ses colères et dans ses révolutions soudaines, *mirabiles elationes maris,* elle est belle aussi dans le calme, reflétant l'azur du ciel, la pourpre et l'or, quand le soleil

se lève à l'horizon, ou disparaît le soir à son coucher. Blanche d'écume pendant la tempête et sous l'effort des vents déchaînés, elle soulève ses flots comme des montagnes; unie comme une glace, par un jour tranquille et serein, elle se revêt des nuances les plus variées, terne sous le brouillard et les nuages, limpide, bleue, sous le ciel pur, sombre ou d'un vert d'émeraude au-dessus des abîmes et des profondeurs.

La nuit, dans le miroir de ses ondes, elle apparaît à nos yeux toute parsemée d'étoiles; et parfois le vaisseau qui rase sa surface y laisse un sillon, une trace lumineuse qui ressemble à des ruisseaux d'étincelles et de feu.

Image de l'infini, la mer nous rappelle la grandeur et la puissance de Dieu.

Le *The-Sally* était un grand trois-màts de sept à huit cents tonneaux. Avec sa cargaison ordinaire, il avait à son bord un grand nombre de passagers, beaucoup plus même qu'il ne devait en prendre, gens de tout âge, de tout sexe, et de toutes conditions, hommes, femmes et enfants; catholiques et luthériens; des Allemands en plus grand nombre, des Danois, des Suisses émigrants, des Français, des Belges, des Hollandais. Il y avait en cette multitude de costumes, de langues et types variés, allant et venant sur le pont, ample matière à dissiper et à distraire des enfants, et même des religieux, plus que dans tout le mouvement d'une grande rue ou d'une place publique.

Aussi, dès le commencement, et grâce à l'intermédiaire du bon M. Tonella, le R. P. Urbain, pour éviter le contact des siens avec cette population étrange, avait obtenu du capitaine la faveur de se choisir une place à part, à l'une des extrémités du navire. Il s'était retranché, avec toute la famille de ses religieux et de ses enfants, près le gaillard d'avant, entre le màt de misaine et le beaupré. Là, ils étaient chez eux, pouvant à certaines heures et sans difficulté se renfermer dans une clôture faite au moyen de grosses toiles. A la faveur de cet isolement, il leur était possible de réciter l'office et de faire la lecture en commun, de prendre leur

repas, de vaquer, en un mot, à tous leurs exercices, sans craindre les regards indiscrets des autres émigrants.

Cependant, quelque séduisante que soit la mer, au regard étonné de celui qui n'en a point encore contemplé les merveilles et le spectacle grandiose, elle ne laisse pas de devenir monotone et de causer de l'ennui, quand on y séjourne longtemps, quand surtout on est contraint d'y rester en panne, des semaines entières quelquefois, sans apercevoir autre chose, autour de soi, que l'immobilité de l'eau, le ciel et l'horizon. C'est ce qui arriva. aux passagers du *The-Sally*.

Un incident, qui pourtant n'était pas de nature à chasser la mélancolie, non plus qu'à mettre la tranquillité dans la conscience des émigrants, vint rompre la monotonie du spectacle et mêler quelque trouble à la régularité de nos cénobites. Un violent orage éclata, qui fut, pendant plusieurs jours, suivi de bourrasques et de forts coups de vent. Le tonnerre tomba sur le *The-Sally,* et descendit, s'il faut en croire le P. Urbain, jusqu'au fond de la cale, sans toutefois faire de mal à personne. Il y eut seulement deux mâts de rompus, et le gouvernail, brisé jusqu'à dix fois, fut dix fois réparé pendant la tourmente.

Mais ce n'étaient point là d'irréparables malheurs, car à ces accidents on pouvait sur le champ porter remède. Il était plus difficile de parer à la cruelle faim, et d'échapper à toutes les angoisses, qui, dans un bref délai, allaient venir avec la famine.

Le *The-Sally,* dans sa marche, avait fait quelques écarts, obligé qu'il était de prendre des bordées, soit qu'il fût contrarié par les vents, soit pour éviter les croiseurs anglais qui fréquentaient certains parages. A son dernier voyage à Baltimore, ces terribles fils d'Albion lui avaient enlevé deux matelots ; et le capitaine Jacob Mull craignait fort de les rencontrer sur son chemin. On mit donc à faire la traversée moitié plus de temps qu'il n'en fallait, éventualité qu'il eût été bon de prévoir.

Un jour vint auquel on s'aperçut que les vivres dimi-

nuaient sensiblement et allaient bientôt manquer. Le nombre des voyageurs étant toujours le même, il fallut, en conséquence, réduire de plus en plus la portion de chacun. Tous les émigrants furent mis à la ration la plus maigre possible : d'abord deux onces de pain seulement, par jour; puis, quelques semaines après, « une once seulement de pain vermoulu, dit le P. Urbain, avec quelques poignées d'orge et un verre d'eau, puante à l'excès ».

Le capitaine Jacob Mull était un homme dur et cupide, un de ces individus de race yankee que ne touchent et n'émeuvent guère les choses de religion, non plus que le sentiment du juste et de l'honnête. Quand il n'eut plus rien à donner pour apaiser la faim de ses passagers, il s'en fut droit au quartier occupé par les religieux de la Trappe. Sur son ordre, il fallut ouvrir les caisses de biscuits; et alors sans plus de façons, sans aucun égard pour leur titre de propriétaires, cet homme fit main basse sur les provisions que le prévoyant supérieur avait si sagement ménagées pour les siens, puis de suite ordonna de les distribuer à tous les émigrants. Le procédé pouvait paraître un peu violent; mais qu'y faire? Il y avait cas de force majeure; le capitaine usait de la liberté, ou du droit que lui donne en pareille circonstance la loi de la mer.

Contrarié, sans doute, de se voir ainsi dépouillé, le R. P. Urbain fut heureux néanmoins d'exercer la charité, et de pouvoir procurer quelque soulagement à tous ces malheureux tourmentés par la faim. De réclamer, c'eût été parfaitement inutile ; ventre affamé n'a point d'oreilles.

Et quand même, le cher supérieur en était, en ce moment, bien incapable. Il fut, pendant un mois de la traversée, dans un état de langueur et de fatigue extrême, et le reste du temps, « toujours aux portes de la mort ».

Les Trappistes eurent donc la sagesse de ne rien dire et de ne point protester contre la violence qui leur était faite. Leur longanimité, leur patience dut être d'un bon effet sur cette foule de gens, dont un certain nombre peut-être leur durent le salut. La compagnie de tous ces mécréants, pen-

dant la traversée, leur fut un apprentissage utile, et ce qu'ils eurent à en souffrir, une salutaire préparation aux épreuves qui les attendaient sur le continent américain.

Cependant on en vint, sur le navire, aux dernières extrémités. Le 17 septembre, les plus influents parmi les passagers se réunirent en conciliabule, pour délibérer entre eux sur les moyens à prendre en cette détresse extrême. Il fut par eux décidé que, si dans quatre jours, au plus, on n'apercevait pas la terre, le sort serait consulté, pour savoir ceux qui, parmi les émigrants qui se trouvaient à bord, seraient sacrifiés pour sauver la vie et apaiser la faim de tous les autres.

Les jours suivants se passèrent dans de terribles angoisses. Enfin, dans la soirée du 19, on aperçut la côte. Tout le monde fut dans la joie, et la petite colonie du P. Urbain se mit à genoux pour rendre grâces à Dieu.

On arriva, trois jours plus tard, dans la baie de Chesapeake, en vue de Baltimore, et le *The-Sally* fit son entrée dans le port, le 25 septembre 1803 (1).

Laissons parler ici M. Gaillardin, l'éminent historien de la Trappe : « L'impatience de sortir d'une prison si étroite et l'obligation d'attendre encore pendant un jour la visite du médecin, le désir naturel et le retard légal produisirent sur le vaisseau une agitation difficile à décrire : on courait du pont à l'entrepont, de l'arrière à l'avant, comme des oiseaux captifs dans une cage, sautant d'un barreau sur l'autre, et cherchant l'issue qui doit leur rendre la liberté. La faim y joignait des murmures terribles. Un bœuf énorme, envoyé de la ville sur la demande du capitaine, fut dépecé en un instant et jeté dans la chaudière. Les passagers avides firent la garde autour de cette proie, chacun veillant sur les

(1) M. Gaillardin et d'autres avec lui commettent une double erreur en faisant partir Dom Urbain d'Amsterdam le 29 mai, pour le faire arriver le 4 septembre à Baltimore. Les lettres du P. Urbain disent formellement qu'il partit d'Amsterdam dans la nuit du mardi au mercredi 24 et 25 mai. Elles marquent en outre que la durée de la traversée fut de quatre mois, ou de 126 jours, y compris les jours d'attente, entre l'embarquement et le départ, et enfin que le débarquement à Baltimore eut lieu le 25 septembre suivant.

mains des autres, et ranimant sans relâche la vivacité du feu, trop lent à leur gré. Quand toutes les rations furent distribuées, chacun se jeta sur la sienne avec une voracité dégoûtante, à l'exception pourtant des Trappistes, qui savaient garder, même après de longues privations, la retenue et la sobriété de leur état. » (GAILLARDIN, *Histoire de la Trappe,* t. II, p. 268.)

Dom Urbain avait l'intention, une fois arrivé aux États-Unis, de se rendre, à petites journées, dans le Rhode-Island, se proposant de fonder un établissement dans la petite île qui porte ce nom. Mais il abandonna presque aussitôt ce projet, quand il eut appris quelle est la petite étendue de cette île et son manque absolu de ressources.

Une généreuse hospitalité allait le dédommager, à Baltimore, des fatigues et des longues privations de la traversée.

Au début de la Révolution française, un grand nombre de prêtres de notre pays, pour échapper aux fureurs de la persécution, avaient émigré sur les terres du Nouveau-Monde, et beaucoup d'autres y avaient été déportés quelques années plus tard. Parmi ces confesseurs de la foi, se trouvaient des membres distingués de la Congrégation de Saint-Sulpice. Ils étaient venus s'établir à Baltimore et dans ses environs. Là, ils travaillaient à la gloire de Dieu par leurs missions et leurs prédications, mais surtout par l'instruction de la jeunesse, consacrant, à l'évangélisation de ces peuples nouveaux, le zèle et le dévouement dont leur malheureuse patrie refusait le bénéfice.

Quelques-uns de ces respectables prêtres dirigeaient, à Baltimore, le collège ou séminaire du Mont-Sainte-Marie, qui déjà était très florissant, puisqu'il ne comptait pas moins de cinq cents élèves, venus un peu de tous côtés, pour y chercher la science, et pour y apprendre, par les beaux exemples de leurs maîtres, l'amour du bien et la pratique de la vertu. On y distinguait, parmi les professeurs, des hommes remarquables par leurs talents, et qui devaient, dans la suite, élevés à des fonctions éminentes, édifier l'Église

autant par leurs brillantes qualités que par leur profond savoir (1).

A leur tête était le vénérable M. Nagot, vieillard âgé de 85 ans, pour lequel le R. P. Urbain apportait plusieurs lettres de Dom Augustin, son supérieur. M. l'abbé Nagot avait autrefois visité la Trappe. Il y avait même fait une instruction, au chapitre, en présence de tous les religieux. Il se rappelait, avec bonheur et attendrissement, les jours qu'il avait passés dans cette maison bénie, et les beaux exemples de vertus qu'il y avait remarqués.

Dès que le R. P. Urbain se présenta au Séminaire de Sainte-Marie, le respectable supérieur et ses professeurs le pressèrent d'amener chez eux tous ses compagnons de voyage, ayant à lui offrir, pour chacun d'eux, et cela sans nul dérangement pour la Communauté, un bon lit, avec tous les petits services, les bons soins et soulagements nécessaires après les fatigues et les privations d'une navigation si périlleuse.

Toute la famille du R. P. Urbain fut donc admirablement accueillie et logée dans le séminaire. Rien ne se pourrait ajouter à l'empressement, à la grande charité et délicatesse que ces hommes obligeants témoignèrent aux religieux et aux enfants du Tiers-Ordre pendant leur séjour à Baltimore. Dieu ne refuse jamais son secours à ceux qui ont confiance en lui, et le P. Urbain, qui l'avait éprouvé déjà bien des fois dans ses voyages en Europe, le sentit encore mieux tout le temps qu'il passa sous le toit hospitalier de ces prêtres vénérables.

La communauté des Trappistes prit au séminaire du Mont-Sainte-Marie un repos de trois semaines, et profita de ce temps pour réparer les suites fâcheuses de la traversée. Cédant

(1) M. Dubourg, qui plus tard occupa successivement les sièges de Montauban et de Besançon.

M. Flaget, qui, après avoir été économe du Séminaire de Nantes et directeur à celui d'Angers, devint dans la suite évêque de Bardstown et de Louisville. Il reçut au Kentucky la colonie des religieux partis de Melleray en 1848, et qui fondèrent la Trappe de Gethsémani.

M. Garnier qui, revenu en France, y mourut supérieur général de Saint-Sulpice.

M. Maréchal, qui devait être un jour évêque de Baltimore.

alors à un sentiment de délicatesse, le R. P. Urbain craignit que la présence au séminaire de tous ses religieux et des enfants qu'il avait avec lui, ne devînt une charge, peut-être même un embarras pour ses hôtes ; il crut devoir prévenir le respectable M. Nagot du désir qu'il avait d'aller s'établir plus avant dans l'intérieur des terres. Ce dernier, avec les autres directeurs du séminaire, soupçonnant le motif qui l'avait amené à faire cette démarche, le prièrent de prolonger encore quelque temps son séjour au séminaire. Le P. Urbain, de son côté, réitéra ses instances, leur représentant qu'il devait, sans trop tarder, aller à la recherche d'un endroit propice, où il pourrait établir l'œuvre qu'il était venu fonder en Amérique. Les directeurs de Sainte-Marie, acceptant alors ses raisons, consentirent à le laisser partir.

Mais leur grande bienveillance devait l'accompagner encore plus loin, et leurs bienfaits le poursuivre au dehors du séminaire. Voulant avoir, aussi longtemps que possible, la facilité de porter des secours à la petite communauté de la Trappe, les Sulpiciens de Baltimore procurèrent au P. Urbain une demeure provisoire, en attendant qu'il pût découvrir un endroit convenable pour un établissement définitif.

Il existait à cinquante milles à peu près de Baltimore, entre les deux petites villes de Hanovre et de Heberstown, une plantation connue sous le nom de Pigeon-Hill *(Montagne des Pigeons)*, propriété appartenant à un de leurs amis. Absent pour quelques années, il leur avait laissé la liberté d'en disposer selon leur bon plaisir. Le supérieur de Mont-Sainte-Marie offrit, de la manière la plus obligeante et la plus aimable, cette habitation au P. Urbain : « Je possède à dix-sept lieues d'ici, lui dit-il, une maison toute meublée avec du grain, du vin pour la messe, du bois, des haricots, de la chandelle, et toutes les choses nécessaires à la vie. Si cela peut vous être agréable, je la mets à votre disposition. » Le R. P. Urbain ne pouvait refuser une offre qui venait si à propos et lui était faite avec tant de bonne grâce et de bienveillance. Il accepta donc, ne sachant comment témoigner sa reconnaissance à ses bienfaiteurs.

Pigeon-Hill était une grande et belle habitation, possédant des bâtiments agréables et commodes, où tous pouvaient loger, aller et venir, se mouvoir librement, déjà pourvus, grâce aux libéralités de MM. les Sulpiciens, de denrées de toute espèce, maïs, fruits, farine et légumes secs. Dans les bois voisins, on trouvait en abondance des fruits sauvages, dont les nouveaux colons pourraient tirer bon parti, des châtaignes surtout, qui fourniraient d'excellentes portions. On ne pouvait rien désirer de plus : d'un côté, les produits de la nature, et de l'autre, l'inépuisable charité de MM. les directeurs du séminaire, toujours préoccupés du bien-être de leurs protégés et attentifs à leurs besoins.

La Providence les comblait de ses bienfaits. Aussi veillaient-ils à n'en point abuser, s'imposant de temps en temps à eux-mêmes quelques retranchements et de légères mortifications. Un prêtre de Conwago, qui se trouve à quatre kilomètres de Pigeon-Hill, vint un jour les visiter. Remarquant le cellerier qui distribuait avec parcimonie le pain pour la soupe, il lui témoigna son étonnement de lui voir couper de si petits morceaux. « Monsieur l'abbé, lui dit le Père, ce pain est excellent et très substantiel ; il n'en faut pas donner trop. — Mon Révérend Père, reprit l'ecclésiastique, vous en reviendrez ; car ce n'est pas ici comme en Europe : en Amérique, voyez-vous, on ne connaît ni poids, ni mesure ! » Vérité dont le R. P. Urbain devait plus tard faire la triste expérience. Mais, pour le moment, cette parole, prise dans le bon sens, pouvait admirablement s'appliquer à la bienveillance et aux délicates attentions de MM. les Sulpiciens de Baltimore.

La communauté du R. P. Urbain s'installa de son mieux dans les bâtiments de Pigeon-Hill. Vers la fin d'octobre et malgré la saison avancée, on commença les travaux de culture. Il y eut en peu de temps un carré de maïs, un champ tout préparé pour des pommes de terre, puis attenant à la maison un beau jardin potager. Mais la majeure partie de la communauté se composant d'enfants du Tiers-Ordre, les religieux ne pouvaient fournir le travail nécessaire à la

subsistance de tous. Le R. P. Urbain entreprit donc de faire des quêtes dans les environs. Ces collectes n'étaient pas toujours bien fructueuses ; mais toutes ces petites sommes réunies faisaient face à bien des dépenses.

Un nouveau bienfaiteur était venu se joindre aux directeurs du séminaire, M. l'abbé Moranvillers, émigré français, natif d'Amiens, et curé de l'importante paroisse de Saint-Patrice à Baltimore. Par ses talents remarquables et sa grande charité, il avait conquis sur ses paroissiens un ascendant irrésistible, un crédit sans limites. Ce digne prêtre employa tout son zèle et mit tout en œuvre pour procurer aux cénobites de Pigeon-Hill les secours nécessaires à leur établissement, de l'argent et des terres ; il mit à leur service toute l'influence dont il jouissait à Baltimore et dans les environs.

La nouvelle situation du P. Urbain, comme on le voit, était relativement bonne ; on pourrait même dire excellente au point de vue matériel, comparée aux grandes privations, aux difficultés sans nombre dans lesquelles il s'était trouvé à d'autres époques. Et pourtant, tout n'allait pas pour le mieux à Pigeon-Hill.

Une des raisons qui avaient décidé le sage supérieur à quitter la ville de Baltimore, c'est que tout y était fort cher : les vivres et les autres objets de consommation. Quand il fut arrivé dans la campagne, ce fut bien autre chose. L'année presque entière avait été d'une sécheresse désolante. Tout augmentant à la fois, la plupart des denrées se vendaient à un prix excessif : « Pour ce qui se payait un sou à Baltimore, il fallait à Pigeon-Hill en donner douze ! » L'argent que le P. Urbain avait destiné d'abord à acheter des terres ne suffirait même pas pour satisfaire aux besoins les plus urgents de la communauté pendant le prochain hiver. Les quatre cents louis, comptés dans la caisse commune au moment où l'on arrivait en Amérique, étaient déjà dépensés.

Un baron français, émigré dans le Maryland, venait de donner gratuitement au Révérend Père 500 arpents de terres très bonnes, lui en offrant encore 1,000 ou 1,500 autres à une assez grande distance de Pigeon-Hill, à la condition toute-

fois d'y transporter de suite une partie de sa communauté. Les offres de ce baron devaient coûter bien cher au R. P. Urbain.

Depuis son arrivée en Amérique, il n'avait que des actions de grâces à rendre à Dieu ; il ne pouvait se plaindre de son sort. Mais, comme les afflictions sont d'ordinaire partie intégrante de la vie des saints, les épreuves devaient suivre de près les consolations. Toujours heureux ici-bas, nous nous attacherions facilement à la terre, et nous oublierions de penser au ciel, notre véritable patrie ; il nous faut la croix pour nous soutenir au chemin de la vie : sa seule vue inspire au chrétien la résignation, le détachement et le sacrifice.

On était aux approches de la Toussaint, et le Révérend Père, qui allait toujours à cheval, avait déjà fait de nombreuses tournées dans les environs de Pigeon-Hill. Il entreprit alors un voyage de quelques jours, pour aller voir les terres du baron dont nous avons parlé. Il était accompagné d'un frère convers et de quelques-uns de ses enfants. Comme il chevauchait lentement, un soir, l'un d'entre eux, voulant voir si le cheval trottait bien, eut la malheureuse idée de le frapper soudain sur la cuisse. La bête, trop sensible à ce coup, fait un violent soubresaut, lance en l'air son cavalier, qui, retombant de tout son poids sur le pommeau de la selle, se fait une blessure affreuse, accompagnée d'une douleur indicible. Aussitôt on aide le pauvre Père à descendre de sa monture, la violence du mal l'avait pour ainsi dire anéanti, lui enlevant presque le sentiment. Le frère qui l'accompagnait s'empressa de courir à la recherche d'un médecin : en quelques minutes, le blessé avait perdu un litre de sang.

Il était nuit quand arriva le docteur. A l'examen de la plaie, cet homme, ne pouvant s'en rendre bien compte, ne savait qu'en dire ; il se trompa sur la nature du mal et s'en retourna, abandonnant le malade à son malheureux sort. Celui-ci se crut frappé mortellement ; mais il attendait, bien résigné et dans une tranquillité parfaite, qu'il plût à Dieu de décider de lui, ou pour la vie ou pour la mort. Incapable

de faire aucun mouvement pour marcher ou se tenir debout, il était assis au bord du chemin, ne se plaignant aucunement de son mal et de sa souffrance, mais priant Dieu et le bénissant quand même, au milieu de ses chers enfants qui fondaient en larmes. Il s'estimait heureux de souffrir, comme saint Paul, et se sentait plus fort que toutes les épreuves.

Le lendemain, quand le jour parut, le malade était dans le même état. Il avait cru d'abord à une descente d'intestins ; mais, quand on put examiner au jour la blessure, ou plutôt la contusion, il fut facile de se convaincre qu'il n'en était rien. Il y avait grave lésion à l'intérieur. Le blessé fut avec peine transporté à la communauté de Pigeon-Hill, où ses religieux l'attendaient, plongés dans la consternation.

Le Révérend Père lui-même appliqua les remèdes qu'il croyait propres à guérir son mal, et prit forcément quelques semaines de repos. Mais on dit quelquefois qu'un malheur ne vient jamais seul.

Vers la fin du mois de novembre, le Prieur de Pigeon-Hill, se trouvant beaucoup mieux, monta en voiture pour se rendre à Baltimore, emmenant avec lui un élève du Tiers-Ordre. Comme ils approchaient de la ville, ce jeune garçon, voulant attirer l'attention de son supérieur sur un objet curieux qui se trouvait de l'autre côté de la route : « Mon Révérend Père, regardez donc ! », cria-t-il tout à coup. Le P. Urbain, qui tenait les rênes, se tourne de ce côté ; au moment même, une des roues, venant à heurter une grosse racine d'un arbre abattu au bord du chemin, la voiture est aussitôt renversée violemment ; le pauvre supérieur tombe, la tête la première, sur la terre dure et à demi gelée, reste là un moment étendu sur le sol, à peu près sans mouvement. « Il crut, dit-il, qu'il allait de ce coup perdre un œil. » Heureusement, il n'en fut rien.

Des personnes charitables, accourues d'une maison voisine, recueillirent l'équipage et les deux voyageurs. Le R. P. Urbain, transporté le lendemain à Baltimore, y fut condamné, par le médecin, à garder la chambre au moins pendant trois mois. Ce repos forcé, qui pour lui était le pire

de tous les remèdes, lui fut une nécessité bien dure : il avait tant à faire au dedans comme au dehors de sa maison! Il était non seulement supérieur et directeur de sa communauté, il en était aussi le pasteur et le père nourricier, ayant à pourvoir à tous ses besoins spirituels et temporels, vivant, pour ainsi dire, au jour le jour, sans ressources assurées, à la merci de la charité publique.

Six jours après sa chute de voiture, le supérieur de Pigeon-Hill avait la tête à peu près guérie. Mais, pour se remettre de sa première blessure, il fallait encore un long temps de repos. Il se trouva que l'hôte chez lequel il était logé avait été autrefois affligé du même mal ; un médecin l'avait guéri au bout de trois ou quatre mois. Mais notre cher malade ne se sentait, de ce côté, que peu d'amélioration.

D'autre part, les affaires de sa communauté souffraient beaucoup de son absence, et quand, au mois de décembre, il reparut à Pigeon-Hill, il eut à mettre ordre à beaucoup de choses. Avec le temps, il put en venir à bout, mais ce ne fut pas sans se donner bien de la peine et sans se heurter à de nombreuses difficultés

Les préoccupations de toutes sortes, les sollicitudes venant de tous les côtés à la fois l'accablaient, et la nuit et le jour. Jusque-là, il y avait eu pour lui périls de toutes parts, périls sur la mer, *periculis in mari ;* périls en son chemin, *periculis in viâ,* comme nous venons de le voir ; *periculis in fame et siti,* périls dans la faim et dans la soif, c'était l'épreuve de tous les jours ; *periculis in falsis fratribus et in gente*, périls jusque dans sa petite famille. C'est là qu'il trouva sa peine la plus amère, le péril dans sa propre maison, et venant de ses chers enfants.

Ces jeunes gens pour lesquels il avait toujours eu tant d'attachement, et dont il prenait si grand soin, qu'il instruisait et qu'il élevait pour Dieu, n'étaient plus maintenant ce qu'ils avaient été aux premiers temps.

Combien dans le nombre, dont il eût pu dire avec le poète : « Ah ! combien il est changé ! *quantum mutatus ab illo !* » Combien il est différent de ce qu'il était au départ !

Et cependant faut-il s'en étonner ! Aux beaux temps de la Val-Sainte et dans le Valais, les enfants qui étaient venus de la Franche-Comté, de la Suisse et de la Savoie n'avaient encore respiré que l'air pur des montagnes ; âmes simples, candides, toutes revêtues d'innocence, ils n'avaient encore point connu le mal. Mais depuis, ces jeunes gens avaient respiré la poussière des grandes routes, et traversé le monde. Dans leurs continuels voyages en Europe, ils s'étaient trouvés en contact avec toutes sortes de gens ; il est si difficile de passer au milieu de ce monde pervers sans contracter quelque souillure !

De plus, en Allemagne et en Hollande, à Amsterdam surtout, à Hambourg, le P. Urbain avait recueilli des enfants pour son Tiers-Ordre. Or, il est certain que les élèves les meilleurs, les plus dociles, ne sont pas ceux qu'on ramasse dans les carrefours, sur les rues et dans les faubourgs des villes, ceux que l'on trouve dans les ports de mer. Les élèves venus de la campagne, beaucoup moins exposés à connaître le mal et à tomber dans le vice, ont plus d'honnêteté, une plus grande ouverture de cœur, et sont aussi mieux préparés aux salutaires influences de la religion. Ces derniers convenaient mieux pour l'œuvre du R. P. Urbain. Peut-être, dans le choix de ceux qui se présentaient, le bon et charitable supérieur n'apporta-t-il pas toujours le discernement désirable : ce fut au moins la pensée du R. P. Dom Augustin. Lors de son passage à Amsterdam, il en avait, dès la première vue, conçu une impression fâcheuse, et ces nouvelles physionomies lui avaient paru suspectes.

On eût pu croire que, dans les dures épreuves de la traversée, ceux de ces jeunes gens qui laissaient à désirer, allaient se refaire et s'améliorer au contact des bons. Ce fut le contraire qui arriva : les meilleurs perdirent de leurs qualités. Un mauvais ferment suffit d'ordinaire à corrompre toute la masse ; de même que, dans une corbeille remplie des fruits les plus beaux, c'est assez d'un seul qui est gâté pour perdre tous les autres.

Pendant la traversée d'Amsterdam en Amérique, les rela-

tions malsaines de quelques jeunes gens du Tiers-Ordre, si restreintes qu'elles fussent, avec les autres passagers du *The-Sally,* la monotonie des journées sur la pleine mer, l'ennui dans cet étroit espace, où se trouvaient enfermés et circonscrits les Trappistes, furent des causes qui ne contribuèrent pas peu à susciter et à entretenir parmi ces enfants l'esprit d'insubordination et l'indiscipline. Pas n'est besoin d'avoir longtemps vécu dans les maisons d'éducation, collèges ou séminaires, pour savoir que le désœuvrement et l'ennui sont de fort mauvais conseillers, développent les instincts dépravés, éveillent les passions dans le cœur des jeunes gens, et, si l'on n'y prend garde, entraînent après eux quelquefois d'étranges désordres.

Le R. P. Urbain à peine était débarqué à Baltimore, qu'il dut reconnaître la justesse des prévisions de Dom Augustin relativement à ses élèves. Le temps de se rendre du port de Baltimore au séminaire de Sainte-Marie, deux de ses postulants disparurent : l'un était boulanger, et l'autre armurier. Le Révérend Père avait espéré tirer bon profit de l'un et de l'autre, et les avait reçus à Amsterdam. Mais ces deux misérables ne se proposaient pas autre chose que de faire gratuitement la traversée, et de passer ainsi sans frais en Amérique. A peine débarqués, ils s'enfuirent, s'affranchissant de tout devoir de gratitude. Ils emmenaient de plus avec eux un frère du Tiers-Ordre, jeune homme assez instruit, et qui eût pu devenir plus tard un excellent professeur.

A Pigeon-Hill, la conduite des élèves était la ruine de la communauté. Ils ne voulaient point travailler à la terre, parce que, disaient-ils, ils devaient consacrer tout leur temps à l'étude ; et ils n'étudiaient pas pour cela davantage. N'étant par eux-mêmes d'aucune utilité à la colonie, ils absorbaient par leur intempérance la plus grande partie des ressources et les réserves de l'avenir. Leurs maîtres, n'ayant sur eux qu'une faible autorité, ne pouvaient les contenir pendant les absences du Révérend Père : « On n'osait résister à leurs exigences. Ils mangeaient à leurs heures et selon leurs désirs ; après le repas, ils s'en allaient jouer aux barres. » Prudents

et dissimulés dans leur manière d'agir, habiles dans leurs calculs, ils affectaient une certaine modération, prenant bien garde de ne pas dépasser les bornes, afin d'échapper à une correction sévère et surtout au renvoi, tout en se donnant de la liberté et se procurant des satisfactions outre mesure. Il était évident, selon eux, qu'après les avoir amenés d'Europe en cette terre lointaine, on était tenu de leur procurer des moyens d'existence, et qu'on ne pouvait les renvoyer que dans des cas extrêmes. Appuyés sur ce principe et forts de cette idée, qui leur semblait péremptoire, ces tristes sujets s'en donnaient à l'aise : leur indiscipline ne connut bientôt plus de bornes.

L'éducation de ces jeunes gens avait été l'œuvre de prédilection du R. P. Urbain. L'esprit d'insubordination, qui animait alors un grand nombre d'entre eux, fut pour lui la cause d'un profond chagrin. Il voyait, en effet, cette œuvre bien compromise ; mais portant, sans mot dire, sa lourde croix, il attendit son secours de la miséricorde divine, espérant qu'elle abrégerait cette épreuve et la ferait tourner à son avantage.

Quand, animé d'une foi vive et profonde, on a bien regardé et médité son crucifix, comme on comprend bien que la souffrance, que la croix est de tous les trésors le plus précieux pour l'éternité ! Et puis les œuvres qui sont le plus éprouvées, ne sont-elles pas le plus souvent celles que Dieu bénit de préférence ?

Comptant bien que Dieu changerait tôt ou tard les mauvaises dispositions de ses élèves, le supérieur de Pigeon-Hill ne perdit point courage.

Le 18 novembre de cette année 1803, il écrivait à son frère, le priant de lui envoyer trois ou quatre douzaines de petits *Catéchismes,* et à leur défaut, quelques exemplaires du *Catéchisme de Montpellier,* des missels, des bréviaires et des rituels de Citeaux, un lectionnaire et le *Nomasticon* cistercien, une grosse Bible en latin, le livre des *Us* et des *Privilèges de Citeaux,* la Bible de Vence, des auteurs ascétiques, et quelques ouvrages de théologie.

En même temps, il adressait au plus jeune de ses neveux, à son filleul Urbain Guillet, une lettre bien affectueuse, toute remplie de sages conseils sur le choix d'un état de vie. Nous la citons tout entière.

« Mon très cher ami,

« Quoique je ne t'aie jamais vu, tu ne m'en es pas moins cher. Tu appartiens à un père que j'aime autant que moi-même ; je ne puis donc manquer de t'aimer.

« Bien que jeune encore, tu approches de l'âge où il faut se décider au choix d'un état de vie. C'est en ce moment que tu ne saurais trop recourir à l'assistance de Dieu, afin de bien connaître sa volonté et de recevoir les grâces nécessaires pour t'y conformer, car tu n'es sur la terre que pour lui obéir ; c'est là le seul moyen d'être heureux en ce monde et dans l'autre. Souviens-toi qu'aucun homme, et à plus forte raison, aucun enfant ne peut être bon juge en sa propre cause. Après Dieu, tu as un père qui mérite toute ta confiance, une mère qui ne lui cède en rien. L'un et l'autre ont trop de religion pour s'opposer à ce que Dieu demandera de toi. Seulement, si tu veux qu'ils ne se trompent pas dans les avis qu'ils te donneront à ce sujet, tu ne dois avoir rien de caché pour eux. Tu ne peux guère te tromper en leur obéissant ; et je leur connais assez de vertu pour ne pas te conseiller autrement qu'ils ne pensent, même pour faire le sacrifice d'Abraham, si Dieu te demandait à te séparer d'eux.

« Quant à moi, mon cher ami, ne te connaissant pas, je ne puis t'aider de mes conseils. Mais si tu suis la conduite que je viens de te tracer, Dieu bénira ta simplicité. Profite du temps où tu es encore sous les yeux de ton père, pour t'affermir dans la vertu ; car un jeune homme qui entre dans le monde est bien exposé à se perdre. Mille vains plaisirs le trompent ; et souvent il ne s'aperçoit qu'il y a livré son cœur que lorsqu'il n'a plus le courage de les quitter. Le chemin du vice est agréable et doux à l'entrée ; mais bientôt on y rencontre des épines : celui de la vertu, au contraire, est ordinairement difficile au commencement ; mais dès

qu'on y a fait les premiers pas, Dieu vient à notre aide et les épines se changent en roses.

« Je me vois obligé de finir, mon cher ami ; mais je vais te recommander à Dieu ainsi que tes frères et ta sœur. J'espère que de ton côté tu ne m'oublieras point. Si tu veux ne point t'égarer, je te conseille avant tout d'avoir une grande dévotion à la Très Sainte Vierge. Souviens-toi que tu seras dans ta vieillesse ce que tu auras été dans ta jeunesse.

« Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur. »

Ce filleul tant aimé, le plus jeune de la famille, devait, hélas ! plus tard, faire couler bien des larmes, jusqu'au jour où le R. P. Urbain, par ses ferventes et continuelles prières, obtiendra son retour à la vertu.

Malgré tant de mécomptes et les difficultés qui, aux derniers temps, étaient venues contrarier ses projets, le P. Urbain ne désespérait pas de fixer un jour sa demeure à Pigeon-Hill, d'y vivre tranquille avec ses religieux et ses enfants. Il était en possession d'une terre pouvant suffire à l'entretien de sa communauté ; à même encore de s'en procurer d'autres de plus grande étendue. Il s'y voyait libre d'observer avec ses frères toutes les pratiques de la religion et les obligations de son saint état ; les habitants du voisinage étaient pour lui et pour les siens tout remplis de bienveillance. C'était évidemment la Providence qui l'avait conduit dans ces régions lointaines ; et devant lui s'ouvrait une carrière dans laquelle il y aurait à faire tant de bien, si le ciel bénissait son entreprise !

Ne sachant pas l'anglais, le supérieur de Pigeon-Hill avait plusieurs enfants qui en avaient une connaissance suffisante. De plus, il venait de recruter tout récemment, à Baltimore, deux jeunes créoles orphelins, qui parlaient parfaitement cette langue ainsi que l'allemand. Lui-même, malgré son âge déjà assez avancé (il avait alors quarante ans), il allait se mettre à l'étude de l'anglais. *(Lettre du 8 décembre 1803.)*

Quand il eut à peu près complètement recouvré ses forces et sa santé, au mois de janvier de l'année suivante, Dom

Urbain recommença ses courses dans les villes de la côte américaine, recueillant partout des aumônes et ramassant aussi, çà et là, quelques enfants. Il écrit qu'en passant à Baltimore on lui en offrait en si grand nombre que, s'il avait eu de l'argent, il en eût réuni, en moins de deux jours, plus de deux cents de toutes langues et religions. Il n'en voulut prendre que quatre, n'ayant pas où loger les autres ni de quoi les nourrir.

A l'automne de 1804, il a récolté du coton, du riz, du seigle, du froment et autres céréales. Dans sa terre, qui est excellente, les pommes de reinette abondent et viennent tout naturellement comme dans leur pays d'origine, sans qu'on ait besoin de les greffer ; on y cueille, en outre, des fruits de toute espèce. Bref, à Pigeon-Hill, en l'année 1804, tout paraissait être à l'espérance.

Mais comme toutes choses ici-bas sont imparfaites, et qu'il n'est situation si belle qui ne pèche par quelque côté, il y avait aussi pour le P. Urbain un revers de la médaille. Depuis qu'il s'était relevé de ses chutes et paraissait bien rétabli, une ou deux fois il s'était vu sur le point de mourir. Dieu l'avertissait ainsi de se tenir sur ses gardes, de se modérer dans ses courses et dans ses travaux, de ne pas trop compter enfin sur ces intervalles, pendant lesquels il semblait être quelquefois tout brillant de santé.

D'autre part, il est permis de croire que le bon P. Urbain, qui toujours apportait dans ses relations avec les Américains la simplicité de la colombe, n'y mettait pas également la prudence du serpent. Pour les intérêts de sa communauté, il entrait souvent en affaires avec les gens du dehors, soit pour acheter ce dont il avait besoin, soit pour négocier avec eux l'acquisition de nouvelles terres. Maintes fois, dans ses lettres, il se plaint de la mauvaise foi de ces indigènes avec lesquels il est obligé de traiter. De là, de nombreuses déconvenues, de fréquentes déceptions, des misères.

Au courant de mai 1804, il était allé jusqu'à Philadelphie, emmenant avec lui un élève du Tiers-Ordre avec ses deux meilleurs jardiniers, pour la visite et le choix de terres qu'on

venait de lui proposer. D'après l'exposé que lui en avaient fait les propriétaires, il devait y trouver le terrain le meilleur et le plus beau du monde, dans les conditions les plus convenables pour la fondation d'un établissement comme celui qu'il avait dessein d'entreprendre. Le résultat de sa visite fut une déception complète : on l'avait trompé ! « Ce petit voyage m'a ruiné, disait-il ; et se trouvant à bout de ressources, il allait manquer de pain. »

Il s'en retourna donc, ce jour-là, vers Pigeon-Hill, songeant aux vicissitudes de la vie, à la duplicité humaine, à la mauvaise foi des Américains, etc., et rêvant au Kentucky, climat qu'il tenait pour être plus tempéré, sol bien plus fertile, et dont il avait beaucoup entendu parler. Dès ce moment, il pensait pouvoir aller un jour y fonder un établissement.

D'autres raisons, selon lui, militaient en faveur de ce projet. Les côtes de l'Amérique et les pays voisins de la mer sont généralement plus malsains que les contrées de l'intérieur.

A ce grave inconvénient de l'insalubrité du climat où se trouvait Pigeon-Hill, il fallait ajouter relativement à sa colonie la proximité de la ville de Baltimore, cause fréquente de désertion parmi les jeunes gens du Tiers-Ordre.

Plusieurs d'entre eux qui, en Europe, avaient fait un sérieux apprentissage et connaissaient un métier, allaient chercher meilleure vie avec le plaisir, le luxe et le bien-être, dans cette ville déjà importante par son commerce et son industrie manufacturière. Le voisinage des grandes villes, avec la pensée des avantages, des jouissances, des satisfactions qu'on se flatte d'y rencontrer, a toujours été une tentation dangereuse pour les jeunes gens et la cause de la dépopulation des campagnes. Heureux seraient-ils s'ils savaient comprendre les biens précieux, les consolations, les douces joies réservés à ceux qui restent au pays de leurs pères ! *O fortunatos nimium, sua si bona norint, agricolas !*

Toutes réflexions faites, il était en principe décidé, dans l'esprit du R. P. Urbain, qu'il tenterait, sans tarder beaucoup, une excursion dans le Kentucky, pour y chercher le lieu et

les moyens de fonder un établissement. Ce projet, mûri pendant quelque temps, devint bientôt chez lui une résolution sérieuse. Il eut tout le loisir d'y réfléchir aux derniers mois de l'année 1804 et pendant l'hiver qui suivit. Homme d'action et d'énergie, le P. Urbain tenait aux résolutions qu'il avait prises : il attendit, pour la réalisation de son dessein, le retour de la belle saison et les plus longs jours de l'année suivante.

CHAPITRE III

DE PIGEON-HILL A LOUISVILLE

L'Église d'Amérique; vie des premiers missionnaires aux États-Unis. — Voyage du R. P. Urbain au Kentucky : l'abbé Badin. — Histoire du bon frère Placide. — Deuxième voyage au Kentucky : Départ de la colonie de Pigeon-Hill. — Voyage à pied : accidents, retard et contretemps. — Navigation des Trappistes sur le Monongahela et sur l'Ohio : Difficultés, péripéties et périls. — Détresse des voyageurs et leur arrivée à Louisville. — Maladie du Révérend Père ; épidémie et morts parmi ses religieux.

L'Église d'Amérique, riche des plus belles espérances, toute florissante de jeunesse et de beauté, a été pour sa mère, la sainte Église romaine, à la fin du siècle dernier, une bien grande consolation, en face des apostasies, des blasphèmes, de l'impiété, de l'athéisme philosophique et des sacrilèges horreurs de la Révolution française. Nous avons, hélas ! encore aujourd'hui sous les yeux le douloureux spectacle de nations chrétiennes, qui avaient reçu mission de défendre contre ses ennemis la religion du Christ, et qui persécutent son Église, renient la foi de leur baptême, pour se courber honteusement sous le joug odieux des sectaires. Mais le successeur des Pie VI et des Pie VII, l'illustre et glorieux Léon XIII, reporte encore avec amour ses regards au-delà de l'Atlantique, pour y contempler les progrès de l'Évangile et de la foi catholique, pour y compter le nombre toujours croissant des nouveaux chrétiens baptisés et régénérés par nos missionnaires. C'est là, pour l'auguste Vicaire de Jésus-Christ, le sujet d'une grande joie, une consolation suprême, parmi les angoisses et les alarmes de sa captivité.

A l'époque de la Révolution, il y a cent ans, le petit troupeau des catholiques, au Nouveau-Monde, vivait sous le



Scieurs de bois et charrons

gouvernement d'un seul évêque, et cet évêque n'avait pour le seconder qu'une vingtaine de prêtres au plus, disséminés sur un territoire de 1,500 lieues de long sur 8 à 900 de large. Toute cette immense étendue formait le diocèse de Baltimore. L'évêque qui en fut le premier pasteur était Mgr John Carroll (1).

Pour secourir et fortifier la jeune Église d'Amérique, la miséricorde de Dieu se servit de la Révolution française. Les prêtres, chassés de France par la persécution, apportèrent le concours de leur dévouement et de leur expérience aux ouvriers trop peu nombreux qui travaillaient, depuis quelques années, à la riche moisson ouverte en cette terre toute neuve, et dans ce vaste champ des États-Unis.

Ces apôtres, qui étaient à peu près tous des confesseurs de la foi, semèrent dans les larmes ; mais sur ce sol arrosé et fécondé de leurs sueurs, ils préparèrent l'admirable germination qui devait s'épanouir, en 1885, dans le Concile de Baltimore, où 63 archevêques et évêques purent délibérer librement sur les intérêts religieux de cet immense continent.

« Quels saints prêtres la Révolution a enlevés à l'Église de France ! dit l'abbé Moreau dans son ouvrage : *Les Prêtres français émigrés aux États-Unis* (p. 345). Mais Dieu a permis qu'il en fût ainsi, afin que la nation qui avait servi d'instrument pour appeler le peuple des États-Unis à l'indépendance lui servît encore, pour appeler les chrétiens égarés de la grande république américaine à la liberté des enfants de la grâce. »

Le R. P. Urbain, pendant onze ans, devait apporter à ce

(1) Mgr Carroll, ancien professeur de théologie chez les Jésuites, évêque et ensuite archevêque de Baltimore, était alors un des plus illustres personnages de l'Amérique, universellement aimé et respecté. Il avait été sacré en Angleterre, le 15 août 1790. Deux ans plus tard, il convoquait à Baltimore un synode où il put réunir jusqu'à vingt-cinq prêtres. On admirait sa piété, sa modestie autant que son savoir. Enfin, par l'urbanité de ses manières et son inépuisable charité, il avait gagné tous les cœurs, même parmi le clergé protestant. Sa mort édifiante, douce et tranquille au milieu d'effroyables souffrances, arriva le 3 décembre 1815. Sa mémoire est toujours en vénération aux États-Unis.

laborieux apostolat le tribut de ses efforts et de sa bonne volonté. Après avoir prévenu ses religieux de ses intentions et de sa prochaine absence, qui, leur disait-il, pourrait bien se prolonger au-delà de ses prévisions, il quitta Pigeon-Hill, et partit de Baltimore, quelques jours après, le 2 juin 1805, pour un voyage d'exploration dans le Kentucky. Il était accompagné d'un interprète et du bon frère Placide.

On ne saurait douter, qu'en faisant apparaître, pour la première fois, la blanche robe des fils de saint Bernard sur cette terre vouée à l'infidélité et à l'hérésie, il n'ait ouvert le chemin à la vie religieuse, et préparé ses frères de France à venir s'y fixer, un jour, d'une manière permanente et durable. On a vu d'abord se fonder, au Kentucky, en 1848, le monastère de Gethsémani, issu de la Trappe de Melleray et bâti au pays même où le P. Urbain parut tout le premier; puis, dans les dernières années de ce siècle, la florissante abbaye de Notre-Dame-du-Lac avec les autres monastères récemment établis au Canada, qui font bénir, au milieu de ces populations toutes françaises, la maison-mère qui leur a donné le jour, Notre-Dame de la Trappe de Bellefontaine.

L'existence du missionnaire, toujours laborieuse, était encore plus pénible, à cette époque de formation, où le prêtre, abandonné à ses seules industries et à ses propres ressources, n'avait pas à compter sur les dons et sur les secours qui viennent aujourd'hui de la France ; l'œuvre admirable de la Propagation de la Foi n'était pas encore fondée.

« En ce temps-là, le missionnaire d'Amérique était obligé de monter à cheval presque tous les jours et de braver, souvent seul, la solitude des forêts, les ombres de la nuit, le froid de l'hiver et les chaleurs de l'été, obligé de passer la nuit dans les bois, couché sur la terre, auprès d'un grand feu à la lueur duquel il disait son bréviaire.

« Bon nombre de fidèles avaient à faire de longs et périlleux voyages, pour remplir leurs devoirs de chrétiens. Ils passaient la nuit dans l'église, pour être plus sûrs d'avoir leur tour au tribunal de la confession, où le prêtre se rendait bien avant le lever du soleil. Souvent le missionnaire disait

la messe à midi, quelquefois même plus tard, pour pouvoir faire communier tous ceux qui s'étaient préparés à recevoir le sacrement. Souvent il arriva que cet homme de Dieu ne trouvait pas, dans la semaine, un seul jour pour se reposer, surtout quand il avait des malades à voir à de grandes distances. En cas d'absence, le missionnaire recommandait à tous ses fidèles la prière commune en famille, le catéchisme et l'examen de conscience tous les soirs, puis les prières de la messe, les litanies, la lecture spirituelle aux jours de dimanches et de fêtes, auxquels exercices on ajoutait toujours la récitation du Rosaire (1). »

Tel était le missionnaire catholique, le prêtre zélé, l'ami que le R. P. Urbain rencontra tout d'abord en arrivant au Kentucky, avec ses deux compagnons de voyage.

L'abbé Badin, dont le courage, le zèle et la charité ne connaissaient point de bornes, était le seul missionnaire qui fût alors dans tout le Kentucky. Il y avait déjà converti bon nombre de protestants, et fondé une communauté de religieuses. Il fut le premier ordonné prêtre aux États-Unis, en 1793 ; et, dès le jour de son ordination, il fut chargé par Mgr Carroll de la mission du Kentucky, dont il est considéré comme le fondateur (2).

Une des plus sensibles épreuves, pour cet homme dévoué comme pour tous les autres missionnaires de ce temps-là, était l'isolement auquel il se voyait condamné, le manque de prêtres ne permettant pas à l'évêque de les envoyer deux ensemble, *misit illos binos* (Saint Luc, x, 1), selon le conseil de l'Évangile (3).

(1) *Annales de la Propagation de la Foi* (Année 1822, II, pages 28, 29, 30).

(2) M. l'abbé Étienne-Théodore Badin, né à Orléans, en 1768, faisait partie, n'étant encore que diacre, de la petite colonie envoyée en Amérique, le 8 avril 1791, sous la conduite de M. l'abbé Nagot, par M. Émery, supérieur de Saint-Sulpice. Il fut ordonné prêtre à Baltimore, par Mgr Carroll, en 1793.

(3) Le plus proche voisin de l'abbé Badin fut, de 1795 à 1803, M. l'abbé Rivet, ancien professeur de rhétorique à Limoges, curé et vicaire général au Poste-Vincennes, dans l'Indiana, à 70 lieues plus loin dans le nord, et, depuis 1803, M. l'abbé Olivier, à une distance de 30 lieues, et que nous retrouverons un peu plus loin, dans la Louisiane, au village de la Prairie-au-Rocher, sur les confins de l'Illinois.

Dès que ce saint missionnaire vit le R. P. Urbain, il laissa éclater sa joie ; mais quand il connut les intentions des nouveaux venus et ce que se proposaient de faire les Trappistes, quand il vit que la Providence lui envoyait des moines, des prêtres, des maîtres d'école, une mission tout organisée, il se prit d'admiration, de reconnaissance et d'enthousiasme. Il déclara qu'il se chargeait de trouver un établissement, d'aplanir les difficultés qui pourraient survenir, et de tout préparer pour recevoir la colonie de la Trappe. Il ne demandait au R. P. Urbain que de s'en retourner sur le champ à Pigeon-Hill, pour en retirer ses frères et les lui amener de suite au Kentucky. Le R. P. Urbain n'attendit pas plus longtemps, tant il avait confiance en de si engageantes promesses. Il se hâta donc de revenir à sa communauté : il lui tardait de faire part à ses religieux de ces bonnes nouvelles.

Le Kentucky est au centre des États-Unis d'Amérique, borné, au nord, par le cours de l'Ohio, à l'ouest par le Missisipi et l'état d'Illinois, au sud et à l'est, par le Tennesée et la Virginie. Il produit abondamment toutes sortes de graines, maïs, tabac, patates, coton, lin, chanvre, indigo, etc... La vigne sauvage s'y élève jusqu'à 30 et 40 pieds de haut, mais le raisin en est petit et le vin très âpre. Les Américains de ce pays montraient, en toutes circonstances, leur prédilection pour les Français dont ils aimaient la politesse et la gaîté. Le gouvernement avait, dans cet état, consacré leur souvenir, en donnant à plusieurs localités importantes nouvellement fondées le nom de villes françaises.

Parmi les lieux d'établissement qu'il avait en vue, l'abbé Badin accepta l'offre d'une pieuse dame qui lui proposait, pour l'installation des Trappistes, une de ses terres, située à une petite distance de Louisville. Il y avait là une habitation spacieuse, avec d'excellents terrains, champs et vergers, dont elle leur abandonnait la jouissance, à l'exception de quelques arbres fruitiers qu'elle se réservait pour son usage.

Après le départ du R. P. Urbain pour Pigeon-Hill, le bon

frère Placide, qui était resté au Kentucky, habitait seul en ce domaine, y vivant en véritable ermite. Mais il n'y resta point dans l'inaction, s'occupant d'y préparer les voies, et de disposer toutes choses pour le jour où arriverait la colonie des Trappistes. Frère Placide était un homme actif et intelligent ; il se mit aussitôt à l'œuvre pour aménager ces lieux et toute la maison d'une manière conforme aux usages et aux règlements de la Trappe.

Ce bon frère demeura seul, pendant six mois, dans ce pays qu'il ne connaissait pas, et qui était presque désert, infatigable au travail, inflexible dans l'observation de la règle, n'oubliant rien de ce qui pouvait être utile aux futurs habitants de son ermitage ; et ce qu'il y a de plus remarquable et de plus édifiant, n'omettant rien des austérités et des exercices en usage dans le monastère, faisant tout seul la procession à travers les allées du jardin, d'un pas grave, le chapelet à la main et les yeux fixés à terre, afin de s'unir aux prières de ses frères, qui étaient à deux cents lieues de là.

La vie de ce simple frère est une des plus belles et des mieux remplies dont on ait conservé le souvenir à la Trappe. Profès quelque temps avant la Révolution, et un peu plus âgé que le P. Urbain, il fut un des vingt-quatre Trappistes qui quittèrent la France, pour s'en aller à la Val-Sainte. Chassé par l'invasion de ce pieux asile, il fit toute la campagne d'Allemagne et de Russie. De retour en Westphalie, il ne prit que le repos nécessaire après des courses si fatigantes, et partit pour l'Amérique, où il travailla constamment pendant douze années entières. Ramené en France en 1814, il recommença à travailler, malgré son grand âge, se trouvant bien partout où le plaçaient ses supérieurs, acceptant de bon cœur tout ce qui lui arrivait de désagréable et de fâcheux. Resté seul de tous les anciens religieux de la Trappe, il vit son ancienne maison se relever de ses ruines, comme autrefois les Juifs virent leur temple se rebâtir au retour de la captivité de Babylone. Ainsi que Jean-Baptiste, qui avait été le trait d'union entre la Loi ancienne et la Loi nouvelle, il fut comme le lien qui unit les deux générations de la

Trappe. Pauvre frère convers, il avait vu passer et finir, malgré leurs promesses d'immortalité, la République et l'Empire ; et lui, plaçant plus haut sa confiance, il tenait toujours ses regards élevés vers le ciel. Comblé d'années, de consolations et de mérites, il demanda enfin à son supérieur la permission de mourir le jour de la Toussaint ; et après avoir aussi obtenu l'agrément de la Vierge et du bon Dieu, il mourut, en effet, le jour même qu'il avait choisi pour s'en aller au paradis, avec les bienheureux. Il quitta la terre, aux premiers chants de Matines, à l'heure qu'il avait marquée lui-même, pour commencer de jouir en leur compagnie, dans la céleste Jérusalem, du bonheur et de la gloire que lui avaient mérités ses vertus.

Le nom du frère Placide et celui du P. Urbain seront toujours deux noms bénis à la Trappe de Bellefontaine (1).

Cependant, le R. P. Urbain, de retour à Pigeon-Hill, s'empressa de faire connaître à sa communauté les nombreux avantages qu'il espérait trouver au Kentucky, et les promesses séduisantes qu'on lui avait faites, déclarant aussitôt la résolution qu'il avait prise d'y transporter sa résidence pour la fondation d'un nouvel établissement. Mais en même temps, il ne voulut pas dissimuler à ses frères la longueur et les fatigues du voyage ; il ne leur cacha point les obstacles sans nombre, les difficultés qu'on y rencontrerait, toutes les privations et aussi les périls auxquels on devait s'attendre. C'était à chacun de bien réfléchir avant de se décider à faire partie de l'expédition.

Cet avertissement préalable fut de la part du supérieur de Pigeon-Hill un acte de grande sagesse, le moyen, ce semble, tout naturel et le plus efficace pour épurer sa communauté, et la purger des mauvais éléments qui pouvaient s'y trouver encore. L'expédition du Kentucky ne souriait

(1) Frère Placide, dans le monde Louis Bossard, était né, le 13 janvier 1753, à Saint-Jean-de-Combrand (Deux-Sèvres), et était jardinier de son état. Entré à la Trappe en 1782 et profès le 29 mai 1784, il revint d'Amérique à Bellefontaine avec le R. P. Urbain, et de là s'en retourna à la Grande-Trappe, où il est mort.

que médiocrement, en effet, à la plupart des jeunes gens du Tiers-Ordre; ils entrevoyaient d'un œil peu rassuré les péripéties, les situations pénibles, peut-être les dangers auxquels les exposerait un si long voyage.

Aussi bien, quand arriva le jour du départ, les Trappistes de Pigeon-Hill virent-ils se retirer, les uns après les autres, la plus grande partie des jeunes séculiers qu'ils avaient amenés avec eux d'Amsterdam. Quelques-uns quittèrent la communauté, sans autre avertissement que des lettres qu'ils laissaient à leur départ; d'autres vinrent demander à leur supérieur des recommandations pour se procurer quelque emploi et trouver de l'ouvrage à Baltimore. Il y avait parmi eux de bons ouvriers, qui refusèrent d'aller porter si loin le fruit de leur industrie, préférant exercer leur métier dans la grande ville manufacturière. Le R. P. Urbain n'en eut aucun regret.

La colonie des Trappistes se mit en route au commencement de juillet 1805. Alors recommencèrent pour cette petite communauté les pérégrinations que nous avons suivies à travers l'Europe. Ce fut pour ces religieux la même manière de vivre, les mêmes moyens de transport et par terre et par eau. Plusieurs États de l'Union américaine les virent passer tour à tour, comme autrefois l'Allemagne, l'Autriche, la Prusse et la Russie; au lieu du Danube, du Bug et de la Vistule, ce furent l'Ohio, le Monongahela et le Mississipi, dont ils descendirent le courant. Il n'y eut que les noms de changés.

Dans le trajet de Pigeon-Hill au Kentucky, de nouveaux jeunes gens vinrent se présenter à eux pour remplacer ceux qui étaient partis, et la colonie du Tiers-Ordre se trouva renouvelée presque tout entière.

Aux premiers temps, le voyage se fit à pied, à petites journées de six ou sept lieues chacune, jusqu'à la rencontre d'une rivière, sur laquelle on allait pouvoir s'embarquer. Sans guide d'aucune sorte, la caravane cherchait son chemin dans ces solitudes immenses, à travers les sinuosités des cours d'eau, les retraites profondes et les sombres dédales des forêts.

Le R. P. Urbain avait recueilli, par charité, un vieux

colon de Saint-Domingue, à qui de grands malheurs avaient fait perdre la raison. Cet homme avait autrefois été riche, et croyait avoir encore un frère habitant la Normandie, peut-être le Havre-de-Grâce. Le bon supérieur, ayant pitié de ce malheureux, lui témoigna beaucoup de sympathie, et le prit sous sa protection. Grâce aux bons soins des religieux, à la tranquillité, à la paix qu'il goûtait en leur compagnie, ce pauvre homme recouvra peu à peu la raison. Il était ingénieux : il mit toute son industrie au service de ses bienfaiteurs ; il leur construisit une charrette qui servit à porter les gros bagages de la colonie.

En raison de la fatigue que tous éprouvaient à la marche, et qui ne faisait qu'augmenter d'un jour à l'autre, le Révérend Père crut qu'il était à propos d'apporter quelque tempérament au régime suivi jusque-là dans la communauté : le lait, le beurre et le fromage devinrent la nourriture la plus ordinaire. Quand on voulait faire de la soupe, on s'arrêtait auprès d'une claire fontaine, ou sur le bord d'un ruisseau ; on allait prendre, dans la voiture qui servait de dépense, les fruits et les légumes secs ; la forêt fournissait le bois dont on avait besoin, et la marmite aussitôt suspendue sur le feu, en peu de temps on avait un service assez confortable. Sur le soir, on pressait un peu la marche, dans l'espoir de rencontrer une ferme, une maison quelconque, pour y passer la nuit. Une grange pour abri, un lit de paille était pour tous, en ces occasions, un sensible soulagement. On passait bien aussi quelquefois la nuit à la belle étoile. Mais comme on était au milieu de l'été, il n'y avait ni peine ni danger à se coucher sous l'épais abri des grands arbres, où l'on goûtait un tranquille et paisible repos.

Dans une très longue lettre à son frère, M. Emmanuel Guillet, le R. P. Urbain lui expose les raisons qui le déterminèrent à quitter Pigeon-Hill et la Pensylvanie ; il lui raconte ensuite les intéressants détails, et tous les incidents de cet aventureux voyage.

Avec le désir d'une plus entière solitude, une des raisons de son départ de Pigeon-Hill, c'est qu'il ne pouvait rien

entreprendre de sérieux et de durable dans cette maison et sur ces terres qui ne lui appartenaient pas. Peut-être, il en pourra dire autant plus tard au sujet du Kentucky. Mais n'anticipons pas. Là, comme partout, aux États-Unis d'Amérique, on ne cédait alors gratuitement aux colons nouvellement arrivés que des terres sans valeur, stériles et sans eau, d'une culture difficile ou d'un faible rapport, et l'on vendait à bon prix les terrains les meilleurs. Le R. P. Urbain en avait déjà fait plusieurs fois l'expérience ; c'est là le grand obstacle qui devait l'arrêter plusieurs années encore. N'ayant pas d'argent, il ne pouvait songer à fonder un établissement définitif. Quelque temps avant son départ pour le Kentucky, il avait fait des quêtes et était allé de ville en ville jusqu'à Boston. Malheureusement, deux imposteurs étaient passés avant lui dans ces différentes villes, y recueillant beaucoup d'aumônes et y avaient refroidi la générosité des donateurs. Il en était résulté pour lui un grand préjudice. Dans toutes ces courses, il n'avait encore pu ramasser que 1,500 dollars. Au début de son voyage, « une bonne partie de cette somme fut dépensée à acheter de la toile pour faire des chemises, du drap pour tailler des vestes et aussi des culottes à ceux de ses enfants qui en avaient le plus besoin ». Deux mois après cette époque, le Révérend Père calculait et constatait que le seul voyage de Baltimore à Louisville lui avait coûté pour le moins 2,200 dollars. Dans de pareilles conditions, il lui était difficile d'arriver à l'équilibre de son budget et de faire face à de nouvelles dépenses. Une personne heureusement se rencontra qui lui fournit, à des conditions peu onéreuses, les ressources indispensables et lui prêta l'argent dont il avait besoin.

Le voyage de Pigeon-Hill fut, du commencement à la fin, marqué par les accidents les plus fâcheux, de dures épreuves et des contretemps de toutes sortes.

Au départ, on eut mille peines à se procurer des chevaux, presque tous ces animaux étant alors occupés aux travaux de la campagne. On en trouva pourtant à la fin deux ou trois ; mais il fallut les payer au double de leur valeur. Une voi-

ture toute neuve se brisa au moins dix fois ; on finit par la changer pour une autre, mais en perdant plus de la moitié de son prix. Le meilleur des chevaux, qu'on avait acheté 150 dollars, mourut subitement : il fut remplacé aussitôt par un autre, mais qui était si fougueux, si maussade, qu'on ne put s'en servir : on le revendit avec perte.

Cependant on arriva comme on put à la rivière de Monongahela, où la colonie devait s'embarquer : or, il advint que le bateau commandé à l'avance par le P. Urbain n'était plus à la disposition du constructeur. Cet homme, peu soucieux de sa parole, en ayant trouvé un bon prix, s'était empressé de le vendre. Force fut donc à nos voyageurs d'attendre et de différer le jour de l'embarquement.

Comme on logeait à l'auberge, c'étaient en plus autant de dépenses inutiles, sans compter les autres désagréments et déconvenues qui pouvaient résulter de ce malencontreux retard. A la place du bateau qui avait été fait sur sa commande et qui était grand et commode, le R. P. Urbain dut s'en procurer deux autres qui ne le valaient pas, un plus petit, tout neuf, mais qui n'était pas encore complètement terminé, avec un autre plus large, mais qui était vieux et avait grand besoin de radoub.

Le temps de mettre ces deux embarcations en état demanda encore plusieurs jours, pendant lesquels la colonie logeait à l'auberge. Enfin, le P. Urbain paya les deux marchands 12 dollars (environ 60 francs), ce qui n'était pas trop cher ; mais les deux bateaux ne valaient pas beaucoup plus. Tout était prêt, quand surgit une autre difficulté. La navigation du Monongahela étant très difficile à cette époque de l'année, à cause du manque d'eau dans la rivière, aucun pilote ne voulait se charger de conduire les bateaux. A la fin pourtant, il s'en présenta un, mais qui demandait un prix exorbitant, sans vouloir s'engager à répondre de rien. Il fallut bien l'accepter, puisqu'il n'y en avait pas d'autre. On leva le grappin, impatient qu'on était de partir, on prit le large et l'on descendit le courant à force de rames.

Mais bientôt, que de difficultés et de fatigues ! Comme les

eaux de la rivière étaient très basses, les deux embarcations de temps en temps heurtaient de côté les bancs de sable ou allaient s'échouer sur les grèves. Les jeunes gens alors de se jeter à l'eau pour les dégager : heureusement, on était au mois d'août; car ces accidents se renouvelaient jusqu'à huit et dix fois par jour. Il fallait alors soulever les barques avec des leviers, les pousser de l'épaule, quelquefois les tirer à l'aussière, travail toujours pénible et qui prenait beaucoup de temps. A peine faisait-on 15 milles en un jour. On ne saurait imaginer navigation plus laborieuse.

C'est ainsi qu'on arriva à Pittsbourg, petite ville de l'état de Pensylvanie, au confluent de l'Alleghany avec le Monongahela. A partir de ce point, les deux rivières n'en font plus qu'une qui est l'Ohio, déjà navigable en cet endroit et pouvant porter des navires de deux à trois cents tonneaux. L'Ohio, que les indigènes appellent la *Belle rivière,* est un cours d'eau magnifique, aux bords pittoresques et dont la largeur varie de 500 à 1,400 mètres. Il roule ses eaux au milieu de vastes prairies, à travers des forêts profondes; mais il expose le navigateur à des dangers toujours nouveaux sur les sables mouvants, les pousse en de rapides et continuels courants, qui en quelques endroits sont terribles.

Les Trappistes, à Pittsbourg, avaient échangé leurs bateaux pour d'autres plus grands et plus solides. Après cette grosse dépense, il importait d'éviter les frais trop considérables et de veiller bien à l'état de la caisse. On tint conseil et l'avis à peu près unanime fut que, dorénavant, on pourrait facilement se passer de pilote ; l'Ohio ne présentant plus les difficultés qui, sur le Monongahela, avaient occasionné tant de fatigues, les religieux et les jeunes gens se chargeraient eux-mêmes de la manœuvre et ce serait une économie. Le pilote ayant donc été congédié et payé de ses services, trois frères furent sur le champ improvisés marins et désignés pour tenir la barre.

L'Ohio fournit un cours de 700 milles ou 200 lieues, de Pittsbourg à Louisville. Toute la colonie s'embarqua pour ce long trajet, sans autre guide que les renseignements donnés

par les gens du pays, avec un almanach populaire qui semblait indiquer les périls à craindre, en certains passages plus difficiles, et les moyens à prendre pour se tirer des plus mauvais pas.

Mais il y avait dans la rivière de dangereux parages, des accidents, des difficultés que ne marquait pas l'almanach. On allait rencontrer, sur ce fond mouvant de l'Ohio, des obstacles que nul ne pouvait prévoir, de rapides courants qui, doublant tout à coup de vitesse, ne laissaient ni le temps ni la facilité de diriger la manœuvre ; des arbres déracinés qui s'en allaient à la dérive, des bancs de sable cachés et dissimulés à la surface, contre lesquels on pouvait se heurter tout à coup, et qui pousseraient les embarcations contre les îles ; autant d'écueils à craindre, et particulièrement redoutables pour des navigateurs sans expérience.

Un soir, vers dix heures, des voies d'eau se déclarèrent à l'une des barques, ce qui jeta soudain l'épouvante en tous ceux qui la montaient. On se hâta, en forçant de rames, de gagner bien vite la rive la plus proche ; et il était grand temps : l'embarcation coulait, en abordant au rivage. Tout de suite on la déchargea des objets qu'elle contenait ; mais on eut beau faire diligence en cette opération de sauvetage, on n'eut que le temps de jeter ces objets sur la vase. La plupart en sortirent fort endommagés : les livres surtout, des livres de chant, des psautiers, deux bréviaires furent complètement détériorés, ce qui pour les religieux était une perte irréparable.

Le lendemain matin, un charpentier, venant à passer non loin de là, entendit parler de l'accident. De lui-même, il s'offrit obligeamment pour réparer les avaries ; il aveugla les voies d'eau ; la barque fut incontinent remise à flot, chargée de tout son matériel.

Le courant de l'Ohio, devenant plus rapide, on arriva bientôt devant la ville de Cincinnati.

Là, tout le monde sentait le besoin de se munir de provisions. Mais comme on n'avait pas d'argent pour les payer, il fallut vendre quelque chose ; on vendit donc des habits et

autres objets divers, on vendit la barque qui venait de sombrer, et par ce moyen, on put se procurer de l'argent.

La communauté tout entière avec son matériel dut alors s'installer sur l'autre bateau. Celui-ci, pourtant beaucoup plus large, n'avait pas l'espace suffisant pour que trente voyageurs pussent s'y coucher.

On n'attendit pas longtemps pour constater le danger de ce lourd chargement ; car à peine avait-on lâché les amarres et quitté le rivage, qu'il parut évident, à la ligne de flottaison marquée sur les flancs du bateau, qu'on ne pourrait pas, sans s'exposer à de graves périls, continuer le voyage et même aller bien loin, en de pareilles conditions. On se mit donc aussitôt en devoir d'alléger la charge. Les piétons seuls restèrent à bord avec les bagages.

Les chevaux, six juments et deux poulains, furent débarqués, et confiés à la direction de deux frères, qui, se détachant de la colonie, prirent la voie de terre. Il leur restait à faire trois ou quatre cents milles, n'emportant avec eux que onze dollars. Les bêtes furent encore plus vite à bout de forces que les hommes ; elles s'en allaient tristement, deux à deux, et quelques jours après, épuisées, n'en pouvant plus, elles tombèrent sur la route, mourant de faim. Leurs conducteurs, contraints de les abandonner à leur malheureux sort, furent eux-mêmes deux jours sans manger, vendirent leurs selles pour avoir du pain. Enfin, Dieu les prenant en pitié, ils firent la rencontre d'un bon catholique, qui les tira de leur détresse.

La lamentable épopée ne touchait point encore à sa fin. Que devinrent, sur l'Ohio, nos pauvres navigateurs ? Le courant les emportait à son gré. Ils n'avaient point à souffrir de la soif, ayant de l'eau tout autour d'eux ; mais il ne leur restait plus de pain. Ces jours si longs sous l'ardeur du soleil, et ces nuits passées sous la voûte du ciel, toute cette vie au grand air n'est pas faite pour diminuer des appétits de quinze et de vingt ans. Le peu qui restait encore des provisions faites à Cincinnati était à chacun distribué d'une main parcimonieuse.

Un soir, à la tombée de la nuit, un des jeunes gens, dans le petit canot, se détacha de l'embarcation, pour s'en aller en avant, comme il était d'usage, tous les jours : on envoyait à la découverte, chercher un endroit propice où l'on pût facilement atterrir, avec un gîte plus commode pour y passer la nuit. Ce jeune homme à peine avait quitté le bord, qu'il cassait une de ses rames. Dès lors, n'étant plus maître de son canot, il se laisse entraîner au courant et part à la dérive. Bientôt il disparaît à travers les ombres du crépuscule. Quelle anxiété pour le R. P. Urbain et ses frères !

Moins d'une heure après, la barque qui portait toute la fortune du Révérend Père, avec sa famille, est entraînée elle aussi par le courant, avec une rapidité vertigineuse, et tout à coup elle se heurte contre un amas de troncs d'arbres flottants..... Sans doute, elle va sombrer à la rencontre de cet îlot mouvant ; c'en est fait, ils sont perdus !... Point du tout. La violence du courant emporte le bateau, qui passe triomphant de l'obstacle : en se levant d'aplomb par-dessus les troncs d'arbres, l'embarcation les presse sous son poids, et les refoule au fond de l'eau. Mais quelle angoisse, grand Dieu, et quel terrible moment !

Au milieu de cette évolution nocturne, et parmi les flots bouillonnants, la lourde barque penche d'un côté ; on se rejette précipitamment sur l'autre, des frères sont renversés sur le pont ; à tribord et à bâbord, plusieurs jeunes garçons tombent à la rivière, vont au fond, reparaissent, Dieu sait comment, à la surface de l'eau, reviennent enfin à l'arche du salut, s'y raccrochent, s'y cramponnent des deux mains, et remontent, au moyen d'une corde qu'on leur jette ou d'une rame qui leur est tendue. Bref, tout le monde finit par se retrouver à bord et rentre à domicile. Par la grâce et la miséricorde infinie de Dieu, ce jour-là, il n'y eut pas mort d'homme.

On put accoster à la rive et mettre pied à terre, dans une obscurité profonde. Mais ce n'était pas tout. Il faisait nuit noire, et comment trouver aux bords de l'Ohio de quoi manger ! La faim, l'inquiétude, le froid de la nuit, la solitude

se réunirent pour torturer les voyageurs. Dans les heures qui suivirent, tous tombèrent malades, les uns après les autres, la plupart souffrant cruellement de la dysenterie. Quand parut le jour, un bon nombre eurent de la peine à se rembarquer.

On n'était plus qu'à une journée de Louisville. Grâce à Dieu, le reste du voyage se fit sans accident. L'embarcation prit terre à quelque distance, en amont de la ville. Le R. P. Urbain bien vite envoya prévenir les catholiques et les informer de la nécessité extrême où se trouvaient ses religieux, demander aussi des voitures.

L'arrivée des Trappistes étant connue dans la ville, les habitants aussitôt accoururent à leur rencontre, avec des charrettes. En un clin d'œil, les bagages furent chargés, et transportés dans un domicile provisoire préparé tout exprès, où les voyageurs, reçus avec le plus bienveillant empressement, allaient trouver une bonne nourriture et surtout un repos dont ils avaient le plus grand besoin. Les habitants se jetaient à genoux devant les religieux, et se disputaient l'honneur de les servir. Ceux qui ne purent emporter des bagages, parce qu'il n'y en avait pas assez, ne s'en consolèrent qu'en faisant monter les religieux dans leurs charrettes, et les amenèrent ainsi dans la ville.

On était aux premiers jours de septembre. A Louisville, nos Trappistes jouirent d'une véritable abondance. C'était un dédommagement des dures privations du voyage. Le bon frère Placide, qui les attendait depuis six mois, n'avait pas perdu son temps. Le jardin, cultivé par lui, était déjà d'un bon rapport. Les voisins apportèrent aux religieux du maïs, de la farine, des légumes, des patates, voire même de la volaille. Les fruits surtout abondaient; les melons du Kentucky étaient particulièrement goûtés, à cause de l'extrême chaleur.

On oubliait, à ce moment, que les estomacs de Trappistes ne sont point faits pour les douceurs, et ne s'accommodent pas aisément de pareilles friandises. Rien ne vaut, quand même, de changer si brusquement de régime. A peine sem-

blait-on se remettre de tant de privations et de fatigues, que de nouvelles épreuves tombèrent sur la colonie. Les uns, pour avoir abusé peut-être des fruits qu'on leur servait à discrétion, furent pris de la fièvre; les autres, trop pressés de reprendre les jeûnes réguliers avant d'être bien remis de leurs maladies, tombèrent dans un état de langueur qui bientôt inspira de sérieuses inquiétudes.

Cependant le R. P. Urbain n'était point arrivé à Louisville avec sa communauté. Resté au lieu du débarquement, il se trouva si fatigué qu'il ne put pas même supporter la voiture. Au bout de quelques heures, il put marcher un peu; mais à la fin, il se laissa tomber, n'ayant plus aucune force. Il était accompagné de l'abbé Badin et d'un médecin qu'il avait fait venir pour ses malades. Tous deux, l'ayant soutenu pendant quelque temps, se virent obligés de le coucher au bord de la route. Le missionnaire courut à la recherche d'une habitation, où quelques instants après fut transporté le pauvre supérieur.

Le lendemain, le docteur lui apportait une nouvelle qui n'était pas de nature à ramener la joie dans son âme : la plupart de ses frères étaient dangereusement malades. L'épidémie qui s'abattait sur les religieux et sur les enfants n'était point, selon lui, un effet du climat, mais la suite inévitable de la mauvaise nourriture et des privations du voyage. Cependant, se trouvant un peu mieux, le Révérend Père put rejoindre sa communauté à Louisville; mais il fut pendant plusieurs jours encore contraint de garder le lit.

Au 7 octobre, il écrivait que, depuis plus d'un mois, il n'avait pu dormir, ne mangeant que de la bouillie, et rejetant toute autre nourriture. Il tombait fréquemment dans des défaillances qui lui causaient de vives inquiétudes. Du reste, toutes les lettres qu'il envoie, à cette époque, sont de la main de son secrétaire; et à la seule fatigue qu'il éprouve à les lui dicter, « sa tête n'y tient plus! » Ce ne fut qu'au 28 octobre qu'il sentit une sérieuse amélioration dans son état, et se crut hors de danger.

Il avait en même temps éprouvé, parmi les membres de

sa communauté, des pertes bien douloureuses. M. l'abbé Badin avait recueilli dans sa maison les deux plus malades de ses religieux, et leur prodiguait des soins assidus. L'un d'eux, le P. Dominique, mourut au bout de quelques jours; le R. P. Urbain se soumit humblement et de bon cœur à la volonté de Dieu. Mais deux jours après, quand on vint lui apprendre la mort du P. Basile, il fut moins résigné, et ne put cacher le chagrin qui remplissait son cœur; se tournant sur son lit, du côté du mur, il se mit à pleurer.

Quelques jours après, il perdait le P. Robert, homme aimable et très instruit, qui bien des fois par son exemple et par sa bonne humeur avait, pendant le voyage, soutenu le courage de ses frères.

Des deux premiers de ces religieux, l'un était son second supérieur et l'autre le Père Chantre de la communauté. Il ne lui restait plus qu'un prêtre, son troisième supérieur, vieillard usé, en ce moment bien malade et crachant le sang. C'était à désespérer la bonne volonté la plus énergique. Dom Urbain, toujours plein de confiance en Dieu, ne se découragea point.

CHAPITRE IV

LE KENTUCKY ET CASEY-CREEK

Premiers travaux de la colonie. — Exploration du R. P. Urbain dans le Kentucky : État de la religion ; sentiments religieux des habitants et ferveur des catholiques. — Maréchalistes. — Établissement de Casey-Creek. — Vie austère des Trappistes au Kentucky. — Le P. Nerinckx ; ses lettres à Mgr Carroll sur la Trappe de Casey-Creek. — Voyage du R. P. Urbain à Baltimore et à New-York : Mécomptes, maladie, secours de la Providence. — Son frère lui envoie des livres. — A Casey-Creek : Élevage des bestiaux et progrès de la colonie. Incendie du monastère. — Le P. Nerinckx et le R. P. Urbain. — Pourquoi le P. Urbain quitte Casey-Creek et le Kentucky.

Le plus grand nombre des frères convers n'avaient pas été atteints par la maladie, et leurs travaux, sur une terre admirablement féconde, montraient déjà quelles ressources et quels fruits abondants on en pouvait attendre. Le Tiers-Ordre, épuré par la désertion des mauvais sujets et des élèves plus turbulents qui s'y trouvaient à Pigeon-Hill, peu à peu se recrutait par l'arrivée de quelques jeunes gens du pays, venus tout à la fois pour s'instruire et pour travailler. On allait donc pouvoir reprendre l'œuvre si gravement compromise, acquérir de nouvelles terres et trouver aussi des bras pour les cultiver.

Un protestant, qui habitait dans les environs, offrit 5.000 arpents *gratis,* mais à la condition qu'on bâtirait sur ces terrains une église catholique. Malheureusement, tout ce vaste territoire manquait d'eau et de bois, deux éléments sans lesquels on peut difficilement subsister. Ce n'était pas la première fois qu'on avait lieu de constater que les bonnes terres ne se donnent pas facilement aux États-Unis. Il faut les acheter et les bien payer ; et nous avons déjà dit que le Révérend Père n'avait pas d'argent.



Religieux bêchant au jardin.

Il convenait donc de se borner, pour le moment, à la culture du domaine occupé par les frères et que l'on devait à la générosité des premiers bienfaiteurs, jusqu'à ce qu'on pût entreprendre l'exploitation de terres plus étendues, et dont les religieux auraient la propriété. En attendant qu'on se procurât l'argent nécessaire pour cette importante acquisition, les convers, placés sous la direction du bon frère Placide, travaillèrent à labourer quelques champs affermés dans le voisinage, et à soigner le jardin qu'il cultivait depuis le premier voyage au Kentucky.

Le R. P. Urbain, de son côté, se voyant bien remis de ses chutes, et ayant pris de nouvelles forces, cherchait dans le pays un endroit convenable pour la fondation d'un monastère. Dans ce but, il se mit en route et partit avec l'abbé Badin, dans le dessein d'explorer les régions voisines.

Au mois de décembre de cette année 1805, le Révérend Père, alors à Baltimore, rendait ainsi compte du résultat de son voyage :

« Vous me demandez quels progrès a faits la religion dans le Kentucky. Il n'est pas aisé pour moi de vous répondre bien exactement : je suis trop nouvellement arrivé dans ce pays, et je n'en ai parcouru encore qu'une petite partie.

« Les grandes villes que j'ai vues contiennent moins de catholiques que de sectaires, dont on compte, en ce moment, plus de vingt-cinq espèces ; et le nombre en augmente tous les jours, chacun ayant la liberté de prêcher et d'enseigner ce qu'il veut.

« La dernière secte qui vient de s'établir en ce pays fait beaucoup de bruit. On appelle ses partisans Philistins ou Maréchalistes. Si l'on peut s'en rapporter aux bruits généralement répandus, ils font dans leurs cérémonies des extravagances semblables à celles des idolâtres aux fêtes de Bacchus. Mais, sans m'arrêter à des ouï-dire, je vais vous rapporter ce que j'ai vu dans ma dernière course.

« Passant avec un prêtre (l'abbé Badin), au commencement de la nuit, dans une forêt, nous aperçûmes de loin un certain nombre de lumières et nous entendîmes un grand bruit.

Nous nous approchâmes et nous vîmes bientôt plusieurs cavaliers et des chariots qui s'avançaient vers ces lumières. Nous comptâmes à peu près sept cents grandes voitures avec un nombre considérable de tentes semblables à celles des soldats. Au milieu de tout ce concours, il y avait une espèce de chaire de prédication, fort mal travaillée, et qui contenait bien soixante personnes. Tout à l'entour un peuple nombreux se tenait debout.

« Maréchal, leur instituteur, commença son sermon en criant de toutes ses forces ; il débita un grand nombre d'impertinences mêlées de quelques bonnes réflexions, mais en petit nombre, avec des imprécations contre ceux qui n'adoptent pas ses principes. Quand il eut fini, plusieurs individus, tant hommes que femmes et même des jeunes filles, se mirent à prêcher, chacun de son côté, en s'efforçant de faire grand bruit pour attirer du monde. Le prêcheur d'une bande étant épuisé, douze, vingt ou trente de la même compagnie le remplaçaient et prêchaient en même temps. Alors, on commençait à chanter et à danser avec une indécence plus facile à imaginer qu'à expliquer.

« Quand j'en approchai, le bruit courut aussitôt dans la foule que le prêtre du Kentucky et un autre prêtre étranger venaient prendre part à la danse. Un catholique qui se trouvait là me dit qu'il connaissait mon dessein, mais que je devais prendre garde à moi, parce qu'il pouvait m'arriver, comme à plusieurs autres qui, étant venus pour satisfaire leur curiosité, avaient fini par danser malgré eux. Je n'ai pas de peine à croire que cela soit arrivé à des personnes faibles et d'une imagination vive ; car ces sectaires accompagnent leurs discours de gestes effrayants et de mots encore plus capables d'émouvoir les fibres du cœur humain. Ainsi en ai-je vu qui éprouvaient des sortes de convulsions qui ne conviennent qu'à des possédés. J'incline même à croire qu'ils l'étaient en réalité ; mais je remarquai qu'ils évitaient dans leurs transports les précipices, et qu'ils craignaient même de tomber dans la boue ; ils n'entrent en convulsions que dans les lieux et aux moments qui leur conviennent.

« Le nombre des méthodistes égale, au Kentucky, celui des catholiques. Cependant, comme je me trouvais dans une petite mais assez jolie ville, le peuple, apprenant qu'il venait d'arriver un prêtre catholique, s'attroupa à l'Hôtel-de-Ville, dans l'espoir de l'entendre prêcher. Malheureusement, je ne sais pas l'anglais et je n'ai pas un moment pour l'apprendre. Un déiste me laissa baptiser son fils et m'en offrit un autre, âgé de douze ans, me priant de l'élever chez moi.

« Le Kentucky m'a semblé un des pays les plus dépourvus de prêtres, et où cependant on paraît le mieux disposé à embrasser la religion. J'y ai exercé pendant deux mois les fonctions de missionnaire, autant qu'un Français le peut dans ces contrées. Le Kentucky est, dit-on, presque aussi grand que la France, j'en doute un peu ; mais il est immense. Il n'y a qu'un prêtre dans la partie que j'habite. Ayant été informé de mon arrivée, ce prêtre vint 160 milles au-devant de moi. Le dernier prêtre, mort en cet endroit, s'est tué en tombant de cheval dans l'exercice de son ministère (1).

« Je suis allé dans ce pays pour voir des terres qu'on m'offrait, et ce n'était pas un petit travail. Il fallait trouver, à travers une forêt sans limites, deux chênes marqués de trois coups de hache du côté du Levant. Une de ces terres était inhabitable, et l'autre ne valait pas grand'chose. Ayant fait à cette occasion beaucoup d'allées et venues, j'ai rencontré encore plusieurs sauvages dans ces contrées nouvellement habitées.

« Il y a à peu près 4,000 catholiques sur une étendue de 100 milles, autour de l'habitation du prêtre, ce qui est beaucoup, vu le peu de population du pays. Mais, en retour, les habitants respectent beaucoup notre religion, et ont en vénération les ecclésiastiques. J'ai parlé ici à un prêtre qui a fait une mission : il ne connaît point, dit-il, de peuple mieux disposé en notre faveur; et quand il a quitté ce pays,

(1) M. l'abbé Salmon, du diocèse de Blois, tombé de cheval (9 novembre 1799), en allant visiter une communauté éloignée où il instruisait une protestante. Il mourut trente-six heures après sa chute. Il n'y avait que deux ans qu'il travaillait à la mission du Kentucky.

plusieurs individus se confessèrent au moyen d'interprètes, et communièrent ensuite avec les marques d'une grande dévotion. Ils se jetaient à ses pieds en pleurant, pour le retenir ; mais il était réclamé par son supérieur, auquel il fallait bien obéir. Il me dit aussi qu'il y avait eu autrefois des Jésuites qui leur avaient appris en leur langue les actes avant et après la communion, et que ceux qu'il communia les récitaient fort bien. J'ai vu quelquefois des personnes de vingt à trente ans, et même plus (je parle de blancs), venir me demander le baptême.

« J'ai souvent couché chez les catholiques. Soir et matin, toute la famille s'assemblait, même les nègres; alors le père de famille faisait la prière, le catéchisme, ou bien une lecture.

« Le dimanche, quand ils n'ont pas de messe, ils se rassemblent vers les 10 heures, pour en réciter les prières; ils se réunissent également dans l'après-midi à l'heure de vêpres. Ce jour-là, la danse est interdite pour tous les catholiques du Kentucky. Le prêtre a eu de la peine à obtenir ce sacrifice; mais son zèle et surtout son désintéressement lui ont gagné tous les cœurs. Les sauvages eux-mêmes paraissent bons.

« Tous les dimanches, nous allions, chacun de notre côté, dire la messe; et quelquefois, je l'accompagnais, parce qu'étant incommodé, il ne pouvait soutenir le jeûne. Alors il confessait et prêchait; et moi, je baptisais les enfants, j'enterrais les morts, et je chantais la messe. Quelque longue qu'elle fût, car mon collègue faisait le prône, tout le monde se tenait à genoux.

« Quand j'entrais dans une maison de catholiques, bien que mon extérieur fût pauvre, presque toute la famille se mettait à genoux, demandant ma bénédiction; et quand j'étais à cheval, le père de famille, quelque distingué qu'il fût, venait m'aider à descendre, et conduisait mon cheval, sans me permettre de m'en occuper; quelques-uns même le sellaient et le bridaient, bien que leurs nègres fussent présents.

« La dernière famille que je rencontrai était celle d'un

maître de poste qui, bien que pauvre, me reçut avec tout l'empressement désirable : la joie brillait dans tous les yeux. Mais dès qu'ils surent que je ne pouvais les confesser, ils se mirent à pleurer comme des enfants.

« Un déiste français m'avoua qu'il admirait notre religion, et que bien des gens voudraient la voir dominer, parce que, disaient-ils, les voleurs de ce pays ne rendent rien, tandis que, chez les catholiques, les prêtres les forcent à restituer.

« Lorsque je partis, l'ecclésiastique dont j'ai parlé me conduisit à 200 milles de cet endroit.

« Un autre prêtre, qui travaille parmi les sauvages illinois, lui écrivit, lui exprimant le désir qu'il avait de le voir, quoique éloignés, l'un de l'autre, de 360 milles : il me dit qu'il était son confrère le plus voisin. Nous venons d'en perdre un très vieux dans la ville de Conwago, en Pensylvanie, et un jeune curé de Baltimore. C'est une perte pour la religion, d'autant plus grande que j'ai vu des catholiques qui, depuis douze ans, n'ont pu assister une seule fois à la messe, ni entendre d'instruction, à cause du grand éloignement de tout prêtre de leur religion.

« La nourriture ordinaire d'un missionnaire en course ne consiste, dans les fermes où il s'arrête, sans y être attendu, qu'en cochon salé et en pain de blé de Turquie, qui est écrasé sous un pilon, et non passé sous la meule d'un moulin.

« Un missionnaire qui n'est pas fort a de la peine à supporter les fatigues. Celui qui n'est pas très affermi dans la tempérance et la chasteté succombera tôt ou tard, et peut devenir une cause de scandale; celui qui n'est pas ferme dans l'humilité se perdra par les louanges qui lui seront adressées, surtout quand il aura du succès dans son ministère. Enfin, la vie d'un missionnaire en Amérique, et surtout dans le Kentucky, doit être pauvre, laborieuse et dure.

« J'ai acquis dans une province 98 arpents de très bonne terre, avec l'espérance de l'agrandir très facilement, dès que j'aurai quelques moyens. Tout croît très bien sur cette terre ; elle est dans le climat le plus tempéré de l'Amé-

rique ; j'y ai recueilli et mangé de très bon riz ; le coton y est très beau ; les pommes et les pêches les plus belles y viennent naturellement, sans qu'on ait besoin de les cultiver, ni de les greffer. Tous les grains et légumes y croissent bien ; cependant, je n'ai point vu de poires. Ce fruit est rare en Amérique (1). »

Quelque temps après leur arrivée au Kentucky, les Trappistes ouvrirent une école gratuite pour les garçons, la première qui ait été fondée en ce pays. Elle était dirigée par les professeurs du Tiers-Ordre, qui, tout en instruisant les enfants et leur apprenant les premiers éléments des lettres et des sciences, s'appliquaient à leur inculquer l'amour de la vertu. Cette école obtint de très bons résultats, indépendamment de l'instruction et de l'éducation des enfants ; elle produisit d'heureux effets parmi les habitants, et ne contribua pas peu au bien spirituel et moral de la population. Par les soins des religieux et des frères du Tiers-Ordre, un bon nombre de personnes plus âgées et des jeunes gens furent instruits et préparés à leur première communion. Malheureusement cette école ne subsista pas longtemps : on ne put trouver parmi les pauvres catholiques de ce pays les ressources nécessaires pour soutenir cette institution charitable.

Les catholiques du Kentucky étaient édifiés de la piété des religieux. Leurs beaux exemples répandaient un parfum de vertu dans le voisinage de la colonie et dans toute la contrée. Le R. P. Urbain avait accepté de visiter les malades, et remplissait auprès d'eux les fonctions du saint ministère. En l'absence du zélé missionnaire, tout occupé de ses travaux apostoliques, les pieux solitaires élevaient leurs mains et leurs supplications vers le ciel, comme autrefois Moïse sur la montagne, pendant que les guerriers combattaient dans la

(1) « L'Amérique ne possède pas notre poirier ; nulle part on ne rencontre cet arbre spontané sur son territoires ; les fruits même, parait-il, de la plante importée, y mûrissent assez mal. Et pourtant les Américains sont friands de nos fruits et surtout de nos poires. » (*Revue des Facultés catholiques de l'Ouest*. Angers, juin 1894, page 771.)

plaine. Il n'y a point de doute que leurs ferventes prières et leurs austérités n'aient attiré d'abondantes bénédictions sur les travaux des missionnaires au Kentucky. Beaucoup de pécheurs se sont certainement convertis, ont été sauvés bien plus par les prières de ces saints de la solitude que par les plus éloquents discours.

Ce qui produit, en effet, la grâce dans les âmes et donne l'efficace à la parole évangélique, c'est surtout la foi, l'onction de la piété ; et de graves auteurs assurent que sainte Thérèse, par ses mortifications et ses prières, a plus converti de pécheurs et sauvé plus d'âmes que n'en ont gagné à Dieu beaucoup de saints par leurs prédications et même par leurs miracles. Les œuvres toutes seules, même les plus excellentes, donnent de faibles résultats, si elles ne sont unies à la piété, fécondées par la grâce et soutenues par la force du bon exemple.

Cependant la plantation habitée et exploitée par les Trappistes, depuis leur arrivée au Kentucky, ne leur appartenait pas. Elle leur était seulement affermée, avec une maison presque suffisante pour les loger tous. Ils devaient y demeurer, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé une autre habitation à leur convenance, et qui serait entièrement à eux. On avait plusieurs fois proposé des terres au R. P. Urbain; mais, manquant toujours de bras pour les cultiver, il s'était vu contraint de décliner des offres qui cependant lui paraissaient avantageuses.

Enfin, voyant augmenter peu à peu son personnel, le Révérend Père fit une acquisition considérable, à vingt et quelques lieues au midi de Louisville, dans un endroit appelé Casey-Creek, et ne tarda pas à y envoyer plusieurs frères (1).

Pour se rendre à cette nouvelle habitation, il fallait traverser des forêts remplies de bêtes féroces. Quand, la nuit, on allumait du feu pour se garantir du froid, les loups et

(1) Casey-Creek ou Potingers-Creek (anse ou crique de Potingers), près de Rohan's Knob, ou colline de Rohan, à un mille de distance de l'église actuelle de Sainte-Croix.

les ours, attirés par la chaleur et l'éclat de la lumière, s'approchaient assez près du campement où se trouvaient les frères, qui ne parvenaient à les éloigner qu'en leur jetant des brandons de feu ou des tisons enflammés; car ces animaux craignent le feu, et, tout en cherchant la chaleur, ils fuient précipitamment devant la flamme.

Les terres autour de Casey-Creek fourmillaient de serpents de nombreuses espèces. Les serpents à sonnettes et ceux qui piquent avec la queue sont particulièrement redoutables, à cause de leur force et de la violence de leur venin.

Ce qui peut donner une idée de l'effroyable quantité de ces reptiles, dans la contrée où se trouvait la nouvelle fondation, c'est le nombre qui en fut détruit par les Trappistes, dans une seule année. On en tua plus de huit cents, dans le cours de deux étés. Les animaux domestiques eurent beaucoup à en souffrir.

Au rapport du frère Benoît, qui faisait partie de la colonie, le Révérend Père, tout infirme qu'il était, prenait une part active aux travaux du défrichement, maniant la pelle et la pioche, roulant la brouette avec les frères. Il avait, paraît-il, une singulière manière de se débarrasser des serpents : les saisissant, comme pour se jouer, un peu au-dessus du bout de la queue, il leur brisait la tête contre les arbres. Il n'en a jamais été mordu, justifiant cette parole de l'évangile de saint Marc : « ...*serpentes tollent, et si quid mortiferum biberint... non nocebit eis* (XVI, 18). »

Pendant tout le temps de leur séjour auprès de Louisville et à Casey-Creek, les Trappistes, fidèles aux règles de la pénitence, ne retranchèrent rien à la régularité ordinaire et aux rigoureuses pratiques de leur saint état. Ils travaillaient et jeûnaient pendant le jour, et consacraient à la louange de Dieu les heures de la nuit.

« Pendant que les Trappistes étaient au Kentucky, a écrit M[gr] Spalding, archevêque de Cincinnati, ils ne se relâchaient point de la rigueur de leurs observances. Leur silence était perpétuel. Couchés sur des planches, ils n'avaient qu'une couverture pendant la nuit, et pour oreiller un sac

de rude toile de chanvre rempli de paille. Ils n'avaient que cinq heures à donner au sommeil sur vingt-quatre dont se compose la journée, se couchant à huit heures du soir, pour se lever à une heure, souvent à minuit. Ils allaient alors au chœur chanter l'office. Après l'office, ils ne retournaient point au dortoir. Ils prenaient un seul repas par jour (et cet unique repas était à trois heures de l'après-midi pendant le Carême), auquel ils ajoutaient une légère collation, depuis le jour de Pâques jusqu'à la fête de l'Ascension. Ils n'usaient jamais de vin, ni de viande, ni de beurre, ni d'œufs, ni de poissons. Leurs aliments étaient le pain le plus grossier avec des légumes cuits à l'eau. Le jour du Vendredi-Saint, ils n'avaient que du pain sec et de l'eau (1). »

Nous lisons d'autre part dans une lettre écrite, en 1807, à M[gr] Carroll, par le P. Nerinckx, missionnaire apostolique au Kentucky, et dans laquelle il lui rend compte de ce qu'il a vu à l'établissement des Trappistes de Casey-Creek (2) :

« Dernièrement, lui disait-il, j'ai visité ma paroisse de Saint-Bernard, et j'ai passé ma nuit chez les admirables moines de la Trappe. Ils possèdent tout autour d'ici, à une distance de 34 milles de la plantation du P. Badin, que les paysans appellent *les terres du prêtre,* environ 1,500 acres, achetés à 4 dollars l'acre. Ce territoire appartient à la paroisse Sainte-Marie. Mais on en a fait une mission séparée qu'on appelle la Mission Saint-Bernard.

« Une portion de la ferme des Trappistes est une très

(1) *Sketches of the Early Catholic Missions of Kentucky, 1787-1826* (page 168).

(2) Le P. Nerinckx, né le 2 octobre 1761, à Herfellingen, dans le Hainaut (Belgique), de parents distingués par leurs vertus autant que par leur attachement à la foi catholique, avait fait de brillantes études à l'Université de Louvain. Il entrait, en 1781, au séminaire de Malines, où il fit de remarquables progrès dans la science et dans la piété. Ordonné prêtre en 1785, il exerça le saint ministère successivement en cette ville et dans la paroisse d'Everbery, qui, sous la direction de ce sage et zélé pasteur, changea complètement de face. Bientôt le P. Nerinckx fut obligé de se cacher pour se soustraire aux persécutions des révolutionnaires, partisans des idées nouvelles. Mais, dévoré du désir de travailler au salut des âmes, et ne pouvant rester dans l'inaction, il partit pour les missions du Nouveau-Monde, et vint offrir ses services à Mgr Carroll. Après avoir passé quelque temps à Georgetown, il fut adjoint à M. Badin, pour la mission du Kentucky, où il arriva dans le cours de l'année 1805. Il avait alors quarante-quatre ans.

bonne terre, bien placée, arrosée par plusieurs ruisseaux, dont un plus large que les autres, sur lequel ils construisent, en ce moment, un moulin à scier le bois ; ils font eux-mêmes tout le travail.

« Ils viennent de recevoir deux novices, un Irlandais et un Américain, et ils ont reçu du Canada la nouvelle que cinq prêtres de ce pays viendront bientôt prendre avec eux l'habit de Citeaux. J'ai trouvé, en cette communauté, quatorze membres logés dans une espèce de cabine de la grandeur d'une étable à ranger dix chevaux. Ce bâtiment, dans lequel la pluie tombe, leur sert à la fois de dortoir, de réfectoire et d'église, dont un quartier est réservé aux frères convers. Dans un autre endroit est un appartement qui leur tient lieu de dépense. C'est là que je me suis logé avec mon guide.

« Les Pères et les frères se couchent sur la terre nue ; j'avais moi-même pour paillasse un sac d'avoine. Ils se couchent à 8 heures, après les prières du soir, qui sont longues et très édifiantes. Ils se lèvent à 1 heure du matin, et passent le reste de la nuit, jusqu'à 4 heures, à chanter l'office et à dire la messe ; après quoi, ils s'en vont au travail. Ils rompent le jeûne à midi, et pas avant 3 heures, aux jours de jeûne et pendant tout le temps du Carême.

« Le P. Urbain, leur supérieur, est souvent notre hôte, et le P. Badin l'a beaucoup aidé. J'ai administré deux de ses compagnons dans notre maison, deux heures avant leur mort (1).

« Les religieux du R. P. Urbain ont à leur charge une vingtaine d'enfants, pris dans les meilleures familles du pays. Ils s'engagent à les élever et les gardent jusqu'à l'âge de 21 ans, sans aucune rétribution. Rendus à cet âge, les jeunes gens sont libres d'apprendre un métier, ou bien de s'appliquer au genre d'étude ou de travail pour lequel ils se sentent plus d'attrait. Nous attendons de cette œuvre un grand bien pour l'Église et pour l'État. »

(1) Le P. Dominique, qui était un ancien chartreux ; et le P. Basile, qui avait été chanoine avant la Révolution.

Le P. Nerinckx avait été élevé dans un séminaire où la discipline était loin d'être relâchée. Il avait été purifié comme l'or, dans la fournaise de la persécution et de l'adversité. Cette vie de pénitence des enfants de saint Bernard, qui, dans la lutte pour le bien et leur vif désir d'arriver à la perfection, avaient sacrifié les plaisirs éphémères de ce monde pour gagner la couronne de la vie éternelle, avait pour lui un attrait tout particulier. C'était un homme silencieux, recueilli, sérieux par nature, qui aurait fait ses délices de la vie du cloître et de la solitude d'une Thébaïde. Mais il était trop nécessaire à l'œuvre des missions ; il y avait en lui trop de zèle, pour qu'il tentât de se sauver tout seul, et laissât périr autour de lui tout un peuple privé de secours spirituels et du pain de la parole de Dieu. Il en avait écrit à Mgr Carroll, qui désapprouva son dessein d'entrer à la Trappe.

Quelque temps après, il s'exprimait ainsi à ce sujet : « Je dois avouer que le genre de vie mené par les Trappistes m'a tellement touché, qu'il a fallu l'absence presque absolue de prêtres pour subvenir aux besoins des catholiques, pour me retenir de demander une place parmi eux. Heureux hommes vraiment, qui, malgré les mépris d'un monde faux et trompeur, savent trouver des charmes dans la tribulation, la joie dans la souffrance, l'abondance dans la pauvreté ! Quand on les voit et quand on étudie leur vie, on croit avoir enfin trouvé le moyen d'assurer son salut. Quelle joie modeste et sainte dans leur figure ! Que leur silence est éloquent ! Que leur chant émotionne le cœur ! En un mot, que d'attraits doux et violents à la fois dans toute leur manière de vivre ! *Vere hæc est generatio quærentium Dominum.* »

Le P. Nerinckx était un homme de Dieu, un véritable apôtre. Il convenait d'en parler un peu plus longuement, tant à cause du concours si dévoué qu'il apporta à l'abbé Badin, dans la mission du Kentucky, qu'à raison des fréquentes et intimes relations qu'il entretint, pendant plusieurs années, avec le Révérend Père Supérieur des Trappistes.

Apportant une égale ardeur et le même dévouement à

l'œuvre de Dieu, remplis l'un pour l'autre d'égards et de déférence, le P. Nerinckx et le R. P. Urbain s'étaient voué, dès l'abord, une mutuelle et profonde estime. Mais aussi, très différents d'humeur et de caractère, tout en travaillant à la même œuvre, chacun selon ses propres ressources et sa condition particulière, ils devaient nécessairement se heurter quelquefois, et n'être pas toujours d'un parfait accord dans la pratique et quant aux moyens à employer dans l'exercice de leur ministère.

Ces divergences d'idées et cette situation réciproque furent, plus tard, à n'en point douter, d'un grand poids dans les déterminations qu'eut à prendre le supérieur de Casey-Creek.

Vers le milieu de l'année 1806, le R. P. Urbain fut obligé de quitter pour quelque temps sa communauté et de faire une assez longue absence, dans un double but de voyage à New-York et à Baltimore. Il avait quelque espoir de trouver des ressources dans ces deux villes, et comptait y toucher plusieurs sommes d'argent qui lui avaient été promises. Des personnes pieuses lui avaient fait espérer un secours de 2,000 dollars. Mais vain espoir et inutiles promesses ! Quelque temps après, des gens malintentionnés ayant fait courir le bruit que le supérieur des Trappistes était mort, les deux bienfaitrices, avant de s'en retourner en Europe, avaient disposé de cette importante aumône en faveur d'une autre bonne œuvre. Le P. Urbain arriva trop tard à Baltimore.

Sa vie est pleine de déconvenues et de contretemps de ce genre. Vers la même époque, un autre bienfaiteur, à Baltimore, avait promis au R. P. Urbain de l'inscrire sur son testament pour une pareille somme. Cet homme étant venu à mourir, le bon supérieur s'empressa de se rendre à son domicile, afin de réaliser les effets de sa bienveillance. Mais il se trouva que les termes du testament ne concordaient pas avec les promesses faites par le défunt avant son décès. Y avait-il eu oubli de sa part, fraude peut-être du côté des héritiers, c'est ce que nul ne peut dire. Le R. P. Urbain eut beau réclamer, *verba volant, scripta manent*. Le cher Père ne put tirer de là qu'un dixième de ce qu'on lui avait promis, c'est-à-dire

200 dollars, qui lui furent néanmoins fort utiles pour l'acquit de quelques dettes.

A peu près vers le même temps, un des citoyens les plus riches de la République américaine s'engagea à lui avancer 4,000 dollars pour une acquisition de terres. Le Révérend Père, comptant sur cette promesse et voulant mettre à profit une belle occasion, achète du même coup pour 5,000 dollars. Ce marché conclu et bien réglé, il s'agissait de percevoir l'argent promis et qu'on devait lui prêter ; il s'en allait donc chercher les 4,000 dollars, quand il reçoit, à l'heure même, une lettre du prêteur qui, revenant sur sa parole, déclare ne vouloir plus lui donner d'argent. Jugez de son embarras.

Le R. P. Urbain avait cependant acquis 1,200 arpents de terres excellentes, qu'il devait payer à diverses échéances, en 1807 et en 1808. Comment allait-il faire ? « Les huissiers, sans doute, allaient, un jour ou l'autre, tomber chez lui et, pour solde de ses dettes, mettre la saisie sur tout ce qu'ils y trouveraient!... peut-être le verrait-on lui-même en prison!... Il n'avait même pas l'argent nécessaire pour s'en retourner au Kentucky. » Il se vit contraint d'en demander, par charité, à un curé de New-York.

« Il écrit, à cette époque, qu'il a perdu tout son crédit, que personne ne veut plus lui prêter. Il fait savoir à sa mère que s'il croyait pouvoir trouver, à Nantes, les dollars dont il a besoin, il n'hésiterait pas à s'embarquer sans retard pour la France, et il aurait, à cette occasion, le bonheur de la voir. » *(Lettre du 15 septembre 1806.)*

Mais ce serait tout un grand voyage : il ne peut se permettre une aussi longue absence et quitter pour un si long temps sa communauté. « Pour comble de malheur, ses infirmités ordinaires le contraignent de rester, pendant trois semaines, malade à Baltimore. Sa main droite, dont les nerfs débilités se contractaient, n'était plus désormais bien assurée. Il ne peut plus, dit-il, s'en servir ; il n'écrit plus lisiblement, encore que cela lui soit bien difficile. »

Mais s'il est abandonné des hommes, il ne l'est pas de Dieu, qui lui envoie des secours d'un autre genre.

Il rencontre, un jour, à Baltimore, cinq nouveaux confrères, parmi lesquels le P. Marie-Joseph, et qui lui étaient envoyés par le Révérendissime Père Dom Augustin. Quelques semaines plus tard, il rencontrait à New-York un autre prêtre venant du Canada, et qui lui demandait à faire partie de sa communauté. Il avait grand besoin de ces renforts, pour combler les vides faits dans sa maison par l'épidémie de l'année précédente. Jamais encore la Providence ne l'avait aussi bien servi et secouru plus à propos.

D'un autre côté, son frère Emmanuel était pour lui un puissant secours et comme une seconde providence, lui envoyant, sans compter ni son temps, ni ses peines, ni la dépense, tout ce qu'il pouvait trouver, à Nantes et ailleurs, d'utile et pouvant servir à la colonie des Trappistes. Déjà, plusieurs fois, il lui avait expédié, en Allemagne et jusqu'à Varsovie, quantité de volumes de toutes sortes, pour l'usage de ses religieux et pour l'instruction de ses jeunes élèves. C'étaient des ouvrages de tous genres, des auteurs alors en vogue et qui n'ont plus cours aujourd'hui dans nos écoles, les éléments de la langue latine, dictionnaires, rudiments et grammaires de Tricot, de Lallemant et de Baudot, des auteurs latins du vieux temps et de l'ancienne Rome, historiens, poètes et prosateurs, Ovide, Virgile, Horace, le *De Viris* et le *Cornelius Nepos*, les *Commentaires* de César, Tite-Live, Tacite, Salluste et plusieurs autres qui, dans quelques mois, se trouveront bien surpris de se voir de compagnie, entre les mains des petits sauvages, au Kentucky et dans l'Illinois, sur les bords de l'Ohio et du Mississipi.

Avec les classiques, mais à l'adresse et pour l'usage des religieux et des frères convers, venaient les livres de piété et les théologiens. Je pourrais énumérer et citer ici cent noms d'auteurs de dogme et de morale, des mystiques et du droit canon, livres ascétiques et livres d'histoire ecclésiastique, de liturgie surtout, livres de chœur à l'usage des Cisterciens. On en voit encore quelques-uns à la bibliothèque de Bellefontaine, qui sûrement ont fait le voyage d'Amérique jusque dans la Louisiane, non toutefois sans en éprouver quelque

dommage. M. Emmanuel Guillet dut fouiller bien des fois, et pendant de longues heures, les fonds de bouquinistes, pour y trouver tous ces vieux livres, vrais trésors de science, qu'il envoyait, par-delà les mers, à son bien-aimé frère Urbain. Dieu sait avec quelles précautions et quels soins infinis il les enserrait et les arrimait dans de grosses caisses, après avoir enveloppé chaque volume dans un papier préparé tout exprès pour cet usage !

Il y avait justement, au mois d'août de cette année, deux fortes caisses tout récemment arrivées à destination de New-York, troisième ou quatrième envoi de ce genre depuis que les Trappistes étaient en Amérique, et c'est pour les reconnaître, qu'après la fête de l'Assomption, le R. P. Urbain s'en allait à Baltimore et au port de New-York.

Les droits d'entrée, pour les colis qui arrivent en Amérique, marchandises et articles d'importation, sont exorbitants et les prétentions du fisc vraiment excessives. Il est presque impossible de traiter avec tous ces employés de la douane, sans parler des ennuis et des avanies qu'il faut subir, des difficultés qu'on éprouve avec l'engeance des commissionnaires et des portefaix, qui assiègent, importunent les arrivants, sont à peu près tous des voleurs et gens de bas étage.

On demanda au Révérend Père, pour ses deux caisses, jusqu'à 50 et 60 dollars ; on avait manifestement essayé de le voler. C'est pourquoi il écrit à son frère, le priant, pour les envois qu'il pourra désormais lui faire, d'attendre une occasion, c'est-à-dire un navire partant de Nantes ou de Bordeaux, et de trouver quelque armateur ou capitaine de sa connaissance, qui voudra bien se charger de ses caisses, et les faire entrer dans les villes de Baltimore ou de New-York, non point sous qualité de marchandises, mais comme effets personnels et mobiliers à son usage ; cela, à seule fin d'éviter tant de frais et de tracasseries de la part de la douane.

Ce qui jusque-là avait manqué au R. P. Urbain, avec les fonds suffisants pour acheter des terres convenables, c'étaient les éléments d'une véritable communauté religieuse. Sa colonie agricole et le Tiers-Ordre étaient en bon train de se for-

mer; mais le grand Ordre était tout entier à créer et à rétablir. Plusieurs fois, rendant compte à Dom Augustin de ses travaux, et lui faisant part de ses espérances, le P. Urbain lui avait demandé des renforts, et nous venons de voir comment on avait fait droit à ses demandes. Le 10 octobre 1806, le P. Marie-Joseph arrivait au Kentucky, avec quatre religieux et le prêtre du Canada dont nous avons parlé.

L'arrivée de ces six prêtres fut un grand sujet de joie pour la communauté. Il semblait déjà que les pertes si douloureuses, éprouvées l'année précédente, et les retards si longs apportés aux progrès de la colonie, fussent complètement réparés.

A son retour de New-York, le Révérend Père s'était occupé activement d'organiser sa nouvelle colonie de Casey-Creek. Le P. Marie-Joseph le seconda puissamment en cette entreprise, et le R. P. Urbain n'hésita point à le charger de présider à tous les travaux, pendant ses absences. Augmentée des membres nouveaux qu'il avait amenés avec lui, la communauté comptait alors quarante-cinq religieux, frères convers et jeunes gens du Tiers-Ordre. Il prit un soin tout particulier de former et d'instruire plusieurs jeunes gens, qui semblaient annoncer d'heureuses dispositions, espérant en faire plus tard d'utiles auxiliaires, et peut-être même de bons prêtres. « S'il avait eu de l'argent dans son dernier voyage à Baltimore, répétait-il toujours, il aurait pu en réunir autour de lui plus de deux cents au moins, qui voulaient tous être missionnaires. »

Parmi ces jeunes gens du Tiers-Ordre se trouvaient d'assez bons ouvriers de plusieurs métiers, des horlogers surtout, très habiles, ayant toujours plus d'ouvrage qu'ils n'en pouvaient faire. Il s'en trouvait deux de cette dernière industrie, doués d'un remarquable talent, qui travaillaient pour la ville de Bardstown et tous les environs. A eux seuls ils gagnaient de quoi suffire aux besoins ordinaires de la communauté.

Le Révérend Père se proposait de construire quatre moulins, un pour moudre le blé et la farine, un autre moulin à

foulon, un troisième pour égrener le coton, un quatrième enfin pour scier le bois et faire des planches.

Ce qui le préoccupait encore bien plus à cette époque, c'était l'élevage des bestiaux. Le commerce des chevaux était alors prospère et très lucratif aux États-Unis. Le P. Urbain avait fait venir de Baltimore plusieurs belles juments, qui lui donnèrent de très jolis poulains ; le plus petit valait bien 60 dollars, un autre en valait 100, un troisième au moins 200. Enfin, du quatrième, qui par ses formes gracieuses et sa vigueur semblait être une bête accomplie, il comptait tirer quelque jour 1,000 dollars, du moins au Kentucky, où ces animaux sont très recherchés. S'il avait un étalon anglais avec une jument de même race, il en tirerait, prétend-il, 1,000 dollars de rente.

Le Révérend Père avait acheté à Casey-Creek 2,000 arpents de bonnes terres, à quatre dollars l'arpent. C'était assurément plus qu'il n'en pouvait cultiver; mais il avait fait cette acquisition en prévision de l'avenir ; car le commerce des chevaux et l'élevage du bétail venant à se développer, il faudrait, dans quelques années, de vastes prairies pour nourrir tous ces animaux.

Cet endroit, du reste, paraissait on ne peut plus convenable pour l'établissement d'un monastère ; on avait déjà commencé à y construire les bâtiments les plus indispensables.

Quelque temps après, le Révérend Père, profitant d'une bonne occasion, achetait au Kentucky six nouvelles juments, qui lui donnaient, au printemps de l'année suivante (1808), autant de poulains et pouliches. Une de ces juments valait bien, à son compte, 2,000 dollars, et une autre 4,000, s'il trouvait à les vendre pour la course. « Les beaux étalons anglais et arabes, écrit-il à son frère, se vendent très cher aux États-Unis, et rapportent beaucoup. »

Parmi les bêtes qui sont dans ses étables, il cite un jeune taureau d'une force prodigieuse, qui, laissé à son impétuosité naturelle, briserait tout. Très doux de caractère, il se laisse mener par un enfant ; mais telle est son agilité, sa souplesse,

qu'ayant une patte attachée à la corne, il saute quand même, et franchit toutes les barrières.

Dans ce pays, les ânes valent presque aussi cher que les chevaux, parce qu'ils sont extrêmement rares et qu'on a peine à en trouver : « Ah ! que n'ai-je un étalon, dit le bon Père, un pareil à ceux que j'ai vus autrefois à Nantes, sur la prairie de Barbin ! (1) ». Il en avait tout récemment marchandé un dont on lui demanda 500 dollars.

Le R. P. Urbain avait besoin d'ouvriers pour ses constructions, et l'on sait que, dans l'Amérique du Nord, la main-d'œuvre a de tout temps coûté fort cher. Il s'essayait donc à en former lui-même ; et, dans ce but, il faisait venir pour eux de France des livres d'arts et de métiers, des outils de tous genres et jusqu'à des diamants pour tailler le verre.

On serait tenté de se demander comment, au milieu de tant de préoccupations, de travaux et d'affaires, parmi toutes ces constructions, ces dérangements de toutes les heures, causés par les besoins de sa colonie agricole et de son monastère, ce saint homme pouvait tenir son cœur uni à Dieu et vaquer à l'oraison !... Et pourtant il n'y manquait guère, prenant part, autant que possible, aux exercices de sa communauté, assistant le plus souvent et présidant aux offices du chœur.

Il avait alors avec lui, à Casey-Creek, sept religieux prêtres et dix-sept frères convers ; le nombre des jeunes gens et professeurs du Tiers-Ordre, variant selon les occurrences, tendait cependant toujours à augmenter. Tous travaillaient avec ardeur à la fondation nouvelle, où l'on se trouvait bien. Les bâtiments s'ajoutaient aux bâtiments ; et, dans quelques années, on arriverait au but de tant d'efforts, on verrait en

(1) Les eaux de l'Erdre n'étant point alors retenues comme aujourd'hui par l'écluse de Nantes, le lit de cette rivière était beaucoup plus resserré et ses deux rives plus découvertes ; de sorte que tout l'espace compris entre l'ancien pont de Barbin et le quartier de Versailles formait, au confluent du petit cours d'eau qui vient du parc et boulevard Lelasseur, la *prairie de Barbin*. Ce terrain est en grande partie maintenant couvert de constructions. Or, en ce temps-là, deuxième moitié du siècle dernier, l'espèce dont nous parlons étant une monture en vogue, un animal courant au pays Nantais, cet espace où il était parqué s'appelait le *pré aux ânes*.

ce lieu un véritable monastère, établi sur de solides bases et dans les conditions les meilleures.

Mais il n'y a point en ce monde de beau tableau sans quelque ombre. Au monastère de Casey-Creek, on avait à se plaindre d'un assez fâcheux voisinage. Tout à côté de la colonie des Trappistes coulait une petite rivière qui, franchissant parfois ses limites naturelles, faisait irruption sur leurs terres, inondant la plus grande partie de leurs cultures, emportant tout dans ses débordements, arbustes, semences, légumes, et s'en allait baigner jusqu'au seuil de la maison qu'ils habitaient.

A part ce désagrément, tout semblait aller pour le mieux. Déjà même, à Casey-Creek, on se préparait à prêcher l'Évangile, et on allait sous peu réaliser les vœux du Révérendissime Père Dom Augustin, en portant parmi les sauvages la bonne nouvelle du royaume des cieux. Il y avait dans le pays, à de faibles distances, un certain nombre de catholiques. Non loin du monastère, on bâtit une petite chapelle qui fut ouverte aux étrangers. Déjà tous y venaient avec empressement et avec bonheur entendre la messe le dimanche et les jours de fêtes.

Au commencement de l'année 1809, on avait déjà défriché 60 arpents de terre, semé quantité de graines et planté tout aux alentours un grand nombre d'arbres. Les limites des champs étaient reculées de plus en plus, de nouveaux jardins avaient été tracés. Après tant de courses, de recherches et de voyages, après tant d'efforts et de tentatives inutiles, Dom Urbain avait enfin trouvé un endroit où fixer sa tente; il allait définitivement prendre racine à Casey-Creek, et s'y reposer dans la solitude et la paix.

Peut-être le supérieur de Casey-Creek avait-il compté sans la malice des hommes et l'éternelle jalousie de Satan, toujours acharné à poursuivre de sa haine les œuvres de Dieu et tout ce qui peut contribuer au salut des âmes. Un accident qu'on était loin de prévoir vint détruire en un moment toutes les espérances qu'avaient fait concevoir de si heureux commencements. Qui donc eût osé le croire ! Dans ce pays,

où trois ans auparavant les Trappistes avaient été accueillis avec tant d'empressement et de si vifs témoignages de satisfaction, le R. P. Urbain avait des ennemis ; lui, pourtant si dévoué, si charitable, si bon, qui ne voulait et ne cherchait que le bien de tous, il avait fait des envieux.

Un incendie, qu'on crut avoir été allumé par la malveillance, vint anéantir en quelques heures toutes les constructions du nouveau monastère. Le supérieur de Casey-Creek en conçut le plus profond chagrin. Il regrettait surtout sa bibliothèque, ces livres venus de si loin et qu'on avait eu tant de peine à lui procurer, ces livres qu'il tenait de son bien-aimé frère et qui lui venaient de la patrie, pour la plus grande partie avaient été dévorés par les flammes (1).

Ce jour-là, il laissa couler des larmes. Mais, sous ce coup si cruel, il ne se laissa point abattre : « Dieu me les avait donnés, il me les a ôtés ; que sa sainte volonté soit faite ! » Voilà quelle fut toute sa plainte ; et c'est ainsi que disent les saints, quand Dieu permet qu'ils soient visités par l'épreuve.

Dans les lettres qu'il écrit à Nantes, rendant compte du désastre qui vient de frapper sa colonie, le Révérend Père dit que le mal n'est pas si grand qu'il paraît être au premier abord ; il ne regrette que sa bibliothèque : « J'avoue, dit-il, que ceux qui ont occasionné ce malheur m'ont plus rendu service qu'ils ne m'ont nui. Et si j'avais connu l'Amérique comme je la connais maintenant, je ne serais jamais resté au Kentucky. Ah ! que mon frère aîné m'a fait tort en voulant me rendre service ! Je l'ai consulté sur ce pays, il a satisfait à mes questions (2). »

Dans la même lettre, qui est datée de Bardstown, le

(1) Le R. P. Urbain ne conserva que peu de livres de sa bibliothèque. Avec les livres de classe du Tiers-Ordre, ceux qui se trouvaient entre les mains des religieux et des frères au moment de l'incendie, et les livres de chœur. On possède encore à Bellefontaine avec un certain nombre de volumes apportés d'Allemagne, de Cologne, d'Amsterdam, de gros bréviaires, une demi-douzaine de psautiers (éditions 1747-1750), échappés au sinistre et qui toujours garderont la trace d'un naufrage, on s'en souvient, un soir, entre Pittsbourg et Cincinnati, dans les eaux troubles et sur les vases de l'Ohio.

(2) M. Ambroise Guillet avait autrefois voyagé dans le Kentucky et en avait fait à son frère le plus séduisant tableau.

20 juin 1809, le Révérend Père déclare « qu'il va quitter non seulement Casey-Creek, mais même le Kentucky, *pour avoir la paix.* »

Dans les lettres qu'il écrivit à cette époque, nous n'avons rien trouvé qui puisse nous donner le vrai sens de ces dernières paroles, et nous bien expliquer la nature des relations de notre P. Urbain avec ceux dont il paraît avoir à se plaindre.

Plus d'un lecteur, après tout ce que nous venons de dire, sera tenté d'accuser le R. P. Urbain d'inconstance, le voyant changer si tôt et si promptement de résolution, abandonner une fondation qui paraissait pourtant devoir réussir, et offrait de nombreux avantages.

Il est bien difficile, à la distance de lieu et de temps où nous sommes relativement à ces faits, de juger la conduite du Révérend Père, de nous rendre un compte exact de sa situation, après le grand malheur qui venait de frapper sa colonie, de bien apprécier enfin les motifs qui le déterminèrent à quitter Casey-Creek et le Kentucky.

Nous ne saurions mieux faire, nous semble-t-il, que de rapporter ici le sentiment des auteurs qui ont écrit sur le Kentucky, à cette époque, et des contemporains qui ont le mieux connu le R. P. Urbain dans ce pays. Sur cette grave question, nous avons pour auteurs Mgr Spalding, dans ses *Esquisses des Missions du Kentucky* (1), et le R. P. Camille Maes, auteur de la *Vie du P. Nerinckx* (2). Nous citerons d'abord en leur entier les lettres du P. Nerinckx, missionnaire au Kentucky, et qui eut avec le R. P. Urbain de constantes et intimes relations, en y joignant les appréciations du P. Maes.

Le P. Nerinckx, on l'a vu plus haut, aurait voulu être Trappiste, tant il avait d'estime pour l'ordre de la Trappe, et tant il sentait d'attraits pour le genre de vie de ses religieux. Mais, pour obéir à la volonté de Dieu et se ranger à l'avis de ses supérieurs, il s'était donné tout entier à l'œuvre

(1) *Sketches of the Early Catholic Missions of Kentucky, 1787-1826.*
(2) R. P. Camillus Maes : *The life of Rev. Charles Nerinckx* (Cincinnati 1880).

des missions. Ne pouvant se réunir aux Trappistes et partager leur vie, il eût voulu, du moins, les conserver auprès de lui, dans l'espoir peut-être qu'ils lui seraient plus tard d'un utile secours dans ses œuvres apostoliques. De là, on conçoit aisément qu'il ait ressenti un vif déplaisir de leur départ, et n'ait pu que difficilement s'en consoler. Ne pourrait-on pas là voir une des causes de la sévérité avec laquelle il parle du R. P. Urbain ?

Il est encore permis de supposer qu'il n'y avait pas toujours une parfaite harmonie de vues et de sentiments entre le P. Nerinckx, homme de caractère et de mœurs austères, et le R. P. Urbain, qui avait l'humeur plus facile et beaucoup plus douce ; le premier étant plus grave, plus contenu, quelque peu rude et taciturne, le second plus affable et plus conciliant, d'un tempérament plus communicatif. Ces différences de tempérament expliquent peut-être le silence absolu du P. Urbain sur le compte du P. Nerinckx. Lui, d'ordinaire si expansif dans ses lettres et si prodigue de détails, il n'y fait aucune mention de ses rapports avec ce saint missionnaire ; il ne le nomme même pas une seule fois. Nous supposons chez lui la crainte, en en parlant, de manquer de charité.

Nous allons voir que, de son côté, le digne missionnaire ne fut pas retenu par le même scrupule. Le P. Nerinckx écrivait, à la fin de 1807, à Mgr Carroll :

« Les affaires des Trappistes s'améliorent lentement. Je crains la ruine de cette Congrégation, si elle ne reçoit bientôt quelques renforts et des secours d'argent, comme on a promis de lui en envoyer de Belgique. Il y aurait, il me semble, meilleure chance de succès, si le P. Urbain voulait fonder son établissement sur des commencements plus modestes, et s'il n'était pas toujours, dans l'excès de son zèle, à la recherche d'un emplacement dans lequel il voudrait trouver réunis tous les avantages. Plus d'une fois déjà, je lui ai fait connaître mon sentiment à cet égard. Ses continuelles excursions épuiseront ses ressources, et peuvent nuire à la bonne renommée de sa Congrégation. »

« Mais, continue l'auteur de la *Vie du P. Nerinckx,* le P. Urbain ne paraissait guère disposé à écouter les bons conseils du saint missionnaire. A peine le P. Marie-Joseph avait-il commencé à travailler à Casey-Creek, que son supérieur, empressé plus que jamais d'aller à la découverte et en quête d'un autre établissement, lui envoya l'ordre *peu agréable* de quitter cet endroit. Une telle conduite et semblable manière d'agir ne s'accordaient guère avec le tempérament sérieux et ferme du P. Marie-Joseph. Elle fut pour beaucoup dans la résolution que prit, dans la suite, ce religieux, de quitter un supérieur aussi inconstant, et de rester en Amérique, quand le R. P. Urbain et ses frères s'en revinrent en France, en 1813. »

« Le P. Nerinckx regrettait donc le départ de ces hommes, qu'il regardait comme des modèles de perfection, rappelant les plus beaux souvenirs de la vie chrétienne aux premiers âges de l'Église. Tout accoutumé qu'il était de faire le sacrifice de son propre jugement au bien de la religion, il le regrettait surtout parce qu'avec sa prévoyance habituelle et son sens éclairé il craignait fort que ces changements ne produisissent un mauvais effet sur les habitants du pays, et ne se terminassent d'une manière funeste. Des hommes qui faisaient de la perfection une étude continuelle auraient dû, selon lui, avoir plus de confiance en la Providence de Dieu que dans la beauté du paysage et la fertilité du sol.

« Dans l'excès de son zèle et le désir qu'il avait d'assurer à sa colonie un établissement assis sur de solides bases et dans d'avantageuses conditions, le R. P. Urbain était presque toujours en voyage et absent de sa communauté. Les religieux et les frères devaient nécessairement en souffrir : ils commençaient une fondation, et le fondateur n'était pas là pour diriger les travaux; il n'était pas là pour étendre sur tout sa surveillance. On conçoit que cela ne se pouvait faire sans un grave détriment pour les observances régulières et le bon ordre de sa maison, au milieu des embarras et des difficultés de toutes sortes, inévitables au début d'une nouvelle fondation. »

Toutes ces réflexions sont tirées de la *Vie du P. Nerinckx*. Ce dernier écrivait encore à Mgr Carroll, au mois de mars 1808 : « Je regrette beaucoup d'avoir encore à dire que la Congrégation des Trappistes, si justement et si universellement célèbre, est, à l'heure qu'il est, dans une situation alarmante. Leurs affaires temporelles sont si mal gérées, ou contrariées avec une telle persistance et des circonstances si fâcheuses, que de l'avis des hommes sages, leur communauté ne pourra manquer de se dissoudre et de crouler, si elle n'est soutenue par des miracles. S'ils étaient des administrateurs prudents, certainement ils agiraient tout autrement qu'ils ne font.

« Le déménagement de ce couvent sans aucun doute sera désastreux, non seulement pour l'Ordre lui-même, mais aussi il ne laissera pas d'être funeste à la religion. C'est là une lugubre prophétie que j'ai déjà faite chez vous. Je vous ai observé à Georgetown que je ne voyais aucun remède à apporter à ce malheur, sinon de trouver à ce corps un chef plus prudent. Je ne sais si je puis ou si je dois être plus explicite, mais on peut facilement vérifier mes assertions, et peut-être Votre Grandeur recevra d'hommes compétents des renseignements authentiques. »

Comme on le voit, le P. Nerinckx n'était pas tendre à l'endroit du R. P. Urbain. Faut-il en inférer que, dans leurs relations habituelles, le missionnaire ait quelquefois parlé de ce ton acerbe et quelque peu rude ? Cela ne nous paraît pas invraisemblable.

Il y a eu des saints qui étaient durs en leur langage, saint Jérôme, par exemple. Quant à nous, nous eussions mieux aimé avoir à traiter avec saint François de Sales, un saint beaucoup plus aimable, et qui était doux comme le miel en ses paroles. La charité doit être bienveillante, elle doit être bénigne, dit l'Apôtre, *charitas benigna est*.

De plus, le P. Nerinckx avait-il considéré sous ses divers aspects et bien attentivement la situation du supérieur des Trappistes ? En connaissait-il et pouvait-il en dire les difficultés ? Nous doutons un peu que le R. P. Urbain lui confiât.

d'ordinaire, les secrets de son administration. Certes, le supérieur de Casey-Creek n'eût pas demandé mieux, ce fut toujours là son plus grand désir, qu'on mît un chef *plus prudent* à sa place. Mais cela n'était pas apparemment chose facile.

Nous acceptons néanmoins pour le fond, sinon pour la forme, les violents reproches du P. Nerinckx et les observations de son biographe. Humble comme il était, le P. Urbain eût mieux fait encore que de les accepter ; il n'eût pas manqué d'en remercier et de bénir ceux qui les lui eussent adressés.

Il ne faut donc point s'étonner que le P. Nerinckx se soit ainsi exprimé sur le départ de ces hommes dont la vie était pour lui l'idéal de la perfection, et sur le concours desquels il devait compter pour sa mission dans le Kentucky.

Mgr Spalding, dans ses *Esquisses sur les missions catholiques dans le Kentucky,* semble résumer ainsi les causes qui déterminèrent le P. Urbain à quitter ce pays : « Sous le climat du Kentucky, dit-il, en parlant du régime des Trappistes, ces austérités étaient hors de saison, et de nature à ruiner les santés les plus robustes : elles ont fini par attaquer les constitutions. Cinq prêtres et trois frères convers en furent les victimes ; on les a enterrés au cimetière qui avoisine l'église de Sainte-Croix. Ces afflictions, avec le désir d'une plus grande solitude, l'ardente soif de travailler à la conversion et à la civilisation des tribus indiennes, ont amené le R. P. Urbain et ses religieux à émigrer plus avant encore dans les régions de l'Ouest. »

A ces raisons venaient s'en ajouter d'autres qui militent en faveur de l'émigration des Trappistes. En outre des mauvaises dispositions de quelques voisins pour la colonie de la Trappe, il y avait un sérieux obstacle à son développement en ce pays : les Trappistes ne connaissaient pas l'anglais, parlé à peu près partout aux environs de Louisville et de Bardstown, ce qui rendait leurs relations très difficiles avec les habitants du pays. Les jeunes élèves du Tiers-Ordre, originaires du Kentucky, et les novices ne pouvaient que

difficilement comprendre leurs maîtres et en être compris. D'où il suit que la Trappe de Casey-Creek était comme un tout petit peuple, isolé par la différence du langage, parmi ceux-là même qui désiraient le plus la voir réussir, et se montraient plus bienveillants pour ses religieux.

Le R. P. Urbain était déjà préoccupé de ces difficultés, quand il fit à New-York et à Baltimore le voyage dont nous avons parlé plus haut. Un Irlandais, nommé Mulamphi, qu'il rencontra dans cette dernière ville, lui avait donné le conseil d'aller à la Louisiane, l'assurant qu'il s'y trouverait bien. Il lui offrit même une habitation qu'il y possédait en toute propriété, si elle pouvait être à la convenance des Trappistes, ou du moins, il la leur céderait comme domicile provisoire. On parlait généralement en ce pays la langue française, et la colonie des Trappistes y trouverait de nombreux avantages.

La tentation était forte. De retour à sa communauté, le Révérend Père donna connaissance à ses religieux des avantageuses propositions qu'on venait de lui faire ; la plupart y prêtèrent l'oreille et y firent bon accueil.

Après en avoir conféré quelque temps avec le P. Marie-Joseph, le R. P. Urbain se décida à tenter le voyage de la Louisiane, afin de se rendre compte par lui-même de l'état de ce pays et des dispositions de ses habitants.



Frères préparant les légumes pour le marché.

CHAPITRE V

LES TRAPPISTES A LA LOUISIANE

La Louisiane au XVIII[e] siècle. — Voyage du R. P. Urbain et du P. Marie-Joseph. — M. Jarrot. — Les Jésuites à la Louisiane. — Le P. Marie-Joseph apparaît à Saint-Louis. — Retour des deux Trappistes : torrent de Wiperly. — Les Trappistes quittent le Kentucky et Casey-Creek. — Station à Caïro, sur le Mississipi : les sauvages indiens. — Saint-Louis. — Débarquement à Florissant. — Monk's Mound ou Les Remparts, sur la Prairie du Miroir. — Fièvre épidémique à la colonie des Trappistes. — Les sauvages. — Dom Urbain au Congrès de Washington. Situation précaire. — Échec providentiel.

La Louisiane, jusqu'à la fin du siècle dernier, ne comprenait pas seulement l'état de l'Union américaine, aujourd'hui connu sous ce nom, et qui se compose du vaste delta formé par les embouchures du Mississipi, avec la Nouvelle-Orléans pour capitale.

On désignait alors sous le nom de Louisiane tout le pays qui s'étend du Mexique à la Nouvelle-Bretagne, et à l'ouest du Mississipi jusqu'aux Montagnes Rocheuses, immense région qui forme les deux bassins de l'Arkansas et du Missouri, et comprend en outre tout le pays arrosé par la rivière de Bâton-Rouge, le Rio-Colorado, et autres cours moins importants, qui vont porter au Mexique le tribut de leurs eaux (1).

Le diocèse de la Louisiane était formé de tout le pays qui s'étend depuis l'Atlantique jusqu'à l'Océan Pacifique,

(1) La Louisiane a été ainsi nommée par le Français La Salle, qui parcourut les bords du Mississipi en 1682, ou peut-être encore à cause de Saint-Louis, qui en a été pendant longtemps la ville principale.

Les premières tentatives des Français pour coloniser ce pays furent longtemps infructueuses. Dès le commencement du règne de Louis XV, en 1717, le Régent le donna à la Compagnie du Mississipi. La Nouvelle-Orléans fut alors fondée; mais la colonie ne commença à prospérer que vers 1740. Le

immense région qui égale en étendue plus de la moitié de l'Europe.

Quelques années après l'arrivée des Trappistes aux bords du Mississipi, Mgr Dubourg, évêque de Saint-Louis et de la Nouvelle-Orléans, écrivant à l'un de ses amis en France :

« Figurez-vous ce que c'est, lui dit-il, qu'une étendue de 4 ou 500 lieues, sur lesquelles se trouvent épars une multitude de catholiques abandonnés, et des protestants qui ne le sont que par le malheur de leur naissance, toujours disposés à écouter la vérité, quand on la leur prêche. Tournez ensuite vos regards sur des centaines de tribus indiennes qui semblent ne demander que des prédicateurs pour embrasser la foi. Comme vous vous attendririez, si vous voyiez les différentes députations que j'en reçois, le respect religieux qu'ils me témoignent, et les vives instances qu'ils me font d'être leur père, de les visiter, et de leur envoyer des hommes de Dieu !... »

Il y avait là de quoi tenter des cœurs d'apôtres moins généreux et moins ardents pour le bien que ne l'étaient le R. P. Urbain et le P. Marie-Joseph.

Montés sur de solides chevaux, ils partirent tous deux pour Saint-Louis, vers la fin de novembre 1808. Le froid était très vif, les rivières gelées, et la glace craquait sous les pieds de leurs montures. La neige, en beaucoup d'endroits, couvrait la terre, et les bêtes féroces, les loups et les ours, que la faim contraignait à sortir du fond de leurs retraites, parcouraient par bandes ces sauvages solitudes. Rien ne put arrêter le courage des deux moines intrépides. Ils avaient plus de 200 lieues à faire ; mais ils marchaient à la conquête des âmes.

Le R. P. Urbain cherchait un établissement pour ses religieux ; le P. Marie-Joseph, un vrai missionnaire, voulait

traité de 1763 céda à l'Angleterre tout le pays à l'est du Mississipi jusqu'à l'Atlantique. Les pays à l'ouest de ce fleuve furent laissés à l'Espagne qui les rendit à son tour à la France en 1800. Enfin Napoléon, désespérant de pouvoir conserver cette possession lointaine, la vendit en 1803, pour dix millions de dollars aux États-Unis, qui en ont formé depuis divers petits États de l'Union.

trouver des peuples à qui parler du vrai Dieu et prêcher le saint Évangile. Après des obstacles sans nombre, d'incroyables fatigues et des privations de toutes sortes, ces deux hardis voyageurs atteignirent les bords du Mississipi. Ils en remontèrent la rive gauche jusqu'à Saint-Louis.

Un peu avant d'arriver à cette ville, ils firent la rencontre de M. Jarrot, ancien économe du séminaire de Saint-Sulpice, qui, au lieu de rester à Baltimore avec ses anciens confrères, était venu s'établir à Cahokia, à 6 milles de Saint-Louis, et y demeurait depuis un certain nombre d'années. M. Jarrot offrit au R. P. Urbain 400 arpents de terre, consistant en une vaste prairie entourée de hautes futaies, au bord d'une jolie rivière, et à peu de distance du Mississipi.

La position paraissait avantageuse, à proximité de la ville de Saint-Louis, et le défrichement semblait ne devoir pas demander beaucoup de fatigues et d'efforts. Mais trop souvent il arrive que, pour faire mieux accepter une situation, pour vendre plus facilement une terre ou une maison, on s'applique avant tout à en faire ressortir les commodités et les avantages, en dissimulant au contraire, avec grand soin, les défauts et les inconvénients. Ainsi M. Jarrot, qui désirait fort avoir de bons voisins, et avait profit à voir s'établir auprès de lui des religieux français, avec une exploitation du genre de celle des Trappistes, se garda bien de leur parler du climat, de l'insalubrité de ce lieu, qui, jusque-là, avait été funeste, souvent même mortel, à ceux qui essayèrent successivement de s'y établir.

Le R. P. Urbain, à qui souriaient beaucoup les offres de M. Jarrot, resta jusqu'à la fin de janvier à Cahokia et à Saint-Louis, presque toujours souffrant à une main, d'un mal si violent, qu'il en avait souvent la fièvre, et fut près de deux mois sans pouvoir dormir.

Dans les différentes sorties qu'il eut occasion de faire à Saint-Louis, on lui fit des propositions et des offres de terres qu'il ne crut pas devoir accepter, la plupart étant de qualité médiocre, ou ne convenant pas pour l'établissement d'un monastère. Le gouverneur de Saint-Louis, qui était protes-

tant et Américain, lui offrit près de la ville 400 et même jusqu'à 2,000 arpents, qu'il refusa. En dernier lieu, un habitant de Lexington, qui y possédait 400 arpents, dont il ne savait que faire, les lui proposa moyennant un prix assez modéré : il n'en demandait que 250 dollars, payables avec du plomb, marchandise très commune et très répandue dans l'Illinois. Le Révérend Père inclinait fort à en faire l'acquisition, pensant qu'il en serait quitte par la vente d'un étalon qu'il avait laissé malade à Saint-Louis. Il avait maintenant plus de terres qu'il n'en fallait pour installer sa communauté.

Pendant que le R. P. Urbain s'occupait de ses affaires et des intérêts temporels de sa colonie, le P. Marie-Joseph, s'en allant de son côté, à la recherche des âmes et des brebis égarées dans le désert, était entré en relation avec les habitants du pays, et se disposait à exercer au milieu d'eux les ardeurs de son zèle.

Les Révérends Pères Jésuites, au siècle précédent, avaient évangélisé toute cette région, et opéré de nombreuses conversions dans la Louisiane. Depuis cette époque, les Indiens avaient conservé de leurs pères dans la foi un touchant et affectueux souvenir : gardant au fond de leurs cœurs le sentiment de la reconnaissance avec une vénération profonde pour ces *robes noires,* dont leur avaient tant de fois parlé leurs ancêtres, ils accueillaient dans les dispositions les plus amicales et les plus bienveillantes les missionnaires et les prêtres de la religion catholique.

Sous le rapport religieux, Saint-Louis et toute la contrée environnante étaient dans l'état le plus déplorable. La plupart des habitants avaient abandonné toute pratique de religion, et à peu près oublié les enseignements que leur avaient donnés autrefois les Jésuites.

Les émigrants venus d'Europe et du nord des États-Unis, pendant les dernières années du XVIII[e] siècle, s'acharnèrent contre les Jésuites de la Louisiane. Ces religieux, que les indigènes aimaient et se plaisaient à entendre, furent en butte à toutes les perfidies et à toutes les violences. Plusieurs de ces héroïques apôtres furent martyrs, victimes

glorieuses de leur dévouement et de leur ardeur à prêcher la foi aux pauvres Indiens. Quelques-uns furent tués à leur domicile, d'autres massacrés dans les églises ; il y en eut qui, après avoir été attachés à un arbre creux, furent ainsi jetés à l'eau et entraînés au courant de la rivière. Mais on s'était surtout servi, contre les serviteurs de Dieu, des armes de la calomnie, afin de les dépopulariser auprès des sauvages, et leur enlever la confiance que ceux-ci avaient en leurs missionnaires. Depuis cette persécution, il n'y avait eu, dans tout le pays, que de rares apparitions de prêtres catholiques, qui y venaient, de temps à autre, rappeler aux chrétiens leurs devoirs, ou leur apporter les secours de la religion.

Il ne restait plus alors, à Saint-Louis et dans tous les environs, aucun vestige de culte public ni aucun signe de religion. Cependant, en arrivant en cette ville, le P. Marie-Joseph n'avait point à parler à ses habitants d'un Dieu inconnu, comme autrefois saint Paul, à Athènes, aux savants de l'Aréopage. Ceux qu'il allait évangéliser n'avaient pas, il est vrai, conservé les pratiques religieuses ; mais leur mémoire conservait la connaissance des vérités essentielles de la foi, et, de plus, ils gardaient en leurs cœurs le fidèle souvenir des anciens missionnaires. Le nouvel apôtre apparaissant au milieu d'eux entra aussitôt en exercice.

On était à la veille de Noël, 24 décembre 1808.

Le P. Marie-Joseph fit annoncer immédiatement dans la ville qu'il célébrerait la messe de minuit. Cette nouvelle à laquelle on ne s'attendait point fut accueillie avec une joie extrême. A l'heure de minuit, malgré la rigueur du froid, l'église était pleine. La messe fut célébrée avec toute la pompe possible, en l'honneur de l'aimable et divin Enfant-Jésus qui, jadis à pareille heure, était venu commencer sur la terre sa vie de souffrances.

Bientôt ce moine, que personne n'avait encore vu, fut entouré d'attentions de la part de tous, et l'objet des marques les plus touchantes d'intérêt. On le suppliait de rester dans le pays. Deux jours après, un malade, étant en danger de mort, le fit demander pour recevoir de ses mains les der-

niers sacrements. Une multitude de peuple accompagna le Saint-Viatique : le bonheur du mourant, à cette heure suprême, la céleste joie qui inondait son âme et paraissait dans les traits de sa figure, se communiqua à tous ceux qui étaient témoins de ce spectacle.

Le P. Marie-Joseph crut que Dieu l'appelait à évangéliser ces populations. Mais il devait, pour le moment, s'en retourner au Kentucky, où le règlement de certaines affaires réclamait sa présence. Il rejoignit le R. P. Urbain à Cahokia, à la fin de janvier 1809.

Le retour des deux Trappistes jusqu'à Casey-Creek allait être particulièrement laborieux. L'imagination ne peut se faire une idée de ce qu'étaient en ces temps-là les pays d'Amérique, avec des routes à peine tracées, nullement entretenues et peu fréquentées ; d'immenses forêts, dans lesquelles il fallait quelquefois s'engager, avec la crainte de n'en point voir la fin, des savanes à perte de vue, qu'il fallait traverser, toutes remplies de reptiles, crotales et serpents à sonnettes, dont la morsure est si dangereuse qu'elle peut en quelques instants causer la mort d'un homme ; avec cela, le continuel danger de trouver sur son chemin des tribus sauvages, dont quelques-unes sont féroces, pillent ou massacrent sans pitié tous ceux qu'elles rencontrent.

Le voyage par eau n'offrait pas de moindres inconvénients. Il eût fallu d'habiles pilotes pour diriger une barque, pour remonter, avec des difficultés inouïes et de continuels périls, ces rivières à courants rapides, et qui n'étaient encore que très imparfaitement explorées. Là aussi, on avait à redouter les courses des Indiens qui, avec leurs légères pirogues, franchissaient des obstacles insurmontables à d'autres hommes et pour d'autres embarcations. A cette perspective peu souriante qui se présentait devant eux, il faut encore ajouter le danger de mourir de faim dans ces solitudes et ces profondes forêts, où les rares habitants, que parfois on y rencontre, sont presque toujours nomades, vivant au jour le jour, et n'ayant d'autre nourriture que le fruit de leur chasse et de leur pêche.

Les deux Trappistes s'en allaient à cheval, à travers de vastes contrées sans habitations, où la terre, couverte de neige, ne leur laissait voir ni chemin dont on pût découvrir la trace, ni habitation dans laquelle on pût s'arrêter. Ailleurs, c'étaient des torrents débordés qui avaient emporté leurs ponts. Nos voyageurs étaient alors obligés, après avoir lancé leurs chevaux par des endroits guéables, de passer par-dessus des troncs d'arbres jetés sur ces torrents, et appuyés d'un rocher sur l'autre, au risque de tomber et de se voir entraîner, avec ces ponts chancelants, dans des abîmes.

Nos deux intrépides voyageurs arrivèrent un jour au bord d'un torrent appelé le Wiperly, qui se précipitait du haut d'un rocher avec un fracas épouvantable. Il fallait absolument franchir ce terrible et dangereux passage, et le pont avait été emporté par les eaux. Après de longs et pénibles efforts, les deux moines réussirent enfin à abattre un léger tronc d'arbre, assez fort pour les porter et assez long pour joindre les deux bords. Essayant alors de passer dessus à califourchon, ils furent obligés de se cramponner des deux mains sur ce pont vacillant, et, de peur du vertige, sans regarder les ondes mugissantes. Le P. Marie-Joseph était d'un courage surhumain et d'une audace incroyable : il passa et repassa six fois sur ce pont, pour transporter d'un bord à l'autre les valises, les selles des chevaux et les petits sacs de provisions. Au dernier tour, il soutint le P. Urbain qui doutait avec raison de la vigueur de ses bras et de la solidité de ses pieds ; il repassa sur ce pont une autre fois encore pour pousser les chevaux, et leur faire traverser la rivière à la nage, ce dont ils s'acquittent fort bien, quand on a soin de choisir pour cela un endroit où le courant ne soit pas trop rapide. Ajoutons que toutes ces opérations si périlleuses s'accomplissaient sous une pluie battante, par deux voyageurs qui étaient à peu près à jeun, fatigués d'une marche déjà longue, et qu'ils devaient continuer jusqu'à la rencontre d'un abri ou de quelque cabane, pour y passer la nuit.

Enfin, à plusieurs milles avant d'arriver à Casey-Creek, les deux religieux trouvèrent la rivière du Potingers, telle-

ment grossie par les pluies et la fonte des neiges, qu'il était impossible de la franchir. Il leur fallut attendre pendant trois jours, dans la maison d'un bon catholique, qui leur prodigua les soins les plus charitables, et les obligea à se bien reposer. Mais le débordement du Potingers ne diminuant point, ils se virent contraints de prendre un guide, qui leur fit tourner la montagne où ce cours d'eau prend sa source, et les conduisit enfin à une petite distance de leur colonie. Cet aventureux voyage se terminait avec le mois de février.

Au retour de la belle saison, il fallut, à Casey-Creek, songer aux préparatifs du départ pour la Louisiane. Il fut décidé qu'on ferait le voyage par eau; ce serait beaucoup moins pénible, et aussi moins coûteux. A quelques lieues de la colonie, du côté de l'ouest, coule l'Ohio, qui s'en va directement à la Louisiane, voie toute tracée qui se présentait naturellement aux futurs voyageurs.

Mais, pour transporter la communauté avec tous les bagages, il fallait une solide et large embarcation. Quelques frères, habiles à travailler le bois, entreprirent de la construire eux-mêmes et se transportèrent dans ce but sur les bords du cours d'eau le plus voisin. A 9 milles de Casey-Creek passe le Salt-River, qui va se jeter un peu plus loin dans l'Ohio. On y éleva aussitôt un hangar qui devait servir d'abri aux ouvriers pendant la nuit. Les frères charpentiers travaillaient là toute la semaine, ne revenant à la communauté que le dimanche, pour y entendre la messe et recevoir la sainte communion. Les travaux de la construction furent menés activement. Le bateau achevé, on attendit une crue de la petite rivière pour arriver plus facilement à l'Ohio, et l'on s'occupa de tout disposer pour le jour de l'embarquement.

La majeure partie de la communauté des Trappistes quitta le Kentucky au printemps de 1809. Dom Urbain restait à Casey-Creek, avec plusieurs frères, pour y régler les affaires de sa colonie, payer quelques dettes et s'occuper de plusieurs autres choses.

Les habitants du voisinage voyaient avec regret s'éloigner ces religieux qui les avaient édifiés par leurs beaux exemples.

Quelques-uns les accompagnèrent jusqu'à la rivière de l'Ohio; d'autres les suivirent encore plus loin, ne pouvant se résoudre à quitter ces hommes charitables qui, depuis leur établissement à Casey-Creek, ne leur avaient fait que du bien.

Le voyage sur l'Ohio se fit très heureusement et sans aucune peine; il n'y avait, du reste, qu'à se laisser aller au courant de la Belle-Rivière. C'était une promenade peu fatigante et même agréable.

Arrivés au confluent de l'Ohio avec le Mississipi, les Trappistes s'arrêtèrent pendant trois semaines, pour attendre des matelots qui devaient venir de Saint-Louis, les prendre en cet endroit et les remorquer jusqu'à la capitale de la Louisiane.

Pendant le séjour de la colonie au confluent de l'Ohio, les Trappistes, débarqués sur la rive de l'Illinois, à la lisière d'une forêt, se firent des abris sous les branches, à l'endroit même où se trouve aujourd'hui la ville de Caïro. Ils couchaient là sur la terre nue et prenaient leurs repas assis sur des troncs d'arbres, dormant la nuit sous des toits de branchages, et vaquant pendant tout le jour à leurs exercices. Ils se mirent à couper et à scier du bois; au bout de quelques jours, ils avaient construit un autel au pied d'un grand chêne, dont les larges rameaux leur servaient d'abri; se réunissant tout autour, ils firent de ce lieu leur oratoire, y chantant à l'envi les louanges de Dieu, et y célébrant le saint sacrifice de la messe.

Ce fut peut-être la première fois que les accents de la prière et la louange du Créateur se firent entendre dans ces sauvages et sombres forêts, la première fois qu'était offerte la divine Victime et célébré le Saint-Sacrifice en ces lieux déserts! Spectacle vraiment solennel et sublime, au confluent de ces deux grands fleuves, où devait apparaître, au cours de ce siècle, tant de saints apôtres et héroïques ouvriers de la parole évangélique.

Déjà les sauvages s'approchaient pour considérer les nouveaux arrivants, et le regard des missionnaires se familiarisait avec ces corps à moitié nus, ces visages peints, ces yeux

aux contours bariolés de rouge et de blanc, ces mœurs primitives et pourtant corrompues qui allaient fournir un élément à leur zèle.

Les Indiens sont, en général, de taille moyenne, mais tous bien constitués. Leur peau est d'un rouge cuivré, leur barbe rare, leurs cheveux rudes, noirs et crasseux. Ils ont la tête carrée, la face large, coloriée le plus souvent de rouge, de bleu, de vert ou de noir ; les joues et le nez sont saillants, les yeux petits et le regard dur, les lèvres épaisses, les dents serrées et aiguës. Ceux qui sont dans le voisinage des villes et des lieux habités par les blancs ont un naturel plus doux et plus pacifique, mais ne paraissent pas envier les charmes et les avantages de la vie sociale et domestique. D'une paresse extrême, ils ont horreur du travail des champs ; ils s'adonnent exclusivement à la pêche et à la chasse des animaux, dont ils mangent la chair crue.

Ils viennent quelquefois aux marchés des villes et dans les grandes localités, vendent des peaux d'ours, de tigres et de castors, en échange de poudre, de plomb et de fusils, mais surtout pour avoir du *wiskey*, liqueur forte, qu'ils aiment à la passion, et qui les rend furieux dans leur ivresse. Ils traitent leurs femmes en véritables esclaves et ont sur elles, dans quelques tribus, le droit de vie et de mort. Souvent en guerre les uns contre les autres, on les voit réunis en grand nombre, armés de frondes, d'arcs et de haches, hurlant comme des bêtes féroces, et inspirant de la terreur aux hommes les plus courageux.

Ces sauvages ont généralement pour les Français beaucoup plus d'attachement que pour les autres nations avec lesquelles ils ont été en rapport ; tant il est vrai que nos missionnaires, partout où ils vont, savent faire aimer et bénir le nom de la France. Comme on demandait un jour à quelques-uns d'entre eux quel peuple ils aimaient le plus : « Tiens, dit un de ces sauvages en prenant la main de l'interlocuteur et la portant à son épaule, voilà comme j'aime les Français, c'est-à-dire, de toute la longueur de son bras ; puis, l'abaissant jusqu'à son coude : voilà pour les Espa-

gnols ; jusqu'à son poignet : voilà pour les Anglais ; et lui montrant enfin l'extrémité de ses doigts : voilà pour les Américains ! »

Pendant que les Trappistes, avant de s'embarquer sur le Mississipi, attendaient le secours qui devait leur venir de Saint-Louis, le P. Marie-Joseph essaya d'entrer en relation avec les Indiens. Le Sauveur du monde a versé tout son sang pour ces pauvres âmes : puisqu'il ne laisse pas sans récompense un verre d'eau donné à un pauvre en son nom, quelle belle couronne ne réserve-t-il pas à ceux qui travaillent à la conversion des infidèles !

D'abord timides et méfiants, comme l'oiseau qui est plus jaloux de conserver sa liberté que pressé de courir à l'appât qu'on lui présente, les sauvages finirent pourtant par s'apprivoiser ; ils en vinrent même à se familiariser avec le missionnaire et avec ses compagnons. Déjà le P. Marie-Joseph faisait pénétrer en leurs âmes les premières semences de la bonne parole. Dans quelques années, il fera avec eux plus ample connaissance, et en amènera un grand nombre à la connaissance de l'Évangile.

Trois semaines déjà s'étaient écoulées au bord de l'Ohio. Les Trappistes, ne sachant s'ils devaient compter sur l'assistance qu'on leur avait promise et qu'ils attendaient de Saint-Louis, entreprirent de préparer eux-mêmes et d'appareiller leur bateau pour remonter le Mississipi. Ils sciaient le bois et dressaient des planches, quand arrivèrent seize vigoureux matelots canadiens envoyés à leur secours.

L'embarcation n'ayant été ni construite, ni aménagée selon les règles de l'art, les nouveaux venus, dès leur arrivée et au premier examen qu'ils en firent, déclarèrent que, dans ces conditions, elle ne pourrait pas continuer le voyage et remonter le cours du fleuve : le mât et les voiles étaient absolument inutiles, et ne pourraient être qu'un embarras ; il fallut sur le champ les démonter. Le seul moyen de conduire le bateau à Saint-Louis était de le remorquer avec des cordes, le long des rives et des bancs de sable. Ce serait une opération laborieuse et très pénible, devant à elle seule occuper pendant

un mois entier les voyageurs ; mais elle était indispensable.

Toute la colonie quitta les bords de l'Ohio, et commença la navigation sur le Mississipi, au lendemain des fêtes de la Pentecôte. On remonta lentement le fleuve jusqu'à la ville de Saint-Louis, où la caravane devait s'arrêter quelques heures pour y faire des provisions.

Deux jours après, on était arrivé, dans le Missouri, à 10 milles environ au-dessus du confluent de cette rivière avec le Mississipi. On commença les opérations du débarquement. Tout le personnel valide étant descendu sur la rive, les matelots, avec beaucoup de peine et d'efforts, essayaient d'amener l'embarcation hors du courant rapide, quand tout à coup se rompit la corde qui leur servait d'aussière. Le bateau alors de s'en aller à la dérive, descendant le courant plus vite qu'il ne l'avait monté. Il n'y restait plus que des frères âgés et des infirmes, tous incapables de la moindre manœuvre. Pendant une journée presque entière, la barque, emportée par le courant, descendit avec rapidité la rivière, avant que les bateliers qui la poursuivaient sur la rive fussent à même de l'arrêter. Il fallut deux jours pour la ramener à son point de départ.

En passant à Saint-Louis, les religieux du R. P. Urbain avaient reçu avis que leur supérieur, ayant à choisir entre les propositions si avantageuses faites quelques mois auparavant par M. Jarrot, à Cahokia, et par M. Mulamphi, à Baltimore, avait de préférence accepté les offres de ce dernier. En conséquence, il était décidé qu'on commencerait la fondation à Florissant (1).

Cet endroit sera une station de plus à compter, dans le cours des longues pérégrinations de notre excellent P. Urbain, toujours animé des intentions les meilleures, mais qui semblait ne pouvoir se fixer nulle part.

(1) Florissant est à 5 lieues à l'ouest de Saint-Louis, dans une situation très agréable sur la colline qui descend au Missouri. Les Dames du Sacré-Cœur y avaient une communauté, qui ne tarda pas à devenir importante ; et, quelques années plus tard, Mgr Dubourg y fit acquisition d'une habitation dans laquelle il installa les Révérends Pères Jésuites.

Arrivés au terme de leur navigation, les Trappistes vendirent leur bateau 250 dollars ; ce qui paya, en grande partie, les frais de leur voyage. Après quelques heures passées au village de Charbonière, sur la rive droite et au midi du Missouri, à 10 milles environ au-dessus de la rencontre de cette rivière avec le Mississipi, ils poursuivirent jusqu'à 2 milles plus loin, dans la direction de Saint-Louis, et s'arrêtèrent enfin au petit bourg de Florissant, qui était le lieu de la fondation.

Le gentilhomme irlandais, M. Mulamphi, mit généreusement à leur service une habitation qu'il y possédait. Composée de trois appartements, elle avait autrefois servi de résidence à l'intendant espagnol ; c'était la maison la mieux bâtie de la contrée. Les Trappistes cependant ne devaient pas y demeurer même une année entière.

Nous avons dit plus haut que Dom Urbain, après le départ de ses religieux du Kentucky, était resté à Casey-Creek et à Bardstown pour y liquider sa situation, payer quelques créances, et vendre les immeubles qu'il abandonnait. Il en partit lui-même six mois plus tard, pour aller rejoindre sa communauté aux bords du Missouri. Il était accompagné de trois de ses frères avec six enfants, dont trois petits nègres, emmenant à sa suite toute une troupe de bœufs, de vaches et de chevaux. Pendant ce voyage, qui dura un mois entier, il eut beaucoup à souffrir de la chaleur, de la faim et surtout de la sécheresse, ne trouvant point d'eau pour abreuver son troupeau de bêtes. Il arrivait enfin à Florissant, le jour des Morts, 2 novembre 1809.

Florissant était un endroit charmant. Mais soit que ce lieu ne fût pas à sa convenance, soit qu'il pensât trouver ailleurs un emplacement qui réunirait plus d'avantages, le R. P. Urbain résolut de transporter encore une fois sa communauté, et porta ses vues sur les terres que lui avait offertes M. Jarrot, de l'autre côté du Mississipi. Il acheta donc, en cet endroit, dès les premiers mois de l'année 1810, sur la prairie de Looking-Glass *(Prairie du Miroir)*, les deux plus élevés des quarante *Remparts*, dont était formée l'an-

tique nécropole des Indiens, dans le voisinage de Cahokia (1).

Looking-Glass était un vaste terrain formé de prairies à perte de vue, plaine immense qui, dit-on, avait autrefois servi de sépulture à plusieurs générations de sauvages. Ces peuples y avaient élevé des monuments gigantesques, sortes de pyramides, non point carrées et faites de pierres, de briques, comme les pyramides d'Égypte, mais de terres rapportées s'élevant sur une base de 160 pieds de tour, à une hauteur de plus de 100 pieds. Ce vaste champ, qu'on appelait alors *Indiana-Mound,* et qu'on désigne encore aujourd'hui sous le nom de *Monk's Mound,* est situé au comté de Saint-Clair, dans l'Illinois.

Arrivés en cet endroit, les religieux du R. P. Urbain construisirent, sur le plus petit des deux Remparts qu'ils avaient achetés, un certain nombre de cabanes. Leur intention était de bâtir plus tard, sur le plus élevé, une Abbaye, au bord de la route, à 6 milles de Saint-Louis et du grand pont construit sur le Mississipi. La plus haute et la plus large de ces cabanes, au milieu de toutes les autres, était l'église, une autre le chapitre, une troisième servait de réfectoire, suffisant à les contenir tous. Ces habitations de Monk's Mound, avec les lieux réguliers, les ateliers nécessaires pour les travaux, étant ainsi disposées à une petite distance les unes des autres, ressemblaient assez, de loin, à un village, ou à un campement de voyageurs.

Tels furent les commencements de la Trappe de l'Illinois, à laquelle le R. P. Urbain donna plus tard le nom de Notre-Dame de Bon-Secours.

Les jeunes gens du Tiers-Ordre, aussitôt leur arrivée à Saint-Louis, avaient pris dans la ville un logement particulier, qu'ils continuèrent d'habiter dans la suite.

(1) Ce lieu était très probablement le grand cimetière des tribus indiennes, aux âges précédents. En creusant la terre, pour y établir les fondements de leurs maisons, les moines y découvrirent des ossements, des idoles, des armes, des instruments de guerre et autres antiquités indiennes. On donnait à ces élévations le nom de *Remparts,* et la plus élevée de ces collines porte encore aujourd'hui le nom de *Rempart des moines.*

Les nouveaux habitants de Monk's Mound ne tardèrent pas à éprouver les mauvaises influences du climat, qui, à certaines saisons surtout, se faisaient sentir en ce pays. Quelques mois après leur arrivée dans la Prairie-du-Miroir, les fièvres firent leur apparition au monastère. Au bout de peu de temps, religieux et frères se trouvèrent dans un état pitoyable. Pas un ne pouvait travailler ; un seul était capable de se lever pour porter secours aux autres, la plupart étant accablés et brûlés par les ardeurs d'une fièvre violente. Les fatigues et les travaux de leur première installation, le manque de nourriture et surtout une eau malsaine qu'ils buvaient et mêlaient à leurs aliments, étaient autant de causes qui avaient plus ou moins contribué à les rendre malades. Tout auprès de chez eux passait une petite rivière, tellement peuplée de poissons, qu'on en voyait un très grand nombre de crevés surnageant à la surface de l'eau. Ces poissons y avaient répandu la corruption. C'est de cette eau que buvaient les Trappistes ; ils n'avaient pas encore eu le temps de creuser un puits.

Ce lieu était donc des plus insalubres. Plusieurs tribus sauvages, qui avaient essayé de s'y établir dans le passé, avaient dû l'abandonner presque aussitôt, à la suite des ravages causés par la mort et la cruelle épidémie au milieu d'elles.

Aux premiers jours de leur établissement, les frères avaient fait dans leurs champs quelques semailles. Mais la fièvre venant les prendre tous, les uns après les autres, la culture de leurs terres avait été forcément négligée, puis tout à fait abandonnée. Ces pauvres frères, manquant de pain, en étaient réduits à se partager, pour leur nourriture, quelques pommes de terre et un peu de maïs.

Cependant, loin de se laisser abattre dans une circonstance où il fallait déployer la plus grande énergie, le Révérend Père, frappé lui-même comme tous les autres, se mit en devoir de soigner ses frères et se constitua leur infirmier. Tout d'abord, il put se convaincre que l'eau qui leur servait était de très mauvaise qualité. Pour remédier à ce grave

inconvénient, il fit creuser, sur un autre point, un puits au fond duquel on découvrit une source excellente.

D'autre part, un bon catholique de Cahokia, dans la maison duquel il était resté pendant deux mois malade, et qui lui avait prodigué les soins les plus affectueux, ayant appris le triste état dans lequel étaient les Trappistes, s'empressa de venir à leur secours et ne les laissa manquer de rien. Grâce à l'assistance de cet homme dévoué, et aussi aux soins assidus du Révérend Père auprès des malades, presque tous furent bientôt rétablis. Il n'en mourut qu'un seul, deux autres durent attendre encore quelques mois, avant de recouvrer à peu près complètement la santé.

Monk's Mound, cependant, ne laissait pas de présenter certains avantages. La ville de Saint-Louis en était éloignée de deux lieues, ce qui est une distance très convenable. Il y avait, tout autour de ces vastes prairies, du bois en abondance ; on y ramassait à proximité, tous les ans, du foin plus qu'il n'en fallait, et les eaux du Mississipi étaient tellement poissonneuses, qu'au dire du R. P. Urbain, « un aveugle n'eût pu y donner un coup de lance sans transpercer quelque gros poisson ».

Les terres étaient faciles à cultiver et d'une fertilité remarquable ; on pouvait, sans grand travail et sans beaucoup d'efforts, y semer du grain et d'autres céréales. Le sol, étant bien arrosé et fécondé par les chauds rayons du soleil, semblait devoir produire abondamment toutes sortes de fruits et de légumes.

Aussi le R. P. Urbain n'attendit pas pour écrire à son frère, « le priant de lui envoyer au plus tôt des pépins et des noyaux de toute espèce, pêches, prunes, cerises, poires, pommes, etc., des châtaignes, des graines de légumes et de céréales, orges, millets, citrouilles, salsifis, carottes, tous les éléments d'un bon potager. Pour couronner le tout et mettre le comble à ses bienfaits, s'il pouvait lui trouver un couple de chiens, mâle et femelle, mais de forts chiens, de la plus grosse espèce, pour la garde de son exploitation. »

Ce dernier article d'importation pouvait bien n'être pas

inutile. Pendant leur séjour à la nouvelle colonie, les Trappistes se trouvèrent plus d'une fois en grand danger, exposés aux incursions des bandes de sauvages qui venaient pour les piller. Plusieurs personnes furent tuées et scalpées par ces Indiens, dans leur voisinage, à quelques pas de leur établissement. Les jeunes gens du Tiers-Ordre furent même, à plusieurs reprises, mis en réquisition et contraints de se joindre à la population blanche, qui s'était organisée et réunie en armes pour poursuivre et châtier les sauvages.

Néanmoins, les religieux de Monk's Mound ne furent jamais attaqués, ni même sérieusement inquiétés dans leurs habitations. Les sauvages paraissaient, au contraire, animés à leur endroit de sentiments de grande révérence, peut-être à cause de leurs vêtements, qui les distinguaient du reste de la population, et sûrement à cause de leur douceur et de leurs vertus. On raconte même que ces sauvages aimaient à s'arrêter quelquefois auprès de la rustique chapelle des Trappistes, écoutant, dans un recueillement profond et dans un religieux silence, le chant des psaumes et la louange de Dieu, en ces lieux où reposaient les ossements de leurs pères.

Ainsi les religieux de Monk's Mound vivaient, au Rempart des Moines, dans une grande tranquillité et dans une complète solitude.

Cependant les titres de propriété du R. P. Urbain, sur les terres qu'il avait acquises dans l'Illinois, avaient laissé quelques doutes en son esprit. Le gouvernement américain pouvait, en conséquence, lui faire perdre le fruit des travaux commencés à sa nouvelle colonie, en mettant opposition à son entreprise, et anéantir ainsi, du même coup, toutes ses espérances. Il était donc prudent de prévenir un pareil malheur, en faisant ratifier et confirmer, une fois de plus, son titre de propriétaire. Il profiterait de l'occasion pour solliciter du gouvernement le droit d'acquérir des terres plus étendues, aux environs de son établissement.

Les sénateurs et la Chambre des députés devaient bientôt se réunir en congrès, pour vérifier les titres des propriétés les plus récemment établies sur le territoire des États. L'occa-

sion était bonne et paraissait même être des plus favorables. Le Révérend Père partit donc à cheval, accompagné d'un frère, pour la cité de Washington, où devaient se tenir les séances du congrès américain, pendant le mois de mars et le mois d'avril. Il quitta sa communauté, aux premiers jours de février 1810. Un mois après, il était à Washington.

Le R. P. Urbain présenta aux deux chambres une pétition, afin d'en obtenir reconnaissance et confirmation de son titre de propriétaire pour l'exploitation qu'il avait entreprise dans l'Illinois, leur exprimant ensuite le désir d'acquérir 4,000 arpents en plus, sur les terres de son voisinage. Il avait bon espoir, sinon la certitude, de réussir en cette affaire. Les députés et les sénateurs agréèrent sa demande; puis ils nommèrent une commission de huit membres, qui devait en prendre plus ample connaissance, et l'examiner dans tous ses détails.

En définitive, le propriétaire de Monk's Mound fut confirmé, sans difficulté, dans son titre pour les 400 arpents dont il avait commencé la culture. Quant aux 4,000 autres qu'il désirait acquérir, on le laissa libre de les recevoir gratuitement de la main du gouvernement de l'Union, avec un crédit de douze ans, ou bien de les acheter.

Le Révérend Père préférait ce dernier parti, par la raison que son titre de propriétaire pour les 400 arpents étant désormais assuré et ses terres excellentes, il pourrait, dans un avenir prochain, en revendre une partie pour un bon prix, ce qui l'aiderait à payer sa future acquisition; tandis qu'en acceptant ces terres *gratis* de la main du gouvernement, c'était se mettre plus tard complètement à sa discrétion, ou, pour le moins, accepter directement son contrôle. Le gouvernement, en effet, dans ces sortes de concessions gratuites, se réserve toujours le droit de visiter l'exploitation, par un de ses députés; il oblige même celui qui en est le directeur à exercer les fonctions de curé, dans les paroisses de son voisinage, en même temps qu'il lui impose l'éducation d'un certain nombre d'enfants, que ce directeur n'est pas à même de choisir, ni de refuser.

Le Révérend Père, jaloux de conserver son indépendance, prétendait donc acheter les 4,000 arpents en question, et non les recevoir de la main des ministres. Il rédigea sa requête en ce sens, et la fit remettre au président du congrès.

Il fallut attendre quelque temps la réponse et séjourner encore, pendant un mois entier, à Washington. De cette ville à Saint-Louis, sur le Mississipi, il y a bien 1,100 milles. Le R. P. Urbain avait fait ce voyage d'un mois, à la saison d'hiver, n'emportant pour lui et la dépense de ses compagnons de route, un frère convers et les deux chevaux, que 45 piastres. A son passage à Baltimore, il avait recommandé, à la bienveillance d'un curé de ses amis, les deux bêtes de somme qui, sous le toit de cet homme obligeant, trouvaient un sûr abri, avec la nourriture : c'était au moins pour nos voyageurs une petite économie. Mais à leur arrivée à Washington, il ne leur restait plus que 4 piastres et demie. Ce modique pécule fut en un clin d'œil épuisé. Nos deux cénobites, à bout de finances, demeurèrent plusieurs jours, sans savoir le matin où ils dîneraient, et dans l'après-midi, toujours inquiets du gîte où ils pourraient se retirer le soir. La nécessité parfois nous rend ingénieux : en pareil cas, ils entraient dans la maison de quelque bon catholique, tâchaient d'intéresser la famille par le récit de leurs aventures, tout en attendant qu'on voulût bien leur offrir l'hospitalité, et aussi le couvert à la table commune ; ce qu'ils acceptaient toujours volontiers, non sans témoigner leur vive reconnaissance.

Un prêtre de la ville, pour le moins aussi pauvre qu'eux, puisqu'il était logé par charité, leur donna sa bourse, qui contenait 10 dollars, et même il y ajouta six mouchoirs de soie que fit vendre le P. Urbain. Avec l'argent qui provenait de cette vente et les 10 dollars, les deux voyageurs prirent logement dans un petit hôtel, ou plutôt une auberge. Mais cet état de choses ne pouvait durer longtemps : les dollars, eux aussi, s'épuisent, s'écoulent rapidement, comme la trame de nos plus beaux jours. Les deux Trappistes, hélas ! se trouvaient dans une situation critique, quand, par une touchante attention de la Providence, une pieuse veuve se rencontra,

qui, ayant appris le cas où ils se trouvaient, les reçut dans sa propre maison et voulut bien les héberger pendant tout le temps qu'ils restèrent encore à Washington.

Le Révérend Père attendait toujours la solution de l'importante affaire qui l'avait amené au siège du gouvernement des États-Unis. Dans sa requête aux membres du congrès, il avait expliqué toutes les raisons à l'appui de l'autorisation qu'il sollicitait et comptait obtenir, mettant en avant les progrès de l'agriculture dans la Louisiane et dans l'Illinois, l'œuvre de colonisation, la civilisation et l'instruction des peuplades indiennes.

De son côté, une fois en possession des 4,000 arpents qu'il voulait acquérir, il pourrait enfin se tirer d'affaire, respirer à l'aise et vivre tranquille avec les siens, sans avoir besoin dorénavant de recourir à la générosité d'autrui. Il avait des ouvriers à peu près de tous les métiers nécessaires pour une exploitation agricole, et il se proposait d'établir sur ses terres une importante pépinière d'arbres fruitiers. Il en avait récemment demandé en France, de toutes les espèces, les arbres fruitiers originaires d'Amérique ne donnant généralement que des fruits de qualité médiocre.

Le R. P. Urbain toutefois ne comptait guère sur la bienveillance du gouvernement et les bonnes dispositions des députés à son égard. « Pour cela, comme pour avoir de l'argent, disait-il, je compte uniquement sur le secours de Dieu. Puisque je travaille pour sa gloire, c'est à lui de me fournir les moyens d'arriver au succès. Jusqu'ici il m'a donné du pain pour moi et pour mes enfants, il peut aussi me donner des piastres. »

Il avait lieu de craindre que le gouvernement ne s'opposât à sa fondation ; car il en était plusieurs, parmi les ministres, qui ne voyaient pas son établissement d'un très bon œil. « Mais, ajoute-t-il, le gouvernement devrait bien plutôt le prendre à sa charge, s'il comprenait ses véritables intérêts. » Il y avait, en effet, grand avantage pour les États à le voir se fixer sur le terrain qu'il occupait alors auprès de Saint-Louis, « parce que, continue le P. Urbain, chacun essaie de

se rapprocher de cet établissement à cause de sa grande utilité, grâce aussi aux ouvriers qui s'y trouvent en bon nombre, et parce que les religieux y reçoivent beaucoup d'enfants qu'ils nourrissent, qu'ils habillent et logent gratuitement, sans leur demander aucune rétribution ».

Mais c'était là précisément ce qui suscitait, à l'encontre des projets du R. P. Urbain, la malveillance de plusieurs parmi les membres les plus influents du congrès. Ils craignaient, bien à tort assurément, de voir ce pays se peupler plus rapidement, sous l'influence et la direction des religieux et des prêtres catholiques. Partout où l'on essaie de faire le bien et de travailler au salut des âmes, le démon use de tous les moyens pour contrarier ou pour détruire l'œuvre de Dieu.

Le supérieur des Trappistes avait pour lui le président du congrès avec un certain nombre de députés et de sénateurs ; mais il voyait avec peine leur bonne volonté et tous leurs efforts contrariés par le mauvais vouloir et l'opposition des plus influents parmi les ministres. Ces derniers, presque tous spéculateurs et propriétaires de vastes terrains dans le Maryland et la Pensylvanie, craignaient de voir ces pays désertés, et le courant de l'émigration se porter bientôt vers la Louisiane et dans le voisinage des Trappistes.

Dans les conseils tenus par les hommes, ce sont trop souvent les motifs d'un intérêt méprisable et personnel qui l'emportent sur l'intérêt commun et le bien général. Malgré toutes les instances du propriétaire de Monk's Mound et les considérations présentées par sa requête, on maintenait ce qui avait été décidé tout d'abord. En vain, le P. Urbain essaya de revenir à la charge, aux dernières séances du congrès, qui se prolongèrent jusqu'au 25 avril, il resta confirmé dans son titre de propriétaire pour les 400 arpents mis déjà en exploitation. Mais les faveurs de la haute Assemblée n'allaient pas plus loin. Ses espérances relativement aux 4,000 acres furent ajournées jusqu'à la prochaine session, qui devait se tenir au mois de décembre.

Dieu, qui connaît l'avenir et sait bien mieux que nous ce

qu'il nous faut pour notre bien, avait à l'avance ménagé cette déconvenue au P. Urbain, et ainsi disposé contre lui les intentions, l'esprit jaloux des membres du congrès, dans des vues de miséricorde. S'il avait pu prévoir ce qui devait arriver les années suivantes, il en eût béni Dieu qui lui épargnait, en cette occasion, de bien graves soucis. Car il est permis de croire que trois ans plus tard, et à pareille époque, le bon supérieur eût été fort embarrassé de savoir que faire de ces 4,000 arpents qu'il sollicitait alors du gouvernement et du congrès avec de si vives instances.

Admirons la grande bonté de notre Père qui est aux cieux et ses divines conduites à notre égard ; soumettons-nous toujours aux décrets de sa Providence ; car il veut en toutes choses notre bien, et dispose tout en vue de notre bonheur éternel.

Les événements que nous avons encore à raconter nous seront une preuve de plus que Dieu sait toujours tirer le bien du mal ; qu'il ne permet que pour notre avancement spirituel et souvent pour notre avantage temporel les adversités, les contretemps, les humiliations, toutes ces épreuves enfin qui nous contrarient si fort, et dont nous avons quelquefois tant de peine à nous consoler.



Religieux qui reviennent des foins.

CHAPITRE VI

LE P. URBAIN MISSIONNAIRE

Zèle du R. P. Urbain pour le salut des âmes. — Deux lettres, à son frère Ambroise et à sa mère. — Religion et morale aux environs de Saint-Louis. — L'abbé Badin. — Le R. P. Urbain avec les sauvages. — Il envoie en mission le P. Bernard et le P. Marie-Joseph. — Travaux apostoliques du Révérend Père à la Louisiane. — Épisodes : moustiques, baptême d'un sauvage.

Dieu veut nous sauver tous ; mais il ne le peut faire sans nous. Pour nous sauver, il a envoyé son Fils unique qui s'est humilié et anéanti, qui est mort pour nous sur la croix. Mais il veut qu'à la vertu du sang divin l'homme joigne le mérite de ses œuvres avec l'hommage de sa foi et de son amour.

Pour compléter ce qui manque à la Passion du Rédempteur, il y a pour nous deux moyens : l'apostolat de la parole et des œuvres extérieures, l'apostolat de la prière et de la souffrance. Ce dernier est plus efficace et plus sûr, parce qu'il n'expose point au danger de la vaine gloire ; celui qui prie dans le silence et le secret de son âme, étant ignoré des hommes et constamment uni à Dieu par le cœur et par les pensées, lui est d'autant plus agréable qu'il ressemble plus parfaitement à Jésus-Christ, son divin Fils, comme lui portant sa croix dans la patience.

Or le religieux, dans son cloître, travaille à sa perfection ainsi qu'au salut du prochain, par sa fidélité à tous ses devoirs et son assiduité aux pieux exercices, par le chant de l'office et la louange du Seigneur, par ses ferventes prières et les occupations de son emploi, ses études, ses écrits, par son silence même et surtout par sa patience.

« Faites donc bien tout ce que vous avez à faire, dit le

Seigneur, et travaillez fidèlement à ma vigne : je serai moi-même votre récompense : *Age quod agis, fideliter labora in vineâ meâ ; ego ero merces tua. Scribe, lege, canta, geme, tace, ora, sustine viriliter contraria* (III *Imit.* XLVII, 2). » Voilà bien, pendant toute sa journée, l'occupation d'un religieux parfait, et ce à quoi s'appliquait aussi le R. P. Urbain, au-dedans comme au-dehors de sa maison.

A l'esprit intérieur, à l'oraison, à la souffrance il unissait aussi l'apostolat des œuvres et de la parole.

A l'exemple du divin Maître, il veut sauver ceux qui ont péri dans la maison d'Israël. Tout entier au salut de ses enfants, dans son monastère, il court aussi après la brebis perdue dans le désert ; il prêche, il exhorte, il écrit des lettres toutes remplies de charité et du saint amour de Dieu.

C'est ainsi que tout religieux, vraiment mort au monde et dont la vie est cachée dans le Christ, doit en user dans les relations qu'il peut avoir encore avec ceux qu'il a laissés dans le siècle ; son unique désir doit être de les édifier, de les sanctifier et de les sauver.

Aussi notre P. Urbain, par ses lettres, ses prédications et tous ses travaux apostoliques, n'a d'autre chose en vue que de sauver les âmes, arracher les pécheurs à l'empire du démon. Dans l'accomplissement de cet apostolat, « rien ne pourra le séparer de la charité de Jésus-Christ, ni la tribulation, ni l'angoisse, ni la faim, ni la nudité, ni les périls, ni la persécution, ni le glaive (1) ».

Pendant son séjour prolongé à Washington, le Révérend Père avait eu des loisirs. Il en profita pour travailler au salut de ses proches, préludant ainsi à ses futures missions dans la Louisiane et l'Illinois.

Le premier qu'il entreprit de convertir et de ramener à Dieu fut son frère aîné, Ambroise Guillet.

Trompé par les funestes doctrines des philosophes du XVIIIe siècle, Ambroise était tombé, dès le début de la Révo-

(1) *Quis nos separabit a charitate Christi? tribulatio an angustia? an fames? an nuditas? an periculum? an persecutio? an gladius?* (*Rom.* VIII, 35.)

lution, dans de regrettables erreurs, pour ne pas dire dans le désordre. Livré à tout le débordement de ses fausses opinions, il avait déserté la pieuse famille où régnaient toujours avec la pratique religieuse les sentiments chrétiens, ne s'y trouvant plus à l'aise. Ayant enfin rompu toute relation avec ses proches, il quitta son pays, voulant courir tous les hasards.

Ambroise s'embarqua pour l'Amérique, parcourut les États-Unis et y réalisa, en quelques années, une certaine fortune. Mais comme il arrive souvent à ceux qui abandonnent le Dieu de leur jeunesse et oublient tout à fait leurs devoirs, ce nouveau prodigue avait ensuite éprouvé de douloureux mécomptes et subi de cruels revers ; finalement, il perdit la plus grande partie de sa fortune. Dieu le permet ainsi quelquefois, pour ramener les pécheurs à résipiscence ; c'est un des plus admirables effets de sa miséricorde, en même temps qu'une des grandes grâces accordées aux supplications de ses bons serviteurs. Le P. Urbain, sans doute, avait beaucoup prié pour le retour de son frère. Ambroise revint alors chercher la paix auprès d'Emmanuel et de sa mère ; mais il avait encore beaucoup à faire pour recouvrer, avec l'amitié de Dieu, le calme de sa conscience.

Afin de le mieux confirmer dans la bonne voie où il semblait vouloir marcher désormais, le R. P. Urbain lui écrivit de Washington la lettre suivante :

« Je pense, cher ami, que tes malheurs t'auront ouvert les yeux, pour voir le néant de tout ce qui passe. Comme saint Augustin, tu as parcouru le monde, tu as pu goûter ses plaisirs ; tu as peut-être comme lui épuisé toutes les voluptés ; peut-être, comme lui encore, tu t'es laissé entraîner par le délire de tes passions ; comme lui, tu as dû être surpris de ce que les plaisirs du siècle ne pouvaient combler le vide de ton cœur !

« Ah ! cesse de t'étonner, mon cher frère ; un cœur qui est fait pour posséder Dieu est trop grand pour que des plaisirs passagers puissent le satisfaire. Supposé que tu ne sois pas

encore entièrement revenu à Dieu, je ne saurais trop t'engager à imiter le grand saint Augustin : c'est ton patron, saint Ambroise, qui l'a converti. Adresse-toi à l'un et à l'autre.

« Saint Augustin, avant sa conversion, était toujours dans l'inquiétude. Mais quand il eut ouvert les yeux à la vérité, il tourna vers le ciel son âme inquiète, parce que son cœur lui disait, comme malgré lui, que c'était là qu'il trouverait le vrai bonheur qu'il avait en vain cherché sur la terre. Dieu lui parlait au fond du cœur; et je ne doute pas qu'il te parle aussi de même.

« Le monde avec tous ses faux plaisirs ne put le satisfaire; il ne te satisfera pas davantage. Comme à toi, il lui fallait Dieu pour retrouver le repos de son âme (1).

« Un quart d'heure passé véritablement en la présence de Dieu te dédommagera de tous les sacrifices que tu pourras faire pour lui. Peut-être trouveras-tu encore ici quelques difficultés ; car je sais qu'il est difficile à celui qui n'y est pas habitué, de se mettre bien en la présence de Dieu. Cependant il est nécessaire de prier Dieu, si l'on veut se sauver; et pour le bien prier, il faut être pénétré du sentiment de sa présence, lui parler comme si on le voyait, ce que ne permet guère le tracas des affaires. Il faudrait donc, pour y réussir, ne s'occuper que de choses nécessaires, et ne pas s'y laisser absorber de façon à ne pouvoir pas de temps en temps penser à lui.

« Oui, il est difficile de revenir à Dieu après un long égarement, et saint Augustin en est un exemple remarquable; mais cette difficulté n'est que de quelques jours. Celui qui cherche Dieu avec persévérance finit par le trouver : *qui quærit, invenit.* Saint Augustin regardait la chasteté comme au-dessus des forces humaines ; et il avait raison, s'il comptait ne s'appuyer que sur ses propres forces, tandis que notre faiblesse se change en courage, si nous nous appuyons sur la grâce.

« Saint Augustin croyait qu'il ne pourrait jamais renon-

(1) *Irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te* (Saint Augustin).

cer aux plaisirs du siècle, qui l'avaient séduit sans le satisfaire ; cette pensée lui faisait toujours remettre sa conversion au lendemain, et le lendemain n'arrivait jamais. Enfin il décida tout de bon de se convertir; et ce qui jusque-là lui avait semblé impossible lui devint facile avec la grâce de Dieu. C'est sur cette même grâce que tu dois compter. Demande-la à Dieu avec confiance, avec humilité, persévérance. Souviens-toi que la Chananéenne de l'Évangile persévéra dans sa prière, bien que Notre-Seigneur parût la rebuter, en lui disant qu'il ne convient pas de donner aux chiens le pain des enfants. « Eh bien, lui dit-elle, cela est « vrai; mais les petits chiens mangent les miettes qui tom- « bent de la table de leurs maîtres. » Demande toujours, en quelque état que tu sois ; et si tu n'oses te présenter devant Dieu, souviens-toi que tu as dans le ciel une avocate, je veux dire la Sainte Vierge, à qui il ne peut rien refuser. Non, jamais celui qui a eu recours à Marie n'a été rebuté. La dévotion à la Sainte Vierge est une marque de prédestination; je ne saurais trop t'y exhorter.

« Souviens-toi aussi des fins dernières de l'homme. Ah! mon cher frère, si nous pouvions nous tenir assurés d'une longue vie, les pécheurs seraient, je ne dis pas excusables, puisque rien ne peut excuser celui qui vit dans l'inimitié de Dieu ; ils seraient un peu moins fous de tant différer leur conversion. Oui, mon cher frère, nous mourrons, disons mieux, nous mourons tous les jours, et nous changeons à chaque instant; chaque heure, chaque pas que nous faisons nous conduit au tombeau. Tu as près de cinquante ans : combien en as-tu employés au service de Dieu? Combien d'hommes, tous les jours, meurent plus jeunes? Combien ai-je vu mourir de tes anciens camarades de classe, qui sont morts dans la jeunesse, et même dans le délire de leurs passions! Si quelques-uns ont donné des signes de contrition, au dernier moment, on les a regardés comme des saints. Mais Dieu, qu'en pense-t-il?

« Tu as connu, chez M. Robert, le jeune marquis de Flamanville. Il est mort à l'âge de vingt et un ans. Il demanda à

se confesser, la veille de sa mort, et chacun de dire alors : il est sauvé ! Je ne veux pas, et ne dois pas le juger. Mais, hélas ! peu de jours auparavant, je l'avais entendu tenir de bien mauvais propros. Son regret pouvait être sincère ; mais de telles pénitences aux approches de la mort sont bien rares. L'Écriture sainte ne nous rapporte que l'exemple du bon larron. Tout le monde n'a pas le bonheur de mourir à côté de Jésus-Christ.

« Je lisais, il y a quelques jours, dans l'histoire de notre Ordre, qu'un jeune étudiant en philosophie, qui aimait à paraître savant et bien vêtu, étant tombé malade, répandit beaucoup de larmes aux pieds de son confesseur. Son professeur, qui le crut vraiment pénitent, le pria de venir, après sa mort, lui donner des nouvelles de l'autre monde. Le lendemain de son décès, le défunt lui apparut, tout en feu, recouvert d'une chape de flammes. Le professeur, saisi d'effroi, lui demanda s'il était damné !... Le jeune homme répondit que oui, ajoutant que les larmes qu'il lui avait vu répandre avant sa mort étaient des larmes versées par la crainte de l'enfer, et non des larmes de conversion ; qu'il était tout en feu, pour avoir procuré à son corps des plaisirs défendus, et rassasié son âme des vains applaudissements du collège, qu'enfin cette chape de feu lui tenait place de ses beaux habits.

« Le professeur ensuite lui demanda s'il croyait qu'on pût s'habituer à ce feu dont il le voyait tout revêtu. Comme réponse à cette question, le disciple lui fit sauter sur la main une étincelle de ce feu. La douleur que le professeur en ressentit fut telle, qu'il est impossible de l'exprimer. Ce professeur aussitôt se leva, demanda pardon à Dieu de ses péchés ; et dès que ses écoliers furent réunis, il leur fit ses adieux en ces termes :

Linquo croare ranis, cras corvis, vanaque vanis.
Ad logicam pergo, quæ mortis non timet ergo.

Je laisse les grenouilles *coasser,* et aux corbeaux leurs

cras, aux hommes vains les vaines choses, pour suivre une logique, qui de la mort ne craint point les *ergo.* » En d'autres termes :

Grenouilles et corbeaux, disputez-vous.
Orgueilleux insensés, je vous laisse en partage
La dispute des mots, la beauté du langage.
Aux frivoles honneurs du monde élevez-vous.
J'ai vu du sot orgueil une triste victime
De flammes entourée. Ah! quel malheureux sort!
Je foule aux pieds la gloire, et donne mon estime
A la seule vertu qui ne craint pas la mort.
Adieu !

« J'ai vu un de tes anciens camarades, que je savais être esclave de la plus honteuse passion. J'essayai de lui parler de son salut, avant sa mort. Mais il me répondit qu'il ne changerait pas de vie, quand même il saurait devoir mourir dans les vingt-quatre heures. Il mourut bientôt après dans le crime.

« Un autre, abandonné aux mêmes désordres, me dit un jour qu'il aimait mieux aller dans l'enfer que dans le ciel, parce que dans le ciel il n'y a point de courtisanes.

« Un troisième m'assurait n'avoir pas plus de regret d'avoir offensé Dieu qu'un chien. « Laissez-moi crever « comme une bête, ajouta-t-il, puisque j'ai vécu comme une bête ! »

« Un quatrième, que j'ai vu mourir il n'y a pas deux ans, me menaça de me cracher au visage si je continuais à lui parler de Dieu ; et pour m'en empêcher, il se mit à proférer les plus horribles blasphèmes. Sa femme ayant essayé de le ramener à de meilleurs sentiments, au moment de la mort, il lui dit : « J'avoue que j'ai vécu comme un diable ; je dois « mourir de même. Telle vie, telle mort ! » Cet homme avait passé quelques mois à la Trappe. « Je devais, continua-t-il, « rester à la Trappe : je serais un saint ; et maintenant, je crève « comme un chien ! » Sa femme voulut recommencer ses exhortations : « Eh bien ! s'écria-t-il, s'il y a un Dieu, je lui

« demande pardon. Es-tu contente ?... Laisse-moi crever !... » Et cet homme mourut, après avoir tué un de ses enfants, l'autre paraissant n'être resté au monde que pour retracer les vices de son père qu'il surpasse déjà en impiété. Il n'est même pas baptisé !

« Ah ! qui pourra m'assurer que cette lettre te trouvera vivant ! Dieu veuille qu'elle trouve ton corps et ton âme en bonne santé ! Le temps même où je t'écris n'est déjà plus en mon pouvoir. Il faut le retrancher de ma vie ; et j'espère qu'il ne sera pas perdu pour moi, si j'ai le bonheur de contribuer à ta conversion et au salut de ton âme.

« Nous nous écrivons de temps en temps ; à mesure que s'enfuit le vaisseau qui porte nos lettres, notre vie s'écoule ; chaque flot en emporte un moment. Pensons-y souvent, mon cher ami, nous vivons aujourd'hui, et nous mourrons demain. Quand nous quitterons la terre, où irons-nous ? voilà ce qui devrait nous faire trembler. Où serons-nous ? Notre corps dans la terre, pour quelque temps. Et notre âme, cette âme qui doit vivre autant que Dieu, où sera-t-elle ? Elle sera heureuse, si elle a été fidèle à son Dieu, et son bonheur ne lui sera point enlevé ; mais elle sera malheureuse au-delà de toute expression, si elle a oublié sa loi, sans espoir de voir finir jamais son horrible malheur.

« C'est maintenant, mon bien cher frère, que tu es à même de choisir entre un bonheur ou un malheur sans fin. Deux chemins sont ouverts devant toi, celui de la vertu et celui du vice. Ne balançons pas, mon cher ami ; un moment de plaisir, suivi d'une éternité de peines, ou bien quelques jours de pénitence et une éternité d'un bonheur indicible.

« Ton bien affectionné frère, Urbain. »

La seconde personne à laquelle le R. P. Urbain entreprend de parler de son salut est sa propre mère. Il ne pouvait lui donner une plus belle preuve de son filial dévouement et de son amour.

Après avoir été élevée par de saintes religieuses, à l'abri

des dangers et des séductions du monde, Mme Guillet avait passé la plus grande partie de sa vie dans un pays où la religion n'était pas beaucoup en honneur. Se trouvant là au milieu d'un monde frivole, avide de bien-être et de jouissances, elle y avait vécu d'autant moins soucieuse de ses intérêts spirituels et du salut de son âme, qu'elle était plus occupée d'amasser des richesses, d'augmenter sa fortune et de se procurer des plaisirs.

C'étaient là pour le R. P. Urbain autant de motifs de crainte : sa piété filiale pouvait justement s'inquiéter des intérêts spirituels et du salut de sa mère. Elle-même, de son côté, ne pouvait-elle pas se faire illusion sur son propre compte, relativement à son passé et à l'état actuel de son âme?...

D'autre part, Mme Guillet et son fils Ambroise, ayant eu, pendant plusieurs années, sous leur puissance, un grand nombre d'esclaves, avaient également à se demander comment ils en avaient agi à leur sujet : comment les avaient-ils traités? Quelle vigilance avaient-ils exercée autour d'eux? Quel soin avaient-ils pris de leur conduite et de leur instruction religieuse ? Ce que le Révérend Père avait vu à la Louisiane était bien de nature à lui causer de l'inquiétude à cet égard. A sa mère et à son frère il ne craignit pas de dire ce qu'il en pensait : il le fit avec beaucoup de ménagement, de réserve et de sainte amitié. Il voulait leur salut.

Heureux les pères et les mères que leurs enfants aiment ainsi en Dieu et pour Dieu !

Le R. P. Urbain écrivait donc à sa mère, de la cité de Washington, le 25 avril 1810.

« .. .. J'ai été malade dans ce dernier voyage. Mais je suis guéri, et je vais m'en retourner, dans quelques jours, au monastère, afin de me réunir à mes frères et de prier Dieu pour vous et pour mes frères.

« La manière dont je vois que la plupart des blancs traitent leurs esclaves me rappelle que vous en avez eu un grand nombre. Je le répète, ma bonne chère mère, je vous prie de

pardonner la liberté que prend votre fils. Vous êtes ma mère, et votre salut m'est aussi cher que le mien. Je suis souvent dans l'occasion de voir des maîtres d'esclaves, et mon devoir me fait exiger d'eux qu'ils prennent le plus grand soin de veiller à leur conduite.

« Je vois que, dans la Louisiane surtout, il n'y a pas deux nègres mariés, et qu'ils vivent sans instruction, à la manière des animaux. Les esclaves y sont considérés à peu près comme des bêtes... Ce n'est pas, ma chère mère, que je soupçonne une pareille conduite de votre part. A Dieu ne plaise que jamais une telle pensée ne se présente à mon esprit! Mais peut-être, ma chère mère, n'avez-vous jamais réfléchi à ces paroles de saint Paul : « Celui qui néglige le salut de ses domestiques et de ses esclaves est plus méchant qu'un païen. » Une petite revue sur cet article ne peut pas vous faire de mal. Pensez donc, ma chère mère, qu'au moment de la mort vous rendrez un compte exact de tous ceux qui vous ont appartenu. Si malheureusement vous avez négligé les vôtres et que le mal ne puisse se réparer, du moins vous pouvez et vous devez vous en repentir, vous en confesser, et prier Dieu, tous les jours, pour ces pauvres malheureux. J'ai rencontré, à Baltimore, une de vos esclaves, qui, me regardant, s'écria : « Voici le fils de Mme Pelletan ; car il est son « vrai portrait. Mais hélas ! ajouta-t-elle, elle ne vous ressem- « blait guère ; car elle paraissait n'avoir aucune religion. » Peut-être, quand vous y aurez bien réfléchi, vous trouverez que bien loin d'avoir à regretter la perte de vos nègres, vous devriez plutôt en remercier Dieu qui vous a débarrassée d'un si terrible soin.

« Je vous prie d'agréer, ma très chère mère, les sentiments du plus profond respect et du plus sincère attachement, avec lesquels je serai, toute ma vie, votre très humble et votre très obéissant serviteur et fils.

« Fr. Urbain. »

Quand il revint du Congrès de Washington en son monastère de Notre-Dame de Bon-Secours, le R. P. Urbain trouva

la plupart de ses frères dans un assez bon état de santé, tous très occupés de leurs plantations et des travaux d'établissement. Il y avait partout beaucoup à faire, travaux de culture et constructions de nouveaux bâtiments, lesquels n'étaient pourtant, en réalité, que des cabanes plus ou moins spacieuses, et un peu plus confortables que les premières. Aux bêtes de somme dans les champs, comme aux frères sur les *Remparts,* la besogne ne manquait pas.

Tranquille de ce côté, le Révérend Père dirigea sur un autre point sa charité et les efforts de son zèle. Toute la région qu'il habitait, pays déjà assez peuplé, ne recevait la visite d'un prêtre catholique qu'à de rares intervalles. De là s'ensuivaient, pour cette population bien plus mélangée que celle du Kentucky, l'oubli de tous les devoirs, l'affaiblissement de la foi, et une incroyable dépravation des mœurs.

Voici ce qu'en dit le R. P. Urbain lui-même, dans une lettre datée du 28 avril 1810 : « Ah ! je vois, tous les jours, combien Notre Seigneur Jésus-Christ avait bien lieu de dire que peu de gens entreront dans le royaume des cieux ! Je ne pourrais pas en compter, dans tout ce pays, deux qui marchent vraiment dans le chemin du ciel. Personne ne veille sur ses enfants, et encore moins sur ses esclaves. Personne ne jeûne le carême ; peu de gens vont à la messe, ou ils y vont sans dévotion. Chacun ne cherche qu'à tromper. Il y a jusqu'aux pères dont j'élève les enfants *gratis,* qui cherchent à me tromper et qui me volent, quand ils le peuvent. Bien des gens travaillent et font travailler les nègres le dimanche ; tous mangent de la viande le vendredi et le samedi. La médisance et la calomnie sont si fort à la mode, que chacun se croit en droit de parler mal du prochain. En un mot, on ne connaît plus ici la religion que de nom. J'ai vu, en arrivant, le grand juge d'une des principales villes m'offrir à déjeuner, au moment où je partais pour aller dire la messe, m'assurant « que j'en avais besoin pour aller chanter la grand'messe ». Il ne savait pas mieux qu'un sauvage ce que c'est que la messe ! »

Triste tableau, vraiment, de l'état de la religion en ce pays! Mais qu'y pouvait-on faire? « Il n'y a point de prêtre, ajoutait-il, et je ne puis tout faire. Dieu veuille que la religion se soutienne mieux en France!... Aux Illinois, il n'y a pour évangéliser tant de monde d'autre prêtre que M. Olivier, bon vieillard, qui n'est plus guère en état de remplir les fonctions de curé (1) ».

« Que puis-je faire, ayant ma communauté sur les bras! Ah! pourquoi faut-il que la moisson soit si abondante, et qu'il y ait si peu d'ouvriers! »

Le Révérend Père gémissait de ne pouvoir envoyer un nombre suffisant de prêtres travailler au salut de ces pauvres peuples abandonnés. Il fit ce qu'il put.

Dès le 16 mai de l'année 1806, M. Olivier avait écrit au P. Urbain: « Les nations des sauvages, qui du temps des Jésuites (qu'ils appelaient les *Robes noires*) avaient embrassé la religion chrétienne, possédaient des églises, et il y régnait une grande régularité. Aujourd'hui, je ne suis le prêtre de ces sauvages que pour donner le baptême à leurs enfants. Cependant, parmi ceux du Poste-Vincennes, il s'en trouve quelques-uns qui viennent à confesse; ce qui me fait juger que vous pourriez obtenir d'eux quelques enfants. »

Trois mois plus tard, s'adressant à un de ses compagnons

(1) M. l'abbé Olivier (Donatien-Rogatien), avant la Révolution, vicaire à la paroisse de Sautron, où son oncle était curé, au diocèse de Nantes, avait émigré avec lui sur la côte d'Espagne, après le refus de prêter serment à la *Constitution civile du Clergé*. En 1797, il passa l'Atlantique, et s'en vint avec d'autres prêtres travailler dans le Kentucky, sous la sage et bienveillante direction de Mgr Carroll.

Plus tard, il était venu se fixer dans un village des Illinois, la *Prairie-du-Rocher*. « Il y vivait, racontent les dames du Sacré-Cœur qui étaient venues le visiter, dans un état de pauvreté inimaginable: deux mauvaises chaises, dont l'une est rattachée par des cordes, une table vermoulue, un matelas sur des planches, un pot à eau et un gobelet composent tout l'ameublement de sa chambre et de sa cuisine. » (*Annales de la Propagation*, 1822, I, p. 27.)

De son poste, à la Prairie-du-Rocher, M. Olivier administrait et desservait Kaskaskia, où les RR. PP. Jésuites avaient autrefois installé un noviciat, Cahokia, Saint-Louis, capitale du Missouri, et Sainte-Geneviève, sur les bords du Mississipi. Pendant quatorze ans, il fut le seul prêtre et le seul pasteur de toutes ces chrétientés: et de plus il visitait, de temps en temps, la paroisse de Vincennes, dans l'Indiana. M. Olivier était un homme solide et un courageux apôtre: mais déjà ses épaules se courbaient sous ce travail écrasant.

d'apostolat rentré en France, le même M. Olivier lui disait : « Je ne perds pas de vue le désir que m'a notifié le P. Urbain, supérieur des Trappistes, d'avoir en sa communauté des enfants de sauvages. Le chef de la nation, qui se trouve à Kaskaskia, m'a promis de solliciter ses frères à en envoyer. »

Cet utile projet eut un commencement d'exécution. Le R. P. Urbain forma un établissement d'instruction gratuite, auprès de Cahokia, où il eut bientôt réuni un certain nombre de petits sauvages. C'était une succursale du Tiers-Ordre, qui se trouvait toujours résidant à Saint-Louis.

Les relations s'établirent peu à peu entre les parents de ces nouveaux élèves, le Supérieur de Monk's Mound et les professeurs qui les instruisaient. Le Révérend Père, par la douceur et l'aménité de sa parole, l'air de bonté qui était peint sur sa figure, par sa grande charité et la simplicité de ses manières, gagnait les cœurs de tous ces pauvres Indiens. Mais il ne put trouver, parmi les catholiques du pays, les ressources nécessaires pour soutenir cette institution charitable.

On raconte que le P. Urbain, ayant fait la connaissance d'un roi de ces sauvages, celui-ci, au bout de quelque temps, lui témoigna un vif désir de se faire chrétien. Ce monarque du désert lui donna, comme gage de son grand attachement et de son estime, des terres considérables, dont il lui abandonnait la pleine et entière propriété.

Mais l'amitié de ce roi sauvage faillit, un jour, coûter cher au bon supérieur. Abordant le Révérend Père, cet homme voulut lui donner une marque de sa haute considération ; et, lui prenant la main, le terrible enfant des forêts la lui serra dans la sienne avec une telle force, une telle énergie, qu'il lui écrasa presque toutes les phalanges des doigts. Telle avait été la pression de cette étreinte sauvage, que la gangrène s'empara des doigts malades, et il s'en fallut peu que le P. Urbain ne perdît la main droite. Il eut pourtant assez de force morale pour n'en laisser paraître aucun sentiment de douleur et n'en exprimer point son mécontentement. Mais il se promit bien de ne plus s'y laisser prendre.

Le Révérend Père, voyant le triste état de la religion dans toute la contrée aux environs de Saint-Louis et dans l'Illinois, en même temps que les bonnes dispositions de ces peuples envers les religieux et les prêtres, crut qu'il y aurait des conversions à faire et beaucoup de bien à réaliser par le moyen des missions. Son cœur lui rapportait à chaque instant comme un écho des paroles qu'il avait tant de fois entendues de la bouche même du Révérendissime Abbé Dom Augustin, le jour en particulier où il l'avait envoyé en Amérique : « Mon Dieu, que de bien à faire au milieu de ces populations et de ces sauvages ! » Il allait pouvoir donner leur accomplissement à ces paroles et réaliser le vœu le plus cher de son vénérable supérieur.

Il envoya donc prêcher l'Évangile à ces peuples deux de ses religieux qu'il croyait plus aptes à ce genre de ministère. Ce fut d'abord le P. Marie-Joseph, dont nous avons parlé, et qui déjà, pendant plusieurs semaines, avait porté la parole de Dieu aux habitants de la ville de Saint-Louis. Le second missionnaire fut le P. Bernard, ce prêtre canadien qu'il avait amené de New-York à Casey-Creek. Le P. Bernard était un religieux plein de mérite. Pendant longtemps curé d'une paroisse au Canada, et depuis supérieur aumônier d'une communauté de religieuses Ursulines, il avait acquis une grande expérience dans la conduite des âmes. Le Révérend Père le chargea de visiter les environs de Saint-Louis et les deux rives du Mississipi. Le P. Bernard s'acquitta de sa mission avec un zèle admirable et beaucoup de succès. Le Révérend Père fondait sur lui les plus belles espérances.

L'intrépide P. Marie-Joseph s'était élancé vers des régions plus lointaines, à l'Ouest, au-delà du grand fleuve. Il baptisait les enfants, visitait les malades et consolait les infirmes, convertissant en grand nombre et bénissant ces peuples sauvages. Infatigable ouvrier dans ce vaste champ que lui avait donné le Seigneur, il y travaillait de toutes ses forces, « croyant avec raison qu'un prêtre est toujours à sa place dans le lieu qui lui est marqué par l'obéissance, et qu'il doit s'estimer heureux là où se trouve une pierre sacrée pour

le sacrifice », avec beaucoup de bien à accomplir, des douleurs à consoler, des pécheurs à ramener à Dieu, des infortunes à soulager, et surtout des âmes à sauver. Dans de pareilles conditions, il y a toujours pour lui du bien à faire en même temps qu'une immortelle couronne à conquérir pour le ciel.

A peine arrivé dans le pays qui lui avait été assigné pour champ de travail, le P. Marie-Joseph alla tout droit s'établir dans la paroisse qui avait la plus mauvaise renommée à cause de ses scandales. Il s'occupa tout d'abord de lutter contre les vices les plus marquants qui régnaient dans la région. Il y avait là un homme qui venait de vendre sa femme pour une bouteille d'eau-de-vie; l'acquéreur de cette malheureuse l'avait, à son tour, vendue un peu plus cher, et troquée contre un mauvais cheval; une troisième fois, haussant encore de prix, la pauvre créature, amenée sur le marché public, fut échangée pour une paire de bœufs. Ce fait peut à lui seul donner une idée des mœurs et de la brutalité de ces païens, comme aussi des épouvantables désordres qui régnaient dans le pays.

Le P. Marie-Joseph était décidé à tenter l'impossible pour purifier ces peuples de tant de souillures et de hontes. Il parcourut toute la région, presque sans s'arrêter, voyageant le jour, et quelquefois la nuit, ne craignant pas de visiter les repaires du vice, attaquant vigoureusement les coupables, et les menaçant de la colère de Dieu, s'ils ne se corrigeaient et ne faisaient pénitence de leurs abominables forfaits. Il leur parlait avec tant de véhémence qu'il semblait aux sauvages voir comme des flammes qui sortaient de sa bouche. Aussi une multitude de repentants et de convertis vinrent bientôt se jeter à ses pieds, pour lui demander pardon de leurs crimes avec la grâce de l'absolution.

Le P. Marie-Joseph était d'une force de tempérament et d'une vigueur étonnante. Aucune difficulté, aucune fatigue n'étaient capables de retenir son zèle. Ses courses à travers les forêts, les plaines et les savanes, tiennent du prodige : elles étaient presque continuelles, et toutes semées d'aventures,

quelquefois aussi marquées par les contretemps, mais remplies de consolations et de victoires remportées sur Satan, l'ennemi du genre humain. La force de sa prière, une ardente piété venant féconder ses travaux, il anéantit presque, dans les pays qu'il visita, la puissance du démon (1).

Le P. Bernard n'eut pas le bonheur de travailler aussi longtemps que son confrère, le P. Marie-Joseph : il était beaucoup plus âgé. Moins robuste que courageux, ses forces ne répondirent point à sa bonne volonté et aux efforts de son dévouement. Il succomba de bonne heure à la fatigue, et s'en alla plus tôt recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux.

La mort de ce missionnaire, si rempli de zèle pour la gloire de Dieu, fut pour le R. P. Urbain une perte sensible. Ne consultant plus alors que son zèle, le supérieur de Notre-Dame de Bon-Secours résolut de se charger lui-même des chrétientés les plus rapprochées de son monastère, tout en s'occupant de la direction de ses religieux. Ce surcroît de travail, ajouté à tout ce qu'il avait à souffrir de la part du climat, l'eût sans doute à son tour accablé, car il était encore moins vigoureux que le P. Bernard. Mais il reçut alors du ciel une particulière assistance. Il se sentait capable, avec la grâce de Dieu, de supporter toutes les fatigues et les plus rudes travaux : *omnia possum in eo qui me confortat.* (*Philip.* IV, 13.)

Ainsi lui arriva-t-il plusieurs fois, dans le cours de ses

(1) Le P. Marie-Joseph, dans le monde Jean-Pierre Dunand, était né à la Chapelle-lès-Rennes, dans le Jura, le 29 avril 1774.

Il avait été grenadier dans l'armée française. Ayant un jour reçu l'ordre de fusiller un prêtre, il refusa d'obéir et quitta l'armée, pour se faire religieux. Entré à la Val-Sainte, le 29 septembre 1797, il fit profession, le 13 décembre 1800 ou 1801, à Hartunzen. Entré en 1815 dans la Congrégation de Saint-Charles, il resta plusieurs années missionnaire en Amérique, après le départ des Trappistes pour la France. Il revint de ses missions d'Amérique à Bellefontaine, en 1823, et partit de là pour la Trappe d'Aiguebelle, au mois d'août 1827.

Il avait écrit de ses missions dans le Nouveau-Monde une relation, qui a été publiée en 1823. Cette relation, d'ailleurs fort intéressante, n'est cependant pas, dans beaucoup de faits, d'une parfaite exactitude quant aux temps, aux lieux et aux circonstances.

missions, de prendre son unique repas, sans nullement en souffrir, seulement à neuf heures du soir, forcé qu'il était de rester jusqu'à cette heure au confessionnal pour y entendre ceux qui y venaient, en grand nombre, réclamer les secours de son ministère.

Il passait quelquefois quinze jours entiers et jusqu'à trois semaines dans la même localité, et ses journées entières étaient toutes remplies par les fonctions du saint ministère. Après avoir célébré la messe de très grand matin, il faisait le catéchisme pendant deux heures, et confessait ensuite. Dans les intervalles se plaçaient le baptême des enfants des Indiens, et l'administration des malades. De retour à l'église, le P. Urbain rentrait au confessionnal, pour n'en sortir plus qu'à neuf heures ou neuf heures et demie du soir, renvoyant au lendemain les foules qui se pressaient encore autour du saint tribunal pour recevoir le sacrement de pénitence.

Voici en quels termes le zélé missionnaire rend compte à l'un de ses amis, M. de Chevigné, de la situation qui résulte pour lui de la mort du P. Bernard (1) :

« Du monastère de Bon-Secours, le 26 mars 1811.

« La mort du P. Bernard me jette dans un grand embarras. Il s'était chargé de confesser la paroisse de Cahokia et quelques autres petits villages illinois, ainsi que les villes de la Louisiane qui ne sont pas trop éloignées. Je n'ai pas de religieux qui puisse le remplacer dans cette charge qui retombe tout entière sur moi. Je ne puis pas y suffire.

« Dernièrement, j'ai laissé mourir, presque sans sacrements à Saint-Louis (M. Badin marquait à Mgr Flaget qu'il en était mort à sa connaissance douze dans le cours de l'année, sans recevoir les sacrements qu'ils avaient demandés), j'ai laissé mourir un homme qui avait vécu longtemps loin de Dieu, et qui, dans sa dernière maladie, avait témoigné le plus grand désir de recevoir les secours de la religion et de mourir catholique. J'y courus, j'eus le temps de l'instruire et

(1) M. de Chevigné de Boischolai, ancien officier du génie, émigré aux États-Unis, enseignait les mathématiques au collège de Sainte-Marie, à Baltimore.

de le confesser. Mais avant que j'eusse pu lui donner le saint Viatique, et lui administrer l'Extrême-Onction, on m'emmena à Saint-Charles pour des malades bien pressés, à une journée de l'endroit où j'étais. Là je trouvai tant d'ouvrage, que je ne pus en sortir, et le malade mourut deux jours après.

« Après cela, je restai trois semaines à Saint-Charles. J'y fis faire la communion aux enfants qui étaient assez instruits. La foule était si grande à mon confessionnal, que je n'avais pas un moment de reste. Dès le matin, je disais la messe, après quoi je faisais plusieurs heures de catéchisme ; il y assistait plus de grandes personnes que d'enfants. Après le catéchisme, je confessais jusqu'à deux heures. Je baptisais ensuite. Après les baptêmes, je confessais jusqu'à neuf heures du soir. A cette heure avancée, l'église était encore toute pleine.

« Plusieurs Anglais m'ont beaucoup prié de leur enseigner notre religion ; mais mon ignorance de leur langue a fait que je n'en ai confessé qu'un, et encore je l'ai confessé par le moyen d'un interprète.

« De retour à la maison, vers neuf heures un quart ou neuf heures et demie du soir, je déjeunais. Après cela, je faisais le catéchisme à de pauvres esclaves, qui n'avaient pas la facilité de venir à l'église pendant le jour.

« A peine trouvais-je le moyen de dire mon bréviaire pendant la nuit. Car, le matin, j'avais à peine le temps de faire oraison et de dire l'office de Prime.

« Comme je logeais dans une maison assez éloignée de l'église, je profitais de ce trajet pour dire en marchant le petit office de la Sainte Vierge et l'office des morts.

« Cette visite s'est faite au temps de Noël. Le froid excessif ne rebutait personne. Plusieurs même ont eu la patience d'attendre trois jours à l'église, avant de pouvoir se confesser. Ils restaient là, du matin au soir, sans manger autre chose que ce qu'ils avaient pris avant de venir à l'église ; et même un grand nombre étaient venus de loin.

« J'y suis resté huit jours avant le carême ; et pendant

quatorze jours, j'ai eu autant d'ouvrage. Non seulement l'église était plus fréquentée que les maisons de danse (la danse est la grande passion des gens de ce pays), mais même il n'y a eu ni bal, ni danse, ni rien de semblable pendant le temps du carnaval.

« On est venu me prendre, presque malgré moi, à Saint-Charles, pour me conduire à d'autres villages plus éloignés. J'y ai trouvé plusieurs vieillards de cent trois, cent quatre et cent cinq ans, qui attendaient un prêtre depuis bien des années. Plusieurs sont venus se jeter à mes pieds, fondant en larmes, pour me remercier, en me disant que si leur pays avait eu le bonheur de posséder des prêtres comme le P. Bernard, il y aurait déjà de rendues au ciel des milliers de personnes qui sont maintenant dans l'enfer.

« Dans un de ces villages, où il n'y avait point de chapelle, la maison où je confessai était remplie de fidèles attendant leur tour, à onze heures du soir. Le lendemain, au point du jour, comme je me relevais de mon oraison, je fus surpris de voir ma chambre encore pleine de monde. Je fis alors ce que je pus. Mais là comme ailleurs, je fus bien obligé de laisser beaucoup d'ouvrage en arrière.

« Je n'ai pas été aussi heureux à Saint-Louis et à Sainte-Geneviève. On y aime trop le jeu de cartes, la danse et le reste.

« Au monastère, nous nous portons tous assez bien. Mais tout est hors de prix, excepté le grain et la viande. Il est presque impossible de se procurer du drap, de la toile et du fil ; aussi nous sommes couverts de guenilles. On a défriché près de 150 acres, et bâti à peu près vingt maisonnettes de bois et de terre. On a entrepris un moulin de 65 pieds de long, et large à proportion. Nos religieux auraient grand besoin de secours d'argent. Leurs principales ressources sont le moulin et l'horlogerie. Ils ont des enfants à élever. »

Dans ce compte rendu des travaux de son ministère, le Révérend Père parle surtout de l'empressement et de la bonne volonté des fidèles, ainsi que des fruits merveilleux opérés par la grâce dans leurs âmes. Il ne dit rien de ses

fatigues et de tout ce qu'il dut avoir à souffrir au milieu de ses courses et de tous ses travaux, pendant lesquels il n'avait même pas le temps de manger et de dormir ; il ne dit rien de ses dures privations, de ses pénibles voyages à travers les forêts, où il fut plus d'une fois sur le point de périr ou de s'égarer dans les vastes solitudes.

Dans ces forêts et ces déserts sans fin de la Louisiane, il emmenait parfois avec lui quelques religieux, ou des frères convers, partageant avec eux le miel cueilli dans les troncs d'arbres, mangeant du cresson près d'une source ou sur le bord d'un ruisseau, quelquefois des fruits sauvages. Seuls et sans guide, bien souvent, ils traversaient des savanes d'une longueur désespérante, fortifiés par leur grand amour de Dieu, et soutenus par l'ardeur de leur zèle à convertir les Indiens.

Dans ces climats malsains, l'hiver est d'une rigueur inouie, et les chaleurs de l'été sont excessives. Quelquefois, aux équinoxes, on passe, sans aucune transition, d'une température à l'autre, de la chaleur au froid le plus intense, et du froid à la chaleur, intempéries de saisons, et surprises très dangereuses, qui exposent ceux qui n'y sont point habitués à de graves maladies.

Le pire fléau de toutes ces contrées, ce sont les moustiques, insectes malfaisants, dont la piqûre est très douloureuse, et laisse sur la peau une tache semblable à celle du pourpre. La visite importune de ce petit animal est un tourment du jour et de la nuit. On ne peut réussir à se mettre à l'abri de ses morsures qu'en s'entourant d'un rideau de gaze ou de mousseline très claire, dont on enveloppe sa couche, et encore n'arrive-t-on pas toujours à se préserver de sa piqûre (1).

(1) On distingue aux États-Unis plusieurs espèces de moustiques : il y a les *brûlots*, moucherons dont la piqûre est si vive qu'elle produit sur la peau l'effet d'une étincelle. Il y a les *guêpes*, les *taons*, et autres plus petits appelés *maringouins*, qui attaquent plus particulièrement les yeux. Ils s'embarquent sur la rivière avec les voyageurs, les suivent à travers les saules et avec eux descendent à terre. On réussit à éloigner ces espèces détestables par la fumee de feuilles et de bois vert. Il faut alors se mettre en plein dans la fumée, pour

Un autre fléau moins fréquent, mais beaucoup plus redoutable, ce sont les nuées de *taons*, grosses mouches à deux ailes, qui, durant l'été, tourmentent de leurs piqûres les bœufs, les vaches, les chevaux, et s'attaquent aussi quelquefois aux hommes. Il en existe à la Louisiane une espèce des plus grosses et dont la morsure est particulièrement dangereuse. L'air en est quelquefois obscurci ; et malheur à la caravane, au troupeau sur lequel vient s'abattre un essaim de ces terribles insectes.

Un jour, vers le milieu du mois de juillet et par un temps de grande chaleur, le R. P. Urbain traversait une plaine aride, accompagné de trois religieux et de plusieurs Américains qui lui servaient de guides. Quelques chevaux portaient leurs minces bagages avec les provisions indispensables pour la traversée de ce désert. Voilà que tout à coup la petite troupe se voit assaillie, entourée de partout, envahie par une nuée de ces taons énormes qui s'abattent aussitôt sur les chevaux et sur les hommes, se précipitent avec furie les uns sur les autres, enfonçant dans leurs chairs leurs terribles aiguillons. Les chevaux périrent tous et aussi quelques voyageurs qui succombèrent peu de temps après des suites de ces morsures. Le Révérend Père ne parvint à se garantir, lui et les siens, des attaques de ces taons venimeux, qu'en allumant aussitôt de grands feux et s'entourant en quelque sorte de flammes.

Au milieu de ces courses aussi périlleuses qu'elles étaient fatigantes, le saint missionnaire éprouvait aussi des consolations bien grandes ; c'était de voir les nombreuses conversions que la grâce de Dieu opérait, par son ministère, au milieu des infidèles. Sa conscience aussi lui rendait un précieux témoignage pour le bien qu'il faisait à ces pauvres sauvages.

éviter leur persécution, et le remède est à peu près aussi odieux que le mal. Il y a des moments ou des temps, dans l'année, où ce sont des armées qu'on a à combattre : on en est mangé, dévoré tout vivant. Ils entrent dans la bouche, dans les narines, dans les oreilles ; le visage, les mains et tout le corps en sont couverts, et leurs aiguillons pénètrent à travers les habits les plus épais.

Il traversait, un jour, une sombre et épaisse forêt, n'ayant pour toute provision qu'un peu de maïs, et du vin exprimé de grappes de raisins sauvages, dans une petite gourde qu'il emportait toujours avec lui pour le Saint Sacrifice de la Messe.

Il s'en allait tout seul, égaré dans ces bois solitaires, ayant perdu son chemin et ne découvrant aucune trace, quand il aperçut, couché sous l'ombre d'un grand arbre, un tout jeune homme... Lentement il s'approche, il regarde de plus près : c'était un sauvage, mais dont la figure si douce et les traits si purs firent naître en son âme l'émotion la plus vive. Le pauvre jeune homme n'avait plus qu'un souffle de vie. Peut-être il allait mourir, dans un instant, de faiblesse et de besoin.

Comme le bon Samaritain de l'Évangile, le P. Urbain se penche avec une affectueuse sollicitude sur l'adolescent ; sous cette enveloppe de chair, il entrevoit une âme à sauver, une âme peut-être encore innocente et en tout cas rachetée du sang de Jésus-Christ... Saisissant son précieux et vivifiant élixir, il le verse goutte à goutte sur les lèvres du jeune homme, priant Dieu de le rendre efficace. Après quelques instants, les joues du moribond se colorent, ses lèvres remuent et murmurent quelques mots. Le voilà qui revient à la vie ; ses yeux s'entr'ouvrent, il reconnaît son sauveur.

La liqueur bienfaisante a ranimé le jeune sauvage, qui ne veut plus maintenant se séparer du P. Urbain. Il le suivit donc, s'attachant à lui pendant le reste du voyage. Le tenant par la main, il le guidait et le conduisait pas à pas à travers la forêt ; il eût voulu le porter sur son dos au passage des rivières. Peut-être que sans lui l'homme de Dieu se serait perdu, égaré dans les bois, errant parmi les fauves, sans pouvoir trouver son chemin.

Le P. Urbain avait sauvé le corps, il voulait aussi arracher l'âme de cet enfant au pouvoir du démon. Il commença donc à lui parler du Dieu créateur de toutes choses, le Père tout-puissant qui est aux cieux et qui conserve notre vie. Il lui parla de Jésus-Christ, son Fils unique, né dans une crèche, et mort pour nous sur la croix ; du divin Esprit qui répand avec tant d'amour ses consolations et sa grâce dans nos âmes.

Il l'entretint longtemps du ciel et du bonheur des saints, faisant tour à tour passer devant ses yeux la douce image de la Vierge Marie, mère de Jésus, notre mère aussi à tous, pauvres exilés sur la terre ; l'aimable figure des Anges, qui sont les ministres de Dieu, chargés par lui de veiller sur nous et de nous garder.

Lui enseignant enfin ce que c'est que le baptême, il lui découvrit les merveilleux effets de cette eau régénératrice, qui purifie l'âme de toutes ses souillures, la délivre de l'empire de Satan et fait de chacun de nous l'enfant bien-aimé du Père qui règne dans les cieux.

Aux accents de cette voix si pleine d'onction, si douce, l'adolescent était ému jusqu'au fond de l'âme. Bientôt, il est comme hors de lui, perdu dans une sorte de ravissement. Son visage, transfiguré, ressemble à celui des Anges, regardant tour à tour le ciel, demeure de ce Dieu si bon, qui est son Père, et cet homme aux paroles si douces, si affectueuses, son compagnon, son sauveur, qui s'efforce maintenant d'ouvrir son âme à la connaissance de la vérité, lui apprend de si belles choses, de si grands et si augustes mystères.

Il le suppliait de lui donner de cette eau qui rend les hommes semblables aux Anges, les fait enfants de Dieu et leur ouvre les portes du ciel. Et cheminant toujours à ses côtés, le saint prêtre, messager de la bonne nouvelle, s'appliquait à toucher son cœur et à éclairer son esprit, laissant découler goutte à goutte en son âme le lait et le miel de la grâce, lui montrant dans les œuvres de Dieu tout ce que ce Père infiniment bon, infiniment sage, a fait pour le bien de ses enfants, ce soleil qui nous éclaire et nous réchauffe de ses rayons, ces grands arbres qui nous abritent sous leur frais ombrage, ces fruits, cette riche verdure, ces fleurs sur lesquelles se reposent si agréablement nos yeux, les rivières qui arrosent nos champs et nos prairies, la pureté de cet air que nous respirons, cette eau délicieuse des fontaines qui nous rafraîchit et nous désaltère. Ce sont là autant de bienfaits de sa Providence.

Ils arrivaient auprès d'une fontaine toute couronnée de

verdure, dont les ondes limpides reflétaient l'image du ciel : « Mon Père, dit à ce moment le jeune sauvage, ah ! donnez-moi de cette eau qui nous rend semblables aux Anges et nous fait enfants de Dieu ! » *Ecce aqua, quid prohibet me baptizari?* (*Actes*, VIII, 36.)

O spectacle digne du ciel et de l'admiration des bienheureux ! Le néophyte descend au bord de la fontaine ; le saint missionnaire, comme un autre Jean-Baptiste, y puise un vase de cette eau si pure et, la versant sur le front de l'adolescent : « Je te baptise, dit-il, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. »

Il y avait dans ce moment au ciel une grande joie et aussi sur la terre, dans le cœur du Révérend Père et de son nouveau chrétien. Une âme de plus était gagnée à Dieu, à l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ.



Battage des blés.

CHAPITRE VII

LE RETOUR

Épidémie à Notre-Dame de Bon-Secours : Détresse des Trappistes; mortalité parmi les religieux. — Les Trappistes quittent la Louisiane et remontent le cours de l'Ohio : incidents de voyage. — Causes des insuccès du R. P. Urbain. — Le P. Vincent de Paul et sa petite Communauté, au Maryland. — Religieuses. — Fuite de Dom Augustin et son arrivée soudaine aux États-Unis. — Trappe de New-York : Fête-Dieu. — Derniers essais de fondations. — Chute de Bonaparte.

Le monastère fondé par le R. P. Urbain, auprès de la ville de Saint-Louis, n'était en somme qu'un assemblage de vingt et quelques maisonnettes, faites de terre et de troncs d'arbres à peine dégrossis. Tout autour de cet humble village s'étendaient des champs cultivés pour le besoin de ses habitants, avec de vastes prairies où prenaient leur pâture les animaux de l'exploitation agricole, vaches, bœufs et chevaux que l'on employait au travail des terres.

Les moines de Bon-Secours avaient joint à leurs autres constructions et possédèrent pendant quelque temps une serre, qui donna de très beaux produits. Mais le personnel de la communauté diminuant toujours, et les bras venant à manquer pour les travaux les plus nécessaires, ils se virent contraints de l'abandonner. Il n'y avait personne qui pût ou voulût en prendre soin.

Au milieu de l'année 1812, un terrible fléau vint jeter la consternation dans la colonie de Monk's Mound. Une fièvre pernicieuse affligeait le pays depuis plus de deux ans. Pendant l'été de 1811 surtout, elle avait sévi avec fureur, y faisant un grand nombre de victimes. Dans toute la contrée, pas une famille qui n'eût une mort à déplorer; quelques-unes même avaient perdu la moitié de leurs membres,

d'autres furent détruites tout entières, anéanties par le fléau.

La communauté de Bon-Secours n'avait pas encore eu beaucoup à en souffrir. Mais, au commencement de l'été de l'année suivante, la fièvre, s'abattant sur le monastère, vint encore ajouter aux embarras causés par le manque de sujets. Au bout de quelque temps, il ne resta plus personne de valide pour le travail des champs, pour le soin des bestiaux et même pour le service de la communauté.

A l'automne, le fléau parut diminuer d'intensité. Mais dès le printemps de l'année suivante, la fièvre apparut de nouveau, et sévit à Bon-Secours avec plus de violence que jamais. Dès le mois d'avril, il y avait déjà des malades à l'infirmerie, « et ceux qui n'y étaient pas, écrit le P. Urbain, ne valaient guère mieux que leurs frères ». La fièvre ne les quittait point; elle les abattait, les laissait languissants, incapables de toute occupation et de tout travail. « Si Dieu ne prend pitié de nous, disait le supérieur désolé, je ne vois pas comment nous pourrons cultiver nos terres. »

Ce fâcheux état de choses avait encore pour effet de diminuer les vocations, déjà très rares, de décourager et d'éloigner la plupart de ceux qui se présentaient. Pendant plusieurs mois, il ne vint qu'un seul postulant : ce jeune homme avait déjà vécu du régime de la Trappe, s'en était promptement dégoûté, puis était revenu, parce que, disait-il, il ne croyait pas pouvoir faire son salut dans le monde. Avec un peu plus de franchise et de vérité, il aurait dit mieux encore qu'il n'y trouvait pas facilement le moyen de vivre.

Avec ce pauvre sujet, dans lequel il n'avait qu'une très médiocre confiance, le Révérend Père avait recueilli trois ou quatre jeunes enfants de la ville de Saint-Louis, que leurs parents furent heureux de lui abandonner, parce qu'ils n'avaient pas le moyen de les nourrir.

Tout était alors horriblement cher à Saint-Louis et dans ses environs, même les choses les plus indispensables. Un seul article avait perdu de sa valeur, et se vendait à très bon marché, c'était précisément celui dont la vente aurait pu faire la fortune de la colonie : les chevaux étaient à vil prix, et

même on ne pouvait pas les vendre, à cause de la difficulté de les nourrir; les fourrages manquaient, après la grande sécheresse des deux étés précédents. Or, les étables de Bon-Secours étaient pleines de chevaux : ces animaux étaient pour l'exploitation de Monk's Mound la principale branche de commerce.

Tout étant donc hors de prix, et les solitaires de Bon-Secours n'ayant point d'argent, le bon supérieur n'osait plus rien acheter. Pourtant il fallait vivre. La détresse, dans la communauté, était arrivée aux dernières limites : on dut en venir à des moyens extrêmes. Tous les vases sacrés furent vendus, à l'exception d'un calice de moindre valeur, qu'il fallut bien garder pour dire la messe. « S'il est vrai, écrivait le P. Urbain à son frère, que les œuvres entreprises pour la gloire de Dieu sont ordinairement traversées, la fondation de Bon-Secours est marquée au bon coin. J'espère que Dieu le fera connaître plus tard; car nous diminuons en nombre tous les jours, et ceux qui restent vieillissent. »

Peut-être, en ces pénibles circonstances, le R. P. Urbain ne se rendit pas compte de ce que doit être nécessairement, à son début, la fondation d'un monastère au milieu d'un pays désert et couvert de forêts. On doit, en pareil cas, s'attendre à des privations sans nombre, à des extrémités; il faut, dans les commencements, une patience surhumaine, une énergie qui soit à l'épreuve de toutes les difficultés. Ce n'est qu'avec le temps qu'on arrive à des résultats sérieux.

Sur la fin de 1812 et pendant les premiers mois de 1813, la cruelle épidémie ne se montra pas plus clémente, et s'appesantit sur toute la communauté. Frères et religieux tombaient malades, les uns après les autres. Peu se relevaient de leur couche. A quelques jours seulement de distance, la mort vint les prendre, tous ayant lutté plus ou moins longtemps contre la maladie, chacun selon la force de son tempérament. Bientôt il ne resta plus, parmi ceux qui étaient encore valides, que le nombre à peine suffisant pour porter les morts au petit cimetière, et leur rendre les derniers devoirs. Déjà le Révérend Père avait vu mourir la moitié de

ses religieux et de ses frères. L'amertume remplissait son cœur, les larmes coulaient de ses yeux à chaque mort nouvelle ; il suppliait la divine miséricorde d'avoir enfin pitié de lui et de ses pauvres enfants.

A la fin de cette funeste saison, tous les religieux de Bon-Secours avaient ressenti plus ou moins cruellement les terribles effets d'un climat contre lequel il était impossible de lutter plus longtemps.

Le Révérend Père dut, hélas ! encore une fois, songer à transporter ailleurs toute sa famille. Il eût été d'une souveraine imprudence de vouloir habiter plus longtemps un endroit aussi insalubre. La difficulté était de savoir où aller maintenant s'établir. Poursuivre plus avant du côté de l'ouest, et s'enfoncer dans ces vastes contrées, complètement inconnues, qui s'étendent vers les montagnes Rocheuses, lui semblait pour le moins téméraire ; ce parti n'avait aucune chance de succès. Il crut qu'il était plus sage de revenir sur ses pas, dans les pays qu'il avait déjà visités.

Un autre grand embarras pour le Révérend Père était de liquider son temporel. Comment se défaire des immeubles qu'on possédait aux environs de Monk's Mound, comment se débarrasser des animaux et autres effets mobiliers de l'exploitation ? Le bétail se donnait alors à vil prix. Les habitants de ces pays, gens sans religion et d'assez mauvaise foi pour la plupart, voyant l'extrême besoin où se trouvaient les moines de Monk's Mound et la nécessité qui les forçait de vendre, surent très bien tirer leur profit de cette situation malheureuse. Un grand nombre d'entre eux, qui n'avaient pas d'argent, n'achetèrent qu'à crédit, laissant pour tout paiement au vendeur des billets de créance, en reconnaissance de ce qu'ils lui devaient (1).

La nécessité s'imposait aux Trappistes de Bon-Secours de

(1) Le principal débiteur du P. Urbain fut un sieur Hottenroth, domicilié à Cahokia. Il lui vendit, pour une somme de 1,580 piastres, une belle horloge, plusieurs montres, avec des outils et tout un matériel d'horlogerie.

Cet homme mourut le jour de Pâques, 6 avril 1817 : il se noya en traversant une rivière. Une lettre, venant de la part de M. de Chevigné, chargé par

quitter la Louisiane et les bords du Mississipi. Ils laissèrent dans la ville de Saint-Louis, avec leurs maîtres, la plus grande partie des jeunes gens du Tiers-Ordre, qui n'avaient point souffert des privations et de la misère des religieux. La plupart, en état de gagner leur vie, se fixèrent en ce lieu, où ils purent se créer plus tard une situation, en exerçant les arts et métiers qu'ils avaient appris dans la compagnie et sous la direction des religieux de la Trappe.

Ce fut au mois de mars de l'année 1813 que les Trappistes abandonnèrent Monk's Mound et le Rempart des Moines. Après avoir vendu tout ce qu'ils purent, ils s'embarquèrent à Saint-Louis, descendirent le Mississipi pour remonter ensuite le cours de l'Ohio jusqu'à Pittsbourg. Voyage pénible, long et dangereux ; car il fallait remonter le courant de la Belle-Rivière, tantôt à force de rames, tantôt en remorquant le bateau au moyen de cordes. La caravane, n'ayant point de guide, naviguait péniblement pendant tout le jour et, le soir, abordait au rivage pour y passer la nuit dans quelque cabane ou bien sous les épais ombrages d'une forêt.

Au confluent de l'Ohio, tout le pays était inondé à perte de vue, par suite du débordement des deux rivières : impossible, par conséquent, de mettre pied à terre à l'endroit même où, quelques années auparavant, on avait fait une station de trois semaines. Les voyageurs, obligés de lutter contre le courant, se donnèrent une peine incroyable, et furent deux jours et deux nuits sans pouvoir sortir de l'embarcation.

Au troisième jour, ils purent enfin se reposer sur une longue bande de terre qui formait une presqu'île. La vue d'une petite masure, qui leur apparut non loin de là, sur la rive de l'Illinois, leur rendit un peu de courage. Ils s'approchèrent de l'habitation, avec l'intention d'y entrer. Mais, l'examinant de près, ils crurent qu'elle était déserte, aucun

le P. Urbain de liquider ses affaires aux États-Unis, mandait au supérieur de Bellefontaine que toutes ses terres d'Amérique étaient vendues et ses dettes acquittées.

Il lui envoyait 530 *gourdes*, provenant de la liquidation et vente de l'horloger Hottenroth. (La *gourde*, aux États-Unis, a presque la valeur du dollar.)

bruit ni mouvement ne s'y manifestant à l'intérieur; les portes cependant étaient barricadées et toute la maison fortifiée contre les attaques du dehors.

Nos voyageurs attendaient là tranquillement et se reposaient depuis quelques heures, quand ils aperçurent à quelques pas un homme, vêtu comme un chasseur, qui venait lentement et avec précaution, la main sur la détente de son fusil. Les moines alors se dirigèrent de son côté, puis, élevant la voix, ils s'efforcèrent de lui faire comprendre qu'ils étaient des amis.

Incontinent, le chasseur accourt vers ces hommes, qui lui semblent être d'honnêtes gens, leur fait bon accueil et se met en devoir de leur faire les honneurs de sa maison. Il crie à sa femme d'ouvrir la porte, il y introduit ses hôtes et leur sert lui-même, sur la table, tout ce qu'il a de meilleur en son garde-manger. Puis la conversation s'engage.

Ce brave homme leur dit qu'il vit ainsi retiré dans la solitude depuis un certain nombre d'années, que les défenses et les précautions dont il entoure son domicile l'ont plusieurs fois sauvé du massacre, lui, sa femme et ses enfants, et les mettent à l'abri contre les incursions des sauvages.

Les Trappistes continuèrent leur navigation. Comme ils arrivaient vis-à-vis du fort Massac, il furent hélés par les soldats du poste et essayèrent d'aborder au rivage. Mais ce ne fut pas sans péril, car le bateau fut au moment de sombrer en donnant contre un rocher qu'on n'avait point aperçu. Heureusement, on en fut quitte pour la peur.

Un peu plus loin, remontant toujours la rivière, à quelques lieues avant d'arriver à Shanneetown, il s'en fallut peu que les voyageurs ne fussent dépouillés et peut-être massacrés par une bande de brigands. Des hommes au regard farouche et à la figure sinistre les suivaient, paraît-il, depuis leur départ, dans deux pirogues, et ne se proposaient rien moins que de les attaquer, pour s'emparer des objets de valeur et de l'argent qu'ils supposaient être dans leur bateau. Les bandits épiaient le moment favorable, attendant le milieu de la nuit, quand les moines seraient plongés dans le

sommeil. Mais le Révérend Père, soupçonnant leurs mauvais desseins, chercha aussitôt le moyen de les déjouer. Il attendit l'obscurité ; faisant alors embarquer sa colonie, il ordonne de pousser au large et d'amarrer au bord d'une petite île, au courant de la rivière. Les voleurs, s'apercevant bientôt qu'on avait découvert leurs projets, ne poursuivirent pas plus loin : ils disparurent dans la crainte, sans doute, d'être mal reçus par ceux qu'ils voulaient attaquer. C'était, du moins, ce qu'en pensa le bon P. Urbain.

Le reste du voyage s'accomplit sans aucun accident. Les religieux arrivèrent à Pittsbourg, et remontant le Monongahela, reprirent le même chemin qu'ils avaient parcouru avec tant de peines et de fatigues, dix années auparavant.

Une si malheureuse et si funeste issue de la fondation des Trappistes à la Louisiane mettait le comble aux échecs successivement éprouvés par le R. P. Urbain à Pigeon-Hill, à Casey-Creek et à Florissant.

On pouvait alors en attribuer la cause au tempérament voyageur et à l'inconstance du Révérend Père, si tant est qu'on puisse lui reprocher son zèle excessif à chercher toujours pour sa colonie un établissement dans des conditions plus avantageuses.

Humainement parlant, sans tenir compte des difficultés matérielles, particulières à chacun des endroits où le R. P. Urbain essaya de s'établir, la fondation d'un monastère de Trappistes, à cette époque, avait dans ces différents pays bien peu de chances de succès.

On peut, en effet, se demander à quelles sources ces fondations eussent puisé, dans la suite, pour le recrutement de leur personnel, alors que la population catholique était si clairsemée dans les divers États de l'Union. On compte aujourd'hui plus de dix millions de catholiques aux États-Unis ; ce qui n'empêche pas que les vocations à la vie de la Trappe y sont encore tout à fait rares.

Pouvait-on, quand même, il y a cent ans, compter sur l'avenir de ces fondations, dans un pays en grande partie peuplé de sauvages, de protestants et de sectaires ?

Ces populations de race anglaise avaient importé dans la grande colonie américaine les nombreux préjugés de la mère-patrie contre la religion catholique. Ces sectes protestantes, sans cesse en discorde les unes contre les autres, étaient toujours unies dans la haine commune contre l'Église romaine; les *puritains,* surtout, étaient déchaînés contre le papisme et contre les moines. Au milieu de ces sectaires audacieux en grande majorité dans le pays, les Trappistes devaient s'attendre à de continuelles vexations, et avaient fort peu de chances d'y pouvoir maintenir un établissement.

Nous aimons mieux considérer les choses à un autre point de vue qui est celui de la Providence, et dire, élevant plus haut et portant plus loin nos regards, que Dieu, dont nul ne peut pénétrer les secrets desseins, avait décidé autrement de la destinée du R. P. Urbain et de ses religieux.

Les Trappistes, au commencement de ce siècle, parcoururent les États-Unis, répandant partout autour d'eux la bonne odeur de Jésus-Christ. Partout sur leur passage, ils édifièrent les peuples, se conciliant le respect et la vénération de tous. Ils ont, en tous lieux, laissé la réputation d'une véritable sainteté, avec le souvenir édifiant de leurs vertus.

Aux temps de la primitive Église, le sang des martyrs avait été une semence féconde de nouveaux chrétiens. Peut-on douter que les beaux exemples donnés par les religieux de la Trappe n'aient puissamment aidé les travaux des missionnaires en Amérique, et préparé les voies à une multitude de conversions? Leur vie austère et mortifiée, la ferveur de leurs prières, leurs travaux incessants, leur union fraternelle et le spectacle de leur charité, tout aussi bien que leur pénitence, produisirent sur tous ceux qui en furent les témoins les plus salutaires impressions, et préparèrent des fruits abondants de salut dans ce pays tout nouvellement ouvert à la foi et à la prédication de l'Évangile.

Il n'est pas ordinaire que ceux qui travaillent le plus à la gloire de Dieu, ceux qui sèment dans les larmes et arrosent de leurs sueurs le champ de leur travail, recueillent en cette vie le prix de leur dévouement et de leurs sacrifices; ils

succombent à la peine, le plus souvent, laissant à d'autres la joie de recueillir le fruit de leurs travaux.

Ainsi le P. Urbain, à la suite de son divin Maître, a travaillé jusqu'à la fin, sans jamais prendre de repos. S'offrant à Dieu comme une victime d'expiation, il a souffert toutes sortes d'adversités, il a vaillamment supporté l'épreuve et vécu dans la pauvreté jusqu'au dernier de ses jours.

C'est pourquoi nous devons penser qu'à l'heure présente, notre vénéré fondateur bénit Dieu des afflictions de sa vie, de ses insuccès passagers, de ses continuelles souffrances, regardant du haut du ciel Bellefontaine en France, et les quatre monastères qui en sont issus dans le Nouveau-Monde (1).

Le temps n'était pas aux fondations ; les États-Unis d'Amérique n'étaient pas encore mûrs pour les colonies de la Trappe.

Déjà depuis deux ans, le P. Vincent de Paul avait été envoyé de Bordeaux en Amérique, par le Révérendissime Père Augustin, pour y fonder un établissement. Débarqué à Boston, le 6 août 1811, avec deux autres religieux, il fut rejoint en Pensylvanie, l'année suivante, par trois frères convers.

Cette communauté nouvelle s'était installée dans le Maryland, n'ayant pour toute habitation que deux cabanes ; l'une tenait lieu de chapelle, d'oratoire et de chapitre, l'autre servait tout à la fois de réfectoire, de dortoir et de laboratoire. La petite colonie cultivait quelques arpents de terre, où les premiers arrivés avaient planté une pépinière d'arbres fruitiers, et récoltaient déjà des légumes. Leur nourriture la plus ordinaire se composait de pommes de terre, de raves et de quelques racines.

A son arrivée dans le Maryland, le R. P. Urbain trouva ces six religieux dans une situation bien critique, et dans la

(1) Notre-Dame du Petit-Clairvaux, à Tracadie, dans la Nouvelle-Écosse. — Notre-Dame du Lac, au diocèse de Montréal, au Canada. — Notre-Dame des Prairies, au diocèse de Saint-Boniface, dans le Manitoba. — Notre Dame de Mistassini, au diocèse de Chicoutimi, au Canada (Lac Saint-Jean).

dernière misère. « Je me suis réuni, écrit-il quelques jours après, à des confrères qui sont encore plus malheureux que moi, quoique assez près de Baltimore, non pour y demeurer avec eux, mais pour les emmener ailleurs. Je les ai trouvés tous mourants ; l'un d'eux est mort en ma présence. L'eau dont ils se servaient, et qui est potable en hiver et au printemps, avait été corrompue sous une atmosphère de feu. Les moucherons s'attachaient à leur peau, pendant le jour, et les tics les dévoraient pendant la nuit. Les fatigues, les miasmes et la mauvaise boisson avaient engendré ces tristes maladies, et la pauvre petite colonie ne pouvait songer désormais à rien entreprendre de sérieux. »

Le P. Vincent de Paul étant donc pour le moment incapable de s'occuper de ses religieux, le R. P. Urbain les réunit à sa communauté. Il y avait, parmi les membres de cette petite famille, deux ou trois frères avancés en âge et qui dépassaient 80 ans.

Partageant tous ces religieux en deux bandes, le R. P. Urbain établit la première dans une île, auprès de Pittsbourg, sous une cabane « capable de loger deux vaches ». Il aurait aussi installé au même endroit les religieux du P. Vincent, et déjà il avait, à cet effet, construit une seconde case auprès de la première ; « mais, ajoute-t-il, comme ils ne sont pas en état de voyager, je les ai logés dans une petite ferme, entre Baltimore et Philadelphie, où ils sont bien mieux que les autres. J'ai dû employer tout mon pauvre crédit pour leur procurer des couvertures de lit, qui sont à un prix exorbitant et ne valent rien. » (*Lettre du 23 août 1813.*)

Cette lettre est écrite du presbytère de M. Moranvillers, à Baltimore, où se trouvait en ce moment le Révérend Père. Il se proposait alors d'aller voir une terre dans la Virginie, à 80 milles de Pittsbourg, et sur laquelle il croyait pouvoir trouver un bon emplacement. Mais il ne put s'y rendre : il avait alors d'autres soucis, et se trouvait aux prises avec des embarras d'un nouveau genre.

Une novice de l'Ordre avait devancé, en Amérique, plusieurs autres religieuses qui devaient bientôt arriver

d'Europe. Dix-sept Américaines, brebis errantes sans pasteur et aussi sans bercail en cet immense désert du Nouveau-Monde, vinrent se joindre à elle, pour former une communauté. De quelle ruche était sorti cette essaim de religieuses, le R. P. Urbain ne le dit pas. Elles supplièrent alors le Supérieur des Trappistes de vouloir bien les prendre sous sa direction. Mais il avait déjà fort à faire de pourvoir aux besoins de ses religieux; il essaya de décliner leurs offres et voulut les éconduire. Elles renouvelèrent leurs instances.

Ayant pris quelques jours pour réfléchir à cette affaire, le P. Urbain leur écrivit que, malgré le grand désir qu'il avait de leur être utile, il ne croyait pas pouvoir les prendre à sa charge. Toutes ces religieuses, à l'exception de trois, avaient renoncé à leur projet. Vainement, le Révérend Père engagea ces trois dernières à se réunir aux Ursulines, qui venaient de s'établir aux États-Unis; à elles trois, elles formaient une communauté et pouvaient tenir chapitre. Elles s'obstinèrent donc à rester dans ces conditions, nourries comme de véritables esclaves, et réduites à la plus profonde misère.

Le P. Urbain en était ému de pitié. N'écoutant que son cœur et les sentiments de charité dont il était rempli, il leur promit enfin de s'occuper d'elles, dès qu'il aurait trouvé un emplacement pour ses religieux. Ces bonnes filles ne purent tenir secrète la promesse du Révérend Père. Quelques autres vinrent, après cela, solliciter de lui la même faveur. Le nombre des postulantes allait toujours augmentant, avant même qu'il n'eût trouvé un établissement pour ses religieux.

Il espérait acquérir bientôt dans la Virginie un endroit très salubre, quand un événement auquel on ne s'attendait point vint fort à propos délivrer le P. Urbain des soucis qui le tourmentaient.

Dom Augustin de Lestrange arrivait aux États-Unis. Un instant en face de Napoléon, qui sut d'abord l'apprécier et voulut bien reconnaître ses services, Dom Augustin eut après cela le tort de lui déplaire. Dès lors, il fut en butte à la violence de sa colère.

Arrêté par ses ordres, et mis en prison à Bordeaux, où il était venu dans l'intention de s'embarquer pour l'Amérique, il s'attendait à y mourir, quand il réussit, comme par miracle, à s'en échapper. Réfugié quelque temps en Suisse, mais ne s'y croyant point en sûreté, si près de son persécuteur, il s'enfuit, à travers mille dangers, jusqu'en Russie.

Napoléon, furieux de se voir ainsi joué par ce moine, supprima, en 1811, tous les monastères de Trappistes établis sur le territoire français. Il envoya même au comte de Talleyrand, son ambassadeur en Suisse, l'ordre d'obliger le Sénat de Fribourg à dissoudre la Val-Sainte, d'en renvoyer tous les religieux dans leurs communes respectives, pour y vivre sous la surveillance des autorités locales. Le petit Sénat fribourgeois fut bien forcé d'obéir au potentat qui commandait alors l'Europe entière, et les ordres qu'il en avait reçus furent rigoureusement exécutés, au mois de janvier 1812.

Nous aimerions ici à raconter à nos lecteurs toutes les péripéties de la fuite de Dom Augustin, les périls qu'il eut à courir, et les étranges incidents de son voyage avant d'arriver en Amérique. Nous n'en donnerons qu'un court abrégé.

De la Val-Sainte, Dom Augustin partit comme un trait, traversa toute l'Allemagne avec une étonnante rapidité. L'empereur, qui avait mis sa tête à prix, le guettait dans les divers pays soumis à son influence : le Trappiste fut assez heureux pour échapper à tous les agents de la police impériale. Le fugitif était enfin parvenu jusqu'au fond du golfe de Livonie, dans la Baltique. Enfermé dans la ville de Riga qu'assiégeaient alors les troupes françaises, il allait être pris ; son signalement était donné. Encore une fois, l'intrépide moine réussit à s'échapper ; vêtu comme un simple gabier, il s'embarqua dans le port sur un vaisseau marchand qui devait en quelques jours le transporter en Angleterre.

Une fois hors du continent, il était en sûreté. Il s'en fut à la Trappe de Lulworth, mais n'y séjourna pas longtemps. Dom Augustin de Lestrange peut-être se montrait-il jaloux de son pouvoir suprême ; et, de son côté, Dom Antoine, Abbé

de ce monastère, n'aimait guère à partager son autorité, quand il était chez lui.

Le Révérendissime Abbé Dom Augustin, sans tarder beaucoup, s'embarqua pour les États-Unis, emmenant avec lui quelques religieux anglais et irlandais qu'il avait pris à Lulworth. Mais il allait avoir, dans le trajet, à supporter le poids d'une grande affliction. Un de ses frères s'entendit avec le capitaine du vaisseau, pour le calomnier; et cet homme méchant, étant descendu à la Martinique, réussit à le faire mettre en prison. Le saint religieux n'eut pas de peine à se justifier, et recouvra, quelques jours après, sa liberté.

De la Martinique, Dom Augustin passa à Saint-Domingue, ne s'y arrêtant que peu de jours, et partit de là pour New-York où il arrivait à la fin de décembre 1813.

A peine avait-il mis le pied sur le continent américain, qu'il s'occupa de chercher, pour les réunir auprès de lui, les colonies de religieux disséminées dans les États-Unis. Il fallait une maison pour les recevoir. Moyennant la somme de 10,000 dollars, il put acheter, non loin de New-York, une assez vaste propriété. Informé bientôt de l'état précaire et presque désespéré dans lequel se trouvaient le R. P. Urbain et le P. Saint-Vincent de Paul, il se hâta de les rappeler, leur mandant de venir le rejoindre à New-York avec tous leurs religieux.

A son arrivée aux États-Unis, Dom Augustin, supérieur général de l'Ordre, allait naturellement reprendre la haute direction de tous ses religieux réunis pour quelque temps sous son autorité, dans le monastère qu'il venait d'établir. La nouvelle communauté comprenait, avec les trois supérieurs, une trentaine de religieux et de frères, dont les deux tiers environ étaient de la colonie du R. P. Urbain, quatre du P. Vincent et le reste des Anglais et Irlandais amenés de la Trappe de Lulworth.

Sous l'habile et sage direction du supérieur général, la nouvelle Trappe prit bientôt une forme de régularité et fit sentir au dehors son influence salutaire : trente-trois enfants pauvres, la plupart orphelins, y recevaient habituellement,

avec l'instruction, la nourriture de chaque jour, le vêtement et les autres choses nécessaires à la vie.

Toutes les religieuses, dont nous avons parlé plus haut, furent peu après réunies dans un même couvent et vécurent sous la même direction. Le P. Vincent de Paul allait, tous les dimanches et les jours de fêtes, leur dire la messe et les confesser, ainsi qu'une autre communauté de religieuses Ursulines qui, n'ayant point d'aumônier, étaient établies à 3 ou 4 milles de distance.

La vue des religieux, leur recueillement, leurs jeûnes, leurs travaux, leurs pénitences et jusqu'à leurs cérémonies touchaient profondément les protestants qui habitaient dans le voisinage. Dom Augustin aimait l'éclat des fêtes religieuses, dans lesquelles il figurait avec avantage, et il comptait sur le bon effet des manifestations extérieures. Le jour de la Fête-Dieu, il voulut donner à ces hérétiques le spectacle de la procession du Saint-Sacrement. Plusieurs reposoirs furent dressés sur une belle prairie, voisine du monastère.

« Des enfants furent rassemblés pour remplir l'office des anges et balancer les encensoirs au-devant de l'Agneau divin, pour répandre des fleurs sur le chemin de son triomphe. De jeunes lévites ouvraient la marche, revêtus de blanches aubes et de ceintures aux couleurs éclatantes. A l'innocence de la jeunesse, à la joie qui brillait sur tous les visages, on eût dit une troupe d'esprits bienheureux, chargés de porter la bonne nouvelle aux hommes de bonne volonté. Quatre religieux en tuniques blanches, graves comme les vieillards de l'*Apocalypse,* inclinés sous le respect et l'amour, portaient le dais, qu'une pauvreté ingénieuse avait su parer d'offrandes et de sacrifices. Le Révérend Père, sous le dais, tenait entre ses mains et présentait à l'adoration des hommes le Dieu qui devait enfin sortir de l'obscurité, pour reprendre possession d'une terre trop longtemps restée sous le joug du démon et dominée par l'erreur. Derrière suivaient la communauté et les fidèles de la province, avec des étrangers qu'avait assemblés une foi commune. Leurs chants joyeux, l'har-

monie de leur enthousiasme célébraient une réparation trop tardive. » (Gaillardin : *Histoire de la Trappe,* II[e] vol., 337.)

Les protestants, touchés de ce spectacle, laissèrent paraître leur vive émotion. Ils venaient en grand nombre au monastère. Le Révérend Père Abbé les y attirait par ses manières aimables ; sa conversation si intéressante et son langage distingué les attachaient à sa personne et les rapprochaient de la religion catholique. Il se produisit parmi eux un mouvement de foi qui fut suivi d'un grand nombre de conversions.

Ainsi se passaient les fêtes de l'exil.

Nous lisons dans nos Livres Saints qu'autrefois les Hébreux, comblés des bienfaits de Dieu, mais devenus infidèles, erraient en gémissant aux bords des fleuves de Babylone ; et suspendant leurs lyres aux branches des saules, comment auraient-ils pu chanter, si loin de la patrie ! Les Trappistes, exilés de la France et chassés de partout, partout bénissaient Dieu ; et sur ces rivages lointains qui s'étendent là-bas, au-delà de cet horizon sans limites qui borde la grande mer, les Trappistes chantaient des hymnes à la louange du Seigneur, parce que pour eux, comme pour le missionnaire, la patrie est partout où il y a à travailler et à souffrir, partout où il y a des fidèles à édifier, des peuples à civiliser, à convertir ; elle est partout où l'on peut servir Dieu, l'aimer de tout son cœur et faire bénir son nom ; elle est enfin partout où il y a du bien à faire et des âmes à sauver.

Le P. Urbain, déchargé momentanément de sa responsabilité et vivant sous la conduite de son Abbé, Dom Augustin, se trouvait heureux de porter le joug de l'obéissance, bonheur dont il était privé depuis si longtemps, mais qui ne devait pas durer pour lui plus d'un jour. « Jamais, disait-il, il n'avait goûté félicité pareille et joui d'une paix plus parfaite ». Tant il est vrai que la paix intérieure, la jouissance intime du religieux fervent se rencontrent toujours plus difficilement dans les charges importantes, dans les dignités, les honneurs, que dans l'accomplissement des plus humbles fonctions.

Toutefois, le P. Urbain qui se faisait souvent illusion sur

son propre compte et sur la question de sa dépendance, n'était point absolument déchargé de toute autorité et de toute responsabilité vis-à-vis de ses frères. Quand le Révérendissime Abbé, Dom Augustin, apparaissait dans les divers établissements de son Ordre, il y exerçait un pouvoir absolu, tout en conservant aux supérieurs locaux avec leur titre leur autorité particulière, qui ne disparaissait que pour un moment, absorbée dans la sienne. Ainsi en fut-il à la Trappe de New-York. Le P. Urbain était encore et continuera d'être supérieur des religieux et des frères qui revenaient avec lui de la Louisiane. La décharge des fonctions de supérieur et de la responsabilité, dont se flattait et se félicitait cet humble religieux, n'eût été que d'un instant, lors même que les Trappistes fussent restés plus longtemps aux États-Unis ; car Dom Augustin le considérait toujours comme destiné à fonder un établissement distinct.

On ne trouve, du reste, aucune preuve, et nulle part il n'est mention que le P. Urbain ait été alors officiellement dépourvu de son titre de supérieur, ni plus tard investi de pouvoirs nouveaux. La réunion des religieux de Notre-Dame de Bon-Secours avec ceux de Lulworth et du P. Vincent, sous la main du Révérendissime Abbé, à New-York, fut plutôt une rencontre avec lui de ces éléments disparates et membres de communautés diverses. Les pouvoirs que le P. Urbain avait apportés d'Europe lui furent confirmés, quand, après la réunion des Trappistes auprès de cette ville, il fut chargé par Dom Augustin de la recherche et de l'acquisition d'un nouveau territoire.

Nous lisons, en effet, dans un manuscrit laissé par le P. Romuald à Bellefontaine : (1)

(1) Le P. Romuald, né à Lyon, en 1802, vint, à l'âge de vingt ans, à Bellefontaine, où il connut le R. P. Dom Augustin. Il nous a laissé un intéressant et long manuscrit sur les origines et les commencements de cette abbaye jusqu'à 1840. Comme il était cellerier, et en rapports continuels avec les frères convers, il a été parfaitement à même de se bien informer des faits qu'il y raconte, touchant le P. Urbain, auprès de ceux qui étaient revenus avec lui d'Amérique. Le P. Romuald a quitté Bellefontaine en 1845, pour se rendre à la fondation de Staouëli, où il est mort quelques années après.

« Par ordre du R. P. Abbé Dom Augustin, le P. Urbain se rendit à Bedfade, dans une ferme offerte aux Trappistes par M. Quesnet, grand-vicaire de Philadelphie. Le Révérend Père, y étant venu quelque temps après, envoya cinq ou six frères à cent lieues de Philadelphie. Ils s'installèrent dans une forêt, où ils n'avaient pour tout abri qu'une toile suspendue aux arbres, au-dessus de leurs têtes. Le P. Charles, encore novice, et qui était leur supérieur, y fut toujours malade. Au printemps, ce lieu n'était plus habitable : ils revinrent à Bedfade, où se trouvait encore le P. Urbain avec tout son monde. Le P. Charles mourut quelques jours après, chez le curé de Lancastre.

« Tous ces religieux étaient réunis, depuis quelque temps, sous la conduite du P. Urbain, à Bedfade, quand le R. P. Augustin, venant à considérer qu'on était depuis plus de dix ans en Amérique, sans avoir pu y fonder un établissement stable, et que toujours il avait fallu changer de demeure, et qu'en second lieu, les indigènes avaient une trop grande horreur de la pénitence, pour songer à embrasser le régime de la Trappe, se bornant à louer et à admirer, il en était profondément affligé... il vit bien que, dans ce pays, il n'avait point à compter sur des successeurs.

« Il ne savait encore quel parti prendre, quand arriva la nouvelle de la chute de Bonaparte et de la rentrée des Bourbons à Paris. Transporté de joie, il se détermina aussitôt à retourner en France ; et pour préparer les voies, se rendit sur le champ à New-York, donnant ordre à plusieurs religieux dispersés et aussi au P. Urbain de venir le rejoindre avec toute sa communauté.

« Toute la troupe arriva, exténuée de fatigues, et trouva le R. P. Dom Augustin chez les Jésuites, avec des religieux et des enfants, occupé aux préparatifs du départ. Il y avait trente et un religieux et convers, sans compter les enfants. »

Ainsi, contrairement à ce que disent plusieurs auteurs, le P. Urbain n'aurait été mandé à New-York qu'au moment même où Dom Augustin se décida à retourner en Europe. Dans cette hypothèse, il était déjà occupé par ordre de son

Supérieur à la fondation d'un établissement, quand il fut rappelé par lui pour s'en revenir en France; et ce n'est qu'alors, c'est-à-dire dans le mois d'août ou de septembre, qu'il aurait rejoint le Révérend Père Abbé chez les Jésuites de New-York.

Nous le verrons, le mois suivant, s'embarquer sur un autre navire, avec un groupe de religieux distinct, à peu près tous les mêmes qu'il avait ramenés avec lui de la Louisiane. Dès son arrivée en France, il s'occupa, avec eux, de chercher un lieu de fondation, sans paraître en aucune façon vouloir se réunir à Dom Augustin, son Supérieur.

Le retour de la captivité et la fin de l'exil étaient proches pour les fidèles serviteurs de Dieu. Dom Augustin de Lestrange avait combattu le bon combat, conservé sa foi intacte, en face de son persécuteur; mais il n'avait pas encore achevé sa course. Tandis que son redoutable adversaire, vaincu par les éléments, trahi par ses alliés, reculait pas à pas devant l'invasion, traqué de toutes parts, l'humble religieux allait avec une nouvelle ardeur reprendre son œuvre de régénération, relever son Ordre de ses ruines et rétablir ses monastères.

Entré sur la scène du monde avant Bonaparte, Dom Augustin de Lestrange devait la quitter longtemps après lui. Sans argent ni ressource aucune, il a fait plus de chemin que ce dompteur de peuples avec ses légions de soldats; il a vu plus de pays que l'autre n'a fait de campagnes, plus fondé de pieux et utiles établissements que ce soldat ravageur n'a gagné de batailles; celui-ci faisant couler des flots de sang, et déchirant le cœur des mères, pendant que celui-là dépensait sa vie en œuvres de bienfaisance, répandant partout les divines semences de la vertu avec la bénédiction de Dieu, arrachant les âmes aux griffes de Satan, et envoyant au ciel avec les anges des légions de saints.

Napoléon était tombé le 31 mars 1814.

La religion se voyait délivrée de ses chaînes. Après vingt-cinq ans d'orgies révolutionnaires et de despotisme, la France cessait d'être esclave, et l'Église était libre. Cette nouvelle

inattendue ramena la joie au cœur de Dom Augustin. Malgré son grand attachement pour nos frères égarés du protestantisme, malgré l'intérêt qu'il portait aux tribus sauvages, se proposant toujours de les arracher aux ténèbres de l'erreur, il céda à d'autres sentiments, l'amour de la patrie et l'espoir de lui rendre bientôt les fils de Saint Bernard.

Les intérêts les plus chers de son Ordre réclamaient, en effet, son prompt retour et sa présence en France. Il y avait été, vingt ans auparavant, le Sauveur de sa Congrégation, il devait en être le restaurateur, après toutes les épreuves d'un si long exil.

Il n'y eut à rester en Amérique que le P. Marie-Joseph, toujours occupé de ses sauvages, et qui obtint de Dom Augustin la permission de continuer ses courses et ses travaux apostoliques. Il parcourait, à cette époque, les pays arrosés par la Rivière-Rouge, aux environs de Saint-Ferdinand et de Natchitoche.

Le P. Vincent, et avec lui sept ou huit frères convers, restèrent à New-York. Peut-être que Dom Augustin n'avait pas de quoi payer leur voyage ; mais, plus vraisemblablement, ils restèrent pour liquider les affaires des deux communautés récemment établies auprès de la ville (1).

En résumant ici l'œuvre des Trappistes et leurs travaux en Amérique au commencement de ce siècle, nous répétons

(1) Le P. Vincent de Paul et ses compagnons, après avoir réglé les affaires de Dom Augustin, s'embarquèrent à New-York, au mois de mai 1815, et prirent terre, quinze jours après, à Halifax, dans la Nouvelle-Écosse, d'où un autre navire devait immédiatement les rapatrier en France. Depuis déjà deux jours, ils attendaient à bord de ce navire. Le P. Vincent se fit alors conduire à terre, pour quelques heures seulement, dans le but d'y régler deux ou trois affaires de peu d'importance. Mais tout à coup le vent étant venu à souffler, le vaisseau leva l'ancre et partit, sans plus s'inquiéter de ce religieux.

Le P. Vincent restait là tout seul, sans ressources, sans amis, sans argent, dans un pays qu'il ne connaissait pas.

Toute cette région manquant absolument de prêtres et de missionnaires, il y trouva un champ de travail immense. Il entreprit d'aller prêcher les sauvages, et sur les vives instances de l'évêque de Montréal, il se résolut à fonder plus tard un monastère dans ce pays. Il travaillait depuis huit ans à la conversion des infidèles, quand il partit pour Bellefontaine, en 1823. Il retourna, la même année, en Amérique, emmenant avec lui quatre religieux. C'est avec eux qu'il fonda en 1825, à Tracadie, la Trappe du Petit-Clairvaux.

que les résultats de leurs tentatives ne répondirent point à leur constante bonne volonté et à leurs généreux efforts. Les causes de leur insuccès avaient été l'insalubrité du climat, quelques difficultés locales aux divers endroits qu'ils avaient habités et, si l'on veut, avec le défaut des vocations, le manque de persévérance et de stabilité. Les habitants de ces pays admiraient les austérités, la grande vertu des religieux; mais l'idée ne venait à aucun de partager leur vie de privations et de sacrifices : dispositions qui ne permettaient guère de compter sur l'avenir.

Il est du moins constant que l'apparition des Trappistes en Amérique ne fut pas sans produire de très heureux résultats dans les États qu'ils eurent à traverser. On peut dire que Dieu les envoya dans ces régions lointaines pour y jeter les semences de l'Évangile et préparer les voies aux missionnaires qui devaient bientôt venir y prêcher la foi.

Ces dignes enfants de Saint Benoît et de Saint Bernard laissèrent partout, sur leur passage, les impressions et les souvenirs les plus salutaires. A leur vue, les sentiments religieux s'étaient réveillés dans les cœurs, leurs beaux exemples avaient opéré de nombreuses conversions et leur admirable silence fut en beaucoup de lieux la source des plus abondantes bénédictions.



Bellefontaine en 1880.

TROISIÈME PARTIE

FONDATION DE BELLEFONTAINE

(1815-1817)

CHAPITRE PREMIER

LA FAMILLE ET LA PATRIE

Arrivée des Trappistes en France : Dom Urbain et ses religieux reçoivent l'hospitalité au séminaire de la Rochelle. — Lettre du R. P. Baudouin à la mère Saint-Benoît. — Lettres du P. Urbain à son frère et à sa mère. — Son humilité ; son grand éloignement pour la charge de Supérieur, et son désir de la solitude. — P. Maur. — Dom Maxime, Abbé de Melleray. — Monastère de Bois-Groland. — Les *Cent-Jours* et dispersion des frères. — Le R. P. Urbain passe plusieurs mois dans sa famille et assiste sa mère à son lit de mort.

Les Trappistes qui s'embarquaient à New-York, pour s'en revenir en France, étaient partagés en deux bandes ; la première, sous la conduite de Dom Augustin, composée de douze religieux, des sœurs et des élèves du Tiers-Ordre ; et la seconde, sous l'autorité du R. P. Urbain, comprenant quinze religieux et frères convers.

Ces deux communautés prirent la mer le 23 et le 24 octobre. Le Révérend Père Abbé, Dom Augustin, parti le premier, arriva au Havre le 19 novembre suivant. Le P. Urbain prit passage avec les siens, sur un navire suédois, le *Gustave-Adolphe,* qui faisait voile pour un de nos ports de l'ouest, La Rochelle ou Bordeaux.

Les religieux qui revenaient avec le R. P. Urbain étaient le P. Joachim et le P. Eugène, les Frères Hugues, Placide,

Benoît, Claude, François de Paule, Jean-Baptiste, Macaire, Louis et Bruno, avec quatre frères du Tiers-Ordre. Tous avaient précédemment fait partie de la communauté de Bon-Secours, à la Louisiane.

L'obéissance avait conduit le P. Urbain en Amérique, l'obéissance aussi le ramenait maintenant en France. Il était content et d'autant plus heureux que, depuis bientôt un an, il avait goûté tous les charmes que trouve le bon religieux à la pratique de cette vertu, s'imaginant n'être plus Supérieur, puisqu'il se trouvait sous la direction immédiate du Révérendissime Dom Augustin, et comptant bien ne l'être jamais plus. Quel était donc son bonheur, en songeant que désormais, dans sa patrie, il pourrait vivre ignoré de tous, et, dans le calme d'un cloître obscur, être regardé comme le plus humble et le dernier de ses frères!

Mais cette grâce, si chère à son humilité, si ardemment désirée par lui, depuis des années, ce bonheur que lui avaient si bien mérité ses continuelles fatigues, ses souffrances, ses travaux, va encore lui être refusé. Il est décidé, dans les décrets éternels, que le R. P. Urbain ne se reposera jamais sur la terre. Il lui reste à passer encore par les épreuves, à s'épuiser enfin dans les travaux, et à mourir pour le service de Dieu.

Le *Gustave-Adolphe* ayant quitté New-York, le R. P. Urbain, pour la troisième fois, voyageait sur le vaste océan. Mais la traversée des États-Unis en France fut plus longue qu'on ne s'y attendait, la mer étant toujours sous la tourmente, et la marche du vaisseau retardée par les vents contraires.

Le 2 décembre, le *Gustave-Adolphe,* poussé par la tempête, fut jeté à l'île de Ré, rivage tristement célèbre et, vingt ans auparavant, le théâtre de tant de crimes! Douloureuse station où furent déportés tant de courageux martyrs et confesseurs de la foi, prêtres et religieux, pour être ensuite exilés, bien loin de la patrie, sous des climats meurtriers où ils mouraient dans la souffrance et la désolation!

Dès le lendemain de leur arrivée, les Trappistes reçurent,

au séminaire de La Rochelle, l'hospitalité la plus généreuse.

Tous se trouvaient en bonne santé, excepté pourtant le Supérieur, dont le tempérament ne put jamais s'accorder avec les caprices et les brusques mouvements de la mer. Pendant la traversée, il avait eu beaucoup à souffrir. Mais il n'eut pas plus tôt foulé le sol de la patrie, ce beau royaume de France, « le plus beau de tous après celui du ciel, » que ses incommodités disparurent comme par enchantement. Il dit alors, en parlant de ses indispositions et de son malaise, « qu'il en restait si peu, que, dans quatre ou cinq jours, il n'en paraîtrait plus rien ».

Le séminaire de La Rochelle était alors sous la direction du R. P. Baudouin, fondateur de la Congrégation des Enfants de Marie, dits de Chavagnes, et de la Société des Ursulines de Jésus de Chavagnes, homme d'une charité admirable, qui eût donné tout ce qu'il avait pour le soulagement des pauvres et les membres souffrants de Jésus-Christ (1).

Ce fut une jouissance pour ce vénérable supérieur de recevoir dans sa maison les religieux de la Trappe, confesseurs de la foi, et marqués du sceau de la persécution, éprouvés depuis plus de vingt ans par les souffrances et les amertumes de l'exil. Heureux de les recevoir, il voulut les garder chez lui tout le temps nécessaire pour les bien reposer de leurs fatigues, et jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un endroit à leur convenance pour s'y établir.

Voici en quels termes ce saint prêtre parle de ses hôtes, dans une lettre qu'il adressait, quelques jours après, à la Révérende Mère Saint-Benoît, première Supérieure générale de la Congrégation des Ursulines de Jésus :

« J'ai quelque chose de nouveau, une Trappe dans mon séminaire ; tout de bon, une Trappe ! Dans le quatrième étage, un supérieur des Trappistes, un autre prêtre et onze Frères avec leur habit, leur silence et toute la règle.

« Ils viennent de l'Amérique, de la Louisiane ; nous les

(1) Le R. P. Baudouin est mort en odeur de sainteté, à Chavagnes, le 12 février 1835.

avons reçus, et très bien ; ils demeurent chez nous, jusqu'à ce que je leur trouve un monastère dans ma Vendée. J'ai la permission de l'Abbé, qui consent à ce qu'ils fassent une fondation. Le bon évêque, qui toujours veut le bien, en est très satisfait. Je ne sais quelle sera la campagne privilégiée qui aura le bonheur de les posséder ; je cherche qui aura mes Trappistes.

« En attendant, le Seigneur nous les a envoyés pour bénir notre maison, déjà fervente. Ils ne sont pas pressés ; ils sont bien ici : ils ont dortoir, réfectoire et chauffoir. Je serais heureux, s'ils se fixaient dans mon cher Bocage. Nos hameaux sauteraient de joie ; nos bosquets reverdiraient avant le printemps, les rossignols en féliciteraient le Créateur... Qu'il serait beau d'entendre, dans le silence de la nuit, la voix de ces anges terrestres ! Les rochers et les vallons de la Baudrière (1) répéteraient avec leurs échos les accents de ces Pères de la Thébaïde moderne.

« Ici, c'est une voix innocente qui a été élevée dans la solitude, qui ne connaît point le monde et qui loue le Seigneur avec onction et allégresse ; là, c'est un malheureux pécheur, qui a vécu dans les ténèbres et les illusions du monde ; sa voix contrite et humiliée, mêlée de soupirs et de sanglots, touche l'oreille et navre le cœur ; là, ce sont des voix componctueuses qui gémissent sur la folie du siècle pervers : Que faites-vous, mondains ? Quelle joie dans vos parties de plaisirs, qui laissent après elles le vide et le remords ? Pour nous, nous goûtons des délices qui seront suivies d'un bonheur éternel. »

« La Mère Saint-Benoît, entrant dans les vues du vénéré Père, fit des offres avantageuses pour que les Trappistes vinssent à Chavagnes. Mgr Paillou lui-même le désirait : « Ils « seraient mieux là, disait-il, que partout ailleurs. »

« Mais les Trappistes portèrent leurs vues sur une autre contrée. A leur départ du séminaire, le P. Baudouin leur

(1) Village de la paroisse de Chavagnes, auprès duquel le R. P. Baudouin désirait voir s'établir les Trappistes.

exprima la peine qu'il ressentait de les voir s'éloigner du diocèse de La Rochelle, et s'occupa de leur procurer des ressources pour leur établissement (1). »

Pendant qu'il était au grand séminaire de La Rochelle, le R. P. Urbain écrivit à Nantes plusieurs lettres à sa mère, dont il n'avait pas reçu de nouvelles depuis trois ans, et à ses frères Emmanuel et Ambroise. Il ignorait la mort de ce dernier.

M. Emmanuel Guillet venait de perdre deux de ses enfants, une jeune fille très pieuse, qui par ses qualités aimables était l'ange de la maison, et faisait les délices de la famille; et après elle, un jeune homme qui venait de succomber au service militaire. Après lui avoir parlé de sa fille et de leur frère Ambroise, le P. Urbain essaie de le rassurer sur le salut de son fils : « Oui, lui dit-il, il est dangereux de mourir à l'armée, à l'âge de vingt et un ans, et, selon toute apparence, au milieu de gens sans foi. En voilà trop pour ne pas m'affliger, et par conséquent, pour m'ôter le droit de blâmer ta douleur : elle n'est que trop juste.

« Pleurons donc ce cher enfant; mais que notre tristesse ait ses limites; qu'elle soit soumise à la religion et conforme à la volonté de Dieu.

« Sans vouloir approfondir les jugements de Dieu, adorons-les, et faisons-nous un devoir de nous y soumettre. Dieu retire souvent de ce monde des jeunes gens de cet âge, et la plupart du temps pour les punir de leur vie déréglée, mais aussi quelquefois, de peur qu'ils ne soient entraînés dans la corruption du monde; et c'est là une grâce singulière. Or je crois que tu as trop bien veillé sur l'éducation de ton fils pour le ranger au nombre des premiers, et je croirais faire une injure à sa vertueuse mère. Je ne le connaissais pas assez non plus pour le ranger parmi les derniers ; mais je me plais à lui appliquer cette parole de la Sagesse : *Placens Deo factus est dilectus, et vivens inter peccatores, translatus est* (*Sap.* IV, 10).

(1) *Vie du R. P. Louis-Marie Baudouin* (1er vol., ch. VIII, p. 315), par l'abbé BÉTHUYS, professeur au Petit Séminaire de Chavagnes.

« Cessons donc de nous affliger, mon cher frère, séchons nos pleurs ; et si nous n'avons pas assez de vertu pour nous en réjouir, du moins que l'espérance nous console, et que la conformité à la sainte volonté de Dieu, qui dispose toute chose pour notre plus grand bien, nous fasse trouver du mérite là où d'autres ont coutume d'offenser Dieu, en se laissant aller à une tristesse déraisonnable.

« Prions pour ces chers enfants. Les jugements de Dieu souvent diffèrent beaucoup de ceux des hommes, et nous ne savons point quel a été leur sort après leur mort. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que notre chagrin ne peut les soulager, tandis que nos prières peuvent les tirer du Purgatoire. Changeons donc nos pleurs en prières, nous souvenant que nous avons affaire à un Dieu tout rempli de miséricorde. »

Mme Guillet, mère du R. P. Urbain, depuis longtemps déjà souffrait cruellement de plusieurs infirmités. Son fils compatit à ses grandes douleurs, autant, lui dit-il, que peut le faire le fils le plus aimant. Souvent il prie Dieu de la soutenir, dans un état si pénible à la nature, et de vouloir bien agréer sa résignation, pour expier ce qu'elle pourrait encore devoir à sa justice.

Puis il continue, dans la même lettre, écrite le soir de son arrivée à La Rochelle : « Me voici bien proche de vous, ma très chère mère ; mais je pense que vous voudrez bien m'excuser, si je ne vais pas encore vous voir ; ne l'attribuez pas, je vous en prie, à mon indifférence. Mon attachement pour vous ne peut être plus grand ; mais pour le moment, le devoir exige de moi ce sacrifice, si sensible à mon cœur.

« Peut-être pensez-vous qu'étant Supérieur, je puis bien aller où je veux : en cela, vous vous tromperiez doublement. Un Supérieur doit donner l'exemple ; il est plus étroitement obligé à rester au milieu de ses frères ; puis, s'il prenait la liberté d'aller voir ses parents, tous les religieux pourraient en agir de même. Jugez quel désordre ! »

Dans l'espoir qu'il avait de n'être plus bientôt qu'un

simple religieux, et de se voir enfin débarrassé de sa charge de Supérieur, il ajoutait dans la même lettre : « Ne soyez donc pas surprise, ma chère mère, si je ne vous écris plus, une fois que je serai rentré dans la condition de simple religieux, la seule qui convienne à ma faiblesse. Je rentre dans un silence perpétuel, qui ne me permettra désormais aucune communication avec le monde pour ne m'occuper et ne plus m'entretenir qu'avec Dieu. C'est alors que j'aurai le temps d'élever mes mains au ciel, et d'offrir à Dieu mes vœux pour le salut spirituel et temporel de la meilleure des mères, pour laquelle j'espère conserver, jusqu'à la mort, le sentiment de l'attachement le plus sincère, et du plus profond respect que la reconnaissance a le droit d'exiger de celui qui se croit trop heureux de pouvoir se nommer, bien qu'il ne le mérite pas,

« Votre très humble et très obéissant fils,

« Fr. Urbain. »

Après quelques jours de repos passés au séminaire de La Rochelle, Dom Urbain allait s'occuper de chercher, dans les environs, pour y établir sa communauté, un endroit convenable, toujours préoccupé néanmoins et se flattant de l'espoir qu'il sera bientôt libre de toute responsabilité.

De retour en France, avec Dom Augustin, Supérieur général et Abbé de la Trappe, le P. Urbain, tout en gouvernant sa petite communauté, devait se regarder comme vivant sous l'obéissance. Et c'est ainsi qu'on verra plus tard Dom Michel, son successeur à Bellefontaine, ne se considérer jamais que comme Prieur claustral, pendant les années qui s'écoulèrent depuis sa nomination jusqu'à la mort de Dom Augustin, en 1827.

Le R. P. Urbain nourrissait depuis si longtemps l'espoir de devenir simple religieux, que, cette idée le poursuivant partout, il devançait en quelque sorte le jour qui le verrait enfin délivré de sa lourde charge, il ne se regardait déjà plus comme étant Supérieur. C'est dans ce sens et dominé par cette idée qu'il en écrit à son frère et à sa mère.

Dès le 3 décembre, jour de son arrivée à La Rochelle, la première bonne nouvelle qu'il leur annonce, ce n'est pas son heureux retour en France et le bonheur de se retrouver bientôt auprès d'eux, c'est qu'il n'est plus Supérieur : « Enfin j'ai le bonheur après lequel j'ai soupiré depuis vingt ans, de n'être plus Supérieur et d'obtenir la grâce inappréciable de rentrer dans l'état de simple religieux. Le monde, peut-être, s'apitoiera sur mon sort, je n'en suis pas surpris : il ignore les douceurs qu'on goûte dans le calme de la retraite et au service de Dieu... Tout mon désir est de finir mes jours dans cet heureux état. Si Dieu veut bien me faire cette grâce, je me regarderai comme l'homme le plus heureux qui soit sur la terre. Vous y trouverez vous-même votre avantage, ma chère mère, puisque j'aurai beaucoup mieux le temps de prier pour vous. Entrant dans l'état de simple religieux, le seul qui convienne à ma faiblesse, je rentre dans un silence perpétuel, qui ne me permettra plus aucune communication avec le monde, pour ne plus m'occuper et ne plus m'entretenir qu'avec Dieu (1).

« Je vous dis adieu pour la dernière fois, et je vous prie, en finissant, de penser à moi dans vos prières, je ne dirai pas, autant que je pense moi-même à vous, puisque je n'ai que cela à faire, un bon religieux devant toujours prier, même en travaillant, mais chaque fois que vous offrirez vos prières à Dieu. Le monde me croira peut-être malheureux, et je n'en suis pas étonné, quand je vois à quoi s'occupent la plupart des séculiers. Les pauvres aveugles! ils désirent être heureux, et ils travaillent pour le devenir; mais les moyens qu'ils emploient sont si peu propres à les faire réussir,

(1) « Il n'y a de sûreté pour le salut et de bonheur pour la vie présente, a dit M. Hamon, curé de Saint-Sulpice, que là où Dieu nous met : et s'il nous était permis d'avoir un désir en cette matière, ce serait d'être destiné par sa Providence plutôt à un poste obscur et ignoré qu'à un poste éclatant et connu ; parce que plus on s'enfonce dans l'obscurité, plus le salut est facile, le cœur porté à l'humilité, le détachement possible et l'amour de Dieu un besoin. Les grandes places brillent, mais rendent malheureux ceux qui sont condamnés à les occuper. Les païens mêmes ont reconnu cette vérité : *Beatus ille qui procul negotiis*, etc. » (*Lettre* de M. Hamon, curé de Saint-Sulpice : *Vie de Mgr Jaquemet, évêque de Nantes*, par l'abbé Victor Martin, page 63.)

le bonheur après lequel ils soupirent est si différent de celui qui fait l'objet de mes vœux, qu'il n'est pas surprenant qu'ils regardent comme malheureux ceux qui marchent par une autre voie. Ils verront, un jour, qu'ils se trompent; mais il ne sera plus temps. Quand même nous devrions arriver au même but, je suis plus heureux qu'eux en ce monde, parce que leurs plaisirs sont toujours mêlés d'amertume et de remords, au lieu que les peines même qu'on rencontre quelquefois au service de Dieu ne sont pas de véritables peines, et qu'elles sont toujours accompagnées de consolations qui sont inséparables des actes de vertu.

« Priez pour votre tout dévoué Frère Urbain. »

L'illusion du P. Urbain, relativement à sa qualité de Supérieur, est telle qu'il prend ses désirs et ses rêves pour la réalité; cherchant à s'en imposer à lui-même, il dit et il croit vraiment qu'il n'est plus Supérieur. Il donnera plus tard ce titre à celui qui, seul parmi ses frères, aurait eu qualité pour le prendre, puisqu'il était prêtre. Le P. Maur, par complaisance peut-être, se laissait appeler Père Prieur, bien que, s'il faut s'en rapporter à quelques notes où il est question de lui, il n'eût ni les qualités, ni les talents nécessaires pour le gouvernement d'une communauté, étranger et ne parlant qu'imparfaitement le français, déjà vieux et infirme, moins bien accepté par les frères à cause de son humeur difficile et de son caractère qui n'était pas toujours supportable (1).

A cette époque, 1816 et 1817, le P. Maur a été Prieur de nom, et pas autre chose, le R. P. Urbain étant souvent obligé de s'absenter, mais demeurant toujours Prieur de droit et de fait. C'est ce qui ressort clairement de toutes ses lettres,

(1) Le P. Maur était flamand d'origine, né à Gand, en 1768. Envoyé par Dom Augustin rejoindre le R. P. Urbain, il quitta Bellefontaine en 1822, pour s'en retourner à la Grande-Trappe. On peut supposer que le R. P. Abbé Dom Augustin, peut-être le P. Urbain lui-même, chargea le P. Maur de la direction des Frères et de la maison pendant les fréquentes absences du supérieur, celui-ci devenant ainsi plus libre d'aller au dehors s'occuper des intérêts communs. Nous ne voyons pas, en effet, que le P. Urbain, quoi qu'il en dise, se soit un seul moment départi de son autorité, et qu'il ait jamais cessé de remplir les fonctions de supérieur.

pendant les deux années qui ont précédé sa mort. Il est seul ayant la haute main dans sa communauté, avec le titre de Supérieur, seul en exerçant les pouvoirs, au dedans comme au dehors de la maison, seul s'occupant du spirituel et surtout des affaires extérieures, relations avec les séculiers, courses incessantes, qui le font aller et venir de Cholet à Angers, de Nantes à Bellefontaine, et l'obligent à voyager continuellement dans l'intérêt de ses frères, pour s'en aller enfin mourir à trois lieues de sa communauté.

Le R. P. Urbain ne craignait pas la peine et ne redoutait pas le travail accablant qui parfois s'impose et s'attache à la dignité de Supérieur, sachant qu'il pouvait encore rendre beaucoup de services à ses frères : *Si adhùc sum populo tuo necessarius, non recuso laborem* (Saint Martin).

Mais il aurait voulu marcher plus complètement dans la voie de l'obéissance ; car « c'est un bien grand avantage de vivre sous un Supérieur et de n'être pas le maître de ses actions. Il est beaucoup plus sûr d'obéir que de commander (1). »

De plus, ayant crucifié les désirs de la chair, et renoncé à tout ce qui pouvait le rattacher au monde, il eût été plus libre et plus à même de s'entretenir avec Dieu, dans l'intime de son âme et le silence de l'oraison.

Ce désir violent de solitude intérieure, avec le besoin d'exprimer plus souvent et plus facilement à Jésus, son bon Maître, les tendres affections de son cœur, tel était le motif qui le faisait alors parler et agir.

Mais à ce mobile, à cet amour divin qui toujours allait augmentant dans son cœur, s'unissait un autre sentiment qui ne contribua pas peu à entretenir en lui ce besoin d'une retraite plus profonde et plus entière ; c'était le sentiment de la crainte.

Il redoutait de plus en plus le fardeau de la responsabilité, trop lourd, selon lui, pour ses faibles épaules. Cette dignité,

(1) *Valde magnum est in obedientia stare, sub prælato vivere, et sui juris non esse.* (*Imitation*, I, IX.)

ou plutôt cette charge qui autrefois causait aux saints tant de frayeur, rappelait sans cesse à sa pensée le souvenir des jugements de Dieu et le terrible compte que les Supérieurs auront un jour à rendre à son tribunal suprême.

Cette crainte salutaire des honneurs et des dignités est ordinaire dans les âmes saintement timides, qui doutent de leur vertu et ne s'appuient point sur leurs propres forces ; elle se rencontre dans tous les religieux véritablement humbles.

Il est rapporté, dans les *Annales* de Melleray, que le R. P. Maxime, ayant rempli, pendant près de dix ans, les fonctions d'Abbé dans ce monastère, se croyait sincèrement le plus incapable de tous, le plus indigne d'être Supérieur. Sans cesse poursuivi de cette idée, qui troublait son sommeil et jetait l'angoisse dans son âme, il partit en 1850 pour la visite régulière de la Trappe de Staouëli, près Alger. La visite terminée, il se résolut à rester dans cette abbaye, voulant y finir ses jours dans l'oubli, comme le dernier des religieux.

Des semaines, des mois se passèrent, et l'Abbé de Melleray ne revenait point à son monastère. Ses religieux s'en inquiétèrent. Le R. P. Maxime était adoré de ses enfants, qu'il appelait *ses bien-aimés ;* et à tous égards il méritait leur confiance, car il avait pour eux un cœur et des tendresses de mère. Entre lui et ses religieux ce fut, pendant plusieurs mois, un échange de lettres les plus touchantes d'amour paternel et de tendresse filiale.

Quand on connut, à Melleray, le motif de cette longue absence, on prit tous les moyens pour forcer le saint Abbé au retour. Les religieux eurent recours à l'intervention de plusieurs évêques, au Révérendissime Dom Joseph-Marie ; ils écrivirent à Rome.

Mais le bon P. Maxime avait pris les devants auprès du pape Pie IX, suppliant en grâce Sa Sainteté d'accepter sa démission. La supplique fut présentée au Souverain Pontife par le R. P. Fulgence, Abbé de Bellefontaine, qui se trouvait en ce moment à Rome. Le Saint-Père envoya la réponse en

même temps à Melleray et à Staouëli. Elle était tout entière dans ces courtes, mais solennelles paroles : « *Tollat crucem suam* : qu'il continue à porter sa croix ! »

Le Révérend Abbé Dom Maxime, toujours soumis à la volonté de Dieu, reprit le chemin de son monastère, après sept mois d'absence. Son retour à Melleray fut un triomphe. Tous les religieux et les frères vinrent en procession au-devant de lui : la rencontre ressembla, les rôles seulement étant changés, à ce que dit l'Évangile du retour de l'Enfant prodigue. Le père et ses enfants confondant leurs embrassements et leurs larmes, ce fut une scène digne des plus beaux temps du moyen âge (1).

« *Tollat crucem suam !* » Vous aussi, ô notre bien-aimé Père Urbain, reprenez votre croix.

Cette croix, depuis trente ans, vous l'avez portée avec courage, à l'exemple du divin Maître ; comme lui, vous la soutenez toujours vaillamment parmi les souffrances et les maux de toutes sortes, dans le travail et la fatigue, dans l'angoisse et la maladie, dans la pauvreté, les veilles, les jeûnes, toutes les mortifications de l'esprit et du corps.

Ainsi, le regard constamment élevé vers le ciel, vous la porterez encore, cette croix, jusqu'à votre dernier soupir.

(1) Il y a de particulières analogies et remarquables ressemblances entre Dom Maxime, second Abbé de la Trappe de Melleray, et le R. P. Urbain. Tous deux passèrent leur jeunesse et firent leurs études sous le même ciel, et à peu près dans les mêmes lieux, chassant, celui-là les bêtes courantes, et celui-ci les oiseaux ; l'un et l'autre, ayant un corps débile et le tempérament le plus chétif, quittèrent le monde à l'âge de vingt ans, étant encore laïques, pour se rendre à pied à la Trappe.

Dans l'un et dans l'autre il y avait une égale bonté d'âme et délicatesse de sentiment : même expansion, même douceur dans leurs relations habituelles. Ames virginales et pénétrées de la foi la plus vive, avec une parole pleine d'onction, un cœur tout brûlant de charité, ainsi qu'on peut le voir dans leurs lettres, ils montraient la même fermeté, quand il était besoin, la même volonté et droiture de caractère.

Le R. P. Maxime et le P. Urbain eurent une tendresse particulière pour les petits enfants qu'ils aimaient à caresser, à l'exemple de Notre-Seigneur, s'efforçant de lui ressembler en tout, comme lui miséricordieux et bons, doux et humbles de cœur. L'un et l'autre furent chassés de leur couvent par la persécution, le premier en 1831, le second en 1791. Depuis, dans un pareil sentiment d'humilité, ils tentèrent de se démettre de leur charge de supérieur, à l'âge de cinquante ans, pour mourir également deux années après.

« Encore un peu de temps, et vous verrez la fin de vos maux. » Votre pèlerinage s'avance, et le terme en sera bientôt. Encore quelques jours à travailler et à souffrir pour l'amour du Christ Sauveur, et il vous recevra dans ses tabernacles éternels. « Ah ! si vous aviez vu au ciel les immortelles couronnes des élus, comme vous vous réjouiriez d'avoir à travailler et à souffrir pour Dieu ! » (III, *Imit.*, XLVII, 3.)

Dès le milieu de décembre, quinze jours après son arrivée à La Rochelle, le R. P. Urbain partit à la recherche d'un monastère, pour y établir ses religieux.

Il avait d'abord jeté les yeux du côté de Chavagnes. Mais le R. P. Baudouin et la Mère Saint-Benoît, qui lui avaient indiqué cet endroit, où, disaient-ils, il aurait une maison toute faite, avec une clôture, n'avaient pas songé qu'il faut, en outre, aux Trappistes une assez grande étendue de terres, pour y trouver une occupation dans la culture des champs et aussi des moyens de subsistance. Or, il semblait impossible, ou pour le moins très difficile, d'en acquérir plus tard auprès de la maison qui leur était offerte. On abandonna cette idée.

Le 20 janvier suivant, le R. P. Urbain se trouvait à Niort, où il était allé, pour voir, à trois lieues de cette ville, un monastère qu'on lui avait beaucoup vanté, mais qui ne lui convint sous aucun rapport. Un violent rhumatisme, qui lui rendait tout mouvement impossible, le retint plusieurs jours en cette ville. Il y assista néanmoins à un service solennel célébré, le 21 janvier, à la mémoire du saint roi Louis XVI, et repartit quelques jours après, pour négocier l'achat d'un autre monastère situé dans les environs des Sables-d'Olonne.

Il avait entendu parler de plusieurs anciens couvents de Bernardins, situés en divers endroits de la Charente-Inférieure, Saint-Léonard, La Robinière et quelques autres.

Celui qui attirait le plus son attention, et semblait devoir fixer son choix, était le monastère de Bois-Groland, à quatorze lieues au nord de La Rochelle, dans la partie de la Vendée connue sous le nom de *Marais*.

Bois-Groland, à un kilomètre de Poiroux, au canton de Talmont, est aujourd'hui situé dans le diocèse de Luçon.

Le R. P. Urbain, voulant se rendre compte de l'état de cette maison, avait fait exprès le voyage de Poiroux. Une grande partie des bâtiments de Bois-Groland étaient en assez mauvais état : on y voyait, dans une muraille, une large brèche, les murs de l'église étaient lézardés, un des pavillons du couvent menaçait ruine.

En somme, comme habitation et comme terres, tout l'ensemble de la propriété paraissait médiocre, insuffisant d'ailleurs pour une communauté qui viendrait à prendre de l'accroissement. Malgré ces nombreux et graves inconvénients, c'était encore, de tous les établissements qu'il avait visités, celui qui lui convenait le mieux, d'autant plus qu'à trois lieues de là se trouvait un autre monastère, dont on pourrait tôt ou tard, sans grande dépense, faire l'acquisition, pour y établir des religieuses.

Le propriétaire de Bois-Groland était un riche négociant de Nantes, M. Roi, homme de bien, pratiquant ses devoirs de religion, et même ayant de la piété. Dès le commencement de la Révolution, voyant le commerce à peu près anéanti, et témoin profondément attristé des horreurs et des crimes commis par les républicains dans cette ville, il avait acheté de la nation ce domaine, pour s'y retirer et y vivre tranquille à la campagne, loin des troubles causés par la Révolution et la guerre civile. Depuis le rétablissement de la paix, il était retourné à Nantes, et la propriété de Bois-Groland était à vendre.

M. Roi demandait pour prix de cette propriété la somme de 34,000 francs, dont 3,000 argent comptant, et le reste à échéance de deux ou trois ans, à la commodité de l'acquéreur. Le P. Urbain donna commission à son frère Emmanuel d'aller voir M. Roi, pour sonder ses dispositions au sujet de son domaine, lui suggérant différentes questions à lui adresser relativement aux fermiers, aux terres labourables, aux vergers, aux bestiaux attachés à la ferme, le priant en outre de faire observer à M. Roi que Bois-Groland étant mis au

prix de 34,000 francs pour un acquéreur quelconque, il paraissait équitable de le céder à un prix beaucoup moindre à des religieux Bernardins, puisque les moines de ce même Ordre, avant la Révolution, en avaient toujours été les légitimes propriétaires.

Les négociations avec M. Roi se prolongèrent et allaient vraisemblablement aboutir, quand on apprit le retour subit de Napoléon en France (1-20 mars 1815).

Le R. P. Urbain crut devoir, par prudence, ajourner l'affaire de Bois-Groland. Bonaparte reprenant le pouvoir et ramenant en France l'ancien état de choses, personne n'eût alors pu prévoir ce qui allait arriver. Au milieu de l'inquiétude générale et de l'émoi jeté dans tous les esprits par cet événement, le P. Urbain pensa que ce qu'il avait de mieux à faire était de dissoudre momentanément sa communauté, et de remettre sa fondation à des temps meilleurs.

D'un autre côté, ne voulant pas laisser plus longtemps sa famille religieuse à la charge du charitable M. Baudouin, il s'occupa de disperser ses frères et de les placer de divers côtés, en des maisons particulières. A tous il put trouver un logement convenable : le Frère Claude resta au service de M. l'abbé Voineau, vicaire général de La Rochelle ; le Frère François de Paule fut envoyé à Niort ; le bon Frère Placide fut recueilli avec la plus grande bonté par M. l'abbé Mongazon, principal du collège de Beaupréau ; le Frère Benoît demeura encore quelque temps au séminaire de La Rochelle, pour s'en aller ensuite à Nantes, rejoindre son supérieur. Tous les autres furent logés aux environs de la ville.

Le Révérend Père, après avoir ainsi placé tout son monde, choisit naturellement pour lieu de sa retraite la maison de son frère, comptant y demeurer tranquille et bien à l'abri, tant que durerait l'ouragan qui venait de se déchaîner sur la France.

Il semble que Dieu avait disposé toutes choses, préparé et conduit tous ces événements pour le bon plaisir et la consolation de son serviteur, en lui accordant de voir sa mère. Mais comme s'il eût voulu ajouter un nouveau lustre

à la glorieuse couronne qu'il lui destinait au paradis, il exigea de lui en même temps un bien douloureux et grand sacrifice. Il allait voir sa mère chérie, mais la voir souffrante, la voir mourir.

Quand le R. P. Urbain arriva chez son frère, Mme Guillet depuis longtemps ne quittait presque plus son lit de douleur, atteinte d'un mal qui ne laissait aucun espoir de guérison.

Ce que fut, ou plutôt ce que dut être la rencontre du fils et de la mère qu'il n'avait jamais vue, se suppose plus facilement qu'on ne pourrait le raconter. Les larmes qui tombèrent de leurs yeux, toutes brûlantes d'amour, les sentiments qui se pressèrent dans leurs cœurs et les profondes émotions qui remplirent leurs âmes, aucune parole ne serait capable de les exprimer. La pauvre mère, oubliant un instant ses souffrances, se laissa tomber sur sa couche, cédant à l'excès de sa joie, pendant que son fils Urbain, le cœur brisé d'émotion, se tenait silencieux auprès d'elle. Ce sont là des scènes qui ne se racontent pas.

Pendant tout le mois d'avril et le suivant, jusqu'au jour de sa mort, ce fils bien-aimé fut presque continuellement au chevet du lit de la chère malade, lui prodiguant, avec les soins les plus tendres et les plus délicates attentions, les consolations de la foi, les exhortations si pieuses, si douces, si affectueuses que lui dictait son amour filial ; sa parole sympathique et si pleine d'onction découlait de ses lèvres comme un baume endormant la douleur, à chaque instant versé dans le sein de sa mère. Tous les matins, il la recommandait à Dieu dans le Saint Sacrifice ; et pas un jour ne se passait sans qu'on le vît aller s'agenouiller et prier pour elle à l'autel de Notre-Dame de Bon-Secours. Là, de toute la ferveur de son âme, il suppliait la miséricordieuse et très douce Vierge Marie d'adoucier les amertumes de celle qui allait mourir, de protéger et de bénir les derniers jours d'une vie qui lui était si chère (1).

(1) Le sanctuaire ou pèlerinage de Notre-Dame de Bon-Secours, avant la Révolution, se trouvait à l'angle du quai Turenne et de la rue à laquelle ce pieux oratoire a laissé son nom et qui relie le pont de Belle-Croix à celui de

Peu à peu, cette mère tant aimée était préparée à la séparation dernière et aux suprêmes adieux. Le P. Urbain lui avait appris à sanctifier ses cruelles souffrances, à les accepter comme un bienfait du ciel et même à les aimer : il lui avait appris à bénir Dieu, qui nous envoie l'épreuve pour nous purifier, pour nous donner le moyen d'expier, dès cette vie, nos péchés et de payer ce que nous devons à sa justice. Heureux celui qui les reçoit du meilleur cœur et les supporte dans la patience ! elles lui ouvriront la porte du ciel.

Le chrétien qui s'abandonne ainsi, plein de confiance, à la divine miséricorde, n'a point à craindre les terreurs de la mort et le jugement de Dieu. Car, pour les saints, le jour de la mort est le plus beau de la vie, il marque pour eux le terme de l'exil et l'arrivée dans la patrie. C'est l'aurore de ce beau jour qui ne finira point, après lequel ils ont tant soupiré, et qui doit les réunir à tout ce qu'ils ont de plus cher ; c'est la fin de tous les maux, le bonheur sans mélange et le commencement des félicités éternelles, et « l'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur ne saurait comprendre ce que Dieu prépare de jouissance et de gloire à ceux qui l'aiment ! »

Aux premières semaines du mois de mai, Mme Guillet, sentant qu'elle touchait à ses derniers moments, ne voulut pas attendre plus longtemps à recevoir les secours de la religion. Son fils était prêtre et religieux : elle lui exprima le désir de recevoir de ses mains les derniers sacrements.

Le P. Urbain, contenant à ce moment dans son cœur sa douloureuse émotion et refoulant ses larmes, se rendit aux désirs de sa mère. Il tira de sa piété filiale et de sa foi les motifs les plus touchants pour lui parler de la résignation, de la confiance en Dieu, de la parfaite conformité à sa volonté

la Poissonnerie. En 1802, à la suite de démarches faites par M. l'abbé Maisonneuve, curé de Sainte-Croix, et en vertu d'un indult apostolique, les privilèges qui avaient appartenu à la chapelle de Bon-Secours furent transférés à l'église paroissiale. Enfin, le 3 janvier 1815, de nouveaux privilèges furent accordés à cette dévotion aujourd'hui devenue si chère à la piété des fidèles.

A cette dernière date, M. Emmanuel Guillet avait son étude de notaire rue de la Casserie, numéro 14.

sainte, lui faisant entrevoir, au-delà de cette vie, les bienheureux et tous les êtres chéris qui l'attendaient au ciel. Il inonda son âme des consolations suprêmes et lui procura tous les secours de notre sainte religion. Alors elle goûtait le bonheur de mourir dans la grâce de son Dieu, jouissant de lui et le possédant déjà dans le calme et la paix.

Quelques jours après, le P. Urbain et sa mère se faisaient les derniers adieux, se montrant le ciel où ils devaient bientôt se revoir.

A cette heure suprême, tous deux pouvaient également dire avec le saint vieillard Siméon : « Renvoyez maintenant, Seigneur, votre serviteur en paix ; car mes yeux ont vu le fils bien-aimé, la mère chérie, tendre objet après lequel, depuis tant d'années, je soupirais de toute l'ardeur de mon âme. »

Mme Guillet mourut le 21 mai 1815.

Elle était âgée de soixante-douze ans.



Bellefontaine en 1898.

CHAPITRE II

L'ABBAYE DE BELLEFONTAINE

Le R. P. Urbain rend compte à Dom Augustin de l'état de ses Frères et du résultat de ses recherches : Bellefontaine. — Les habitants du pays des Mauges. — Ancien monastère et derniers religieux Feuillants. — Description de l'abbaye de Bellefontaine.

Après les Cent-Jours et le départ de Napoléon pour Sainte-Hélène, au mois de juin 1815, le R. P. Urbain recommença ses courses dans la Vendée, en Anjou, aux environs de Nantes et jusque dans la Touraine. Trois mois entiers furent employés à la recherche d'un monastère.

Le 5 octobre, qui était le jour de la fête de saint Placide, il écrivit de Nantes au Révérendissime Père Abbé Dom Augustin de Lestrange une longue lettre, dans laquelle il lui rendait compte de la situation respective de ses religieux et du résultat de ses recherches.

« Mon Très Révérend Père,

« De peur de manquer le courrier, je réponds à la hâte à votre très chère lettre qui, par malheur, s'est trouvée en retard.

« Je n'ai avec moi que les Frères Jean-Baptiste et Dorothée : ce dernier a peu de santé. Le Frère Louis est mort de son flux de sang ordinaire : c'est la seule particularité dont j'aie connaissance. Personne ne peut me donner de nouvelles de mon Frère Eugène : il a disparu sans dire adieu ni laisser aucun écrit. Frère Benoît est à La Rochelle, bien portant. Frère Joachim vous attend à Saint-Malo ; cependant le R. P. Antoine l'a redemandé à Lulworth, et j'ignore ce qu'il va faire : je lui ai conseillé de n'aller pas plus loin sans vos ordres. Les Frères Placide et Macaire sont toujours dans

leurs familles, comme je vous l'avais marqué dans une lettre à laquelle vous avez répondu. Le Frère Claude est je ne sais où entre Nantes et La Rochelle. Je n'ai point de nouvelles du petit Frère François de Paule.

« Vous me demandez où j'en suis, et je vous avoue que cette question me surprend un peu. Auriez-vous oublié que vous m'avez marqué que, dès lors qu'on renonçait à Bois-Groland, mes pouvoirs de Supérieur cessaient, puisqu'ils n'étaient que pour cet endroit-là. Il est bien vrai que, dans une autre circonstance antérieure, vous m'aviez chargé de rétablir la Trappe avec les mêmes pouvoirs, mais votre dernière lettre rendait ces pouvoirs si incertains, qu'il aurait fallu avoir grande envie de la place de Supérieur pour vouloir s'en servir. Je n'aurais donc pas osé me regarder comme Supérieur d'un établissement autre que Bois-Groland. D'après cela, je n'avais aucun droit d'agir ni même de commander la moindre chose à mes frères. Je me suis contenté, puisque vous m'aviez donné le pouvoir de les confesser, de leur donner de bons conseils. J'en ai détourné quelques-uns de faire le pèlerinage de Rome, croyant que vous ne l'approuveriez pas. Mais je crois que le Frère Louis est mort sans tenir aucun compte de ce que je lui avais dit. J'ai écrit aux autres, selon votre ancienne lettre, de rester tranquilles où ils sont...

« On me parle de plusieurs établissements, mais l'argent manque. La ville de Nantes est écrasée de contributions ; tout le monde se plaint, et à peine si je puis trouver à loger nos deux frères.

« 1° *Bois-Groland*, comme vous le savez, ne nous convient pas, parce que l'eau y est très rare et ne vaut rien. Il n'y a qu'un puits et un petit étang qui vaut peu de chose. Votre charpentier a trouvé la charpente des bâtiments et de l'église toute pourrie ; une muraille de l'église penche et menace de tomber. Je vous avoue que le manque d'eau m'inquiète plus que tous les bâtiments ; car on peut bâtir, mais on ne peut pas faire et creuser ainsi des fontaines.

« 2° *Melleray* n'est plus à vendre. Le propriétaire est mort et l'un de ses enfants avec lui. Ce dernier a laissé des enfants

mineurs, ce qui nous prive de deux métairies qu'on m'avait données à la condition que je m'établisse dans ce monastère (1).

« 3° La *Regrippière,* à six lieues de Nantes. Je l'ai vue et n'en voudrais pas pour rien.

« 4° *Saint-Gildas-des-Bois.* La terre ne vaut rien, le bâtiment tombe, et l'église est paroissiale. On en demande 150,000 francs.

« 5° *Fontaines-Blanches,* au diocèse de Tours, à deux kilomètres d'Amboise. C'est le curé de Saint-Pierre-des-Corps qui m'en a écrit. Rien ne nous conviendrait mieux. Il y a église, monastère, le tout vaste et en bon état, avec six ou sept belles métairies, des bois superbes, de bonne eau, une petite rivière, un moulin en bon état, un vaste enclos.

« 6° *Nidoiseau* (Notre-Dame de), Abbaye de Bénédictins, à dix lieues d'Angers. Une dame de mes amies m'en a fait un bel éloge ; et sur ce que je lui ai dit que je ne me souciais pas de faire ce voyage, elle l'a elle-même entrepris, et doit revenir dans quelques jours.

« 7° *Bellefontaine,* à dix lieues de Nantes. Je l'ai vue. C'est un ancien monastère fondé par des Bénédictins. On a renversé presque tout le bâtiment et même la muraille d'entrée de l'église, qui est très grande et voûtée en pierres. Les murailles ont six pieds d'épaisseur. Mais je doute qu'on puisse rétablir l'église, sans en faire une nouvelle. Il reste encore la moitié de l'Abbatiale, qui suffirait pour loger les commençants. La terre me paraît bonne, et meilleure que toutes celles que j'ai vues jusqu'à présent. J'aimerais mieux 400 arpents de cette terre que 4,000 de celle de Bois-Groland, de Melleray et de Saint-Gildas, ou de La Regrippière.

« Il s'y trouve quatre fontaines excellentes, qui ne tarissent jamais, l'une desquelles est un sujet de dévotion et de grand

(1) Les fermes de l'Ile et de la Verrie, à deux kilomètres sud-est de Melleray, achetées de la Nation par Mme de la Meilleraie dans l'intention de les rendre plus tard aux moines qui viendraient occuper ce monastère. Elle les remit gracieusement, deux ans après, à Dom Antoine Ier, qui vint s'y établir, le 7 août 1817, avec sa communauté de Lulworth.

concours de peuple, au jour de l'Assomption. Elle est sous une petite chapelle de la Sainte Vierge, à moins de 500 mètres du monastère.

« On n'y voit plus de gros bois ; mais les taillis y poussent vigoureusement. Le bois y était le plus beau possible.

« Il y a trois bonnes fermes dont on demande 48,000 francs, sans compter une petite maison et un jardin appartenant à une dame, qui, elle aussi, veut vendre. Il y a encore, dit-on, d'autres métairies.

« M. Mongazon, supérieur du collège de Beaupréau, qui n'est éloigné que d'une lieue et demie, et M[me] la maréchale d'Aubeterre, qui est encore plus proche, ont fait ce qu'ils ont pu pour m'engager à m'y établir; et tous les voisins nous désirent.

« Je ne connais aucun endroit plus convenable.

« Je suis assuré qu'on diminuerait le prix ci-dessus indiqué.

« Voyez maintenant, Très Révérend Père, ce que vous voulez faire, et décidez selon votre sagesse ; le tout est entre vos mains. Et, en ce qui me concerne, ce que je vous demande, c'est de me laisser simple religieux (1). »

Ces dernières paroles confirment ce que nous avons dit du grand désir qu'avait le R. P. Urbain d'être déchargé de ses fonctions de Supérieur, et nous montrent aussi quelles instances il faisait auprès de Dom Augustin pour obtenir cette grâce. Celui-ci, sans doute, le priait d'attendre, avant de voir ses vœux accomplis, que sa petite communauté fût enfin fixée quelque part.

C'eût été pour lui un grand bonheur de n'avoir plus qu'à obéir. Mais il fut maintenu dans sa charge, malgré les instances qu'il continua de faire.

(1) Cette lettre était ainsi adressée : « A Madame Marie Lavodie, chez M. Chatrier, quai des Orfèvres, n° 58, à Paris. » Ayant été, pendant une grande partie de sa vie, en butte aux persécutions et poursuivi par la police, Dom Augustin avait invité ses correspondants, par mesure de prudence, à lui adresser ainsi leurs lettres.

Ce nom de Marie était l'expression de sa dévotion envers la Sainte Vierge, et celui de Lavodie était l'anagramme de sa devise : la volonté de Dieu.

Sur le rapport que le P. Urbain venait de lui adresser, Dom Augustin lui délégua de nouveau toute autorité sur ses frères, et l'autorisa à traiter de l'acquisition de Bellefontaine. Le supérieur de la Grande-Trappe lui mandait en outre de rassembler au plus tôt aux environs de Bellefontaine ses religieux et frères dispersés pendant les Cent-Jours. Dom Augustin lui envoya même, bientôt après, plusieurs moines de sa maison, avec quelques frères venus de Belgique, qui furent d'abord reçus au collège de Beaupréau, et se rendirent de là à l'abbaye de Bellefontaine, où ils arrivèrent le 12 juin.

Ce fut pendant une visite au bon Frère Placide, réfugié à Beaupréau, que le P. Urbain apprit de M. l'abbé Fleury, curé de Gesté, qu'il y avait, au nord de la route de Beaupréau à Cholet, un ancien monastère de Feuillants, du nom de Bellefontaine, qui pourrait très probablement lui convenir. Sollicité vivement d'aller le voir, il s'y rendit, le 24 du mois d'août 1815, en compagnie du saint abbé Mongazon et de quelques-uns de ses professeurs.

Le vénérable M. Raimbault, ancien curé du Pin-en-Mauges, et qui était alors professeur au collège de Beaupréau, raconte ainsi cette petite excursion à l'ancienne abbaye, dans une lettre du 9 novembre 1874, au R. P. Abbé de Bellefontaine :

« J'eus l'honneur d'accompagner le R. P. Urbain, avec M. Mongazon et M. l'abbé Dandé, mort il y a quelques années grand vicaire de Nantes, et de le conduire à Bellefontaine. Nous n'y trouvâmes que des ruines ; cependant l'endroit lui plut... Heureux de posséder les Trappistes, nous regardions leur établissement au milieu de nous comme une récompense accordée à la Vendée. Ne jouissant point des terres pendant la durée du bail du fermier, ils furent obligés pendant assez longtemps de quêter pour vivre. Je me rappelle le bon Frère Claude, qui me venait tous les ans après la récolte. Je le faisais conduire dans les métairies, et on lui donnait du grain. Ainsi votre abbaye a été établie sur la pauvreté. *Beati pauperes!* »

Dom Urbain allait enfin fixer sa tente au pays des Mauges, nom de glorieuse et fière origine, s'il faut en croire non les *Commentaires* et le *De bello Gallico* de Jules César, mais une bien vieille légende.

César, s'en revenant de guerroyer dans le Morbihan contre les âpres Venètes, aurait eu de fâcheuses rencontres avec les gens du pays que nous habitons, quand, au soir d'une rude mêlée, comme il campait avec ses légions sur la butte des Gardes, promenant son regard dominateur sur cette vaste plaine qui s'étend du côté de l'ouest : « *O mala gens,* aurait-il dit, ô mauvaises gens (1) ! »

Quoi qu'il en puisse être de cette intéressante histoire, ce qu'il y a de plus authentique et de bien certain, c'est que ces fiers habitants du pays des Mauges, après deux mille ans bientôt, n'ont pas dégénéré. Ils ont montré, il y a cent ans, quels hommes ils étaient, et quel sang coule dans leurs veines. Le plus grand capitaine des temps modernes, Napoléon, qui eut plus d'un trait de ressemblance avec l'illustre général romain, et dont le génie militaire égala pour le moins celui de César, faisait le plus grand cas des paysans des Mauges et les avait en haute estime. Il les appelait d'un autre nom, un *peuple de géants !*

Ce peuple héroïque, se levant un jour comme un seul homme, combattit glorieusement pour son roi, pour son Dieu, contre des bandits qui voulaient lui ravir sa foi et renverser ses autels. Avant-garde de cette noble et vaillante légion de soldats et de martyrs, qui surgirent alors du Bocage et de toute la Vendée, ce peuple généreux ne put sauver son roi des mains sacrilèges de la Révolution ; du moins a-t-il conservé sa fidélité à Dieu, l'intégrité de sa foi et la religion de ses pères.

(1) En 1832, M. Guillebaut, maire du May, faisant creuser des fossés auprès des landes de la Boucherie, trouva, à dix-huit ou vingt pouces sous terre, une grande route pavée à peu près comme les anciennes voies romaines, et dont la direction était du bourg de Vezins à Bellefontaine.

La voie romaine de Poitiers à Nantes passe au midi du May et de la Noue-Augeard, franchit le ruisseau du Beuvron un peu plus haut, lais[illegible] la Guerivière, la Bougouinière et Bellefontaine, et se continue, ent[illegible] le Boulay, vers Andreze. On y a trouvé des médailles romaines au [illegible] IVe siècles.

Ces méchantes gens, *mala gens,* sont encore aujourd'hui les mêmes, haïssables à tous les mécréants et aux hommes de mauvais aloi, à cause de leur religion, de leur honnêteté et de leur droiture, mais aussi fort aimables et de bon accueil à tous les autres, charitables, hospitaliers, très obligeants envers les bons chrétiens.

Aussi bien, à l'époque où nous sommes rendus de notre histoire, voyaient-ils avec bonheur les enfants de Saint Benoît et de Saint Bernard, les religieux de la Trappe, s'établir au milieu d'eux.

Au temps où éclata la Révolution, l'abbaye de Bellefontaine présentait à peu près les mêmes dispositions qu'aujourd'hui. Le monastère formait un grand carré, élevé de deux étages, avec un immense grenier qui en faisait le tour. L'Abbatiale, ou maison de l'Abbé, regardait l'ouest. Elle est seule restée de l'ancien bâtiment : son style et la forme de ses croisées la font remonter au temps de François Ier, sous le règne de l'Abbé Pierre Lambert, ou de Guillaume Menier, son successeur. Le pavillon, qui en est la partie principale, est une lourde construction, aux murs épais, avec un escalier bas et massif en pierres, qui ne laisse pas cependant de présenter quelque intérêt, avec sa rampe plate, garnie de gros balustres carrés et son plafond voûté en plein cintre. Au côté opposé à l'Abbatiale, s'élevait le monastère proprement dit, réservé aux religieux, et comprenant le dortoir, le réfectoire et la salle du chapitre. Au delà s'étendait le jardin.

Aux derniers siècles avant la Révolution, l'abbaye de Bellefontaine était habitée par des religieux de la Congrégation des Feuillants, mais dont le nombre allait diminuant toujours. Ils n'étaient plus que douze à la fin du XVII[e] siècle, huit ou dix dans le cours du XVIII[e] ; et enfin ils se trouvaient réduits à quatre quand on supprima les Ordres religieux en France et quand on ferma les monastères.

Depuis déjà bien des années, ils étaient tombés dans le [illegible]ment. Les assemblées populaires, qui se tenaient la pauv[illegible] pèlerinage de Bellefontaine, et la foire qui avait lieu à la fête de l'Assomption, occasionnaient auprès de

l'Abbaye des désordres de tous genres. L'Abbatiale même, en ces circonstances, était convertie en cabaret. D'autre part, une partie des bâtiments tombaient en ruines, et l'on s'inquiétait peu d'en faire les réparations.

En 1780, le Prieur de Bellefontaine se nommait Dom Poncet. Ayant été nommé Provincial des Feuillants, il partit pour Tours, afin d'y recevoir son investiture. A peine de retour à Bellefontaine, il tomba malade, languit pendant quelque temps, mourut, et fut enseveli sous les cloîtres.

Son successeur fut Dom Brun. Ce nouveau Prieur fit enlever des cloîtres une multitude de statues, qui, au rapport de la chronique, n'étaient pas toutes faites de main de maître. Dom Brun, fort peu sensible à tout ce qu'on pourrait en penser et en dire, les fit mettre en morceaux pour servir à des constructions, en particulier au mur du jardin qui joint l'oratoire de Saint-Jean-Népomucène. Mais cet acte de vandalisme attira sur le Prieur les malédictions du peuple. Les habitants des campagnes voisines, indignés, criaient à la profanation, ajoutant que cet acte sacrilège attirerait bientôt sur l'Abbaye le fléau de la colère divine.

En 1787, il y avait à Bellefontaine un célèbre médecin, Dom Péra, appelé aussi du nom de Frère Jean, et portant l'habit séculier. Les anciens se rappelaient encore après la Révolution comment il les soulageait dans leurs infirmités, sans jamais leur demander un sou pour ses consultations et pour ses remèdes.

Après lui vinrent Dom Domey et Dom Pierre, qui ne restèrent que peu de temps à Bellefontaine.

On arrivait alors à la Révolution.

L'abbaye de Bellefontaine est à 1,100 mètres environ au nord de la route qui va de Cholet à Beaupréau, à trois lieues de la première de ces deux villes, et à huit kilomètres de la seconde (1).

On y arrive par un chemin de traverse et presque sans s'y

(1) Bellefontaine est au 3° 14' de longitude occidentale, et 47° 8' de latitude nord, à douze lieues de Nantes, et à quatorze lieues d'Angers.

attendre, le regard s'arrêtant à de vastes et lointains horizons que l'on a devant soi ; si bien, qu'à moins d'un kilomètre, on s'en croirait éloigné de cent lieues, n'était son grand moulin à six étages, et qui est le plus beau du pays ; il s'élève à plus de 120 mètres au-dessus du niveau de la mer. Sans ses grandes vergues, on le prendrait volontiers, de loin, pour un phare ou pour un observatoire.

Le monastère de Bellefontaine est bâti à l'entrée d'un vallon, qui dès l'abord s'élargit comme un cirque, en pentes légères, pour se resserrer tout à coup aux deux côtés de la chapelle de Bon-Secours, et descendre au ruisseau voisin, du côté du Levant.

Quand on arrive au pied du grand moulin, on se trouve agréablement surpris de voir tout près de soi le couvent des moines, avec son hôtellerie splendide, puis à gauche, au fond du vallon, les vastes étables, les granges, dont les toits, couverts de tuiles rouges, tranchent si bien sur les grands arbres verts.

Au centre du paysage et de ce riant tableau est un étang creusé par les moines, où viennent se recueillir, comme dans une coupe, toutes les sources qui coulent des hauteurs voisines; avec une île au milieu, qui semble flotter sur l'eau, toute parée de verdure et de fleurs. Belle île, *isola bella,* serait son nom, tant elle est jolie ; mais on a mieux aimé l'appeler l'île du *Sacré-Cœur,* dont la blanche statue s'y distingue parmi les vives couleurs des parterres et le feuillage des bosquets.

Le monastère est du côté de l'Orient, avec ses bâtiments grandioses, sa façade monumentale, sa ravissante église, décorée des deux superbes statues de saint Benoît et de saint Bernard. Par devant le côté principal et la vieille Abbatiale, s'étend une immense prairie, toujours verte, qui doucement s'incline, « comme un tapis de fleurs richement émaillé », aux bords de l'étang. A l'occident et au nord, sont des taillis épais, de grands bois de chênes qui cachent l'horizon. Tout cet ensemble est comme un petit nid, bien à l'abri du tumulte et des regards du monde, dans lequel on ne voit plus que

la verdure, les fleurs, les bois, et quand il fait beau, le bleu du ciel.

Assurément, Bellefontaine avec ses sources qui ne tarissent jamais, donnant une eau délicieuse, toujours abondante, claire; avec ses jardins, ses vergers si remplis de fraîcheur et ses arbres chargés de fruits; avec sa belle grotte de Lourdes, au midi, et, de l'autre côté, le poétique vallon et pèlerinage de Bon-Secours; Bellefontaine avec ses épais ombrages, ses prés fleuris, les chênes superbes et les ormeaux qui lui font un rideau de verdure, avec ses châtaigniers, ses acacias en fleurs et ses grands peupliers, Bellefontaine est le plus délicieux ermitage qui se puisse imaginer. C'est le désert de la Thébaïde avec ses solitudes et sans aridités; c'est la vallée de la pénitence dans tout ce qu'on peut rêver de plus suave et de plus mystérieux.

Un petit ruisseau, qui vient de l'étang du Sacré-Cœur, descend par une pente rapide et court, à l'ombre des peupliers, jusqu'au Beuvron. Là, tout au long d'un vallon presque sauvage, règne la solitude la plus complète; c'est le désert, c'est aussi le silence sous la feuillée des taillis voisins; c'est entre les deux coteaux, le murmure du ruisseau, le frais ombrage.

Là vous n'entendez plus que le souffle de l'air et le joyeux carillon des cloches, invitant les religieux à se rendre à l'office ou les rappelant du travail, les douces mélodies de la fauvette ou du rossignol, charmants petits oiseaux, qui se plaisent autour de Bellefontaine, et qui, de concert avec les moines, chantent à l'envi, et la nuit et le jour, la louange du Seigneur : *Benedicite, omnes volucres cœli, Domino.*

Tout au bas du vallon et dominé par le sanctuaire de la Madone, coule le Beuvron. Il y trace de capricieux détours, tout le long de la prairie et des buissons d'aubépine. Ses deux rives, reliées par de rustiques ponts de bois, s'éloignent ou se rapprochent, entre les collines les plus pittoresques et les plus variées, séjour enchanteur et solitude charmante, qui font de cet endroit un des sites les plus poétiques et les plus curieux à voir en ce joli pays du Bocage.



Étang et île du Sacré-Cœur.

CHAPITRE III

BELLEFONTAINE PENDANT LA RÉVOLUTION

La Révolution. — Pronostics avant-coureurs. — Derniers religieux ; Frère Roset. — Vente des biens de l'Abbaye. — Incidents. — Passage des républicains à Bellefontaine. — Attaques contre la chapelle du pèlerinage. — Pillages à l'Abbaye. — Gaudré. — État des bâtiments après la Révolution. — Prédictions relatives au rétablissement du monastère.

Il y a de funestes instincts au cœur de l'homme, et dans le cours de sa vie se rencontrent des jours mauvais, dans lesquels, oubliant sa céleste origine, il apparaît dépouillé de tout bon sentiment et complètement dépourvu de raison. Ainsi le voyons-nous quelquefois, esclave de ses sens et de ses passions, rouler dans le ruisseau quand il est ivre, ou furieux, ne plus connaître de frein, briser tout dans les excès de sa colère.

Ainsi, dans la vie des peuples, il y a de ces époques fatales où, déchus de leur gloire, ils sortent de la voie que leur avait marquée la Providence, pour tomber dans le mépris du monde et dans l'ignominie.

Quand une nation ne veut plus de Dieu, renie sa religion et sa foi, Dieu l'abandonne à son tour et la laisse à son sens réprouvé. Alors elle s'en va, comme le prodigue, chercher sa pâture au milieu des plus vils animaux. Elle a demandé sa part de liberté, cette maudite liberté du mal ; et lasse de la paix qu'elle goûtait au foyer de ses pères, elle s'en va bien loin de là, pour en jouir plus à son aise, se plonger dans l'ivresse du sang et de la débauche.

Telle, il y a cent ans, notre malheureuse patrie se laissa entraîner aux derniers excès du crime et de la honte. Tous les désordres, tous les fléaux en même temps se déchaînèrent

sur le pays, les rapines et le brigandage, les crimes de toutes sortes et les sacrilèges abominations, la ruine et la famine, les meurtres et l'incendie, et, le pire de tous les maux, la guerre avec l'étranger et la guerre civile.

En ce temps-là comme aujourd'hui, avec moins de formes pourtant et moins d'hypocrisie, la force brutale primait le droit dans la vie publique et le gouvernement du peuple ; le vice s'appelait vertu, et toute bonne action un crime. La religion et l'honnêteté, qui vont toujours ensemble, menaient tout droit à la prison et à la mort. La noblesse, la naissance, ou l'honneur de la vie étaient des titres à la haine et aux dénonciations des méchants. Tout ce qu'il y avait alors de plus illustre par le nom, de plus distingué par la science et par les talents, de plus pur dans les mœurs et de plus intègre dans la conduite, devait disparaître du milieu de ce peuple abâtardi, devenu cruel et tombé dans la boue.

En 1788, il se produisit en divers lieux, aux environs de Bellefontaine, de tristes présages, qui furent comme un pressentiment des catastrophes et des malheurs qui allaient fondre bientôt sur la France ; des dérangements de saison très préjudiciables aux biens de la terre, des signes dans le ciel, des meurtres, des assassinats, en particulier à la Comterie, près des Landes de la Jubaudière, où une famille tout entière fut massacrée, crimes inouïs dans le pays, et qui y répandirent la terreur.

Plusieurs fois, pendant la nuit, on entendit soudain crier : *Aux armes !* On sonnait aussitôt le tocsin, et le peuple accourait, armé de fusils, de fourches et de faux, poursuivant un ennemi, qui toujours demeurait invisible. Ces sinistres événements jetaient de tous côtés la consternation et l'effroi.

Au monastère de Bellefontaine, comme partout ailleurs à cette époque, on avait beaucoup à souffrir du manque de religieux. Le petit nombre de ceux qui demeuraient encore dans le cloître, y portant habituellement l'habit régulier, ne présentait plus qu'un simulacre de vie monastique. La ferveur des anciens temps n'était plus ; la foi semblait devoir bientôt s'éteindre.

Dans le monde, à part quelques régions plus chrétiennes, partout s'étendait le fléau de l'irréligion : l'impiété, les blasphèmes allaient se propageant et se multipliant avec les mauvaises doctrines et l'immoralité. La coupe des iniquités était pleine, et l'on arrivait à l'heure fatale de la Révolution. Encore quelque temps, et le bras de Dieu va s'appesantir sur la France.

En vertu de la loi du 4 novembre 1789, l'abbaye de Bellefontaine, avec ses vastes dépendances, devenait propriété de la Nation.

Les quatre moines qui s'y trouvaient encore en 1790, Dom Russert, prieur ; Dom Domey, cellerier ; Dom Malo, prêtre ; et Roset, simple Frère convers, furent sommés d'avoir à évacuer la place dans le plus bref délai. Mais comme ils avaient à vendre un mobilier assez considérable, ils demandèrent et obtinrent un sursis qui leur permit de rester encore quelques mois.

A ce terme, les trois religieux prêtres profitèrent de la liberté qui leur était laissée de retourner dans le monde. Dom Russert s'en alla à Paris ; Dom Malo acheta une maison à Saint-Léger, où il est mort ; et Dom Domey partit pour La Rochelle. Seul, le Frère Roset déclara vouloir rester dans son cloître ; après deux ans passés dans la petite maison de l'hôtellerie, il alla mourir à Nantes. Sa conduite, à ce qu'il paraît, n'avait pas été toujours très édifiante. Il fut attiré par les républicains dans leurs clubs, et mérita leur confiance : ils lui faisaient ordinairement part de leurs projets homicides et sanguinaires. Comme, malgré ses écarts, il avait néanmoins conservé avec la crainte de Dieu un reste de foi, il profita des confidences que lui faisaient les ennemis de la religion, pour sauver la vie à un grand nombre de personnes et de prêtres réfractaires, allant les prévenir à temps des mauvais desseins formés contre eux. Il le fit plus d'une fois au péril de sa vie ; et à cause de cela, il est permis de croire que Dieu lui aura fait miséricorde.

En 1790, une visite du district de Cholet à l'Abbaye fut suivie de l'enlèvement des quatre cloches qu'on envoya à

la Monnaie ; elles y furent brisées et fondues pour faire des sous. On s'était également emparé des Archives qui furent transportées à Cholet, où elles ont été perdues à la prise de cette ville par les Vendéens, en 1793.

Le 27 mai 1791, les mêmes administrateurs mirent en vente les bâtiments, avec une partie des biens de Bellefontaine, qui furent adjugés pour la somme de 60,000 livres, aux citoyens Retailleau et Mesnard-Dupin, négociants de Cholet, et à Gaudré, fermier général de M. Pantin de la Guerre, auprès d'Andrezé, chacun pour un tiers et solidairement. Les deux premiers acquéreurs, se repentant bientôt de leur marché, réussirent à céder tous leurs droits d'adjudication à Gaudré, qui donnait pleinement dans les idées républicaines, et ne se voyait pas sans un certain plaisir seul propriétaire de l'Abbaye.

Gaudré aussitôt afferma les terres de Bellefontaine et fit exploiter les taillis ; mais il ne toucha pas encore aux constructions et aux bâtiments du monastère, qui restèrent longtemps inoccupés. Personne, du reste, ne venait plus en ces lieux abandonnés et n'osait même entrer dans l'église.

Ce ne fut que plus tard que deux hommes tentèrent d'y pénétrer. Mais ils y furent incontinent assaillis par une multitude effroyable de puces : et sortant avec précipitation, ils coururent se jeter dans l'étang, pour s'en débarrasser.

A la suite de cet incident, les bâtiments autrefois occupés par les religieux restèrent quelque temps déserts. Mais enfin, la curiosité l'emportant, les femmes, à leur tour, entrèrent partout, et visitèrent, pour la première fois, ces lieux impénétrables. — Une bande assez nombreuse étant un jour descendue dans le caveau où reposaient les corps des fondateurs, l'une d'elles, plus hardie que les autres, voulut toucher le corps de la princesse de Montespedon (1) ; mais aussitôt « le squelette aride s'écroula » sous la main de l'audacieuse ; et telle fut alors l'épouvante au milieu de

(1) Voir à l'*Appendice*, II, page 409.

la troupe de ces femmes, qu'elles regagnèrent toutes précipitamment la porte, s'enfuyant à toutes jambes, et poussant des cris de frayeur. A partir de ce jour, le nombre des curieux diminua.

Jusqu'à la fin de 1791, et pendant les premiers mois de l'année suivante, le silence profond dans lequel était plongée l'Abbaye ne fut plus troublé que par la double agression tentée par les républicains de Cholet contre la chapelle du pèlerinage, au vallon de Bon-Secours.

Ces hommes vinrent, à deux reprises, souiller de leurs violences sacrilèges et de leurs blasphèmes ce sanctuaire béni, depuis des siècles témoin de tant de faveurs et de célestes grâces, accordées à d'illustres personnages, à des populations entières, qui étaient venes là s'agenouiller devant la statue vénérée de Notre-Dame de Bellefontaine.

Dans le cours de l'année 1791, les habitants des contrées voisines s'y rendaient par milliers : hommes et femmes, vieillards et enfants venaient y pleurer, et prier la Sainte Vierge, la nuit, avec des falots et avec des cierges. On y compta, une fois, jusqu'à dix mille pèlerins.

Les autorités républicaines naturellement s'inquiétèrent de ce concours de peuple et de ces manifestations religieuses, parfaitement inoffensives, mais qui leur paraissaient, à eux, du fanatisme et de la contre-révolution : ils résolurent donc d'y mettre ordre.

Afin d'en finir avec cette dévotion, qui leur était odieuse, les gardes nationaux et républicains de Cholet envoyèrent deux cents soldats pour renverser la chapelle et enlever la statue. Mais, la nouvelle en ayant été connue dans les environs, une foule de peuple aussitôt s'assembla pour la défendre.

La troupe s'arrêta à deux cents pas de distance, avant de commencer l'œuvre de démolition. Mais aussitôt les paysans, qui étaient accourus en grand nombre, de couper des bâtons dans le bois voisin et les femmes de ramasser des pierres dans leurs tabliers, menaçant de faire un mauvais parti aux premiers qui oseraient s'approcher de la chapelle et mettre

la main sur la statue. En présence de ces dispositions hostiles, le commandant de la troupe républicaine crut qu'il était prudent de ne pas insister : il tourna le dos, sans mot dire, et remmena ses militaires à Cholet.

Il revint quelques jours après, mais avec cinq cents hommes, bien armés et précédés de deux pièces de canon. Les braves habitants durent, hélas! se retirer à leur tour devant ce formidable appareil. La chapelle, en un instant, s'écroula, renversée sous les coups et les assauts répétés de cette soldatesque furieuse, et la vénérable statue fut emportée au district de Cholet. Déposée dans l'église de Notre-Dame, elle y fit des prodiges. Des rayons de lumière, qui s'en échappaient comme une brillante auréole, se répandirent autour de l'endroit où elle avait été déposée, et l'église parut illuminée pendant toute la nuit.

Au mois de mars de l'année suivante, l'armée royale étant entrée dans la ville, les Vendéens prirent la statue, la remportèrent toute couverte de fleurs en triomphe et en grande pompe au vallon de Bellefontaine; mais elle ne devait pas y rester bien longtemps. Sept mois plus tard, le 16 octobre, l'armée royale se repliant sur Saint-Florent pour y passer la Loire, les Vendéens emportèrent avec eux la statue du pèlerinage, et la perdirent au milieu du trouble et de la confusion qui précédèrent le passage du fleuve.

Pendant la guerre qui désola tout le pays au temps de la Terreur, les Vendéens et les Nationaux passèrent tour à tour à l'Abbaye, ces derniers y mettant tout à sac. De leur côté, les paysans du voisinage se vengeaient du mal que leur faisaient les *bleus* sur l'acquéreur du bien des moines, et ne pouvant atteindre sa personne, puisqu'il était toujours absent, ils s'en prenaient à sa propriété, « se faisant un jeu de piller et de voler celui qui avait volé le bien du clergé ». Ils dégradèrent ainsi, ils brûlèrent et abattirent successivement une grande partie des bâtiments et des murs.

L'église abbatiale avait néanmoins conservé une partie de ses ornements quand, en 1793, après la victoire des Vendéens à Cholet, on y amena neuf cents prisonniers républi-

cains. Ces hommes y séjournèrent quelque temps, et plusieurs même y moururent. Des canons chargés à mitraille étaient braqués sur les trois portes, pour le cas où ces malheureux eussent essayé d'en sortir. On les réunit peu après aux quatre mille prisonniers de Saint-Florent-le-Vieil, auxquels le magnanime Bonchamps sauva la vie, après la bataille de Cholet. Ces prisonniers avaient laissé l'église dans un état lamentable.

L'année suivante, les *Colonnes infernales,* qui n'avaient plus à craindre de trouver devant elles les héroïques bataillons vendéens, purent se livrer à l'aise à toute la rage de leurs dévastations. Ils mirent le feu à l'église et essayèrent de brûler le monastère ; mais le dommage se borna à l'incendie des combles.

Gaudré, l'acquéreur de l'immeuble, essaya, vers ce temps-là, de vendre les matériaux du bâtiment principal ; mais personne n'en voulut acheter, parce que cela paraissait être une vente sacrilège. Les paysans aimèrent mieux voler encore le propriétaire ; et comme pour faire payer à ce citoyen le dommage que leur avait causé la République, chacun emportait à son gré une porte, une grille, un arbre même et jusqu'à la bonne terre qui se trouvait dans le jardin.

Le citoyen Gaudré, détesté par les royalistes comme le seul *pataud* qu'il y eût dans tout le pays, était odieux à tous à cause de ses idées républicaines. Plusieurs fois déjà, on avait essayé de se défaire de sa personne, et toujours il avait échappé aux pièges qui lui étaient tendus. Enfin, ne se croyant point en sûreté aux alentours de Bellefontaine, il se vit contraint de s'en retourner dans son pays natal, à Rochefort-sur-Loire, et ne revint plus qu'après la guerre.

Après le départ de Gaudré, les gens du pays accoururent à l'envi, les uns après les autres, pour dévaster les belles futaies qui avoisinaient le monastère. Chacun alors d'abattre ce qui lui faisait plaisir, pour rebâtir sa maison brûlée par les *bleus* et par les colonnes infernales. Bientôt il ne resta plus des deux grands bois que le sol, qui fut défriché et converti en terres labourables par les métayers.

C'est avec le bois tiré des hautes futaies de la *Bonne Vierge* et des *Mariniers* que furent en grande partie rebâtis les bourgs d'Andrezé, de Jallais, de la Jubaudière, de Bégrolles et du May. On enleva pareillement quantité de matériaux, pierres de taille et autres débris des bâtiments.

En 1802, le sieur Gaudré, ayant besoin d'argent pour payer ce qu'il devait à la Nation, essaya de vendre des matériaux. Dans ce but, il fit marché avec quatre charpentiers de Cholet, qui, pour la somme de 312 francs, s'engagèrent à démolir et à descendre ce qui restait de la belle charpente de l'église abbatiale. C'était une assez difficile entreprise ; ils en vinrent pourtant à bout : en quatre jours ils achevèrent la besogne. Mais ces hommes, renversant tout pèle-mêle, jetèrent sans précaution et laissèrent tomber du haut de l'église les plus belles pièces de bois, qui se brisèrent de façon qu'ensuite elles ne pouvaient plus servir à rien. Gaudré fit, après cela, démolir toute la nef, avec une grande partie des murs.

Mais, dit le proverbe, bien mal acquis ne profite jamais. Cet homme ne put trouver, dans les débris de sa démolition et dans les morceaux de poutres brisées, assez d'argent pour payer ses charpentiers et ses hommes de peine. Le malheureux, une sorte de fatalité s'acharnait à le poursuivre ; ou bien faut-il croire que la République, ingrate quelquefois à l'endroit de ses plus fidèles, se montre aussi sans entrailles pour ses propres enfants ; ou bien encore est-il vrai que le fisc, à la main rapace et aux doigts crochus, est toujours sans pitié pour les pauvres gens en détresse : c'est ce dont maître Gaudré fera plus tard la douloureuse expérience.

Cet homme essaya, malgré tout, de tirer des terres et de ce qui restait encore des bâtiments le plus de revenus possible. « Il fit des fermes qui envahirent le cloître, l'hôtellerie et le reste ; il fit enfin de l'église un grenier à foin et des étables à bœufs. »

Après la République et l'Empire, il n'y avait plus que trois métayers à l'abbaye de Bellefontaine, les deux Baron et Pierre Lefort. Le produit des trois fermes qu'ils cultivaient,

avec le revenu annuel des taillis, pouvait s'élever à la somme de 3,000 francs.

En résumé, le monastère de Bellefontaine n'offrait plus, en 1815, qu'un amas de ruines.

Le P. Urbain écrivait, le 31 janvier 1817 : « Le jour où j'ai acheté Bellefontaine, l'église était en grande partie tombée ; et chaque jour encore, il en tombe des morceaux. Je pense que dans peu de temps, elle sera toute renversée. Malheureusement, il en est tombé une partie sur le toit de l'Abbatiale, ce qui a fait une belle fenêtre. »

« Le clocher, qui restait encore debout, ajoutait le P. Romuald, avait autrefois renfermé quatre cloches, dont deux d'un poids considérable, et qui, toutes mises en branle aux jours de fêtes, produisaient un accord admirable. Hélas! dans ces jours de deuil, si les yeux étaient affligés par la vue de la destruction et de la mort, les oreilles ne l'étaient pas moins par le silence qui régnait en ces lieux. »

L'enclos de Bellefontaine était triste après la Révolution et la guerre ; il était morne, silencieux, n'ayant plus pour habitants, avec quelques fermiers, que les hiboux et les autres oiseaux de nuit. Les ronces et les épines croissaient là où jadis s'étalaient au soleil une luxuriante végétation et la verdure des jardins. La désolation était partout, en ces ruines abandonnées, avec le lugubre silence, et la maison du bon Dieu tout enveloppée de deuil : *viæ Sion lugent*... les anges de Bellefontaine pleuraient.

Et cependant, même à cette époque, on croyait dans le pays, on était convaincu qu'après de si grands malheurs la vieille abbaye renaîtrait un jour de ses ruines. Il y avait des signes dans l'air, et sur la terre on entendait çà et là comme des voix prophétiques qui annonçaient le prochain retour des moines.

Un vénérable prêtre, un saint, échappé aux massacres de la Révolution, était, après la grande guerre, desservant de Bégrolles. Il s'appelait M. Favreau, et devint plus tard curé de Saint-André, son pays natal, où il mourut dans la paix du Seigneur. « Ne pensez pas, disait-il souvent avec un ton de

conviction profonde, que Bellefontaine reste toujours dans l'état de désolation où nous la voyons aujourd'hui. Je vous assure que cette maison sera peuplée de nouveau, que Dieu y sera encore glorifié et servi pendant longtemps. »

Un autre fait remarquable sembla, quelques années après, confirmer encore cette prophétie.

En 1809, le garde des biens du château de Beaupréau, — il se nommait Bossoreil, — demeurait aux Landes-Fleuries, âgé d'environ quarante ans. Allant un jour à la ville, il fut accosté tout à coup par un inconnu monté sur un beau cheval : « Bonjour, mon ami, lui dit cet étranger ! — Bonjour, Monsieur, répond simplement Bossoreil. » Et après quelques propos insignifiants : « De quelle profession êtes-vous? reprend l'étranger. — Que vous importe? répond froidement le garde. — Ne vous offensez pas, mon ami ; je vous demande cela par manière de conversation. — A la bonne heure ! car on nous a appris à nous défier de tout inconnu. Je vous dirai donc, Monsieur, que je suis garde du château. Nous demeurons à un quart de lieue d'ici. — Eh bien ! continue l'étranger, connaissez-vous l'abbaye de Bellefontaine ? — Oui ; elle est à une demi-lieue de chez moi. J'y allais souvent, autrefois. Mais depuis qu'elle est en ruines, je n'y vais que rarement, et jamais sans une grande douleur. » Et alors, prenant un ton prophétique, le cavalier dit à Bossoreil : « Eh bien, consolez-vous, mon ami ; car je vous proteste que vous verrez l'abbaye de Bellefontaine plus florissante qu'elle n'a jamais été. » Et piquant de l'éperon, ce personnage mystérieux prit le devant, et disparut soudain à une petite distance.

Le brave Bossoreil fut bien étonné de cette disparition subite et de la prédiction qu'il avait entendue. C'était un homme d'une probité à toute épreuve, difficile à tromper, et incapable de mentir.

Le R. P. Marie-Michel, à qui il se confessait, l'avait en haute estime, et en faisait le plus grand cas. Il mourut en 1830.



Église de Bellefontaine (côté du jardin).

CHAPITRE IV

COURSES, NÉGOCIATIONS, DIFFICULTÉS.

Situation du R. P. Urbain. — Courses, démarches pour l'acquisition de l'Abbaye. — De Bellefontaine à Nantes ; M. de Courson. — Succession Gaudré ; visite à M. Guillebaut. — Voyage à La Rochelle, à Niort et à Parthenay. — Dispositions de la population envers les Trappistes. — Le P. Urbain à Angers ; M[lle] Blouin. — Acquisition de la maison Gourdon, et premier établissement des Trappistes à Bellefontaine. — Le pèlerinage de Bon-Secours. — Le P. Urbain volé !

Investi par Dom Augustin, son supérieur, de tous les pouvoirs nécessaires pour l'acquisition de Bellefontaine, le R. P. Urbain possédait d'ailleurs toutes les garanties désirables relativement à cet établissement nouveau. Il n'avait point à craindre, en effet, dans ce pays particulièrement favorisé de Dieu, l'inclémence des éléments et la rigueur du froid, comme dans la Podolie ; le mauvais air et l'insalubrité du climat, comme à la Louisiane. Assuré d'avance de toute la sympathie de ses voisins, il n'aurait point à se garder contre la malveillance et les intentions hostiles du dehors, non plus qu'au dedans, contre les éléments de dissolution qui l'avaient obligé à quitter Pigeon-Hill et le Kentucky.

Au lieu de ces exhalaisons malsaines et de cette eau fétide, qu'on était obligé de respirer et de boire à la pauvre Trappe de Bon-Secours, il trouvait à Bellefontaine un air vivifiant et pur, des sources intarissables d'une eau limpide, délicieuse. Ici ce n'était plus la mauvaise foi des Américains ; et déjà dans les relations qu'il avait eues avec ceux de son voisinage, il avait expérimenté la franchise, la droiture de cette population, la plus honnête, la plus fidèle aux traditions d'honneur et de foi des anciens habitants

du Bocage. Dans ce diocèse qui est, sans contredit, l'un des meilleurs de France, il allait habiter le pays le plus dévoué, le plus fervent pour tout ce qui concerne les intérêts de la religion ; que pouvait-il désirer de mieux ?

C'étaient là autant de garanties pour l'avenir, et l'assurance qu'on pourrait trouver en ce lieu des ressources, aux premiers temps de la fondation qui sont toujours si laborieux, si difficiles, et après cela, de nombreuses et bonnes vocations pour le monastère.

Cependant le R. P. Urbain n'était point homme à se faire illusion sur les difficultés de son entreprise. Malgré ces nombreux avantages et toutes ces chances de succès, il faudrait, pensait-il, avant d'arriver à l'accomplissement de son œuvre, se résigner à des démarches, à des courses sans fin, trop souvent inutiles, infructueuses, et aussi parfois bien pénibles.

Sans hésiter un instant, le P. Urbain accepta la mission que lui confiait son supérieur, avec toutes les fatigues, les soucis, les travaux qui devaient en être la conséquence. Cette croix nouvelle à porter, cette entreprise à mener à bonne fin, cette mission, en un mot, si difficile à remplir, il l'accepta par amour pour Dieu, et par dévouement pour ses frères. Il y voyait la gloire du divin Maître, le salut de ses religieux, et pour lui-même la source et l'occasion de beaucoup de mérites. Il marcha dès lors tout droit à son but, et reprit ses courses avec un nouveau courage.

Deux années lui restaient encore avant d'arriver au terme de sa vie. Ces deux années seront toutes remplies par une série de voyages se succédant sans interruption, dans le Poitou, la Vendée, la Bretagne et l'Anjou. Ce seront des négociations, des allées et venues continuelles, des courses du jour et de la nuit. Le Révérend Père était toujours par voies et par chemins, sous le soleil ou sous la pluie, s'en allant à pied sur la grande route, le plus souvent à cheval, toujours avec la perspective de maladies, de douleurs plus ou moins violentes ; il s'en plaint sans cesse, ou plutôt, il en parle comme de son pain quotidien : la pluie, la fièvre, les

rhumes et les rhumatismes seront désormais, avec la misère, les plus fidèles compagnons de sa vie.

Le R. P. Urbain était très bon cavalier. Il avait appris à le devenir, au Kentucky et à la Louisiane, dans ses longs voyages et ses missions où, chevauchant du Mississipi à l'Atlantique, pendant des semaines et des mois entiers, il faisait des courses de deux à trois cents lieues.

Au pays de Bretagne et d'Anjou, il y a cent ans, on voyageait beaucoup à cheval ; les chemins de fer n'existant point encore, le cheval avec la lourde voiture était le véhicule ou le mode de voyager le plus ordinaire. Ce qui peut-être aujourd'hui nous semblerait étrange pour un prêtre ou pour un religieux, était alors pour le moins tout aussi convenable, tout aussi bienséant que peuvent le paraître l'automobile et le vélocipède aujourd'hui (1).

Le Révérend Père avait tout d'abord à s'occuper de réunir à Bellefontaine la communauté de ses frères et de ses religieux, disséminés un peu de tous côtés et vivant au milieu du monde ; il avait en même temps des quêtes à faire, et à se procurer des ressources ; il fallait trouver des protecteurs, et se pourvoir de mille objets pour les besoins de son établissement, traiter enfin de nombreuses affaires avec toutes sortes de personnes.

Heureusement il allait vite en chemin. Il se rendait souvent à Nantes consulter le notaire, M. Emmanuel Guillet. En quelques heures il avait fait ses douze lieues, prenant la voie la plus directe, par Saint-Macaire, Tillers, Vallet et la Chapelle-Heulin.

(1) Dom Antoine I, l'illustre fondateur et premier Abbé de la Trappe de Melleray, sortait presque toujours à cheval, monté sur une petite jument noire et blanche, qu'il appelait *sa pie*, « avec laquelle il ne faisait qu'un », disaient les gens du pays, étant de toute petite taille. Or en l'année 1820, il s'en vint avec sa *pie* jusqu'à Nantes, pour y prononcer, à la cathédrale, l'éloge funèbre du duc de Berry. Mais il arriva, au cours du voyage, que la *pie* fit un faux pas ; et comme elle avait été mal sellée, elle laissa le Révérend Père tomber et rouler sur la route. Tous deux continuèrent après cela leur chemin. Dom Antoine donna son discours, à la cathédrale de Saint-Pierre, et obtint un grand succès devant le plus brillant auditoire. Il en fut quitte, de retour à Melleray, pour garder le lit pendant trois jours.

Vallet est à peu près à mi-route de Bellefontaine à Nantes. Le P. Urbain s'y arrêtait volontiers, pour se reposer au château de la famille de Courson. « Un jour qu'il se trouvait chez M. Olivier de Courson, raconte l'historien du vénérable Supérieur de Saint-Sulpice, il arriva à ce saint religieux de parler, en présence de la famille, des conversions remarquables et des vocations extraordinaires dont il avait été témoin en Amérique. Le jeune Louis de Courson, alors élève de rhétorique au Petit Séminaire de Nantes, en l'entendant, se permit un sourire d'incrédulité. Le bon Père s'en aperçut et s'interrompit tout à coup. Puis, fixant le jeune incrédule, il lui dit : « Vous qui riez, Monsieur Ludovic, vous serez pris aussi vous, et de la belle manière ! » Louis de Courson, en effet, quelques années après, reçut les ordres, devint prêtre, malgré la dissipation de sa jeunesse, et fut plus tard élevé à la haute dignité de Supérieur général de Saint-Sulpice.

Parmi les nombreuses préoccupations du R. P. Urbain, à cette époque, celle qui venait toujours en premier lieu était de trouver les fonds nécessaires pour l'acquisition de Bellefontaine et des petites maisons, annexes et autres servitudes renfermées dans l'enclos de l'Abbaye, et qui servaient de logement aux familles des fermiers.

Gaudré était mort depuis un certain nombre d'années, après avoir essuyé force désagréments, du côté de Bellefontaine d'abord, où il était exécré de tous, et de la part des gens du fisc, qui furent toujours pour lui, comme pour le dernier manant, d'une exigence et d'une rigueur impitoyables. Sans cesse harcelé et enfin ruiné par ses persécuteurs, il était mort sans avoir pu se libérer de sa créance. Il avait déjà disposé de la propriété de Bellefontaine en faveur de Bernard Gaudré, son fils, et de ses deux filles, mariées, l'une à M. Guillebaut, notaire au May, et l'autre à M. Peton, propriétaire à Cossé.

Il y avait, en outre, au-dessous des héritiers Gaudré, d'autres petits propriétaires, comme Mme Gourdon, avec lesquels il importait de s'entendre au sujet des fermiers à bail.

des locataires à évincer et à dédommager, si on les obligeait à quitter leurs fermes avant l'expiration du bail.

Or, au mois de décembre 1815, le R. P. Urbain « n'avait que 6 francs en caisse, et pas un sou de revenu. Mais Dieu aidant et aussi sa sainte Mère, la Madone de Bon-Secours, il espérait puiser bientôt à de bonnes sources ».

Sa première visite est naturellement à l'adresse du propriétaire de l'Abbaye, M. Guillebaut, notaire au May. Il alla le trouver le 2 décembre.

M. Guillebaut demandait 48,000 francs de sa propriété, et vraiment ce n'était pas cher : les sources de Bellefontaine étaient abondantes, l'eau délicieuse, les terres excellentes, etc. Mais le Révérend Père lui rappelle que ces domaines, cédés par la Nation, n'ont point été vendus cher ; ce à quoi il ajoute un autre argument, c'est que ces biens, ayant autrefois appartenu aux religieux, leur devraient être rendus, ou sinon, vendus à très bas prix. « Et puis, continue le P. Urbain, savez-vous le bruit qui court?... Louis XVIII a, dit-on, l'intention de faire restituer tous ces biens à leurs anciens propriétaires. » Bref, à la fin de l'entrevue, M. Guillebaut avait rabattu de son prix la somme de 18,000 francs. Ce sera donc pour 30,000 francs ; et l'acheteur ne désespérait pas de le faire baisser encore un peu.

A quinze jours de là, le R. P. Urbain partait pour La Rochelle. Il n'était encore pas à moitié route, que le temps devint très mauvais : la pluie tombait à verse, et le vent, qui lui venait en pleine figure, le contraignit à mettre son parapluie sous son bras. En quelques instants, il était ruisselant, de la tête aux pieds, sous l'inondation, et par quels chemins, grand Dieu ! des sentiers raboteux, des ornières toutes remplies d'eau, et plus loin encore, des routes nouvellement empierrées...

De telles averses, pour un tempérament comme le sien, ne se supportent pas impunément. Il le sentira bien dans quelques jours.

Le Révérend Père était allé au séminaire de La Rochelle, pour y reconnaître le mobilier qu'il avait apporté d'Amé-

rique. Le tout se trouvait encore au quatrième étage, et dans le même état de pauvreté, parfaitement intact, ou plutôt, il y manquait quelque chose : un de ses Frères, auquel il tardait de rentrer en communauté, le Frère Louis, était de son propre mouvement parti pour la Grande-Trappe, emportant inconsidérément avec lui des livres de chœur, et d'autres objets encore ; ce malheureux était mort quelques jours après. Il ne restait au pauvre Supérieur ni missel, ni ornements pour dire la messe, mais seulement quelques aubes grossières ; en plus six couvertures, avec quelques ustensiles et autres minces objets, vaisselle de fer-blanc et de terre ; tout le reste ne valant pas trois écus.

Le R. P. Urbain s'occupait ainsi de recueillir son petit avoir et de réunir ses Frères, qui se trouvaient aux environs. Dans la dernière semaine de l'Avent, il envoya à la Trappe deux Frères du Tiers-Ordre, que lui demandait Dom Augustin, le Frère Nicolas et le Frère Dosithée, jeune Américain, qui avait été recueilli par la famille Billou, à Nantes.

Plusieurs postulants se présentèrent à lui au séminaire de La Rochelle, jeunes gens qui paraissaient bien disposés, et laissaient concevoir de belles espérances. Le Révérend Père, après les avoir encouragés dans leurs bons desseins, les exhorta à la patience, les priant de vouloir bien attendre qu'il pût les recevoir convenablement, dès qu'il serait mieux installé à Bellefontaine. Mais il était alors très souffrant des suites de son voyage. La fièvre le prit dans la nuit de Noël, au commencement de sa seconde messe ; il put l'achever néanmoins ainsi que la troisième, mais avec une peine extrême. Ses souffrances diminuèrent au bout de quelques jours, « et à la fin de cette année, écrit-il au 31 décembre, il ne lui restait plus rien autre chose que le mal de dents ».

Continuant alors son voyage, il partit pour Niort, où il retrouva un de ses religieux, le Frère François de Paule. On lui proposa un monastère, à quatre lieues de la ville, avec des avantages incomparables, une belle église, un moulin tout auprès de l'habitation, de superbes jardins, avec un bois dans la clôture ; le tout, pour la somme de 30.000 francs.

Quelqu'un lui dit à l'oreille qu'il en ferait lui-même le prix. Le propriétaire, qui était un très bon chrétien, avait le plus grand désir de vendre ce bien, qu'il avait scrupule de garder si longtemps. On en vint jusqu'à proposer au Révérend Père de s'y établir, avant de faire le marché, et d'habiter ce monastère pendant deux ans, pour en expérimenter et en apprécier mieux tous les avantages. Après quoi, si le domaine était à sa convenance, on lui accorderait toute facilité pour le paiement.

Il y avait là de quoi le séduire. Mais le bon Père, lassé de changer de lieu, et songeant qu'il ne trouverait pas là mieux qu'à Bellefontaine, déclina toutes ces offres et ces propositions avantageuses. Comme on lui amenait un cheval, pour qu'il pût plus facilement aller voir la propriété, il le voulut bien par complaisance ; mais il partit de Niort aussitôt après pour se rendre à Parthenay.

On était à la fête des Rois. Le trajet entre ces deux villes dura bien près de trois semaines. Le P. Urbain, étant continuellement arrêté par les rhumatismes et ne pouvant continuer son chemin, tâchait de se loger où il pouvait. Il se trouva si fatigué, qu'à certains jours « il ne pouvait mettre un pied devant l'autre ».

Se sentant, un soir, un peu mieux, il se mit en route pour s'en retourner à Bellefontaine. La nuit vient de bonne heure, à cette époque de l'année, et avec elle l'obscurité profonde. Notre voyageur n'avait pas fait deux lieues, que tous les éléments semblèrent se déchaîner contre lui. Il s'était engagé dans des chemins impraticables et trottait à l'aventure, n'y voyant plus rien, sous une pluie battante, et marchant à l'encontre du vent. A la fin, n'y pouvant plus tenir, force lui fut de rebrousser chemin. Il revint donc à Parthenay, où il arriva à minuit, exténué, trempé de pluie. A la suite d'une pareille averse, il fallait s'attendre au retour des rhumatismes. Ils reparurent, en effet, pendant les jours qui suivirent, mais avec moins de violence que précédemment ; le malade pouvait du moins tenir sur ses jambes. Il put, à petites journées, regagner Bellefontaine.

Le 5 février suivant, il attendait à Beaupréau le propriétaire de l'Abbaye, pour terminer, s'il était possible, les négociations commencées. « Les habitants du pays, écrit-il ce jour-là, auront bien de la peine à me laisser partir sans conclure le marché et terminer cette importante affaire, tant ils craignent qu'elle ne vienne à manquer ; et le pauvre M. Guillebaut, s'il refusait de s'entendre avec moi, s'attirerait la haine de tout le monde. »

Et voyez la bonne volonté, je dirai presque l'enthousiasme de ces braves gens, combien vivement ils désiraient avoir chez eux les moines de la Trappe. Une pieuse demoiselle du May, dont nous regrettons bien de ne pas savoir le nom, ayant acheté une partie des hautes futaies qui appartenaient autrefois à l'Abbaye, en avait déjà distribué aux pauvres une bonne part. Elle voulut absolument rendre aux Trappistes les pièces de bois qui lui restaient. Et que fit-elle ? Pour les transporter à Bellefontaine, elle fit atteler trois paires de bœufs. Sur la plus grosse poutre, elle enroula un drapeau blanc qui portait ces mots écrits en gros caractères : *Vive la religion !* De sa propre main, elle couronna les six bœufs de lauriers ; et, voulant jusqu'au bout faire royalement les choses, elle attacha, au moyen d'un ruban, un beau louis d'or à chacune de leurs cornes. Que Dieu lui rende, et au centuple, au paradis, ce qu'elle fit ce jour-là pour obliger nos Pères !

« On ne peut être plus désiré que ne le sont ici les Trappistes, continue le P. Urbain... Un brave notaire de Cholet me fera mon contrat gratis. Reste à savoir si nous remplirons l'attente du public. »

Vers ce temps-là, un général, homme de beaucoup de religion et qui était très puissant à la cour, fit dire au R. P. Urbain de se trouver le 14 février à Cholet : il voulait s'entretenir avec lui de l'établissement de Bellefontaine, auquel il semblait porter beaucoup d'intérêt. Le Père ne manqua point de se trouver au rendez-vous ; mais personne ne put connaître l'objet précis et le résultat de l'entrevue.

Comme conclusion du marché entre le Révérend Père et

M. Guillebaut, celui-ci n'avait rien voulu rabattre de ses 30,000 francs ; et encore, doutant peut-être de la solvabilité de ce moine qui avait l'air si misérable, le propriétaire de Bellefontaine demandait-il de l'argent comptant, 10,000 francs tout de suite, et les 20,000 francs qui restaient, dans un délai de deux ans ; ou bien, au choix de l'acheteur, il céderait le tout pour 27,000 francs, argent comptant... et tout était dit. Hélas ! n'avons-nous pas dit aussi, un peu plus haut, que le bon Père n'avait que six francs dans sa caisse, ou si l'on aime mieux, dans sa poche ?

Toujours confiant dans la Providence divine qui l'avait tant de fois secouru, il ne désespéra point. N'ayant plus à s'inquiéter désormais d'un nouvel endroit pour sa fondation, il lui fallait chercher autre chose, qui était bien à peu près l'équivalent, quant à la somme d'embarras et de soucis que cela devait lui susciter, je veux dire l'argent nécessaire pour faire face aux premières dépenses et aux besoins de son établissement. A cette époque, on se débarrassait plus volontiers de vieux couvents en ruines, qu'on ne mettait d'empressement à délier les cordons de sa bourse. Aussi nous allons voir que le bon Père Urbain n'aura pas moins de courses à faire pour trouver des fonds, et non moins de désagréments dans les nombreuses démarches qu'il devra tenter dans ce but. Il venait malheureusement d'éprouver une grande perte. Mme la maréchale d'Aubeterre, sa bienfaitrice, était morte : elle était sa plus puissante protectrice et son meilleur recours dans les cas de détresse ; il n'avait plus à compter sur les ressources qui lui venaient de ce côté-là.

Le Révérend Père passa tout le mois de mars à Angers, en quête de protections et de secours. Il avait intéressé à son œuvre le général Berthier. Cet homme de bien avait promis de le recommander à la Cour, où il avait d'intimes relations avec Monseigneur le duc d'Angoulême ; il s'occupa même de lui chercher des secours parmi les officiers de son régiment.

Le P. Urbain avait également pour lui Mgr Charles Montault-des-Iles, évêque d'Angers, qui devait le recommander

aux curés de son diocèse, et M. le Préfet de Maine-et-Loire, qui s'engageait à parler de lui aux maires du département; l'un et l'autre lui avaient fait très bon accueil. Il ne pouvait assurément s'appuyer sur de meilleures recommandations.

Il avait, du reste, à Angers, rencontré de la sympathie dans toutes les classes de la société et auprès de toutes sortes de personnes, tant il y avait d'onction et de charme en sa conversation, d'attrait et d'affabilité dans toute sa personne. Une marchande de poissons fit, un jour, sur le marché de la ville, une quête parmi ses compagnes, et vint ensuite fort gracieusement déposer entre ses mains une somme assez ronde. Le bon Père n'avait qu'à parler, et tout le monde aussitôt s'intéressait à son œuvre. Il ne pouvait donc manquer de réussir.

Il avait élu domicile à Angers, et recevait l'hospitalité la plus aimable chez M[lle] Blouin, héroïne de charité, qui, depuis déjà de longues années, avait pris à sa charge une institution de sourds-muets, logeant et nourrissant à ses frais tous ces malheureux. « Ces pauvres enfants, dit le P. Urbain, auxquels elle apprenait à lire et à écrire, et bien d'autres choses encore, c'était merveille de voir avec quelle facilité ils communiquaient ensemble et s'entretenaient, au moyen de signes (1). »

M[lle] Blouin n'eut pas plutôt connu les projets du R. P. Urbain et son établissement à Bellefontaine, qu'elle lui voua le plus grand intérêt, et se mettant tout entière au service de

(1) M[lle] Blouin, née à Angers en 1738, y fonda (1777-1779), une école de sourds-muets qui a été depuis transférée en divers endroits, en dernier lieu dans le vaste domaine de Mille-Pieds, sur la route de Saumur, où mourut cette femme de dévouement et de cœur, en 1829, âgée de 91 ans. Subventionnée par le gouvernement avant et après la Révolution, secondée dans son œuvre par le public, qui l'avait en admiration. M[lle] Blouin, qui était la grande amie des pauvres et du bon Dieu, fut, elle aussi, persécutée par la Révolution de 93, pour n'avoir pas voulu prêter le serment. Obligée de fuir, après avoir logé ses chers enfants dans un hôpital, elle vit avec chagrin saccager son établissement, et n'échappa aux bandits de la République qu'en fuyant dans un bateau, qui la transporta sur la Loire jusqu'à Nantes. Elle y trouva des amis dévoués, qui la tinrent cachée chez eux tout le temps de la Terreur. Elle revint à Angers reprendre ses enfants et recommencer son école, aussitôt après le rétablissement de la paix.



Intérieur de l'église de Bellefontaine.

son œuvre, elle ne se donna plus de repos. Nul ne connaissait comme elle les différents quartiers de la ville ; elle allait et pénétrait partout, pressant la bonne volonté des fidèles, sollicitant des secours, excitant la charité des uns et des autres ; et finalement elle recueillit pour la fondation du R. P. Urbain de bonnes sommes. Elle demandait partout, affrontant les rebuts et les mépris, bravant tous les respects humains, dans les rues, sur les places publiques, et à domicile. Rien ne pouvait arrêter son zèle, et tout lui était égal, juif, païen, hérétique, pourvu qu'elle en obtînt quelque secours.

Dans le courant du mois de mars, M[gr] l'évêque d'Angers invita le P. Urbain à se présenter au palais épiscopal : c'était pour lui remettre une somme d'argent. A sa généreuse aumône, le digne prélat ajoutait de bonnes paroles, engageant ce saint religieux à ne point désespérer du succès de son œuvre.

Tout cela était bien encourageant. Néanmoins, ses démarches étaient, par ailleurs, assez contrariées. Deux imposteurs étaient venus, peu de temps auparavant, quêter par la ville, et lui avaient causé grand préjudice ; le premier, un prêtre bonapartiste, et le second, un faux ecclésiastique travesti, qui, se faisant passer pour un religieux Trappiste, allait de porte en porte quémander de quoi s'en retourner à la Grande-Trappe. Ce personnage, ayant reçu l'hospitalité au Séminaire, en était sorti, sans mot dire, au bout de quelques jours, après y avoir commis plusieurs vols, et emportant la clef de sa chambre. Le misérable avait également trompé dans la ville un grand nombre de prêtres.

Tous ces faits malheureux, racontés par les gazettes et commentés dans le public, nuisaient beaucoup au P. Urbain ; car ceux qui ne le connaissaient pas pouvaient facilement supposer que lui aussi était un escroc et un voleur.

Cependant, à Bellefontaine, il fallait un logement tant pour les Frères qui y arrivaient les uns après les autres, que pour plusieurs enfants que le Révérend Père avait avec lui. Les locataires et les fermiers de l'Abbaye habitaient des mai-

sonnettes, dans les cours, au couchant et au midi du monastère. Parmi ces diverses servitudes, était une habitation ayant servi autrefois d'hôtellerie. La moitié de cet immeuble appartenait, on ne sait comment, à une personne étrangère à la succession Gaudré, Mme Gourdon, demeurant à Nantes. Ce bâtiment, à lui seul, suffisait à abriter, provisoirement du moins, la petite communauté, pourvu qu'elle ne devînt pas plus nombreuse.

Or, M. Guillebaut, propriétaire de l'Abbaye, exigeant de l'argent comptant, avant de céder sa propriété, le Révérend Père crut devoir, avant tout, faire l'acquisition de cette petite maison, en attendant qu'il fût en mesure d'acheter le reste. Dans ce dessein, il se rendit à Nantes, et obtint de Mme Gourdon qu'elle lui cédât à crédit le local en question.

L'acte de vente fut signé le 4 mai 1816.

Le R. P. Urbain, dès le jour même, envoya quelques religieux pour entrer en jouissance de la petite maison. Ce furent le Frère Claude, le Frère Benoît, le Frère François de Paule, et quelques autres. Cette prise de possession peut être considérée comme le commencement, le premier jour de la fondation de Bellefontaine. Dès le lendemain, notification officielle en était faite au Révérendissime Père Abbé, Dom Augustin de Lestrange.

Le bon Frère Placide, déjà bien vieux, était parti pour la Grande-Trappe, quelques mois avant la conclusion de cette affaire. Peu après, Dom Augustin, à son tour, envoya de la Grande-Trappe à Bellefontaine le P. François-Xavier, pour y être cellerier, et le P. Maur, pour y remplir les fonctions de Prieur, pendant les fréquentes absences du Révérend Père.

Dans cette Trappe improvisée, on ne pouvait disposer que d'un très petit espace ; il fallait donc s'ingénier à en tirer le meilleur parti possible. La même pièce, au rez-de-chaussée, servait tour à tour, selon les exercices et les heures de la journée, de parloir, de laboratoire, de vestiaire et de salle à manger. Après le repas, on relevait et on lavait les écuelles, on mettait les couverts de bois sur des planches, et les tables

étaient libres, toutes disposées pour servir à d'autres usages. Pendant le temps du travail, on accrochait les chapes et les coules à des clous piqués dans le mur; la cuisine, très étroite, était en face, dans une sorte de cabinet.

L'unique étage, au-dessus du rez-de-chaussée, se partageait en deux compartiments; l'un était le chapitre, pièce mal éclairée, et qui servait en même temps de couloir, l'autre la chapelle, petite salle à peu près nue, froide, manquant de tout, mais, quand les Frères y étaient présents, toute remplie de l'amour du bon Dieu. Il y avait dans un tiroir trois chasubles, un peu moins qu'il n'en faut pour répondre à toutes les exigences des rubriques. Le dortoir était installé sous le toit, et les Frères, s'y tenant debout, pouvaient, en levant un peu les bras, toucher les tuiles, qui ne les protégeaient que faiblement contre le froid de l'hiver et les chaleurs de l'été.

Pour laver leurs pauvres hardes, les religieux et les frères se réunissaient à côté d'un puits, et se passaient tour à tour le *bat-draps,* pour battre leurs bures sur des planches. Quelques enfants du Tiers-Ordre furent casés dans le pavillon qui restait de l'ancien monastère; ils y partageaient le bâtiment avec la famille du fermier. En somme, tous étaient encore là mieux logés que l'Enfant Jésus, Joseph et Marie dans l'étable de Bethléem.

M. Guillebaut, voyant les religieux définitivement fixés à Bellefontaine, se montrait plus traitable dans les conditions de son marché; il avait si bonne envie de vendre! Pour faciliter le paiement, il voulait bien se contenter, pour le moment, de 7,000 francs comptant, à la condition que, pour les 20,000 qui restaient, on lui donnât une caution sérieuse. Or, M. Grignon, d'Angers, avait promis au Révérend Père d'emprunter pour lui 10,000 francs; cette somme jointe aux 10,000 francs déjà versés entre les mains du notaire, M. Emmanuel Guillet, par M. Billou, de Nantes, donnera entière satisfaction à M. Guillebaut. « Bientôt, ajoutait le P. Urbain, bientôt je serai en possession de Bellefontaine. »

Dom Urbain, ayant congédié depuis quelques semaines un tisserand, qui occupait avec son métier une partie de la maison Gourdon, mit ce local à la disposition de ses religieux, qui dès ce moment se trouvèrent un peu plus à l'aise.

A Nantes et à Angers, il avait fait d'assez nombreuses emplettes, de la toile, des étoffes, des meubles indispensables. Par l'intermédiaire de son frère, il faisait venir de la librairie Toscano, à Augsbourg, des livres cisterciens, des antiphonaires, des graduels, deux missels nouveaux. Ces volumes avaient grand besoin d'être reliés; mais voulant éviter la dépense, il aima mieux attendre : il pensait les faire relier plus tard par ses religieux, à Bellefontaine.

On était arrivé au mois d'août. Depuis l'époque la plus reculée, la fête de l'Assomption, à Bellefontaine, était le plus grand jour de l'année. Une énorme affluence de pèlerins venait de toutes parts au sanctuaire vénéré de Notre-Dame, auquel le Révérend Père, vers ce temps-là, donna le nom de Notre-Dame de Bon-Secours. Malheureusement, comme il arrive presque toujours, ces assemblées annuelles, si pieuses et si ferventes dans le principe, avaient dégénéré en réunions de divertissements. Depuis nombre d'années s'étaient produits, à cette occasion, des désordres de plus d'une sorte. Dans le pays, on n'en a point encore perdu le souvenir.

Le Révérend Père rend ainsi compte à son frère du pèlerinage et de l'assemblée du 15 août 1816 :

« Le jour de l'Assomption, il y avait à ma messe à peu près 3,000 personnes, et autant à celle du P. Maur.

« Le Dimanche suivant, le nombre était encore plus considérable, bien que la chapelle contienne au plus trente personnes. Tout le monde mettait dans le tronc. Mais si on excepte l'évêque, qui a mis un louis d'or, et quelques ecclésiastiques, qui ont mis un écu, il n'y avait que de gros sous mêlés d'un petit nombre de pièces de dix, vingt et trente sous. Aussi les réparations de la chapelle ont-elles plus coûté que nous n'avons reçu.

« Quelquefois et même souvent, dans les années précé-

dentes, il s'y est débité au moins quatre-vingt barriques de vin, pendant l'octave de la Fête. Il s'y tenait une foire considérable. Mais je suis venu à bout d'empêcher et la foire et les cabarets. Il ne s'y est plus vendu de vin, et on n'y a vu qu'un petit colporteur. Je lui ai dit que l'année prochaine, si la terre m'appartient, il n'avait que faire d'y revenir; et le soir, j'ai fait bouillir notre marmite avec les débris de sa tente. Un particulier a voulu acheter quelques pierres de Bellefontaine. Mais le peuple lui a promis plus de coups de bâton qu'il ne pourrait emporter de pierres. Il se le tint pour dit. »

Cependant M. Grignon refusait d'avancer au P. Urbain les 10,000 francs qu'il avait promis d'emprunter à son intention, donnant pour raison que personne ne voulait lui fournir cette somme à un taux moindre que 5 pour 100. D'autre part, le supérieur de Bellefontaine ne pouvait trouver ni à Angers, ni à Nantes, personne qui voulût bien lui servir de caution.

Le Révérend Père eut donc à recommencer ses courses et ses quêtes. Il était toujours en voyage, et chaque fois qu'il revenait à l'Abbaye, il regardait avec amour les vieilles ruines, en soupirant ces mots : « Pauvre Bellefontaine, quand donc pourrai-je t'avoir ! »

Il parcourut toute la contrée, frappant à toutes les portes, pour y demander des secours et recueillir des aumônes. « Un jour, nous citons textuellement le manuscrit du P. Romuald, un jour il arriva au collège de Beaupréau, avec un cheval tellement chargé d'argent, que, pour ne pas l'écraser sous le poids, il était obligé de le mener par la bride, marchant dans la boue jusqu'à mi-jambe. »

Enfin il se crut au comble de ses vœux. La somme nécessaire pour acheter l'Abbaye était entre ses mains. Il n'y avait plus qu'à les verser à qui de droit. Quelles précautions le P. Urbain voulut-il prendre alors ! S'imaginant qu'il vaudrait mieux confier la somme à l'étude de son frère, il monte à cheval, emportant avec lui son trésor. Un grand malheur l'attendait, hélas ! au terme de sa course. L'or et

l'argent qu'il portait avec lui étaient soigneusement renfermés dans les fontes très profondes d'une de ces selles américaines couvertes de peaux d'ours, qu'il avait apportée des États-Unis. Il arrivait ainsi chargé aux portes de Nantes.

Près d'entrer en ville, il mit pied à terre au faubourg Saint-Jacques, dans une auberge où il avait habitude de laisser son cheval avant de s'engager sur la ligne des Ponts qui, toujours embarrassée de charrettes et de voitures, mesure près de deux kilomètres de long sur la Loire.

Or, qu'arriva-t-il? Le Révérend Père, étant descendu de sa monture, ne resta que peu d'instants dans l'auberge. Ces quelques moments suffirent à un adroit filou. Le Père revint à son cheval; mais les fontes étaient vides : tout l'argent avait disparu. Nul n'avait aperçu le trop rusé voleur! Toutes les recherches de la police furent impuissantes à le découvrir.

La disparition de son argent fut pour le P. Urbain comme un coup de foudre ; il éprouva une sorte d'éblouissement, sentant ses jambes fléchir et se dérober sous lui ; un instant, il resta, pour ainsi dire, anéanti. Revenu peu après de son saisissement, il s'empressa d'aller conter sa cruelle mésaventure à son frère.

Bientôt se réunirent près de lui plusieurs amis, tout dévoués à son œuvre, M. Billou, M. l'abbé de Tréméac, curé de la Cathédrale, et quelques autres. Tous prirent grande part au malheur qui venait de le frapper ; et comme il s'agissait de le réparer au plus tôt, ils délibérèrent avec lui sur les moyens à prendre.

L'avis de la plupart était que le P. Urbain recommençât ses quêtes : « Mais, ajoutait-on, il ne peut plus marcher; et ce dernier coup n'est pas fait pour lui donner des jambes. — Lui seul pourtant peut encore réaliser ce que lui seul a pu faire et qui, pour d'autres, serait une impossibilité. — Mais il est si faible! — Il faut le réconforter, le surexciter, en touchant la corde sensible : parlons-lui de ses Frères. » Et pour commencer, ces hommes généreux versèrent entre

ses mains ce qu'ils pouvaient alors lui donner, comme devant être les premiers apports d'une nouvelle somme. « Mais songez donc, disait le pauvre Père, que cet argent avait été recueilli à la sueur de mon sang ! Je ne marche plus qu'avec peine ; et vous m'accorderez bien que je ne puis me présenter de nouveau chez des personnes qui s'étaient déjà gênées pour me venir en aide et pour contribuer à la bonne œuvre. »

Le P. Urbain crut voir, dans ce triste événement, une ruse du démon, contrarié de le voir s'établir en Vendée. « Le diable ne néglige rien, dit-il, pour nous traverser ; et ce ne sera pas sans miracle que nous en viendrons à bout. » Comme on lui parlait de ses Frères, qui tous gémissaient, dans l'attente d'un établissement définitif : « Ah oui ! c'est vrai, s'écria-t-il, mes pauvres Frères comptent sur moi ! — une grosse larme tomba de ses yeux... — Eh bien ! je reprendrai le bâton de voyageur. »

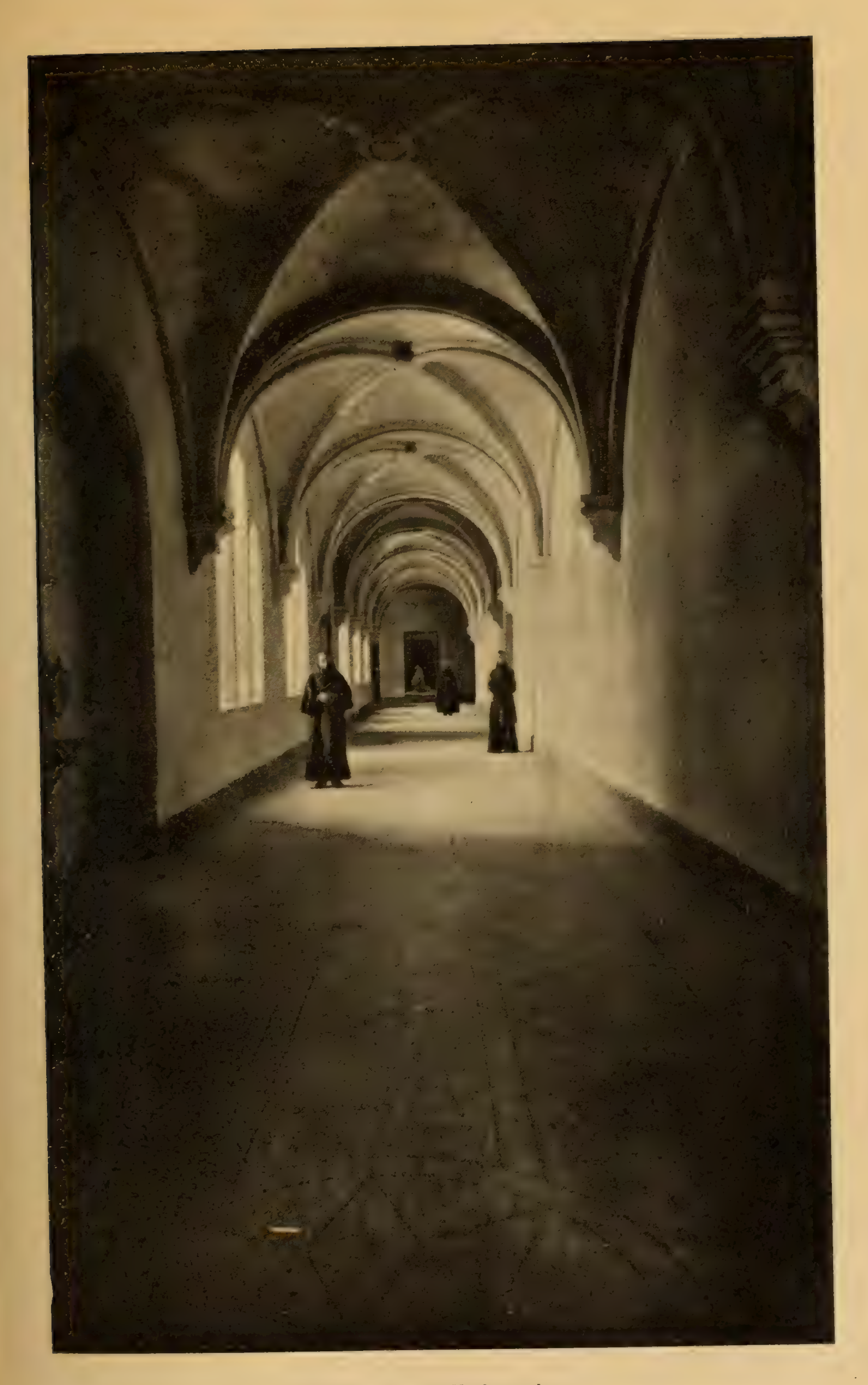
Le Révérend Père s'en revint tout droit à Bellefontaine le cœur navré de sa douloureuse aventure. La vue de ces bâtiments en ruines renouvela l'amertume de son âme : « Pauvre Bellefontaine, je ne pourrai donc pas t'avoir ! »

Il priait avec ferveur ; il réfléchissait sur les moyens à prendre, et les vendeurs étaient toujours inflexibles sur les conditions du marché. Plus ils voyaient le pauvre Père dans l'embarras, plus ils croyaient devoir se tenir dans la défiance.

Avant de recommencer ses quêtes, le R. P. Urbain sentit le besoin de se bien remettre de ses émotions. Il s'en alla faire une retraite et se consoler de son chagrin chez les Pères du Saint-Esprit, à Saint-Laurent-sur-Sèvre.

Or, il arriva qu'un jeune Frère de cette communauté, qui plus tard fit profession à Bellefontaine, sous le nom de Frère Michel, voulut l'accompagner à son départ, et le reconduisit plusieurs lieues sur la route. Chemin faisant, le jeune homme, touché de l'infortune du Révérend Père, lui dit, au cours de la conversation, qu'il y avait à Saint-Pierre-Montlimard, au canton de Montrevault, un ancien colonel, nommé

Tristan Martin, homme riche en même temps que très bon chrétien, tout dévoué au bien et se dépensant en bonnes œuvres, qui pourrait bien lui être de quelque secours. Le P. Urbain, pour le moment, ne parut pas prêter grande attention à ces paroles. Mais elles lui reviendront bientôt à la mémoire.



Cloître de Bellefontaine.

CHAPITRE V

ACQUISITION DE BELLEFONTAINE

Le R. P. Urbain recommence ses courses : Voyages à Angers, Derval, Rennes, Nantes. — Histoire du Frère Benoît. — M. Emmanuel Guillet ; conversion de son fils Urbain; lettre du Révérend Père à son filleul. — Nouvelles difficultés à l'acquisition de Bellefontaine : Dom Antoine, Abbé de Melleray. — Courses du Révérend Père : Mouzillon. — Quêtes du Frère Benoît : épisodes; histoire du Frère Dorothée ; un intrus. — M. Tristan Martin achète la propriété de Bellefontaine pour le P. Urbain et ses religieux. — Conclusion du marché.

Que ne peut le saint amour de Dieu dans le religieux complètement mort à lui-même, qui ne se nourrit et ne vit que de dévouement et de sacrifices ? et de quoi n'est pas capable la charité, le zèle de la maison de Dieu dans un cœur qui ne désire autre chose que de s'immoler pour le salut des âmes ?

Le R. P. Urbain va donc recommencer ses courses. Pour ses frères il s'est dépensé jusqu'à présent : malgré tant de tribulations et de contrariétés, bien qu'épuisé de forces, il va travailler pour eux jusqu'au bout. Il lui reste encore un souffle de vie : il le donnera de bon cœur pour ses religieux : *ego libentissime impendam et superimpendar pro animabus vestris* (II *Cor.* XII, 15).

Dieu, pour le récompenser de son dévouement et de ses travaux, va bientôt mettre le comble à ses vœux, lui donner le centuple dès ici-bas et la vie éternelle ensuite.

A la Vierge de Septembre, ainsi que l'on dit dans nos pays de foi, ou le jour de la Nativité de Notre-Dame, le R. P. Urbain partait pour la ville d'Angers. Le temps était mauvais. Notre voyageur n'était encore qu'à la moitié de sa course quand la pluie vint à tomber; puis ce furent

bientôt de véritables torrents qui le contraignirent de descendre de cheval : avec sa monture il alla se mettre à l'abri sous le feuillage épais d'un gros chêne, qui bientôt ne suffit plus à le garantir. L'averse ne diminuant point de violence, il fallut attendre là cinq bons quarts d'heure avant de pouvoir remonter à cheval. Quand il put quitter cet abri, il était tout trempé, trempé jusqu'aux os.

La fièvre était toujours pour lui la conséquence de pareils accidents ; rarement du moins il y échappait. Il ne fut pas plutôt arrivé chez Mlle Blouin, qu'il en ressentit les premières atteintes ; quelques heures après, la douleur commençait d'être plus violente. En dépit de l'avis du médecin, et malgré les sages conseils de Mlle Blouin, le malade eut recours à son remède ordinaire, une bonne tasse de lait chaud, avec cinq prunes, et presque aussitôt la fièvre le quitta.

Il n'est, le plus souvent, meilleurs remèdes que ceux qui nous sont conseillés par l'expérience ; et cent fois le P. Urbain avait eu l'occasion de traiter semblables indispositions.

A peine guéri, le bon supérieur se remet en quête. Nous le retrouvons, vers la fin d'octobre, entre Nantes et Châteaubriant, au bourg de Derval. Là, un dimanche, pendant qu'il dînait au presbytère, il se sentit encore pris de la fièvre. A l'issue du dîner, le mal allait augmentant ; il voulut quand même assister à Vèpres. A l'église, la violence de la douleur était telle, que ses dents claquaient les unes contre les autres. « S'il avait été couché, dit-il après cela, l'excès de la souffrance l'eût jeté hors de son lit. A deux pas d'une chaise, il ne pouvait y atteindre, sans tomber par terre ; et ce ne fut qu'avec une peine extrême qu'on put le ramener au presbytère, où M. le Recteur de Derval lui prodigua les soins les plus dévoués (1). » Là il lui fallut souffrir en

(1) Le curé de Derval était alors, et depuis 1803, le célèbre M. Orain qui, longtemps seul prêtre en cette paroisse, en fut l'apôtre ainsi que de toute la région voisine. Précédemment recteur de Fégréac, sa paroisse natale, il y était demeuré fidèle à son poste, pendant toute la Révolution, aux plus mauvais jours de la Terreur. Bien des fois il n'échappa à la mort que par

patience. Enfin le mardi suivant, la force du mal étant passée, le Révérend Père put reprendre le cours de son voyage et partit pour la ville de Rennes.

Grâce à la vitesse et à la vigueur de son cheval, il arrivait, dès le lendemain soir, à la cathédrale, juste au moment où l'on y commençait les premières Vêpres de la Toussaint.

De Rennes, où il demeura quelques jours, il envoyait à Nantes plusieurs recommandations à l'adresse du Frère Benoît, lui donnant commission de passer à Chalonnes, et d'en rapporter pour Bellefontaine plusieurs caisses, avec des malles, une boîte à horloge, un tonneau rempli d'outils en fer, etc. (1)

miracle et à travers mille périls. On raconte de lui des traits héroïques de courage et de dévouement. Poursuivi un jour par les républicains, il avait traversé la Vilaine : il entend des cris de détresse; il accourt aussitôt, et arrache à la mort un de ses persécuteurs qui allait se noyer dans la rivière.

(1) Le Frère Benoît, dans le monde Pierre Longère, quêtait dans le diocèse de Nantes pour l'établissement de Bellefontaine. Avant 1789, il avait été novice au monastère de Sept-Fonts. La communauté dissoute, il s'en retourna dans son pays, à Saint-Just-d'Avrey, aux environs de Lyon, d'où il se rendit, en 1795, à la Val-Sainte.

Frère Benoît a toujours été le fidèle compagnon du R. P. Urbain, en Russie, en Amérique, et à Bellefontaine. Il était aimé de tous; infatigable aux travaux les plus pénibles, faisant autant de besogne que trois ouvriers à la fois, toujours content et de bonne humeur. Bien que sans aucune instruction, il avait les réparties les plus vives et les plus spirituelles.

Il passait presque tout son temps libre à l'église, à genoux devant le Saint-Sacrement. Rien ne lui était à charge comme de rester à ne rien faire. On l'a vu avec la plus forte fièvre, étendu sur sa couche, attacher une quenouille au pied du lit, et filer. Quand on le venait voir, à l'infirmerie : « Venez, disait-il, oui, venez voir un fainéant qui est couché! » Cela entre mille autres traits d'humilité du même genre.

Deux ans avant sa mort, ses jambes à demi dépouillées rendaient plusieurs litres d'eau chaque jour, ce qui ne laissait pas de l'incommoder beaucoup, surtout pendant l'hiver. Jamais on ne l'entendit se plaindre, si ce n'est de lui-même, comme étant un paresseux, un lâche, qui mangeait le pain gagné par les autres.

La veille de sa mort, il disait au Révérend Père : « Je suis un misérable, et je mérite bien l'enfer. Si le bon Dieu ne me fait pas miséricorde et qu'il m'y précipite, qu'il me mette au moins à l'entrée, afin que j'en bouche la porte, et que jamais personne après moi n'y puisse entrer. »

Il mourut le 22 mars 1837, au lendemain de sa fête et âgé de 71 ans. Aussitôt après sa mort, son visage, qui avait été jusqu'à ce moment-là jaune et livide, devint frais et vermeil, et son corps, qui avait exhalé un odeur fétide, ne sentait plus rien.

Dans la nuit du 16 au 17 novembre 1840, il apparut, tout brillant de gloire et rayonnant de bonheur, à un Frère convers qui couchait, à l'infirmerie, dans le lit où il était mort trois ans auparavant. *(Notes du P. Romuald.)*

Trois jours après, le Révérend Père était de retour à Nantes et s'occupait aussitôt d'un chargement pour Bellefontaine, des caisses de provisions, un poêle pour le prochain hiver, quelques meubles et autres objets plus indispensables.

Enfin, malgré les embarras et les difficultés de toute nature, qui accompagnent d'ordinaire les commencements d'une fondation, les religieux de Bellefontaine arrivaient à goûter une paix, un bonheur qui leur avaient manqué depuis bien longtemps : ils étaient chez eux. Fatigués de courir le monde et de se voir toujours à la merci de la charité publique, ne pouvant que très imparfaitement suivre leur règle, ils avaient soupiré après le jour où ils pourraient reprendre leur vie de communauté. Leurs vœux étaient remplis. Ils n'avaient plus maintenant qu'à remercier Dieu, et après lui leur digne Supérieur, qui pour eux s'était donné tant de peine, avait supporté tant d'adversités et de fatigues.

Ainsi le R. P. Urbain ne perdait point de temps, s'occupant, avec un zèle admirable et une activité non pareille, de pourvoir à tous les besoins de sa famille religieuse.

Pendant qu'il pressait l'établissement de sa communauté de Bellefontaine, il ne mettait point en oubli sa famille selon la nature, s'intéressant vivement au bien spirituel de ses proches, et veillant avec la plus grande sollicitude au salut de leurs âmes. Il était allé, au mois de mai de l'année précédente, consoler les derniers jours de sa mère et la préparer au passage de l'éternité ; il lui avait rendu les devoirs suprêmes et fermé les yeux. M[me] Guillet, nous l'avons vu, était morte entre les bras de ses fils, dans les sentiments les plus chrétiens, et bien disposée à paraître devant Dieu.

Toutes les lettres du P. Urbain à ses frères respirent la plus touchante et la plus vive affection, sont remplies de bons conseils, d'exhortations à la vertu et, au besoin, de consolantes paroles. Ambroise, l'aîné, revenant de ses illusions, avait renoué ses relations avec ses frères et les autres membres de sa famille. Cédant aux instances du P. Urbain, il était enfin rentré en grâce avec Dieu et mort en bon chrétien.

Emmanuel, de son côté, fidèle à ses pratiques religieuses, avait traversé, sans beaucoup en souffrir, les plus mauvais jours de la Révolution. Nous avons vu avec quel fraternel dévouement il s'appliquait, en toute occasion, à rendre à son bien-aimé frère et à ses religieux toutes sortes de bons offices. Ces services, il continuera de les rendre pendant dix années encore, à la communauté de Bellefontaine, après la mort du Révérend Père. Mais ce qu'on ne saura jamais bien, ce sont les recherches et les démarches sans nombre auxquelles il dut s'astreindre, les peines infinies qu'il se donna pour son frère. Son admirable dévouement, son zèle et sa charité pour les religieux de la Trappe ne connurent jamais de limites.

M. Emmanuel Guillet avait en politique les idées les plus saines. Même sur ce point, le P. Urbain ne lui ménageait pas les charitables avis. Dans une de ses dernières lettres, il semble lui adresser un reproche. Il a ouï dire à Nantes que son royalisme s'est refroidi et qu'on a remarqué en lui quelques tendances pour le bonapartisme. « Mais, se hâte-t-il d'ajouter, je ne veux rien en croire. »

Or, M. Emmanuel avait encore deux fils; l'aîné, auquel il venait de céder son étude (1816), était un excellent jeune homme. On ne pouvait en dire autant d'Urbain, qui était le filleul du Révérend Père. Il avait peut-être été l'enfant gâté de la famille. Du moins, son oncle, le R. P. Urbain, en fait-il le reproche à sa mère, répondant un jour à ses lamentations « qu'elle était bien payée de ses faiblesses ».

Le jeune Urbain Guillet, arrivé à l'âge de seize ans, était pour son père et sa mère une cause journalière de chagrins, et presque un déshonneur pour la famille. Abandonné pour ainsi dire à lui-même et à ses funestes penchants, fréquentant de mauvaises compagnies, perdant son temps à des bagatelles, à peu près incapable de gagner sa vie, fréquentant le théâtre et d'autres lieux de plaisirs, il se montrait rebelle à tout bon conseil, à tout reproche, opiniâtre même, n'avait plus aucun égard à ce que lui disaient ses parents. Bref, on redoutait pour lui tous les excès et tous les malheurs.

Le père et la mère d'Urbain ne savaient plus que faire pour ramener leur enfant dans le bon chemin et le tirer de ses désordres. Mme Guillet tenta un dernier moyen.

Dans l'espoir que l'autorité de son oncle serait plus efficace et plus puissante auprès de ce pauvre enfant, auquel il était grandement attaché, elle pensa le lui envoyer et supplia le Révérend Père de vouloir bien le prendre avec lui, aux premiers temps de son installation à Bellefontaine.

Mais le Révérend Père, malgré la tendre affection qu'il avait pour son filleul, ne crut pas devoir l'accepter. « Il pouvait bien, disait-il, le recevoir ; mais il ne promettait pas de le garder à Bellefontaine », prévoyant que, dans les conditions où se trouvait alors sa communauté, son neveu s'y ennuierait mortellement et n'y resterait pas deux jours.

De plus, que deviendrait Urbain à Bellefontaine, pendant les longues absences de son oncle? Tombant sous la dépendance immédiate et la direction du P. Maur, il était facile de prévoir qu'il ne s'accommoderait pas des façons de ce supérieur, tempérament tout à fait à part et qui n'entendait absolument rien à l'éducation de la jeunesse. L'expérience du passé ne l'avait que trop laissé voir. Dernièrement encore, il s'était présenté à l'Abbaye « un excellent jeune homme de dix-sept ans, un ange véritable, dit le P. Urbain ; on ne put déterminer le P. Maur à le garder. Force avait été, pour avoir la paix, de laisser ce postulant s'en retourner ».

Le Révérend Père essaya de faire comprendre à sa belle-sœur que son fils ne resterait point à Bellefontaine, que d'ailleurs on s'en plaindrait inévitablement au Supérieur général, Dom Augustin, « qui, disait-il, n'est pas déjà trop bien disposé pour Bellefontaine ». Le pauvre garçon se dégoûterait avant peu du monastère, où l'on ne tarderait pas à lui faire mauvaise figure. Le P. Urbain donnerait sa vie pour la conversion et le retour au bien de ce cher enfant ; mais il est et demeure convaincu que l'envoyer à Bellefontaine ce serait achever de le perdre.

Le Révérend Père priait beaucoup pour ce malheureux et cher filleul, s'imposant à son intention de rudes pénitences

pour fléchir la colère de Dieu et attirer sur lui sa miséricorde. Il y pensait au saint sacrifice de la messe, il y pensait souvent pendant le jour; dans toutes ses lettres à son frère, il y avait un petit souvenir, un mot de douce et tendre amitié pour ce pauvre prodigue. Un enfant de tant de larmes et de tant de prières devait, nouvel Augustin, revenir un jour à la vertu.

Ce fut en l'année 1816. Le 16 août, avait lieu, dans l'église de Saint-Pierre, la clôture d'une mission dont le souvenir s'est gardé bien longtemps dans la mémoire des Nantais. Elle était prêchée par les RR. PP. Rauzan, Le Vasseur et Forbin-Janson, missionnaires de France. Ce jour-là, se fit une cérémonie imposante, l'érection d'un calvaire à la porte de la cathédrale.

L'un des missionnaires fit, au pied de la croix, un sermon d'une vibrante éloquence : le sujet de son discours était *le grand malheur du respect humain*. Le cœur du jeune Urbain, qui se trouvait parmi les auditeurs, en fut ému profondément : c'est à ce moment qu'il se sentit touché de la grâce. La parole véhémente du prédicateur fut pour lui comme un trait de feu, un glaive qui le pénétra jusqu'au fond de l'âme. Ce fut le commencement de son retour à Dieu.

Le Révérend Père apprit, quelque temps après, cet heureux changement. Il en conçut une grande joie et ne savait comment en remercier la divine miséricorde. A partir de là, le cher filleul fit tout ce qu'on pouvait attendre de lui pour réparer le passé et se corriger de ses défauts. Il rompit toute relation avec les compagnons de ses plaisirs et de ses désordres (1).

Pour confirmer ce que la grâce avait commencé de faire en lui, le R. P. Urbain s'empressa de lui écrire. Sa lettre respire les sentiments de la plus tendre affection. C'est une exhortation pressante à se dépouiller de ses mauvaises habitudes, et à revenir tout de bon à la pratique de ses devoirs.

(1) M. Urbain Guillet est resté jusqu'à sa mort, qui arriva en 1874, fidèlement attaché à tous ses devoirs.

Nous nous contenterons d'en donner une simple analyse.

« Le Révérend Père commence par reprocher à son filleul, et il le fait avec beaucoup de ménagement et de douceur, les chagrins qu'il a causés à toute la famille, à lui-même qui lui a toujours porté tant d'intérêt et témoigné tant d'affection, mais surtout à son père et à sa mère, qui pourtant semblaient ne vivre que pour lui.

« Si quelquefois son père a cru devoir user de sévérité à son égard, il l'a toujours fait avec une grande modération, pour le bien et dans l'intérêt de ce cher fils tant aimé, essayant de le corriger de ses défauts et de le réprimander de ses fautes.

« Où en est-il de ses devoirs envers Dieu?... Car il ne suffit pas, pour être quitte avec sa justice, de ne plus retomber dans les désordres du passé. Après avoir commis tant de péchés graves, il y a pour lui obligation de les réparer et de les expier, obligation aussi de réparer les scandales par l'édification du prochain. Pour être sauvé, il ne suffit pas, en effet, de s'abstenir du mal, il faut encore faire le bien; plus il a été coupable envers Dieu, plus il doit s'appliquer à lui plaire par la pratique de toutes les vertus. Dieu est bon, et sa miséricorde infinie; mais il ne doit pas le pardon au pécheur qui ne fait rien pour le mériter.

« Jésus-Christ l'appelle, il l'invite à revenir à lui. Du haut de sa croix, il lui tend les bras pour l'embrasser, attendant le moment du retour... Grand Dieu! si la mort venait le surprendre dans l'état du péché mortel! Il peut encore, il est à même de choisir; demain peut-être, il ne sera plus temps; de nos jours, il y a tant de morts subites!... Le P. Urbain ne peut s'empêcher de frémir, à la pensée que si la mort venait à frapper en cet état son cher filleul, il le verrait condamné à brûler éternellement avec les damnés dans l'enfer et verrait éternellement sa place vide dans le ciel, lui, le fils bien-aimé de son âme pour qui il a tant prié, et qu'il aime autant que lui-même.

« Le saint religieux lui décrit en même temps les tourments des damnés, leur inutile repentir, leur effroyable

désespoir et leurs cris déchirants, le ver rongeur qui les tourmente, et leurs cruels remords au souvenir de tant de grâces perdues, de tant de sages conseils et de bons exemples, dont ils étaient à même de profiter dans leurs familles, au souvenir d'une éducation chrétienne dont ils ont abusé ; tourments et désespoir sans fin qui les poursuivront sans relâche, pour les torturer pendant l'éternité tout entière.

« Le P. Urbain l'appelle son fils ; car il l'aime autant que s'il était son père. C'est, en effet, lui qui l'a tenu sur les fonts sacrés, quand il a eu le bonheur de devenir enfant de Dieu ; c'est lui qui a fait à sa place les saintes promesses et pris pour lui les engagements du baptême : qu'a-t-il fait de ces engagements et de ces promesses ?... Quel compte il en devra rendre à Dieu !

« Qu'il aille donc au plus tôt se jeter aux pieds de son père et de sa mère pour leur demander pardon de sa conduite passée, pardon des nombreux et profonds chagrins qu'il leur a causés, des sacrifices qu'ils ont faits inutilement pour lui. Qu'il arrose leurs pieds de ses larmes, et leur promette pour toujours d'être un fils aussi docile, aussi affectueux, aussi sage et obéissant, aussi reconnaissant qu'il a été jusque-là plus désordonné, libertin, dissipé, désobéissant, ingrat et infidèle à ses devoirs.

« Ce pardon obtenu de son père et de sa mère, il doit surtout s'efforcer de mériter le pardon de Dieu, par une bonne confession et par une contrition parfaite de ses péchés. Pour lui en faciliter les moyens, le Révérend Père lui dicte un examen de conscience, embrassant tous les péchés qu'il peut avoir commis depuis l'âge de raison.

« Il termine cette pathétique et touchante exhortation, en donnant à son filleul des conseils et des règles de conduite, lui indiquant les moyens à prendre pour persévérer dans l'amitié de Dieu et les pratiques de la vie chrétienne. Il est pour lui plus qu'un oncle ; il lui est un père mille fois tout à lui dans le saint amour de Notre-Seigneur. »

Ainsi, notre P. Urbain, tout en s'occupant des affaires de sa communauté, s'intéressait de toute son âme au bien spiri-

tuel de ses proches. Tous, sa mère, ses neveux, ses frères, il les avait maintenus dans la bonne voie, ou ramenés à Dieu ; et c'est ainsi que tout bon religieux doit agir dans les relations qu'il conserve avec les membres de sa famille.

Celui qui, pour Dieu, a quitté tout ce qu'il avait de plus cher au monde, son père et sa mère, ses amis, ses frères et ses sœurs, est-ce donc qu'il ne les aimerait plus? Loin de nous une pareille pensée : il les aime en Dieu et pour Dieu. Notre Père saint Bernard et, avant lui, saint Basile, saint Ambroise aimaient ainsi ceux qu'ils avaient laissés sous le toit paternel. Comme eux et comme notre vénérable fondateur, Dom Urbain, nous voulons que tous les membres de notre famille soient heureux un jour avec nous dans le ciel.

Et que fait le religieux à l'autel ? Il appelle la miséricorde de Dieu et ses bénédictions sur ceux qui sont restés dans le monde. Que se propose donc ce pauvre Frère par ses dures privations et les châtiments qu'il inflige à son corps, sinon de détourner de leurs têtes le fléau de la colère divine ? et cet humble solitaire qui, fidèle au culte de la croix, s'agenouille péniblement, tous les jours, devant chaque station de la voie douloureuse, à qui croyez-vous qu'il pense, si ce n'est à ces âmes si chères qui souffrent, depuis nombre d'années peut-être, les inexprimables douleurs du Purgatoire ?

Notre âme, notre pensée, qui tient de la nature des anges, comme eux s'en va de la terre au ciel, du cloître au foyer de la famille, où il fait si bon se trouver quelquefois. C'est que l'amour n'a point à franchir de barrière, ni d'espace à parcourir pour arriver à ceux qu'il aime ; et quand leur cher souvenir revient à sa pensée, il les rencontre tristes ou joyeux, vivant encore sous le toit paternel ; ou bien, si la mort les lui a ravis, il les revoit dans le sein de notre Père qui est au ciel.

Le religieux est pour sa famille un protecteur auprès de Dieu : il est pour tous les siens une victime d'expiation ; et voilà pourquoi de si pénibles sacrifices, voilà pourquoi tous ces jeûnes, ces veilles, ces austères pénitences. Toute sa vie

est une satisfaction à la justice de Dieu, un bon exemple enfin pour ce monde, toujours avide de jouissances et de plaisirs, qui tombe dans la dissolution et l'oubli de tous les devoirs.

Le P. Urbain venait de goûter une bien grande consolation du côté de sa famille. L'œuvre de sa fondation allait lui susciter de nouvelles épreuves. Ainsi, dans notre vie, s'entremêlent les jours : quelques courts instants de bonheur sont suivis bientôt de douloureux mécomptes. Dieu se plaît à faire luire un éclair de joie parmi les sombres nuages et les amertumes de notre vie, pour nous soutenir et nous encourager ; puis, il y mêle la tristesse afin de nous détacher de la terre, sur laquelle nous voudrions rester, si nous étions toujours heureux, et de nous ramener enfin à la pensée du ciel.

Aux derniers mois de l'année 1816, Dom Antoine, Abbé de la Trappe de Lulworth, en Angleterre, forcé de quitter ce pays avec ses moines, par suite de la malveillance du gouvernement anglais, se disposait à passer en France. Tout récemment il avait acheté, à des conditions avantageuses, l'ancienne abbaye de Melleray, pour s'y installer bientôt avec ses religieux (1).

Or, un certain M. Chizeau, vicaire à la cathédrale de Nantes, beaucoup plus préoccupé qu'il ne convient des nouvelles du jour, et qui se prétendait toujours bien informé, fit alors courir le bruit que le R. P. Dom Antoine, en sa qualité d'Abbé, allait réunir les religieux de Bellefontaine à ceux

(1) Dom Antoine Ier, abbé de Melleray (Loire-Inférieure), de 1817 à 1839, dont le nom, dans le siècle, était Saulnier de Beauregard, était chanoine de Sens et docteur en Sorbonne. Il transporta en France sa communauté de Lulworth, composée de cinquante-neuf religieux, aux frais du Roi, et sur un vaisseau de l'État appelé *La Revanche*.

Les Trappistes de Lulworth, débarqués à Nantes, furent de là conduits à Melleray, comme en triomphe, et installés dans cette abbaye, le 7 août 1817.

Dom Antoine avait ses entrées libres à la cour, sous la Restauration, et entretenait de nombreuses relations avec les personnages les plus distingués de cette époque. Très versé dans la connaissance des lettres et des sciences, jurisconsulte, orateur éloquent, chimiste, agronome, il était pétillant d'esprit et d'une amabilité peu commune.

L'Abbé Dom Antoine possédait un véritable génie d'administration, et

de sa communauté, pour ne faire plus, à Melleray, qu'un seul troupeau sous un seul et même pasteur. Ce bruit s'étant accrédité et prenant de la consistance, pouvait nuire à Bellefontaine auprès de beaucoup de gens qui, pensant en effet que cette dernière communauté n'avait plus sa raison d'être, sentirent à son endroit se refroidir leur zèle. On eut bien de la peine à démentir ce bruit qui était dépourvu de tout fondement, et à en empêcher les tristes résultats.

Dans le même temps, Dom Augustin faisait faire des quêtes dans plusieurs diocèses, pour la restauration de la Grande-Trappe ; et nombre de personnes, parmi lesquelles Mgr l'Évêque d'Angers, conseillaient fort au R. P. Urbain d'écrire au préfet de Maine-et-Loire, pour en obtenir que toutes les sommes recueillies à cet effet dans le département fussent employées au profit de Bellefontaine. Mais le Révérend Père, par un juste sentiment de délicatesse, se refusa toujours à cette démarche, et ne s'en trouva pas plus mal ; parce que les Vendéens, qui habitaient le Bocage, ne se souciaient pas de donner à la Grande-Trappe, réservant leurs offrandes pour son monastère.

Au commencement de l'Avent, Dom Urbain fit ajouter une annexe aux petits bâtiments déjà occupés par ses frères. Le rez-de-chaussée de cette construction nouvelle devenait la boulangerie, et l'étage au dessus allait servir de grenier pour le blé et la farine. Il eût bien voulu y réserver une petite place pour les novices, mais les ressources et les moyens lui manquaient ; il se vit obligé d'attendre encore quelque temps. Il reprit le cours de ses quêtes.

Vers le milieu de décembre, comme il se rendait au bourg

apportait à toutes ses œuvres une activité prodigieuse. Tel fut le développement qu'il sut donner à sa maison que, dix ans après son retour en France, on y comptait cent quatre-vingt-dix religieux, français, anglais, irlandais, espagnols, avec cent cinquante ouvriers du dehors, employés journellement à la culture des terres et aux diverses industries que le Révérend Père lui-même y avait installées.

Cet homme éminent fit faire de grands progrès à l'agriculture, et rendit de nombreux services à toute la région. La Trappe de Melleray, qui lui doit sa renommée, parvint, sous sa direction, à un degré de prospérité qu'elle n'a jamais connu depuis.

de Mouzillon, petite paroisse entre Vallet et Clisson, il faillit périr victime de son dévouement. En arrivant au bord de la Sanguèse, il trouva cette petite rivière changée par les pluies en un torrent fougueux. Il y rencontra une pauvre femme dans un grand embarras, obligée qu'elle était et dans l'impossibilité de passer la rivière. Le P. Urbain, n'écoutant que son bon cœur, la fit monter sur son cheval. Mais comme il l'aidait dans le passage, le pied lui manqua et, sans une grosse pierre qui l'empêcha de glisser plus avant, il allait tomber dans un trou de cinq pieds de profondeur.

La pluie tombait tous les jours en abondance, ce qui n'arrêta point le courageux supérieur. Les ruisseaux, les rivières débordaient devant lui, changés en de rapides courants. Il fallait bien pourtant passer à l'autre bord : il les traversait tantôt à cheval et tantôt en bateau. Le bon supérieur allait toujours, malgré le froid, malgré la pluie, offrant à Dieu toutes ses fatigues, heureux de se dépenser ainsi pour ses frères.

Plusieurs d'entre eux s'en allaient, comme lui, par les villes et dans la campagne. Le Frère Antoine voyageait aux environs de Nantes. Le Frère Jean-Baptiste, au diocèse de Rennes, poursuivit jusqu'à Saint-Malo, passa la Manche et s'en alla peut-être jusqu'à Londres. Le 17 décembre, le Révérend Père en demandait des nouvelles à son frère, avec qui ils étaient en correspondance, et celui-ci ne pouvant lui en donner de bien récentes, il en paraissait fort inquiet.

De tous les quêteurs du P. Urbain, le Frère Benoît était le plus intrépide. Il parcourait le Maine-et-Loire et la Loire-Inférieure. Dans ce dernier département, il poursuivit sa marche jusqu'à Ker-Cabelec, petit port au-delà du bourg de Mesquer, qui est la dernière commune au bord de la mer, aux confins du Morbihan. Il serait allé plus loin, mais une difficulté l'arrêta : c'est que, de l'autre côté de la Vilaine, on parle une autre langue, le breton, à laquelle il n'entendait absolument rien.

De ses longues tournées, Frère Benoît rapportait souvent en son bissac, avec ses collectes d'argent, de curieuses et

très jolies histoires. Il passait, une fois, dans une rue d'Angers, comme toujours modeste et recueilli, récitant pieusement son chapelet, quand de mauvais plaisants essayèrent de s'amuser de lui. « Tiens, s'écria le plus brave d'entre eux, s'adressant aux libertins qui l'accompagnaient, as-tu vu ces fainéants de moines ? » et les autres de rire. Fainéants, fainéants ! pensait le bon Frère sous sa robe de bure, mais il se trompe celui-là !... Puis, tranquillement et d'un pas résolu, il s'avance vers la bande et, s'adressant à celui qui avait parlé pour les autres : « Montrez-moi donc vos mains, lui dit-il d'un ton plaisant et quelque peu moqueur », et comme le beau monsieur hésitait, « puisque vous ne l'osez pas, ajoute le Frère, souffrez du moins que je vous montre les miennes ; » et ce disant, aux regards de tous, il présente ouvertes ses deux grosses mains durcies par le travail et par le temps, calleuses et ridées comme l'écorce d'un vieux chêne.

Tableau d'un autre genre. Frère Benoît quêtait au canton de Chemillé, dans la paroisse de Neuvy. Il se présente à une ferme où seize enfants grandissaient et florissaient autour de leurs père et mère : *uxor tua sicut vitis abundans... et filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ.* Or, Frère Benoît avait en grande estime les belles et nombreuses familles, et surtout il aimait les enfants. Heureux de sa rencontre, tout de suite il goûta le charme de cet intéressant intérieur. Jeunes gens et enfants arrivèrent du champ, les uns après les autres, avant l'heure de midi, et le Trappiste, comme on le pense bien, fut invité à prendre sa part au repas de la famille.

Seize enfants réunis autour de la table, quelle belle couronne autour du père et de la mère ! Notre Frère Benoît, en pareille occasion, ne se croyait pas tenu à la règle du silence et, se sentant en verve, il se donna ce jour-là libre carrière. Nul comme lui ne savait à la conversation mêler la gaieté, le bon sens et l'amabilité, intéressant au plus haut point ceux qui avaient le plaisir de l'entendre. Il émerveilla donc ses auditeurs, et les jeunes convives étaient tout yeux, tout oreilles aux histoires qu'il contait de ses lointains voyages.



Cimetière de Bellefontaine.

Entre les autres enfants, Frère Benoît remarqua un tout petit, qui n'avait pas encore cinq ans. Ses frères et sœurs l'appelaient de son nom : « Mon petit frère Jean », un vrai chérubin à la blonde chevelure. Pendant tout le dîner, il n'avait pas détaché un instant ses deux grands yeux bleus de dessus l'aimable conteur. Ce charmant enfant était un peu timide, et quand, au moment de prendre congé de ses hôtes, le moine voulut l'embrasser, le petit eut peur, effrayé de voir de si près et de sentir sur ses grosses joues roses la longue barbe du Frère. « Tiens, mon petit Jean, lui dit Frère Benoît, le prenant sur ses genoux et lui donnant une belle image, garde-la en souvenir de moi. Et puis, quand tu seras grand, tu viendras me voir à Bellefontaine. Je serai mort peut-être en ce temps-là ou bien près de mourir, alors tu prieras le bon Dieu pour moi. »

Le petit frère Jean prit ces paroles au sérieux. Vingt ans après, cet ange au regard si pur, si innocent, si candide, s'en vint à Bellefontaine rendre sa visite au Frère Benoît, mais il voulut rester avec lui. C'était le 24 avril 1836 : le petit frère Jean changea son nom en celui de Frère Dorothée.

Un an ne s'était pas encore écoulé, le jour du Jeudi-Saint, au moment même où s'accomplissait sous les cloîtres la touchante cérémonie du *Lavement des pieds* ou *Mandatum des pauvres,* le jeune Frère Dorothée, tout seul dans le cimetière, y creusait la fosse du vieux Frère Benoît. Depuis celle-là il en a creusé bien d'autres, et que de fois aussi il s'est mis à genoux devant la petite croix sur laquelle est marqué le nom du défunt !

Le bon vieux Frère Dorothée avait 86 ans quand il quitta cette vie, où tout n'est que misère et affliction d'esprit, se disant qu'il fait bien meilleur vivre au Paradis. Il est mort, il y a moins d'un an, le 6 décembre 1897, des suites de l'influenza.

Après cette digression un peu longue peut-être, mais que nous pardonneront nos lecteurs, nous revenons aux négociations et aux démarches du R. P. Urbain pour l'acquisition de Bellefontaine.

A la fin de décembre 1816, M. Guillebaut offrait de lui vendre à crédit toutes les terres de l'Abbaye ou, s'il aimait mieux, seulement les deux tiers, à la condition qu'il y eût entre l'acheteur et le vendeur un intermédiaire, ne se souciant pas, disait-il, d'avoir à traiter immédiatement avec un Trappiste, parce qu'en cas de difficulté pour le paiement, il ne serait pas possible de trouver un avocat qui consentît à plaider contre les religieux. Il voulait avoir affaire à un séculier qui s'engagerait à répondre pour eux.

Le 21 décembre, le Révérend Père partait à la hâte pour Cholet, afin de se rendre ensuite au May, peut-être chez M. Guillebaut.

Le diable travaillait fortement à faire avorter l'affaire de Bellefontaine, et peu s'en fallut qu'il n'y réussît. Il se servit à cette fin « d'un intrus », un homme déguisé en prêtre. « Heureusement, dit le P. Urbain, je me suis aperçu à temps de sa malice. Ce malheureux n'était venu au monastère que pour nous voler et nous faire chasser du pays. Mais, comme bien on pense, il n'a point trouvé chez nous de valeurs, et nos Frères ne s'y sont point laissé tromper. Mais il a donné au dehors un horrible scandale. Il n'avait été logé chez nous qu'en qualité d'hôte et comme malade. Il est maintenant en lieu sûr et bien connu pour ce qu'il est, le scélérat ! Hélas ! il y a bien d'autres difficultés à l'établissement de Bellefontaine ! »

Il n'y avait pas lieu, néanmoins, de s'inquiéter outre mesure. Car la main de Dieu ne fait jamais mieux sentir son action protectrice qu'au moment même où l'on croit que tout va manquer, à l'heure à laquelle apparaît plus visiblement l'impuissance de l'homme ; c'est une vérité que l'on constate à toutes les époques, dans l'histoire de l'Église et dans la vie des saints, pour l'encouragement du chrétien dans ses difficultés et ses épreuves. Il est remarquable, en effet, que toutes les œuvres entreprises pour la gloire de Dieu ne reçoivent leur accroissement qu'après de nombreux obstacles, et ne réussissent bien souvent qu'au moment où la science, l'habileté humaine se voit prise au dépourvu. Dieu

en agit ainsi vis-à-vis de nous, parce qu'il est jaloux de sa gloire qu'il a déclaré ne vouloir céder à personne : *gloriam meam alteri non dabo* (*Isaïe* XLII, 8). L'homme est alors obligé de reconnaître que Dieu seul est l'auteur de tout bien, et que lui, pauvre créature, n'est qu'un faible instrument dans la main de sa toute-puissance.

Comme bonnes étrennes, au premier jour de l'an (1817), le Révérend Père reçoit un très bon novice. Quelques jours après, c'est M. l'abbé Donon, curé de Sainte-Anne-à-Vue, au diocèse de Nantes, qui lui fait présent de deux beaux livres de chœur, provenant de l'ancienne abbaye de Buzay (1).

C'étaient là de petites consolations qui lui tombaient du ciel comme une douce rosée, pour le réconforter parmi les tribulations qu'il avait à supporter d'autre part. Le bon Père écrivait, en effet, à la même date : « Ce ne sera pas sans miracle que nous viendrons à bout de fonder notre établissement. Presque chaque jour surgissent des difficultés nouvelles, qui paraissent insurmontables, mais qui, je l'espère bien, n'auront d'autre résultat que de nous retarder. »

Ainsi le R. P. Urbain n'était point encore quitte de tout embarras et libre d'inquiétude relativement à l'acquisition de Bellefontaine. Mais voici venir le temps où Dieu va lui faire plus particulièrement sentir les bienveillants effets de sa Providence.

Ne comptant plus sur aucun secours humain, et se désolant de voir ses religieux partager avec des séculiers les misérables petits bâtiments et dépendances de l'Abbaye, il s'en allait, un jour, plus affecté que de coutume, errant autour du monastère et peut-être murmurant en son âme : « Pauvre Bellefontaine... je ne pourrai donc pas t'avoir ! » quand, arrivé auprès du portail du nord, il rencontre le père

(1) Buzay, ancienne et riche abbaye, fondée le 16 juin 1135, par les libéralités du duc de Bretagne, Conan III, et de sa mère Ermangarde, à 5 lieues au-dessous de Nantes et à 6 kilomètres du Pellerin, sur la rive gauche de la Loire et l'Achenau. Elle eut pour premier Abbé Nivard, le plus jeune frère de l'illustre saint Bernard, qui vint la visiter en 1143. Détruite à la Révolution, il n'en reste plus que des ruines, dont la principale, qui se voit de très loin, porte le nom de *Tour de Buzay*.

Baron. Ce n'était pas la première fois qu'il lui parlait de son chagrin. L'excellent fermier prenait assurément grande part à sa peine ; car il était très honnête homme et fervent chrétien. Il le plaignait de tout son cœur : « Père Baron, dit tout à coup le Révérend Père, comme si un éclair était venu soudain illuminer son esprit ; amenez-moi un cheval et que j'aille tout de suite voir ce M. Martin... C'est ma dernière ressource ! »

Ne le connaissant d'aucune part et n'ayant point de lettre de recommandation, il avait hésité d'abord à aller le voir. Cependant, le temps pressait et les propriétaires de l'Abbaye pourraient bien, à la fin, se lasser d'attendre... Après avoir bien réfléchi et beaucoup prié, il pensa qu'au pis-aller il n'avait aucun risque à courir, en faisant visite à ce vieux militaire.

En un instant, le cheval est sellé et voilà le R. P. Urbain parti pour Saint-Pierre-Montlimard.

L'accueil qu'il reçut du brave colonel fut d'abord un peu froid. Mais la véritable vertu a le don de charmer et de séduire les grandes âmes. L'ardente charité du P. Urbain, l'air de bonté qui reluit sur sa figure, l'onction de ses paroles, le parfum de sainteté que respire toute sa personne, ont bientôt attendri M. Martin : un moment a suffi pour le gagner à l'œuvre de son pieux solliciteur. Quand il eut connu les circonstances qui avaient amené l'humble religieux à Montlimard, son visage se dérida ; un rayon de lumière divine, avec l'esprit de charité, descendit en son âme. Dès ce jour, il porta le plus grand intérêt à la fondation de Bellefontaine.

M. Tristan Martin avait un frère curé de Montrevault, prêtre charitable et zélé, qui aida puissamment le P. Urbain dans ses premières démarches, usa de son influence et de tout son crédit pour aplanir les difficultés. Le colonel aimait à faire les choses grandement et non point à demi. Il convint avec le Révérend Père qu'il compterait aux héritiers Gaudré le prix de l'acquisition, et se chargerait lui-même d'assurer l'avenir de l'établissement des Trappistes.

Quelques jours après, le 17 janvier, un acte portant quit-

tance était passé entre M. Tristan Martin et les héritiers Gaudré. Dès le lendemain, le Révérend Père en portait la nouvelle à ses religieux.

« L'affaire de notre monastère ne peut plus manquer, écrivait-il le même jour. Dom Augustin n'y met aucun obstacle ; même il m'envoie des livres et me donne un bon religieux de chœur. Quant à M. Guillebaut, je crois qu'il ne peut plus reculer. Tout au plus, pourrait-il demander un millier de francs de plus. »

Mais voilà que, le 31 janvier, survient un nouvel embarras. Une des deux femmes auxquelles appartient un tiers des terres de Bellefontaine est dans un état désespéré, peut-être morte en ce moment. Or, elle n'a pas encore signé l'acte de vente et il y a lieu de douter qu'elle ait laissé une procuration à son mari. Le Révérend Père part en toute hâte chercher le contrat, qui se trouvait chez M. Tristan Martin, et le porte tout de suite à signer à la mourante. « Dieu veuille, disait-il, qu'il ne soit pas trop tard ! » Il arriva juste à temps et, le 8 février suivant, le contrat était enfin signé par les deux femmes intéressées à la vente des propriétés de l'Abbaye. Enfin, avec l'aide de M. Boutillier de Saint-André, notaire à Cholet et tout dévoué au P. Urbain, après toutes ces démarches et les formalités d'usage, le Révérend Père pouvait compter sur la jouissance paisible de la propriété de Bellefontaine.

Il recevait, ce jour-là, le prix de tant de travaux et de si longues fatigues ; il voyait s'accomplir le plus ardent, le plus cher de ses vœux, ayant trouvé, ce qu'il cherchait depuis si longtemps, une demeure assurée, un lieu de repos pour ses frères.

Il sembla qu'il avait accompli sa mission ; il n'avait plus maintenant qu'à mourir.

CHAPITRE VI

LA FIN DU PÈLERINAGE

Accident du 8 mars. — Le R. P. Urbain tombe malade à Cholet. — Fin de ses travaux et de ses épreuves. — Sa maladie, ses derniers jours et sa mort. — Convoi funèbre et sépulture.

Le R. P. Urbain avait acquis à ses frères un refuge assuré, un vrai monastère pour eux et pour les générations à venir. Quant à lui, l'heure était venue de s'en retourner à Dieu et de jouir de l'éternel repos. Il était à la porte du ciel, où avant peu de temps il allait recevoir le prix de tant de travaux et de tribulations supportées pour son amour.

Il arrivait au port et jetait l'ancre aux rivages de la patrie. Après de si longues épreuves et tant d'années passées à courir le désert, il a conduit les siens dans la terre de promission. Mais il ne lui sera point accordé, non plus qu'autrefois au législateur des Hébreux, d'habiter ces lieux bénis, de s'y reposer avec ses frères, de se rafraîchir enfin aux sources vives et pures de la chère abbaye de Bellefontaine.

La mort va le prendre au lendemain de son acquisition, sous un toit étranger, loin de son monastère. Mais c'est Dieu le Père céleste qui va le recevoir en son paradis.

« Ce que vous ferez pour le plus petit d'entre les miens, avait dit le Sauveur, je le regarderai comme fait à moi-même. » Dom Urbain n'avait-il pas recueilli les petits enfants, les abandonnés, les pauvres? Il les avait logés, vêtus, nourris de sa substance, de ses sueurs et de son sang ; il les avait instruits de la vérité, élevés dans la vertu, leur apprenant à connaître, à aimer et à servir Dieu. Encore quelques jours, et il allait entendre de la bouche de Jésus-Christ lui-même ces consolantes paroles : « Venez, le bien-aimé de

mon Père, venez partager mon royaume. Car j'étais sans asile, et vous m'avez recueilli; j'étais nu, et vous m'avez couvert d'un vêtement; j'ai eu faim et soif, et vous m'avez donné à manger et à boire; j'étais souffrant, et vous m'avez soulagé; j'étais dans la tristesse, et vous m'avez consolé... Venez donc, entrez dans la joie de votre Seigneur. »

Avant de suivre notre bon P. Urbain à la dernière station de son long et douloureux pèlerinage, il nous faut rapporter un accident qui la précéda de peu de jours, et ne fut peut-être pas étranger à la maladie qui devait, en si peu de temps, le ravir à la tendre affection de ses religieux.

Le 8 mars, comme il s'en revenait d'Angers, le Révérend Père était tombé, avec son cheval, dans un *mollet,* ou bourbier, à quelques pas de Bellefontaine. Écoutons-le raconter lui-même cet accident. Quand il relate ces sortes d'aventures, et c'est ce qui fait le charme de ses récits, il ne laisse voir ni mécontentement, ni mauvaise humeur.

« Le chemin, dit-il cette fois, le chemin était marqué pour avertir qu'il était impossible d'y passer; parce que, depuis le mauvais temps, les chevaux qu'on avait essayé d'y faire passer s'étaient trouvés embourbés à y périr, et six hommes eurent de la peine à en retirer le dernier. Je suis tombé la tête la première; mon cheval s'est roulé sur moi. Privé de tout secours, j'avais les jambes tellement enfoncées que je fus un moment à désespérer d'en sortir. Cependant, je suis venu à bout, non sans peine, de porter ma valise sur la haie et de revenir à mon cheval, dont les jambes avaient entièrement disparu dans la boue. Il est surprenant que la pauvre bête ait pu s'en tirer à si bon compte : elle en est pourtant sortie, sans autre malheur que la croupière brisée, ainsi que la selle et les brides. Pour moi, je n'en ai gardé, pour les jours suivants, qu'un grand tiraillement dans les jambes. »

Deux jours après, il n'en restait presque plus rien. Et voyez la grande bonté de Dieu, puisqu'il réjouit en même temps qu'il afflige ses pauvres serviteurs : quelques instants après, comme pour le consoler de cette désagréable et ridi-

cule aventure, la Providence lui présentait, à son retour à l'Abbaye, deux novices de chœur, dont un de vingt et un ans et de grande espérance.

Le samedi 22 mars, le Révérend Père était venu à Cholet. Il se sentait mal à l'aise. Il voulut bien, malgré cela, car il s'agissait d'un service à rendre, il voulut aller dire la messe à Nuaillé, qui est à sept kilomètres de distance; c'était le dimanche de la Passion. Il partit donc le samedi soir et revint le lundi matin à Cholet.

Il ressentait par tout le corps un grand malaise, éprouvant de fréquents éblouissements, et chancelant à chaque pas. Il essaya, quand même, vers les quatre heures du soir, de s'en retourner à Bellefontaine. Mais il ne put aller bien loin : de violents accès de rhumatismes le saisirent tout à coup et le forcèrent de s'en retourner à la ville.

Souffrant d'extrêmes douleurs, il s'en vint frapper à la porte de l'hôpital. On lui donna une chambre, et de suite il se mit au lit. Il avait comme un pressentiment de sa fin prochaine, et c'est sur ce lit d'hôpital qu'il souhaitait mourir, en compagnie de la souffrance et de la misère : « Pauvre et malheureux toute ma vie, disait-il, je veux mourir comme j'ai vécu, avec les pauvres! »

Le R. P. Urbain fut traité avec beaucoup d'attentions et d'égards par les sœurs de la Sagesse, qui avaient la direction de l'hôpital, et la Révérende Mère Elzéar lui prodigua les soins les plus charitables.

Le malade souffrait beaucoup de l'estomac et avait une peine extrême à respirer. Cependant il était calme, résigné, toujours accueillant ceux qui le venaient voir, avec le même regard bienveillant, avec son doux et aimable sourire. M. Boutillier, son notaire, étant allé le visiter et le voyant réduit à ce triste état : « Mon Révérend Père, lui dit-il, ne serait-ce point la goutte qui vous remonterait? — La goutte? Oh! non, répondit en souriant le cher malade ; on n'a point la goutte, à la Trappe! »

En effet, ce n'était point la goutte, mais le rhumatisme qui était remonté dans la gorge. Le pauvre Père ne pouvait

plus rien prendre, l'inflammation ayant gagné les amygdales. Il souffrait, sans se plaindre, des douleurs inouïes. Les religieuses qui le soignaient et le servirent pendant toute sa maladie étaient étonnées de sa grande patience. Elles ne doutaient pas, disaient-elles, qu'il n'eût en peu de temps fait son purgatoire, et expié ainsi les quelques dettes qu'il pouvait avoir encore à payer à la justice de Dieu.

Le 26 mars, le Révérend Père écrivait de Cholet à son frère, mais d'une main tremblante et mal assurée, cette courte lettre, qui fut la dernière de sa vie :

« Excuse mon barbouillage, mon cher frère. Sans maladie, j'éprouve dans les reins une douleur qui m'oblige à rester couché depuis lundi, sans pouvoir me redresser ni remuer les mains. Je suis mieux aujourd'hui, mais je ne puis bouger. J'attends des nouvelles de Paris, concernant mes affaires, et j'espère qu'elles seront bonnes. Dans la posture où je suis obligé de me tenir, je ne vois pas le papier sur lequel j'écris. Je t'écrirai mieux dans quelques jours. J'embrasse toute la famille. Mes douleurs sont à peu près continuelles. J'ai toute la peine possible à ne pas crier.

« Ton frère, Urbain. »

Le jour des Rameaux, le vénéré malade fit de suprêmes efforts pour descendre de sa chambre. Il voulait essayer de dire la messe à la chapelle. A peine arrivé dans la sacristie, il s'affaissa tout à coup sur une chaise, et tomba évanoui ; il fallut le reporter sans retard à sa chambre et le déposer sur sa couche. Il souffrait toujours beaucoup, et son état ne s'améliorait pas.

Tout le monde s'intéressait à son sort, et l'on venait de la ville, à chaque instant, prendre de ses nouvelles.

A Bellefontaine, les religieux récitaient tous les jours trois chapelets, et le P. Maur disait chaque matin la messe à son intention.

Plusieurs fois depuis le commencement de sa maladie, le Révérend Père avait fait écrire à ses religieux de ne point

s'inquiéter sur son état, parce que, ayant déjà bien des fois expérimenté ce mal, il en était toujours revenu. Il allait sans doute en triompher encore une fois, et retournerait bientôt au milieu d'eux.

Cependant, le P. Maur vint le voir avec plusieurs Frères, dans la matinée du lundi saint, 31 mars.

Ce jour-là, il se sentait beaucoup mieux, et put causer avec eux pendant une demi-heure ; car il parlait encore assez facilement. Les amygdales étaient dégonflées. Le malade essaya d'inspirer à ses Frères un espoir qu'il n'avait peut-être pas lui-même, leur donnant à croire qu'il serait guéri sous peu de jours, et que tout danger étant passé, il aurait la joie de les rejoindre avant Pâques, à Bellefontaine. C'était aussi le sentiment du médecin ; et le lundi soir, le P. Maur s'en retourna plus tranquille, laissant à Cholet le Frère Claude auprès du R. P. Urbain.

Le mercredi saint, pendant la matinée, le Révérend Père se sentait encore beaucoup mieux ; quand, tout à coup, vers l'heure de midi, son état empira. Au bout de quelques minutes, le vénérable religieux comprit que c'était sa fin. Tant qu'il put parler, il s'entretint de Dieu, de sa bonté infinie, de sa grande miséricorde envers les pécheurs, s'imaginant dans sa profonde humilité qu'il devait en avoir grand besoin, et qu'il allait bientôt en éprouver les effets. Il ne regrettait qu'une chose en mourant, se rappelant sans doute les beaux souvenirs de la Val-Sainte et les derniers moments de son bien-aimé Frère Palémon, c'était de ne pas mourir comme lui, couché sur la cendre.

Il aurait aussi voulu rendre son dernier soupir et remettre son âme à Dieu dans cette chère maison qui, depuis quelques jours seulement, était devenue la sienne. Mais puisque le bon Dieu ne le voulait pas, et demandait encore de lui ce dernier sacrifice, « que la sainte volonté de Dieu soit faite, dit-il, et que son saint nom soit à jamais béni ! » Ce furent les derniers sentiments de ce cœur si pieux, si dévoué, les derniers mots prononcés par ses lèvres expirantes, qui murmuraient aussi les doux noms de Jésus, Joseph et Marie.

Quelques moments après, il avait perdu complètement l'usage de la parole. Ses yeux, constamment élevés vers le ciel, s'arrêtèrent sur le crucifix, et déjà semblait-il s'entretenir avec les anges et avec les saints.

La dernière heure paraissant ne devoir pas tarder beaucoup, on se hâta de lui administrer l'Extrême-Onction. A peine eut-il reçu les secours de la religion, qu'il entra dans une agonie douce et tranquille, gage du bonheur céleste et de la paix qu'il allait goûter bientôt dans le ciel.

Oui, dans un instant, ô Père bien-aimé, la bienheureuse éternité va commencer pour vous. Le temps des tribulations et des épreuves est passé, et voilà que s'ouvrent devant vous les portes de la céleste Jérusalem. Partez donc, âme d'apôtre, purifiée par la souffrance et toute brûlante d'amour. Allez vivre de la vie des anges, et posséder le royaume que Dieu vous a préparé dès le commencement. Voilà que le ciel s'entr'ouvre, et déjà vous y apercevez des légions d'élus et de jeunes enfants, qui vous tendent les bras. Dans un instant vous allez voir Dieu face à face, et le posséder dans tout l'éclat de sa gloire ; vous allez l'aimer d'un amour infini, sans craindre de le perdre jamais. Aujourd'hui même, vous allez commencer de vous enivrer du pur amour et de vous abreuver à des torrents de voluptés célestes : *inebriabuntur ab ubertate domus tuæ et torrente voluptatis potabis eos* (*Ps*. XXXV, 9).

Vers les quatre heures du soir, l'âme du R. P. Urbain, tout embaumée du parfum de ses vertus, et consumée d'amour pour Dieu, quittait son enveloppe mortelle, et s'échappait de la prison de son corps, ce corps usé par les infirmités, dans le long martyre d'une vie toute consacrée aux œuvres du dévouement et de la charité.

Il était âgé de cinquante-trois ans un mois et seize jours.

Le R. P. Dom Urbain Guillet n'était plus. Depuis le jour où il avait quitté Nantes, pour s'en aller à la Trappe, jusqu'à sa mort à l'hôpital de Cholet, il avait fait un long voyage, six mille lieues environ. En y ajoutant tous ces voyages de moindre importance, qu'il fit aux environs de ses stations

successives et de ses divers établissements, on arriverait peut-être au double.

Jamais religieux de la Trappe, si ce n'est Dom Augustin de Lestrange lui-même, ne parcourut autant de pays. La vie de ces deux hommes se ressemble, du reste, par le dévouement et l'esprit de sacrifice, par les épreuves, par la souffrance et les tribulations. La mort de l'un et de l'autre fut aussi la mort des justes, également précieuse devant Dieu. *Beatus qui suffert tentationem; quoniam cum probatus fuerit, accipiet coronam vitæ, quam repromisit Deus diligentibus se* (Saint Jacques, I, 12).

Le lendemain de ce jour, le jeudi de la Semaine sainte, les bons chrétiens de Cholet et des paroisses voisines étaient dans le deuil, au souvenir de la mort du Sauveur; le sanctuaire des églises était abandonné, les autels dépouillés et le Christ au tombeau.

Dans la cour de l'hôpital, un cercueil, fait à la hâte de pauvres planches de sapin, attendait, couvert d'un simple drap noir marqué d'une croix. Il renfermait les restes vénérés du R. P. Dom Urbain, cet homme qui, toute sa vie, soupira après une douce et tranquille retraite au désert, et ne cessa de courir à travers le monde ; cet humble moine, qui avait appelé de ses vœux, et cherché dans la simplicité de son cœur la solitude et le silence, et vécut toujours dans le mouvement et l'agitation parmi les hommes; ce religieux, qui avait été plus grand que les événements eux-mêmes, les dominant par l'ascendant de ses vertus et de sa rare énergie; plus grand enfin et plus fort que la persécution, qui ne put jamais le renverser et l'abattre.

Sous ce drap mortuaire reposait un chrétien, un religieux, un prêtre à l'âme fortement trempée dans les eaux de la tribulation, qui avait enduré toutes les tortures, toutes les infirmités, toutes les souffrances. Jeté d'un bout du monde à l'autre, il avait eu tous les courages, ayant traversé et bravé tous les périls; et pourrait-on facilement trouver un pareil caractère, une plus grande force d'âme et plus d'énergie de volonté unies, dans le même homme, à une si parfaite obéis-

sance, à une humilité si profonde, à un abandon plus filial et plus complet à la Providence de Dieu?

Autour de la modeste bière étaient agenouillés douze ou quinze moines, frères convers et religieux de chœur, enfants du R. P. Urbain. Ils avaient partagé ses travaux, ses privations, son exil ; en lui ils avaient mis leurs espérances les plus chères, et sur lui reposait tout leur avenir.

Au chant de l'*In exitu Israel de Ægypto,* psaume qui rappelle en nos Livres Saints la délivrance des Hébreux de la servitude, leur sortie d'Égypte, et leur départ pour la Terre promise, le cortège se mit en marche, précédé de la croix de bois.

Scène étrange que ce funèbre convoi de Trappistes, au lendemain de la terrible révolution et de la guerre civile, en ces lieux naguère désolés par le carnage, par le sang qui coulait à flots, par les cris déchirants des blessés, par le tumulte et le bruit effrayant des batailles.

La foule nombreuse des fidèles suivait les moines de la Trappe. La tristesse était sur tous les visages. Les religieux, par leur attitude désolée, témoignaient de la grandeur de la perte qu'ils venaient de faire, ils s'en allaient égrenant leurs longs chapelets, les regards fixés à terre, et de grosses larmes tombaient de leurs yeux.

Ils traversèrent ainsi la ville de Cholet, emmenant après eux ces restes vénérés, souvenir précieux et cher à leur amour filial. Le cercueil était précédé de M. l'abbé Mongazon, qui présidait la cérémonie, et suivi d'un grand nombre de prêtres en habit de chœur.

Cette procession de la mort à travers la campagne, dans des sentiers solitaires, alors les seuls chemins de ce pays de bocage, cette foule recueillie, dont le silence n'était interrompu que par le chant des psaumes, présentait un spectacle d'une émotion saisissante.

La multitude du peuple qui suivait le convoi ne pouvait se compter; car le bon P. Urbain était déjà connu partout dans ces campagnes, vénéré comme un saint : il était si aimable, si simple, si charitable, si bon !

Les habitants accouraient à la rencontre, s'agenouillant au passage, puis suivaient le cortège jusqu'à l'église la plus voisine, à Saint-Léger, ou jusqu'au prochain village, à la Croix-de-pierre, à la première croix plantée au bord du chemin. Là on déposait le cercueil et l'on arrêtait le convoi, pour se reposer quelques moments, et le vieux soldat vendéen, redevenu fermier, piquait sa petite croix de bois, selon une coutume conservée depuis des siècles en ce pays de foi et de mœurs primitives (1).

Après plusieurs heures de marche, le convoi funèbre arriva au monastère. Le cercueil fut déposé jusqu'au lendemain dans une pauvre petite salle noircie par la fumée, et qui n'avait d'autre ornement que l'image du Christ dressée sur une table entre deux petits cierges de cire jaune. Les religieux et les frères y veillèrent, toute la nuit, auprès de la dépouille mortelle de leur père. Le lendemain, dans la soirée, après les prières et les cérémonies d'usage, tous les religieux, prosternés contre terre, lui firent le suprême adieu.

Le cimetière des anciens moines avait disparu sous les ronces et les épines. Le cercueil du R. P. Urbain fut transporté à la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours. On l'ensevelit à 3 heures. C'était le Vendredi, jour anniversaire, et

(1) Cette pieuse coutume, autrefois si répandue dans nos pays de Bretagne et de Vendée, depuis longtemps, hélas! a disparu d'un grand nombre de paroisses. Ces petites croix de bois, les *crocés*, déposées sur les calvaires et les monuments pieux qui bordaient le chemin, y restaient quelquefois pendant bien des années. Le passant ne les regardait pas sans penser aux chers défunts, qui avaient parcouru les mêmes sentiers, vécu aux mêmes lieux que lui, habité le même village et souvent partagé la même vie. Pour eux, il s'agenouillait un instant, afin de prier et d'implorer la miséricorde divine. Ah! nos anciens étaient bien meilleurs que nous! car ils priaient davantage et mieux que nous; et c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts!

Aujourd'hui que le souvenir de la mort nous est peut-être moins familier, quelles prières faisons-nous pour nos chers trépassés, et quelles expiations pour nos parents, nos amis, tous ceux qui nous ont précédés dans la tombe? Mon Dieu, que c'est là une pénible et désespérante pensée! Et que signifient ces superbes monuments, ces fleurs, ces riches couronnes qui marquent leur place au cimetière? « Vains ornements sur la tombe des morts! » Bien mieux vaudrait, pour le soulagement de ces pauvres chères âmes, y porter, avec nos regrets et nos larmes, le suffrage de nos pénitences et l'aumône de nos prières.



Réfectoire de Bellefontaine.

à l'heure même où notre Divin Rédempteur et bien-aimé Sauveur Jésus-Christ était mort pour nous sur la croix.

Le R. P. Urbain avait terminé sa laborieuse carrière. Il eût pu dire avec l'apôtre : « *Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ quam reddet mihi in illâ die justus judex.* » (II *Tim.* IV, 7, 8.)

CHAPITRE VII

VERTUS DU R. P. URBAIN

Foi et confiance en Dieu ; esprit intérieur. — Sa charité ; humilité et amour de la pauvreté. — Obéissance et mortification. — Patience dans les infirmités, et saints désirs de la mort.

La vie chrétienne, et encore plus la vie religieuse, est une lutte incessante contre le monde et les tentations, contre les faiblesses de la chair et les suggestions de l'esprit malin. Heureux celui qui peut, au dernier de ses jours, s'adresser à lui-même ces consolantes paroles de l'Apôtre : « *Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ :* j'ai combattu le bon combat,..... et je n'ai plus qu'à recevoir ma couronne. » (II *Timoth.* IV, 7.)

Cette lutte difficile et sans merci, le R. P. Urbain l'avait soutenue vaillamment jusqu'au bout. La mort de ce juste, précieuse devant Dieu, a été le commencement de son bonheur, son entrée dans le repos éternel ; elle a été le triomphe et le couronnement de sa foi, la récompense de ses belles vertus.

Le R. P. Urbain avait été élevé par un saint prêtre, initié par lui de bonne heure à la connaissance des vérités chrétiennes. Les bons exemples qu'il avait sous les yeux, venant confirmer les sages enseignements qu'il avait reçus, cette foi de son enfance fut en lui comme la cause première, la source même du dévouement et de la charité. Il appréciait singulièrement le bonheur d'être né au sein de l'Église catholique et dans une famille chrétienne. Aussi bien croyait-il ne pouvoir jamais assez en remercier Dieu.

La foi du R. P. Urbain était capable de transporter les

montagnes : elle lui fit du moins traverser les rivières débordées et franchir les torrents furieux; plus d'une fois, il affronta les périls de la mer et sa confiance en Dieu le rendit vainqueur d'insurmontables difficultés.

Cette foi, si profondément enracinée dans son âme, se manifeste à chaque page de ses écrits, surtout quand il explique à ses jeunes élèves les vérités de la religion.

Il leur parle de nos saints mystères, de la vertu et des choses de Dieu avec une si touchante onction, avec une émotion si vive, qu'il semble en quelque sorte les voir de ses yeux, les toucher de ses mains.

Cet esprit de foi lui avait rendu familière et habituelle la pensée de la présence de Dieu : il le voyait partout dans les divers accidents de la vie, dans les œuvres de la création, dans tous les objets qui frappaient ses regards. Dans son admiration pour le spectacle et les beautés de la nature, toujours son esprit se reporte à l'auteur de tant de merveilles et son cœur est ému de reconnaissance envers Celui dont nous recevons, chaque jour et à chaque instant, tant de bienfaits.

Toutes ces pensées sont tirées de ses manuscrits.

« Les merveilles que le ciel et la terre offrent continuellement à mes regards sont, dit-il, comme une espèce de miroir, dans lequel nous découvrons et voyons clairement la divinité. Ces merveilles sont si éclatantes, qu'à moins d'être tout à fait dépourvu de raison et de bon sens, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître la puissance de Celui qui les a créées, sa sagesse dans le bel ordre qu'il y a mis, et surtout sa bonté, puisqu'il les a créées tout exprès pour notre usage. »

Le zèle du R. P. Urbain pour la propagation de la foi et les intérêts de la religion lui faisait désirer ardemment d'aller prêcher l'Évangile au milieu des sauvages. Il y prêcha, mais trop peu longtemps, au gré de ses désirs ; du moins y porta-t-il toute son ardeur et y déploya-t-il toutes les ressources de son zèle. Il eût voulu y travailler encore davantage ; et l'on a vu que l'un de ses vœux les plus ardents était de faire de tous ses enfants des apôtres et des missionnaires.

Ne pouvant espérer de les voir, au moins pour la plupart, arriver un jour à cette belle et sublime vocation, il se plaît à les regarder comme autant de vases sacrés, qui gardent Dieu dans leur cœur, ou comme autant de voix innocentes destinées à bénir son nom, à chanter sa louange et à publier ses bienfaits. « Quand vous entendez, mes enfants, leur dit-il un jour, le doux ramage du rossignol ou d'autres petits oiseaux, élevez donc alors votre pensée vers le ciel, dont les habitants, semblables à des oiseaux tout spirituels, ne cessent de chanter les louanges du Créateur; et appliquez-vous à vous rendre dignes de leur bonheur. » Et encore : « Songez aussi, mes enfants, que Dieu ne vous a créés et placés sur la terre que pour le louer, le bénir, l'aimer et accomplir sa volonté sainte, non seulement d'une manière plus parfaite que ces innocentes créatures, mais avec des sentiments qui approchent de ceux des anges et des séraphins; c'est par ce moyen que vous partagerez un jour leur félicité. »

Cet esprit de foi, aliment de sa pensée et l'âme de toutes ses actions, entretenait naturellement en lui la plus entière confiance dans la bonté de Dieu et un complet abandon à sa miséricorde. Au milieu de toutes ses tribulations, il surabondait de joie, ayant une inébranlable espérance dans l'assistance et le secours de Dieu. Dans les moments de détresse et les extrémités auxquelles il fut souvent réduit, il montra toujours une grande fermeté à soutenir et à continuer le bien commencé ou l'œuvre qu'il avait entreprise. Il attendait, convaincu que tôt ou tard Dieu viendrait à son aide et mettrait fin à l'épreuve. C'est dans cette pensée qu'il répétait souvent ces pieuses paroles : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.*

Préoccupé d'une foule de choses et, surtout aux dernières années de sa vie, ayant à traiter avec un grand nombre de personnes, appliqué à toutes sortes d'affaires, il n'en demeurait pas moins intérieurement uni à Notre-Seigneur, ayant eu soin depuis longtemps de se ménager, dans l'intime de son âme, une petite retraite, solitude tranquille, dans laquelle il aimait à s'entretenir avec son bien-aimé Sauveur.

De là chez le R. P. Urbain une oraison presque continuelle, élevant ses pensées vers Dieu à qui il ne manquait pas de rapporter tout le mérite et le fruit de ses actions. Souvent agenouillé au pied de l'autel, il y paraissait en présence du Saint-Sacrement, recueilli, pieux comme les esprits célestes autour du trône de la Majesté divine, illuminé par la grâce et tout brûlant d'amour : « Aimez ardemment Jésus-Christ, disait-il quelquefois, et vos cœurs recevront de cet amour une lumière inconcevable : *Qui timetis Deum, diligite illum, et illuminabuntur corda vestra* (*Eccli.* II, 10). Quand on aime, on n'a pas besoin de penser à ce qu'on aime : la connaissance qu'on a de l'objet aimé suggère au cœur ce qu'il doit faire et ce qu'il doit dire à celui qu'il aime ». *Ama et fac quod vis.* Il était surtout dominé par la crainte d'offenser Dieu, et considérait comme le plus grand malheur qui pût lui arriver le malheur de lui déplaire.

L'amour de Dieu et l'amour du prochain sont deux sentiments que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même a étroitement unis dans le cœur de l'homme ; c'est pourquoi, dans son Évangile, il en a voulu faire un seul et même précepte. Aussi le R. P. Urbain, à l'amour de son divin Maître a-t-il uni le plus grand dévouement pour ses frères.

Toutes ses actions, ses démarches et, pour ainsi dire, tous ses pas ont été le témoignage permanent, la fidèle expression de la charité qui le consumait, puisque, du commencement à la fin, il a donné sa vie, son temps, épuisé ses forces et dépensé toutes ses énergies pour le salut des âmes.

Préoccupé, jour et nuit, de l'amour de Dieu, des moyens de faire naître et régner Jésus-Christ dans les âmes, il cherchait avec empressement les occasions d'avoir avec le prochain quelque entretien spirituel, afin de faire jaillir de son propre cœur une étincelle qui pût communiquer à d'autres le feu du saint amour qui le dévorait : *ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur* (*Luc.* XII, 49).

Nul plus que lui ne possédait le don de faire pénétrer dans les cœurs les sentiments de confiance en la divine miséricorde et la douce espérance du bonheur éternel. Bien des

pécheurs lui devront leur salut, parce qu'il leur parla de la bonté infinie de Dieu, de la mansuétude ineffable et des mérites de notre Sauveur, de la puissante protection de la Sainte Vierge, avec une piété si vive, une telle effusion de cœur, des paroles si touchantes, avec une onction si remplie de tendresse et d'amour, que le repentir revenait à l'instant dans ces âmes dévoyées, avec l'espérance du salut éternel.

Inutile de nous étendre sur la grande sollicitude et le dévouement du R. P. Urbain pour le bien spirituel de ceux qui dépendaient de lui. Comme on a pu le voir, sa vie a été un exercice continuel de charité, qui lui a fait supporter de cruelles souffrances, affronter les périls et surmonter tous les obstacles, quand il s'agissait de gagner les âmes à Dieu, d'instruire, de sanctifier, de sauver ses enfants et ses frères.

Toujours aimable et d'humeur enjouée malgré la maladie, les contrariétés, les épreuves, il savait bannir la tristesse et se réjouir dans le Seigneur. C'était, pensait-il, le meilleur moyen de soutenir le courage de ses frères au milieu de leurs peines, de leurs travaux, de leurs interminables voyages.

De même il accueillait avec bonté dans sa petite colonie les malheureux, les pauvres enfants abandonnés, les indigents, pour les nourrir, les élever et les instruire ; et c'est à ces œuvres de la charité qu'il a consumé toutes les forces de son corps et donné sa vie, se dépensant au service de la pauvre humanité et des membres souffrants de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

En même temps, il était humble. Il n'y a point, en effet, de vertu solide et bien établie qui n'ait pour fondement l'humilité. Or, l'humilité est fille du divin amour, cet amour qui nous fait nous oublier nous-mêmes, pour ne chercher en tout que la gloire du Père céleste et le bien de ceux qui nous entourent.

Jamais le R. P. Urbain ne se laissa prendre aux appâts de la gloire mondaine, aux vanités du siècle. A toutes les séductions et aux avantages qui se présentaient à lui dans le monde, il préféra l'abjection et l'obscurité dans la maison de Dieu : *elegi abjectus esse in domo Dei mei* (*Ps.* LXXXIII).

Nous avons vu que, dans le cours de sa vie religieuse, son plus grand désir, sa constante ambition était de se voir placé au dernier rang parmi ses frères. Pénétré du mérite et des grands avantages de l'obéissance, il n'éprouva toujours que de l'éloignement pour le titre et la dignité de Supérieur.

Il fuyait les distinctions et tâchait d'éviter la louange, se complaisant dans les rebuts et les humiliations, trouvant ses plus chères délices dans la compagnie des petits et des humbles. Il ne parle de lui-même qu'avec le plus grand mépris, se regardant comme un misérable, « comme un *chien* bon à mettre à la porte, » ou bien « comme un ver de terre, qu'on devrait fouler aux pieds, » ajoutant quelquefois à son nom, quand il était Prieur, la qualification de *supérieur indigne*.

Les écrits du R. P. Urbain nous offrent sans cesse de profondes pensées, qui ne nous sont plus aussi familières aujourd'hui, parce que nous ne sommes plus capables du même détachement, et n'avons plus au même degré l'abnégation et le mépris de nous-mêmes : « Si nous ne prenions pas l'humilité et l'abjection pour notre partage, dit-il un jour à ses religieux, nous sortirions de l'esprit de notre vocation et de notre état. Il faudrait que nous nous connussions bien peu, pour ne pas nous mépriser nous-mêmes. Et pourquoi sommes-nous venus ici, sinon pour y vivre dans les abaissements et les humiliations, pour nous y sanctifier dans l'humilité, le silence et la prière : souhaitons donc d'être humiliés et mis sous les pieds de tous, *omnium peripsema*. Qu'on nous méprise et qu'on nous laisse dans l'oubli. »

Cette humilité si parfaite, telle qu'il nous la dépeint en ces paroles, n'était pas seulement pour lui une façon de parler, un idéal ; elle se traduisait dans tout son extérieur, sur sa figure, dans ses yeux, dans son maintien et dans toute sa conduite. En un mot, ce qu'il peignait dans ces pages, il le pratiquait également dans ses actes. Il était vraiment mort à lui-même, et cette mort s'étendait à tout ce qui était en lui. Notre-Seigneur lui était son tout unique en toutes choses : « On ne trouve Dieu, disait-il, que là où la créature manque ; » et de bonne heure, le P. Urbain vécut dans un détachement

absolu de lui-même et de tout ce qui pouvait le détourner de Dieu.

Un des côtés les plus séduisants, si l'on veut bien me permettre ce mot, de la vertu d'humilité dans ce saint religieux, c'était son grand amour pour la pauvreté. « Ce n'est point la pauvreté elle-même qui est une vertu, disait saint Bernard, mais l'amour de la pauvreté, *non enim paupertas reputatur, sed paupertatis amor ;* » et l'on ne saurait dire à quel point le Révérend Père poussait le culte et la pratique de cette vertu. « Il faut se plaire dans la pauvreté, disait-il, en aimer l'état et les suites, quelque incommodes et fâcheuses qu'elles paraissent. Il faut, pour être un vrai pauvre, renoncer à soi-même et à toutes ses aises, à tous les intérêts de l'amour-propre, selon cette parole du prophète : *factus sum tanquam vas perditum,* je suis comme un vase qui n'est plus bon à rien ; et croire en conséquence qu'on nous rend justice, quand on nous laisse manquer de ce qui nous est utile et nous ferait plaisir, quand on nous laisse sans estime et sans considération, dans l'oubli, l'humiliation et le mépris. Nous devons rejeter bien loin cette pauvreté aisée, qui ne veut souffrir aucune privation, qui veut être nourrie et vêtue, sans avoir la peine de travailler. Manquer quelquefois du nécessaire, souffrir la faim, la soif, la nudité, supporter la fatigue et le travail, voilà le partage du vrai pauvre et ce qui convient le mieux au moine ; il doit être pauvre comme Jésus-Christ, le Fils de Dieu, qui est né, qui a vécu, qui est mort pauvre, *propter nos egenus factus est, cum esset dives.* » (II *Cor.* VIII, 9).

Le R. P. Urbain était complètement mort à lui-même ; il n'est pas besoin d'en rechercher les preuves, et de rappeler les traits multipliés d'abnégation qui ont marqué le cours de sa vie. C'est pourquoi il attachait la plus grande importance et le plus grand prix aux œuvres de mortification, au crucifiement de la chair et à la parfaite obéissance, qui n'est autre chose que le sacrifice de la volonté, la mort à son propre jugement, à ce qu'il y a de plus cher et de plus intime à la nature de l'homme.

La sainte obéissance est peut-être la vertu qui brilla dans le P. Urbain du plus vif éclat. Il l'a poussée jusqu'à l'héroïsme, quand, par exemple, il accepta de Dom Augustin la mission d'aller fonder une colonie en Amérique. Par amour de cette vertu, il allait jusqu'à tenter des choses impossibles, ne connaissant, en tout ce qu'il avait à faire, d'autre règle que la volonté de son supérieur, qui était à ses yeux la volonté de Dieu même.

Aussi, pour récompenser son humble soumission, Dieu voulut-il plusieurs fois faire éclater sa puissance, et opérer des prodiges en sa faveur. Cloué sur son grabat par une violente sciatique, il ne peut s'appuyer que sur des béquilles, incapable de se mouvoir et de se tenir sur les jambes. Son Père-Maître, Dom Augustin, vient un jour le voir, à l'infirmerie : « Levez-vous, lui dit-il, et marchez ! » Le jeune religieux, obéissant aussitôt, marche sans difficulté, et la sciatique disparaît pour ne plus revenir jamais. Dieu par un miracle avait récompensé l'obéissance de son serviteur.

C'est dans ce même esprit d'obéissance que le P. Urbain accepte, qu'il remplit avec tant d'empressement et de zèle les divers emplois qui lui sont confiés successivement à la Val-Sainte et dans le Valais. C'est dans cet esprit d'abnégation et de détachement, que, sur un mot de son supérieur, il part en plein hiver pour la Hongrie ; c'est dans ce même esprit qu'il travaille, jusqu'à ses derniers jours, à l'établissement de ses frères, malgré le violent désir qui le portait à la solitude, et malgré son extrême répugnance pour la charge de Supérieur.

La vertu dans un religieux est en proportion avec son obéissance ; et « la perfection de l'homme, dit quelque part le P. Urbain, consiste dans son union à Dieu : or, cette union est d'autant plus parfaite que sa volonté est en plus grande conformité avec la volonté de Dieu ». Le Révérend Père avait une si haute idée de cette importante vertu, qu'il allait jusqu'à dire qu'un novice qui n'est pas parfaitement obéissant mérite d'être renvoyé.

Il enseignait à ses élèves que le bonheur des anges ne

consiste pas tant à demeurer au ciel où ils jouissent, dans la contemplation de Dieu, d'un poids immense de bonheur et de gloire, qu'à faire sa sainte volonté et à exécuter ses ordres, dans les différentes missions qu'ils ont à remplir auprès de nous sur la terre. Ainsi devons-nous nous porter avec empressement et nous appliquer de tout notre cœur à ce qui nous est commandé par ceux qui tiennent auprès de nous la place de Dieu, sans même y chercher notre propre satisfaction. « Il n'y a point, disait-il, de motif plus noble, plus grand, plus élevé que celui d'accomplir la sainte volonté de Dieu » ; et encore ces belles paroles : « Jésus-Christ a été obéissant jusqu'à la mort, et cela par amour pour son Père et par son dévouement à notre salut. C'est donc par amour pour Dieu que nous devons obéir en tout et toujours ; car nous devons rendre à Dieu amour pour amour. Pour le bon chrétien et le religieux, cette obéissance est le bonheur de la terre : c'est le plus grand de tous les mérites et ce sera aussi la cause de notre plus belle récompense au paradis. »

La mortification, telle que la pratiquait le R. P. Urbain, n'avait rien qui le distinguât de ses frères. Elle consistait surtout à régler ses moindres actions sur l'obéissance, puisqu'il n'est pas de mortification plus belle et plus méritoire devant Dieu que la mort à sa propre volonté. Il souffrait de ses continuelles infirmités, sans jamais s'en plaindre, supportant les plus dures privations, endurant la faim, la chaleur et le froid le plus rigoureux, en Russie et à la Val-Sainte. Mortifié quelquefois jusqu'à l'excès et traitant sa chair comme celle d'un vil esclave, il ne consentit jamais, même quand il en avait besoin, à recevoir des soulagements, ne voulant point être dispensé des austérités commandées par la règle, comme les longues veilles, l'abstinence et le jeûne, alors même qu'il semblait y être autorisé par les circonstances.

Ce qu'il faut admirer enfin dans notre P. Urbain, c'est son admirable patience. Cette vertu le rendit maître de lui-même dans les situations les plus difficiles et les nécessités extrêmes, toujours calme et résigné, ne murmurant point et ne se plaignant jamais, mais attendant qu'il plût à Dieu de

le tirer de l'angoisse ou du mauvais pas dans lequel il était engagé : *In patientia possidebitis animas vestras* (Luc xxi, 19).

Sa patience est mise à l'épreuve dès son entrée à la Trappe : on ne veut point de lui. Il attend plusieurs mois, au dehors, qu'on veuille bien le recevoir. Une fois admis dans le monastère, on lui marque sa place parmi les derniers de ses frères : il est content et il en bénit Dieu. Il tombe malade ; en proie à de cruelles souffrances, il dit que ses péchés lui ont mérité de souffrir bien davantage, et demande à Dieu de lui continuer ses douleurs, tant que ce sera son bon plaisir. Les difficultés et les contretemps viennent contrarier ses entreprises ; il attend, dans le silence et dans la paix, que Dieu change la face des choses et veuille bien lui accorder le succès.

Souffrir avec patience est une vertu qui ne se trouve pas dans tous les malades, bien que, par la grâce de Dieu, cela soit encore assez fréquent dans nos monastères ; mais souffrir avec joie, aimer, désirer, rechercher la souffrance, dire qu'on ne peut nous rendre un plus grand service que de nous procurer des souffrances, c'est ce qu'on ne voit plus que bien rarement. Se soutenir dans ces dispositions jusqu'à la mort, c'est ce qu'on ne rencontre que dans les saints, dans les âmes arrivées à la perfection, qui, après avoir renoncé à tout, demeurent inséparablement unies à Dieu, trouvant leur suprême bonheur dans l'accomplissement de sa volonté. Et que sont nos souffrances, quand nous les endurons pour l'amour de Dieu, sinon un grand avantage, une abondante source de mérites, une grâce inappréciable. Voici ce qu'en disait notre P. Urbain : « Celui-là se trompe qui, étant malade, désire ardemment de revenir en santé, sous prétexte qu'il est inutile à ses frères, qu'il ne peut vaquer aux exercices réguliers, ni faire pénitence. La pénitence d'un malade consiste dans sa patience et sa résignation à la volonté de Dieu. »

Le R. P. Urbain croyait, avec raison, que les épreuves et l'affliction, quand on les supporte avec patience, sont le moyen le plus excellent pour arriver à la vie parfaite ; et il

ajoutait que lorsqu'on se plaint, dans les infirmités et dans la maladie, c'est beaucoup moins parce qu'elles nous empêchent de suivre les mouvements d'une ferveur imaginaire, que parce que notre nature immortifiée ne peut s'accommoder d'aucune souffrance. « Loin de nous plaindre des maladies, nous devrions les regarder comme une des plus grandes grâces que Dieu puisse nous accorder. »

Les infirmités et les maladies sont le vestibule de la mort, et voilà pourquoi le R. P. Urbain ne les ressentait point en sa chair, sans en éprouver de la consolation ; car la crainte continuelle qu'il avait d'offenser Dieu lui rendait la mort désirable. Comme le grand apôtre, il souhaitait depuis longtemps se voir délivré de ce corps de péché : *Quis me liberabit a corpore mortis hujus!* afin de se trouver plus tôt avec Jésus-Christ dans le ciel.

La mort, il la regardait comme l'heureux passage de cette triste vie à une vie meilleure et l'entrée en possession du souverain bien : « O vie trop longue et mort trop lente à venir, » disait-il avec la séraphique Thérèse ; et après saint Grégoire de Nazianze : « Quand sera-ce, Seigneur, que vous me retirerez de cet exil, pour m'introduire dans la patrie ! »

De pareils sentiments lui faisaient aimer et désirer les maladies, qui pouvaient le délivrer de la prison de son corps ; afin que, libre de tout lien, son âme prît son vol vers le séjour des bienheureux. Mais alors même qu'il pouvait se croire plus proche du terme et de la délivrance, ses désirs étaient toujours subordonnés au bon plaisir de Dieu.

Comme tous ceux qui, pour mettre leur salut en sûreté, n'ont plus que du mépris pour les biens périssables et les vils intérêts de la terre, le R. P. Urbain rencontra sur sa route la contradiction et l'épreuve ; mais, le regard toujours fixé vers le ciel, il ne s'en émut et ne s'en troubla jamais, semblable au pilote qui, dirigeant d'une main ferme son navire à travers les écueils, ne perd pas un instant de vue le phare étincelant qui lui marque, à la côte, l'entrée du port.

Religieux exemplaire, prêtre zélé, il ne trouva de repos

que dans la mort. Jusqu'à son dernier soupir, il a vécu dans les travaux, les tribulations, les fatigues, constamment préoccupé du service de Dieu et du salut du prochain. Il s'est dépensé tout entier pour atteindre ce double but ; ce fut sur la brèche et les armes à la main qu'il succomba. A son heure dernière, il ne se ressouvint de tant de combats et de sacrifices que pour en bénir le Seigneur.

Ainsi s'en allait-il, rempli de la plus grande confiance, recueillir dans la joie ce qu'il avait semé dans les larmes ; il s'en allait à Dieu, auquel il avait dit, au jour de sa profession religieuse : « O Dieu de mon cœur, ô mon Père, vous êtes ici-bas toute mon espérance, vous serez dans le ciel la portion de mon héritage : *Tu es spes mea et portio mea... Deus cordis mei et pars mea, Deus, in æternum.* » (*Ps.* LXXII, 27.)

O bienheureux Urbain, notre père dans la foi et notre modèle dans la vie religieuse, ô vase d'élection ! Sur cette terre, où vous avez fleuri comme le palmier dans les voies de la justice, vous avez aussi, semblable au cèdre du Liban, multiplié les bonnes œuvres dans la charité. Du haut du ciel, où, mêlant votre voix aux concerts des anges, vous chantez éternellement la louange de Dieu, avec vos frères et vos petits enfants de la Val-Sainte, abaissez, un instant, vos regards sur ceux de vos fils qui gémissent encore en cette vallée de larmes.

Bénissez le diocèse où vous êtes né et celui qui vous a vu mourir, priant Dieu de leur donner toujours de bons religieux, de saints prêtres, des pasteurs zélés et des évêques selon son cœur. Couvrez d'une particulière protection le père de notre famille religieuse, afin qu'il conserve parmi nous la régularité et la ferveur, pendant que les pasteurs entretiennent l'amour de Dieu et gardent la foi des ancêtres parmi les bonnes populations qui nous entourent.

Ici-bas, nous vivons dans de continuelles alarmes, soupirant toujours après une vie meilleure, et regardant le ciel où vous êtes rendu. Relevez et fortifiez notre courage. Préservez-nous de la contagion du mal, de la tiédeur et du relâchement dans la pratique de nos devoirs.

Dans ce livre, j'ai essayé de dire vos vertus et de raconter le bien que vous avez fait pour Dieu : daignez agréer mes humbles efforts et bénir mon travail. En montrant à mes frères les beaux exemples de votre vie, je n'ai point eu d'autre intention, d'autre désir que de faire aimer, bénir et glorifier Dieu toujours admirable dans ses saints.

O notre Père vénéré, soyez notre lumière, notre force à tous, notre consolation, notre soutien ; afin qu'après avoir bu aux sources vivifiantes et pures auxquelles vous avez puisé avant nous, nous allions, marchant fidèlement sur vos traces, partager un jour avec vous les félicités éternelles. Ainsi soit-il !

Procès-Verbal concernant la découverte des restes mortels du R. P. Dom Urbain Guillet, restaurateur de l'antique Abbaye de Bellefontaine :

« Nous, Frère Jean-Marie, Abbé de Bellefontaine, informé par le témoignage de personnes dignes de foi, de l'existence, sous le sol de la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, du tombeau renfermant les restes mortels du vénéré restaurateur de notre monastère, le R. P. Dom Urbain ; pour répondre à notre ardent désir et à celui de tous nos religieux, nous étant préalablement muni de l'autorisation requise par les lois, et que nous a bienveillamment accordée M. Brevet, maire de la commune de Bégrolles, en date du deux novembre de la présente année mil huit cent quatre-vingt-onze, avons ordonné les fouilles nécessaires dans le but de retrouver ces restes précieux et de les rapporter dans l'intérieur de notre abbaye.

« En conséquence, les soussignés se sont rendus dans ladite chapelle, le mardi dix novembre, et ont ouvert les

fouilles sur une longueur de cinq mètres par deux mètres de largeur, à l'endroit indiqué par plusieurs témoins oculaires, — notamment par M. le Marquis et par M. le Comte de Civrac, morts il y a quelques années, et par M. Pellerin, fabricant à Andrezé, vivant encore et âgé de quatre-vingt-neuf ans, — comme étant celui à peu près où le R. P. Urbain avait été enterré le quatre avril mil huit cent dix-sept.

« Selon les témoignages recueillis, lesquels étaient d'ailleurs corroborés par un plan grossier conservé dans nos archives, la chapelle comprenait alors l'emplacement du sanctuaire de la chapelle actuelle. Devant la façade de cette ancienne chapelle, existait un porche sous lequel, et à droite de la porte d'entrée, devait se trouver la fosse recherchée, seule tombe d'ailleurs que l'on sût avoir jamais été creusée dans ces lieux.

« C'est donc dans l'endroit correspondant aux indications données, c'est-à-dire devant l'autel actuel du Sacré-Cœur de Jésus, que les travailleurs commencèrent les fouilles, lesquelles furent dirigées plus particulièrement d'abord vers la partie la plus éloignée de l'autel, où le sol paraissait plus meuble. Ils allèrent ainsi jusqu'à la profondeur de trois mètres, où trouvant le roc, ils se rapprochèrent successivement jusqu'à la distance de un mètre environ des degrés du sanctuaire, toujours avec le même insuccès.

« Plus de deux jours s'étaient écoulés. Nous commencions à craindre un échec, et nous n'étions pas d'avis d'ouvrir une seconde fosse.

« Vivement peinés, mais non découragés, les travailleurs résolurent, d'un commun accord, de faire brûler un cierge devant l'autel de Notre-Dame, et continuèrent le travail.

« Nous revînmes vers midi un quart, pour nous rendre compte du résultat des recherches : les travailleurs étaient remontés à la sacristie pour y prendre leur réfection; ils n'avaient encore rien trouvé. Après quelques mots, nous nous rendîmes seul à la chapelle, où le cierge donnait son

dernier feu ; puis nous descendîmes dans la fosse où, ne voyant rien d'extraordinaire, nous donnâmes un coup de pioche dans le talus qui restait encore. A la première motte de terre, nous aperçûmes une partie blanche qui nous parut peu naturelle : un second coup nous fit reconnaître que nous avions découvert le trésor. Nous appelâmes alors les travailleurs, et tous s'étant assurés de la découverte, nous procédâmes ensemble à l'exhumation des précieux restes. C'était le jeudi douze novembre, aux premières vêpres de la Toussaint de l'Ordre.

« La fosse avait bien la profondeur légale, un peu plus de cinq pieds. Le corps, renfermé dans un cercueil découvert, avait été placé sur un lit de chaux, que nous retrouvâmes dans toute la largeur de la fosse, parallèlement à l'emmarchement du sanctuaire, à trente centimètres dudit emmarchement, la tête tournée du côté de l'Orient. A la tête, deux pierres d'ardoise placées debout, semblaient protéger le cercueil ; on en a trouvé une aussi placée sous les jambes.

« Les os, presque entièrement consumés par la chaux, n'avaient plus aucune consistance, sauf quelques rares fragments qui ont été religieusement mis à part pour être enfermés dans un flacon de verre, ainsi que trois cheveux et quelques parcelles de fil d'argent, qui nous ont semblé avoir appartenu à l'étole, et des morceaux de charbon provenant sans doute de l'encensoir qu'il est d'usage, dans l'Ordre, de vider au fond de la fosse. On a recueilli de même toute la terre contenant des fragments d'os ou des traces de cercueil.

« L'examen de la fosse que nous venions d'ouvrir nous a permis de faire les constatations suivantes :

« Le terrain, dans toute la partie explorée (trois mètres de hauteur), indique visiblement deux exhaussements du sol primitif.

« Le premier, d'une hauteur de quatre-vingts centimètres, est composé de fragments de tuffeau et de pierres de carrière ; il remonte évidemment à la construction de la cha-

pelle actuelle en mil huit cent trente-quatre, sous le gouvernement du T. R. P. Dom Fulgence.

« Au-dessous de ce premier remblai, on a trouvé les traces certaines du porche de la chapelle restaurée par le R. P. Urbain. Ces traces consistaient en deux morceaux de charpente mortaisés, qui étaient évidemment l'extrémité des semelles ayant servi de support aux poteaux du porche dont ils nous indiquaient l'emplacement, à deux mètres cinquante l'un de l'autre. Sous la semelle de devant se trouvait une maçonnerie dont nous avons également trouvé les restes jusqu'à une profondeur de soixante-dix centimètres.

« A quatre-vingts centimètres du sol de la chapelle restaurée en mil huit cent seize, nous retrouvions une sorte de dallage en pierres d'ardoise presque réduites en poussière par l'humidité, ayant son inclinaison sensiblement dirigée vers la source, à la hauteur de laquelle devait se trouver la chapelle existant avant la Révolution. Un sérieux examen nous a fait reconnaître que ce dallage avait été coupé juste au-dessus de la fosse du R. P. Urbain, et qu'on le retrouvait partout au delà. Le vrai sol, à cette époque ancienne, était donc d'un mètre soixante moins élevé qu'aujourd'hui.

« Tout heureux de notre précieuse découverte, nous avons ordonné que la terre contenant ces restes vénérés fût renfermée dans une boîte en chêne ayant la forme d'un cercueil, mesurant un mètre huit de longueur sur quarante-deux centimètres de largeur moyenne à la tête et vingt-sept au pied — laquelle sera munie, dans ses extrémités, d'une garniture de cuivre jaune, mesurant dix centimètres de largeur.

« Les ossements les mieux conservés ont été renfermés dans un flacon de verre mesurant dix-neuf centimètres de hauteur, dont ils occupent à peu près la moitié. — La seconde moitié contient dans quatre petits sachets en parchemin : les trois cheveux retrouvés, les parcelles de fil d'argent de l'étole, les fragments de bois du cercueil et quelques parcelles

du charbon de l'encensoir. — Ce flacon, scellé de notre sceau, a été placé à la tête du cercueil, au milieu des parcelles de terre les plus riches en ossements. Il est entouré intérieurement d'une bande de parchemin portant l'inscription suivante :

†

OSSA

R. P. URBANI JACOBI MARIÆ GUILLET

SACERDOTIS

FUNDATORIS

AC PRIMI HUJUSCE MONASTERII SUPERIORIS

1815-1817

QUI NATUS IN URBE NANNETIS (NANTES)

DIE XIV a FEBRUARII MDCCLXIV

OBIIT IN HOSPITIO URBIS CAULETI (CHOLET)

DIE II APRILIS MDCCCXVII,

ET IN ATRIO ORATORII B. M. BONI-AUXILII

DE BELLOFONTE

SEPULTUS FUIT

DIE IV APRILIS MDCCCXVII

« *Nos, Fr. Joannes-Maria, Abbas, illa extraximus, die XII Novembris MDCCCXCI, et in hoc feretro posuimus, ut inter claustra monasterii asservarentur.*

L. ✠ S. signé : Frère JOANNES MARIA, *Abbas*.

« Au pied du cercueil nous avons également placé un tube de verre pareillement scellé, mesurant dix centimètres de hauteur, et renfermant un exemplaire du présent procès-verbal.

« Nous nous réservons de transporter en temps opportun ce précieux dépôt dans les murs de notre Abbaye, aussitôt qu'un endroit convenable pour le recevoir aura été préparé.

« Fait double à l'Abbaye de Bellefontaine, le quatorze novembre mil huit cent quatre-vingt-onze.

« Frère Jean-Marie, *abbé de Bellefontaine ;*

« Frère Marie-Louis, *prêtre sous-prieur ;*

« Frère M.-Joachim, *prêtre ;*

« Frère M.-Paul, *prêtre ;*

« Papin Benjamin, *maître maçon et conseiller municipal de Bégrolles ;*

« Frère M.-Ambroise, *prêtre secrétaire ;*

« Pour copie conforme,

« Frère M.-Hermeland, *prêtre.*

« Ce 10 juillet 1898. »

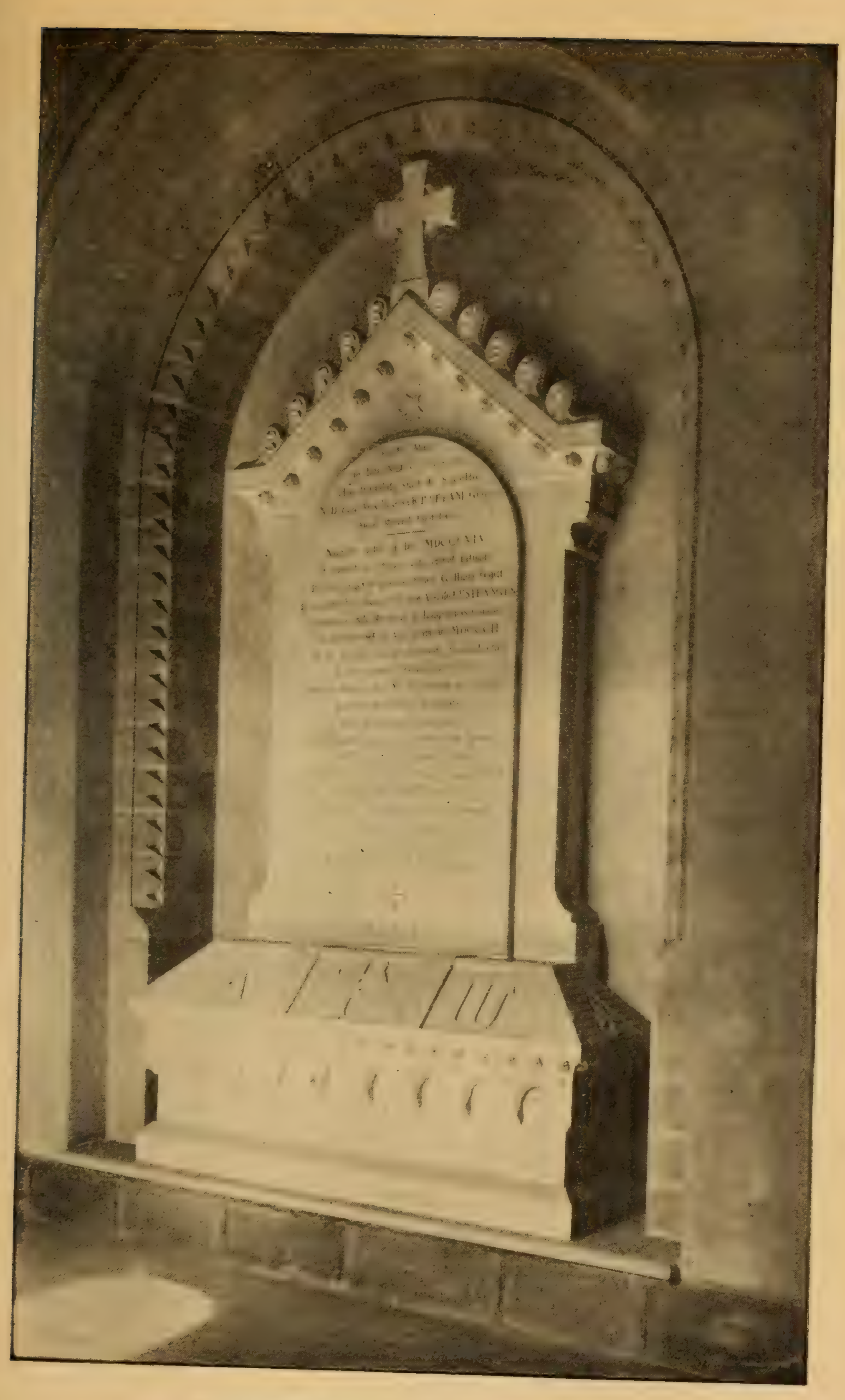
Le petit cercueil en chêne renfermant les restes du R. P. Urbain, et dont il est parlé aux pages précédentes, a été transféré de la chapelle de Bon-Secours au monastère, le 1er mars de la présente année 1898, et déposé sous le monument funéraire représenté ci-dessous.

Die 1ma Mart.
an. Dni. MDCCCXCVIII
Huc translata sunt de Sacello
N.-D. Bon.-Auxilii ossa R. P. URBANI GUILLET,
hujus monast. fundatoris.

Nannetis natus an. Dni MDCCLXIV,
in monast. de Trappa vota emisit ultimus.
Postea, urgente persecutione, Galliam fugiit.
In cœnobio VAL.-SANCT. RR. DOM. AUG. de LESTRANGES
colaborans, inde, plurimas ac longinquas regiones
cum peragrasset, in Americam an. MDCCCII
ab eo missus est ad erigenda monasteria
et feras gentes evangelizandas.
Ubique bonus odor Xti et crucem in corpore
portans, monachus obedientia,
fide, charitateque conspicuus,
parvulorum amator et educator fuit optimus.
Post 12 annos in patriam rediit,
ubi in multis probatus quia Deo acceptus erat,
monast. BEL.-FONT. ruinas,
Deo favente et adjuvante populo, restituit.
Obdormivit in Domino
pauper in Hospitio Cauleti,
die 2da Apr. an. Dni MDCCCXVII.

†

R. I. P.



Monument funéraire du R. P. Urbain.

APPENDICE

I

NOTICE SUR MARIE-ANNE LEQUELLEC, MÈRE DU R. P. URBAIN

Il existe aux archives de Bellefontaine une longue et très curieuse relation touchant les premières années de Marie-Anne Lequellec, mère du R. P. Urbain. Cette pièce, sans date ni signature, ne laisse pas de présenter néanmoins le plus vif intérêt, et contient la matière d'un roman.

L'auteur de cette relation y raconte, avec beaucoup de verve et d'esprit, comment la mère du P. Urbain, étant encore en bas âge, fut envoyée de Saint-Domingue en France, pour y faire son éducation, puis quelle fut l'indigne conduite, à l'endroit de Marie-Anne, d'une tante maternelle, femme cupide et fourbe. Il y met surtout en évidence les scélératesses, perfides menées et tentatives criminelles d'un oncle de cette jeune fille, qui essaya vainement de la tromper pour se rendre après cela maître de sa fortune.

Voici en quelques pages l'abrégé de cette intéressante histoire.

Julien Lequellec, charpentier de Carnac, à quelques lieues au midi d'Auray, étant venu habiter Ancenis, y épousa, vers 1740, demoiselle Gabrielle Courivaux. Peu après, il partit avec elle pour la colonie de Saint-Domingue, où il réussit, au bout de quelques années, à réaliser une assez jolie fortune.

Mais le bonheur des jeunes époux ne fut pas de longue durée. Une cruelle maladie vint y mêler la tristesse. Lequellec

perdit sa femme. Il ne lui restait qu'une petite fille, Marie-Anne, âgée de six ans.

Dans l'impossibilité de lui faire donner à Saint-Domingue une éducation convenable, il l'envoya en France, chez sa grand'mère maternelle, Mme Vve Courivaux, qui habitait la petite ville d'Ancenis.

La jeune Marie-Anne fut aussitôt confiée aux soins des religieuses hospitalières de la cité ancenienne, élevée dans leur couvent, entourée de la plus affectueuse sollicitude. Par malheur, sa grand'mère étant venue à mourir, l'enfant tomba entre les mains de sa tante, Jeanne Courivaux, femme peu scrupuleuse, qui n'eut pas honte de se laisser aller aux plus misérables calculs : sa nièce avait grandi, elle devait être riche un jour; l'âge de la marier approchait ; les prétendants ne manquaient pas.

L'indigne tante sut tromper et exploiter tous ces prétendants, donnant à chacun d'eux de flatteuses espérances, leur promettant son concours ; en échange de ses services, elle se faisait payer en beaux cadeaux et en espèces bien sonnantes. De plus, abusant de la confiance que mettait en elle le père de Marie-Anne, la tante détournait à son profit la meilleure part des sommes envoyées de Saint-Domingue pour l'éducation et l'entretien de la jeune fille. En moins de deux ans, elle avait réussi à mettre de côté près de 2,000 écus.

Sur ces entrefaites, Julien Lequellec mourut à Saint-Domingue (14 décembre 1753). Il instituait comme son exécuteur testamentaire et tuteur de sa fille, le sieur Rouzic de Villorzec, résidant au quartier de la Limonade, île et côte de Saint-Domingue.

Moins de deux mois plus tard, celui-ci s'empressait de passer sa procuration au « sieur Ambroise Guillet, négociant à Nantes, homme d'une probité reconnue et à tous égards digne de sa confiance, pour régir la personne de la mineure. Il le priait de se transporter à Ancenis, pour y reconnaître la situation de la jeune fille et pourvoir à son bien-être. »

Mais à ce moment entre en scène l'oncle de Marie-Anne, Guillaume Courivaux qui, pire encore que sa sœur Jeanne, et dans les intentions les plus perverses, va essayer de s'emparer de la fortune et de la personne de la jeune orpheline.

M. Ambroise Guillet, le nouveau et digne tuteur, vient à Ancenis, emmène sa pupille et la confie, à Nantes, aux religieuses du Calvaire. Ces dames dirigeaient alors un pensionnat renommé pour le nombre de ses élèves et la bonne éducation qu'elles y recevaient.

Mais le misérable Courivaux arrive à Nantes, lui aussi, et met en œuvre les plus déloyales intrigues, pour tromper sa nièce et la faire sortir du couvent.

C'est à partir de là, entre cet homme et l'excellent M. Guillet, une lutte incessante, avec la surveillance de part et d'autre la plus active, allées et venues continuelles au couvent du Calvaire, assiduités de tous les jours auprès de la jeune pupille ; le premier essayant, par toutes sortes de moyens détestables et insidieux, de la séduire et de la tromper, de la soustraire à la surveillance des religieuses; le second, homme droit et loyal, mais à qui l'on pourrait reprocher trop de longanimité et de patience à l'endroit de Courivaux, mettant tout son dévouement et son zèle à défendre Marie-Anne, à la prémunir contre les pièges qui lui étaient tendus par son oncle.

Quelques traits détachés, que nous donnons sans changer beaucoup au texte du manuscrit, en feront connaître le style et montreront à quel point Guillaume Courivaux poussait la scélératesse et l'audace.

Maître Courivaux réussit à faire entrer successivement à la communauté du Calvaire, à titre d'employées, ouvrières en couture et lingerie, deux demoiselles ayant mission de gagner sa nièce. Mais toutes deux furent mises à la porte du couvent dès qu'on sut ce qu'elles y venaient faire.

Courivaux, qui voulait à tout prix arriver à son but, essaya d'autres moyens encore moins honnêtes et plus violents. D'abord il menaça tout simplement de mettre le feu à

la maison des religieuses, qui ne s'en émurent que médiocrement. Il tenta ensuite autre chose :

> *...Quid non mortalia pectora cogis,*
> *Auri sacra fames!*

Ayant, à force de promesses, gagné le meunier du couvent, il se travestit un jour en garçon farinier ; puis, suivant la charrette chargée de sacs, avec elle il entra dans l'enclos de la communauté.

« Les bonnes religieuses, dit plaisamment le rapport, remarquèrent ce nouveau mitron qui, levant la tête, promenait indiscrètement ses regards de tous côtés. » Une jeune sœur s'approcha, non sans quelque malice, de la charrette aux farines, et força le drôle à la saluer. Le prétendu farinier s'oubliant alors et se découvrant, « laissa voir des cheveux pommadés, qui n'avaient pas été poudrés au moulin, et avec cela des escarpins luisants et très propres, une chemise à manchettes : « Oh ! qu'est-ce ceci ? » fit la religieuse. Et vraiment c'était bien le cas de répéter avec le bonhomme La Fontaine :

> Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille !

A quelques jours de là, dans la nuit de la Saint-Jean (1757), des malfaiteurs escaladaient le mur du jardin, pour se rendre ensuite au bâtiment où reposaient bien endormies les jeunes pensionnaires. Déjà deux barreaux de fer étaient arrachés à une fenêtre, quand la mère de pension, réveillée par le bruit, jeta le cri d'alarme et fit sonner la cloche. Les valets paraissent incontinent dans le jardin et les voleurs sont pris.

Courivaux, deux ou trois jours après, comparaissait devant la maréchaussée et était condamné à l'exil, avec défense expresse à lui d'approcher plus près que 10 lieues de la ville de Nantes.

Au cours de ces divers incidents, la conduite de M. Guillet

et son dévouement à sa pupille sont dignes des plus grands éloges, en même temps que l'attitude de la jeune Marie-Anne est de tout point correcte, irréprochable : caractère décidé et d'une fermeté au-dessus de son âge, se tenant toujours sur ses gardes, elle échappe à toutes les embûches, à tous les dangers ; elle déjoue toutes les trames et les perfidies de son oncle, grâce cependant au dévouement sans bornes et aux conseils de son tuteur qui, pour la défendre, ne recula pas devant de graves périls, grâce aussi à l'active surveillance des religieuses.

La fin de toute cette histoire est que, deux ans après, tout se termina par un heureux mariage :

Dans l'église des religieuses du Calvaire, le 2 juillet 1759, Marie-Anne Lequellec épousait « noble homme Ambroise Guillet, négociant à Nantes, âgé de trente-trois ans ».

II

ORIGINES ET HISTOIRE DE L'ABBAYE DE BELLEFONTAINE AVANT LA RÉVOLUTION

L'écusson de l'abbaye de Bellefontaine, tel que nous l'avons aujourd'hui, est :

Porte d'azur à la fontaine d'argent et trois étoiles d'or posées en chef, crosse à dextre et mitre à senestre, couronné et sommé d'un chapeau de sinople, avec trois rangs de houppe de même.

Pour devise ces quatre mots : *Aquæ ejus fideles sunt* (1).

Nous n'irons point chercher jusque dans la nuit des temps,

(1) Les armes de Bellefontaine présentent quelques variantes dans les vieux livres, et dans plusieurs auteurs de notre temps. Nous croyons que, telles qu'on les y voit formulées, elles pourraient bien être usurpées, soit de l'abbaye de Fontenelle, fondée en 1210, près de la Roche-sur-Yon, par Guillaume de Mauléon, seigneur de Talmont, et son épouse Béatrix, dame de Machecoul, soit de l'abbaye plus ancienne de Fontenelle, au diocèse de Rouen, et de laquelle partit, à la fin du VIIe siècle, pour venir aux bords de la Loire, le bon saint Hermeland.

afin d'y découvrir les origines de Bellefontaine. Nous craindrions de n'y voir pas assez clair et de nous perdre dans les ténèbres. Il est pourtant des auteurs qui font remonter ces origines à des époques très anciennes, voire même bien avant l'ère chrétienne.

Quelques-uns avec M. Devaux, ancien directeur du Jardin des Plantes à Angers, assurent que dans les temps les plus reculés, Bellefontaine était une résidence de druides ; et cette conjecture, il faut en convenir, ne manque pas d'une certaine vraisemblance. « L'emplacement de Bellefontaine, a dit M. Devaux, est vraiment un lieu tel que le choisissaient les druides pour leur habitation... C'est, sans contredit, un endroit très solitaire et très propre à la méditation, puisqu'encore maintenant, n'ayant plus les grands bois de haute futaie qui s'y trouvaient alors, il ne laisse pas d'inspirer une douce rêverie dans l'âme, et qu'il est abondant en sources. On sait quel respect les druides avaient pour les fontaines, et le soin qu'ils prenaient d'établir leur demeure à proximité. »

Les druides ont-ils vraiment habité Bellefontaine ? Nous n'en savons rien. Pourrions-nous dire du moins à quelle époque fut fondé pour la première fois, à Bellefontaine, un couvent de moines ?

D'après l'opinion la plus accréditée, l'abbaye de Bellefontaine eut pour premiers habitants des moines venus du célèbre monastère de Marmoutier, fondé auprès de Tours par saint Martin, vers l'an 375, et réformé par saint Mayeul de Cluni, en 995 (1).

Marmoutier avait adopté la règle de saint Benoît à l'arrivée en France de son disciple saint Maur ; et l'on doit en conclure

(1) I' y a des auteurs qui croient cette origine beaucoup plus ancienne. M. l'abbé Grandet, curé à Angers, en fait remonter la fondation jusqu'à Charlemagne.

Le savant auteur de l'*Histoire de la Vendée*, M. l'abbé Deniau, suppose, et non sans raison, que les premiers moines qui parurent à Bellefontaine y furent amenés par saint Macaire Espetvain, disciple et religieux de saint Florent, qui fut disciple lui-même de saint Martin et, venu de Marmoutier au IVe siècle, a donné son nom à Saint-Florent-le-Vieil du Mont-Glonne, aux bords de la Loire. Saint Macaire, après avoir détruit le culte des druides, y aurait établi une

que les premiers moines de Bellefontaine étaient des Bénédictins.

Le P. Romuald, qui a beaucoup étudié la question des origines de Bellefontaine, s'appuyant d'autre part sur la tradition unanime et constante du pays, attribue la fondation de ce monastère au prince et à la princesse de La Roche-sur-Yon, Guillaume de Mauléon et dame Béatrix, et n'hésiterait pas à la faire remonter jusqu'au x[e] ou au xi[e] siècle (1).

D'après le P. Romuald, les premiers religieux de Bellefontaine seraient venus directement de Marmoutier. Mais ne pourrait-on pas dire, et plus vraisemblablement, qu'envoyés par les seigneurs de La Roche-sur-Yon, ils partirent de Saint-Michel-en-l'Erme *(Sanctus Michael in Eremo)*, ancienne et riche abbaye, à deux lieues de Luçon, fondée au vii[e] siècle par Ansoald, évêque de Poitiers ? Ce sont là autant de questions à résoudre.

D'après la *Gallia Christiana* (tome II, colonne 1385), les religieux bénédictins de Marmoutier possédaient l'abbaye de Bellefontaine avant l'an 1100, époque à laquelle elle fut réunie au Prieuré de Saint-Léon de la Roche-sur-Yon, et ses principaux bienfaiteurs furent les seigneurs de Vihiers et de Maulevrier.

« Mais, dit le marquis de Civrac, dans ses judicieuses et intéressantes recherches sur les origines de Bellefontaine, il serait plus conforme à la vérité d'attribuer cette fondation aux seigneurs de Beaupréau et Chemillé, attendu que le territoire de Bellefontaine était alors sous la mouvance de cette seigneurie. Du reste, rien ne prouve qu'elle relevât de Mar-

colonie de moines, auprès d'un nouveau sanctuaire érigé par lui en ce lieu, en l'honneur de la Vierge. Ce sanctuaire serait devenu, dans la suite, le célèbre pèlerinage de Bellefontaine, plus connu en ces derniers temps sous le vocable de Notre-Dame de Bon-Secours. Nous aimerions à nous ranger à cette dernière opinion ; mais jusqu'à ce que nous l'ayons vue bien établie, nous n'oserions prétendre à une aussi antique et aussi haute origine.

(1) Plusieurs colonnes et chapitaux de l'ancienne église abbatiale, démolie en 1875, accusent certainement cette époque. On y a trouvé encore le chiffre de 1010, sculpté en bas-relief sur le jambage extérieur qui soutenait le cintre de la chapelle de l'Annonciation, joignant le chapitre. Mais ce millésime est-il une date sérieuse ou faut-il y voir une fantaisie de sculpteur ou de quelque maçon ?...

moutier ou qu'elle ait été en ce temps-là réunie au Prieuré de la Roche-sur-Yon. L'erreur peut venir de ce qu'on a confondu Bellefontaine avec l'Abbaye de Fontenelle, auprès de La Roche, et dont fait mention une charte de la princesse Béatrix. » Les princes de La Roche-sur-Yon ne furent suzerains de Bellefontaine qu'en devenant, au xvi[e] siècle, seigneurs de Beaupréau, en la personne de Charles de Bourbon.

L'opinion qui, en somme, nous paraît la plus probable, est celle qui place la fondation de Bellefontaine au grand siècle monastique ; alors que le célèbre Abbé de Saint-Denis, le moine Suger, gouvernant la France au nom du roi, l'illustre thaumaturge saint Bernard illuminait l'Église et remplissait le monde de sa grande figure, aimé et admiré de tous, oracle de son temps, conseiller des papes, des rois et des empereurs. — On ne peut donc commencer l'histoire bien authentique de l'abbaye de Bellefontaine qu'avec le xii[e] siècle.

Son premier Abbé, dont on ne sait que le nom, fut Pierre I[er], qui mourut vers l'année 1150 ; et le second, Bruno, vers 1167. Nous donnerons plus loin la liste de leurs successeurs.

Vers la fin du xii[e] siècle, Bellefontaine était, paraît-il, un monastère déjà très florissant, capable d'envoyer au loin d'autres essaims de moines. Une colonie de ses religieux peupla l'abbaye de Perray-les-Nonnains, fondée par Robert de Sablé en 1190, à quelques lieues d'Angers.

En l'année 1305, Bellefontaine reçut la visite de Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, alors en tournées pastorales dans les divers diocèses de sa province, et qui, sous le nom de Clément V, devait être quelque temps après premier pape d'Avignon.

Bertrand de Got se reposa pendant quinze jours à l'Abbaye de Bellefontaine, et c'est là qu'il apprit, au mois de juin de cette année 1305, son élévation au souverain pontificat. « Deux jours après son élection, disent les archives de Saint-Michel-du-May, il passa par Le May, où il s'arrêta et fut fêté avec enthousiasme par les habitants. C'est en mémoire de

son passage que l'on fit représenter sur la principale clef de voûte, dans l'église de cette paroisse, la figure d'un pape, la tiare en tête et revêtu des ornements pontificaux (1). »

En 1317, Bellefontaine cesse de faire partie du diocèse de Poitiers, pour entrer dans celui de Maillezais, nouvellement créé par le pape Jean XXII (2).

En 1414, le dixième abbé de Bellefontaine, Théobald, assiste au concile de Constance, qui met fin au schisme d'Occident.

Le 23 juin 1485, il est passé entre les religieux et Abbé de Bellefontaine, d'une part, et les manants du bourg de Bégrolles, d'autre part, un acte par lequel sont réglés différents droits relatifs à une pièce de terre de 1600 boisselées, nommée les *forestages de Bellefontaine* et plus tard les *landes de Bégrolles,* que l'Abbé, à titre de seigneur de Montfaucon, tenait *à foi et hommage* du roi de France.

En 1555, Guillaume Goupilleau étant Abbé, il s'éleva une discussion entre lui et le seigneur de Beaupréau, Charles de Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon (3), qui réclamait les titres de fondateur de Bellefontaine. Au terme de la discussion, par acte du 15 janvier 1556, passé au château de Beaupréau, il est arrêté que les moines devront lui offrir, à chaque mutation d'Abbé, *un épervier réclamé, prêt à voler, ayant des longes de soie et sonnette d'argent.* Le fils de ce prince, Henri de Bourbon, mort, cinq ans après, d'une chute de

(1) Avant le Concordat de 1801, Bellefontaine dépendait de la paroisse et commune de Saint-Michel-du-May, laquelle se trouvait comprise dans le diocèse de La Rochelle et la province ecclésiastique de Bordeaux. A cette dernière date, 1801, et sous l'autorité de Mgr Charles Montaut, Bégrolles fut détaché du May et érigé en paroisse, dépendant, avec Bellefontaine et tout son territoire, du diocèse d'Angers et de la province de Tours.

(2) *Malleaca* ou *Maillezais* était, à l'origine, une abbaye fondée en 1010, en l'honneur des apôtres saint Pierre et saint Paul, sur les bords de la Sèvre, entre Niort et Fontenay, par Guillaume IV, duc d'Aquitaine, dit *Bras de fer,* qui s'y consacra à Dieu. Peu à peu, il s'y forma tout autour une ville, qui prit le nom de Maillezais. Ce siège fut transféré à La Rochelle en 1648 ; et Maillezais n'est plus aujourd'hui qu'un petit village sans aucune importance.

(3) Charles de Bourbon était devenu seigneur et marquis de Beaupréau, par son mariage avec Philippe ou Philippine de Montespedon, dame d'honneur de Marie de Médicis, et il revendiquait les droits des anciens seigneurs de Beaupréau sur Bellefontaine.

cheval, dans un tournoi donné à Orléans, fut inhumé dan l'enfeu de l'église de Bellefontaine.

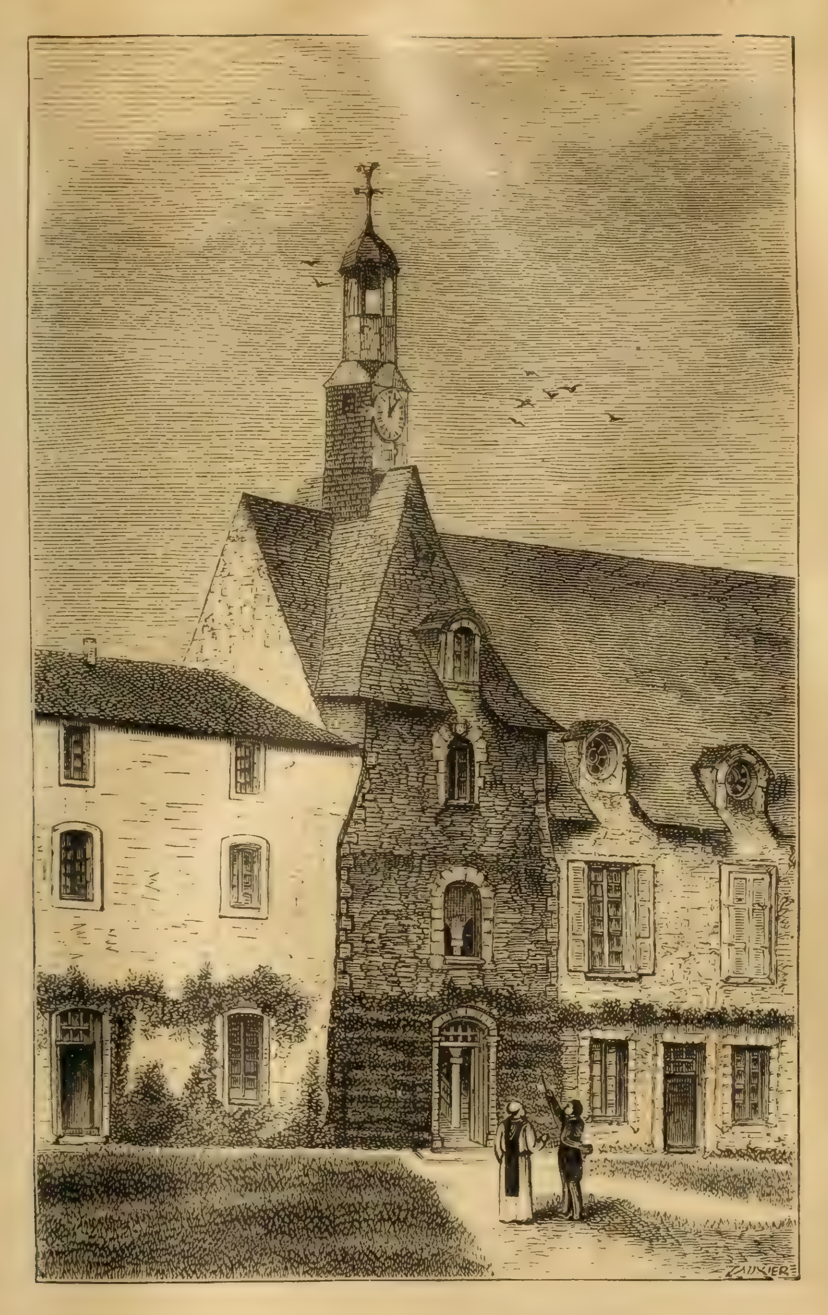
Pendant les guerres de religion, le voisinage du Poitou, qui était, au XVIe siècle, un nid de huguenots et l'un des foyers les plus ardents du protestantisme, attirait sur les Mauges, fervents catholiques, de fréquentes incursions: et le passage des hérétiques dans le pays y laissait des traces sanglantes. Les monastères eux-mêmes étaient obligés de se mettre en garde contre les excès et les attaques de ces mécréants. Les moyens de résistance et les précautions qu'ils prirent pour se défendre en firent de véritables forteresses.

L'abbaye de Bellefontaine, à cette époque, était flanquée de trois tours avec des meurtrières, et défendue à l'ouest par des fossés pleins d'eau. Deux de ces tours regardaient le sud; la troisième occupait l'un des angles du nord, et tout y était disposé pour les besoins d'une défense en règle. En 1562, les moines soutinrent vaillamment un siège de trois jours, contre des huguenots commandés par messire Jehan de Goulaine, gentilhomme breton, qui avait embrassé le protestantisme, et qui périt à la bataille de Jarnac. Les religieux se défendirent si bien que les assiégeants furent obligés de se retirer (1).

Vint le régime des *Commendes*. Le seigneur de Beaupréau, Charles de Bourbon, fut le premier Abbé commendataire, en 1557. Il fut enseveli, et après lui sa femme, la marquise Philippine, en 1578, dans l'église de Bellefontaine.

Vers la fin du XVIe siècle, en 1596, l'abbaye de Bellefontaine eut à soutenir un second siège, ayant été assaillie par les huguenots, commandés par sire Gabriel de Goulaine, neveu du précédent, et qui était un vaillant soldat. Cette fois, les moines n'apportèrent pas à la défense la même énergie, et le sieur de Goulaine s'empara de leur monastère. Il fit main basse, avec ses compagnons d'armes, sur tout ce

(1) La famille De Goulaine compte encore à Nantes des descendants. Le château de Goulaine, à quelques lieues au sud-est de cette ville et au midi de la Loire, est visité souvent à cause de ses curiosités et de ses souvenirs. Henri IV, Louis XIV et plusieurs autres princes y ont reçu l'hospitalité.



Pavillon d'entrée, encore existant, de l'ancienne abbaye royale de Bellefontaine.



EMILE PERCHER, Photographe-Amateur.

Bégrolles Abbaye de Bellefontaine
Grotte de Lourdes

[illegible] nt

[illegible]

d'n [illegible]
Ve [illegible]
l'inu [illegible]
loir d [illegible]
faire q [illegible] euil-
lants (7 [illegible]



qui avait quelque valeur; mais les religieux ne furent point maltraités.

L'Abbé Nicolas de Thou apostasia vers cette époque, et brûla tous les ornements de l'église, en haine de la religion catholique. (*Gallia christiana* II, col. 1385.)

Le riche et magnifique monastère de Bellefontaine avait été, pendant le XVe et le XVIe siècles, le jouet de mille vicissitudes et le théâtre des incidents les plus malheureux : la guerre, l'hérésie, le schisme étaient alors le fléau des sociétés, et particulièrement des monastères et des communautés religieuses. Les gens d'armes et les huguenots introduisaient partout leurs mœurs dissolues dans ces asiles de la retraite et de la pénitence. Le malheur de ces temps et toutes les épreuves par lesquelles était passée l'Abbaye avaient eu sur le spirituel et le moral des religieux la plus fâcheuse influence.

Le règne des *Commendes* vint encore ajouter à ces causes de ruine et de décadence, en privant les moines d'une partie de leurs revenus. Par suite des désordres inhérents à ce nouvel état de choses, les pauvres cénobites manquaient quelquefois de tout, et n'avaient même pas l'argent nécessaire à la réparation de leurs bâtiments.

Il est constant que l'extrême pauvreté, dans une communauté religieuse, ne contribue pas moins au relâchement dans la discipline que la trop grande abondance, la superfluité, le luxe, la richesse. L'irrégularité et la dissolution désolaient le couvent de Bellefontaine, quand, en 1637, Michel Sublet, déjà pourvu de l'abbaye de Vendôme, en fut nommé par le roi Abbé commendataire.

Dom Michel Sublet était un homme pieux autant qu'il était riche. Dévoré du zèle de la maison de Dieu, et voulant réformer sa nouvelle abbaye, il essaya d'y réprimer l'esprit d'indiscipline et de réaliser de nouveau ce qu'il avait fait à Vendôme. Mais, après de nombreuses tentatives, voyant l'inutilité de ses efforts, il crut, en présence du mauvais vouloir des religieux qui s'y trouvaient alors, ne pouvoir mieux faire que de remettre leur maison entre les mains des Feuillants (7 décembre 1642).

Les Feuillants étaient une congrégation, fraction réformée de l'Ordre de Citeaux, fondée en France par Jean de la Barrière, Abbé de Notre-Dame des Feuillants, à cinq lieues de Toulouse (1).

Les Feuillants suivaient un régime austère, et jouissaient d'une très grande réputation de sainteté. Ils n'avaient pour chaussure que des sandales et des socques; toujours tête nue, ils couchaient tout habillés sur des planches. Ces religieux, étant venus à Bellefontaine, y rétablirent la ferveur et la régularité, ramenèrent dans la bonne voie les anciens moines du couvent, leur rappelant les pratiques qu'ils avaient oubliées, et leur imposant une vie plus régulière, par la force du nombre et le spectacle de leurs bons exemples.

Aux premières années du règne de Louis XIV, Bellefontaine est désignée comme Abbaye royale (1648), et placée sous la protection particulière du roi. C'est pourquoi les armes de France furent alors sculptées en plusieurs endroits sur les murs du monastère; on peut encore en voir un écusson sur le vieux pavillon de l'Abbatiale.

En cette même année 1648, le siège épiscopal de Maillezais ayant été transféré à la Rochelle, Bellefontaine dépend désormais de ce dernier diocèse.

A cette époque, et jusqu'à la Révolution, le monastère de Bellefontaine était riche et bien bâti. Les cloîtres avaient été construits avec beaucoup de goût. On y voyait de belles fenêtres cintrées et ornées de chapiteaux en pierres de taille (2). Les cloîtres, le monastère et l'église étaient en grande partie bâtis de granit rouge de Saint-Macaire, et en granit gris de Mortagne.

L'église abbatiale passait avec raison pour la plus belle de

(1) *Les Feuillants* étaient ainsi nommés parce que l'on trouva, dans leur abbaye, un arbre sur les feuilles duquel était dessinée l'image de Notre-Dame. Jean de la Barrière ayant, en 1577, rétabli la règle des Bernardins dans son monastère, obtint de Rome l'érection de sa réforme en Congrégation indépendante de l'Abbé de Citeaux. Henri III fonda plus tard, auprès des Tuileries, un couvent de cette nouvelle Congrégation. La terrasse du jardin situé en face de ce lieu porte encore aujourd'hui le nom de *terrasse des Feuillants*.

(2) Ces pierres ont été employées depuis à la construction du grand calvaire auprès de la chapelle de Bon-Secours.

toute la contrée. Elle possédait un riche autel en marbre à la romaine, avec son tabernacle. Les stalles étaient disposées en rond derrière le grand autel. Au dessous et derrière le maître-autel s'ouvrait un caveau renfermant trois corps, dont deux embaumés dans des cercueils de plomb, placés sur des tables de marbre, et le troisième en un cercueil de planches, tous trois fermés depuis les pieds jusqu'à la poitrine, le buste restant en évidence (1).

Devant le grand autel, on admirait une balustrade de fer, massive et d'un très beau travail; de chaque côté du transept se trouvaient deux absidioles, l'une dédiée à Notre-Dame-de-Pitié, et l'autre à Saint-Laurent, dont la statue dominait l'autel. Un peu plus bas que la balustrade se dressait un jubé en bois. Sous le clocher s'élevait un arceau de cinq pieds d'épaisseur; et, tout au haut de la flèche, une croix surmontée d'un coq de cuivre.

Autour du monastère, et principalement du côté du nord et de l'ouest, s'étendaient de grands bois. Le champ de *la Bonne Vierge* et celui des *Mariniers* étaient plantés de chênes et de châtaigniers d'une grosseur prodigieuse. C'étaient les plus beaux bois de la province.

L'Abbé commendataire de Bellefontaine et, en sa place, le Prieur et les religieux, exerçaient des droits de seigneurie, sceaux et contrats, au bourg et village de Bégrolles comme aux environs, ainsi que haute, moyenne et basse justice en la paroisse et bourg du May et du haut Saint-Léger (2).

(1) Les deux premiers cercueils étaient ceux du prince Charles de Bourbon et de sa femme, la princesse Philippine; le troisième celui d'un Abbé. L'épitaphe de la princesse de Bourbon, composée, croit-on, par elle-même, et qui se lisait sur le second, était ainsi conçue :

Un prince j'épousai, Philippe fut mon nom,
Et de Montespedon je portai le surnom.
La reine m'a chérie, confiante en ma prudence ;
De sa maison m'offrit la suprême intendance.
Privée de mes enfants, de mon époux aussi,
Je languissais en deuil, en tourments, en soucis,
Quand mort, qui tout sépare et tout en terre assemble,
Sous un même tombeau nous a rejoints ensemble.

(2) L'église de Saint-Michel-du-May a été fondée, dit-on, par saint Louis. Réputée comme le plus beau monument du pays après l'église de Bellefontaine, elle était voûtée en briques sur plat. Elle n'a pas souffert pendant

Le plus bizarre de ces droits seigneuriaux était celui qui rendait les mariages tributaires de l'Abbaye. Les nouveaux époux, après la bénédiction nuptiale, venaient au monastère présenter à l'Abbé, ou en son absence au Prieur, certaines marques de vassalité. Les deux conjoints, avec toute leur famille, ne s'en retournaient pas sans prendre au monastère un repas de noces.

La *Gallia Christiana,* à l'endroit déjà cité, ne mentionne que onze Abbés de Bellefontaine : Bruno, en 1167 ; Jean Vaslin, 1174 ; Théobald ou Thibaut, 1403 ; René Maquenon, 1608 ; Michel Sublet, 1640 ; Henri De Bruc, 1657 ; René De Bruc, son frère, 1680 ; Charles Marion De Bruc, 1704 ; Leroy de Chavigny, 1709 ; Balzac d'Illiers d'Entragues, 1710.

A ces noms il faut ajouter ceux de Pierre Ier, 1150 ; Chrétien, 1168 ; Gérard, 1187 ; Jean, 1200 ; Pierre II, 1223 ; Pierre III, 1284 ; Pierre IV, 1345 ; Louis, 1429 ; Robert, 1485 ; Pierre Lambert, 1525 ; Guillaume Menier, 1539 ; Guillaume Goupilleau, 1552 ; Nicolas De Thou, 1597 ; Simon De la Lucière, 1620 ; François De Bruc, 1687 ; François Maréchal, 1721 ; Guillaume Geoffroy et Jean Pierre, 1737 ; Pierre-Léonard De Laage, 1754, lequel mourut en exil, en 1793 (1).

Messire De Laage vint, en 1771, visiter son monastère de Bellefontaine, il y fut reçu en grande pompe et cérémonie. Il y avait à l'Abbaye, le jour de son arrivée, un grand concours de peuple. On y planta, sur la cour d'honneur, un mât autour duquel on alluma un grand feu de joie ; puis sur une éminence couronnée de gazon, on dressa un poteau peint à neuf avec les armoiries de l'Abbé. A ce poteau était suspendue une chaîne avec un carcan de fer, pour montrer au peuple que l'Abbé, étant seigneur du lieu, avait le pouvoir de punir les malfaiteurs.

Messire De Laage visita ensuite le caveau de l'église, et

la Révolution de 93, parce qu'on avait eu soin d'emporter bien loin et de cacher une grande échelle, qui servait à monter au clocher. Les soldats des *colonnes infernales*, à leur passage au bourg du May, ne purent pas monter jusqu'aux combles pour y mettre le feu.

(1) Messire De Laage était de Saintes, grand vicaire de Mgr Larochefoucault, évêque de cette ville, et en même temps doyen du chapitre de la cathédrale.

vérifia les corps des fondateurs qui y était déposés. Là tout était en ordre : et cette sorte de visite régulière étant terminée, le seigneur Abbé quitta Bellefontaine, pour n'y plus revenir jamais. Il en fut le dernier Abbé avant la Révolution.

III

PÈLERINAGE, CONFRÉRIE ET STATUES DE NOTRE-DAME DE BELLEFONTAINE

On ne trouve nulle part indiquée l'origine de la Confrérie de Notre-Dame de Bellefontaine et du pèlerinage, dans ces derniers temps plus connu sous le vocable de Notre-Dame de *Bon-Secours;* ce qui nous porte à croire que cette dévotion remonte à une haute antiquité.

Le pèlerinage est pour le moins aussi ancien, plus ancien même que le monastère de Bellefontaine. C'est la fontaine miraculeuse qui a donné son nom, d'abord au lieu où elle coule, vraisemblablement à la suite de quelque faveur céleste accordée, ou de quelque prodige opéré tout près d'elle et par la vertu de ses eaux; puis au monastère des religieux établis dans son voisinage, pour les besoins et le service des pèlerins qui y vinrent dans la suite satisfaire leur dévotion.

Quelques auteurs en ont placé la fondation au XI[e] siècle ; et peut-être pourrait-on la faire remonter jusqu'au VIII[e] et au IX[e] siècles. Enfin, il est une opinion qui la veut faire dater du V[e], et qui ne manque pas de vraisemblance. Saint Macaire, l'apôtre des Mauges, étant venu à cette époque prêcher aux environs de Bellefontaine, où l'on voyait encore se perpétuer quelques pratiques et vieux restes du culte des druides, y convertit, par l'ardeur de son zèle et le feu de sa parole, la plus grande partie des habitants à la foi chrétienne. Voulant, à la suite de ces conversions, confirmer l'œuvre commencée par la grâce, le saint fit disparaître de ces lieux les derniers vestiges et les vieux simulacres du paganisme, y substituant,

à la place des idoles, une statue de la *Vierge-mère,* la *Virgini parituræ* des anciens Carnutes.

Il est hors de doute qu'à des siècles plus ou moins reculés, le pèlerinage de Bellefontaine était déjà le lieu d'un grand concours de peuple. Il y venait de tous côtés une multitude de pèlerins, qui s'abreuvaient, avec grand esprit de religion et respect, à l'eau de la fontaine, lui attribuant une vertu surnaturelle, et en emportant des vases tout pleins, comme d'une eau bénite, pour s'en servir à de pieux usages en leurs maisons, ou comme de remède dans leurs maladies.

L'antique statue, qu'on y a conservée jusqu'à la Révolution, « était, de temps immémorial, dit M. l'abbé Deniau, l'objet d'une vénération universelle. Dès le XIVe siècle, on y venait en pèlerinage des pays les plus éloignés de France et même de l'étranger. » *Histoire de la Vendée,* t. I, p. 164, de la première édition.)

Le concours des pèlerins était immense, surtout le jour de l'Assomption, les exercices pieux et les visites des fidèles se continuant depuis le 15 août jusqu'au 8 septembre, fête de la Nativité de Notre-Dame ; et l'on se ferait difficilement une idée de l'énorme affluence de peuple qui se trouvait en ces jours aux abords du pèlerinage.

Peu à peu, pour rattacher les pèlerins à Bellefontaine, des confréries furent fondées avec union de prières et communauté de biens spirituels. Plusieurs papes, en particulier Paul V et Innocent X, les enrichirent d'indulgences ; et ces confréries recueillant toujours de nouveaux adhérents, on en vint à ne plus pouvoir compter le nombre de leurs membres.

Relativement à l'origine et aux constitutions de ces confréries, voici le plus ancien monument et aussi le plus authentique que nous ayons à produire.

Vers le milieu du XVIIe siècle, en 1652, Dom Antoine de Saint-Front, Prieur des Feuillants à Bellefontaine, découvrit, dans la bibliothèque de l'Abbaye, un manuscrit dont les caractères étaient presque usés et effacés, ayant pour titre : *Monument de l'ancienne Dévotion à Notre-Dame de Belle-Fon-*

taine. Il le fit transcrire, puis imprimer à Angers, quatre ans plus tard. Ce volume, format in-12, fut alors répandu de tous côtés ; mais il disparut tout à fait au temps de la Révolution. Il y a quelques années, on en a trouvé un exemplaire à la Bibliothèque nationale sous la lettre E, n° 7358, et on s'est empressé d'en prendre copie. Comme avant-propos à son volume sur ladite Confrérie de Bellefontaine, le prieur Dom Antoine déclare qu' « *Estant venu en cette Abbaye depuis quelques années,* il y a vu un flux continuel de grâces merveilleuses que Dieu y opère envers ceux qui y ont recours à luy par l'intercession de la Sainte Vierge : j'ay voulu, continue-t-il, remonter jusqu'à l'origine et au temps de la naissance de telles faveurs, mais je n'ay pu y atteindre, tant il est éloigné de nous ; je n'ay trouvé qu'un vieux manuscript, non seulement ridé, mais effacé en plusieurs lieux à cause de sa vieillesse, et qui ès-endroits où il montre quelques dattes *(sic)* très-malaisées à reconnoistre, nous conduit bien avant dans les précédés siècles, et nous tesmoigne venir de fort loing, lequel m'a rapporté la dévotion envers Notre-Dame de Bellefontaine avoir eu durant son aage encor plus d'esclat *et de recherche qu'en celuy d'aprésent* ».

D'après la copie qui nous est restée du livre de Dom Antoine de Saint-Front, il y avait de temps immémorial à Bellefontaine trois associations.

La première était une union dans les bonnes œuvres et communauté de biens spirituels, de laquelle firent partie un grand nombre d'évêques d'Angers et surtout de Poitiers, au XIIe et au XIIIe siècles ; Guillaume, évêque d'Angers, et qui, plus tard, se fit moine en ladite Abbaye ; Gaultier, évêque de Poitiers en 1280 ; Grimoard, Philippe, Guillaume et Gilbert, également évêques de Poitiers ; Louis Séguin, évêque de Mégare, et qui devint Abbé de Bellefontaine en 1429 ; Pierre, Hugues, et plusieurs autres Abbés du monastère d'Orval ; Raoul Aymeri, Abbé de l'Isle-de-Poitiers ; Mathieu, premier Abbé du Perray ; Girard, Abbé de Morel ; Alays, Abbesse de Fontevrault ; Guy, comte de Bretagne, et enfin, parmi beaucoup d'autres noms illustres, des seigneurs

de Chemillé, de Cholet et de Maulevrier, avec un très grand nombre de Prieurs, de religieux et de nobles dames.

La seconde association comprenait un certain nombre de paroisses des environs. On a conservé le nom de plusieurs : Beaupréau, Saint-Martin, La Chapelle-du-Genest, Andrezé, Saint-Philbert, Le May, la Séguinière, Saint-Georges du Puy de la Garde, Le Pin, Melay, Jallais, La Poitevinière, La Tourlandry, La Jubaudière, Trémentine, Saint-André, Saint-Rémy.

Au temps de Pâques, l'Abbaye de Bellefontaine distribuait à ces paroisses le pain qui devait être consacré pour servir à la communion pascale des fidèles, *afin de s'entretenir par ces liens sacrés dans une sainte association et pouvoir dire avec l'Apôtre : nous ne sommes qu'un pain et ne faisons qu'un corps, nous qui participons à un même pain.*

Et, pour confirmer cette association, les mêmes paroisses venaient, au jour de la Saint-Marc, visiter processionnellement l'église de l'Abbaye, y laissant un denier par famille pour marque de leur union.

La troisième association, ou proprement la *Confrérie de Notre-Dame de Bellefontaine,* avait pour but de réunir les peuples de diverses provinces, Anjou, Bretagne, Poitou et quelques autres, pour en former dans l'église et sous la conduite de l'Abbaye une *association faisant profession de se dédier et de se consacrer à Dieu, et prendre pour advocate auprès de luy l'incomparable Vierge Marie, sa mère.*

« Cette Confrérie a dès-jà passé tant de siècles, dit notre manuscrit, que nous n'en sçaurions marquer le commencement... » Elle était encore plus recommandable « par le grand concours de personnes de diverses contrées, qui viennent s'y ranger, par un secret mouvement du Saint-Esprit, par les grâces et indulgences que le ciel luy a octroyées... et finalement par les merveilles que Dieu opère en ce sainct lieu où elle est établie, si fréquentes, qu'il n'est pas possible de faire de dénombrement, et si grandes qu'elles passent quelquefois jusques à des parfaits miracles ».

Les associés s'assemblaient dans la nef de l'église et dans

les chapelles au-dessous du chœur, principalement aux fêtes de la Conception, de la Nativité, de l'Annonciation et de l'Assomption de la Sainte Vierge. Le matin, on y célébrait solennellement la messe à laquelle communiaient les fidèles ; et, dans l'après-midi, on chantait les Vespres, qui étaient toujours suivies d'un sermon. On y récitait enfin de ferventes et nombreuses prières pour le Pape et l'Évêque du diocèse, pour le *roy*, la *reyne* et les princes de France, pour tout le peuple, et en particulier pour les parents vivants et défunts des associés.

La confrérie de Notre-Dame de Bellefontaine, au XVII[e] siècle, avait acquis une grande importance et se fit au loin une telle renommée, qu'il fut bientôt impossible d'en compter les membres. Par une bulle du 26 août 1652, le pape Innocent X lui accorda, avec beaucoup d'autres indulgences partielles, une indulgence plénière pour chacun de ses membres, à son entrée dans la confrérie, le jour de l'Assomption de chaque année, et enfin à l'article de la mort.

A la suite du précieux manuscrit qui nous a fourni tous ces détails, le Révérend Père Prieur des Feuillants, Dom Antoine, a ajouté de pieuses réflexions qui se terminent par cette belle et touchante invocation à Notre-Dame de Bellefontaine :

« O Sainte Vierge, que celui-là se taise de votre miséricorde, lequel se souviendra d'avoir esté délaissé par vous, après vous avoir invoquée dans la nécessité. Quant à nous, vos petits serviteurs, nous vous congratulerons bien des autres vertus, mais par-dessus toutes, de celle-cy qui nous est plus favorable.

« Nous loüons votre virginité, nous admirons votre humilité, mais votre miséricorde nous est bien plus savoureuse, nous l'embrassons plus chèrement, nous en faisons mémoire plus souvent, et l'invoquons plus fréquemment ; car c'est elle qui a impétré le salut de tous et obtenu la réparation de tout le monde.

« C'est par vous, ô Vierge bienheureuse, que le ciel est remply, l'enfer dépoüillé et que les murs de la Hierusalem céleste ont esté restaurés.

« Venez donc, vous tous qui êtes altérez des grâces du Seigneur, à cette fontaine mistique *(sic)*, laquelle a donné à ce sainct lieu le nom d'une Belle-fontaine, pour y recevoir les grâces qui vous sont nécessaires : les pécheurs la componction, les affligés la consolation, et les malades la guérison de leurs maladies : parce que le Seigneur l'a ainsi ordonné, de ne nous accorder aucune faveur qui ne passe par les mains de Marie. »

La chapelle du pèlerinage a toujours existé au lieu où nous la voyons aujourd'hui. Les plus anciennes traditions du pays rapportent qu'à plusieurs reprises, les religieux de l'Abbaye essayèrent, mais en vain, de la rapprocher de leur monastère. La Vierge leur apparaissait toujours dans le buisson et au même endroit, comme pour leur faire comprendre que c'était précisément là qu'elle voulait être honorée.

Avant la Révolution, cette chapelle était très étroite, peinte, à l'intérieur, en bleu de ciel et parsemée d'étoiles.

La statue, de faïence, avait moins d'un mètre de hauteur.

Nous avons vu par quelles vicissitudes elle passa, pendant les deux années 1792 et 1793, comment elle fut emportée à Cholet par les républicains et rapportée triomphalement à Bellefontaine par les Vendéens, qui enfin la perdirent quelques mois après, au passage de la Loire, à Saint-Florent-le-Vieil.

La petite chapelle rebâtie à la hâte, au mois d'août 1793, par des maçons qui faisaient partie de l'armée vendéenne, fut de nouveau renversée par les révolutionnaires avant la fin de cette même année.

Au retour de la paix, une pauvre et pieuse femme qui habitait les ruines de l'Abbaye, la veuve Terrier, fit la quête aux environs et réussit à faire relever les murs de la chapelle. Mais bien trop petite, surtout le dimanche et les jours de fêtes, elle était insuffisante pour recevoir les nombreux pèlerins qui venaient y entendre la messe.

Elle fut restaurée quelques années plus tard, au mois de juin 1816, et augmentée d'un porche par le R. P. Urbain,

qui donna alors au pèlerinage le nom de Notre-Dame de Bon-Secours. Enfin, elle a été considérablement agrandie en 1834 et mise dans l'état où nous la voyons aujourd'hui (1).

A l'époque où les moines de Marmoutier vinrent s'établir à Bellefontaine, c'est-à-dire dans la seconde moitié du XIe siècle, ils trouvèrent dans le sanctuaire du pèlerinage une statue très ancienne, peut-être celle qui avait été fabriquée à l'origine par saint Macaire ; et voulant en avoir une semblable dans leur monastère, ils la firent fabriquer double de grandeur.

Cette seconde statue ne serait-elle point celle dite Notre-Dame de Bellefontaine, retrouvée en 1875, dans les fondations de l'ancienne église et que l'on voit aujourd'hui dans la nouvelle église abbatiale ?

Cette statue, haute de deux mètres, est en pierres provenant d'une carrière de l'Ile-de-France, aux environs de Chartres. Elle a été primitivement peinte et dorée. Enfouie avec plusieurs autres, dont une de saint Louis, sous le sol du chœur, dans une réparation partielle faite en 1828 à l'ancienne église et à la chapelle de l'Annonciation, elle y a été retrouvée en 1875, mais mutilée en quatre fragments, l'un comprenant toute la partie inférieure du corps, jusqu'à la taille ; un autre, le buste moins le bras droit ; un troisième, la tête avec sa couronne royale, et, le dernier, le corps de l'Enfant-Jésus. Elle a été restaurée par l'habile sculpteur, M. Biron, conservateur du musée de Cholet.

Les lignes générales en sont pures, les plis des vêtements étudiés et bien rendus. Comme la Vierge du portail latéral

(1) Le pèlerinage de Notre-Dame de Bon-Secours, à Nantes, se trouvait, nous l'avons déjà dit, à l'angle du quai Turenne, près le pont de Belle-Croix, érigé en cet endroit depuis longtemps, en mémoire peut-être d'un sauvetage opéré près de là dans la Loire, par l'intercession de la Sainte Vierge. Cet oratoire se trouvant à quelques pas de la maison de M. Emmanuel Guillet, notaire, rue de la Juiverie, son frère Urbain venait fréquemment y prier, surtout aux temps qui précédèrent son départ pour la Trappe. C'est sûrement en souvenir de ce petit oratoire béni et si cher à son cœur que le R. P. Urbain donna le nom de Bon-Secours à la Trappe de la Louisiane. On doit également croire que la même raison lui fit donner le nom de Bon-Secours à la chapelle restaurée par lui, au mois de juin 1816. Mais le vrai nom de ce pèlerinage, auquel on revient aujourd'hui, est *Notre-Dame de Bellefontaine*.

de Chartres et quelques autres avec lesquelles elle a beaucoup d'analogie, elle est probablement de la fin du XIII[e] siècle. « Le mouvement très accentué de la hanche, le corps rejeté en arrière, la flexion de la jambe droite appuyée sur la pointe du pied ramené en dehors, la position de l'avant-bras gauche et de la main qui soutiennent l'Enfant sont bien les mêmes que dans les Vierges gothiques qui sont connues. Comme dans ces autres Vierges, le corsage est plat, les plis de la robe sont absolument identiques et le bord du manteau porté par l'avant-bras droit. » (Voir le *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Beaux-Arts* de Cholet 1891, page 533-536.) (1)

(1) On peut voir, à Notre-Dame de Paris, à l'entrée du chœur, une statue de la Vierge-Mère, dite *la Vraie Notre-Dame*, et qui est la plus ancienne des statues de la cathédrale. Cette statue a de tels rapports et ressemblances avec celle de Notre-Dame de Bellefontaine, qu'elles pourraient bien toutes deux être de la même époque et avoir une commune origine.



Intérieur de la chapelle de Bon-Secours.



EMILE PERCHER, Photographe-Amateur.

Bergeries. Abbaye de Bellefontaine
Bestiaux, allant aux champs

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

LA VAL-SAINTE *Suite.*

CHAPITRE V

LA RETRAITE DE RUSSIE (Aller.)

CHAPITRE VI

LA RETRAITE DE RUSSIE (Retour.)

DEUXIÈME PARTIE

LE R. P. URBAIN EN AMÉRIQUE

CHAPITRE PREMIER

QUATRE MOIS A AMSTERDAM

CHAPITRE II

LA MER ET PIGEON-HILL

CHAPITRE III

DE PIGEON-HILL A LOUISVILLE

CHAPITRE IV

CASEY-CREEK ET LE KENTUCKY

CHAPITRE V

LES TRAPPISTES A LA LOUISIANE

CHAPITRE VI

LE P. URBAIN MISSIONNAIRE

CHAPITRE VII

LE RETOUR

TROISIÈME PARTIE

FONDATION DE BELLEFONTAINE

CHAPITRE PREMIER

LA FAMILLE ET LA PATRIE

CHAPITRE II

L'ABBAYE DE BELLEFONTAINE

CHAPITRE III

BELLEFONTAINE PENDANT LA RÉVOLUTION

CHAPITRE IV

COURSES, NÉGOCIATIONS, DIFFICULTÉS

CHAPITRE V

ACQUISITION DE BELLEFONTAINE

La Chapelle-Montligeon — Imprimerie de N.-D. de Montligeon.


AQUÆ EJUS FIDELES SUNT

